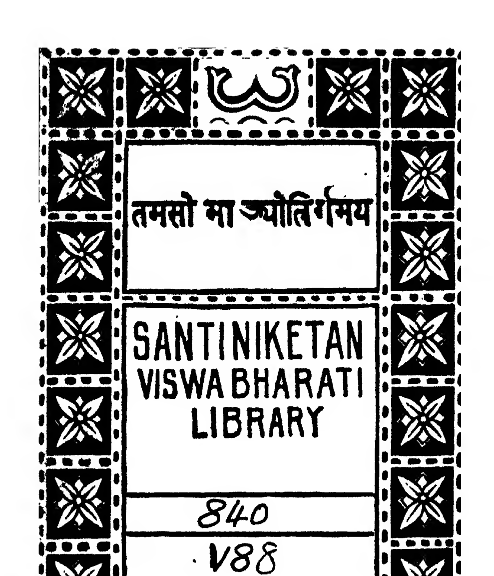

तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
840
V88

# ŒUVRES

COMPLÈTES

# DE VOLTAIRE.

TOME XLVI.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1821.

# ŒUVRES
COMPLÈTES
# DE VOLTAIRE.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE,
TOME I.



A PARIS,
CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.
M. DCCC. XXI.

# RECUEIL
# DES LETTRES
# DE M. DE VOLTAIRE.

## CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

# AVERTISSEMENT

## DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Ces Lettres embrassent un espace de plus de soixante années : et M. de Voltaire, jeune et peu connu, dans la force de l'âge et au milieu des persécutions, vieux et au comble de la gloire, y paraît toujours le même. On le voit s'occuper de ses ouvrages avec une activité infatigable, en riant le premier de l'importance qu'il y attache; plaisantant sur leurs défauts, mais sérieusement passionné pour les progrès et les intérêts de l'humanité; prodiguant les railleries à ses critiques, ou se livrant contre eux à sa colère, mais haïssant les oppresseurs et les fanatiques, bien plus que ses ennemis; cherchant à ménager l'amour-propre des gens de lettres, fesant à la paix des sacrifices qu'on n'eût osé lui proposer; saisissant avec avidité l'occasion d'encourager le talent, de soulager la misère, de défendre l'opprimé; violent et bon, sensible et gai; unissant enfin une philosophie profonde à quelques petitesses que les gens du monde lui reprochaient avec amertume, et qu'il avait prises en vivant avec eux.

Ces Lettres, où il paraît tout entier, où il montre à ses amis ses faiblesses, ses mouvemens d'humeur, ses projets de vengeance comme sa bienfesance et sa sensibilité, ses terreurs comme son courage; ces Lettres sont la meilleure réponse qu'on puisse opposer à ses nombreux ennemis. Ce n'est pas une confession faite avec ostentation, écrite pour le public, où l'auteur se présente comme il veut être vu; c'est l'homme même que l'on trouve ici tel qu'il a été dans tous les momens de sa vie, et qui se laisse voir sans chercher à se montrer ou à se cacher.

Ces Lettres prouvent que si la philosophie de ses ouvrages a suivi, dans sa hardiesse, les progrès de la liberté de penser, celle de son esprit fut toujours la même; que la crainte de se

compromettre lui fit commettre quelques fautes, mais ne suspendit jamais la guerre qu'il avait déclarée à la superstition. C'était son grand objet, celui vers lequel il dirigeait tous ses travaux, auquel il fesait servir le succès des ouvrages qui y paraissaient les plus étrangers. Souvent il paraît occupé d'une tragédie nouvelle, de la faire jouer, d'en assurer la réussite; mais d'autres Lettres apprennent que cette réussite lui semble nécessaire pour échapper à la persécution dont le menace un ouvrage utile qu'il va faire paraître.

On n'a pas imprimé toutes les Lettres qu'on a pu recueillir: on a supprimé celles qui, n'apprenant rien ni sur l'auteur ni sur ses ouvrages, qui, ne renfermant aucun jugement sur les hommes, sur les affaires ou sur les livres, n'auraient pu avoir d'intérêt.

Nous serons contens si les lecteurs trouvent que, de tous les hommes célèbres dont on a imprimé les lettres après leur mort, il est le premier qui n'ait pas ennuyé, et qui ait pu être lu pour le seul plaisir de lire.

# RECUEIL
# DES LETTRES
# DE M. DE VOLTAIRE.

## CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

### LETTRE PREMIÈRE.*

### A MADEMOISELLE DUNOYER.

*Lisez cette lettre en bas, et fiez-vous au porteur.*

Je crois, ma chère demoiselle, que vous m'aimez; ainsi préparez-vous à vous servir de toute la force de votre esprit dans cette occasion. Dès que je rentrai hier au soir à l'hôtel, M. L. me dit qu'il fallait partir aujourd'hui, et tout ce que j'ai pu faire a été d'obtenir qu'il différât jusqu'à demain; mais il m'a défendu de sortir de chez lui jusqu'à mon départ; sa raison est qu'il craint que madame votre mère ne me fasse un affront qui rejaillirait sur lui et sur le roi. Il ne m'a pas seulement permis de répliquer, il faut absolument que je parte, et que je parte sans vous voir. Vous pouvez juger de ma dou-

* J'ai cru devoir commencer cette Correspondance par les quatorze Lettres que Voltaire écrivit, en 1714, à la seconde fille de madame Dunoyer, qui les a imprimées dans ses *Lettres historiques et galantes*, et qu'on n'avait pas encore réunies à celles de Voltaire. R.

leur ; elle me coûterait la vie, si je n'espérais de pouvoir vous servir en perdant votre chère présence. Le désir de vous voir à Paris me consolera dans mon voyage. Je ne vous dis plus rien pour vous engager à quitter.... et à revoir votre père, des bras duquel vous avez été arrachée pour venir ici être malheureuse.... Si vous balanciez un moment, vous mériteriez presque tous vos malheurs. Que votre vertu se montre ici tout entière ; voyez-moi partir avec la même résolution que vous devez partir vous-même. Je serai à l'hôtel toute la journée. Envoyez-moi trois lettres, pour monsieur votre père, pour monsieur votre oncle, et pour madame votre sœur ; cela est absolument nécessaire, et je ne les rendrai qu'en temps et lieu, surtout celle de votre sœur : que le porteur de ces lettres soit le cordonnier, promettez-lui une récompense ; qu'il vienne ici une forme à la main, comme pour venir accommoder mes souliers ; joignez à ces lettres un billet pour moi : que j'aie en partant cette consolation ; surtout, au nom de l'amour que j'ai pour vous, ma chère, envoyez-moi votre portrait, faites tous vos efforts pour l'obtenir de madame votre mère ; il sera bien mieux entre mes mains que dans les siennes, puisqu'il est déjà dans mon cœur. Le valet que je vous envoie est entièrement à moi ; si vous voulez le faire passer, auprès de votre mère, pour un fesœur de tabatières, il est Normand, et jouera fort bien son rôle : il vous rendra toutes mes lettres, que je mettrai à son adresse, et vous me ferez tenir les vôtres par lui ; vous pouvez lui confier votre portrait. Je vous écris cette lettre pendant la nuit, et je ne sais pas encore comment je partirai ; je sais seulement que je partirai : je ferai tout mon possible pour vous voir demain

avant de quitter la Hollande. Cependant, comme je ne puis vous en assurer, je vous dis adieu, mon cher cœur, pour la dernière fois; je vous le dis en vous jurant toute la tendresse que vous méritez. Oui, ma chère...., je vous aimerai toujours : les amans les moins fidèles parlent de même; mais leur amour n'est pas fondé, comme le mien, sur une estime parfaite : j'aime votre vertu autant que votre personne, et je ne demande au ciel que de puiser auprès de vous les nobles sentimens que vous avez. Ma tendresse me fait compter sur la vôtre; je me flatte que je vous ferai souhaiter de voir Paris; je vais dans cette belle ville solliciter votre retour : je vous écrirai tous les ordinaires par le canal de L.. à qui je vous prie de donner quelque chose pour chaque lettre, afin de l'encourager à bien faire. Adieu encore une fois, ma chère maîtresse; songez un peu à votre malheureux amant, mais n'y songez point pour vous attrister; conservez votre santé, si vous voulez conserver la mienne; ayez surtout beaucoup de discrétion; brûlez ma lettre, et toutes celles que vous recevrez de moi : il vaut mieux avoir moins de bonté pour moi, et avoir plus de soin de vous : consolons-nous par l'espérance de nous revoir bientôt, et aimons-nous toute notre vie. Peut-être viendrai-je moi-même vous chercher; je me croirais alors le plus heureux des hommes; mais enfin, pourvu que vous veniez, je suis trop content; je ne veux que votre bonheur; je voudrais le faire aux dépens du mien, et je serai trop récompensé, quand je me rendrai le doux témoignage que j'ai contribué à vous remettre dans votre bien-être. Adieu, mon cher cœur; je vous embrasse mille fois. Arouet.

Lefèvre vient de m'avertir ce matin qu'on lui a

ordonné de rendre à Son E. les lettres que je lui donnerais à porter; ainsi, sans doute, on interceptera les lettres qui viendront par son canal : choisissez donc quelqu'un à qui l'on puisse se fier, s'il en est dans le monde; vous me manderez son adresse; surtout envoyez-moi ce soir vos lettres, et instruisez bien votre commissionnaire; ne chargez point Lisbette de ce message; tenez-vous prête demain de bonne heure; je tâcherai de vous voir avant de partir, et nous prendrons nos dernières mesures. Arouet.

## 2. — A LA MÊME.

Je suis ici prisonnier au nom du roi; mais on est maître de m'ôter la vie, et non l'amour que j'ai pour vous. Oui, mon adorable maîtresse, je vous verrai ce soir, dussé-je porter ma tête sur un échafaud. Ne me parlez point, au nom de Dieu, dans des termes aussi funestes que vous m'écrivez; vivez, et soyez discrète : gardez-vous de madame votre mère, comme de l'ennemi le plus cruel que vous ayez; que dis-je? gardez-vous de tout le monde, ne vous fiez à personne; tenez-vous prête dès que la lune paraîtra; je sortirai de l'hôtel incognito, je prendrai un carrosse, ou une chaise, nous irons comme le vent à Scheveling; j'apporterai de l'encre et du papier, nous ferons nos lettres. Mais si vous m'aimez, consolez-vous, rappelez toute votre vertu et toute votre présence d'esprit; contraignez-vous devant madame votre mère, tâchez d'avoir votre portrait, et comptez que l'apprêt des plus grands supplices ne m'empêchera pas de vous servir. Non, rien n'est capable de me détacher de vous : notre amour est fondé sur la

vertu, il durera autant que notre vie; donnez ordre au cordonnier d'aller chercher une chaise : mais non, je ne veux pas que vous vous en fiiez à lui; tenez-vous prête dès quatre heures, je vous attendrai proche de votre rue. Adieu; il n'est rien à quoi je ne m'expose pour vous : vous en méritez bien davantage. Adieu, mon cher cœur. AROUET.

## 3. — A LA MÊME.

JE ne partirai, je crois, que lundi ou mardi; il semble, ma chère, qu'on ne recule mon départ que pour me faire mieux sentir le cruel chagrin d'être dans la même ville que vous, et de ne pouvoir vous y voir. On observe ici tous mes pas : je ne sais même si Lefèvre pourra te rendre cette lettre. Je te conjure, au nom de Dieu, sur toutes choses, de n'envoyer ici personne de ta part sans en avoir concerté avec moi; j'ai des choses d'une conséquence extrême à vous dire : vous ne pouvez pas venir ici; il m'est impossible d'aller de jour chez vous : je sortirai par une fenêtre à minuit; si tu as quelque endroit où je puisse te voir; si tu peux à cette heure quitter le lit de ta mère, en prétextant quelque besoin, au cas qu'elle s'en aperçoive; enfin, si tu peux consentir à cette démarche sans courir de risque, je n'en courrai aucun; mande-moi si je peux venir à ta porte cette nuit, tu n'as qu'à le dire à Lefèvre de bouche. Informe-moi surtout de ta santé. Adieu, mon aimable maîtresse; je t'adore, et je me réserve à t'exprimer toute ma tendresse en te voyant. AROUET.

## 4. — A LA MÊME.

Je viens d'apprendre, mon cher cœur, que je pourrai partir avec M. de M*** en poste dans sept ou huit jours; mais que le plaisir de rester dans la ville où vous êtes me coûtera de larmes! On m'a imposé la nécessité d'être prisonnier jusqu'à mon départ, ou de partir sur-le-champ. Ce serait vous trahir que de venir vous voir ce soir : il faut absolument que je me prive du bonheur d'être auprès de vous, afin de vous mieux servir. Si vous voulez pourtant changer nos malheurs en plaisirs, il ne tiendra qu'à vous; envoyez Lisbette sur les trois heures, je la chargerai pour vous d'un paquet qui contiendra des habillemens d'homme; vous vous accommoderez chez elle : et si vous avez assez de bonté pour vouloir bien voir un pauvre prisonnier qui vous adore, vous vous donnerez la peine de venir sur la brune à l'hôtel. A quelle cruelle extrémité sommes-nous réduits, ma chère? Est-ce à vous à me venir trouver? Voilà cependant l'unique moyen de nous voir : vous m'aimez; ainsi j'espère vous voir aujourd'hui dans mon petit appartement. Le bonheur d'être votre esclave me fera oublier que je suis le prisonnier de ***. Mais comme on connaît mes habits, et que par conséquent on pourrait vous reconnaître, je vous enverrai un manteau qui cachera votre justaucorps et votre visage; je louerai même un justaucorps pour plus de sûreté : mon cher cœur, songez que ces circonstances sont bien critiques; défiez-vous encore un coup de madame votre mère, défiez-vous de vous-même; mais comptez sur moi comme sur vous, et attendez tout de moi sans exception pour vous tirer de l'abîme où vous êtes; nous

n'avons plus besoin de sermens pour nous faire croire. Adieu, mon cher cœur; je vous aime, je vous adore.

AROUET.

C'est le valet de pied en question qui vous porte cette lettre.

## 5. — A LA MÊME.

Je ne sais si je dois vous appeler monsieur ou mademoiselle; si vous êtes adorable en cornettes, ma foi vous êtes un aimable cavalier, et notre portier, qui n'est point amoureux de vous, vous a trouvé un très joli garçon. La première fois que vous viendrez, il vous recevra à merveille. Vous aviez pourtant la mine aussi terrible qu'aimable, et je crains que vous n'ayez tiré l'épée dans la rue, afin qu'il ne vous manquât plus rien d'un jeune homme : après tout, tout jeune homme que vous êtes, vous êtes sage comme une fille.

Enfin je vous ai vu, charmant objet que j'aime;
En cavalier déguisé dans ce jour,
J'ai cru voir Vénus elle-même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour et vous, vous êtes du même âge,
Et sa mère a moins de beauté;
Mais, malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bientôt la vérité.
Olympe vous êtes trop sage
Pour être une divinité.

Il est certain qu'il n'est point de dieu qui ne dût vous prendre pour modèle, et il n'en est point qu'on doive imiter : ce sont des ivrognes, des jaloux et des débauchés. On me dira peut-être :

Avec quelle irrévérence
Parle des dieux ce maraud !

Mais c'est assez parler des dieux, venons aux hommes. Lorsque je suis en train de badiner, j'apprends par Lefèvre qu'on vous a soupçonnée hier : c'est à coup sûr *la fille qui vous annonça qui est la cause de ce soupçon qu'on a ici; ledit Lefèvre vous instruira de tout, c'est un garçon d'esprit, et qui m'est fort affectionné; il s'est* tiré très bien de l'interrogatoire de Son E. On compte de nous surprendre ce soir; mais ce que l'amour garde est bien gardé : je sauterai par les fenêtres, et je viendrai sur la brune chez ***, si je le puis. Lefèvre viendra chercher mes habits sur les quatre heures; attendez-moi sur les cinq en bas, et si je ne viens pas, c'est que je ne le pourrai absolument point. Ne nous attendrissons pas en vain; ce n'est plus par des lettres que nous devons témoigner notre amour, c'est en vous rendant service. Je pars vendredi avec M. de M***; que je vienne vous voir, ou que je n'y vienne point, envoyez-moi toujours ce soir vos lettres par Lefèvre qui viendra les querir; gardez-vous de madame votre mère, gardez un secret inviolable; attendez patiemment les réponses de Paris; soyez toujours prête pour partir; quelque chose qui arrive, je vous verrai avant mon départ : tout ira bien, pourvu que vous vouliez venir en France et quitter une mère...... dans les bras d'un père. Comme on avait ordonné à Lefèvre de rendre toutes mes lettres à Son E., j'en ai écrit une fausse que j'ai fait remettre entre ses mains; elle ne contient que des louanges pour vous et pour lui, qui ne sont point affectées. Lefèvre vous rendra compte de tout. Adieu, mon cher cœur; aimez-moi toujours, et ne croyez pas que je ne hasarderai pas ma vie pour vous. AROUET.

## 6. — A LA MÊME.

A La Haye, le 6 décembre 1713.

On a découvert notre entrevue d'hier, ma charmante demoiselle : l'amour nous excuse l'un et l'autre envers nous-mêmes, mais non pas envers ceux qui sont intéressés à me tenir ici prisonnier. Le plus grand malheur qui pouvait m'arriver était de hasarder ainsi votre réputation. Dieu veuille encore que notre monstre aux cent yeux ne soit pas instruit de votre déguisement! Mandez-moi exactement tout ce que cette barbare mère dit hier à M. de La B*** et à vous, et ne comptez pas que nous puissions nous voir avant mon départ, à moins que nous ne voulions achever de tout gâter : fesons, mon cher cœur, ce dernier effort sur nous-mêmes. Pour moi, qui donnerais ma vie pour vous voir, je regarderai votre absence comme un bien, puisqu'elle doit me procurer le bonheur d'être long-temps auprès de vous à l'abri des feseurs de prisonniers et des feseuses de libelles. Je ne puis vous dire dans cette lettre que ce que je vous ai dit dans toutes les autres; je ne vous recommande pas de m'aimer; je ne vous parle plus de mon amour, nous sommes assez instruits de nos sentimens; il ne s'agit ici que de vous rendre heureuse; il faut pour cela une discrétion entière. Il faut dissimuler avec madame votre mère; ne me dites point que vous êtes trop sincère pour trahir vos sentimens. Oui, mon cher cœur, soyez sincère avec moi qui vous adore, et non pas avec une. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . ; ce serait un crime que de lui laisser découvrir tout ce que vous pensez : vous conserverez sans doute

votre santé, puisque vous m'aimez; et l'espérance de nous revoir bientôt nous tiendra lieu du plaisir d'être ensemble. Je vous écrirai tous les ordinaires à l'adresse *de madame Santoc de Maisan; vous mettrez la mienne: A M. Arouet le cadet, chez M. Arouet, trésorier de la chambre des comptes, cour du Palais, à Paris.* Je mettrai vendredi une lettre pour vous à la poste de Rotterdam; j'attendrai une lettre de vous à Bruxelles, que le maître de la poste me fera tenir. Envoyez-moi vos lettres pour monsieur votre père et monsieur votre oncle, par le présent porteur. Si Lefèvre ne peut pas te porter cette lettre, confie-toi à celui que j'enverrai; remets-lui le paquet et les lettres. Adieu, ma chère Olympe; si tu m'aimes, console-toi; songe que nous réparerons bien les maux de l'absence; cédons à la nécessité : on peut nous empêcher de nous voir, mais jamais de nous aimer. Je ne trouve point de termes assez forts pour t'exprimer mon amour; je ne sais même si je devrais t'en parler, puisqu'en t'en parlant je ne fais sans doute que t'attrister, au lieu de te consoler. Juge du désordre où est mon cœur par le désordre de ma lettre; mais malgré ce triste état, je fais un effort sur moi; imite-moi si tu m'aimes. Adieu encore une fois, ma chère maîtresse; adieu, ma belle Olympe; je ne pourrai point vivre à Paris si je ne t'y vois bientôt. Songe à dater toutes tes lettres. AROUET.

## 7. — A LA MÊME.

Ce dimanche au soir 10 décembre.

Je vous écris une seconde fois, ma pauvre Olympe, pour vous demander pardon de vous avoir grondée ce matin, et pour vous gronder encore mieux ce soir, au hasard de vous demander pardon demain. Quoi! vous voulez parler à M. L*** ? Eh! ne savez-vous pas que ce qu'il craint le plus c'est de paraître favoriser votre retraite? Il craint votre mère, il veut ménager les E.... : vous devez vous-même craindre les uns et les autres, et ne point vous exposer, d'un côté à être enfermée, et de l'autre à recevoir un affront. Lefèvre m'a rapporté que votre mère...., et que vous êtes malade; le cœur m'a saigné à ce récit; je suis coupable de tous vos malheurs, et quoique je les partage avec vous, vous n'en souffrez pas moins. C'est une chose bien triste pour moi que mon amour ne vous ait encore produit qu'une source de chagrins; le triste état où je suis réduit moi-même ne me permet pas de vous donner aucune consolation, vous devez la trouver dans vous-même. Songez que vos peines finiront bientôt, et tâchez du moins d'adoucir un peu la maligne férocité de votre mère; représentez-lui doucement qu'elle vous fera mourir. Ce discours ne la touchera pas, mais il faudra qu'elle paraisse en être touchée; ne lui parlez jamais ni de moi, ni de la France, ni de M. L***; surtout gardez-vous de venir à l'hôtel, ma chère. Suivez mes conseils une fois, vous prendrez votre revanche le reste de ma vie, et je ferai toujours vœu de vous obéir. Adieu, mon cher cœur; nous sommes tous deux dans des circonstances fort tristes; mais nous nous aimons, voilà la plus douce

consolation que nous puissions avoir. Je ne vous demande pas votre portrait, je serais trop heureux, et je ne dois pas l'être, tandis que vous êtes malheureuse. Adieu, mon cher cœur; aimez-moi toujours, informez-moi de votre santé. AROUET.

## 8. — A LA MÊME.

Ce mercredi soir.

JE ne sais que d'hier, ma chère, que vous êtes malade; ce sont là les suites des chagrins que je vous ai causés : quoi! je suis cause de vos malheurs, et je ne puis les adoucir! Non, je n'ai jamais ressenti de douleur plus vive et plus juste; je ne sais pas quelle est votre maladie : tout augmente ma crainte; vous m'aimez, et vous ne m'écrivez point; je juge de là que vous êtes malade véritablement. Quelle triste situation pour deux amans! l'un au lit, et l'autre prisonnier. Je ne puis faire autre chose pour vous que des souhaits, en attendant votre guérison et ma liberté. Je vous prierais de vous bien porter, s'il dépendait de vous de m'accorder cette grâce; mais du moins il dépend de vous de songer à votre santé, et c'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire. Je ne vous ai point écrit de lettre où je ne vous aie recommandé cette santé qui m'est si chère; je supporterai toutes mes peines avec joie, si vous pouvez prendre un peu le dessus sur toutes les vôtres. Mon départ est reculé encore. M. de M***, qui vient actuellement dans ma chambre, m'empêche de continuer ma lettre : adieu, ma belle maîtresse; adieu, mon cher cœur; puissiez-vous être aussi heureuse toute votre vie que je suis malheureux actuellement! Adieu, ma chère; tâche de m'écrire. AROUET.

## 9. — A LA MÊME.

Ce samedi soir.

Est-il possible, ma chère maîtresse, que je ne puisse du moins jouir de la satisfaction de pleurer au pied de votre lit, et de baiser mille fois vos belles mains, que j'arroserais de mes larmes! Je saurais du moins à quoi m'en tenir sur votre maladie, car vous me laissez là-dessus dans une triste incertitude; j'aurais la consolation de vous embrasser en partant, et de vous dire adieu, jusqu'au temps où je pourrai vous voir à Paris. On vient de me dire qu'enfin c'est pour demain; je m'attends pourtant encore à quelque délai; mais en quelque temps que je parte, vous recevrez toujours de moi une lettre, datée de Rotterdam, dans laquelle je vous manderai bien des choses de conséquence, mais dans laquelle je ne pourrai pourtant vous exprimer mon amour comme je le sens. Je partirai dans de cruelles inquiétudes, que vos lettres adouciront à leur ordinaire. Je vous ai mandé, dans ma dernière lettre, que je ne m'occupais que du plaisir de penser à vous; cependant j'ai lu hier et aujourd'hui les *Lettres galantes* de madame D....*; son style m'a quelquefois fait oublier. . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . Je suis à présent bien convaincu qu'avec beaucoup d'esprit on peut être bien.... J'ai été très content du premier tome, qui ôte bien du prix à ses cadets. On remarque surtout, dans les quatre derniers, un auteur qui est lassé d'avoir la plume à la main, et qui court au grand galop à la fin de

* Les *Lettres historiques et galantes* de madame Dunoyer, où depuis elle inséra ces quatorze Lettres de Voltaire, venaient de paraître à La Haye, sous l'indication de Cologne, 1714, 7 vol. in-12. R.

l'ouvrage; j'ai imité l'auteur en cela, et je me suis dépêché d'achever. J'ai reconnu le portrait de B....; c'est un des plus mauvais endroits de tout l'ouvrage; mais en vérité il me semble que je parle un peu trop des personnes que je hais, lorsque je ne devrais parler que de celle que j'adore. Que je vous sais bon gré, mon cher cœur, d'avoir pris le bon de votre mère, et d'en avoir laissé le mauvais! Mais que je vous saurai bien meilleur gré lorsque vous la quitterez entièrement, et que vous abandonnerez un pays que vous ne devez plus regarder qu'avec horreur! Peut-être, dans le temps que je vous parle de voyage, n'êtes-vous guère en état d'en faire; peut-être êtes-vous actuellement souffrante dans votre lit, etc.... Qu'il vaudrait bien mieux que je fusse dans votre chambre au lieu d'elle! mes tendres baisers vous en convaincraient, ma bouche serait collée sur la vôtre. Je vous demande pardon, ma belle..., de vous parler avec cette liberté; ne prenez mes expressions que comme un excès d'amour, et non comme un manque de respect. Ah! je n'ai plus qu'une grâce à vous demander; c'est que vous ayez soin de votre santé, et que vous m'en disiez des nouvelles. Adieu, mon cher cœur; voilà peut-être la dernière lettre que je daterai de La Haye. Je vous jure une constance éternelle; vous seule pouvez me rendre heureux, et je suis trop heureux déjà quand je me remets dans l'esprit les tendres sentimens que vous avez pour moi; mon amour les mérite. Je me rends avec plaisir ce témoignage; je connais trop bien le prix de votre cœur pour ne vouloir pas m'en rendre digne : adieu, mon adorable Olympe; adieu, ma chère; si on pouvait écrire en des baisers, je vous en enverrais une infinité par le courrier. Je baise, au lieu de vous, vos

précieuses lettres, où je lis ma félicité. Adieu, mon cher cœur. AROUET.

## 10. — A LA MÊME.

Du fond d'un yacht, ce 19 décembre.

JE suis parti hier lundi, à huit heures du matin, avec M. de M***. Lefèvre nous accompagna jusqu'à Rotterdam, où nous prîmes un yacht qui doit nous conduire à Anvers ou à Gand. Je n'ai pu vous écrire de Rotterdam, et Lefèvre s'est chargé de vous donner des nouvelles; je pars sans vous voir, ma chère, et le chagrin dont je suis rongé actuellement est aussi grand que mon amour. Je vous laisse dans la situation la plus cruelle; je connais tous vos malheurs mieux que vous, et je les regarde comme les miens, d'autant plus que vous les méritez moins. Si la certitude d'être aimé peut servir de quelque consolation, nous devons un peu nous consoler tous deux; mais que nous servira le bonheur de nous aimer sans celui de nous voir? c'est alors que je pourrais avec raison me regarder comme le plus heureux de tous les hommes. Comme j'aime votre vertu autant que vous, n'ayez aucun scrupule sur le retour que vous devez à ma tendresse. Je fais humainement tout ce que je puis pour vous tirer du comble des malheurs où vous êtes; n'allez pas changer de résolution, vous en seriez cruellement punie en restant dans le pays où vous êtes. Le désir que j'ai de vous procurer le sort que vous méritez, me force à vous parler ainsi; quelque part que je sois, je passerai des jours bien tristes si je les passe sans vous; mais je mènerai une vie bien plus misérable, si la seule personne que j'aime reste dans le malheur; je crois que vous avez pris une

ferme résolution que rien ne peut changer; l'honneur vous engage à quitter la Hollande : que je suis heureux que l'honneur se trouve d'accord avec l'amour! Écrivez-moi à Paris, à mon adresse, tous les ordinaires; mandez-moi les moindres particularités qui vous regarderont : ne manquez pas à m'envoyer, dans la première lettre que vous m'écrirez, une autre lettre s'adressant à moi, dans laquelle vous me parlerez comme à un ami et non comme à un amant; vous y ferez succinctement la peinture de tous vos malheurs : que votre vertu y paraisse dans tout son jour sans affectation. Enfin, servez-vous de tout votre esprit pour m'écrire une lettre que je puisse montrer à ceux à qui je serai obligé de parler de vous : que notre tendresse cependant ne perde rien à tout cela; et si dans cette lettre, dont je vous parle, vous ne me parlez que d'estime, marquez-moi dans l'autre tout l'amour que le mien mérite; surtout informez-moi de votre chère santé, pour laquelle je tremble; vous aurez besoin de toute votre force pour soutenir les fatigues du voyage sur lequel je compte, et il faudra, ou que M. votre père soit aussi fou que M. B... ou que vous reveniez en France jouir du bien-être que vous méritez; mais je me fais déjà les idées les plus agréables du monde de votre séjour à Paris. Vous seriez bien cruelle envers vous et envers moi si vous trompiez mes espérances; mais non, vous n'avez pas besoin d'être fortifiée dans vos bons sentimens, et au regret près d'être séparé de vous pour quelque temps, je n'ai point à me plaindre. La première chose que je ferai en arrivant à Paris, ce sera de mettre le père Tournemine dans vos intérêts, ensuite je rendrai vos lettres; je serai obligé d'expliquer à mon père

le sujet de mon retour, et je me flatte qu'il ne sera pas tout-à-fait fâché contre moi, pourvu qu'on ne l'ait point prévenu; mais quand je devrais encourir toute sa colère, je me croirai toujours trop heureux, lorsque je penserai que vous êtes la personne du monde la plus aimable, et que vous m'aimez. Je n'ai point passé dans ma petite vie de plus doux momens que ceux où vous m'avez juré que vous répondiez à ma tendresse; continuez-moi ces sentimens autant que je les mériterai, et vous m'aimerez toute votre vie. Cette lettre-ci vous viendra, je crois, par Gand, où nous devons aborder: nous avons un beau temps et un bon vent, et par-dessus cela, de bon vin, et de bons pâtés; de bons jambons, et de bons lits; nous ne sommes que nous deux, M. de M*** et moi dans un grand yacht: il s'occupe à écrire, à manger*, à boire et à dormir, et moi à penser à vous: je ne vous vois point, et je vous jure que je ne m'aperçois point que je suis dans la compagnie d'un bon pâté et d'un homme d'esprit. Ma chère Olympe me manque, mais je me flatte qu'elle ne me manquera pas toujours, puisque je ne voyage que pour vous faire voyager vous-même. N'allez pas prendre pourtant exemple sur moi; ne vous affligez point, et joignez à la faveur que vous me faites de m'aimer, celle de me faire espérer que je vous verrai bientôt; encore un coup écrivez-moi tous les ordinaires; et si vous êtes sage, brûlez mes lettres, et ne m'exposez point une seconde fois au chagrin de vous voir maltraitée pour moi; ne vous exposez point aux fureurs de votre mère; vous savez de quoi elle est capable. Hélas! vous ne l'avez que trop expérimenté; dissimulez avec elle, c'est le seul parti qu'il y a à prendre: dites, ce que j'espère que vous ne ferez jamais,

dites que vous m'avez oublié; dites que vous me haïssez, et aimez-m'en davantage; conservez votre santé et vos bonnes intentions. Plût au ciel que vous fussiez déjà à Paris : ah! que je me récompenserais bien alors de notre cruelle séparation! Ma chère, vous aurez toujours en moi un véritable amant et un véritable ami; qu'on est heureux quand on peut unir ces deux titres qui sont garans l'un de l'autre! Adieu, mon adorable maîtresse; écrivez-moi dès que vous aurez reçu ma lettre, et adressez la vôtre à Paris; surtout ne manquez pas à m'envoyer celle que je vous demande au commencement de celle-ci : rien n'est plus essentiel. Je crois que vous êtes à présent en état d'écrire; et comme on se persuade ce qu'on souhaite, je me flatte que votre santé est rétablie. Hélas! votre maladie m'a privé du plaisir de recevoir de vos nouvelles; réparons vite le temps perdu. Adieu, mon cher cœur; aimez-moi autant que je vous aime : si vous m'aimez, ma lettre est bien courte. Adieu, ma chère maîtresse; je vous estime trop pour ne vous pas aimer toujours. AROUET.

## II. — A LA MÊME.

Paris, ce jeudi matin 28 décembre.

JE suis parti de La Haye avec M. de M*** le lundi dernier, à huit heures du matin; nous nous embarquâmes à Rotterdam, où il me fut absolument impossible de vous écrire; je chargeai Lefèvre de vous instruire de mon départ. Au lieu de prendre la route d'Anvers, où j'attendais une de vos lettres, nous prîmes celle de Gand. Je mis donc à Gand une lettre pour vous à la poste, à l'adresse de madame Santoc de Maisan. J'arrivai à Paris la veille de Noël. La première chose que

j'ai faite, a été de voir le père Tournemine. Ce jésuite m'avait écrit à La Haye le jour que j'en partis : il fait agir pour vous monsieur l'évêque d'Évreux, votre parent ; je lui ai remis entre les mains vos trois lettres, et on dispose actuellement monsieur votre père à vous revoir bientôt; voilà ce que j'ai fait pour vous : voici mon sort actuellement. A peine suis-je arrivé à Paris, que j'ai appris que M. L*** avait écrit à mon père, contre moi, une lettre sanglante ; qu'il lui avait envoyé les lettres que madame votre mère lui avait écrites, et qu'enfin mon père a une lettre de cachet pour me faire enfermer ; je n'ose me montrer : j'ai fait parler à mon père ; tout ce qu'on a pu obtenir de lui a été de me faire embarquer pour les îles; mais on n'a pu le faire changer de résolution sur son testament qu'il a fait, dans lequel il me déshérite. Ce n'est pas tout, depuis plus de trois semaines je n'ai point reçu de vos nouvelles ; je ne sais si vous vivez et si vous ne vivez point bien malheureusement ; je crains que vous ne m'ayez écrit à l'adresse de mon père, et que votre lettre n'ait été ouverte par lui : dans de si cruelles circonstances, je ne dois point me présenter à messieurs vos parens ; ils ignoreront tous que c'est par moi que vous revenez en France, et c'est actuellement le père Tournemine qui est entièrement chargé de votre affaire. Vous voyez à présent que je suis dans le comble du malheur, et qu'il est absolument impossible d'être plus malheureux, à moins que d'être abandonné de vous. Vous voyez d'un autre côté qu'il ne tient plus qu'à vous d'être heureuse, vous n'avez plus qu'un pas à faire : partez dès que vous aurez reçu les ordres de monsieur votre père ; vous serez aux Nouvelles-Catholiques avec madame Constantin ; il vous sera aisé de vous faire chérir

de toute votre famille, et de gagner entièrement l'amitié de monsieur votre père, et de vous faire à Paris un sort heureux. Vous m'aimez, ma chère....; vous savez combien je vous aime; certainement ma tendresse mérite du retour. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous remettre dans votre bien-être; je me suis plongé, pour vous rendre heureuse, dans le plus grand des malheurs : vous pouvez me rendre le plus heureux de tous les hommes : pour cela, revenez en France, rendez-vous heureuse vous-même, alors je me croirai bién récompensé. Je pourrai en un jour me raccommoder entièrement avec mon père, alors nous jouirons en liberté du plaisir de nous voir. Je me représente ces momens heureux comme la fin de tous nos chagrins, et comme le commencement d'une vie douce et aimable, telle que vous devez la mener à Paris. Si vous avez assez d'inhumanité pour me faire perdre le fruit de tous mes malheurs, et pour vous obstiner à rester en Hollande, je vous promets bien sûrement que je me tuerai à la première nouvelle que j'en aurai. Dans le triste état où je suis, vous seule pouvez me faire aimer la vie : mais, hélas! je parle ici de mes maux, tandis que peut-être vous êtes plus malheureuse que moi; je crains tout pour votre santé, je crains tout de votre mère : je me forme là-dessus des idées affreuses. Au nom de Dieu, éclaircissez-moi : mais, hélas! je crains même que vous ne receviez point ma lettre. Ah! que je suis malheureux, mon cher cœur, et que mon cœur est livré à une profonde et juste tristesse! Peut-être m'avez-vous écrit à Anvers ou à Bruxelles; peut-être m'avez-vous écrit à Paris; mais enfin depuis trois semaines je n'ai point reçu de vos nouvelles. Écrivez-moi tout le plus tôt que vous pourrez à M. Dutilly, rue

Maubué, à la Rose rouge. Écrivez-moi une lettre bien longue, qui m'instruise sûrement de votre situation. Nous sommes tous deux bien malheureux, mais nous nous aimons; une tendresse mutuelle est une consolation bien douce : jamais amour ne fut égal au mien, parce que personne ne mérita jamais mieux que vous d'être aimée : si mon sincère attachement peut vous consoler, je suis consolé moi-même. Une foule de réflexions se présente à mon esprit; je ne puis les mettre sur le papier : la tristesse, la crainte et l'amour m'agitent violemment; mais j'en reviens toujours à me rendre le secret témoignage que je n'ai rien fait contre l'honnête homme, et cela me sert beaucoup à me faire supporter mes chagrins. Je me suis fait un vrai devoir de vous aimer; je remplirai ce devoir toute ma vie : vous n'aurez jamais assez de cruauté pour m'abandonner, ma chère.... Ma belle maîtresse, mon cher cœur, écrivez-moi bientôt, ou plutôt sur-le-champ : dès que j'aurai vu votre lettre, je vous manderai mon sort. Je ne sais pas encore ce que je deviendrai; je suis dans une incertitude affreuse, surtout je sais seulement que je vous aime. Ah ! quand pourrai-je vous embrasser, mon cher cœur! AROUET.

## 2. — A LA MÊME.

Paris, 2 janvier 1714.

DEPUIS que je suis à Paris, j'ai été moi-même à la grande poste tous les jours, afin de retirer vos lettres, que je craignais qui ne tombassent entre les mains de mon père; enfin je viens d'en recevoir une ce mardi au soir, 2 janvier : elle est datée de La Haye, du 28 décembre, et j'y fais réponse sur-le-champ. J'ai baisé mille

fois cette lettre, quoique vous ne m'y parliez pas de votre amour; il suffit qu'elle vienne de vous pour qu'elle me soit infiniment chère : je vous prouverai pourtant, par ma réponse, que je ne suis pas si poli que vous le dites; je ne vous appellerai point madame, comme vous m'appelez monsieur; je ne puis que vous nommer ma chère : si vous vous plaignez de mon peu de politesse, vous ne vous plaindrez pas de mon peu d'amour. Comment pouvez-vous soupçonner cet amour, qui ne finira qu'avec moi? et comment pouvez-vous me reprocher ma négligence? Ce serait bien à moi à vous gronder, puisque aussi-bien je renonce à la politesse, ou plutôt je suis bien malheureux que vous n'ayez pas reçu deux lettres que je vous écrivis, l'une de Gand et l'autre de Paris. Ne seriez-vous point vous-même assez négligente pour n'avoir point retiré ces lettres? Si vous les avez vues, vous condamnerez bien vos reproches et vos soupçons; vous y aurez lu que je suis plus malheureux que vous, et que je vous aime plus que vous ne m'aimez. Vous aurez appris que M. Ch.... écrivit à mon père, déjà irrité contre moi, une lettre telle qu'il n'en écrirait point contre un scélérat. J'arrivai à Paris dans le temps que, sur la foi de cette lettre, mon père avait obtenu une lettre de cachet pour me faire enfermer, après m'avoir déshérité. Je me suis caché pendant quelques jours, jusqu'à ce que mes amis l'aient un peu apaisé, c'est-à-dire l'aient engagé à avoir du moins la bonté de m'envoyer aux îles avec du pain et de l'eau : voilà tout ce que j'ai pu obtenir de lui, sans avoir pu même le voir. J'ai employé les momens où j'ai pu me montrer en ville à voir le père Tournemine, et je lui ai remis les lettres dont vous m'avez chargé : il engage

l'évêque d'Évreux dans vos intérêts; pour moi, je me donnerai bien de garde que votre famille puisse seulement soupçonner que je vous connais, cela gâterait tout, et vous savez que votre intérêt seul me fait agir. Je ne m'arrête point à me plaindre inutilement de l'imprudence avec laquelle nous avons tous deux agi à La Haye; c'est cette imprudence qui sera cause de bien des maux : mais enfin cette faute est faite, et l'excuse peut seule la réparer. Je vous ai déjà dit, dans mes lettres, que la consolation d'être aimé fait oublier tous les chagrins; nous avons l'un et l'autre trop besoin de consolation, pour ne nous pas aimer toujours : il viendra peut-être un temps où nous serons plus heureux, c'est-à-dire où nous pourrons nous voir; cédons à la nécessité, et écrivons-nous bien régulièrement, vous à M. Dutilly, rue Maubué, à la Rose rouge, et moi à madame Bonet : je vous donnerai peut-être bientôt une autre adresse pour moi, car je crois que je partirai incessamment pour Brest; ne laissez pas pourtant de m'écrire à Paris; mandez-moi les moindres particularités qui vous regardent; mandez-moi vos sentimens surtout, et soyez persuadée que je vous aimerai toujours, ou je serai le plus malheureux de tous les hommes. Vous savez bien, ma chere Olympe, que mon amour n'est point du genre de celui de la plupart des jeunes gens, qui ne cherchent en aimant qu'à contenter la débauche et leur vanité : regardez-moi comme un amant, mais regardez-moi comme un ami véritable; ce mot renferme tout. L'éloignement des lieux ne changera rien à mon cœur : si vous me croyez, je vous demande pour prix de ma tendresse, une lettre de huit pages écrites menu; j'oubliais à vous dire que les deux que vous n'avez point

reçues sont à l'adresse de madame Santoc de Maisan, à La Haye. Récrivez-moi sur-le-champ, afin que si vous avez quelques ordres à me donner, votre lettre me trouve encore à Paris prêt à les exécuter : je me réserve à vous mander certaines choses lorsque j'aurai reçu votre réponse. Adieu, ma belle maîtresse; aimez un peu un malheureux amant qui voudrait donner sa vie pour vous rendre heureuse : adieu, mon cœur.

AROUET.

## 13. — A LA MÊME.

A Paris, ce 20 janvier.

J'AI reçu, ma chère...., votre lettre du 1er de ce mois, par laquelle j'ai appris votre maladie. Il ne me manquait plus qu'une telle nouvelle pour achever mon malheur; et comme un mal ne vient jamais seul, les embarras où je me suis trouvé m'ont privé du plaisir de vous écrire la semaine passée : vous me demanderez quel est cet embarras; c'était de faire ce que vous m'avez conseillé. Je me suis mis en pension chez un procureur, afin d'apprendre le métier de robin auquel mon père me destine, et je crois par là regagner son amitié. Si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous vous rendriez un peu à mes prières, puisque j'obéis si bien à vos ordres. Me voilà fixé à Paris pour longtemps : est-il possible que j'y serai sans vous? Ne croyez pas que l'envie de vous voir ici n'ait pour but que mon plaisir; je regarde votre intérêt plus que ma satisfaction, et je crois que vous en êtes bien persuadée; songez par combien de raisons la Hollande doit vous être odieuse. Une vie douce et tranquille à Paris n'est-elle

pas préférable à la compagnie de madame votre mère? et des biens considérables dans une belle ville ne valent-ils pas mieux que la pauvreté à La Haye? Ne vous piquez pas là-dessus des sentimens que vous nommez héroïques; l'intérêt ne doit jamais, je l'avoue, être assez fort pour faire commettre une mauvaise action; mais aussi le désintéressement ne doit pas empêcher d'en faire une bonne, lorsqu'on y trouve son compte. Croyez-moi, vous méritez d'être heureuse, vous êtes faite pour briller partout; on ne brille point sans biens, et on ne vous blâmera jamais lorsque vous jouirez d'une bonne fortune, et vos calomniateurs vous respecteront alors; enfin vous m'aimez, et je ne serais pas retourné en France, si je n'avais cru que vous me suivriez bientôt; vous me l'avez promis, et vous qui avez de si beaux sentimens, vous ne trahirez pas vos promesses; vous n'avez qu'un moyen pour revenir : M. Lenormand, évêque d'Évreux, est, je crois, votre cousin; écrivez-lui, et que la religion et l'amitié pour votre famille soient vos deux motifs auprès de lui; insistez surtout sur l'article de la religion; dites-lui que le roi souhaite la conversion des huguenots, et qu'étant un ministre du Seigneur, et votre parent, il doit, par toutes sortes de raisons, favoriser votre retour; conjurez-le d'engager monsieur votre père dans un dessein si juste; marquez-lui que vous voulez vous retirer dans une communauté, non comme religieuse pourtant, je n'ai garde de vous le conseiller : ne manquez pas à le nommer monseigneur. Vous pouvez adresser votre lettre à monseigneur l'évêque d'Évreux en Normandie; je vous manderai le succès de la lettre, que je saurai par le père Tournemine. Que je serais heureux si, après tant de

traverses, nous pouvions nous revoir à Paris! le plaisir de vous voir réparerait mes malheurs; et si ma fidélité peut réparer les vôtres, vous êtes sûre d'être consolée. En vérité, ce n'est qu'en tremblant que je songe à tout ce que vous avez souffert; et j'avoue que vous avez besoin de consolation : que ne puis-je vous en donner, en vous disant que je vous aimerai toute ma vie! Ne manquez pas, je vous en conjure, d'écrire à l'évêque d'Évreux, et cela le plus tôt que vous pourrez : mandez-moi comment vous vous portez depuis votre maladie, et écrivez-moi : A M. de Saint-Fort, chez M. Alain, procureur au châtelet, rue Pavée-Saint-Bernard. Adieu, ma chère....; vous savez que je vous aimerai toujours. AROUET.

## 14. — A LA MÊME.

Paris, le 10 février.

MA chère...., toutes les fois que vous ne m'écri[illegible] point, je m'imagine que vous n'avez point reç[illegible] lettres, car je ne peux croire que l'éloignem[illegible]s lieux ait fait sur vous ce qu'il ne peut fai[illegible] moi; et comme je vous aime toujours, je me persuade que vous m'aimez encore : éclaircissez-moi donc de deux choses : l'une, si vous avez reçu mes deux dernières lettres, et si je suis encore dans votre cœur : mandez-moi surtout si vous avez reçu ma dernière, que je vous écrivis le 20 janvier, dans laquelle il était parlé de l'évêque d'Évreux, et d'autres personnes dont j'ai hasardé les noms; mandez-moi quelque chose de certain par votre réponse à cette lettre; surtout instruisez-moi, je vous conjure, de l'état de votre santé et de vos

affaires : adressez votre lettre à M. le chevalier de Saint-Fort, chez M. Alain, près les degrés de la place Maubert. Que votre lettre soit plus longue que la mienne; je trouverai toujours plus de plaisir à lire une de vos lettres de quatre pages, que vous n'en aurez à en lire de moi une de deux lignes. AROUET.

## 15. — A M. D***.

AU SUJET DU PRIX DE POÉSIE DONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1714.

Vous connaissez le pauvre Dujarri; c'est un de ces poètes de profession qu'on rencontre partout, et qu'on ne voudrait voir nulle part; nous l'appelons communément le gazetier du Parnasse. Il est parasite, afin qu'il ne lui manque rien de ce qui constitue un bel esprit du temps; et il paye, dans un bon repas, son écot par de mauvais vers, soit de sa façon, soit de celle de ses confrères les poètes médiocres. Il nous montra, ces jours passés, un poëme imprimé, où on voyait à la première page ces mots écrits : *A l'immortalité*. C'est la devise de l'Académie Française, nous dit-il; la pièce n'est pas pourtant de l'Académie, mais elle l'a adoptée; et si ces messieurs l'avaient composée, ils ne s'y seraient jamais pris autrement que l'auteur. Il faut que vous sachiez, continua-t-il, que l'Académie donne tous les deux ans un prix de poésie, et par là immortalise un homme tous les deux ans; vous voyez entre mes mains l'ouvrage qui a remporté le prix cette année. Oh! que l'auteur de ce poëme est heureux! Il y a quarante ans qu'il compose sans être connu du public; à présent le voilà, pour un petit poëme, associé à toute la ré-

putation de l'Académie. Mais, lui dis-je, n'arrive-t-il jamais qu'un auteur déclaré immortel par les quarante, soit mis au rang des Cotins par le public, qui est juge en dernier ressort? Cela ne se peut, me répondit mon poète, car l'Académie n'a été instituée que pour fixer le goût de la France, et on n'appelle jamais de ses décisions. J'ai de bonnes preuves, dit alors un de mes amis, qu'une assemblée de quarante personnes n'est pas infaillible. Du reste, *le Cid* et le *Dictionnaire de Furetière* se sont soutenus contre l'Académie; et il pourrait bien se faire qu'elle approuvât de fort mauvais ouvrages, comme elle en a critiqué de fort bons.

Pour réponse à toutes ces railleries, mon homme lut à haute voix : *Poeme chrétien qui a remporté le prix, par M. l'abbé Dujarri.* Il faut, avant de commencer, lui dis-je, que nous sachions ce que c'est que M. l'abbé Dujarri, le sujet de son poeme, et en quoi le prix consiste. Il satisfit ainsi à mes questions.

Autrefois M. l'abbé Dujarri a fait imprimer plusieurs oraisons funèbres et quelques sermons; à présent [illegible] mettre sous la presse un volume de ses poési[illegible] est à croire qu'il est aussi bon poète que grand orateur. Le sujet de son poeme est la louange du roi, *à l'occasion du nouveau chœur de Notre-Dame, construit par Louis XIV, et promis par Louis XIII.* Le prix est un beau groupe de bronze, où l'on voit un assemblage merveilleux du fabuleux et du sacré, car la Renommée y paraît auprès de la Religion, et la Piété y est appuyée sur un génie. Au reste, les rivaux de M. l'abbé Dujarri étaient de jeunes gens de dix-neuf à vingt ans; M. l'abbé en a soixante et cinq. Il est bien juste qu'on fasse honneur à son âge. Après ce grand

préambule, il toussa, et nous lut d'un ton plein d'emphase le merveilleux poëme que je vous envoie.*

## 16. — A Mme LA MARQUISE DE MIMEURE.**

1715.

J'AI vu, madame, votre petite chienne, votre petit chat, et mademoiselle Aubert. Tout cela se porte bien, à la réserve de mademoiselle Aubert qui a été malade, et qui, si elle n'y prend garde, n'aura point de gorge pour Fontainebleau. A mon gré, c'est la seule chose qui lui manquera, et je voudrais de tout mon cœur que sa gorge fût aussi belle et aussi pleine que sa voix.

Puisque j'ai commencé par vous parler de comédiennes, je vous dirai que la Duclos ne joue presque point, et qu'elle prend tous les matins quelques prises de séné et de casse, et le soir plusieurs prises du comte d'Uzès. N*** adore toujours la dégoûtante Lavoye; et le maigre N*** a besoin de recourir aux femmes, car les hommes l'ont abandonné. Au reste, on ne nous donne plus que de très mauvaises pièces jouées par de très mau-

* Cette lettre, imprimée dans le volume intitulé *Réflexions sur la Rhetorique et sur la Poésie*, par M. de Fénélon, 1717, in-12, et 1730, réimpression augmentée, y est suivie du poeme de l'abbé Dujarri, accompagné de longues notes critiques. L'abbé Desfontaines soupçonna que Voltaire était l'auteur de la lettre et de la critique; M. Barbier, dans ses *Anonymes*, en paraît persuadé. C'en était assez pour me déterminer à mettre ici la lettre, mais non pas à introduire les notes, qui eussent aussi nécessité l'admission du poeme. R.

** Magdeleine de Carvoisin d'Achi, d'une maison très distinguée de Picardie, épousa Jacques-Louis Valon, marquis de Mimeure, reçu à l'Académie Française en 1707, et mort en 1719. Elle mourut quelques années après lui. Elle fut intimement liée avec Voltaire, et vivait encore en 1724.

vais acteurs. En récompense, mademoiselle de Montbrun * récite très joliment des pièces comiques. Je l'ai entendue déclamer des rôles du *Misanthrope* avec beaucoup d'art et beaucoup de naturel. Je ne vous dis rien de *l'Important* [1], car je vous écris avant la représentation, et je veux me réserver une occasion de vous écrire une seconde fois.

On joue à l'Opéra *Zéphyre et Flore* [2]. On imprime *l'Anti-Homère* de Terrasson, et les vers héroïques, moraux, chrétiens et galans de l'abbé Dujarri. Jugez, madame, si on peut en conscience m'interdire la satire; permettez-moi donc d'être un peu malin.

J'ai pourtant une plus grande grâce à vous demander. C'est la permission d'aller rendre mes devoirs à M. de Mimeure et à vous, dans l'un de vos châteaux où peut-être vous ennuyez-vous quelquefois. Je sais bien que je perdrais auprès de vous tout le fiel dont je me nourris à Paris; mais afin de ne me pas gâter tout-à-fait, je ne resterais que huit ou dix jours avec vous. Je vous apporterais ce que j'ai fait d'*Œdipe*. Je vous demanderais vos conseils sur ce qui est déjà fait, et sur ce qui n'est pas travaillé; et j'aurais à M. de Mimeure et à vous une obligation de faire une bonne pièce.

Je n'ose pas vous parler des occupations auxquelles vous avez dit que vous vous destiniez pendant votre

* C'était probablement la sœur ou la belle-sœur de madame de Montbrun-Villefranche, à qui Voltaire adressa une Épître. Tome XI, page 81

[1] On ne connaît qu'une comédie de ce nom, par Brueys, jouée pour la première fois en 1693.

[2] Tragédie-opéra de Duboulay, musique des fils de Lulli (Jean-Louis, et Louis), représentée en 1688, et reprise en 1715.

solitude. Je me flatte pourtant que vous voudrez bien m'en faire la confidence tout entière;

Car nous savons que Vénus et Minerve
De leurs trésors vous comblent sans réserve.
Les Grâces même et la troupe des Ris,
Quoiqu'ils soient tous citoyens de Paris,
Et qu'en ces lieux ils se plaisent à vivre,
Jusqu'en province ont bien voulu vous suivre.

Ayez donc la bonté de m'envoyer, madame, signée de votre main, la permission de venir vous voir. Je n'écris point à M. de Mimeure, parce que je compte que c'est lui écrire en vous écrivant. Permettez-moi seulement, madame, de l'assurer de mon respect et de l'envie extrême que j'ai de le voir.

## 17. — A LA MÊME.

1717. *

On ne peut vaincre sa destinée : je comptais, madame, ne quitter la solitude délicieuse où je suis que pour aller à Sulli; mais M. le duc et madame la duchesse de Sulli vont à Villars, et me voilà, malgré moi, dans la nécessité de les y aller trouver. On a su me déterrer dans mon ermitage pour me prier d'aller à Villars, mais on ne m'y fera point perdre mon repos [1]. Je porte à

* Cette lettre et les deux suivantes, datées de 1716 dans l'édition de Kehl, sont très probablement de 1717, puisqu'il y est question du poëme de Henri IV, dont Voltaire fit le plan pendant sa détention à la Bastille, qui dura jusqu'en 1717, et la troisième est la lettre d'envoi de celle qui fut adressée en 1717 au Grand-Prince, et qui suit immédiatement.

[1] M. de Voltaire avait eu une passion très violente pour madame la maréchale de Villars; il disait dans la suite que c'était la seule qui l'eût emporté sur l'amour du travail, et qui lui eût fait perdre du temps.

présent un manteau de philosophe dont je ne me déferai pour rien au monde.

Vous ne me reverrez de long-temps, madame la marquise ; mais je me flatte que vous vous souviendrez un peu de moi, et que vous serez toujours sensible à la tendre et véritable amitié que vous savez que j'ai pour vous. Faites-moi l'honneur de m'écrire quelquefois des nouvelles de votre santé et de vos affaires ; vous ne trouverez jamais personne qui s'y intéresse autant que moi.

Je vous prie de m'envoyer le petit emplâtre que vous m'avez promis pour le bouton qui m'est venu sur l'œil. Surtout ne croyez point que ce soit coquetterie, et que je veuille paraître à Villars avec un désagrément de moins. Mes yeux commencent à ne me plus intéresser qu'autant que je m'en sers pour lire et pour vous écrire. Je ne crains plus même les yeux de personne ; et le poëme de Henri IV et mon amitié pour vous sont les deux seuls sentimens vifs que je me connaisse.

## 18. — A LA MÊME.

1717.

Je vais demain à Villars : je regrette infiniment la campagne que je quitte, et ne crains guère celle où je vais.

Vous vous moquez de ma présomption, madame, et vous me croyez d'autant plus faible que je me crois raisonnable. Nous verrons qui aura raison de nous deux. Je vous réponds, par avance, que si je remporte la victoire, je n'en serai pas fort enorgueilli.

Je vous remercie beaucoup de ce que vous m'avez envoyé pour mon œil ; c'est actuellement le seul remède

dont j'aie besoin, car soyez bien sûre que je suis guéri pour jamais du mal que vous craignez pour moi : vous me faites sentir que l'amitié est d'un prix plus estimable mille fois que l'amour. Il me semble même que je ne suis point du tout fait pour les passions. Je trouve qu'il y a en moi du ridicule à aimer, et j'en trouverais encore davantage dans celles qui m'aimeraient. Voilà qui est fait; j'y renonce pour la vie.

Je suis sensiblement affligé de voir que votre colique ne vous quitte point; j'aurais dû commencer ma lettre par là. Mais ma guérison, dont je me flatte, m'avait fait oublier vos maux pour un petit moment.

S'il y a quelques nouvelles, mandez-les-moi à Villars, je vous en prie. Conservez, si vous pouvez, votre santé et votre fortune. Je n'ai rien de si à cœur que de trouver l'une et l'autre rétablies à mon retour. Écrivez-moi au plus tôt comment vous vous portez.

## 19. — A M. L'ABBÉ DE BUSSI, *

### DEPUIS ÉVÊQUE DE LUÇON.

1717.

Non, nous ne sommes point tous deux
Aussi méchans qu'on le publie;
Et nous ne sommes, *quoi qu'on die*,
Que de simples voluptueux,
Contens de couler notre vie
Au sein des Grâces et des Jeux.
Et si dans quelque douce orgie
Votre prose et ma poésie,
Contre les discours ennuyeux
Ont fait quelque plaisanterie,
Cette innocente raillerie

* Second fils du fameux Bussi-Rabutin, cousin de madame de Sévigné.

Dans ces repas dignes des dieux
Jette une pointe d'ambrosie.*

Il me semble que je suis bien hardi de me mettre ainsi de niveau avec vous, et de faire marcher d'un pas égal les tracasseries des femmes et celles des poètes. Ces deux espèces sont assez dangereuses. Je pourrai bien, comme vous, passer loin d'elles mon hiver, du moins je resterai à Sulli après le départ du maître de ce beau séjour. Je suis sensiblement touché des marques que vous me donnez de votre souvenir; je le serai beaucoup plus de vous retrouver.

Ornement de la bergerie,
Et de l'Église et de l'Amour,
Aussitôt que Flore à son tour
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie
Où Vénus a fixé sa cour.
Est-il pour vous d'autre patrie?
Et serait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce séjour
Exiler la *Tracasserie*?
Évitons ce monstre odieux,
Monstre femelle dont les yeux
Portent un poison gracieux;
Et que le ciel en sa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au sein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flatteur
Distille de sa bouche impure?
Voyez-vous comme l'Imposture
Lui prête un secours séducteur?
Le Courroux étourdi la guide,
L'Embarras, le Soupçon timide,
En chancelant suivent ses pas.
De faux rapports l'Erreur avide
Court au-devant de la perfide,

Et la caresse dans ses bras.
Que l'Amour, secouant ses ailes,
De ces commerces infidèles
Puisse s'envoler à jamais !
Qu'il cesse de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles !
Et qu'il vienne au fond du Marais,
De l'innocence et de la paix,
Goûter les douceurs éternelles !

Je hais bien tout mauvais rimeur
De qui le bel esprit baptise
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la constance, de sottise.
Heureux qui voit couler ses jours
Dans la mollesse et l'incurie,
Sans intrigues, sans faux détours,
Près de l'objet de ses amours,
Et loin de la coquettérie !
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amans s'écoule !
Ils ont tous les plaisirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Quelques amis dans ce commerce
De leur cœur, que rien ne traverse,
Partagent la chère moitié ;
Et dans une paisible ivresse,
Ce couple avec délicatesse,
Aux charmes purs de l'amitié
Joint les transports de la tendresse.

Voilà, monsieur, des médiocrités nouvelles pour l'antique gentillesse dont vous m'avez fait part. Savez-vous bien où est ce réduit dont je vous parle ? M. l'abbé Courtin dit que c'est chez madame de Charost. En quelque endroit que ce soit, n'importe, pourvu que j'aie l'honneur de vous y voir.

Rendez-nous donc votre présence,
Galant prieur de Trigolet,
Très aimable et très frivolet :
Venez voir votre humble valet

Dans le palais de la Constance.
Les Grâces, avec complaisance,
Vous suivront en petit collet;
Et moi, leur serviteur follet,
J'ébaudirai votre excellence
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'Amour marque la cadence
En fesant des pas de ballet.

En attendant, je travaille ici quelquefois au nom de M. l'abbé Courtin, qui me laisse le soin de faire en vers les honneurs de son teint fleuri et de sa croupe rebondie. Nous vous envoyons, pour vous délasser dans votre royaume, une lettre à M. le Grand-Prieur, et la réponse de l'Anacréon * du Temple. Je ne vous demande pour tant de vers qu'un peu de prose de votre main. Puisque vous m'exhortez à vivre en bonne compagnie, que je commence à goûter bien fort, il faudra, s'il vous plaît, que vous me souffriez quelquefois près de vous à Paris.

## 20. — A M. LE PRINCE DE VENDÔME. (a)

De Sulli, salut et bon vin
Au plus aimable de nos princes,
De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un rimailleur des plus minces,
Que son bon ange et son lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez, monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour vous a réuni deux hommes bien différens.

L'un, gras, rond, gros, court, séjourné,
Citadin de Papimanie,

* L'abbé de Chaulieu.

(a) C'est le frère du duc de Vendôme. Il était grand-prieur de France. L'abbé Courtin était un de ses amis, fils d'un conseiller d'état, et homme de lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici.

Porte un teint de prédestiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur son front respecté du temps,
Une fraîcheur toujours nouvelle
Au bon doyen de nos galans
Donne une jeunesse éternelle.
L'autre dans Papefigue est né,
Maigre, long, sec et décharné,
N'ayant eu croupe de sa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit,
Mais peut-être de Dieu maudit,
Puisqu'il aime et qu'il versifie.

Notre premier dessein était d'envoyer à votre altesse un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié prose, comme en usaient les Chapelle, les Desbarreaux, les Hamilton, contemporains de l'abbé, et nos maîtres. J'aurais presque ajouté Voiture, si je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne sais pourquoi, n'être pas assez vieux pour l'avoir vu.

L'abbé, comme il est paresseux,
Se réservait la prose à faire,
Abandonnant à son confrère
L'emploi flatteur et dangereux
De rimer quelques vers heureux,
Qui peut-être auraient pu déplaire
A certain censeur rigoureux
Dont le nom doit ici se taire.

Comme il y a des choses assez hardies à dire par le temps qui court, le plus sage de nous deux, qui n'est pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en saurait rien.

Il alla donc vers le dieu du mystère,
Dieu des Normands, par moi très peu fêté,
Qui parle bas quand il ne peut se taire,
Baisse les yeux et marche de côté.
Il favorise, et certes c'est dommage,
Force fripons; mais il conduit le sage.

Il est au bal, à l'église, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'Amour.

Malheureusement ce dieu n'était pas à Sulli ; il était en tiers, dit-on, entre M. l'archevêque de.... et madame de... sans cela nous eussions achevé notre ouvrage sous ses yeux.

Nous eussions peint les Jeux voltigeant sur vos traces;
Et cet esprit charmant, au sein d'un doux loisir,
Agréable dans le plaisir,
Héroïque dans les disgrâces.
Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse.
Nous vous eussions, avec adresse,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute espèce.
Vous en eussiez vu de Paphos,
Vous en eussiez vu de Florence;
Mais avec tant de bienséance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coiffé,
Célébrant avec vous sa plus joyeuse orgie.
L'Imagination serait à son côté,
De ses brillantes fleurs ornant la Volupté
Entre les bras de la Folie.
Petits soupers, jolis festins;
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins
Que les Amours à rire enclins
Dans leurs sottisiers recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah ! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs et pleins de grâce
Tels que l'ingénieux Horace
En eût fait l'âme d'un repas,
Lorsqu'à table il tenait sa place,
Avec Auguste et Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire; mais

Il faut être inspiré pour de pareils écrits,
Nous ne sommes point beaux esprits :
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce successeur de Clément,
Qui dans votre temple réside. (a)
Sachez donc que l'oisiveté
Fait ici notre grande affaire. [1]
Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire ;
C'est le vôtre, et vous m'avoûrez
Qu'après tant de jours consacrés
A Mars, à la cour, à Cythère,
Lorsque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il est bien doux de ne rien faire.

## 21. — A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

A Sulli, 20 juin.

Monsieur, vous avez beau vous défendre d'être mon maître, vous le serez quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils ; d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs disciples, et ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent à être le vôtre. Je sens qu'on ne peut guère réussir dans les grands ouvrages sans un peu de conseils et beaucoup

(a) L'abbé de Chaulieu demeurait au Temple, qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des Templiers.

VARIANTE.

[1] Fait ici notre unique affaire :
Nous buvons à votre santé ;
Dans ce beau séjour enchanté,
Nous fesons excellente chère,
Et voilà tout : en vérité,
Vous avez la mine d'en faire
Tout autant de votre côté.

de docilité. Je me souviens bien des critiques que monsieur le Grand-Prieur et vous, vous me fîtes dans un certain souper chez M. l'abbé de Bussi. Ce souper-là fit beaucoup de bien à ma tragédie; et je crois qu'il me suffirait pour faire un bon ouvrage de boire quatre ou cinq fois avec vous. Socrate donnait ses leçons au lit, et vous les donnez à table; cela fait que vos leçons sont sans doute plus gaies que les siennes.

Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données sur mon Épître *à M. le Régent;* et quoique vous me conseilliez de louer, je ne laisserai pas de vous obéir.

Malgré le penchant de mon cœur,
A vos conseils je m'abandonne.
Quoi! je vais devenir flatteur!
Et c'est Chaulieu qui me l'ordonne! [1]

Je suis, etc.

## 22. — AU MÊME.

De Sulli, 15 juillet.

A vous, l'Anacréon du Temple;
A vous, le sage si vanté,
Qui nous prêchez la volupté,
Par vos vers et par votre exemple;
Vous dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des sons aussi gracieux,
Que quand vous chantez la tocane,
Assis à la table des dieux.

Je vous écris, monsieur, du séjour du monde le plus aimable, si je n'y étais point exilé, et dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la

[1] Voyez le volume d'*Épîtres*. L'abbé de Chaulieu mourut en philosophe, en 1720, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

liberté d'en pouvoir sortir. C'est ici que Chapelle a demeuré, c'est-à-dire s'est enivré deux ans de suite [1]. Je voudrais bien qu'il eût laissé dans ce château un peu de son talent poetique; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé;

Et dans une tour assez sombre
Du château qu'habita jadis
Le plus léger des beaux esprits,
Un beau soir j'évoquai son ombre.
Aux déités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice,
Comme ces fripons qui des dieux
Chantaient autrefois le service;
Ou la sorcière Pythonisse,
Dont la grimace et l'artifice
Avaient fait dresser les cheveux
A ce sot prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le diable
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le spectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable et légère :
C'est bien assez d'une chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je lui dis sur mon violon :
« Eh ! de grâce, monsieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton
Pour cet enfant qui vous appelle.
Mais non, sur la voûte éternelle
Les dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Semèle.
Du haut de ce divin canton,
Descendez, aimable Chapelle. »

[1] Chapelle était un homme d'un génie facile et libertin; il avait beaucoup bu, ce qui était le vice de son temps; ce vice fit beaucoup de tort à sa santé, et enfin à son esprit.

Cette familière oraison
Dans la demeure fortunée
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle était faite en votre nom.
Chapelle vint. A son approche,
Je sentis un transport soudain;
Car il avait sa lyre en main,
Et son Gassendi (a) dans sa poche;
Il s'appuyait sur Bachaumont,
Qui lui servit de compagnon
Dans le récit de ce voyage,
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence, et si la poste ne me pressait, je vous le rimerais; ce Bachaumont n'est pas trop content de Chapelle. Il se plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages, Chapelle lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenait. Il prétend que c'est à tort que le nom de son compagnon a étouffé le sien; car c'est moi, me dit-il tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies choses du Voyage, et entre autres : *Sous ce berceau qu'Amour exprès....*

Mais il ne s'agit pas ici de rendre justice à ces deux messieurs; il suffit de vous dire que je m'adressai à Chapelle pour lui demander comment il s'y prenait autrefois dans le monde

Pour chanter toujours sur sa lyre
Ces vers aisés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?

(a) Gassendi avait élevé la jeunesse de Chapelle, qui devint grand partisan du système de philosophie de son précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait, il expliquait le système aux convives; et lorsqu'ils étaient sortis de table, il continuait la leçon au maître d'hôtel.

« L'amour, me dit-il, et le vin
Autrefois me firent connaître
Les grâces de cet art divin;
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je servis quelque temps de maître:
Il faut que Chaulieu soit le tien. »

## 23. — A M. LE DUC DE BRANCAS,

### EN LUI ENVOYANT UNE ÉPÎTRE POUR M. LE RÉGENT. *

Sulli, 1717.

Monsieur le duc, je crois qu'il suffit d'être malheureux et innocent pour compter sur votre protection, et je vous puis assurer que je la mérite. Je ne me plains point d'être exilé, mais d'être soupçonné de vers infâmes, également indignes, j'ose le dire, de la façon dont je pense et de celle dont j'écris. Je m'attendais bien à être calomnié par les mauvais poètes, mais pas à être puni par un prince qui aime la justice. Souffrez que je vous présente une épître en vers que j'ai composée pour monseigneur le régent; si vous la trouvez digne de vous, elle le sera de lui, et je vous supplie de la lui faire lire dans un de ces momens qui sont toujours favorables aux malheureux, quand ce prince les passe avec vous. J'ai tâché d'éviter dans cet ouvrage les flatteries trop outrées et les plaintes trop fortes, et d'y être libre sans hardiesse. Si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous que je ne le suis, vous verriez que je parle dans cet écrit comme je pense; et si la poésie ne vous en plaît pas, vous en aimeriez du moins la vérité.

Permettez-moi de vous dire que dans un temps

* Voyez tome XI, page 23, Épître douzième.

comme celui-ci, où l'ignorance et le mauvais goût commencent à régner, vous êtes d'autant plus obligé de soutenir les beaux-arts, que vous êtes presque le seul qui puisse le faire; et qu'en protégeant ceux qui les cultivent avec quelque succès, vous ne protégez que vos admirateurs; je ne me servirai point ici du droit qu'ont tous les poètes de comparer leur patron à Mécène.

Ainsi que toi régissant des provinces,
Comblé d'honneurs et des peuples chéri,
L'heureux Mécène était le favori
Du dieu des vers et du plus grand des princes;
Mais à longs traits goûtant la volupté,
Son premier dieu, ce fut l'oisiveté.
Si quelquefois réveillant sa mollesse,
Sa main légère entre Horace et Maron,
Daignait toucher la lyre d'Apollon,
Comme La Fare il chantait la paresse.
Pour toi, mêlant le devoir au plaisir,
Dans les travaux tu te fais un loisir;
Tu sais charmer au conseil comme à table.
Mécène à toi n'est pas à comparer,
Et je te crois, j'ose ici l'assurer,
Moins paresseux, et non pas moins aimable.

Heureux, monsieur le duc, ceux qui peuvent jouir de votre protection et de votre entretien! Pour moi, la seule grâce que je vous demande est celle de vous voir.

## 24. — A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

A Sulli, 20 juillet.

Monsieur, je ne sais si vous vous souviendrez de moi après l'honneur qu'on m'a fait de m'exiler. Souffrez que je vous demande une grâce : ce n'est point d'employer votre crédit pour moi, car je ne veux point vous proposer de vous donner du mouvement; ce n'est

point non plus d'aider à rétablir ma réputation, cela est trop difficile : mais de me dire votre sentiment sur l'épître que je vous envoie. Elle ne verra le jour qu'autant que vous l'en jugerez digne; et si vous voulez bien avoir la bonté de me faire voir toutes les fautes que vous y trouverez, je vous aurai plus d'obligation que si vous me fesiez rappeler. Peut-être êtes-vous occupé à présent autour d'un alambic, et serez-vous tenté d'allumer vos fourneaux avec mes vers; mais, je vous supplie, que la chimie ne vous brouille point avec la poésie.

Souvenez-vous des airs charmans
Que vous chantiez sur le Parnasse,
Et cultivez en même temps
L'art de Paracelse et d'Horace.
Jusques au fond de vos fourneaux
Faites couler l'eau d'Hippocrène,
Et je vous placerai sans peine
Entre Homberg et Despréaux.

Jetez donc, monsieur, un œil critique sur mon ouvrage; et si vous avez quelque bonté pour moi, renvoyez-le-moi avec les notes dont vous voudrez bien l'accompagner. Vous voyez bien de quelle conséquence il est pour moi que cet ouvrage soit ignoré dans le public avant d'être présenté au régent; et j'attends que vous me garderez le secret. Surtout ne dites point à M. le duc de Sulli que je vous aye écrit; enfin, que tout ceci soit, je vous supplie, entre vous et moi.

Je suis, etc.

## 25. — A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Sulli, 1717.

Je vous écris de ces rivages
Qu'habitèrent plus de deux ans
Les plus aimables personnages
Que la France ait vus de long-temps :
Les Chapelles, les Manicamps,
Ces voluptueux et ces sages
Qui, rimans, chassans, disputans
Sur ces bords heureux de la Loire,
Passaient l'automne et le printemps
Moins à philosopher qu'à boire.

Il serait délicieux pour moi de rester à Sulli, s'il m'était permis d'en sortir. M. le duc de Sulli est le plus aimable des hommes, et celui à qui j'ai le plus d'obligation. Son château est dans la plus belle situation du monde; il y a un bois magnifique dont tous les arbres sont découpés par des polissons ou des amans qui se sont amusés à écrire leurs noms sur l'écorce.

A voir tant de chiffres tracés,
Et tant de noms entrelacés,
Il n'est pas malaisé de croire
Qu'autrefois le beau Céladon
A quitté les bords du Lignon
Pour aller à Sulli sur Loire.

Il est bien juste qu'on m'ait donné un exil agréable, puisque j'étais absolument innocent des indignes chansons qu'on m'imputait. Vous seriez peut-être bien étonnée si je vous disais que dans ce beau bois dont je viens de vous parler, nous avons des nuits blanches comme à Sceaux. Madame de La Vrillière, qui vint ici pendant la nuit faire tapage avec madame de Listenai, fut bien surprise d'être dans une grande salle d'ormes, éclairée d'une infinité de lampions, et d'y voir une magnifique

collation servie au son des instrumens, et suivie d'un bal où parurent plus de cent masques habillés de guenillons superbes. Les deux sœurs trouvèrent des vers sur leur assiette; on assure qu'ils sont de l'abbé Courtin. Je vous les envoie; vous verrez de qui ils sont. *

Après tous les plaisirs que j'ai à Sulli, je n'ai plus à souhaiter que d'avoir l'honneur de vous voir à Ussé, et de vous donner des nuits blanches comme à madame de La Vrillière.

Je vous demande en grâce, madame, de me mander si vous n'irez point en Touraine. J'irais vous saluer dans le château de M. d'Ussé, après avoir passé quelque temps à Preuilli, chez M. le baron de Breteuil; c'est la moitié du chemin.

Ne me dédaignez pas, madame, comme l'an passé. Songez que vous écrivîtes à Roi, et que vous ne m'écrivîtes point. Vous devriez bien réparer vos mépris par une lettre bien longue, où vous me manderiez votre départ pour Ussé; sinon je crois que malgré les ordres du régent j'irai vous trouver à Paris, tant je suis avec un véritable dévoûment, etc.

## 26. — A M. ***.

1717.

Jouissez, monsieur, des plaisirs de Paris, tandis que je suis, par ordre du roi, dans le plus aimable château et dans la meilleure compagnie du monde. Il y a peut-être quelques gens qui s'imaginent que je suis exilé; mais la vérité est que M. le régent m'a donné ordre d'aller passer quelques mois dans une campagne délicieuse, où l'automne amène beaucoup de personnes

* Voyez, tome XII, les *Poésies mêlées*, pages 261 et 262.

d'esprit; et, ce qui vaut bien mieux, des gens d'un commerce aimable, grands chasseurs pour la plupart, et qui passent ici les beaux jours à assassiner des perdrix.

Pour moi chétif, on me condamne
A rester au sacré vallon;
Je suis fort bien près d'Apollon,
Mais assez mal avec Diane.

Je chasse peu, je versifie beaucoup; je rime tout ce que le hasard offre à mon imagination.

Et par mon démon lutiné
On me voit souvent d'un coup d'aile
Passer des fureurs de Lainé *
A la douceur de Fontenelle.
Sous les ombrages toujours cois
De Sulli, ce séjour tranquille,
Je suis plus heureux mille fois
Que le grand prince qui m'exile
Ne l'est près du trône des rois.

N'allez pas, s'il vous plaît, publier ce bonheur dont je vous fais confidence, car on pourrait bien me laisser ici assez de temps pour y pouvoir devenir malheureux; je connais ma portée, je ne suis pas fait pour habiter long-temps le même lieu.

L'exil assez souvent nous donne
Le repos, le loisir, ce bonheur précieux
Qu'à bien peu de mortels ont accordé les dieux,
Et qui n'est connu de personne
Dans le séjour tumultueux
De la ville que j'abandonne.
Mais la tranquillité que j'éprouve aujourd'hui,
Le bien pur et parfait où je n'osais prétendre,
Est parfois, entre nous, si semblable à l'ennui,
Que l'on pourrait bien s'y méprendre.

Il n'a point encore approché de Sulli;

* Alexandre Lainé ou Lainez, poète français, dont Voltaire fait mention dans le Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV.

Mais maintenant dans le parterre
Vous le verrez, comme je croi,
Aux pièces du poète Roi;
C'est là sa demeure ordinaire.

Cependant on me dit que vous ne fréquentez plus que la Comédie Italienne. Ce n'est pas là où se trouve ce gros dieu dont je vous parle. J'entends dire

Que tout Paris est enchanté
Des attraits de la nouveauté :
Que son goût délicat préfère
L'enjoûment agréable et fin
De Scaramouche et d'Arlequin,
Au pesant et fade Molière.

## 27. — A M. DE LA FAYE.

1718.

La Faye, ami de tout le monde,
Qui savez le secret charmant
De réjouir également
Le philosophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde;
Vous qui rimez comme Ferrand
Des madrigaux, des épigrammes,
Qui chantez d'amoureuses flammes
Sur votre luth tendre et galant;
Et qui même assez hardiment
Osâtes prendre votre place
Auprès de Malherbe et d'Horace,
Quand vous alliez sur le Parnasse
Par le café de la Laurent. *

Je voudrais bien aller aussi au Parnasse, moi qui vous parle; j'aime les vers à la fureur; mais j'ai un petit malheur, c'est que j'en fais de détestables; et j'ai le plaisir de jeter tous les soirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée.

Parfois je lis une belle strophe de votre ami M. de

* La dame Laurens tenait son établissement rue Dauphine. Il est assez connu par les fameux couplets attribués à J. B. Rousseau.

Lamotte, et puis je me dis tout bas : « Petit misérable, « quand feras-tu quelque chose d'aussi bien ? » Le moment d'après c'est une strophe peu harmonieuse et un peu obscure, et je me dis : « Garde-toi d'en faire au- « tant. » Je tombe sur un psaume ou sur une épigramme ordurière de Rousseau ; cela éveille mon odorat : je veux lire ses autres ouvrages, mais le livre me tombe des mains. Je vois des comédies à la glace, des opéra fort au-dessous de ceux de l'abbé Pic, une épître au comte d'Ayen qui est à faire vomir, un petit voyage de Rouen fort insipide, une ode à M. Duché fort au-dessous de tout cela ; mais ce qui me révolte et qui m'indigne, c'est le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lu son Épître à Marot, où il y a de très beaux morceaux ; mais je crois y voir un enragé plutôt qu'un poète. Il n'est pas inspiré, il est possédé ; il reproche à l'un sa prison, à l'autre sa vieillesse ; il appelle celui-ci athée, celui-là maroufle. Où donc est le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures si grossières ? Ce n'était pas ainsi qu'en usait M. Despréaux quand il se jouait aux dépens des mauvais auteurs : aussi son style était doux et coulant ; mais celui de Rousseau me paraît inégal, recherché, plus violent que vif, et teint, si j'ose m'exprimer ainsi, de la bile qui le dévore. Peut-on souffrir qu'en parlant de M. de Crébillon, il dise qu'*il vient de sa griffe Apollon molester ?*

Quels vers que ceux-ci :

« Ce rimeur si sucré
« Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
« Plus qu'aloës, ni jus de coloquinte !

De plus, toute cette épître roule sur un raisonnement faux ; il veut prouver que tout homme d'esprit est

honnête homme, et que tout sot est fripon; mais ne serait-il pas la preuve trop évidente du contraire, si pourtant c'est véritablement de l'esprit que le seul talent de la versification? Je m'en rapporte à vous et à tout Paris. Rousseau ne passe point pour avoir d'autre mérite; il écrit si mal en prose que son *factum* est une des pièces qui ont servi à le faire condamner. Au contraire, celui de M. Saurin est un chef-d'œuvre, *et quid facundia posset, tum patuit* *. Enfin, voulez-vous que je vous dise franchement mon petit sentiment sur MM. de Lamotte et Rousseau? M. de Lamotte pense beaucoup, et ne travaille pas assez ses vers; Rousseau ne pense guère, mais il travaille ses vers beaucoup mieux : le point serait de trouver un poète qui pensât comme Lamotte, et qui écrivît comme Rousseau (quand Rousseau écrit bien, s'entend); mais,

*Pauci, quos æquus amavit*
*Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,*
*Dis geniti, potuère.* . . . . . (*Æn.* VI.)

J'ai bien envie de revenir bientôt souper avec vous et raisonner de belles-lettres : je commence à m'ennuyer beaucoup ici. Or il faut que je vous dise ce que c'est que l'ennui;

Car vous qui toujours le chassez,
Vous pourriez l'ignorer peut-être :
Trop heureux si ces vers, à la hâte tracés,
Ne vous l'ont déjà fait connaître !
C'est un gros dieu lourd et pesant,
D'un entretien froid et glaçant,
Qui ne rit jamais, toujours bâille;
Et qui depuis cinq ou six ans
Dans la foule des courtisans
Se trouvait toujours à Versaille.

* Ovid. *Met.* XIII, v. 382.

Mais on dit que, tout de nouveau,
Vous l'allez revoir au parterre,
Au *Capricieux* (*a*) de Rousseau:
C'est là sa demeure ordinaire.

Au reste, je suis charmé que vous ne partiez pas si tôt pour Gênes [1]; votre ambassade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice simple. Faites-vous payer de votre voyage, et ne le faites point : ne ressemblez pas à ces politiques errans qu'on envoie de Parme à Florence, et de Florence à Holstein, et qui reviennent enfin ruinés dans leur pays pour avoir eu le plaisir de dire *le roi mon maître*. Il me semble que je vois des comédiens de campagne qui meurent de faim après avoir joué le rôle de César et de Pompée.

Non, cette brillante folie
N'a point enchaîné vos esprits :
Vous connaissez trop bien le prix
Des douceurs de l'aimable vie
Qu'on vous voit mener à Paris
En assez bonne compagnie ;
Et vous pouvez bien vous passer
D'aller loin de nous professer
La politique en Italie.

## 28. — A M. DE GÉNONVILLE.

1718.

Ami que je chéris de cette amitié rare
Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers,
Et dont Chaulieu chérit La Fare :
Vous pour qui d'Apollon les trésors sont ouverts,
Vous dont les agrémens divers,
L'imagination féconde,
L'esprit et l'enjoûment, sans vice et sans travers,
Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers,
Si mes vers, comme vous, plaisaient à tout le monde :

(*a*) Mauvaise pièce de J. B. Rousseau, qu'on voulait mettre au théâtre, mais qu'on fut obligé d'abandonner aux répétitions.

[1] M. de La Faye était nommé envoyé extraordinaire à Gênes.

Votre épître a charmé le pasteur de Sulli;
Il se connaît au bon, et partant il vous aime;
Votre écrit est par nous dignement accueilli,
Et vous serez reçu de même.

Il est beau, mon cher ami, de venir à la campagne tandis que Plutus tourne toutes les têtes à la ville. Êtes-vous réellement devenus tous fous à Paris? Je n'entends parler que de millions; on dit que tout ce qui était à son aise est dans la misère, et que tout ce qui était dans la mendicité nage dans l'opulence. Est-ce une réalité? est-ce une chimère? la moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philosophale dans les moulins à papier? Law est-il un dieu, un fripon, ou un charlatan qui s'empoisonne de la drogue qu'il distribue à tout le monde? Se contente-t-on de richesses imaginaires? C'est un chaos que je ne puis débrouiller, et auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi, je ne me livre à d'autres chimères qu'à celle de la poésie.

Avec l'abbé Courtin je vis ici tranquille,
Sans aucun regret pour la ville
Où certain Écossais malin,
Comme la vieille sibylle
Dont parle le bon Virgile,
Sur des feuillets volans écrit notre destin.
Venez nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville;
Apollon dans ces climats
Vous prépare un riant asile:
Voyez comme il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile.

Deux jésuites en ce lieu,
Ouvriers de l'Évangile,
Viennent, de la part de Dieu,
Faire un voyage inutile.
Ils veulent nous prêcher demain;
Mais pour nous défaire soudain

De ce couple de chattemites,
Il ne faudra sur leur chemin
Que mettre un gros saint Augustin :
C'est du poison pour les jésuites.

## 29. — A M^me LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Villars, 1719.

Auriez-vous, madame, assez de bonté pour moi, pour être un peu fâchée de ce que je suis si long-temps sans vous écrire? Je suis éloigné depuis six semaines de la désolée ville de Paris : je viens de quitter le Bruel où j'ai passé quinze jours avec M. le duc de La Feuillade *. N'est-il pas vrai que c'est bien là un homme? Et si quelqu'un approche de la perfection, il faut absolument que ce soit lui. Je suis si enchanté de son commerce, que je ne peux m'en taire, surtout avec vous pour qui vous savez que je pense comme pour M. le duc de La Feuillade, et qui devez sûrement l'estimer par la raison qu'on a toujours du goût pour ses semblables.

Je suis actuellement à Villars : je passe ma vie de château en château; et si vous aviez pris une maison à Passi, je lui donnerais la préférence sur tous les châteaux du monde.

Je crains bien que toutes les petites tracasseries que M. Law a eues avec le peuple de Paris, ne rendent les acquisitions un peu difficiles. Je songe toujours à vous lorsqu'on me parle des affaires présentes; et dans la ruine totale que quelques gens craignent, comptez que c'est votre intérêt qui m'alarme le plus.

Vous méritiez assurément une autre fortune que

* Louis de La Feuillade, maréchal de France en 1724, mort en 1725.

celle que vous avez; mais encore faut-il que vous en jouissiez tranquillement, et qu'on ne vous l'écorne pas. Quelque chose qui arrive, on ne vous ôtera point les agrémens de l'esprit. Mais si on va toujours du même train, on pourra bien ne vous laisser que cela; et franchement, ce n'est pas assez pour vivre commodément, et pour avoir une maison de campagne où je puisse avoir l'honneur de passer quelque temps avec vous.

Notre poëme[1] n'avance guère. Il faut s'en prendre un peu au biribi où je perds mon bonnet. Le petit Génonville m'a écrit une lettre en vers qui est très jolie: je lui ai fait réponse*, mais non pas si bien. Je souhaite quelquefois que vous ne le connaissiez point, car vous ne pourriez plus me souffrir.

Si vous m'écrivez, ayez la bonté de vous y prendre incessamment: je ne resterai pas si long-temps à Villars, et je pourrai bien venir vous faire ma cour à Paris dans quelques jours.

Adieu, madame la marquise; écrivez-moi un petit mot, et comptez que je suis toujours pénétré de respect et d'amitié pour vous.

## 30. — A M. DE FONTENELLE.

De Villars, le 1er septembre 1720.

Les dames qui sont à Villars, monsieur, se sont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues; et nous les verrions plus volontiers ici bergères que philosophes. Elles mettent à observer les astres un temps qu'elles pourraient beaucoup mieux employer; et comme leur goût décide des

[1] *La Henriade*.

* Épître xve, page 34 du xie volume.

nôtres, nous nous sommes tous faits physiciens pour l'amour d'elles.

> Le soir sur des lits de verdure,
> Lits que de ses mains la nature,
> Dans ces jardins délicieux,
> Forma pour une autre aventure,
> Nous brouillons tout l'ordre des cieux :
> Nous prenons Vénus pour Mercure;
> Car vous saurez qu'ici l'on n'a
> Pour examiner les planètes,
> Au lieu de vos longues lunettes,
> Que des lorgnettes d'Opéra.

Comme nous passons la nuit à observer les étoiles, nous négligeons fort le soleil, à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près des deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout à l'heure qu'il a paru de couleur de sang tout le matin; qu'ensuite, sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumière et de sa grandeur : nous n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, et nous avons pris le soleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons, monsieur, comme à notre maître. Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles; et la nature devait à la France et à l'Europe un homme comme vous pour corriger les savans, et pour donner aux ignorans le goût des sciences.

> Or dites-nous donc, Fontenelles,
> Vous qui par un vol imprévu,
> De Dédale prenant les ailes,
> Dans les cieux avez parcouru
> Tant de carrières immortelles,

Où saint Paul avant vous a vu
Force beautés surnaturelles,
Dont très prudemment il s'est tu :
Du soleil, par vous si connu,
Ne savez-vous point de nouvelles ?
Pourquoi sur un char tout sanglant
A-t-il commencé sa carrière ?
Pourquoi perd-il, pâle et tremblant,
Et sa grandeur et sa lumière ?
Que dira le Boulainvilliers (*a*)
Sur ce terrible phénomène ?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine ?
Verrons-nous des incursions,
Des édits, des guerres sanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes ?
Jadis, quand vous étiez pasteur,
On vous eût vu sur la fougère,
A ce changement de couleur
Du dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans son cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide et pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'astrolabe d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raison,
Nous l'habiller en poésie;
Car sachez que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'astronomie. [1]

(*a*) Le comte de Boulainvilliers, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faiblesse de croire à l'astrologie. Le cardinal de Fleury disait de lui qu'il ne connaissait ni l'avenir, ni le passé, ni le présent. Cependant il a fait de très belles recherches sur l'Histoire de France.

[1] C'est dans la réponse de Fontenelle à ces vers que se trouve ce vers heureux :

Il faut des hochets pour tout âge.

## 31. — A M. THIRIOT.

1720.

Je suis encore incertain de ma destinée. J'attends M. le duc de Sulli pour régler ma marche. Comptez que je n'ai d'autre envie que de passer avec vous beaucoup de ces jours tranquilles dont nous nous trouvions si bien dans notre solitude.

Je viens d'écrire une lettre à M. de Fontenelle *, à l'occasion d'un phénomène qui a paru dans le soleil, hier jour de la Pentecôte. Vous voyez que je suis poète et physicien. J'ai une grande impatience de vous voir pour vous montrer ce petit ouvrage dont vous grossirez votre recueil.

Avez-vous toujours, mon cher ami, la bonté de faire, en ma faveur, ce qu'Esdras fit pour l'Écriture sainte, c'est-à-dire d'écrire de mémoire mes pauvres ouvrages? S'il y a quelque nouvelle à Paris, faites-m'en part. J'espère de vous y revoir bientôt dans cette bonne santé dont vous me parlez. Comme la ressemblance de nos tempéramens est parfaite, je me porte aussi bien

[1] M. de Voltaire avait connu M. Thiriot en 1714, chez un procureur, où leurs parens, qui les destinaient au barreau, les avaient placés. L'aversion pour la chicane, et le goût des vers et des spectacles, sentimens communs aux deux jeunes gens, les rendirent bientôt amis. Leur liaison dura jusqu'à la mort de M. Thiriot, en 1772; il était alors à Paris l'agent littéraire du roi de Prusse. **

* C'est la lettre précédente. Par ce rapprochement on voit combien il a été à propos d'intercaler les lettres en vers et en prose dans le cours de la correspondance.

** On répète ici que son nom était *Thiériot*, que Voltaire écrivait *Tiriot*, et que dans cette édition on le nomme *Thiriot*, pour se conformer aux éditions précédentes.

que vous ; je crois cependant que vous avez eu hier mal à l'estomac, car j'ai eu une indigestion.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

## 32. — AU MÊME.

1720.

J'IRAI à Châtenai, mon cher Thiriot, de dimanche en huit. Si vous êtes de ces héros qui préfèrent les devoirs de l'amitié aux caprices de l'amour, vous viendrez m'y voir. J'ai retrouvé votre livre vert ; Génonville vous l'avait escamoté. Renvoyez-moi ma lettre à M. de Fontenelle, et ses réponses. Tout cela ne vaut pas grand'-chose ; mais il y a dans le monde des sots qui les trouveront bonnes : ce n'est ni vous ni moi. Adieu. J'ai été saigné de mon ordonnance ; je m'en suis assez mal trouvé. Un médecin n'aurait pas fait pis. Renvoyez-moi vite les papiers que je vous demande. Adieu, mon cher ami.

## 33. — AU MÊME

A Blois, 2 janvier 1722.

IL faut que je vous fasse part de l'enchantement où je suis du voyage que j'ai fait à La Source, chez mylord Bolingbroke et chez madame de Villette *. J'ai trouvé dans cet illustre Anglais toute l'érudition de son pays, et toute la politesse du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de justesse. Cet homme, qui a été toute sa vie plongé dans les plai-

* Cette dame, veuve alors, ne tarda pas à épouser Bolingbroke, exilé en France après la mort de la reine Anne. Elle était mère de madame de Maintenon. Cl.

sirs et dans les affaires, a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il sait l'histoire des anciens Égyptiens comme celle d'Angleterre. Il possède Virgile comme Milton; il aime la poésie anglaise, la française et l'italienne; mais il les aime différemment, parce qu'il discerne parfaitement leurs différens génies.

Après le portrait que je vous fais de mylord Bolingbroke, il me siéra peut-être mal de vous dire que madame de Villette et lui ont été infiniment satisfaits de mon poëme. Dans l'enthousiasme de l'approbation, ils le mettaient au-dessus de tous les ouvrages de poésie qui ont paru en France; mais je sais ce que je dois rabattre de ces louanges outrées. Je vais passer trois mois à en mériter une partie. Il me paraît qu'à force de corriger, l'ouvrage prend enfin une forme raisonnable. Je vous le montrerai à mon retour, et nous l'examinerons à loisir. A l'heure qu'il est M. de Canillac le lit et me juge. Je vous écris en attendant le jugement. Je serai demain à Ussé où je compte trouver une épître de vous. Je suis très malade, mais je me suis accoutumé aux maux du corps et à ceux de l'âme : je commence à les souffrir avec patience, et je trouve dans votre amitié et dans ma philosophie des ressources contre bien des choses. Adieu.

## 34. — A M. J. B. ROUSSEAU.

23 janvier.

M. le baron de Breteuil m'a appris, monsieur, que vous vous intéressez encore un peu à moi, et que le poëme de Henri IV ne vous est pas indifférent; j'ai reçu ces marques de votre souvenir avec la joie d'un disciple tendrement attaché à son maître. Mon estime pour

vous, et le besoin que j'ai des conseils d'un homme seul capable d'en donner de bons en poésie, m'ont déterminé à vous envoyer un plan, que je viens de faire à la hâte, de mon ouvrage : vous y trouverez, je crois, les règles du poëme épique observées.

Le poëme commence au siége de Paris, et finit à sa prise; les prédictions faites à Henri IV dans le premier chant s'accomplissent dans tous les autres; l'histoire n'est point altérée dans les principaux faits, les fictions y sont toutes allégoriques; nos passions, nos vertus et nos vices y sont personnifiés; le héros n'a de faiblesse que pour faire valoir davantage ses vertus. Si tout cela est soutenu de cette force et de cette beauté continue de la diction, dont l'usage était perdu en France sans vous, je me flatte que vous ne me désavouerez point pour votre disciple. Je ne vous ai fait qu'un plan fort abrégé de mon poëme, mais vous devez m'entendre à demi-mot; votre imagination suppléera aux choses que j'ai omises. Les lettres que vous écrivez à M. le baron de Breteuil me font espérer que vous ne me refuserez pas les conseils que j'ose dire que vous me devez. Je ne me suis point caché de l'envie que j'ai d'aller moi-même consulter mon oracle. On allait autrefois de plus loin au temple d'Apollon, et sûrement on n'en revenait point si content que je le serai de votre commerce. Je vous donne ma parole que si vous allez jamais aux Pays-Bas, j'y viendrai passer quelque temps avec vous. Si même l'état de ma fortune présente me permettait de faire un aussi long voyage que celui de Vienne, je vous assure que je partirais de bon cœur, pour voir deux hommes aussi extraordinaires dans leurs genres que M. le prince Eugène et vous. Je me ferais un véri-

table plaisir de quitter Paris pour vous réciter mon poëme devant lui à ses heures de loisir. Tout ce que j'entends dire ici de ce prince à tous ceux qui ont eu l'honneur de le voir, me le fait comparer aux grands hommes de l'antiquité. Je lui ai rendu dans mon sixième chant un hommage qui, je crois, doit d'autant moins lui déplaire, qu'il est moins suspect de flatterie, et que c'est à la seule vertu que je le rends. Vous verrez par l'argument de chaque Livre de mon ouvrage, que le sixième est une imitation du sixième de Virgile. Saint-Louis y fait voir à Henri IV les héros français qui doivent naître après lui; je n'ai point oublié parmi eux M. le maréchal de Villars; voici ce qu'en dit Saint-Louis :

Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène. *

C'était là effectivement la louange la plus grande qu'on pouvait donner à M. le maréchal de Villars, et il a été lui-même flatté de la comparaison. Vous voyez que je n'ai point suivi les leçons de Lamotte, qui, dans une assez mauvaise ode à M. le duc de Vendôme, crut ne pouvoir le louer qu'aux dépens de M. le prince Eugène et de la vérité.

Comme je vous écris tout ceci, madame la duchesse de Sulli m'apprend que vous avez mandé à M. le commandeur de Comminges que vous irez cet été aux Pays-Bas. Si le voisinage de la France pouvait vous rendre un peu de goût pour elle, et que vous pussiez ne vous souvenir que de l'estime qu'on y a pour vous, vous

* Ces quatre vers qui, dans les éditions de *la Henriade*, portant alors le nom de *la Ligue*, se trouvaient au sixième chant, font maintenant partie du septième.

guéririez nos Français de la contagion du faux bel esprit qui fait plus de progrès que jamais. Du moins si on ne peut espérer de vous revoir à Paris, vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles le véritable antidote contre le poison des Lamotte. Je vous supplie, monsieur, de compter toute votre vie sur moi comme sur le plus zélé de vos admirateurs.

Je suis, etc.

## 35. — A M. LE CARDINAL DUBOIS. (a)

De Cambrai, juillet.

Une beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui les amours et moi,
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'instant je vous écrive.
Ma muse, comme à vous, à lui plaire attentive,
Accepte avec transport un si charmant emploi.

Nous arrivons, monseigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambassadeurs et tous les cuisiniers de l'Europe se sont donné rendez-vous. Il semble que tous les ministres d'Allemagne ne soient à Cambrai que pour faire boire la santé de l'empereur. Pour messieurs les ambassadeurs d'Espagne, l'un entend deux messes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les ministres anglais envoient beaucoup de courriers en Champagne, et peu à Londres. Au reste, personne n'attend ici votre éminence : on ne pense pas que vous quittiez le Palais-Royal pour venir visiter vos ouailles.

(a) Cette lettre est de 1722. Elle a été imprimée plusieurs fois, mais on la donne ici sur l'original. Madame de Rupelmonde était fille du maréchal d'Alègre, mariée à un seigneur flamand, et mère du marquis de Rupelmonde tué en Bavière.

Vous seriez trop fâché, et nous aussi, s'il vous fallait quitter le ministère pour l'apostolat.

Puissent messieurs du congrès,
En buvant dans cet asile,
De l'Europe assurer la paix!
Puissiez-vous aimer votre ville,
Seigneur, et n'y venir jamais!
Je sais que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la messe parfois
Et marmotter des litanies.
Donnez, donnez plutôt des exemples au rois;
Unissez à jamais l'esprit à la prudence;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions:
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambrai des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, monseigneur, d'un homme qui n'a en vérité d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence aussi souvent qu'il le voudrait *, et qui, de toutes les grâces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre conversation comme la plus flatteuse.

## 36. — A M. THIRIOT.

A Bruxelles, 11 septembre.

Je suis fort étonné de la colère de M. de Richelieu. Je l'estime trop pour croire qu'il puisse vous avoir parlé avec un air de mécontentement, comme si j'avais manqué à ce que je lui dois. Je ne lui dois que de l'ami-

* Parce qu'il vous regarde comme l'homme du monde de la meilleure conversation. La seule chose que je vous demanderai à Paris, sera de vouloir bien me parler.

Je ne désire rien au monde
Que d'entendre Dubois, et de voir Rupelmonde.

*La Ligue*, édit. in-12 de 1724, page 164.

tié et non pas de l'asservissement, et s'il en exigeait, je ne lui devrais plus rien. Je viens de lui écrire ; je ne vous conseille pas de le revoir, si vous vous attendez à recevoir de lui, en mon nom, des reproches qui auraient l'air d'une réprimande qu'il lui siérait très mal de faire et à moi de souffrir, d'autant plus que la veille de mon départ je lui écrivais à Versailles où il était. En voilà assez sur cet article. Je vous prie toujours très instamment de m'envoyer le poème de *la Grâce*, et de n'en rien dire à personne. Vous n'avez qu'à adresser le paquet à La Haye, chez madame de Rupelmonde ; j'y serai dans trois ou quatre jours.

A l'égard de l'homme aux menottes *, je compte revenir à Paris dans quinze jours, et aller ensuite à Sulli ; comme Sulli est à cinq lieues de Gien, je serai là très à portée de faire happer le coquin et d'en poursuivre la punition moi-même, aidé du secours de mes amis. Je vous avais d'abord prié d'agir pour moi dans cette affaire, parce que je n'espérais pas pouvoir revenir à Paris de quatre mois ; mais mon voyage étant abrégé, il est juste de vous épargner la peine que vous vouliez bien prendre. Vous ne serez pourtant pas quitte de toutes les négociations dont vous étiez chargé pour moi.

Je vous envoie les idées des dessins d'estampes, que j'ai rédigées. **

COYPEL. ***

A la tête du poëme, Henri IV, au naturel, sur un

* Cet *homme aux menottes* était un nommé Beauregard, que Voltaire poursuivait criminellement. Nous n'avons pu découvrir pourquoi.

** Ces gravures destinées à la première édition que Voltaire se préparait à donner de *la Henriade*, ne parurent que dans celle de Londres, 1728, *in*-4°. Elles sont au-dessous du médiocre.

*** Charles-Antoine Coypel, premier peintre du roi.

trône de nuages, tenant Louis XV entre ses bras, et lui montrant une Renommée qui tient une trompette où sont attachées les armes de France :

*Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem.* (*Æn.* XII.)

GALLOCHE. *

*Ier Chant.* Une armée en bataille; Henri III et Henri IV s'entretenant à cheval à la tête des troupes; Paris dans l'éloignement; des soldats sur les remparts; un moine sur une tour, avec une trompette dans une main et un poignard dans l'autre.

GALLOCHE.

*IIe Chant.* Une foule d'assassins et de mourans; un moine en capuchon, un prêtre en surplis, portant des croix et des épées; l'amiral de Coligni qu'on jette par la fenêtre; le Louvre, le roi, la reine-mère et toute la famille royale sur un balcon, une foule de morts à leurs pieds.

DETROY. **

*IIIe Chant.* Le duc de Guise au milieu de plusieurs assassins qui le poignardent.

GALLOCHE.

*IVe Chant.* Le château de la Bastille dont la porte est ouverte; on y fait entrer les membres du parlement deux à deux. Trois Furies, avec des habits semés de croix de Lorraine, sont portées dans les airs sur un char traîné par des dragons.

DETROY.

*Ve Chant.* Jacques Clément, à genoux devant Henri III, lui perce le ventre d'un poignard; dans le lointain, Henri IV, sur un trône, reçoit le serment de l'armée.

* Louis Galloche, autre peintre assez estimé.

** Jean-François Detroy, autre peintre, mort à Rome en 1752.

COYPEL.

*VI[e] Chant.* Henri IV armé, endormi au milieu du camp ; Saint-Louis, sur un nuage, mettant la couronne sur la tête de Henri IV, et lui montrant un palais ouvert ; le Temps, la faux à la main, est à la porte du palais, et une foule de héros dans le vestibule ouvert.

DETROY.

*VII[e] Chant.* Une mêlée au milieu de laquelle un guerrier embrasse en pleurant le corps d'un ennemi qu'il vient de tuer ; plus loin, Henri IV entouré de guerriers désarmés, qui lui demandent grâce à genoux.

COYPEL.

*VIII[e] Chant.* L'Amour sur un trône, couché entre des fleurs ; des Nymphes et des Furies autour de lui ; la Discorde tenant deux flambeaux, la tête couverte de serpens, parlant à l'Amour qui l'écoute en souriant ; plus loin, un jardin où on voit deux amans couchés sous un berceau ; derrière eux un guerrier qui paraît plein d'indignation.

GALLOCHE.

*IX[e] Chant.* Les remparts de Paris couverts d'une multitude de malheureux que la faim a desséchés, et qui ressemblent à des ombres ; une divinité brillante qui conduit Henri IV par la main ; les portes de Paris par terre ; le peuple à genoux dans les rues.

Ayez la charité de charger Coypel de trois dessins et Detroy de quatre. Je chargerai du reste Picart[1], que je crois à La Haye. Ayez la bonté de me mander

* Voltaire ayant, dans l'édition de 1728, ajouté un sixième chant, le VI[e] est devenu le septième, et ainsi jusqu'au IX[e] devenu le X[e].

[1] Bernard Picart, Français réfugié en Hollande, fameux dessinateur et graveur, mort à Amsterdam en 1733.

les estampes que Detroy et Coypel auront choisies. Dites-leur à tous deux que j'aurai incessamment l'honneur de leur écrire.

On m'a fait les honneurs de Bruxelles à merveille : on vient de me mener dans le plus beau b..... de la ville, et voici les vers que j'y ai faits :

L'Amour, au détour d'une rue,
M'abordant d'un air effronté,
M'a conduit en secret dans ce bouge écarté.
J'ai d'abord sur un lit trouvé la Volupté
Sans jupe; elle était belle, et fraîche et fort dodue.
La nymphe avec lubricité
M'a dit : Je t'offre ici ma beauté simple et pure,
Des plaisirs sans chagrin, des agrémens sans fard.
L'Amour est en ces lieux enfant de la nature,
Partout ailleurs il est enfant de l'art.

## 37. — A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A La Haye, 7 octobre.

Votre lettre a mis un nouvel agrément dans la vie que je mène à La Haye. De tous les plaisirs du monde, je n'en connais point de plus flatteur que de pouvoir compter sur votre amitié. Je resterai encore quelques jours à La Haye pour y prendre toutes les mesures nécessaires sur l'impression de mon poëme, et je partirai lorsque les beaux jours finiront. Il n'y a rien de plus agréable que La Haye quand le soleil daigne s'y montrer. On ne voit ici que des prairies, des canaux et des arbres verts; c'est un paradis terrestre depuis La Haye jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville, qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq cent mille hommes qui habitent Amsterdam, il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un

insolent. Nous rencontrâmes le Pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la populace. On ne voit là personne qui ait de cour à faire. On ne se met point en haie pour voir passer un prince. On ne connaît que le travail et la modestie. Il y a à La Haye plus de magnificence et plus de société par le concours des ambassadeurs. J'y passe ma vie entre le travail et le plaisir, et je vis ainsi à la hollandaise et à la française. Nous avons ici un opéra détestable; mais en revanche je vois des ministres calvinistes, des arméniens, des sociniens, des rabbins, des anabaptistes, qui parlent tous à merveille, et qui en vérité ont tous raison. Je m'accoutume tout-à-fait à me passer de Paris, mais non pas à me passer de vous. Je vous réitère encore mon engagement de venir vous trouver à La Rivière, si vous y êtes encore au mois de novembre. N'y restez pas pour moi, mais souffrez seulement que je vous y tienne compagnie, si votre goût vous fixe à la campagne pour quelque temps. Permettez-moi de présenter mes respects à M. de Bernières et à tout ce qui est chez vous.

Je suis toujours avec un dévouement très respectueux, etc.

## 38. — A LA MÊME.

Paris. *

J'ARRIVAI hier à Paris, et logeai chez le baigneur où je suis encore; mais je compte profiter demain de la bonté que vous avez de me prêter votre appartement; le mien ne sera prêt que dans huit à dix jours au plus tôt. Je suis obligé de passer ma journée avec

* Cettre lettre, datée de septembre dans l'édition de Kehl, est évidemment postérieure à la précédente, qui est du 7 octobre.

des ouvriers qui sont aussi trompeurs que des courtisans; c'est ce qui fait que j'irai très volontiers à Fontainebleau, et que j'aimerai tout autant être trompé par des ministres et par des femmes, que par mon doreur et par mon ébéniste. Puisque vous savez mes fredaines de Forges, il faut bien vous avouer que j'ai perdu près de cent louis au pharaon, selon ma louable coutume de faire tous les ans quelque lessive au jeu.

## 39. — A M. THIRIOT.

Au Bruel.

J'ARRIVE au Bruel et j'en pars. Tandis qu'on me botte, je vous écris. J'ai lu, à Orléans, la réponse à l'abbé Houtteville, qui me paraît bien plus écrite contre la religion que contre cet abbé [1]. Je ne sais pas pourquoi vous méprisez ce livre. Je vous en parlerai plus en détail dans ma première épître.

Je vous prie de faire imprimer et distribuer le projet en question, et de délivrer des souscriptions aux libraires [2]. Je n'en donnerai à mes amis qu'à mon retour. Ayez la bonté de conserver votre goût pour la peinture et pour la gravure, et de hâter le pinceau de Coypel, par les éloges peu mérités que vous lui donnez quand vous le voyez.

Je rôde dans la Sologne, à la piste de l'homme en question [3]. Cependant, j'ai chargé Demoulin de poursuivre criminellement l'affaire, afin que, si je ne puis

[1] L'ouvrage de l'abbé Houtteville avait pour titre : *La Religion chrétienne prouvée par les faits*. La réponse dont parle Voltaire était de l'abbé Desfontaines.

[2] Ce projet de souscription concernait *la Henriade*.

[3] Beauregard.

avoir raison par moi-même, la justice me la fasse. On me mande que M. le garde des sceaux est fort malade. Il me rend service dans mon affaire; vous verrez que je serai assez malheureux pour qu'il meure. Je suis persuadé que mon étoile lui portera malheur.

Souvenez-vous que je vous ai prié de vous informer si on était à Saint-Firmin. Si Gaudin m'achète un cheval, j'ai une selle; j'ai peur d'arriver avec ma selle sans trouver de cheval. Je ferai comme Chapelle qui prenait des bottes pour aller par le coche. Adieu, mon cher ami.

## 40. — AU MÊME.

Je pars du Bruel; je vais passer un jour à La Source, chez mylord Bolingbroke, et de là à Ussé * en poste. Faites en sorte, mon cher ami, que j'y trouve une lettre de vous qui m'apprenne que les Pâris vous ont donné quelque bon emploi. Je suis très surpris qu'on vous ait préféré, comme vous me le dites, un fils de m........ Il me semble qu'on devrait avoir plus d'égard aux gens qui exercent, qu'aux enfans de ceux qui ont eu cette dignité. Raillerie à part, j'écrirai une épître chagrine aux Pâris, s'ils ne vous donnent rien. Ce que vous me mandez touchant M. le cardinal Dubois est fort raisonnable. Je m'occupe à présent à adoucir dans mon poëme les endroits dont les vérités trop dures révolteraient les examinateurs. Je ferai ce que je pourrai pour avoir le privilége en France; ainsi vous pouvez répandre qu'il sera imprimé en ce pays-ci, et que les souscripteurs n'ont rien à craindre.

* Chez Louis Bernin, marquis d'Ussé, et gendre du maréchal de Vauban. Voltaire fut en correspondance avec lui, ainsi qu'avec son fils, et avec la femme de son fils.

Je vous ai mille obligations des soins que vous prenez pour mes dessins. Si Coypel tarde trop, je crois qu'il serait bon de l'engager à n'entreprendre que deux dessins. Tout est absolument à votre disposition. Je viens de corriger dans le premier chant un endroit qui me paraît essentiel. Vous savez que lorsque Henri IV avait déclaré à Henri III qu'il ne voulait pas aller en Angleterre, Henri III lui répliquait pour l'y engager. Tout ce dialogue fesait languir la narration. J'ai substitué une image à cette fin de dialogue. J'ai fait apparaître à mon héros son démon tutélaire, que les chrétiens appellent ange gardien. J'en ai fait le portrait le plus brillant et le plus majestueux que j'ai pu; j'ai expliqué en peu de vers serrés et concis la doctrine des anges que Dieu nous donne pour veiller sur nous; cela est à mon gré bien plus épique [1]. Voilà un beau sujet pour la première vignette; mais je crains bien que ces vignettes ne nous emportent bien du temps. J'ai corrigé encore beaucoup de morceaux dans les autres chants, surtout dans le quatrième. Je m'occupe un peu, dans la solitude, à régler l'auteur et l'ouvrage; mais je vous assure qu'il n'y aura jamais rien à corriger aux sentimens que j'ai pour vous.

## 41. — AU MÊME.

A Ussé, ce 5 décembre.

En arrivant à Ussé, j'avais la plume à la main pour vous écrire, lorsque dans le moment j'ai reçu votre lettre datée du 3. La conversation de G...... vous a inspiré un esprit de critique que je m'en vais adoucir.

[1] Voltaire a supprimé depuis cette résistance de Henri et cette apparition de son démon tutélaire.

Vous saurez que dans le marché que j'ai fait avec Levier, à La Haye, j'ai stipulé expressément, que je me réservais le droit de faire imprimer mon poëme partout où je voudrais. Je suis convenu avec lui que, supposé que l'ouvrage pût se débiter en France, je ferais mettre à la tête le nom du libraire de Paris qui le vendrait, avec le nom du libraire de La Haye. Mon dessein donc est que le public soit informé que ce livre se débitera à Paris comme en Hollande, afin de ne point effaroucher les souscripteurs, selon les idées que j'ai toujours eues sur cela, et qui ont été invariables.

Quel démenti aurais-je donc? et que pourra me reprocher la canaille d'auteurs, quand mon ouvrage paraîtra imprimé en Hollande et sera débité en France? quel ridicule sera-ce à moi de voir mon poëme être reçu dans ma patrie avec l'approbation des supérieurs? Je n'ai que faire d'écrire au cardinal. Je viens de recevoir un billet du garde des sceaux qui me croyait à Paris, et qui m'ordonnait de venir lui parler, apparemment au sujet de mon livre. C'est à lui que je vais écrire pour lui expliquer mes intentions.

A l'égard de M. Detroy, c'est de tout mon cœur et avec autant de plaisir que de reconnaissance, que je verrai le dessin du frontispice exécuté de sa main. Je vous prie de l'en remercier de ma part et de lui dire que je ne lui écris point parce que je suis malade. Vous pouvez fort bien dire à M. Coypel, que les retardemens qu'il apporte seront préjudiciables à l'édition de l'ouvrage; qu'ainsi vous croyez que je serai assez honoré et assez content quand je n'aurai que deux dessins de sa façon. S'il persiste à vouloir pour lui le dessin qui doit être à la tête, vous pourrez lui dire tout simple-

ment qu'il est juste que ce soit un morceau pour le professeur qui, sans cette préférence, ne voudra pas livrer ses dessins.

Si cette déclaration le fâche, et si par là vous le mettez au point de refuser le tout, alors ce sera moi qui aurai à me plaindre de lui, et non lui de moi; en ce cas, vous exagérerez auprès de lui l'estime que je fais de ses talens, et la douleur où je serai de n'être point embelli par lui. Remerciez bien Detroy et Galloche; dites-leur que je leur écrirai incessamment; tâchez de consommer au plus vite cette négociation. J'ai trouvé à Ussé un peintre qui me fera fort bien mes vignettes. Écrivez-moi un peu des nouvelles des actions. G.... ne peut rien auprès des Pâris, que par M. de Maisons, qui a déjà été refusé, comme vous savez. J'écrirai une lettre très forte à madame la maréchale [1], et je profiterai de mon loisir pour en faire une en vers aux Pâris, où je serai inspiré par mon amitié, qui est assurément un Apollon assez vif.

## 42. — AU MÊME.

Fin de décembre.

Qu'ai-je donc fait pour vous, mon cher ami, qui doive m'attirer vos remercîmens? Je vous ai sacrifié un quart d'heure de temps, et j'ai fait de méchans vers. C'est à moi de vous remercier de tout ce que vous faites. J'en suis pénétré au dernier point, et je vous jure que je ne l'oublierai jamais. Je vous suis surtout très obligé d'aller souvent chez ma sœur. Mon cœur a toujours été tourné vers elle; je suis sûr que vous lui donnerez un peu d'amitié pour moi.

[1] La maréchale de Villars.

Demoulin poursuit en mon nom la condamnation de Beauregard. Je suis ruiné en frais. Pour comble, il me mande que le lieutenant-criminel a envoyé chercher toutes les pièces chez mon procureur; je ne sais si c'est pour rendre ou pour me dénier sa justice; j'attends en paix l'événement.

Vous ne me mandez point comment vous vous êtes retiré d'avec Coypel. Vous ferez ce qu'il vous plaira des culs-de-lampe. J'ai donné au même homme les idées de plusieurs vignettes; je vous en enverrai incessamment les dessins qu'il a promis de bien travailler. Nous avons carte blanche sur tout. Mandez-moi, mon cher ami, comment nos peintres ont traité les sujets des estampes, afin que je voie les idées qui nous resteront pour les vignettes. Je vous remercie du discours du cardinal [1]; il est plein d'esprit et très convenable. Si le style en était plus lumineux et plus coulant, cela serait parfait. Je vous quitte de celui de Fontenelle, où il y aurait sans doute beaucoup d'antithèses et plus de points que de virgules. J'aime mieux vos lettres, mon cher ami, que toutes les harangues de l'Académie. La mienne est bien courte; mais j'en ai quinze à écrire. Adieu.

## 43. — AU MÊME.

Ce 3 janvier 1723.

J'ÉCRIS par extraordinaire une lettre très pressante et très pathétique à madame la maréchale, à qui je recommande vos intérêts, dont j'ose me flatter qu'elle aura soin; je vous remercie infiniment, mon cher ami,

[1] Dubois, qui venait d'être reçu de l'Académie Française. Son discours de réception avait été composé par Lamotte.

de vos visites chez ma sœur; voyez-la souvent, je vous en conjure, et mettez-moi un peu bien avec elle. La nouvelle de Rousseau, séminariste, ressemble à celle de la Fillon [1], qui se retira, il y a quelques années, dans un couvent; il me paraît que le diable n'est pas encore assez vieux pour se faire ermite.

On m'a envoyé un éloge de feu Marc René par M. de Fontenelle, qui me paraît tout-à-fait sage et plein d'esprit [2]. Je ne sais pas comment on en juge à Paris.

J'ai, je crois, achevé et poëme et remarques. J'ai composé une petite histoire abrégée [*] de ce temps-là, pour mettre à la tête de l'ouvrage. J'ai fait aussi un discours au roi; voilà à quoi je me suis occupé. La parodie de *Persée* [3] n'a point aigri l'amertume que j'ai dans ma vie depuis long-temps. Je pardonne volontiers aux gredins d'auteurs ces trivelinades, c'est leur métier; il faut que chacun fasse le sien : le mien est de les mépriser. Vous ne me mandez point ce qu'ont fait les peintres; écrivez-moi un peu quelques détails sur cela. Je vous enverrai incessamment un Mémoire que je ferai distribuer aux juges de Beauregard. Je ne sais si je me flatte, mais je crois que vous en serez content; faites ma cour à madame de Bernières; je suis infiniment sensible à son amitié.

[1] Célèbre appareilleuse de ce temps, qui avait fait découvrir la conspiration de Cellamare.

[2] Il s'agit de l'Éloge de M. d'Argenson, qui fut le premier lieutenant-général de police. Il mourut le 8 mai 1721.

[*] L'*Essai sur les Guerres civiles de France*, que l'on imprime toujours à la suite de *la Henriade*.

[3] *Arlequin Persée*, parodie de l'opéra de *Persée*, jouée le 18 décembre 1722. Il y avait de méchantes plaisanteries sur les souscriptions du poëme de *la Ligue*, depuis *la Henriade*.

## 44. — AU MÊME.

Rouen.

Venez, mon cher ami, et ne nous donnez point de fausses espérances de vous voir. Vous serez à Rouen en deux jours; M. votre père n'est point si mal que vous pensez. Je vous assure qu'il se portera fort bien ce printemps. N'allez pas vous imaginer que vous deviez renoncer à vos amis, parce que votre père a un boyau de moins. Venez voir les nouveaux vers que j'ai faits à Henri IV. On commencera lundi prochain ce que vous savez. Je suis actuellement à Rouen, où je ménage sourdement cette petite intrigue, et où d'ailleurs je passe fort bien mon temps. Il y a ici nombre de gens d'esprit et de mérite, avec qui j'ai vécu dès les premiers jours, comme si je les avais vus toute ma vie. On me fait une chère excellente; il y a, de plus, un Opéra dont vous serez très content; en un mot, je ne me plains à Rouen que d'y avoir trop de plaisir; cela derange trop mes études, et je m'en retourne ce soir à La Rivière, pour partager mes soins entre une ânesse et *Mariamne*. Voyez, je vous en prie, mademoiselle Lecouvreur et M. l'abbé d'Amfreville. Dites à mademoiselle Lecouvreur qu'il faut qu'elle hâte son voyage si elle veut prendre du lait dans la saison, et n'oubliez pas de lui dire combien je suis charmé d'espérer que je pourrai passer quelque temps avec elle. Faites les mêmes agaceries pour moi à M. l'abbé d'Amfreville. Dites-lui que j'ai trouvé à Rouen un sien neveu, qui me paraît aussi aimable que lui, et que c'est le plus grand éloge que je puisse lui donner. Vous allez être bien étonné de me trouver tant de coquetterie dans

l'esprit; mais vous jugez bien qu'un homme qui va donner un poëme épique, a besoin de se faire des amis.

## 45. — A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Paris, avril.

Pour première nouvelle, je vous dirai que j'ai été malade, et que j'en suis d'autant plus fâché, que cela retarde mes affaires, et par conséquent mon retour à La Rivière. M. de Richelieu part après-demain pour Forges; je ne crois pas que je puisse être de ce voyage. J'ai été à *Inès de Castro*, que tout le monde trouve mauvaise et très touchante. On la condamne, et on y pleure. Paris est inondé de chansons encore plus mauvaises contre toutes les femmes de la cour, et à la honte du siècle on parle de ces sottises. Une chose qui m'intéresse davantage, c'est le rappel de mylord Bolingbroke en Angleterre. Il sera aujourd'hui à Paris, et j'aurai la douleur de lui dire adieu, peut-être pour toujours.

M. le cardinal Dubois a une très mauvaise santé, et on n'espère pas qu'il vive encore long-temps. Il veut, avant sa mort, faire pendre Talhouet * et Lajonchère **, afin de réparer, par un acte de justice, les fredaines de sa vie passée. M. le duc d'Orléans ne travaille presque plus, et quoiqu'il soit encore moins fait pour les femmes que pour les affaires, il a pris une nouvelle maîtresse qui se nomme mademoiselle Oüel.

* Maître des requêtes, convaincu de prévarication dans l'administration des affaires de la banque et de la compagnie des Indes, et condamné à mort en 1723. On commua la peine en une prison perpétuelle aux îles Sainte-Marguerite.

** Trésorier de l'extraordinaire des guerres, enveloppé dans la disgrâce de Leblanc, secrétaire d'état de la guerre, et mis à la Bastille.

## 46. — A M. DE CIDEVILLE.

Paris, juin.

Quelque bonne que peut être la traduction anglaise, elle m'aurait assurément fait moins de plaisir que votre lettre; j'ai presque achevé la première ébauche de ma *Mariamne*, et pense fort bien me passer de celle de M. Fanton; mais je ne me passerai jamais de votre amitié, dont je reçois les marques avec la plus tendre reconnaissance. Vous devriez bien quelque jour venir à La Rivière-Bourdet, apporter la *Mariamne* anglaise, et voir la française, dont l'auteur est assurément pour toute sa vie votre, etc.

Nous disputons tous ici à qui a le plus d'envie de vous voir et de vous embrasser.

## 47. — A M. THIRIOT.

A LA RIVIÈRE-BOURDET.

Paris, juin.

Si vous avez soin de mes affaires à la campagne, je ne néglige point les vôtres à Paris. J'ai eu avec M. Pâris l'aîné une longue conversation à votre sujet. Je l'ai extrêmement pressé de faire quelque chose pour vous. J'ai tiré de lui des paroles positives, et je dois retourner incessamment chez lui pour avoir une dernière réponse.

Je viens de lire les nouveaux ouvrages de Rousseau. Cela est au-dessous de Gacon. Vous seriez stupéfait si vous les lisiez. Je n'irai point voyager en Allemagne; on y devient trop mauvais poète.

Ma santé et mes affaires sont délabrées à un point qui n'est pas croyable; mais j'oublierai tout cela à La Rivière-Bourdet; j'étais né pour être faune ou sylvain. Je ne suis point fait pour habiter une ville.

Les nouvelles sont dans la lettre que j'écris à madame de Bernières; ainsi je n'ai rien d'autre à vous mander, sinon que je vous aime de tout mon cœur. Quand je vous écrirais quatre pages, toute ma lettre ne voudrait dire autre chose. Adieu, M. l'éditeur; ayez bien soin de mon enfant * que je vous ai remis entre les mains, et prenez garde qu'il soit proprement habillé. Je n'aspire qu'à venir vous retrouver; ce sera bientôt assurément.

## 48. — A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Juillet.

Je pars dans l'instant pour Villars, où je vais me reposer quelques jours de toutes les fatigues inutiles que je me suis données dans ce pays-ci.

Heureusement la seule négociation où j'aie réussi, est une affaire dont vous m'aviez chargé. Vous pourrez avoir, pour 400 francs tout au plus, et probablement pour cent écus, la petite loge que vous demandez pendant l'hiver. J'ai promis de faire un opéra pour pot-de-vin. Si je suis sifflé, il ne faudra s'en prendre qu'à vous. Je crois que M. de Bernières viendra mardi coucher avec vous; je voudrais fort être à sa place; mais je n'aurai la satisfaction de vous faire ma cour à La Rivière que dans quinze jours.

Je ne sais autre nouvelle, sinon qu'on a décerné un

* *La Henriade.*

ajournement personnel contre les frères Belle-Isle *. On en voulait faire autant au sieur Leblanc ; mais les voix ont été partagées.

Les *Fêtes grecques et romaines* de Fuzelier et de Colin Tampon ** sont jouées à l'Opéra, et sifflées par les honnêtes gens. M. le duc d'Orléans a chanté : *Ah ! Colin, tais-toi*. Colin aurait dû répondre : *J'en connais bien d'autres qui sont comme moi* ***. Adieu : je vous assure que Villars ne m'empêchera pas de regretter La Rivière.

## 49. — A LA MÊME.

Ce samedi.

Vous croyez bien que ce n'est pas mon plaisir qui me retient à Paris ; mes malheureuses affaires sont cause que je ne pourrai retourner chez vous de plus de quinze jours. Je vous assure que ce retardement est le plus grand de mes chagrins. Je n'irai point à Forges, et probablement M. de Richelieu ne pourra pas passer chez vous. Pour moi, dès que je serai une fois à La Rivière, je réponds que je n'en sortirai plus. Vous devez savoir les nouvelles. Je ne crois pas que vous vous attendissiez à voir M. Leblanc remplacé par M. de Breteuil. Tout Paris trouve ce choix assez ridicule, et on nomme déjà mylord Colifichet pour premier ministre. Cependant, les gens qui connaissent M. de Breteuil ****

* Le comte, depuis maréchal de Belle-Isle, et le chevalier de Belle-Isle, son frère.

** Colin de Blamont, surintendant de la musique du roi, et maître de celle de sa chambre. Mort en 1760.

*** Ce sont là probablement des refrains de quelques vaudevilles du temps.

**** François Victor Le Tonnellier de Breteuil, mort en 1743,

disent qu'il est très capable d'affaires, et qu'il a beaucoup d'esprit. Il est vrai qu'il a plus la figure d'un petit-maître que d'un secrétaire-d'état. Vous devez savoir que jeudi dernier M. de La Vrillière vint demander M. Leblanc chez M. l'archevêque de Vienne où il dînait; M. Leblanc quitta le dîner, et dit à M. de La Vrillière : Monsieur, venez-vous m'arrêter? M. de La Vrillière lui dit que non, mais qu'il venait lui signifier un ordre de lui remettre tous les papiers qui concernent la guerre, et d'aller se retirer à Doux, terre de M. de Trenel, à quatorze lieues de Paris. M. Leblanc ne partit pour son exil qu'à deux heures après minuit. Paris est toujours inondé des chansons dont je vous ai parlé, et que je n'ai pu vous envoyer; je vous les apporterai à mon retour. Présentez mes respects, je vous prie, à madame de Lézeau; je me flatte de la retrouver à votre campagne, quand je serai assez heureux pour y venir chercher la tranquillité qu'assurément je n'ai pas dans ce pays-ci. La plume me tombe des mains; je suis si malade que je ne peux pas écrire davantage.

## 50. — A LA MÊME.

Juillet.

Votre gazette ne sera pas longue cette fois-ci; car le gazetier est très malade et a la fièvre actuellement. Il n'y a de santé pour moi que dans la solitude de La Rivière. Je crois être en enfer lorsque je suis dans la maudite ville de Paris. Mes affaires, dont vous avez la bonté de me parler, vont toujours de mal en pis, et le

n'était pas de la même branche que le baron de Breteuil-Preuilli, frère de madame du Châtelet et de l'abbé de Breteuil. Voir plus bas la lettre 56. Cl.

chagrin pourrait bien m'avoir rendu malade. Vous devez savoir que M. le duc de Richelieu est actuellement à Forges; mais je ne crois pas qu'il vienne faire beaucoup d'agaceries aux dames de Rouen. Je lui ai conseillé d'aller vous demander à coucher en allant chez M. le duc de Brancas. La chose sera assez difficile, parce qu'il a fait le voyage en berline avec le comte de Heim, qu'il se charge de ramener à Paris.

Je vous dirai pour toutes nouvelles que le poète Roi *, s'étant vanté mal à propos d'avoir obtenu une charge de gentilhomme extraordinaire, MM. les ordinaires ont été en corps supplier M. le duc d'Orléans et M. le cardinal Dubois de ne point leur donner pour confrère un homme dont il faut brûler les ouvrages et pendre la personne. M. de Morville ** fut reçu mardi dernier à l'Académie, où il fit un discours très court. La harangue de M. Malet *** qui le reçut, parut très longue; et de peur que vous n'en disiez autant de ma lettre, je finis en vous assurant que je suis malade comme un chien, et d'ailleurs la plus malheureuse créature du monde, vous aimant de tout mon cœur.

* Pierre-Charles Roy, ou Roi, chevalier de Saint-Michel, poète médiocre et fort satirique. Son meilleur ouvrage est le ballet des *Élémens*.

** Charles-Jean-Baptiste Fleuriau, comte de Morville, ambassadeur en Hollande et en Angleterre, plénipotentiaire au congrès de Cambrai, ministre de la marine et des affaires étrangères. Mort en 1732.

*** Jean-Roland Malet, gentilhomme ordinaire du roi et premier commis des finances, mort en 1736 On ne lui connaît d'autre titre littéraire qu'une mauvaise ode qui eut le prix de l'Académie Française.

D'Alembert, dans une note relative à l'Éloge qu'il composa sur ce poète très médiocre, fait remarquer que l'Académie Française reçut Malet dans son sein, précisément en 1714, année où elle avait couronné l'abbé Dujarri, au préjudice de Voltaire. Cl.

## 51. — A M. THIRIOT.

A Forges, 20 juillet.

Plus de nouvelles à la main, mon cher ami, ni de gazettes; on est à Forges à la source des nouvelles. Je ne vous conseille point de commencer votre édition au prix que l'on vous propose *; je crois qu'il vaudrait mieux vous accommoder avec un libraire, qui se chargerait des frais et des risques, et qui, en vous donnant cinquante ou soixante pistoles, vous conserverait votre tranquillité. Songez, je vous prie, à tous les périls qu'a courus Henri IV. Il n'est entré dans la capitale que par miracle. On a beaucoup crié contre lui; et comme la sévérité devient plus grande de jour en jour dans l'inquisition de la librairie, il se pourra fort bien faire qu'on saisisse les exemplaires de l'abbé de Chaulieu, à cause des prétendues impiétés qu'on y trouvera. D'ailleurs, soyez sûr que cela vous coûtera plus de cent pistoles, avant de l'avoir fait sortir de Rouen; joignez à cela les frais du voyage, de l'entrepôt et du débit, vous verrez que le gain sera très médiocre, et que de plus il sera mal assuré; ajoutez à cela que l'édition ne sera point achevée, probablement, quand il vous faudra partir de La Rivière, puisque Viret a été cinq mois à imprimer mon poëme. Encore une fois, je crois qu'il vaudrait mieux, pour vous, conclure votre marché à quelque cinquantaine de pistoles, pour vous épargner les embarras et les craintes inséparables de pareilles entreprises. Voilà quelles sont les représentations de votre conseil; après cela, vous en ferez à votre guise. J'ai fait des vers pour

* Une édition des OEuvres de Chaulieu.

la duchesse de Béthune; mais, comme ils sont faits à Forges où l'on n'en a jamais fait de bons, je n'ose vous les envoyer.

## 52. — AU MÊME.

A Forges, 5 auguste.

Il faut encore, mon cher Thiriot, que je passe ici douze jours. M. de Richelieu compte prendre des eaux ce temps-là, et je ne peux pas l'abandonner dans la douleur où il est; pour moi, je ne prendrai plus d'eaux. Elles me font beaucoup plus de mal qu'elles ne m'avaient fait de bien. Il y a plus de vitriol dans une bouteille d'eau de Forges que dans une bouteille d'encre; et franchement, je ne crois pas l'encre trop bonne pour la santé. Je retournerai sûrement à La Rivière, quand M. de Richelieu partira de Forges. J'y retrouverai probablement quelques exemplaires de l'abbé de Chaulieu. Je vous donnerai les vers pour madame la duchesse de Béthune, et vous montrerai un petit ouvrage que j'ai déjà beaucoup avancé et dont j'ose avoir bonne opinion, puisque l'impitoyable M. de Richelieu en est content. Vous ne me reverrez pas probablement avec une meilleure santé, mais sûrement avec la même amitié. Faites bien la cour à M. et à madame de Bernières, et à tous ceux qui sont de La Rivière.

## 53. — A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

28 novembre.

Je vous écris d'une main lépreuse * aussi hardiment que si j'avais votre peau douce et unie; votre lettre et

* Il était malade de la petite-vérole. Sa maladie commença le 14 novembre.

celle de notre ami m'ont donné du courage; puisque vous voulez bien supporter ma gale, je la supporterai bien aussi. Je voudrais bien n'avoir à exercer ma constance que contre cette maladie; mais je suis, au fumier près, dans l'état où était le bon homme Job, fesant tout ce que je peux pour être aussi patient que lui, et n'en pouvant venir à bout. Je crois que le pauvre diable aurait perdu patience comme moi, si la présidente de Bernières de ce temps-là avait été jusqu'au 28 novembre sans le venir voir.

On a préparé aujourd'hui votre appartement; venez donc l'occuper au plus tôt : mais si vos arrêts sont irrévocables, et qu'on ne puisse pas vous faire revenir un jour plus tôt que vous ne l'avez décidé, du moins accordez-moi une autre grâce que je vous demande avec la dernière instance. Je me trouve, je ne sais comment, chargé de trois domestiques que je n'ai pas le pouvoir de garder, et que je n'ai pas la force de renvoyer. L'un de ces trois messieurs est le pauvre La Brie, que vous avez vu anciennement à moi. Il est trop vieux pour être laquais, incapable d'être valet de chambre, et fort propre à être portier.

Vous avez un Suisse qui ne s'est pas attaché à votre service pour vous plaire, mais pour vendre à votre porte de mauvais vin à tous les porteurs d'eau qui viennent ici tous les jours faire de votre maison un méchant cabaret; si l'envie d'avoir à votre porte un animal avec un baudrier, que vous payez chèrement toute l'année, pour vous mal servir pendant trois mois, et pour vendre de mauvais vin pendant douze; si, dis-je, l'envie d'avoir votre porte décorée de cet ornement ne vous tient pas fort au cœur, je vous demande

en grâce de donner la charge de portier à mon pauvre La Brie. Vous m'obligerez sensiblement; j'ai presque autant d'envie de le voir à votre porte que de vous voir arriver dans votre maison; cela fera son petit établissement; il vous coûtera bien moins qu'un Suisse, et vous servira beaucoup mieux. Si avec cela le plaisir de m'obliger peut entrer pour quelque chose dans les arrangemens de votre maison, je me flatte que vous ne refuserez pas cette grâce que je vous demande avec instance. J'attends votre réponse pour réformer mon petit domestique. La poste va partir; je n'ai ni le temps ni la force d'écrire davantage. Thiriot n'aura pas de lettre de moi cette fois-ci; mais il sait bien que mon cœur n'en est pas moins à lui.

## 54. — A LA MÊME.

20 décembre.

Je reçus votre dernière lettre hier 19, et je me hâte de vous répondre, ne trouvant point de plus grand plaisir que de vous parler des obligations que je vous ai. Vous qui n'avez point d'enfans, vous ne savez pas ce que c'est que la tendresse paternelle, et vous n'imaginez point quel effet font sur moi les bontés que vous avez pour mon petit Henri. Cependant l'amour que j'ai pour lui ne m'aveugle pas au point de prétendre qu'il vienne à Paris dans un char traîné par six chevaux; un ou deux bidets, avec des bâts et des paniers, suffisent pour mon fils; mais apparemment que votre fourgon vous apporte des meubles, et que Henri sera confondu dans votre équipage. En ce cas, je consens qu'il profite de cette voiture; mais je ne veux point du tout

qu'on fasse ces frais uniquement pour ce marmouset. Je vous recommande instamment de le faire partir avec plus de modestie et moins de dépense; Martel est surtout inutile pour conduire ce petit garçon. Je vous ai déjà mandé que vous eussiez la bonté d'empêcher qu'on ne lui fît ses deux mille * habits; ainsi il sera prêt à partir avec vous, et il pourra vous suivre dans votre marche avec deux chevaux de bât, qui marcheront derrière votre carrosse, et qui vous quitteront à Boulogne, où il faudra que mon bâtard s'arrête.

Le jour de votre départ s'avance, et je crois que vous ne le reculerez pas. Je n'aurai jamais en ma vie de si bonnes étrennes que celles que me prépare votre arrivée pour le jour de l'an.

## 55. — A M. DE CIDEVILLE.

28 décembre.

Déja de la Parque ennemie
J'avais bravé les rudes coups;
Mais je sens aujourd'hui tout le prix de la vie,
Par l'espoir de vivre avec vous.
Les vers que vous dicta l'amitié tendre et pure,
Embellis par l'esprit, ornés par la nature,
Ont rallumé dans moi des feux déjà glacés.

Mon génie excité m'invite à vous répondre :
Mais dans un tel combat que je me sens confondre!
En louant mes talens, que vous les surpassez!
Je ressens du dépit les atteintes secrètes.
Vos éloges touchans, vos vers coulans et doux,
S'ils ne me rendaient pas le plus vain des poètes,
M'auraient rendu le plus jaloux.

Voilà tout ce que la fièvre et les suites misérables de

* C'est-à-dire qu'on ne fît brocher ou relier les deux mille exemplaires.

la petite-vérole peuvent me permettre. Le triste état où je suis encore m'empêche de vous écrire plus au long; mais comptez, monsieur, que rien ne peut m'empêcher d'être sensible toute ma vie à votre amitié, et que je la mérite par ma tendresse et mon estime respectueuse pour vous.

## 56. — A M. LE BARON DE BRETEUIL.*

Janvier 1724.

Je vais vous obéir, monsieur, en vous rendant un compte fidèle de la petite-vérole dont je sors, de la manière étonnante dont j'ai été traité, et enfin de l'accident de Maisons, qui m'empêchera long-temps de regarder mon retour à la vie comme un bonheur.

M. le président de Maisons** et moi, nous fûmes indisposés le 4 novembre dernier : mais heureusement tout le danger tomba sur moi. Nous nous fîmes saigner le même jour; il s'en porta bien, et j'eus la petite-vérole. Cette maladie parut après deux jours de fièvre, et s'annonça par une légère éruption. Je me fis saigner une seconde fois de mon autorité, malgré le préjugé vulgaire. M. de Maisons eut la bonté de m'envoyer le lendemain M. de Gervasi, médecin de M. le cardinal de Rohan, qui ne vint qu'avec répugnance. Il craignait de s'engager inutilement à traiter dans un corps délicat et faible, une petite-vérole déjà parvenue au second

* Louis-Nicolas Le Tonnellier de Breteuil-Preuilli, mort âgé de quatre-vingts ans, en 1728.

** Jean-René de Longueil, marquis de Maisons, président à mortier, et membre honoraire de l'Académie des Sciences, échappa cette fois à la petite-vérole, dont il mourut en 1731, âgé de trente-deux ans. Voir plus bas, Lettre à M. de Cideville, du 27 septembre 1731. Cl.

jour de l'éruption, et dont les suites n'avaient été prévenues que par deux saignées trop légères, sans aucun purgatif.

Il vint cependant, et me trouva avec une fièvre maligne. Il eut d'abord une fort mauvaise opinion de ma maladie : les domestiques qui étaient auprès de moi s'en aperçurent, et ne me la laissèrent pas ignorer. On m'annonça dans le même temps que le curé de Maisons, qui s'intéressait à ma santé, et qui ne craignait point la petite-vérole, demandait s'il pouvait me voir sans m'incommoder : je le fis entrer aussitôt, je me confessai, et je fis mon testament, qui, comme vous croyez bien, ne fut pas long. Après cela j'attendis la mort avec assez de tranquillité, non toutefois sans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poëme et à *Mariamne*, ni sans être un peu fâché de quitter mes amis de si bonne heure. Cependant M. de Gervasi ne m'abandonnait pas d'un moment; il étudiait en moi avec attention tous les mouvemens de la nature; il ne me donnait rien à prendre sans m'en dire la raison; il me laissait entrevoir le danger, et il me montrait clairement le remède; ses raisonnemens portaient la conviction et la confiance dans mon esprit : méthode bien nécessaire à un médecin auprès de son malade, puisque l'espérance de guérir est déjà la moitié de la guérison. Il fut obligé de me faire prendre huit fois l'émétique, et au lieu des cordiaux qu'on donne ordinairement dans cette maladie, il me fit boire deux cents pintes de limonade. Cette conduite, qui vous semblera extraordinaire, était la seule qui pouvait me sauver la vie; toute autre route me conduisait à une mort infaillible, et je suis persuadé que la plupart de ceux qui sont

morts de cette redoutable maladie, vivraient encore s'ils avaient été traités comme moi.

Le préjugé populaire abhorre dans la petite-vérole la saignée et les médecines; on ne veut que des cordiaux, on donne du vin au malade; on lui fait même manger de petites soupes; et l'erreur triomphe de ce que plusieurs personnes guérissent avec ce régime. On ne songe pas que les seules petites-véroles que l'on traite ainsi avec succès, sont celles qu'aucun accident funeste n'accompagne, et qui ne sont nullement dangereuses.

La petite-vérole par elle-même, dépouillée de toute circonstance étrangère, n'est qu'une dépuration du sang, favorable à la nature, et qui, en nettoyant le corps de ce qu'il a d'impur, lui prépare une santé vigoureuse. Qu'une telle petite-vérole soit traitée ou non avec des cordiaux, qu'on purge ou qu'on ne purge point, on en guérit sûrement.

Les plus grandes plaies, quand aucune partie essentielle n'est offensée, se referment aisément, soit qu'on les suce, soit qu'on les fomente avec du vin et de l'huile, soit qu'on se serve de l'eau de Rabel, soit qu'on y applique des emplâtres ordinaires, soit enfin qu'on n'y mette rien du tout : mais lorsque les ressorts de la vie sont attaqués, alors le secours de toutes ces petites recettes devient inutile, et tout l'art des plus habiles chirurgiens suffit à peine : il en est de même de la petite-vérole.

Lorsqu'elle est accompagnée d'une fièvre maligne, lorsque le volume du sang augmenté dans les vaisseaux est sur le point de les rompre, que le dépôt est prêt à se former dans le cerveau, et que le corps est

rempli de bile et de matières étrangères, dont la fermentation excite dans la machine des ravages mortels, alors la seule raison doit apprendre que la saignée est indispensable; elle épurera le sang, elle détendra les vaisseaux, rendra le jeu des ressorts plus souple et plus facile, débarrassera les glandes de la peau, et favorisera l'éruption; ensuite les médecines, par de grandes évacuations, emporteront la source du mal, et entraînant avec elles une partie du levain de la petite-vérole, laisseront au reste la liberté d'un développement plus complet, et empêcheront la petite-vérole d'être confluente; enfin, on voit que le sirop de limon, dans une tisane rafraîchissante, adoucit l'acrimonie du sang, en apaise l'ardeur, coule avec lui par les glandes miliaires jusque dans les boutons, s'oppose à la corrosion du levain, et prévient même l'impression que d'ordinaire les pustules font sur le visage.

Il y a un seul cas où les cordiaux, même les plus puissans, sont indispensablement nécessaires; c'est lorsqu'un sang paresseux, ralenti encore par le levain qui embarrasse toutes les fibres, n'a pas la force de pousser au dehors le poison dont il est chargé. Alors la poudre de la comtesse de Kent, le baume de Vanseger, le remède de M. Aignan *, etc., brisant les parties de ce sang presque figé, le font couler plus rapidement, en séparant la matière étrangère, et ouvrent les passages de la transpiration au venin qui cherche à s'échapper.

* François Aignan, né à Orléans, et mort à Paris au commencement de 1709; capucin connu dans son ordre sous le nom du père Tranquille, et médecin inventeur d'un remède contre la petite-vérole, et d'une préparation huileuse qui est encore nommée en pharmacie *baume tranquille*.

Mais dans l'état où j'étais, ces cordiaux m'eussent été mortels; cela fait voir démonstrativement que tous ces charlatans, dont Paris abonde, et qui donnent les mêmes remèdes (je ne dis pas pour toutes les maladies, mais toujours pour la même), sont des empoisonneurs qu'il faudrait punir.

J'entends faire toujours un raisonnement bien faux et bien funeste. Cet homme, dit-on, a guéri par une telle voie; j'ai la même maladie que lui, donc il faut que je prenne le même remède. Combien de gens sont morts pour avoir raisonné ainsi! On ne veut pas voir que les maux qui nous affligent sont aussi différens que les traits de nos visages, et comme dit le grand Corneille, car vous me permettrez de citer les poètes,

> *Que souvent* l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
> Et par où l'un pérít un autre est conservé.
>
> ( *Cinna*, acte II, scène Ire. )

Mais c'est trop faire le médecin : je ressemble aux gens qui, ayant gagné un procès considérable par le secours d'un habile avocat, conservent encore pour quelque temps le langage du barreau.

Cependant, monsieur, ce qui me consolait le plus dans ma maladie, c'était l'intérêt que vous y preniez, c'était l'attention de mes amis, et les bontés inexprimables dont madame et M. de Maisons m'honoraient. Je jouissais d'ailleurs de la douceur d'avoir auprès de moi un ami, je veux dire un homme qu'il faut compter parmi le très petit nombre d'hommes vertueux qui seuls connaissent l'amitié dont le reste du monde ne connaît que le nom; c'est M. Thiriot, qui, sur le bruit de ma maladie, était venu en poste de quarante lieues pour me garder, et qui depuis ne m'a pas quitté un

moment. J'étais le 15 absolument hors de danger, et je fesais des vers le 16, malgré la faiblesse extrême qui me dure encore, causée par le mal et par les remèdes.

J'attendais avec impatience le moment où je pourrais me dérober aux soins qu'on avait de moi à Maisons, et finir l'embarras que j'y causais; plus on avait pour moi de bontés, plus je me hâtais de n'en pas abuser plus long-temps; enfin, je fus en état d'être transporté à Paris le premier décembre. Voici, monsieur, un moment bien funeste. A peine suis-je à deux cents pas du château, qu'une partie du plancher de la chambre où j'avais été, tombe tout enflammée. Les chambres voisines, les appartemens qui étaient au-dessous, les meubles précieux dont ils étaient ornés, tout fut consumé par le feu : la perte monte à près de cent mille livres; et sans le secours des pompes qu'on envoya chercher à Paris, un des plus beaux édifices du royaume allait être entièrement détruit. On me cacha cette étrange nouvelle à mon arrivée : je la sus à mon réveil; vous n'imaginerez point quel fut mon désespoir; vous savez les soins généreux que M. de Maisons avait pris de moi; j'avais été traité chez lui comme son frère, et le prix de tant de bontés était l'incendie de son château. Je ne pouvais concevoir comment le feu avait pu prendre si brusquement dans ma chambre, où je n'avais laissé qu'un tison presque éteint; j'appris que la cause de cet embrasement était une poutre qui passait précisément sous la cheminée. C'est un défaut dont on s'est corrigé dans la structure des bâtimens d'aujourd'hui; et même les fréquens embrasemens qui en arrivaient ont obligé d'avoir recours aux lois pour défendre cette façon dangereuse de bâtir. La poutre dont je parle

s'était embrasée peu à peu par la chaleur de l'âtre qui portait immédiatement sur elle ; et par une destinée singulière, dont assurément je n'ai pas goûté le bonheur, le feu qui couvait depuis deux jours n'éclata qu'un moment après mon départ.

Je n'étais point la cause de cet accident, mais j'en étais l'occasion malheureuse ; j'en eus la même douleur que si j'en avais été coupable : la fièvre me reprit aussitôt, et je vous assure que dans ce moment je sus mauvais gré à M. de Gervasi de m'avoir conservé la vie.

Madame et M. de Maisons reçurent la nouvelle plus tranquillement que moi ; leur générosité fut aussi grande que leur perte et que ma douleur. M. de Maisons mit le comble à ses bontés, en me prévenant lui-même par des lettres qui font bien voir qu'il excelle par le cœur comme par l'esprit ; il s'occupait du soin de me consoler, et il semblait que ce fût moi dont il eût brûlé le château ; mais sa générosité ne sert qu'à me faire sentir encore plus vivement la perte que je lui ai causée, et je conserverai toute ma vie ma douleur aussi-bien que mon admiration pour lui.

Je suis, etc.

## 57. — A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES, *

### A LA RIVIÈRE-BOURDET, PRÈS DE ROUEN.

Depuis que je ne vous ai écrit, j'ai gardé le lit presque toujours. Je suis dans un état mille fois pire qu'après ma petite-vérole. J'avais besoin assurément d'être consolé par les assurances touchantes que vous me

* Marguerite Magdeleine Dumoustier, mariée à Gilles-Henri Maignard, marquis de Bernières, et président à mortier au parlement de ouen. Elle fut veuve en 1734, et mourut en 1757.

donnez de votre amitié dans vos deux dernières lettres. Puisque vous avez le courage de m'aimer dans l'état où je suis, *je vous jure de ne passer qu'avec vous le reste de ma vie. Si j'ai de la santé, ne craignez point que j'en* use comme les gens qui, ayant fait fortune, oublient ceux qui les ont assistés dans la pauvreté. Mes amis ne m'ont point abandonné ; j'ai eu toujours un peu de compagnie ; mais quelle différence de voir des gens qui, quoique amis, ne sont pourtant que des étrangers, ou d'être auprès de vous et de Thiriot, que je regarde comme ma famille! Il n'y a que vous pour qui j'aie de la confiance, et dont je sois sûr d'être véritablement aimé. Mes souffrances ont augmenté par la douleur que j'ai eue d'apprendre la maladie de Thiriot. A présent qu'il est rétabli, revenez avec lui au plus vite, je vous en conjure ; vous me trouverez avec une gale horrible, qui me couvre tout le corps. Jugez de l'envie que j'ai de vous voir, puisque j'ose vous en prier dans le bel état où me voilà. Où en serais-je, si je n'avais voulu avoir auprès de vous que le mérite d'une peau douce? Je suis bien réduit à ne faire plus de cas que des belles qualités de l'âme. Heureusement je vous connais assez de vertu et d'amitié pour souffrir encore un pauvre lépreux comme moi. Nous ne nous embrasserons point à votre retour ; mais nos cœurs se parleront. Il me semble que j'ai de quoi vous parler pendant tout l'hiver. Si vous aimez les vers, je vous montrerai cet essai d'un nouveau chant, dont M. d'Argenson vous a parlé. Vous verrez encore une nouvelle *Mariamne*. Je crois que c'est cette misérable qui m'a tué, et que je suis frappé de la lèpre pour avoir trop maltraité les Juifs. Adieu, ma chère et généreuse amie ; c'est trop badiner pour un

moribond; mais le plaisir de m'entretenir avec vous suspend pour un moment tous mes maux. Revenez, je vous en conjure; ce sera une belle action.

## 58. — A LA MÊME.

Forges, 20 juillet.

Je voudrais bien que vous ne sussiez rien de la nouvelle d'Espagne; j'aurais le plaisir de vous apprendre que le roi d'Espagne vient de faire enfermer madame son épouse, fille de feu M. le duc d'Orléans*, laquelle, malgré son nez pointu et son visage long, ne laissait pas de suivre les grands exemples de mesdames ses sœurs. On m'a assuré qu'elle prenait quelquefois le divertissement de se mettre toute nue avec ses filles d'honneur les plus jolies, et en cet équipage, de faire entrer chez elle les gentilshommes les mieux faits du royaume. On a cassé toute sa maison, et on n'a laissé auprès d'elle, dans le château où elle est enfermée, qu'une vieille bégueule d'honneur. On assure que quand la pauvre reine s'est trouvée renfermée avec cette duègne, elle a pris la résolution courageuse de la jeter par la fenêtre, et qu'elle en serait venue à bout si on n'était pas venu au secours. Je crois que cette aventure pourra bien servir à faire renvoyer plus tôt notre petite infante**. Vous voyez que je deviens politique avec les ambassadeurs. Jusqu'à présent j'ai borné toute ma politique à ne point aller à Vienne, et à m'arranger pour

* Louis Ier, proclamé roi le 17 janvier 1724, avait épousé deux ans auparavant une des filles du régent, Louise-Élisabeth. Louis étant mort le 31 auguste de la même année, sa veuve fut promptement renvoyée à Paris, où elle mourut dévote, en 1742. Cl.

** Marie-Anne-Victoire, sœur de Louis Ier, et destinée à devenir la femme de Louis XV, fut effectivement renvoyée à son père en 1725. Morte veuve de Joseph Ier, roi de Portugal.

vous revoir à La Rivière. Les eaux me font un bien auquel je ne m'attendais pas. Je commence à respirer et à connaître la santé; je n'avais jusqu'à présent vécu qu'à demi. Dieu veuille que ce petit rayon d'espérance ne s'éteigne pas bientôt. Il me semble que j'en aimerai bien mieux mes amis quand je ne souffrirai plus. Je ne serai plus occupé que de leur plaire, au lieu qu'auparavant je ne songeais qu'à mes maux.

Mandez-moi si on a commencé à planter votre bois, et à creuser vos canaux. Je m'intéresse à La Rivière* comme à ma patrie.

## 59. — A LA MÊME.

A Forges, auguste.

La mort malheureuse de M. le duc de Melun** vient de changer toutes nos résolutions; M. le duc de Richelieu, qui l'aimait tendrement, en a été dans une douleur qui a fait connaître la bonté de son cœur, mais qui a dérangé sa santé. Il a été obligé de discontinuer ses eaux, et il va recommencer dans quelques jours sur nouveaux frais. Je resterai avec lui encore une quinzaine; ainsi ne comptez plus sur nous pour vendredi prochain; pour moi, je commence à craindre que les eaux ne me fassent du mal après m'avoir fait assez de bien. Si j'ai de la santé je reviendrai à La Rivière gaîment; si je n'en ai point, j'irai tristement à Paris; car, en vérité, je suis honteux de ne me présenter devant mes amis qu'avec un estomac faible et un esprit chagrin.

* La Rivière-Bourdet, château qui existe encore. Il est situé sur la rive droite de la Seine, un peu au-dessus de Rouen, dans la commune de Quevillon. Cl.

** Louis, duc de Melun, mourut chez le duc de Bourbon, à Chantilli, le 31 juillet 1724.

Je ne veux vous donner que mes beaux jours, et ne souffrir qu'incognito.

Si vous ne savez rien du détail de la mort de M. de Melun, en voici quelques particularités :

Samedi dernier, il courait le cerf avec M. le Duc; ils en avaient déjà pris un, et en couraient un second. M. le Duc et M. de Melun trouvèrent dans une voie étroite le cerf qui venait droit à eux; M. le Duc eut le temps de se ranger. M. de Melun crut qu'il aurait le temps de croiser le cerf, et poussa son cheval. Dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si furieux, que le cheval, l'homme et le cerf en tombèrent tous trois. M. de Melun avait la rate coupée, le diaphragme percé, et la poitrine refoulée; M. le Duc, qui était seul auprès de lui, banda sa plaie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure; le blessé vécut jusqu'au lundi suivant, qu'il expira à six heures et demie du matin, entre les bras de M. le Duc, et à la vue de toute la cour, qui était consternée et attendrie d'un spectacle si tragique, mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et donna au comte de Melun le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'était aimé; c'était un homme qui avait peu d'agrémens, mais beaucoup de vertu, et qu'on était forcé d'estimer.

On nous mande de Paris que madame de Villette a gagné son procès en Angleterre, et a déclaré son mariage [1]. Voilà toutes les nouvelles que je sais. La plume me tombe des mains. Je vous prie de dire à Thiriot que, dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai des volumes.

[1] Avec mylord Bolingbroke.

## 60. — A M. THIRIOT.

Paris, 24 auguste.

*Mandez-moi, mon cher ami, si vous avez reçu la lettre* que je vous écrivis il y a huit jours, et si madame de Bernières a reçu celle où je lui rendais compte de mon entrevue avec M. d'Argenson. Je viens de vous faire une antichambre à votre appartement; mais j'ai bien peur de ne pouvoir occuper le mien. J'ai resté huit jours dans la maison pour voir si je pourrais y travailler le jour et y dormir la nuit, qui sont deux choses sans lesquelles je ne puis vivre; mais il n'y a pas moyen de dormir ni de penser avec le bruit infernal qu'on y entend; je me suis obstiné à y rester la huitaine pour m'accoutumer. Cela m'a donné une fièvre double tierce, et j'ai été enfin contraint de déguerpir. Je me suis logé dans un hôtel garni, où j'enrage et où je souffre beaucoup. Voilà une situation bien cruelle pour moi; c[illegible] assurément je ne veux pas quitter madame de Ber[illegible]res, et il m'est impossible d'habiter dans sa ma[illegible] maison, qui est froide comme le pôle pendant l'hiver, où on sent le fumier comme dans une crèche, et où il y a plus de bruit qu'en enfer. Il est vrai que pour le seul temps qu'on ne l'habite point, on y a une assez belle vue. Je suis bien fâché d'avoir conseillé à M. et à madame de Bernières de faire ce marché-là; mais ce n'est pas la seule sottise que j'aie faite en ma vie. Je ne sais pas comment tout ceci tournera; tout ce que je sais, c'est qu'il faut absolument que j'achève mon poëme; pour cela, il faut un endroit tranquille, et dans la maison de la rue de Beaune, je ne pourrais faire que la description des charrettes et des carrosses. J'ai d'ail-

leurs une santé plus faible que jamais. Je crains Fontainebleau, Villars et Sulli pour ma santé et pour Henri IV; je ne travaillerais point, je mangerais trop, et je perdrais en plaisirs et en complaisances un temps précieux qu'il faut employer à un travail nécessaire et honorable. Après avoir donc bien balancé les circonstances de la situation où je suis, je crois que le meilleur parti serait de revenir à La Rivière, où l'on me permet une grande liberté, et où je serai mille fois plus à mon aise qu'ailleurs. Vous savez combien je suis attaché à la maîtresse de la maison, et combien j'aime à vivre avec vous; mais je crains que vous n'ayez de la cohue. Mandez-moi donc franchement ce qui en est. Adieu, mon cher ami.

## 61. — A M. DE CIDEVILLE.

1724.

ENFIN, je ne suis plus tout-à-fait si mourant que je l'étais; à mesure que je renais je sens revivre aussi ma tendre amitié pour vous, et augmenter les remords secrets de ne pouvoir vous écrire qu'en prose; je vous verrai bientôt, mon cher Cideville; j'attends avec impatience le moment où je pourrai partir pour la Normandie, dont je fais ma patrie puisqu'elle est la vôtre. Je vous écris d'un pays bien étranger pour moi; c'est Versailles, dont les habitans ne connaissent ni la prose ni les vers. Je me console ici de l'ennui qu'ils me donnent, par le plaisir de vous écrire, et par l'espérance de vous voir. Si vos amis se souviennent encore d'un pauvre moribond, je vous prierais de leur faire mille complimens de ma part. Adieu; soyez un peu sensible à la tendre amitié que Voltaire aura pour vous toute sa vie.

## 62. — A M. THIRIOT.

10 septembre.

Me voilà quitte entièrement de ma fièvre et de mon hôtel garni. Je suis revenu dans l'hôtel Bernières, où le plaisir d'être votre voisin me soulage un peu du bruit effroyable qu'on y entend. Je partirais bien vite pour La Rivière, si ma santé était bien raffermie ; mais je ne suis pas encore dans un état à entreprendre des voyages par le coche. Peut-être, malgré mon goût pour La Rivière, faudra-t-il que je reste à Paris ; j'y mène une vie plus solitaire qu'à la campagne, et je vous assure que je n'y perds pas mon temps, si pourtant c'est ne le pas perdre que de l'employer sérieusement à faire des vers et d'autres ouvrages aussi frivoles. Je pourrais bien vous trouver quelques pièces de M. de La Fare, qui sont entre les mains de madame sa fille ; mais je ne sais comment le bruit court que ses ouvrages et ce[illegible] de M. l'abbé de Chaulieu sont sous la presse ; mad[illegible] de La Fare l'a entendu dire, et en est très fâchée. [illegible] jugez bien que si, après cela, elle allait vo[illegible] recueil quelques pièces qu'elle m'aurait c[illegible]e brouillerais avec elle, et me donnerai[illegible] peu trop la réputation de libraire-imprimeur. Je suis ruiné par les dépenses de mon appartement, et pour surcroît on m'a volé une bonne partie de mes meubles ; j'ai trouvé la moitié de nos livres égarés. On m'a pris du linge, des habits, des porcelaines, et on pourrait bien avoir aussi un peu volé madame de Bernières. Voilà ce que c'est que d'avoir un Suisse imbécille et intéressé, qui tient un cabaret, au lieu d'avoir un portier affectionné. Mandez-moi, je vous en prie, si vous n'avez prêté à

personne un tome de la réponse de Jurieu à Maimbourg, sur le calvinisme. C'est un de nos livres perdus que je regrette le plus, attendu le bien qu'on y dit de la cour de Rome. La solitude où je vis fait que je ne vous manderai pas de grandes nouvelles. J'entends dire seulement par ma fenêtre, que le roi d'Espagne est mort de la petite-vérole *. Cela ne changera rien aux affaires de l'Europe, mais beaucoup aux siennes. Devenez bien savant dans l'histoire, vous me donnerez de l'émulation, et je vous suivrai dans cette carrière. Il me semble que nous en serons tous deux plus heureux quand nous cultiverons les mêmes goûts. J'ai reçu hier une lettre de madame de Bernières; dites-lui que je lui suis plus attaché que jamais, et que je donnerai toujours la préférence à son amitié sur toutes les choses dont elle me croit séduit.

## 63. — A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Septembre.

Je loge enfin chez vous dans mon petit appartement, et je voudrais bien le quitter au plus vite pour en aller occuper un à votre campagne; mais je ne suis point encore en état de me transporter. Les eaux de Forges m'ont tué. Je passe chez vous une vie solitaire; j'ai renoncé à toute la nature; je regarde les maladies un peu longues comme une espèce de mort qui nous sépare et qui nous fait oublier de tout le monde; et je tâche de m'accoutumer à ce premier genre de mort, afin d'être un jour moins effrayé de l'autre.

* Louis Ier, roi d'Espagne. Philippe V son père, qui avait abdiqué la couronne en sa faveur, la reprit après sa mort, arrivée le 31 auguste 1724.

*Cependant*, par Saint-Jean, je ne veux pas mourir. *

Je me suis imposé un régime si exact, qu'il faudra bien que j'aie de la santé pour cet hiver. Si je peux vous aller trouver à La Rivière, je vous avoue que je serai charmé que vous y restiez long-temps; mais si je suis obligé de demeurer à Paris, je voudrais de tout mon cœur vous faire haïr La Rivière et vos beaux jardins. Les nouvelles ne sont pas grandes dans ce pays-ci. La mort du roi d'Espagne ne changera rien que dans nos habillemens. On dit que le deuil sera de trois mois. M. d'Autrey ** se meurt, madame de Maillebois aussi; je suis sûr que vous ne vous en souciez guère.

## 64. — A M. THIRIOT.

26 septembre.

Ma santé ne me permet pas encore de vous aller trouver; je suis toujours à l'hôtel Bernières, et j'y vis dans la solitude et dans la souffrance; mais l'une et l'autre est adoucie par un travail modéré qui m'amuse et qui me console. La maladie ne m'a pas rendu moins sensible à l'égard de mes amis ni moins attentif à leurs intérêts. J'ai engagé M. le duc de Richelieu à vous prendre pour son secrétaire dans son ambassade. Il avait envie d'avoir M. Champot, frère de M. de Pouilli; Destouches *** même voulait faire avec lui le voyage;

* Mot d'une épigramme de Rousseau, L. 1er, épigr. x.

Mais, par Saint-Jean, je ne veux point mourir.

** Henri Fabre de Moncault, comte d'Autrey, mort encore jeune, en 1730, et père de Henri Fabre, comte d'Autrey, auquel Voltaire a écrit le 6 septembre 1765. Voyez à cette date.

*** C'est Néricault, qui n'avait encore donné aucun de ses chefs-d'œuvre dramatiques, mais qui avait été chargé de plusieurs négociations diplomatiques. Cl.

mais j'ai enfin déterminé son choix pour vous. Je lui ai dit que, ne pouvant le suivre si tôt à Vienne, je lui donnais la moitié de moi-même, et que l'autre suivrait bientôt. Si vous êtes sage, mon cher Thiriot, vous accepterez cette place qui, dans l'état où nous sommes, vous devient aussi nécessaire qu'elle est honorable. Vous n'êtes pas riche, et c'est bien peu de chose qu'une fortune fondée sur trois ou quatre actions de la compagnie des Indes. Je sais bien que ma fortune sera toujours la vôtre; mais je vous avertis que nos affaires de la chambre des comptes vont très mal, et que je cours risque de n'avoir rien du tout de la succession de mon père. Dans ces circonstances, il ne faut pas que vous négligiez la place que mon amitié vous a ménagée. Quand elle ne vous servirait qu'à faire sans frais et avec des appointemens le voyage du monde le plus agréable, et à vous faire connaître, à vous rendre capable d'affaires, et à développer vos talens, ne seriez-vous pas trop heureux? Ce poste peut conduire très aisément un homme d'esprit, qui est sage, à des emplois et à des places assez avantageuses. M. de Morville, qui a de l'amitié pour moi, peut faire quelque chose de vous. Le pis aller de tout cela serait de rester après l'ambassade avec M. de Richelieu, ou de revenir dans votre taudis auprès du mien; d'ailleurs je compte vous aller trouver à Vienne l'automne prochaine; ainsi, au lieu de vous perdre, je ne fais, en vous mettant dans cette place, que m'approcher davantage de vous. Faites vos réflexions sur ce que je vous écris, et soyez prêt à venir vous présenter à M. de Richelieu et à M. de Morville, quand je vous le manderai. Si votre édition [1] est commencée, achevez-

[1] Des OEuvres de l'abbé de Chaulieu.

la au plus vite; si elle ne l'est pas, ne la commencez point. *Il vaut mieux songer à votre fortune qu'à tout* le reste. Adieu; je vous recommande vos intérêts; ayez-les à cœur autant que moi, et joignez l'étude de l'Histoire d'Allemagne à celle de l'Histoire universelle. Dites à madame de Bernières les choses les plus tendres de ma part. Dès que j'aurai fini le petit-lait où je me suis mis, j'irai chez elle. Je fais plus de cas de son amitié que de celle de nos bégueules titrées de la cour, auxquelles je renonce de bon cœur pour jamais, par la faiblesse de mon estomac et par la force de ma raison.

## 65. — A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Paris, octobre.

Est-il possible que vous n'ayez pas reçu la lettre que je vous écrivis deux jours après le départ de Pignon? Elle ne contenait rien autre chose que ce que vous connaissez de moi, mes souffrances et mon amitié. Je fais l'anniversaire de ma petite-vérole; je n'ai point encore été si mal, mais je suis tranquille, parce que j'ai pris mon parti; et peut-être ma tranquillité pourra me rendre la santé que les agitations et les bouleversemens de mon âme pourraient bien m'avoir ôtée. Il m'est arrivé des malheurs de toute espèce. La fortune ne me traite pas mieux que la nature; je souffre beaucoup de toutes façons; mais j'ai rassemblé toutes mes petites forces pour résister à mes maux. Ce n'est point dans le commerce du monde que j'ai cherché des consolations; ce n'est pas là qu'on les trouve; je ne les ai cherchées que chez moi; je supporte, dans votre maison, la solitude et la maladie, dans l'espérance de passer avec vous des jours tranquilles. Votre amitié me tiendra

toujours lieu de tout le reste. Si mon goût décidait de ma conduite, je serais à La Rivière avec vous; mais je suis arrêté à Paris par Bosleduc qui me médicamente; par Capron, qui me fait souffrir comme un damné tous les jours avec de l'essence de cannelle, et enfin par les intérêts de notre cher Thiriot, que j'ai plus à cœur que les miens. Il faut qu'il vous dise, et qu'il ne dise qu'à vous seule, qu'il ne tient qu'à lui d'être un des secrétaires de l'ambassade de M. de Richelieu. J'ai oublié même de lui dire dans ma lettre qu'il n'aurait personne dans ce poste au-dessus de lui, et que par là sa place en sera infiniment plus agréable. Vous savez sa fortune, elle ne peut pas lui donner de quoi exercer heureusement le talent de l'oisiveté. La mienne prend un tour si diabolique à la chambre des comptes, que je serai peut-être obligé de travailler pour vivre, après avoir vécu pour travailler. Il faut que Thiriot me donne cet exemple. Il ne peut rien faire de plus avantageux ni de plus honorable dans la situation où il se trouve, et il faut assurément que je regarde la chose comme un coup de partie, puisque je peux me résoudre à me priver de lui pour quelque temps. Cependant s'il peut s'en passer, s'il aime mieux vivre avec nous, je serai trop heureux, pourvu qu'il le soit: je ne cherche que son bonheur; c'est à lui de choisir. J'ai fait en cela ce que mon amitié m'a conseillé. Voilà comment j'en userai toute ma vie avec les personnes que j'aime, et par conséquent avec vous pour qui j'aurai toujours l'attachement le plus sincère et le plus tendre.

## 66. — A M. THIRIOT.

Octobre.

Quand je vous ai proposé la place de secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de Richelieu, je vous ai proposé un emploi que je donnerais à mon fils, si j'en avais un, et que je prendrais pour moi si mes occupations et ma santé ne m'en empêchaient pas. J'aurais assurément regardé comme un grand avantage de pouvoir m'instruire des affaires sur le plus beau théâtre et dans la première cour de l'Europe. Cette place même est d'autant plus agréable qu'il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef; que vous auriez eu une relation nécessaire et suivie avec le ministre; et que, pour peu que vous eussiez été touché de l'ambition de vous instruire et de vous élever par votre mérite et par votre assiduité au travail le plus honorable et le plus digne d'un homme d'esprit, vous auriez été plus à portée qu'un autre de prétendre aux postes qui sont d'ordinaire la récompense de ces emplois. M. Dubourg, ci-devant secrétaire du comte de Luc (et à ses gages), est maintenant chargé à Vienne des affaires de la cour de France, avec huit mille livres d'appointemens. Si vous aviez voulu, j'ose vous répondre qu'une pareille fortune vous était assurée. Quant aux gages qui vous révoltent si fort, et pourtant si mal à propos, vous auriez pu n'en point prendre; et puisque vous pouvez vous passer de secours dans la maison de M. de Bernières, vous l'auriez pu encore plus aisément dans la maison de l'ambassadeur de France, et peut-être n'auriez-vous point rougi de recevoir de la main de celui qui représente le roi, des présens qui eussent mieux valu que des appointemens.

Vous avez refusé l'emploi le plus honnête et le plus utile qui se présentera jamais pour vous. Je suppose que vous n'avez fait ce refus qu'après y avoir mûrement réfléchi, et que vous êtes sûr de ne vous en point repentir le reste de votre vie. Si c'est madame de Bernières qui vous y a porté, elle vous a donné un très méchant conseil; si vous avez craint effectivement, comme vous le dites, de vous constituer domestique de grand seigneur, cela n'est pas tolérable. Quelle fortune avez-vous donc faite depuis le temps où le comble de vos désirs était d'être ou secrétaire du duc de Richelieu, qui n'était point ambassadeur, ou commis des Pâris? En bonne foi, y a-t-il aucun de vos frères qui ne regardât comme une très grande fortune le poste que vous dédaignez?

Ce que je vous écris ici est pour vous faire voir l'énormité de votre tort, et non pour vous faire changer de sentimens. Il fallait sentir l'avantage qu'on vous offrait; il fallait l'accepter avidement, et vous y consacrer tout entier, ou ne le point accepter du tout. Si vous le fesiez avec regret, vous le feriez mal; et au lieu des agrémens infinis que vous y pourriez espérer, vous n'y trouveriez que des dégoûts et point de fortune. N'y pensons donc plus, et préférez la pauvreté et l'oisiveté à une fortune très honnête et à un poste envié de tant de gens de lettres, et que je ne céderais à personne qu'à vous, si je pouvais l'occuper. Un jour viendra bien sûrement que vous en aurez des regrets, car vos idées se rectifieront, et vous penserez plus solidement que vous ne faites. Toutes les raisons que vous m'avez apportées vous paraîtront un jour bien frivoles, et entre autres ce que vous me dites, qu'il faudrait dépenser en habits et en parures

vos appointemens. Vous ignorez que, dans toutes les cours, un secrétaire est toujours modestement vêtu s'il est sage, et qu'à la cour de l'empereur il ne faut qu'un gros drap rouge, avec des boutonnières noires; que c'est ainsi que l'empereur est habillé, et que d'ailleurs on fait plus avec cent pistoles à Vienne qu'avec quatre cents à Paris. En un mot, je ne vous en parlerai plus; j'ai fait mon devoir comme je le ferai toute ma vie avec mes amis. Ne songeons plus, mon pauvre Thiriot, qu'à fournir ensemble tranquillement notre carrière philosophique.

Mandez-moi comment va l'édition de l'abbé de Chaulieu, que vous préférez au secrétariat de l'ambassade de Vienne, et n'éloignez pas pourtant de votre esprit toutes les idées d'affaire étrangère au point de ne me pas faire de réponse sur le nom et la demeure du copiste qui a transcrit *Mariamne*, et qui ne refusera peut-être pas d'écrire pour M. le duc de Richelieu. Enfin, si l'amitié que vous avez pour moi et que je mérite, est une des raisons qui vous font préférer Paris à Vienne, revenez donc au plus tôt retrouver votre ami. Engagez madame de Bernières à revenir à la Saint-Martin; vous retrouverez un nouveau chant de *Henri IV* *, que M. de Maisons trouve le plus beau de tous, une *Mariamne* toute changée, et quelques autres ouvrages qui vous attendent. Ma santé ne me permet pas d'aller à La Rivière, sans cela je serais assurément avec vous. Je vous gronderais bien sur l'ambassade de Vienne; mais plus je vous verrais, plus je serais charmé dans le fond de mon cœur de n'être point éloigné d'un ami comme vous.

* C'est probablement celui qui est actuellement le sixième, et qui n'est pas dans les premières editions.

## 67. — A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Octobre.

Je suis bien charmé de toutes les marques d'amitié que vous me donnez dans votre lettre, mais nullement des raisons que vous avez apportées pour empêcher notre ami de faire la fortune la plus honnête où puisse prétendre un homme de lettres et un homme d'esprit. Je consentais à le perdre quelque temps pour lui assurer une fortune le reste de sa vie. Si je n'avais écouté que mon plaisir, je n'aurais songé qu'à retenir Thiriot avec nous; mais l'amitié doit avoir des vues plus étendues, et je tiens que non-seulement il faut vivre avec nos amis, mais qu'il faut, autant qu'on le peut, les mettre en état de vivre heureux, même sans nous; mais surtout il ne faut point les faire tomber dans des ridicules. C'est rendre un bien mauvais service à Thiriot, que de le laisser imaginer un moment qu'il y ait du déshonneur à lui à être secrétaire de M. le duc de Richelieu dans son ambassade. Je serai long-temps fâché qu'il ait refusé la plus belle occasion de faire fortune qui se présentera jamais pour lui; mais je ne le serais pas moins, si c'était par une vanité mal entendue et hors de toute bienséance, qu'il perdît des choses solides. Je me flatte que vos bontés pour lui le dédommageront de ce qu'il veut perdre; mais qu'il songe bien sérieusement qu'il doit mener la véritable vie d'un homme de lettres; qu'il n'y a pour lui que ce parti, et qu'il serait bien peu digne de l'estime et de l'amitié des honnêtes gens, s'il manquait sa fortune pour être un homme inutile. Je lui écris sur cela une longue lettre que je mets dans votre

paquet : du moins il n'aura pas à me reprocher de ne lui avoir pas dit la vérité.

Je voudrais, de tout mon cœur, être avec vous; vous n'en doutez pas; il faut même que je sois dans un bien misérable état pour ne vous pas aller trouver. Je me suis mis entre les mains de Bosleduc, qui, à ce que j'espère, me guérira du mal que les eaux de Forges m'ont fait. J'en ai encore pour une quinzaine de jours. Si ma santé est bien rétablie dans ce temps-là, j'irai vous trouver; mais si je suis condamné à rester à Paris, aurez-vous bien la cruauté de rester chez vous le mois de décembre, et de donner la préférence aux neiges de Normandie sur votre ami Voltaire?

## 68. — A M. THIRIOT.

Octobre.

MON amitié, moins prudente peut-être que v[illegible]e dites, mais plus tendre que vous ne pensez, [illegible]gea, il y a plus de quinze jours, à vous proposer [illegible] de Richelieu pour secrétaire dans son ambassade. [illegible]ous en écrivis sur-le-champ, et vous me répondi[illegible] avec assez de sécheresse, que vous n'étiez pas fai[illegible] être domestique de grand seigneur. Sur cette ré[illegible]e ne songeai plus à vous faire une fortune si honte[illegible], et je ne m'occupai plus que du plaisir de [illegible] Paris, le peu de temps que j'y serai ce[illegible] jetai en même temps les yeux d'un au[illegible] côté pour le choix d'un secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de Richelieu. Plusieurs personnes se sont présentées; l'abbé Desfontaines, l'abbé Makarti*, enviaient ce poste, mais

* Mac-Carthy, de famille irlandaise.

ni l'un ni l'autre ne convenaient, pour des raisons qu'ils ont senties eux-mêmes. L'abbé Desfontaines me présenta M. Davou, son ami, pour cette place : il me répondit de sa probité. Davou me parut avoir de l'esprit. Je lui promis la place de la part de M. de Richelieu, qui m'avait laissé la carte blanche, et je dis à M. de Richelieu que vous aviez trop de défiance de vous-même et trop peu de connaissances des affaires pour oser vous charger de cet emploi. Alors je vous écrivis une assez longue lettre dans laquelle je voulais me justifier auprès de vous de la proposition que vous aviez trouvée si ridicule, et dans laquelle je vous fesais sentir les avantages que vous méprisiez. Aujourd'hui je suis bien étonné de recevoir de vous une lettre par laquelle vous acceptez ce que vous aviez refusé, et me reprochez de m'être mal expliqué. Je vais donc tâcher de m'expliquer mieux, et vous rendre un compte exact des fonctions de l'emploi que je voulais sottement vous donner, des espérances que vous y pouvez avoir, et de mes démarches depuis votre dernière lettre. Il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef. Monsieur l'ambassadeur n'a, pour l'aider dans son ministère, que l'abbé de Saint-Remi, qui est un bœuf, et sur lequel il ne compte nullement; un nommé Guiri, qui n'est qu'un valet, et un nommé Bussi, qui n'est qu'un petit garçon. Un homme d'esprit qui serait le quatrième secrétaire, aurait sans doute toute la confiance et tout le secret de l'ambassadeur.

Si l'homme qu'on demande veut des appointemens, il en aura; s'il n'en veut point, il aura mieux, et il en sera plus considéré; s'il est habile et sage, il se rendra aisément le maître des affaires sous un ambassadeur

jeune, amoureux de son plaisir, inappliqué *, et qui se dégoûtera aisément d'un travail journalier. Pour peu que l'ambassadeur fasse un voyage à la cour de France, ce secrétaire restera sûrement chargé des affaires; en un mot, s'il plaît à l'ambassadeur, et s'il a du mérite, sa fortune est assurée.

Son pis aller sera d'avoir fait un voyage dans lequel il se sera instruit, et dont il reviendra avec de l'argent et de la considération. Voilà quel est le poste que je vous destinais, ne pouvant pas vous croire assez insensé pour refuser ce qui fait l'objet de l'ambition de tant de personnes, et ce que je prendrais pour moi de tout mon cœur.

La première de vos lettres qui m'apprit cet étrange refus, me donna une vraie douleur; la seconde, dans laquelle vous me dites que vous êtes prêt d'accepter, m'a mis dans un embarras très grand; car j'avais déjà proposé M. Davou. Voici de quelle manière je me suis conduit. J'ai détaché de votre lettre deux pages qui sont écrites avec beaucoup d'esprit; j'ai pris la liberté d'y rayer quelques lignes, et je les ai lues ce matin à M. le duc de Richelieu qui est venu chez moi : il a été charmé de votre style qui est net et simple, et encore plus de la défiance où vous êtes de vous-même, d'autant plus estimable qu'elle est moins fondée. J'ai saisi ce moment pour lui faire sentir de quelle ressource et de quel agrément vous seriez pour lui à Vienne. Je lui ai inspiré un désir très vif de vous avoir auprès de lui. Il m'a promis de vous considérer comme vous le

* Le duc de Richelieu n'avait jamais daigné apprendre même l'orthographe, ce qui ne l'empêcha pas de devenir un des quarante de l'Académie Francaise. Cl.

méritez, et de faire votre fortune, bien sûr qu'il fera pour moi tout ce qu'il fera pour vous. Il est aussi dans la résolution de prendre M. Davou. Je ne sais si ce sera un rival ou un ami que vous aurez. Mandez-moi si vous le connaissez. Je voudrais bien que vous ne partageassiez avec personne la confiance que M. de Richelieu vous destine; mais je voudrais bien aussi ne point manquer à ma parole.

Voilà l'état où sont les choses. Si vous pensez à vos intérêts autant que moi, si vous êtes sage, si vous sentez la conséquence de la situation où vous êtes; en un mot, si vous allez à Vienne, il faut revenir au plus tôt à Paris, et vous mettre au fait des traités de paix. M. le duc de Richelieu m'a chargé de vous dire qu'il n'était pas plus instruit des affaires que vous, quand il fut nommé ambassadeur; et je vous réponds qu'en un mois de temps vous en saurez plus que lui. Il est d'ailleurs très important que vous soyez ici quand monsieur l'ambassadeur aura ses instructions, de peur que les communiquant à un autre, il ne s'accoutume à porter ailleurs la confiance que je veux qu'il vous donne tout entière. Tout dépend des commencemens. Il faut, outre cela, que vous mettiez ordre à vos affaires; et si vos intérêts ne passaient pas toujours devant les miens, j'ajouterais que je veux passer quelque temps avec vous, puisque je serai huit mois entiers sans vous voir. Je vous conseille ou de vendre le manuscrit de l'abbé de Chaulieu, ou d'abandonner ce projet. Vous savez que les petites affaires sont des victimes qu'il faut toujours sacrifier aux grandes vues.

Enfin, c'est à vous à vous décider. J'ai fait pour vous ce que je ferais pour mon frère, pour mon fils, pour

moi-même. Vous m'êtes aussi cher que tout cela. Le chemin de la fortune vous est ouvert; votre pis aller sera de revenir partager mon appartement, ma fortune et mon cœur.

Tout vous est bien clairement expliqué; c'est à vous à prendre votre parti. Voilà le dernier mot que je vous en dirai.

## 69. — AU MÊME.

A LA RIVIÈRE-BOURDET.

Octobre.

Vous m'avez causé un peu d'embarras par vos irrésolutions [1]. Vous m'avez fait donner deux ou trois paroles différentes à M. de Richelieu qui a cru que je l'ai voulu jouer. Je vous pardonne tout cela de bon cœur, puisque vous demeurez avec nous. Je fesais trop de violence à mes sentimens, lorsque je voulais m'arracher de vous pour faire votre fortune. Votre bonheur m'aurait coûté le mien, mais je m'y étais résolu [illegible] gré moi, parce que je penserai toute ma vie qu'i[illegible] s'oublier soi-même pour songer aux intérêts de s[illegible]. Si le même principe d'amitié qui me forçait à [illegible]e aller à Vienne, vous empêche d'y aller, et si [illegible] cela vous êtes content de votre destinée, je suis assez heureux, et je n'ai plus rien à désirer que de la santé. On

[1] M. de Voltaire ayant proposé à M. Thiriot la place de secrétaire d'ambassade de M. le duc de Richelieu, M. Thiriot la refusa d'abord, puis l'accepta, et enfin la refusa tout-à-fait pour ne pas se séparer de M. de Voltaire.*

* Thiriot était trop égoïste pour être mu par un sentiment aussi délicat. Son apathie naturelle l'aura empêché d'accepter un poste pour lequel il fallait se déplacer et changer son train de vie habituel. Cl.

me fait espérer qu'après l'anniversaire de ma petite-vérole, je me porterai bien ; mais en attendant, je suis plus mal que je n'ai jamais été. Il m'est impossible de sortir de Paris dans l'état où je suis. Je passe ma vie dans mon petit appartement; j'y suis presque toujours seul, j'y adoucis mes maux par un travail qui m'amuse sans me fatiguer, et par la patience avec laquelle je souffre. Je fis l'effort, ces jours passés, d'aller à la comédie du *Passé*, du *Présent* et de *l'Avenir* *; c'est Legrand qui en est l'auteur. Cela ne vaut pas le diable; mais cela réussira, parce qu'il y a des danses et de petits enfans. Jamais la comédie n'a été si à la mode. Le public se divertit autant de la petite troupe qui est restée à Paris, que le roi s'ennuie de la grande qui est à Fontainebleau.

Dites un peu à madame de Bernières qu'elle devrait bien m'écrire. Je sais qu'on peut se lasser à la fin d'avoir un ami comme moi qu'il faut toujours consoler. On se dégoûte insensiblement des malheureux. Je ne serai donc point surpris, quand, à la longue, l'amitié de madame de Bernières s'affaiblira pour moi; mais dites-lui que je lui suis plus attaché qu'un homme plus sain que moi ne le peut être, et que je lui promets pour cet hiver de la santé et de la gaîté.

Il n'y a nulles nouvelles ici; mais à la Saint-Martin je crois qu'on saura de mes nouvelles dans Paris.

* *Le Triomphe du Temps*, comédie en trois actes, représentée pour la première fois le 18 octobre 1724.

## 70. — A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Octobre.

Vous allez probablement achever votre automne sans Thiriot et sans moi. Voilà comme une maudite destinée dérange les sociétés les plus heureuses. Ce n'est pas assez que je sois éloigné de vous, il faut encore que je vous enlève mon substitut. Il ne tiendrait qu'à vous de revenir à la Saint-Martin, mais vos vergers vous font aisément oublier une créature aussi chétive que moi; et quand on a des arbres à planter, on ne se soucie guère d'un ami languissant.

Je suis très fâché que vous vous accoutumiez à vous passer de moi; je voudrais du moins être votre gazetier dans ce pays-ci, afin de ne vous être pas tout-à-fait inutile; mais malheureusement j'ai renoncé au monde, comme vous avez renoncé à moi. Tout ce que je sais, c'est que Dufresny est mort, et que madame de Mimeure s'est fait couper le sein. Dufresny est mort comme un poltron, et a sacrifié à Dieu cinq ou six comédies nouvelles, toutes propres à faire bâiller les saints du paradis. Madame de Mimeure a soutenu l'opération avec un courage d'amazone; je n'ai pu m'empêcher de l'aller voir dans cette cruelle occasion. Je crois qu'elle en reviendra, car elle n'est en rien changée: son humeur est toute la même. Je pourrai par la même raison revenir aussi de ma maladie, car je vous jure que je ne suis point changé pour vous, et que vous êtes la seule personne pour qui je veuille vivre.

## 71. — A LA MÊME.

### A LA RIVIÈRE, PRÈS DE ROUEN.

De Paris, novembre.

Je viens de recevoir votre lettre dans le temps que je me plaignais à Thiriot de votre silence. Il faut que vous aimiez bien à faire des reproches pour me gronder d'avoir été rendre une visite à une pauvre mourante qui m'en avait fait prier par ses parens. Vous êtes une mauvaise chrétienne de ne pas vouloir que les gens se raccommodent à l'agonie. Je vous assure qu'Étéocle aurait été voir Polynice si on lui avait fait l'opération du cancer. Cette démarche très chrétienne ne m'engagera point à revivre avec madame de Mimeure; ce n'est qu'un petit devoir dont je me suis acquitté en passant. Vous prenez encore bien mal votre temps pour vous plaindre de mes longues absences. Si vous saviez l'état où je suis, assurément ce serait moi que vous plaindriez. Je ne suis à Paris que parce que je ne suis pas en état de me faire transporter chez vous à votre campagne. Je passe ma vie dans des souffrances continuelles, et n'ai ici aucune commodité. Je n'espère pas même la fin de mes maux, et je n'envisage pour le reste de ma vie qu'un tissu de douleurs qui ne sera adouci que par ma patience à les supporter, et par votre amitié, qui en diminuera toujours l'amertume. Sans cette amitié que vous m'avez toujours témoignée, je ne serais pas à présent dans votre maison; j'aurais renoncé à vous comme à tout le monde, et j'aurais été enfermer les chagrins dont je suis accablé dans une retraite, qui est la seule chose qui convienne aux malheureux; mais j'ai été retenu par mon tendre attache-

ment pour vous. J'ai toujours éprouvé que c'est dans les temps où j'ai souffert le plus que vous m'avez marqué plus de bonté, et j'ai osé croire que vous ne vous lasseriez pas de mes malheurs. Il n'y a personne qui ne soit fatigué à la longue du commerce d'un malade. Je suis bien honteux de n'avoir à vous offrir que des jours si tristes, et de n'apporter dans votre société que de la douleur et de l'abattement; mais je vous estime assez pour ne vous point fuir dans un pareil état, et je compte passer avec vous le reste de ma vie, parce que je m'imagine que vous aurez la générosité de m'aimer avec un mauvais estomac et un esprit abattu par la maladie, comme si j'avais encore le don de digérer et de penser. Je suis charmé que Thiriot nous donne la préférence sur l'ambassade; je sens que son amitié et son commerce me sont nécessaires : c'était avec bien de la douleur que je me séparais de lui; cependant je serais très affligé s'il avait manqué sa fortune. Tout le monde le blâme ici de son refus; pour moi, je l'en aime davantage, mais j'ai toujours quelques remords de ce qu'il a négligé à ce point ses intérêts.

Vous savez que M. de Morville est chevalier de la Toison. Il y avait long-temps que le roi d'Espagne lui avait promis cette faveur. Je viens d'être témoin d'une fortune plus singulière, quoique dans un genre fort différent. La petite Livri, qui avait cinq billets à la loterie des Indes *, vient de gagner trois lots qui valent dix mille livres de rente; ce qui la rend plus heureuse que tous les chevaliers de la Toison.

* Voir sur mademoiselle de Livri, et sur ce gain à la loterie, t. XI, p. 62, la note [1] de l'Épître *les Vous et les Tu*, que Voltaire lui adressa.

La petite Lecouvreur réussit à Fontainebleau comme à Paris. Elle se souvient de vous dans sa gloire, et me prie de vous assurer de ses respects. Adieu; je n'ai plus la force d'écrire.

## 72. — A M. DE CIDEVILLE,

### CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN.

A quel misérable état faut-il que je sois réduit, de ne pouvoir répondre que de méchante prose aux vers charmans que vous m'avez envoyés? Les souffrances dont je suis accablé ne me donnent pas un moment de relâche, et à peine ai-je la force de vous écrire. *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* Vous me prenez à votre avantage, mon cher Cideville; mais si jamais j'ai de la santé, je vous réponds que vous aurez des épîtres en vers à votre tour. L'amitié et l'estime me les dicteront et me tiendront lieu du peu de génie poétique que j'avais autrefois, et qui m'a quitté pour aller vous trouver. Adieu, mon cher ami; feu ma Muse salue très humblement la vôtre qui se porte à merveille. Pardonnez à la maladie si je vous écris si peu de chose, et si je vous exprime si mal la tendre amitié que j'ai pour vous. Je salue les bonnes gens qui voudront se souvenir de moi.

## 73. — A M. L'ABBÉ NADAL,

### (SOUS LE NOM DE THIRIOT.)

Paris, 20 mars 1725.

Tout le monde admire, M. l'abbé, la grandeur de votre courage, qui ne peut être ébranlé que par les injustes sifflets dont la cabale du public vous opprime

depuis quarante ans. Pour châtier ce public séditieux, vous avez en même temps fait jouer votre *Mariamne* et fait débiter votre livre des *Vestales* : pour dernier trait, vous faites imprimer votre tragédie.

Je viens de lire la Préface de cet inimitable ouvrage; vous y dites beaucoup de bien de vous, et beaucoup de mal de M. de Voltaire et de moi. Je suis charmé de voir en vous tant d'équité et de modestie; et c'est ce qui m'engage à vous écrire avec confiance et avec sincérité.

Vous accusez M. de Voltaire d'avoir fait tomber votre tragédie *par une brigue horrible et scandaleuse.* Tout le monde est de votre avis, monsieur; personne n'ignore que M. de Voltaire a séduit l'esprit de tout Paris, pour vous faire bafouer à la première représentation, et pour empêcher le public de revenir à la seconde. C'est par ses menées et par ses intrigues qu'on entend dire si *scandaleusement* que vous êtes le plus mauvais versificateur du siècle, et le plus ennuyeux écrivain. C'est lui qui a fait berner vos *Vestales* *, vos *Machabées*, votre *Saül* et votre *Hérode*. Il faut avouer que M. de Voltaire est un bien méchant homme, et que vous avez raison de le comparer à Néron, comme vous le faites si à propos dans votre belle Préface.

Quelques personnes pourraient peut-être vous dire que la ressource des mauvais poètes, M. l'abbé, a toujours été de se plaindre de la cabale; que Pradon, votre devancier, accusait M. Racine d'avoir fait tomber sa

* *Histoire des Vestales*, 1 vol. in-12. *Les Machabées* et *Antiochus* dont il est fait mention dans le cours de cette lettre, sont la même pièce de théâtre; elle fut jouée en 1722, et imprimée en 1723. *Mariamne* fut jouée et imprimée en 1725.

*Phèdre*, et que Debrie, à qui on prétend que vous ressemblez en tout si parfaitement,

> Pour disculper ses œuvres insipides,
> En accusait et le froid et le chaud :
> Le froid, dit-il, fit choir mes *Héraclides*, *
> Et la chaleur fit tomber mon *Lourdaud*.
> Mais le public, qui n'est point en défaut,
> Et dont le sens s'accorde avec le nôtre,
> Dit à cela : Taisez-vous, grand nigaud;
> C'est le froid seul qui fit choir l'un et l'autre.

On pourrait ajouter que personne ne peut avoir assez d'autorité pour empêcher le public de prendre du plaisir à une tragédie, et qu'il n'y a que l'auteur qui puisse avoir ce crédit; mais vous vous donnerez bien de garde d'écouter tous ces mauvais discours.

On dit même que ce n'est pas d'aujourd'hui que vous faites imprimer des Préfaces pleines d'injures à la tête de vos tragédies sifflées. Quelques curieux se souviennent qu'il y a deux ans, vous imputâtes à M. de Lamotte et à ses amis la chute d'un certain *Antiochus*, et que vous accusâtes mademoiselle Lecouvreur, qui représentait votre premier rôle, d'avoir mal joué une fois en sa vie, de peur que vous ne fussiez applaudi une fois en la vôtre.

Il est vrai pourtant, et j'en suis témoin, qu'à la première représentation de votre *Mariamne*, il y avait une cabale dans le parterre; elle était composée de plusieurs personnes de distinction de vos amis, qui, pour vingt sols par tête, étaient venus vous applaudir. L'un d'eux même présentait publiquement des billets

* Cette épigramme de J. B. Rousseau, la douzième du Livre IIIe, dirigée d'abord contre Debrie, le fut ensuite contre Danchet, auteur comme lui d'une mauvaise tragédie des *Héraclides*. Elle fut jouée en décembre 1719.

*gratis* à tout le monde; mais quelques-uns de ses partisans, ennuyés malheureusement de votre pièce, rendaient publiquement l'argent, en disant : « Nous aimons mieux payer, et siffler comme les autres. »

Je vous épargne mille petits détails de cette espèce, et je me hâte de répondre aux choses obligeantes que vous avez imprimées sur mon compte.

Vous dites que je suis intimement attaché à M. de Voltaire, et c'est à cela que je me suis reconnu. Oui, monsieur, je lui suis tendrement dévoué par estime, par amitié, et par reconnaissance.

Vous dites que je récite ses vers souvent : c'est la différence, M. l'abbé, qui doit être entre les amis de M. de Voltaire et les vôtres, si vous en avez.

Vous m'appelez facteur de bel esprit; je n'ai rien de bel esprit, je vous jure : je n'écris en prose que dans les occasions pressantes, jamais en vers; et l'on sait que je ne suis pas poète, non plus que vous, mon cher abbé.

Vous me reprochez de rapporter à M. de Voltaire les avis du public; j'avoue que je lui apprends avec sincérité les critiques que j'entends faire de ses ouvrages, parce que je sais qu'il aime à se corriger, et qu'il ne répond jamais aux mauvaises satires que par le silence, comme vous l'éprouvez heureusement; et aux bonnes critiques, par une grande docilité.

Je crois donc lui rendre un vrai service, en ne lui célant rien de ce qu'on dit de ses productions. Je suis persuadé que c'est ainsi qu'il en faut user avec tous les auteurs raisonnables; et je veux bien même faire ici, par charité pour vous, ce que je fais souvent par estime et par amitié pour lui.

Je ne vous cacherai donc rien de tout ce que j'enten-

dais dire de vous, lorsqu'on jouait votre *Mariamne.* Tout le monde y reconnut votre style; et quelques mauvais plaisans, qui se ressouvenaient que vous étiez l'auteur des *Machabées*, d'*Hérode* et de *Saül*, disaient que vous aviez mis l'ancien *Testament* en vers burlesques : ce qui est vraiment *horrible et scandaleux.*

Il y en avait qui, ayant aperçu les gens que vous aviez apostés pour vous applaudir, et les archers que vous aviez mis en sentinelle dans le parterre, où ils étaient forcés d'entendre vos vers, disaient :

> Pauvre Nadal, à quoi bon tant de peine?
> Tu serais bien sifflé sans tout cela.

D'autres citaient les *Satires* de M. Rousseau, dans lesquelles vous tenez si dignement la place de l'abbé Pic.

Enfin, monsieur, il n'y avait ni grand ni petit qui ne vous accablât de ridicule; et moi, qui suis naturellement bon, je sentais une vraie peine de voir un vieux prêtre si indignement vilipendé par la multitude. J'en ai encore de la compassion pour vous, malgré les injures que vous me dites, et même malgré vos ouvrages; et je vous assure que je suis du meilleur de mon cœur, tout à vous, TIRIOT. *

* Cette pièce est tirée des manuscrits de M. Antoine, artiste sculpteur. Il est à remarquer que M. de Voltaire a écrit toute sa vie *Tiriot* le nom de *Thiriot*, son ami de l'enfance. **

(*Note de l'édition en 42 vol. in-8°.*)

** Ainsi que je l'ai dit ailleurs, il faudrait écrire *Thiériot*, mais je me suis conformé à l'usage qui a prévalu, et dans toute cette édition j'ai écrit *Thiriot*.

## 74. — A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Ce lundi au soir, juin.

Je vins hier à Paris, madame, et je vis le ballet des *Élémens* qui me parut bien joli. L'auteur * est indigne d'avoir fait un ouvrage si aimable. Je compte apporter une nouvelle lettre de cachet qui rendra la liberté à notre pauvre abbe Desfontaines. Je verrai samedi *Mariamne* avec vous, et je vous suivrai à La Rivière. Tous ces projets-là sont bien agréables pour moi, s'ils vous font quelque plaisir.

Je suis d'ailleurs assez content de mon voyage de Versailles; et, sans votre absence et quelques indigestions, je serais plus heureux qu'à moi n'appartient. J'apprends que vous n'avez jamais eu tant de santé. Vous auriez bien dû me faire le plaisir de me l'apprendre. Mes respects à M. de Bernières. Ayez la bonté de faire tenir à l'abbé Desfontaines la lettre que je lui écris.

J'embrasse notre ami Thiriot.

## 75. — A M. THIRIOT,

CHEZ MADAME DE BERNIÈRES, A LA RIVIÈRE-BOURDET.

Paris, 25 juin.

J'ai toujours bien de l'amitié pour vous, grande aversion pour les tracasseries, et beaucoup d'envie d'aller jouir de la tranquillité chez madame de Bernières; mais je n'y veux aller qu'en cas que je sois sûr d'être un peu désiré. Je ferais mille lieues pour aller la voir, si elle a toujours la même amitié pour moi; mais je ne ferais pas un stade si son amitié est diminuée

* Le poète Roi.

d'un grain. Je devine que le chevalier Desalleurs est à La Rivière, et que vous y passez une vie bien douce. Je ne sais si M. de Bernières se dispose à partir : il n'entend pas parler de moi, ni moi de lui. Nous ne nous rencontrons pas plus que s'il demeurait au Marais, et moi aux Incurables. Je saurai probablement de ses nouvelles par madame de Bernières. Mandez-moi comment elle se porte, si elle est bien gourmande, si Silva lui a envoyé son ordonnance, si elle est bien enchantée du chevalier Desalleurs, si ledit chevalier, toujours bien sain, bien dormant et bien....., se dit toujours malade; enfin, si on veut me souffrir dans l'ermitage. Je ne sais aucune nouvelle, ni ne m'en soucie; j'attends des vôtres et vous embrasse de tout mon cœur

## 76. — A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Ce mercredi 27 juin.

Je sors de chez Silva à qui j'ai envoyé quatre fois inutilement demander votre ordonnance; il m'a paru aussi difficile d'en avoir une de médecin que du roi. Enfin, Silva vient de me dire que les morceaux d'une boule de fer étaient aussi bons que la boule en entier. Mais, pour moi, je puis vous assurer que le régime vaut mieux que toutes les boules de fer du monde. Je ne me sers plus que de ce remède, et je m'en trouve si bien, que je serais déjà chez vous par le coche ou par les batelets, sans la lettre que M. Thiriot m'a écrite. Il m'a mandé que vous et lui seriez fort aises de me recevoir, mais qu'il ne me conseillait pas de venir sans avoir auparavant donné de l'argent * à M. de Bernières.

* Il paraît certain que malgré son intimité dans la maison du président de Bernières, M. de Voltaire y paya toujours sa pension. On le

Je n'ai jamais plus vivement senti ma pauvreté qu'en lisant cette lettre. Je voudrais avoir beaucoup d'argent à lui donner; car on ne peut payer trop cher le plaisir et la douceur de vivre avec vous. J'envie bien la destinée de M. Desalleurs, qui a porté à La Rivière-Bourdet son indifférence et ses agrémens; je m'imagine que vous avez volontiers oublié tout le monde dans votre charmante solitude, et que qui vous manderait des nouvelles de ce pays-ci, fût-ce des nouvelles de votre mari, vous importunerait beaucoup.

Je ne sais autre chose que le risque où le roi Stanislas a été d'être empoisonné. On a arrêté l'empoisonneur, et on attend de jour en jour des éclaircissemens sur cette aventure. Les dames du palais partiront, je crois, le 10, pour aller chercher leur reine [1]. Je crois M. de Luxembourg parti pour Rouen. Voilà tout ce que je sais. Tout le monde dit dans Paris que je suis dévot et brouillé avec vous, et cela parce que je ne suis point à La Rivière, et que je suis souvent chez la femme * au miracle du faubourg Saint-Antoine [2]. Le vrai pourtant est que je vous aime de tout mon cœur, comme vous m'aimiez autrefois, et que je n'aime Dieu que très médiocrement, dont je suis très honteux.

Je ne sais point du tout si M. de Bernières ira vous

voit par cette lettre, par la suivante, et par une déclaration formelle qu'il en fait dans un autre endroit de ses ouvrages.

[1] Marie Leczinska, fille de Stanislas, devenue reine de France par son mariage avec Louis xv.

* C'est une madame Lafosse en mémoire de qui on fit depuis, dans le faubourg Saint-Antoine, une magnifique procession qui avoit, je crois, ieu le dimanche de la Trinité.

[2] On ne sait ce que c'est que ce miracle où Voltaire est pour quelque chose. Il en est encore question dans la lettre du 20 auguste à la présidente de Bernières.

voir, et vous savez si j'y dois aller. Mandez-moi ce que vous souhaitez ; ce sont vos intentions qui règlent mes désirs. Adieu : soit à La Rivière, soit à Paris, je vous suis attaché pour toujours, avec la tendresse la plus vive.

## 77. — A LA MÊME.

Juin.

Me voici donc prisonnier dans le camp ennemi, faute d'avoir de quoi payer ma rançon pour aller à La Rivière, que j'avais appelée ma patrie. En vérité, je ne m'attendais pas que jamais votre amitié pût souffrir que l'on mît de pareilles conditions dans le commerce. J'arrive de Maisons où j'ai enfin la hardiesse de retourner. Je comptais de là aller à La Rivière, et passer le mois de juillet avec vous. Je me fesais un plaisir d'aller jouir auprès de vous de la santé qui m'est enfin rendue. Vous ne m'avez vu que malade et languissant. J'étais honteux de ne vous avoir donné jusqu'à présent que des jours si tristes, et je me hâtais de vous aller offrir les prémices de ma santé. J'ai retrouvé ma gaîté, et je vous l'apportais; vous l'auriez augmentée encore. Je me figurais que j'allais passer des journées délicieuses. M. de Bernières même pourrait bien ne pas venir à La Rivière si tôt. En vérité, je suis plus fait pour vivre avec vous que lui, et surtout à la campagne ; mais la fortune arrange les choses tout de travers. Je ne veux pourtant pas que notre amitié dépende d'elle : pour moi, il me semble que je vous aimerai de tout mon cœur, malgré toutes les guenilles qui nous séparent, et malgré vous-même. J'apprends, en arrivant à Paris, que d'Entragues vient de s'enfuir en Hollande; c'est une affaire bien singulière, et qui fait bien du bruit.

On parle de madame de Prie, de traitans, de quatorze cent mille francs, de signatures; mais on prétend qu'on va le faire revenir pour tenir le biribi. La reine d'Espagne et madame de Beaujolais arrivèrent avant-hier. La reine d'Espagne vit à Vincennes à l'espagnole, et madame de Beaujolais vivra au Palais-Royal à la française, et peut-être à la d'Orléans. Les dames du palais partent le 18 : voilà les nouvelles publiques. Les particulières sont que madame d'Egmont partage avec madame de Prie les faveurs du premier ministre, sans partager le ministère. On dit aussi que vous n'avez plus d'amitié pour moi, mais je n'en crois rien. Je me soucie très peu du reste. Je vous aime de tout mon cœur, et vous prie instamment de m'écrire souvent. Mandez-moi si vous vous portez bien, si la boule de fer vous fait digérer, si vous devenez bien savante; pour moi, j'ai presque fini mon poëme, j'ai achevé la comédie de *l'Indiscret*, je n'ai plus d'autre affaire que celle de mon plaisir; et par conséquent, je serais à La Rivière si vous étiez encore pour moi ce que vous avez été.

## 78. — A LA MÊME.

Forges, juillet.

Je reçois dans ce moment votre lettre avec celle de M. le duc de Richelieu. J'ai écrit sur-le-champ à M. de Maisons et à M. Bertier *, quoique je ne pense pas que, quand M. de Lézeau a un procès, il puisse avoir besoin de recommandation. Je crois que les eaux me feront grand bien, puisqu'elles ne me font pas de mal. Madame

* Louis-Bénigne Bertier de Sauvigni, président en la cinquième chambre des enquêtes; mort en 1745.

de Béthune arriva hier à Forges. On attend madame de Guise et madame de Prie, qui peut-être ne viendront point. Si vous me promettez de m'envoyer bien exactement les nouvelles à la main que vous recevez toutes les semaines, je vous dirai pourquoi M. de La Trimouille* est exilé de la cour. C'est pour avoir mis très souvent la main dans la brayette de sa majesté très-chrétienne. Il avait fait un petit complot avec M. le comte de Clermont, de se rendre tous deux les maîtres des chausses de Louis XV, et de ne pas souffrir qu'un autre courtisan partageât leur bonne fortune. M. de La Trimouille, outre cela, rendait au roi des lettres de mademoiselle de Charolais, dans lesquelles elle se plaignait continuellement de M. le Duc. Tout cela me fait très bien augurer de M. de La Trimouille, et je ne saurais m'empêcher d'estimer quelqu'un qui, à seize ans, veut besogner son roi et le gouverner. Je suis presque sûr que cela fera un très bon sujet. Le roi ira sûrement à Fontainebleau les premiers jours de septembre, et il y aura comédie. M. de Richelieu ira à Vienne au mois de novembre. Pour moi, j'ai grande envie de passer avec vous tout le mois d'août, et de ne point aller à Vienne.

* Charles-Aimé Armand de La Trimouille, alors premier gentilhomme de la chambre du roi, se signala par la suite à la bataille de Guastalla, fut fait pair de France, membre de l'Académie Française, et mourut en 1741, dans sa trente-quatrième année.

## 79. — A LA MÊME.

A Paris, ce 23 juillet.

Depuis que je ne vous ai écrit, une foule d'affaires m'est survenue. La moindre est le procès que je renouvelle contre le testament de mon père. Les peines que je me donne tous les jours m'ont bientôt ôté le peu de santé que l'espérance de vous voir m'avait rendu. Je mène ici une vie de damné; tandis que Thiriot et vous, vous avez l'air d'être dans les limbes à votre campagne. Il n'y a plus d'apparence que je revoie La Rivière-Bourdet. Voilà qui est fait; il n'y a point de repos pour moi jusqu'à l'impression de *Henri IV*. Je ne vous dirai point combien la situation où je me trouve est douloureuse. Vous n'êtes pas assez fâchée de vivre sans moi pour que je vous montre toute mon affliction. Je vous prie seulement de me rendre un petit service dans votre ville de Rouen. Un de vos coquins d'imprimeurs a imprimé depuis peu *Mariamne;* j'en ai un exemplaire entre les mains. Si, par le moyen de M. Thiriot, je pouvais savoir quel est l'imprimeur qui m'a joué ce tour, j'en ferais incessamment saisir les exemplaires. Il peut mieux que personne être informé de cela. Je ne lui écris point pour l'en prier; car je compte que c'est tout un d'écrire à vous ou à lui; et d'ailleurs, en vérité, je n'ai pas un moment de temps. Qu'il me pardonne donc ma négligence, et qu'il ait la bonté, quand il ira à Rouen, de dénicher un peu le faquin qui a donné ma *Mariamne*. Elle est pleine de fautes grossières et de vers qui ne sont point de moi; j'en suis dans une colère de père qui voit ses enfans maltraités, et cela m'oblige de faire imprimer ma *Mariamne* plus tôt que je ne l'avais ré-

solu, et dans un temps très peu favorab e. Il pleut des vers à Paris. M. de Lamotte veut absolument faire jouer son *Œdipe;* M. de Fontenelle fait des comédies tous les jours. Tout le monde fait des poëmes épiques; j'ai mis les poëmes à la mode, comme Langlée y avait mis les falbalas. Si vous voulez des nouvelles, messieurs du clergé refusent de payer le cinquantième, et je m'imagine que, sur cela, la noblesse et le tiers-état pourront bien penser de même. Les dames du palais partent demain, à l'exception de madame la maréchale de Villars, qui est retenue par une perte de sang. Madame de Prie a pris les devans avec madame de Tallard, et avant de partir m'a donné un ordre pour le concierge de sa maison de Fontainebleau, où j'ai un appartement cet automne. Je verrai le mariage de la reine; je ferai des vers pour elle *, si elle en vaut la peine. J'en ferais plus volontiers pour vous, si vous m'aimiez. Voilà le papier qui me manque. Adieu; je vous aime de tout mon cœur.

## 80. — A LA MÊME.

A Paris, à la Comédie, ce 20 auguste.

DEPUIS un mois entier, je suis entouré de procureurs, de charlatans, d'imprimeurs et de comédiens. J'ai voulu tous les jours vous écrire, et n'en ai pas encore trouvé le moment. Je me réfugie actuellement dans une loge de comédienne pour me livrer au plaisir de m'entretenir avec vous, pendant qu'on joue *Mariamne*, et *l'Indiscret* pour la seconde fois. Cette petite pièce fut représentée avant-hier samedi, avec assez de succès; mais il me parut que les loges étaient encore plus contentes que le parterre. Dancourt et Legrand ont accou-

* Voir vol. XI, page 51, Épître XXIII.

tumé le parterre au bas comique et aux grossièretés, et insensiblement le public s'est formé le préjugé, que de petites pièces en un acte doivent être des farces pleines d'ordures, et non pas des comédies nobles où *les mœurs soient respectées. Le peuple n'est pas content quand* on ne fait rire que l'esprit; il faut le faire rire tout haut, et il est difficile de le réduire à aimer mieux des plaisanteries fines que des équivoques fades, et à préférer Versailles à la rue Saint-Denis. *Mariamne* est enfin imprimée de ma façon, après trois éditions subreptices qui en ont paru coup sur coup.

Au reste, ne croyez pas que je me borne dans Paris à faire jouer des tragédies et des comédies. Je sers Dieu et le diable tout à la fois assez passablement. J'ai dans le monde un petit vernis de dévotion que le miracle du faubourg Saint-Antoine m'a donné. La femme au miracle * est venue ce matin dans ma chambre. Voyez-vous quel honneur je fais à votre maison, et en quelle odeur de sainteté nous allons être? M. le cardinal de Noailles a fait un beau mandement à l'occasion du miracle; et pour comble ou d'honneur ou de ridicule, je suis cité dans ce mandement. On m'a invité en cérémonie à assister au *Te Deum* qui sera chanté à Notre-Dame en actions de grâces de la guérison de madame Lafosse. M. l'abbé Couet, grand-vicaire de son éminence, m'a envoyé aujourd'hui le mandement. Je lui ai envoyé une *Mariamne*, avec ces petits vers-ci :

Vous m'envoyez un mandement,
Recevez une tragédie,
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la comédie.

Ah! ma chère présidente, qu'avec tout cela je suis

* Voir ci-dessus, page 132.

quelquefois de mauvaise humeur de me trouver seul dans ma chambre, et de sentir que vous êtes à trente lieues de moi! Vous devez être dans le pays de Cocagne. M. l'abbé d'Amfreville, avec son ventre de prélat et son visage de chérubin, ne ressemble pas mal au roi de Cocagne. Je m'imagine que vous faites des soupers charmans; que l'imagination vive et féconde de madame du Deffand et celle de M. l'abbé d'Amfreville en donnent à notre ami Thiriot, et qu'enfin tous vos momens sont délicieux. M. le chevalier Desalleurs est-il encore avec vous? Il m'avait dit qu'il y resterait tant qu'il y trouverait du plaisir : je juge qu'il y demeurera long-temps.

Adieu; je pars incessamment pour Fontainebleau; conservez-moi toujours bien de l'amitié. Adieu, adieu.

## 81. — A LA MÊME.

A Versailles, septembre.

Hier, à dix heures et demie, le roi déclara qu'il épousait la princesse de Pologne, et en parut très content. Il donna son pied à baiser à M. d'Épernon, et son cu à M. de Maurepas, et reçut les complimens de toute sa cour, qu'il mouille tous les jours à la chasse par la pluie la plus horrible. Il va partir dans le moment pour Rambouillet, et épousera mademoiselle Leczinska à Chantilli. Tout le monde fait ici sa cour à madame de Bezenval, qui est un peu parente de la reine. Cette dame, qui a de l'esprit, reçoit avec beaucoup de modestie les marques de bassesse qu'on lui donne. Je la vis hier chez M. le maréchal de Villars. On lui demanda à quel degré elle était parente de la reine; elle répondit que les reines n'avaient point de parens. Les noces de Louis xv font tort au pauvre Voltaire. On ne parle de

payer aucune pension, ni même de les conserver; mais en récompense on va créer un nouvel impôt pour avoir de quoi acheter des dentelles et des étoffes pour la demoiselle Leczinska. Ceci ressemble au mariage du soleil qui fesait murmurer les grenouilles. Il n'y a que trois jours que je suis à Versailles, et je voudrais déjà en être dehors. La Rivière-Bourdet me plaira plus que Trianon et Marli, et je ne veux dorénavant d'autre cour que la vôtre. Mandez-moi des nouvelles de votre santé. Digérez-vous bien? allez-vous souvent aux spectacles? avez-vous fait dire à Dufresne et à la Lecouvreur de jouer *Mariamne?* L'abbé Desfontaines est-il en liberté? Thiriot est-il toujours bien sémillant? Conservez-moi votre amitié, dont je fais plus de cas que d'une pension et de ceux qui la donnent.

## 82. — A LA MÊME.

A Fontainebleau, ce vendredi 17 septembre.

Pendant que Louis xv et Marie-Sophie-Félicité de Pologne sont, avec toute la cour, à la Comédie Italienne, moi qui n'aime point du tout ces pantalons étrangers, et qui vous aime de tout mon cœur, je me renferme dans ma chambre pour vous mander les balivernes de ce pays-ci, que vous avez peut-être quelque curiosité d'apprendre. 1°. M. de La Vrillière * vient de mourir cette nuit à Fontainebleau, et M. le maréchal de Grammont est mort à Paris à la même heure. Ils ont assurément

* Le maréchal de Grammont mourut le 16 septembre 1725, et le marquis de La Vrillière ** dans la nuit du 16 au 17. Aussi cette lettre de Voltaire datée du 7 septembre dans l'édition de Kehl, doit l'être du 17.

** Père de Louis Phelypeaux, comte de Saint-Florentin, et ensuite duc de La Vrillière, auquel Voltaire écrivit le 9 mai 1777.

bien mal pris leur temps tous deux; car au milieu de tout le tintamarre du mariage du roi leurs morts ne feront pas le moindre petit bruit.

Ces jours passés, le carrosse de M. le prince de Conti * renversa en passant le pauvre Martinot, horloger du roi, qui fut écrasé sous les roues, et mourut sur-le-champ. On ne prendra pas plus garde à la mort de MM. de La Vrillière et de Grammont qu'à celle de Martinot, à moins que quelqu'un n'ose demander, malgré les survivances, la place de secrétaire d'état et celle de colonel des gardes. Cependant on fait tout ce qu'on peut ici pour réjouir la reine.

Le roi s'y prend très bien pour cela. Il s'est vanté de lui avoir donné sept sacremens pour la première nuit, mais je n'en crois rien du tout. Les rois trompent toujours leurs peuples. La reine fait très bonne mine, quoique sa mine ne soit point du tout jolie. Tout le monde est enchanté ici de sa vertu et de sa politesse. La première chose qu'elle a faite, a été de distribuer aux princesses et aux dames du palais toutes les bagatelles magnifiques qu'on appelle sa corbeille : cela consistait en bijoux de toute espèce, hors des diamans. Quand elle vit la cassette où tout cela était arrangé : « Voilà, dit-elle, la première fois de ma vie que j'ai pu « faire des presens. » Elle avait un peu de rouge le jour du mariage, autant qu'il en faut pour ne pas paraître pâle. Elle s'évanouit un petit instant dans la chapelle, mais seulement pour la forme. Il y eut le même jour comédie. J'avais préparé un petit divertissement que M. de Mortemar ne voulut point faire exécuter. On

* Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, mort en 1727, dans sa trente-deuxième année.

donna à la place *Amphitryon* et *le Médecin malgré lui*; ce qui ne parut pas trop convenable. Après le souper, il y eut un feu d'artifice avec beaucoup de fusées, et très peu d'invention et de variété; après quoi le roi alla *se préparer à faire un dauphin*. Au reste, c'est ici un bruit, un fracas, une presse, un tumulte épouvantable. Je me garderai bien, dans ces premiers jours de confusion, de me faire présenter à la reine; j'attendrai que la foule soit écoulée, et que sa majesté soit un peu revenue de l'étourdissement que tout ce sabbat doit lui causer; alors je tâcherai de faire jouer *Œdipe* et *Mariamne* devant elle; je lui dédierai l'un et l'autre : elle m'a déjà fait dire qu'elle serait bien aise que je prisse cette liberté. Le roi et la reine de Pologne, car nous ne connaissons plus ici le roi Auguste, m'ont fait demander le poëme de *Henri IV*, dont la reine a déjà entendu parler avec quelque éloge; mais il ne faut ici se presser sur rien. La reine va être fatiguée incessamment des harangues des compagnies souveraines; ce serait trop que de la prose et des vers en même temps. J'aime mieux que sa majesté soit ennuyée par le parlement et par la chambre des comptes que par moi.

Vous qui êtes reine à La Rivière, mandez-moi, je vous en prie, si vous êtes toujours bien contente dans votre royaume. Je vous assure que je préfère bien dans mon cœur votre cour à celle-ci, surtout depuis qu'elle est ornée de madame du Deffand et de M. l'abbé d'Amfreville. Je vous aime tendrement et vous embrasse mille fois. Adieu.

## 83. — A LA MÊME.

A Fontainebleau, le 8 octobre.

Je viens de recevoir une lettre sans date de notre ami Thiriot, par laquelle il me mande que vous avez été malade, sans m'en spécifier le temps. Je vous assure que je me trouve bien malheureux de n'avoir pu être auprès de vous. Ce qu'on appelle si faussement les plaisirs de la cour ne vaut pas la satisfaction de consoler ses amis. Soyez sûre qu'il m'est plus doux de partager vos souffrances que de faire ici ma cour à notre nouvelle reine. J'ai été quelque temps sans vous écrire, parce que je n'ai pas ici un moment à moi. Il a fallu faire jouer *Œdipe, Mariamne* et *l'Indiscret*. J'ai été quelque temps à Belebat * avec madame de Prie. D'ailleurs, je me suis trouvé presque toujours en l'air, maudissant la vie de courtisan, courant inutilement après une petite fortune qui semblait se présenter à moi, et qui s'est enfuie bien vite dès que j'ai cru la tenir, regrettant à mon ordinaire, vous, vos amis et votre campagne, ayant bien de l'humeur et n'osant en montrer, voyant bien des ridicules et n'osant les dire, n'étant pas mal auprès de la reine, très bien avec madame de Prie, et tout cela ne servant à rien qu'à me faire perdre mon temps et à m'éloigner de vous. Je vais dans le moment chercher M. de Gervasi; et, s'il va à La Rivière-Bourdet, je vais bien envier sa destinée. Je vous avertis d'avance, ma chère reine, que M. de Gervasi et tous les médecins de la faculté vous seront inutiles, si vous n'avez pas un régime exact; et qu'avec ce régime vous pourrez vous

* Dans le Théâtre, j'ai imprimé *Bellebat,* et j'ai eu tort, il faut *Belebat,* de l'ancienne orthographe *Bel-esbat.*

passer d'eux à merveille. Mettez la main sur la conscience, et avouez que vous avez été quelquefois un peu gourmande. C'est un vilain vice auquel je vous ai vue très adonnée, et je vous dirai comme Voiture :

*Que vous étiez bien plus heureuse,*
*Lorsque vous étiez autrefois,*
*Je ne veux pas dire amoureuse,*
*La rime le dit toutefois !* [1]

Aimez et mangez un peu moins : l'école de Salerne ne peut vous donner de meilleurs conseils. Mandez-moi donc, je vous en conjure, comment vous vous portez. Thiriot m'a écrit que votre maudit rhumatisme vous a quittée; mais n'a-t-il laissé nulle impression ? Vos yeux ont-ils beaucoup souffert ? êtes-vous parfaitement guérie ? pourquoi faut-il que vous me négligiez assez pour me laisser ignorer l'état où vous avez été, et celui où vous êtes ? Je passai hier tout le soir avec madame de Lusbourg * à parler de vous. Elle vous aime de tout son cœur; elle pense comme moi; elle aimerait bien mieux être à La Rivière qu'à Fontainebleau. La pauvre femme sèche ici sur pied. On a brûlé sa maison, et on ne parle pas encore de la dédommager. Cela doit apprendre aux particulières à se piquer un peu moins de loger chez elles des reines. Madame de Lusbourg demande justice et ne l'obtient point. Jugez ce qu'il arrivera de moi, chétif, qui ne suis ici que pour demander des grâces. Ah! madame! je ne suis pas ici dans mon élément; ayez pitié d'un pauvre homme qui a abandonné La Rivière-Bourdet sa patrie, pour un pays étran-

[1] Ces vers font partie d'un impromptu fort joli que Voiture fit à Ruel pour la régente Anne d'Autriche.

* C'est sans doute la comtesse de Lutzelbourg, à laquelle Voltaire a écrit beaucoup de lettres.

ger. Insensé que je suis! Je pars dans deux jours, avec M. le duc d'Antin pour aller à Bellegarde voir le roi Stanislas; car il n'y a sottise dont je ne m'avise. De là je retourne à Belebat une seconde fois, avec madame de Prie. Ce sera dans ce temps-là à peu près que mes affaires seront finies ou manquées. Je ne vous promets plus de venir à La Rivière; mais seriez-vous bien étonnée si vous m'y voyiez arriver les premiers jours de novembre? Je vous jure que je n'ai jamais eu plus envie de vous voir. Je songe à vous au milieu des occupations, des inquiétudes, des craintes, des espérances qui agitent tout le monde en ce pays-ci; mais vous m'oubliez dans votre oisiveté; vous avez raison: quand on est avec madame du Deffand et M. l'abbé d'Amfreville, il n'y a personne qu'on ne puisse oublier. Je les assure de mes très humbles respects, aussi-bien que le maître de la maison. Adieu, ma chère reine; comptez sur ma respectueuse et tendre amitié pour toute ma vie.

## 84. — A M. THIRIOT.

A Fontainebleau, ce 17 octobre.

Je mérite encore mieux vos critiques que *Mariamne*, mon cher Thiriot. Un homme qui reste à la cour, au lieu de vivre avec vous, est le plus condamnable des humains, ou plutôt le plus à plaindre. J'ai eu la sottise d'abandonner mes talens et mes amis pour des fumées de cour, pour des espérances imaginaires. Je viens d'écrire sur cela une longue jérémiade à madame de Bernières. Vous auriez bien dû ne pas attendre si tard à m'informer des nouvelles de sa santé. Réparez cela en m'écrivant souvent, et surtout en l'empêchant de manger trop.

En vérité, mon cher Thiriot, si madame de Bernières veut garder un régime exact, je suis sûr qu'elle se portera à merveille. Mettez-lui bien cela dans la tête, et qu'elle renonce à la gourmandise et à la medecine. J'ai déjà abandonné tout-à-fait la dernière, et m'en trouve bien. Si je puis prendre sur moi de me passer de tourtes et de sucreries, comme je me passe de Gervasi, d'Helvétius et de Silva, je serai aussi gras et aussi cochon que vous incessamment.

J'ai vu ici un moment le chevalier Desalleurs qui vint monter sa garde, et qui s'enfuit bien vite après. Je ne me portais pas trop bien dans ce temps-là : à peine eus-je le temps de lui demander des nouvelles de La Rivière; il m'échappa comme un éclair. Mandez-moi s'il est encore avec vous autres, et s'il jouit de la béatitude tranquille où vous êtes depuis trois mois.

J'ai été ici très bien reçu de la reine *. Elle a pleuré à *Mariamne*, elle a ri à *l'Indiscret*; elle me parle souvent; elle m'appelle *mon pauvre Voltaire*. Un sot se contenterait de tout cela; mais malheureusement j'ai pensé assez solidement pour sentir que des louanges sont peu de chose, et que le rôle d'un poète à la cour traîne toujours avec lui un peu de ridicule, et qu'il n'est pas permis d'être en ce pays-ci sans aucun établissement. On me donne tous les jours des espérances dont je ne me repais guère. Vous ne sauriez croire, mon cher Thiriot, combien je suis las de ma vie de courtisan. *Henri IV* est bien sottement sacrifié à la cour de Louis XV. Je pleure les momens que je lui dérobe. Le

* C'est vraisemblablement à cette époque que M. de Voltaire présenta à la reine l'Épître XXIII mentionnée en la note de la page 137 ci-dessus.

pauvre enfant devrait déjà paraître *in-4°* en beau papier, belle marge, beau caractère. Ce sera sûrement pour cet hiver, quelque chose qui arrive. Vous trouverez, je crois, cet ouvrage un peu autrement travaillé que *Mariamne*. L'épique est mon fait, ou je suis bien trompé, et il me semble qu'on marche bien plus à son aise dans une carrière où on a pour rival un Chapelain, Lamotte et Saint-Didier, que dans celle où il faut tâcher d'égaler Racine et Corneille. Je crois que tous les poètes du monde se sont donné rendez-vous à Fontainebleau. Saint-Didier a apporté son *Clovis* à la reine, avec une épître en vers du même style. Roi vient se proposer pour des ballets. La reine est tous les jours assassinée d'odes pindariques, de sonnets, d'épîtres et d'épithalames. Je m'imagine qu'elle a pris les poètes pour les fous de la cour; et, en ce cas, elle a grande raison; car c'est une grande folie à un homme de lettres d'être ici. Ils ne donnent du plaisir ni n'en reçoivent. Adieu. Savez-vous que M. le duc de Nevers s'est battu avec M. le comte de Brancas, dans la salle des gardes de la reine d'Espagne? Voilà les seules nouvelles que je sache. Tout ce qui se passe ici est si simple, si uni, si ennuyeux, qu'il n'y a pas moyen d'en parler. Adieu; je vous embrasse et vous aime.

## 85. — A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Fontainebleau, ce 18 octobre.

Gervasi va partir pour vous aller voir; j'en voudrais bien faire autant; mais jamais mon goût n'a décidé de ma conduite. Je me flatte qu'il vous trouvera en bonne santé, et que ce sera un voyage d'ami plutôt que de médecin. Il vous dira toutes les petites nouvelles de

la cour, dont je ne vous parle point. Ne m'en sachez pas mauvais gré. J'aime bien mieux, quand je vous écris, vous parler de vous que de ce qui se passe ici. Je suis bien plus inquiet de votre santé, et plus occupé de ce *qui vous regarde, que de toutes les tracasseries de* Fontainebleau. Je vais demain à Bellegarde; je vous en prie, que je retrouve une lettre de vous à mon retour. Mademoiselle Lecouvreur, qui, je crois, vous écrit souvent, me charge encore de vous assurer de ses respects. Elle réussit ici à merveille. Elle a enterré la Duclos. La reine lui a donné hautement la préférence. Elle oublie, au milieu de ses triomphes, qu'elle me hait. N'allez pas oublier, au milieu de vos rhumatismes, que vous m'avez aimé, et rompez un peu le silence que vous gardez avec moi, ou du moins faites-moi écrire par votre chancelier; surtout faites-moi savoir combien de temps vous resterez encore à La Rivière. Permettez-moi de saluer tous ceux qui y sont, et d'envier leur destinée; je n'ose dire de venir la partager, car vous ne m'en croiriez pas; mais si vous restez encore un mois ou six semaines, je viendrai assurément; mais, au nom de Dieu, conservez votre santé; elle dépend de vous, je vous le répète encore, beaucoup plus que de tous les médecins du monde. Soyez sobre, et votre santé sera aussi bonne qu'elle m'est chère.

## 86. — A LA MÊME.

A Fontainebleau, 13 novembre.

La reine vient de me donner, sur sa cassette, une pension de quinze cents livres que je ne demandais pas: c'est un acheminement pour obtenir les choses que je demande. Je suis très bien avec le second premier mi-

nistre, M. Duverney. Je compte sur l'amitié de madame de Prie. Je ne me plains plus de la vie de la cour; je commence à avoir des espérances raisonnables d'y pouvoir être quelquefois utile à mes amis; mais si vous êtes encore gourmande, et si vous avez encore vos maux d'estomac et vos maux d'yeux, je suis bien loin de me trouver un homme heureux. S'il est vrai que vous restiez à votre campagne jusqu'à la fin de décembre, ayez la bonté de m'en assurer, et de ne pas donner toutes les chambres de La Rivière. Les agrémens que l'on peut avoir dans le pays de la cour ne valent pas les plaisirs de l'amitié; et La Rivière, à tous égards, me sera toujours plus chère que Fontainebleau. Permettez-moi d'adresser ici un petit mot à notre ami Thiriot.

Ne croyez pas, mon cher Thiriot, que je sois aussi dégoûté de *Henri IV* que vous le paraissez de *Mariamne*. Je viens de mettre en vers, dans le moment, feu M. le duc d'Orléans et son système avec Law. Voyez si tout cela vous paraît bien dans son cadre, et si notre sixième * chant n'en sera point déparé. Songez qu'il m'a fallu parler noblement de cet excès d'extravagance, et blâmer M. le duc d'Orléans sans que mes vers eussent l'air de satire.

Je dis en parlant de ce prince :

D'un sujet et d'un maître il a tous les talens; **
Malheureux toutefois dans le cours de sa vie
D'avoir reçu du ciel un si vaste génie.
Philippe, garde-toi des prodiges pompeux
Qu'on offre à ton esprit trop plein du merveilleux.
Un Écossais arrive et promet l'abondance,

* Actuellement le septième.

** Ces vers ne paraissent plus dans *la Henriade*, je les ai rétablis dans les Variantes.

Il parle, il fait changer la face de la France.
Des trésors inconnus se forment sous ses mains :
L'or devient méprisable aux avides humains.
Le pauvre, qui s'endort au sein de l'indigence,
Des rois à son réveil égale l'opulence.
Le riche en un moment voit fuir devant ses yeux
Tous les biens qu'en naissant il eut de ses aïeux.
Qui pourra dissiper ces funestes prestiges, etc.

Je crois que l'on ne pouvait pas parler plus modérément du système, mais je ne sais si j'en ai parlé assez poétiquement ; nous en raisonnerons, à ce que j'espère, à La Rivière. La cour m'a peut-être ôté un peu de feu poétique. Je viendrai le reprendre avec vous. Soyez toujours moins en peine de mon cœur que de mon esprit. Je cesserai plutôt d'être poète que d'être l'ami de Thiriot.

Et vous, mon cher abbé Desfontaines, j'ai bien parlé de vous à M. de Fréjus *; mais je sais, par mon expérience, que les premières impressions sont difficiles à effacer. Je n'ai point encore vu votre dernier journal. Je vous suis presque également obligé pour *Mariamne* et pour le héros de Gratien.** Je suis fâché que vous soyez brouillé avec les révérends pères ; mais puisque vous l'êtes, il n'est pas mal de s'en faire craindre. Peut-être voudront-ils vous apaiser, et vous feront-ils avoir un bénéfice par le premier traité de paix qu'ils feront avec vous. Je ne sais aucune nouvelle de M. l'abbé Bignon. Je serais bien fâché de sa maladie, s'il vous avait fait du bien.

Le pauvre Saint-Didier est venu à Fontainebleau avec *Clovis*, et tous deux ont été bien bafoués. Il sollicita M. de Mortemar, et l'importuna pour avoir une pen-

* M. de Fleury, depuis cardinal.

** Ne serait-ce pas de Saint-Gratien, terre où était mort Catinat ? Peut-être Voltaire s'occupait-il déjà à rassembler des matériaux pour le *Siècle de Louis XIV*. Cl.

sion. M. de Mortemar lui répondit que quand on fesait des vers il les fallait faire comme moi. Je suis fâché de la réponse. Saint-Didier ne me pardonnera point cette injustice de M. de Mortemar. Il y a ici des injustices plus véritables qui me font saigner le cœur. Je ne peux pas m'accoutumer à voir l'abbé Raguet * dans l'opulence et dans la faveur, tandis que vous êtes négligé. Cependant n'aimez-vous pas encore mieux être l'abbé Desfontaines que l'abbé Raguet?

Je présente mes respects au maître de la maison, à M. l'abbé d'Amfreville, à *tutti quanti* qui ont le bonheur d'être à La Rivière.

Buvez tous à ma santé : et vous, madame la présidente, soyez bien sobre, je vous en prie.

## 87. — A M. THIRIOT.

Le 12 auguste 1726.

J'ai reçu bien tard, mon cher Thiriot, une lettre de vous, du 11 du mois de mai dernier. Vous m'avez vu bien malheureux à Paris. La même destinée m'a poursuivi partout. Si le caractère des héros de mon poëme est aussi bien soutenu que celui de ma mauvaise fortune, mon poëme assurément réussira mieux que moi. Vous me donnez par votre lettre des assurances si touchantes de votre amitié, qu'il est juste que j'y réponde par de la confiance. Je vous avouerai donc, mon cher Thiriot, que j'ai fait un petit voyage à Paris, depuis peu. Puisque je ne vous y ai point vu, vous jugerez aisément que je n'ai vu personne. Je ne cherchais qu'un seul homme que l'instinct de sa poltronnerie a

* Gilles-Bernard Raguet, mort en 1748, âgé de quatre-vingt-un ans.

*caché de moi* [1], comme s'il avait deviné que je fusse à sa piste. Enfin, la crainte d'être découvert m'a fait partir plus précipitamment que je n'étais cru. Voilà qui est fait, mon cher Thiriot; il y a grande apparence que je ne vous reverrai plus de ma vie. Je suis encore très incertain si je me retirerai à Londres. Je sais que c'est un pays où les arts sont tous honorés et récompensés, où il y a de la différence entre les conditions; mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite. C'est un pays où l'on pense librement et noblement, sans être retenu par aucune crainte servile. Si je suivais mon inclination, ce serait là que je me fixerais, dans l'idée seulement d'apprendre à penser. Mais je ne sais si ma petite fortune, très dérangée par tant de voyages, ma mauvaise santé, plus altérée que jamais, et mon goût pour la plus profonde retraite, me permettront d'aller me jeter au travers du tintamarre de Whitehall et de Londres. Je suis très bien recommandé en ce pays-là, et on m'y attend avec assez de bonté; mais je ne puis pas vous répondre que je fasse le voyage. Je n'ai plus que deux choses à faire dans ma vie : l'une de la hasarder avec honneur dès que je le pourrai, et l'autre, de la finir dans l'obscurité d'une retraite qui convient à ma façon de penser, à mes malheurs et à la connaissance que j'ai des hommes.

J'abandonne de bon cœur mes pensions du roi et de la reine; le seul regret que j'ai est de n'avoir pu réussir à vous les faire partager. Ce serait une consolation pour moi dans ma solitude de penser que j'aurais pu, une fois en ma vie, vous être de quelque utilité; mais je suis destiné à être malheureux de toutes façons. Le

[1] Le chevalier de Rohan.

plus grand plaisir qu'un honnête homme puisse ressentir, celui de faire plaisir à ses amis, m'est refusé.

Je ne sais comment madame de Bernières pense à mon égard.

> Prendrait-elle le soin de rassurer mon cœur
> Contre la défiance attachée au malheur?

Je respecterai toute ma vie l'amitié qu'elle a eue pour moi, et je conserverai celle que j'ai pour elle. Je lui souhaite une meilleure santé, une fortune rangée, bien du plaisir, et des amis comme vous. Parlez-lui quelquefois de moi. Si j'ai encore quelques amis qui prononcent mon nom devant vous, parlez de moi sobrement avec eux, et entretenez le souvenir qu'ils veulent bien me conserver.

Pour vous, écrivez-moi quelquefois, sans examiner si je fais exactement réponse. Comptez sur mon cœur plus que sur mes lettres.

Adieu, mon cher Thiriot; aimez-moi malgré l'absence et la mauvaise fortune.

## 88. — A MADEMOISELLE BESSIÈRES.

A Wandsworth, le 15 octobre.

Je reçois, mademoiselle, en même temps une lettre de vous, du 10 septembre, et une de mon frère, du 12 août. La retraite ignorée où j'ai vécu depuis deux mois, et mes maladies continuelles qui m'ont empêché d'écrire à mon correspondant de Calais, sont cause que ces lettres ont tardé si long-temps à venir jusqu'à moi. Tout ce que vous m'écrivez m'a percé le cœur. Que puis-je vous dire, mademoiselle, sur la mort de ma sœur, sinon qu'il eût mieux valu pour ma famille et

pour moi, que j'eusse été enlevé à sa place? Ce n'est point à moi à vous parler du peu de cas que l'on doit faire de ce passage si court et si difficile qu'on appelle la vie. Vous avez sur cela des notions plus lumineuses que moi, et puisées dans des sources plus pures. Je ne connais que les malheurs de la vie; mais vous en connaissez les remèdes; et la différence de vous à moi est du malade au médecin.

Je vous supplie, mademoiselle, d'avoir la bonté de remplir jusqu'au bout le zèle charitable que vous daignez avoir pour moi en cette occasion douloureuse: ou engagez mon frère à me donner sans différer un seul moment des nouvelles de sa santé, ou donnez-m'en vous-même. Il ne vous reste plus que lui de toute la famille de mon père, que vous avez regardée comme la vôtre. Pour moi, il ne faut plus me compter. Ce n'est pas que je ne vive encore pour le respect et l'amitié que je vous dois; mais je suis mort pour tout le reste. Vous avez grand tort, permettez-moi de vous le dire avec tendresse et avec douleur, vous avez grand tort de soupçonner que je vous aie oubliée. J'ai bien fait des fautes dans le cours de ma vie. Les amertumes et les souffrances qui en ont marqué presque tous les jours ont été souvent mon ouvrage. Je sens le peu que je vaux; mes faiblesses me font pitié, et mes fautes me font horreur. Mais Dieu m'est témoin que j'aime la vertu, et qu'ainsi je vous suis tendrement attaché pour toute ma vie.

Adieu; je vous embrasse, permettez-moi ce terme, avec tout le respect et toute la reconnaissance que je dois à mademoiselle Bessières.

## 89. — A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Londres, 16 octobre.

Je n'ai reçu qu'hier, madame, votre lettre du 3 de septembre dernier. Les maux viennent bien vite, et les consolations bien tard. C'en est une pour moi très touchante que votre souvenir : la profonde solitude où je suis retiré ne m'a pas permis de la recevoir plus tôt. Je viens à Londres pour un moment; je profite de cet instant pour avoir le plaisir de vous écrire, et je m'en retourne sur-le-champ dans ma retraite.

Je vous souhaite du fond de ma tanière une vie heureuse et tranquille, des affaires en bon ordre, un petit nombre d'amis, de la santé, et un profond mépris pour ce qu'on appelle vanité. Je vous pardonne d'avoir été à l'Opéra avec le chevalier de Rohan, pourvu que vous en ayez senti quelque confusion.

Réjouissez-vous le plus que vous pourrez à la campagne et à la ville. Souvenez-vous quelquefois de moi avec vos amis, et mettez la constance dans l'amitié au nombre de vos vertus. Peut-être que ma destinée me rapprochera un jour de vous. Laissez-moi espérer que l'absence ne m'aura point entièrement effacé dans votre idée, et que je pourrai retrouver dans votre cœur une pitié pour mes malheurs, qui du moins ressemblera à l'amitié.

La plupart des femmes ne connaissent que les passions ou l'indolence, mais je crois vous connaître assez pour espérer de vous de l'amitié.

Je pourrai bien revenir à Londres incessamment, et m'y fixer. Je ne l'ai encore vu qu'en passant. Si à mon arrivée j'y trouve une lettre de vous, je m'imagine que

j'y passerai l'hiver avec plaisir, si pourtant ce mot de plaisir est fait pour être prononcé par un malheureux comme moi. C'était à ma sœur à vivre, et à moi à mourir ; c'est une méprise de la destinée. Je suis douloureusement affligé de sa perte : vous connaissez mon cœur, vous savez que j'avais de l'amitié pour elle. Je croyais bien que ce serait elle qui porterait le deuil de moi. Hélas! madame, je suis plus mort qu'elle pour le monde, et peut-être pour vous. Ressouvenez-vous du moins que j'ai vécu avec vous. Oubliez tout de moi, hors les momens où vous m'avez assuré que vous me conserveriez toujours de l'amitié. Mettez ceux où j'ai pu vous mécontenter au nombre de mes malheurs, et aimez-moi par générosité, si vous ne pouvez plus m'aimer par goût.

Mon adresse chez mylord Bolingbroke, à Londres.

## 90. — A M. THIRIOT.

2 février (vieux style) 1727.

Je reçus hier votre lettre du 26 janvier (*n. s.*) ; je vous avoue que je ne comprends pas comment vous n'avez reçu qu'un tome des *Voyages de Gulliver ;* il y a près de trois mois que je chargeai M. Dussol des deux tomes pour vous. Vous étiez en ce temps-là en Normandie.

Ayant été trois mois sans recevoir de vous aucun signe de vie, je m'imaginais que vous traduisiez *Gulliver,* et je me consolais de votre silence, par l'espérance d'une bonne traduction, qui, selon moi, vous aurait fait beaucoup d'honneur et de profit.

Vous me mandez que vous n'avez reçu de M. Dussol que le premier volume, et que vous n'avez pas voulu le

traduire, dans l'incertitude d'avoir le second. A cela, mon cher ami, je vous répondrai que je vous aurais pu envoyer tous les livres d'Angleterre, en moins de temps que vous n'en pouviez mettre à traduire la moitié de *Gulliver*. Mais comment se peut-il faire que vous n'ayez différé votre traduction qu'à cause de ce second volume qui vous manque, puisque vous me dites que vous n'avez lu que trois chapitres du premier tome? Si vous voulez remplir les vues dont vous me parlez, par la traduction d'un livre anglais, *Gulliver* est peut-être le seul qui vous convienne. C'est le Rabelais de l'Angleterre, comme je vous l'ai déjà mandé; mais c'est un Rabelais sans fatras, et ce livre serait amusant par lui-même, par les imaginations singulières dont il est plein, par la légèreté de son style, etc., quand il ne serait pas d'ailleurs la satire du genre humain.

J'ai à vous avertir que le second tome n'est pas à beaucoup près si agréable que le premier, qu'il roule sur des choses particulières à l'Angleterre et indifférentes à la France, et qu'ainsi j'ai bien peur que quelqu'un plus pressé que vous ne vous ait prévenu en traduisant le premier tome, qui est fait pour plaire à toutes les nations, et qui n'a rien de commun avec le second.

A l'égard de vous envoyer des livres pour une somme d'argent considérable, j'aimerais mieux que vous dépensassiez cet argent à faire le voyage.

Vous savez peut-être que les banqueroutes sans ressources que j'ai essuyées en Angleterre, le retranchement de mes rentes, la perte de mes pensions, et les dépenses que m'ont coûté les maladies dont j'ai été accablé ici, m'ont réduit à un état bien dur. Si Noël Pissot voulait me payer ce qu'il me doit, cela me mettrait

en état, mon cher ami, de vous envoyer une partie de la petite bibliothéque dont vous avez besoin.

Si vous avez quelques heures de loisir, pourriez-vous vous transporter chez M. Dubreuil, cloître Saint-Merry, dans la maison de M. l'abbé Moussinot; il est chargé de plusieurs billets de Ribou, de Pissot, et de quelques autres, que j'ai mis entre ses mains. Il vous remettra lesdits billets sur cette lettre. Vous pouvez mieux que personne tirer quelque argent de ces messieurs que vous connaissez. Si cela est trop difficile, et si ces messieurs profitent de mes malheurs et de mon absence pour ne me point payer, comme ont fait bien d'autres, il ne faut pas, mon cher enfant, vous donner des mouvemens pour les mettre à la raison; ce n'est qu'une bagatelle. Le torrent d'amertume que j'ai bu fait que je ne prends pas garde à ces petites gouttes.

Si vous avez envie de voir des vers écrits avec quelque force, donnez-vous la peine d'aller chez M. de Maisons; il vous montrera une petite parcelle de morceaux détachés de *la Henriade* que je lui envoyai il y a quelque temps en dépôt, parce que vous étiez au diable, et qu'on n'entendait point parler de vous.

Adieu, mon très cher Thiriot; je vous embrasse mille fois.

## 91. — A M^ME LA DUCHESSE DU MAINE.

1727.

Toutes les princesses malencontreuses qui furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des nécromans, eurent toujours beaucoup de bienveillance pour les pauvres chevaliers errans à qui même infortune était advenue. Ma Bastille, madame, est la très

humble servante de votre Châlons; mais il y a une très grande différence entre l'une et l'autre :

Car à Châlons les Grâces vous suivirent,
Les Jeux badins prisonniers s'y rendirent;
Et tous ces enfans éperdus
Furent bien surpris quand ils virent
La Fermeté, la Paix, et toutes les vertus,
Qui près de vous se réunirent.

Cet aimable assemblage, si précieux et si rare, vous asservit les cœurs de tous les habitans.

On admira sur vos traces
Minerve auprès de l'Amour.
Ah! ne leur donnez plus ce Châlons pour séjour;
Et que les Muses et les Grâces
Jamais plus loin que Sceaux n'aillent fixer leur cour.

Vous avez, dit-on, madame, trouvé dans votre château le secret d'immortaliser un âne.

Dans ces murs malheureux votre voix enchantée
Ne put jamais charmer qu'un âne et les échos :
On vous prendrait pour une Orphée :
Mais vous n'avez point su, trop malheureuse fée,
Adoucir tous les animaux.

Puissiez-vous mener désormais une vie toujours heureuse, et que la tranquillité de votre séjour de Sceaux ne soit jamais interrompue que par de nouveaux plaisirs! Les agrémens seuls de votre esprit peuvent suffire à faire votre bonheur.

Dans ses écrits le savant Malézieu
Joignit toujours l'utile à l'agréable;
On admira dans le tendre Chaulieu
De ses chansons la grâce inimitable.
Il vous fallait les perdre un jour tous deux,
Car il n'est rien que le temps ne détruise;
Mais ce beau dieu qui les arts favorise,
De ses présens vous enrichit comme eux,
Et tous les deux vivent dans Ludovise.

## 92. — A M. ***.[1]

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dans ce pays-ci comme ailleurs il y a beaucoup de cette folie humaine qui consiste en contradictions. Je comprends dans ce mot les usages reçus tout contraires à des lois qu'on révère. Il semble que, chez la plupart des peuples, les lois soient précisément comme ces meubles antiques et précieux que l'on conserve avec soin, mais dont il y aurait du ridicule à se servir.

Il n'y a, je crois, nul pays au monde où l'on trouve tant de contradictions qu'en France. Ailleurs les rangs sont réglés, et il n'y a point de place honorable sans des fonctions qui lui soient attachées. Mais en France un duc et pair ne sait pas seulement la place qu'il a dans le parlement. Le président est méprisé à la cour, précisément parce qu'il possède une charge qui fait sa grandeur à la ville. Un évêque prêche l'humilité (si tant est qu'il prêche), mais il vous refuse sa porte si vous ne l'appelez pas *Monseigneur*. Un maréchal de France, qui commande cent mille hommes, et qui a peut-être autant de vanité que l'évêque, se contente du titre de *Monsieur*. Le chancelier n'a pas l'honneur de manger avec le roi, mais il précède tous les pairs du royaume.

Le roi donne des gages aux comédiens, et le curé les excommunie. Le magistrat de la police a grand soin d'encourager le peuple à célébrer le carnaval; à peine a-t-il ordonné les réjouissances qu'on fait des prières publiques, et toutes les religieuses se donnent le fouet

[1] Ce fragment semble avoir fait partie d'une lettre écrite d'Angleterre.

pour en demander pardon à Dieu. Il est défendu aux bouchers de vendre de la viande les jours maigres, les rôtisseurs en vendent tant qu'ils veulent. On peut acheter des estampes le dimanche, mais non des tableaux. Les jours de la Vierge on n'a point de spectacles, on les représente tous les dimanches.

On lit dévotement à l'église les chapitres de Salomon, où il dit formellement que l'âme est mortelle, et qu'il n'y a rien de bon que de boire et de se réjouir.

On fait brûler Vanini, et on traduit Lucrèce pour monsieur le Dauphin, et on fait apprendre par cœur aux écoliers *formosum pastor Corydon*, etc. On se moque du polythéisme, et on admet le trithéisme et les saints.

En Angleterre les ducs sont appelés *princes*. La communion anglicane est opposée au gouvernement qui la tolère; la liberté, et les matelots enrôlés par force; défense d'injurier personne, mais permis de mettre la première lettre du nom, etc.

## 93. — A M. THIRIOT.

A Londres, 4 auguste 1728.

Voici qui vous surprendra, mon cher Thiriot; c'est une lettre en français. Il me paraît que vous n'aimez pas assez la langue anglaise, pour que je continue mon chiffre avec vous. Recevez donc en langue vulgaire les tendres assurances de ma constante amitié. Je suis bien aise d'ailleurs de vous dire intelligiblement que, si on a fait en France des recherches de *la Henriade* chez les libraires, ce n'a été qu'à ma sollicitation. J'écrivis, il y a quelque temps, à M. le garde des sceaux et à M. le

lieutenant de police de Paris, pour les supplier de supprimer les éditions étrangères de mon livre, et surtout celle où l'on trouverait cette misérable critique dont vous me parlez dans vos lettres. L'auteur est un réfugié connu à Londres, et qui ne se cache point de l'avoir écrite. Il n'y a que Paris au monde où l'on puisse me soupçonner de cette guenille ; mais *odi profanum vulgus, et arceo*, et les sots jugemens et les folles opinions du vulgaire ne rendront point malheureux un homme qui a appris à supporter les malheurs réels : et, qui méprise les grands, peut bien mépriser les sots. Je suis dans la résolution de faire incessamment une édition correcte du poëme auquel je travaille toujours dans ma retraite. J'aurais voulu, mon cher Thiriot, que vous eussiez pu vous en charger pour votre avantage et pour mon honneur. Je joindrai à cette édition un *Essai sur la poésie épique*, qui ne sera point la traduction d'un embryon anglais * mal formé, mais un ouvrage complet et très curieux pour ceux qui, quoique nés en France, veulent avoir une idée du goût des autres nations. Vous me mandez que des dévots, gens de mauvaise foi ou de très peu de sens, ont trouvé à redire que j'aie osé, dans un poëme qui n'est point un colifichet de roman, peindre Dieu comme un être plein de bonté et indulgent aux sottises de l'espèce humaine. Ces faquins-là feront tant qu'il leur plaira de Dieu un tyran, je ne le regarderai pas moins comme aussi bon et aussi sage que ces messieurs sont sots et méchans.

Je me flatte que vous êtes pour le présent avec votre frère. Je ne crois pas que vous suiviez le commerce

* Cet embryon anglais est sans doute l'Essai composé d'abord en anglais, et que l'abbé Desfontaines avait traduit.

comme lui; mais si vous le pouviez faire, j'en serais fort aise; car il vaut mieux être maître d'une boutique, que dépendant dans une grande maison. Instruisez-moi un peu de l'état de vos affaires, et écrivez-moi, je vous en prie, plus souvent que je ne vous écris. Je vis dans une retraite dont je n'ai rien à vous mander, au lieu que vous êtes dans Paris où vous voyez tous les jours des folies nouvelles qui peuvent encore réjouir votre pauvre ami, assez malheureux pour n'en plus faire.

Je voudrais bien savoir où est madame de Bernières, et ce que fait le chevalier anglais Desalleurs; mais surtout parlez-moi de vous à qui je m'intéresserai toute ma vie avec toute la tendresse d'un homme qui ne trouve rien au monde de si doux que de vous aimer.

## 94. — AU MÊME.

Die Jovis, quem barbari Galli nuncupant *jeudi* (7 avril) 1729.

Je ne peux pas résister davantage à vos remontrances, à celles de M. de Richelieu et de M. Pallu. Puis donc que vous voulez tous que je sois ici avec un *warrant*, signé Louis, *go to Saint-Germain; I write to the vizier Maurepas, in order to get leave to drag my chain in Paris.*

Je vous renvoie *Quinte-Curce* et les *Diètes de Pologne*. Je demande les deux autres tomes de la *Géographie*. Si vous pouviez me dénicher quelque bon mémoire touchant la topographie de l'Ukraine et de la Petite-Tartarie, ce serait une bonne affaire. Je vous ai manqué ces jours-ci. Je mène la vie d'un rose-croix; toujours ambulant, toujours caché, mais ne prétendant point à sagesse. *Quanquam, ô! farewell, tell* M. Nocé, *thank him heartily for his opera; and whip the lady*

*Liset for her foolish sauciness : in case she has a pretty arse, forgive her.*

## 95. — AU MÊME.

Avril.

Mon cher Thiriot, vous me faites songer à mes intérêts que j'ai trop négligés. *J'avoue que j'ai eu tort de* tout abandonner comme j'ai fait. Je me souviens que Marc-Tulle Cicéron, dans ses bavarderies éloquentes, dit quelque part : *Turpe est rem suam deserere* *. Muni donc du sentiment d'un ancien, et rendu à la raison par vos remontrances, je vous envoie la patente de la pension que me fait la reine; il est juste qu'elle m'en daigne faire payer quelques années, puisque monsieur son mari m'a ôté mes rentes, contre le droit des gens. La difficulté n'est plus que de faire présenter à la reine un placet; je ne sais ni à qui il faut s'adresser, ni qui paye les pensions de cette nature. Je soupçonne seulement que M. Brossoret, secrétaire des commandemens, a quelque voix en chapitre; mais je lui suis inconnu. Je crois que M. Pallu est de ses amis et pourrait lui parler.

Mais, mon cher Thiriot, les obligations que j'ai déjà à M. Pallu me rendent timide avec lui; irai-je encore importuner, pour des grâces nouvelles, un homme qui ne devrait recevoir de moi que des remercîmens? La vivacité avec laquelle il s'intéresse à ma malheureuse affaire ne sortira jamais de mon cœur [1]. Cependant, j'ai été trois ans sans lui écrire, comme à tout le reste

* Je crois pouvoir assurer que ce passage ne se trouve pas dans Cicéron. R.

[1] Son affaire avec le chevalier de Rohan.

du monde. On n'a pu arracher de moi que des lettres pour des affaires indispensables. Je me suis condamné moi-même à me priver de la plus douce consolation que je puisse recevoir, c'est-à-dire du commerce de ceux qui avaient quelque amitié pour moi.

Ma misère m'aigrit et me rend plus farouche. Irai-je donc, après trois ans de silence, importuner, pour une pension, des personnes à qui je suis déjà si redevable?

C'est à vous, mon cher enfant, à conduire cette affaire comme vous le jugerez convenable. Je vous remets entre les mains des intérêts que j'aurais entièrement oubliés sans vous.

Si vous savez des nouvelles de M. de Maisons, de M. de Pont-de-Vesle, de M. Bertier, de M. de Brancas, mandez-moi comment ils se portent. C'est toujours une consolation pour moi de savoir que les personnes que j'honore le plus sont en bonne santé.

Surtout, quand vous verrez M. Pallu, assurez-le que ma reconnaissance n'en est pas moins vive pour être muette.

Vos *Mémoires de Mademoiselle* * ne font pas d'honneur au style des princesses. Adieu.

## 96. — AU MÊME.

Fin de décembre.

Mon cher ami, je vous dis d'abord que j'ai retiré *Brutus*. On m'a assuré de tant de côtés que M. Crébillon avait été trouver M. de Chabot **, et avait fait

* *Mémoires de mademoiselle de Montpensier*, dite *Mademoiselle*, fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII.

** Ce même chevalier de Rohan dont il est parlé dans les notes précédentes.

le complot de faire tomber *Brutus*, que je ne veux pas leur en donner le plaisir. D'ailleurs, je ne crois pas la pièce digne du public ; ainsi, mon ami, si vous avez retenu des loges, envoyez chercher votre argent.

M. Josse, qui vous rendra ce billet, imprime actuellement *le Belier*, de feu M. Hamilton. Il voudrait avoir quelques pièces fugitives du même auteur. Si vous en avez quelques-unes, vous me ferez plaisir de les communiquer.

J'ai montré vos papiers à M. de Maisons ; il dit qu'il faut qu'il vous parle. Je ne sais point de pays où les bagatelles soient si importantes qu'en France. Adieu, mon cher enfant. *Vale.*

## 97. — AU MÊME.

Décembre.

Vous êtes prié, demain jeudi, de venir dîner dans mon trou. Je fais demain le rôle de Ragotin. Je donne à dîner aux comédiens, et je récite mes vers. Vous trouverez des choses nouvelles dans *Brutus*, qu'il faut que vous entendiez. D'ailleurs il n'est pas mal que vous buviez, *with those who gave you your entrance free.*

M. de La Faye que je rencontrai ces jours passés à la comédie, me dit qu'il voulait bien en être. J'ai donné une lettre au porteur pour lui ; mais je ne sais pas son adresse : je vous prie de l'écrire.

## 98. — A M. DE FORMONT.

Ce jeudi..... 1730.

Je serais un homme bien ingrat, monsieur, si en arrivant à Paris je ne commençais pas par vous remercier de toutes vos bontés. Je regarde mon voyage de

Rouen comme un des plus heureux événemens de ma vie. Quand nos éditions se noieraient en chemin, quand *Éryphile* et *Jules César* seraient sifflés, j'aurais bien de quoi me dédommager, puisque je vous ai connu. Il ne me reste plus à présent d'autre envie que de revenir vous voir. Le séjour de Paris commence à m'épouvanter. On ne pense point au milieu du tintamarre de cette maudite ville.

*Carmina secessum scribentis et otia quærunt.*
(Ovid. 1, *Trist.* 1, 41.)

Je commençais un peu à philosopher avec vous; mais je ne sais si j'aurai pris une assez bonne dose de philosophie pour résister au train de Paris. Puisque vous n'avez plus soin de moi, ayez donc la bonté de donner à *Henri IV* les momens que vous employiez avec l'auteur. J'aurais bien mieux aimé que vous eussiez corrigé mes fautes que celles de Jore. Vous êtes un peu plus sévère que M. de Cideville; mais vous ne l'êtes pas assez. Dorénavant, quand je ferai quelque chose, je veux que vous me coupiez bras et jambes. Adieu; je ne vous mande aucune nouvelle, parce que je n'ai pas encore vu, et même ne verrai de long-temps, aucun de ces fous qu'on appelle *le beau monde*. Je vous embrasse de tout mon cœur, et me compte quelque chose de plus que votre très humble et très obéissant serviteur; car je suis votre ami, et vous suis tendrement attaché pour toute ma vie.

## 99. — A M. THIRIOT, A LONDRES.

Novembre.

* *Lectori me credere malim*
*Quàm spectatoris fastidia ferre superbi.*

JE vous envoie *la Henriade*, mon cher ami, avec plus de confiance que je ne vais donner *Brutus*. Je suis bien malade ; je crois que c'est de peur.

Je vous envoie aussi une cargaison de lettres, dont je prie mademoiselle Sallé de vouloir bien se charger. Toutes les autres qu'elle a eues sont des lettres de recommandation ; mais pour moi, je la prie de me recommander, et je n'ai point trouvé de meilleur expédient pour faire ressouvenir les Anglais de moi, que de supplier mademoiselle Sallé de leur rendre mes lettres. Je vous prie cependant de lui dire qu'elle ne manque pas de voir M. Gay, dont M. Kich lui apprendra sans doute la demeure. Il faut que M. Gay la présente à la duchesse de Queensbury, qui est sans contredit la personne de Londres la plus capable de lui ameuter une faction considérable. Madame la duchesse de Queensbury n'est pas trop bien à la cour ; mais mademoiselle Sallé est faite pour réunir tous les partis. Madame de Bolingbroke pourra aussi la servir vivement, et surtout auprès de madame de Queensbury. Que ne puis-je être à Londres cet hiver ! je n'aurais d'autre occupation que d'y servir les grâces et la vertu.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

* *Verum age, et his qui se lectori credere malunt,*
*Quàm spectatoris fastidia ferre superbi,*
*Curam redde brevem.* (HOR. L. II, ep. I.)

## 100. — A MADEMOISELLE GAUSSIN.

12 décembre.

Prodige, je vous présente une *Henriade*; c'est un ouvrage bien sérieux pour votre âge; mais qui joue Tullie est capable de lire, et il est bien juste que j'offre mes ouvrages à celle qui les embellit. J'ai pensé mourir cette nuit, et je suis dans un bien triste état; sans cela, je serais à vos pieds pour vous remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'hui. La pièce est indigne de vous, mais comptez que vous allez acquérir bien de la gloire en répandant vos grâces sur mon rôle de Tullie. Ce sera à vous qu'on aura l'obligation du succès. Mais pour cela souvenez-vous de ne rien précipiter, d'animer tout, de mêler des soupirs à votre déclamation, de mettre de grands temps. Surtout jouez avec beaucoup d'âme et de force la fin du couplet de votre premier acte. Mettez de la terreur, des sanglots et de grands temps dans le dernier morceau. Paraissez-y désespérée, et vous allez désespérer vos rivales. Adieu, prodige.

Ne vous découragez pas; songez que vous avez joué à merveille aux répétitions; qu'il ne vous a manqué hier que d'être hardie. Votre timidité même vous fait honneur. Il faut prendre demain votre revanche. J'ai vu tomber *Mariamne*, et je l'ai vue se relever.

Au nom de Dieu! soyez tranquille. Quand même cela n'irait pas bien, qu'importe? Vous n'avez que quinze ans *; et tout ce qu'on pourra dire, c'est que vous n'êtes pas ce que vous serez un jour. Pour moi, je n'ai que des remercîmens à vous faire; mais si vous n'avez

* Née en 1711, elle avait alors plus de dix-neuf ans.

pas quelque sensibilité pour ma tendre et respectueuse amitié, vous ne jouerez jamais le tragique. Commencez par avoir de l'amitié pour moi, qui vous aime en père, et vous jouerez mon rôle d'une manière intéressante.

*Adieu; il ne tient qu'à vous d'être divine demain.*

## 101. — A M. THIRIOT.

### A TULLIE*, IMITÉ DE CATULLE LA FAYE.

1730.

Que le public veuille ou non veuille;
De tous les charmes qu'il accueille
Les tiens sont les plus ravissans.
Mais tu n'es encor que la feuille
Des fruits que promet ton printemps.
O ma Tullie! avant le temps
Garde-toi bien qu'on ne te cueille.

Je me meurs, mon cher Thiriot; mais avant de mourir dans mon lit comme un sot, je viens de changer la dernière scène de Tullie. Recommandez bien à Titus d'en avertir nosseigneurs du parterre.

Mon valet de chambre arrive dans le moment, qui me dit que Tullie a joué comme un ange. Si cela est,

Ma Tullie, il est déjà temps,
Allons, vite que l'on te cueille.

Venez, mon cher ami, me dire des nouvelles.

## 102. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 10 janvier 1731.

Je ne l'ai plus, aimable Cideville,
Ce don charmant, ce feu sacré, ce dieu
Qui donne aux vers un tour tendre et facile,
Et qui dictait à La Faye, à Chaulieu,

* Mademoiselle Gaussin.

Conte, dixain, épître, vaudeville.
Las ! mon démon de moi s'est retiré.
Depuis long-temps il est en Normandie.
Donc quand voudrez, par Phébus inspiré,
Me défier aux combats d'harmonie,
Pour que je sois contre vous préparé,
Renvoyez-moi, s'il vous plaît, mon génie.

Adieu; comptez toujours sur la plus tendre amitié de l'hypocondre V.

## 103. — AU MÊME.

Paris, 30 janvier.

(A VOUS SEUL.)

Vous m'avez toujours un peu aimé, mon cher Cideville : il s'agit de me procurer le moyen de vivre avec vous quelque temps en bonne fortune. Je voudrais faire imprimer à Rouen une *Histoire de Charles XII*, roi de Suède, de ma façon. C'est mon ouvrage favori, et celui pour qui je me sens des entrailles de père. Si je pouvais trouver un endroit où je demeurasse incognito dans Rouen, et un imprimeur qui se chargeât de l'ouvrage, je partirais dès que j'aurais reçu votre réponse.

Il y a deux manières de s'y prendre pour faire imprimer cette histoire. La première, c'est d'en montrer un exemplaire à M. le premier président, qui donnerait une permission tacite; la seconde, d'avoir un de ces imprimeurs qui font tout sans permission.

Dans le premier cas, on pourrait peut-être craindre que M. le premier président ne fît quelques difficultés de laisser imprimer ici un ouvrage dont on a suspendu l'impression à Paris, par ordre du garde des sceaux.

Dans le second cas, il y aurait à craindre d'être découvert. Il est bien triste pour la littérature d'être dans

ces transes et dans ces extrémités, au sujet de presque tous les livres écrits avec un peu de liberté. La seule chose qui me rassure, c'est que, n'ayant mis dans mon ouvrage que de ces vérités qu'un magistrat et un citoyen doivent approuver, je pourrais aisément compter sur la connivence du premier président, en cas que la chose lui fût bien recommandée. Mais tout cela exigerait un profond secret; et il faudrait qu'en ce cas-là même le libraire chargé de l'impression n'en fût que plus secret et plus diligent.

Voilà, mon cher monsieur, mon ancien ami, et mon ancien camarade, et mon confrère en Apollon, ce qui lutine pour le présent ma pauvre petite tête.

Dans cet embarras, je vais vous envoyer par le carrosse le premier volume de cette Histoire. C'est le seul exemplaire qui me reste des deux mille six cents qui ont été saisis, après avoir été munis d'une approbation au sceau.

Je m'adresse à vous hardiment pour redresser ce tort. Peut-être en lisant l'ouvrage le trouverez-vous moins indigne de l'impression, et vous intéresserez-vous à la destinée de mon pauvre enfant qu'on a si maltraité.

Quand vous l'aurez lu, je laisse à votre amitié et à votre prudence à m'indiquer la voie la plus sûre pour réussir dans cette affaire que j'ai extrêmement à cœur. Surtout je vous demande en grâce que vous ne fassiez point courir ce livre dans Rouen, que qui que ce soit ne sache mon dessein d'y venir, et que le livre ne soit communiqué qu'à la personne qui pourra se charger d'obtenir cette permission tacite, en cas que vous ne vouliez pas vous compromettre.

S'il arrive par malheur qu'aucune des voies que je vous propose ne puisse réussir, alors vous me renverrez

mon livre par la voie que j'aurai l'honneur de vous indiquer.

En attendant, je vous prie de m'adresser votre réponse sous l'enveloppe de M. de Livri. Je vous aime et estime trop pour faire des excuses de la liberté que je prends avec vous ; il n'y a personne dans le monde à qui je fusse plus aise d'avoir obligation : songez que le plaisir que je vous demande est un des plus sensibles que je puisse jamais avoir : c'est celui de pouvoir être à portée de vous voir pendant trois mois.

Adieu ; je suis pour toute ma vie votre très humble et obéissant serviteur.

## 104. — AU MÊME.

3 février.

Mon cher Cideville, je suis enchanté, pénétré de vos bontés. M. de Lezeau doit vous avoir remis la première partie qui a été déjà imprimée. Je m'imagine que le parti de parler au premier président est le seul raisonnable, quoiqu'il ne soit pas sûr. Il peut nous refuser ; il peut craindre de se commettre ; mais au moins gardera-t-il le secret ; et surtout ne sachant pas que c'est moi qui lui demande cette grâce, il ne pourra pas m'accuser au garde des sceaux d'avoir voulu faire imprimer un ouvrage défendu. Je n'ai donc, je crois, qu'un refus à craindre ; par conséquent il le faut risquer. En ce cas, mon parti est tout pris ; vous me renverrez le livre, et je sais bien alors ce que je ferai.

Mais l'envie de passer quelques mois avec vous me flatte trop pour que je n'espère rien à Rouen. Je ne sais si je me trompe, mais on peut dire au premier président, qu'il a déjà permis l'impression du *Triomphe de*

*l'Intérêt*, qui était proscrit au sceau, et que cette permission tacite ne lui a point attiré de reproches; mais surtout on peut lui dire que M. le garde des sceaux n'a nulle envie de me désobliger; qu'il lui importe très peu que cette nouvelle Histoire du roi de Suède soit imprimée ou non; qu'il n'a retiré l'approbation que par une délicatesse qui sied très bien à la place où il est, n'étant pas convenable qu'il donnât publiquement un privilége pour un ouvrage plein de vérités qui peuvent choquer plusieurs princes, vérités déjà connues, déjà imprimées dans toutes les gazettes et dans plusieurs livres, mais dont il pourrait être responsable en son nom, si elles paraissaient avec son approbation et le privilége de son maître. Tout ce que M. de Chauvelin souhaite, c'est de ne donner aucun prétexte aux plaintes qu'on pourrait former contre lui. Ainsi ce n'est point lui déplaire, que de laisser imprimer à Rouen, avec un profond secret, cet ouvrage dont il ne sera plus obligé de répondre. Si M. le premier président veut y faire réflexion, cette affaire ne souffre pas l'ombre de difficulté, et ne commet ni lui, ni le garde des sceaux, dès qu'il n'y aura point de permission par écrit. J'ai par devers moi un grand exemple d'une pareille connivence, que vous pouvez et que je vous prie même, en cas de besoin, de citer à M. le premier président. Cette nouvelle édition du poëme de *la Henriade* a été faite à Paris, par la permission tacite de M. de Chauvelin, le maître des requêtes, et de M. Hérault, sans que M. le garde des sceaux en sache encore le moindre mot. Voilà, monsieur, tout ce que je puis alléguer; le reste dépend de votre amitié pour moi, de votre éloquence, et du caractère facile ou revêche de M. de Pontcarré, que je

ne connais point. Tout est entre vos mains : *mitte sapientem et nihil dicas*. Vous êtes de ces ambassadeurs à qui il faut donner carte blanche. M. de Lezeau, que j'ai vu à Paris, et qui sait tout ceci, me gardera sans doute le secret. Je compte qu'il vous a remis le livre, et que personne que vous ne le verra, sauf M. le premier président. Adieu ; mille remercîmens ; je vous embrasse bien tendrement.

## 105. — AU MÊME.

16 février.

J'IRAI voir M. Formont, et je lui demanderai vos vers que je lirai sûrement.

M. le premier président est un homme bien épineux ; mais vous êtes un homme adorable. Je vous prie de lui montrer à bon compte le premier volume. Le manuscrit qui contient le second tome n'est pas encore prêt. Les difficultés que l'on pourrait faire ne peuvent regarder que le premier tome imprimé, puisqu'il ne s'agit guère dans le second que des aventures de chevalier errant que ce Suédois, moitié héros et moitié fou, mit à fin en Turquie et en Norvège, deux pays avec lesquels la librairie française a peu d'intérêts à ménager. Je ne doute point, si le premier président est un homme d'esprit, ou, ce qui vaut mieux, un homme aimable, qu'il ne soit tout-à-fait de vos amis, et qu'il ne fasse ce que vous voudrez. Je ne voudrais pas vous commettre avec lui, ni lui avec M. le garde des sceaux. Je puis vous donner ma parole d'honneur, et vous pouvez lui donner la vôtre, que tout ce qui a obligé M. le garde des sceaux à retirer le privilége, a été la crainte de déplaire au roi Auguste, dont on est obligé de dire des vérités un peu

fâcheuses. Mais en même temps, comme ces vérités sont publiques en Europe, et ont été imprimées dans trente ou quarante histoires modernes, en toutes langues, je puis vous assurer que M. le garde des sceaux ne fera aucun scrupule de laisser paraître l'ouvrage, quand le privilége du roi n'y sera pas.

Dans ce pays-ci, il me semble qu'on doit plus ménager Stanislas qu'Auguste : aussi je me flatte que sa fille Marie ne me saura pas mauvais gré du bien que j'ai dit de M. son père. Qui peut donc arrêter M. le premier président? Je ne doute pas que vous n'en veniez à bout, mon cher Cideville, et que je n'aille bientôt dans la basse-cour du grand Corneille commencer *incognito* quelque tragédie, avec l'intercession de ce grand saint.

Adieu : que le premier tome ne déplaise pas, et je réponds du reste. J'attends avec impatience la conclusion de vos bontés. Tout le monde me croit ici en Angleterre. Tant mieux :

« Moins connu des mortels, je me cacherai mieux. »

Mille complimens à M. de Lezeau; un profond secret, et de vos nouvelles. Je vous aime tendrement; je vous embrasse de tout mon cœur, et j'espère entendre parler de vous incessamment.

## 106. — AU MÊME.

Ce jeudi matin, février.

Mon cher ami, vous n'avez point ici de maîtresse qui vous aime plus que moi; le premier plaisir que je goûte en arrivant à Paris, est celui de vous écrire, et je vous réponds que je vais arranger mes affaires de façon que je vous reverrai bientôt. Je n'oublierai de

ma vie les marques d'amitié que vous m'avez données à Rouen; vous avez trouvé le secret de me faire passer avec délices un temps où la maladie et la solitude auraient dû me rendre la vie bien ennuyeuse. Un esprit comme le vôtre est fait pour adoucir les chagrins et pour augmenter les plaisirs de tous ceux avec lesquels il vit. Je vous demande à présent de mettre à *Argus* et à *Isis* le temps que vous vouliez bien employer à adoucir ma prison de Rouen. Adieu ; il n'est plus question pour moi de la vie douce, les affaires viennent me lutiner. A Rouen je passais ma vie à penser; je vais la consumer ici à courir. Une seule affaire, quelque petite qu'elle soit, emporte ici la journée de son homme, et ne laisse pas un moment de conversation avec nos amis Horace et Virgile.

*O rus, quando ego te aspiciam? quandoque licebit*
*Nunc * * libris, nunc somno et inertibus horis,*
*Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?*

(Hor. L. II, sat. VI.)

C'est le *somnus* surtout que je regrette. Je ne le connais plus guère; mais je vous regrette mille fois davantage. *Vale, et tuum ama Volterium.*

## 107. — AU MÊME.

2 mars.

Comme je vis ici moitié en philosophe, moitié en hibou, je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 27, et les vers que vous m'aviez envoyés par M. Formont. Thiriot, qui ne sait pas même ma demeure, ne put me rendre les vers qu'hier. Ce fut une journée complète pour moi, de recevoir en même temps les bonnes nouvelles que

* *Veterum*. Ce mot est laissé en blanc dans la lettre; on voit que c'est avec intention. R.

vous me mandez, et les beaux vers dont vous m'honorez. Il y a, mon cher ami, des choses charmantes dans votre épître : il y a naïveté, esprit et grâce. Ce même esprit qui vous fait faire de si jolies choses, vous en fait aussi sentir les défauts. Vous avez raison de croire votre épître un peu trop longue, et pas assez châtiée.

> Réprimez d'une main avare et difficile
> De ce terrain fécond l'abondance inutile.
> Émondez ces rameaux confusément épars ;
> Ménagez cette séve, elle en sera plus pure.
> Songez que le secret des arts
> Est de corriger la nature.

Je vais m'arranger pour venir raisonner belles-lettres avec vous, en bonne fortune, pendant quelques mois. Je vais faire partir, peut-être dès demain, une valise pleine de prose et de vers, après quoi vous me verrez bientôt arriver. Je vous demande la permission d'envoyer cette valise à votre adresse. A l'égard de ma maigre figure, elle se transportera à Rouen avant qu'il soit dix jours. Ainsi je compte que vous aurez la bonté de me retenir ce petit trou dont vous m'avez parlé, pour le quinze du présent mois. Vous ne sauriez croire les obligations infinies que je vous ai.

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.* ( Hor. *de Arte poet.* )

Adieu, ami charmant, négociateur habile, poète aimable et qui par-dessus tout cela, avez une santé de fer, dont bien éloigné est votre très obligé serviteur. Si vous avez quelque chose à me mander d'ici à mon arrivée, ayez la bonté de m'écrire sous le couvert de M. de Livri. Comme je soupe là tous les jours, vos lettres m'en seront plus tôt rendues. Ne soyez pas étonné de toutes

ces précautions : je n'en saurais trop prendre pour faire réussir mon dessein, qui me fera passer trois mois avec vous [1]. Adieu.

## 108. — A M. FAVIÈRES,[2]

### TRADUCTEUR D'UN POËME LATIN SUR LE PRINTEMPS.

4 mars.

Je vous suis très obligé, mon cher Favières, des vers latins et français que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne sais point qui est l'auteur des latins; mais je le félicite, quel qu'il soit, sur le goût qu'il a, sur son harmonie, et sur le choix de sa bonne latinité, et surtout de l'espèce convenable à son sujet.

Rien n'est si commun que des vers latins, dans lesquels on mêle le style de Virgile avec celui de Térence, ou des Épîtres d'Horace. Ici il paraît que l'auteur s'est toujours servi de ces expressions tendres et harmonieuses qu'on trouve dans les Églogues de Virgile, dans Tibulle, dans Properce, et même dans quelques endroits de Pétrone, qui respirent la mollesse et la volupté.

Je suis enchanté de ces vers :

*Ridet ager, lascivit humus, nova nascitur arbos.*
*Basia lascivæ jungunt repetita columbæ.*

[1] Ce dessein était de faire croire qu'il avait passé de nouveau en Angleterre.

[2] M. de Voltaire s'est évidemment trompé en ne considérant M. Favières, conseiller au parlement, que comme le traducteur de la pièce intitulée : Ver, *carmen pentametrum :* il en est l'auteur, ainsi que le prouve sa réponse à M. de Voltaire, insérée dans le quatorzième volume des *Amusemens du cœur et de l'esprit.* La traduction est attribuée à M. de Querlon par l'abbé Goujet dans son Catalogue manuscrit.

(*Note communiquée par M. Barbier.*)

Et en parlant de l'Amour,

*Vulnere qui certo lædere pectus amat.*

Je n'oublierai pas cet endroit où il parle des plaisirs qui fuient avec la jeunesse :

*Sic fugit humanæ tempestas aurea vitæ,*
*Arguti fugiunt, agmina blanda, joci.*

Je citerais trop de vers, si je marquais tous ceux dont j'ai goûté la force et l'énergie.

Mais quoique l'ouvrage soit rempli de feu et de noblesse, je conseillerais plutôt à un homme qui aurait du goût et du talent pour la littérature, de les employer à faire des vers français. C'est à ceux qui peuvent cultiver les belles-lettres avec avantage à faire à notre langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait provision des richesses de l'antiquité, et plus on est dans l'obligation de les transporter en son pays. Ce n'est pas à ceux qui méprisent Virgile, mais à ceux qui le possèdent, d'écrire en français.

Venons maintenant, mon cher Favières, à votre traduction du *Printemps*, ou plutôt à votre imitation libre de cet ouvrage. Vos expressions sont vives et brillantes, vos images bien frappées; et surtout je vois que vous êtes fidèle à l'harmonie, sans laquelle il n'y a jamais de poésie.

Il faudrait vous rappeler ici trop de vers, si je voulais marquer tous ceux dont j'ai été frappé. Adieu ; je vais dans un pays où le printemps ne ressemble guère à la description que vous en faites l'un et l'autre. Je pars pour l'Angleterre dans quatre ou cinq jours, et suis bien loin assurément de faire des tragédies.

*Frange, miser, calamos, vigilataque prælia dele.*
(JUVEN. sat. VII.)

J'ai renoncé pour jamais aux vers :

*Nunc.... versus et cætera ludicra pono.* ( Hor. L. I. Ep. I. )

Mais il s'en faut bien que je sois devenu philosophe comme celui dont je vous cite les vers. Adieu ; je vous aime en vers et en prose, de tout mon cœur, et vous serai attaché toute ma vie.

## 109. — A Mme LA PRINCESSE DE GUISE.

Mars.

Madame, mon petit voyage à Arcueil m'a tourné la tête. Je croyais n'aimer que la solitude, et je sens que je n'aime plus qu'à vous faire ma cour. Au moins, si je suis destiné à vivre en hibou, je ne veux me retirer que dans les lieux que vous aurez habités et embellis. Je supplie donc votre altesse et M. le prince de Guise de donner à votre concierge ordre de me recevoir à Arcueil. Il faudra que je sois bien malheureux, si de là je ne vais pas vous faire ma cour à Montjeu.

Je viens de faire dans le moment une infidélité à la maison de Lorraine. Voici un prince du sang pour qui j'ai rimé ce matin un petit madrigal. Il mériterait mieux ; car il m'a enchanté. Comment, madame! il est aimable comme s'il n'était qu'un particulier.

Non : je n'étais point fait pour aimer la grandeur ;
Tout éclat m'importune et tout faste m'assomme ;
Mais Clermont malgré moi subjugue enfin mon cœur :
Je crus n'y voir qu'un prince, et j'y rencontre un homme.

Je crois lui donner, par ce dernier vers, la plus juste louange du monde, et en même temps la plus grande.

Il faudrait que j'eusse l'esprit bien bouché, si, ayant eu l'honneur de vous approcher, je ne savais pas donner aux choses leur véritable prix, et si je n'avais

appris combien la grandeur peut être aimable. Mais je vois qu'au lieu d'un billet, je vous écris une épître dédicatoire, et qu'ainsi je vous déplais fort. Je suis donc, avec un profond respect, etc.

## 110. — A M. THIRIOT.

(Rouen) le 1er mai.[1]

Je vous écris enfin, mon cher Thiriot, du fond de ma solitude, où je serais le plus heureux homme du monde, si les circonstances de ma vie ne m'avaient rendu d'ailleurs le plus malheureux. Je compte quitter dans peu ma retraite pour venir vous retrouver à Paris. En attendant, recevez mes complimens sur les succès flatteurs et solides de votre héroïne[2]. Je ne saurais plus résister à vous envoyer cette pièce que vous m'avez si souvent demandée;[3]

Et dût la troupe des dévots,
Que toujours un pur zèle enflamme,
Entourer mon corps de fagots,
Le tout pour le bien de mon âme,

je ne puis m'empêcher de laisser aller ces vers, qui m'ont été dictés par l'indignation, par la tendresse et par la pitié, et dans lesquels, en pleurant mademoiselle Lecouvreur, je rends au mérite de mademoiselle Sallé la justice qui lui est due. Je joins ma faible voix à toutes les voix d'Angleterre pour faire un peu sentir la différence qu'il y a entre leur liberté et notre esclavage,

[1] M. de Voltaire s'était caché près de Rouen à cette époque, et n'avait confié le secret de sa retraite qu'à MM. Thiriot, Formont et Cideville. Il avait fait courir le bruit qu'il était allé en Angleterre.

[2] Mademoiselle Sallé, qui était à Londres.

[3] Voyez les vers sur la mort de mademoiselle Lecouvreur, volume des Poëmes, (xe) page 359.

entre leur sage hardiesse et notre folle superstition, entre l'encouragement que les arts reçoivent à Londres, et l'oppression honteuse sous laquelle ils languissent à Paris.

## III. — A M. DE FORMONT,

### EN LUI RENVOYANT DES LIVRES DE MÉTAPHYSIQUE.

1731.

O qu'entre Cideville et vous,
J'aurais voulu passer ma vie!
C'est dans un commerce si doux
Qu'est la bonne philosophie,
Que n'ont point ces mystiques fous,
Ni tous ces pieux loups-garous,
Gens députés de l'autre vie,
Nicole et Quesnel, enfin tous,
Tous ces conteurs de rapsodie
Dont le nom me met en courroux,
Autant que leur œuvre m'ennuie.

Revenez donc, aimables amis [1], philosopher avec moi, et ne vous avisez point de chercher les beaux jours à une lieue de Rouen [2]. Vous n'avez point de mois de mai en Normandie:

Vos climats ont produit d'assez rares merveilles,
C'est le pays des grands talens,
Des Fontenelles, des Corneilles;
Mais ce ne fut jamais l'asile du printemps.

Si Rouen avait d'aussi beaux jours que de bons esprits, je vous avoue que je voudrais m'y fixer pour le reste de ma vie. Je vous dirais avec Virgile : (*Égl.* x.)

*Soli cantare periti*
*Arcades. O mihi tum quàm molliter ossa quiescant.....*
*Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem*
*Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!*
*Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amyntas.*

[1] MM. de Cideville et Formont.
[2] Canteleu.

Mais votre climat n'a point *maturam uvam*. Ma malheureuse machine m'obligera de m'éloigner du pays où l'on pense, pour aller chercher ceux où l'on transpire; mais dans quelque pays du monde que j'habite, vous aurez toujours en moi un homme plein de tendresse et d'estime pour vous. C'est avec ces sentimens, mes chers messieurs, que je serai toute ma vie, votre, etc.

## 112. — A M. THIRIOT.

(Rouen) 1er juin.

Je t'écris d'une main par la fièvre affaiblie,
D'un esprit toujours ferme, et dédaignant la mort,
Libre de préjugés, sans liens, sans patrie,
Sans respect pour les grands et sans crainte du sort :
Patient dans mes maux et gai dans mes boutades,
Me moquant de tout sot orgueil,
Toujours un pied dans le cercueil,
De l'autre fesant des gambades.

Voilà l'état où je suis, mourant et tranquille. Si quelque chose cependant altère le calme de mon esprit, et peut augmenter les souffrances de mon corps, qui assurément sont bien vives, c'est la nouvelle injustice que l'on dit que j'essuie en France. Vous savez que je vous envoyai, il y a environ un mois, quelques vers sur la mort de mademoiselle Lecouvreur, remplis de la juste douleur que je ressens encore de sa perte, et d'une indignation peut-être trop vive sur son enterrement, mais indignation pardonnable à un homme qui a été son admirateur, son ami, son amant, et qui de plus est poète. Je vous suis sensiblement obligé d'avoir eu la sage discrétion de n'en point donner de copies; mais on dit que vous avez eu affaire à des personnes dont la mémoire vous a trahi; qu'on en a surtout retenu les

endroits les plus forts, que ces endroits ont été envenimés, qu'ils sont parvenus jusqu'au ministère, et qu'il ne serait pas sûr pour moi de retourner en France, où pourtant mes affaires m'appellent. J'attends de votre amitié que vous m'informerez exactement, mon cher Thiriot, de la vérité de ces bruits, de ce que j'ai à craindre, et de ce que j'ai à faire. Mandez-moi le mal et le remède. Dites-moi si vous me conseillez d'écrire et de faire parler, ou de me taire et de laisser faire au temps.

On a commencé, sans ma participation, deux éditions de *Charles* XII, en Angleterre et en France. Ne pourriez-vous point savoir de M. de Chauvelin quel sera en cette occasion l'esprit des ministres de la librairie?

A l'égard du secret que je vous confiai en partant, et qui échappa à M. l'abbé de Rothelin, soyez impénétrable, soyez indevinable. Dépaysez les curieux. Peut-être aura-t-on lu déjà aux comédiens *Éryphile*. Détournez tous les soupçons. Je vous conjure de me rendre ce service avec votre amitié ordinaire.

Je n'ai écrit qu'à vous en France.

*Thiriot mihi primus amores*
*Abstulit, ille habeat secum.**

## 113. — AU MÊME.

(Rouen) 30 juin.

J'AI reçu votre lettre, mon cher Thiriot. Ne soyez pas étonné du silence que j'ai gardé un mois entier. J'ai repris mon ancienne sympathie avec vous. J'avais la

* Parodie de ces vers de Virgile, *Æn.* IV.

*Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores*
*Abstulit; ille habeat secum, servetque sepulcro.*

fièvre quand vous aviez le dévoiement, et j'ai passé un mois entier dans mon lit. Ce qui m'a prolongé ma fièvre est un étrange régime où je me suis mis. J'ai fait toute la tragédie de *César* depuis qu'*Éryphile* est dans son cadre. J'ai cru que c'était un sûr moyen pour dépayser les curieux sur *Éryphile* : car le moyen de croire que j'aie fait *César* et *Éryphile*, et achevé *Charles XII* en trois mois! Je n'aurais pas fait pareille besogne à Paris en trois ans. Mais vous savez bien quelle prodigieuse différence il y a entre un esprit recueilli dans la retraite, et un esprit dissipé dans le monde.

*Carmina secessum scribentis et otia quærunt.* *

J'ai revu aussi toutes ces petites pièces fugitives à qui vous faites plus d'honneur qu'elles ne méritent; je les ai corrigées avec soin; je compte, quand je serai à Paris, troquer avec vous de portefeuille; je vous donnerai les pièces qui vous manquent, et vous me rendrez celles que je n'ai pas. Comptez que vous gagnerez au change : car vous n'avez pas l'*Uranie* **, et puisque vous êtes un homme discret vous l'aurez : *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.* (Matt. xxv, 23.)

Je vous envoie, mon cher ami, une réponse à des invectives bien injustes, que j'ai trouvées imprimées contre moi dans les Semaines de l'abbé Desfontaines. Il me doit au moins la justice d'imprimer cette réponse qui est, *uti nos decet esse*, pleine de vérité et de modestie. Je l'ai fait imprimer à Kenterbury, afin que si on me refusait la justice de la rendre publique, elle parût indépendamment du *Journal du Parnasse* où

* Vers déjà cité plus haut, Lettre 68, page 167.

** Ou *le Pour et le Contre*, tome x, page 68.

elle doit être insérée. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous pensez de cette petite pièce. J'ai cru que je ne pouvais me dispenser de répondre, mais je ne sais pas, si j'ai bien répondu. [1]

Si vous imprimez l'abbé de Chaulieu, n'y mettez rien de moi, je vous prie, avant que je vous aie montré les changemens que j'ai faits aux petites pièces que je lui ai adressées. Faites ma cour à M. de Chauvelin, à qui je n'ai pu écrire, étant toujours malade. Mes respects à MM. de Fontenelle et Lamotte. J'ai parlé de ces deux derniers dans ma réponse à l'abbé Desfontaines, non seulement parce que je suis charmé de leur rendre justice, mais parce que M. l'abbé Desfontaines m'a accusé, dans son *Dictionnaire néologique*, de ne la leur pas rendre, et m'a voulu associer à ses malignités. *Separa causam meam à gente iniqua et dolosa.* Adieu.

## 114. — A M. DE CIDEVILLE.

Dimanche, 5 auguste.

Je vous remercie, mon cher ami, de votre prose et de vos vers. Je ne trouve jamais rien à ajouter à ce que vous pensez et à ce que vous dites; mais j'ai pris, selon ma louable coutume, la liberté de réduire les vers à quatre; on les trouve charmans : tout le monde, c'est-à-dire le petit nombre de ceux qui aiment le bon, les savent par cœur et ignorent le nom de l'auteur. Enfin, l'impitoyable M. Desmaisons a vu *César* et l'approuve. Le père Porée, par une modestie à laquelle il ne gagnera rien, veut esquiver la dédicace. *Éryphile*, si j'ai

[1] Voyez la Lettre *Aux auteurs du Nouvelliste du Parnasse*, *Mélanges littéraires*, tome II, page 160; l'auteur la suppose écrite d'Angleterre, quoiqu'il fût alors à Rouen.

quelque crédit, ne sera jouée qu'à la Saint-Martin, et n'en vaudra que mieux. Jore doit avoir reçu l'*Essai sur la poésie épique*, que je vous supplie de lire ; j'attends des nouvelles de M. de Formont et....... adieu; je vous souhaite des maîtresses qui vous soient attachées comme je le suis.

## 115. — AU MÊME.

13 auguste.

Voici donc tout simplement, mon cher Ovide de Neustrie, comment j'ai rédigé vos vers, non que je ne les aimasse tous, mais c'est que des Français en retiennent plus aisément quatre que douze :

La Faye est mort, V*** se dispose
A parer son tombeau des plus aimables vers.
Veillons pour empêcher quelque esprit de travers
De l'étourdir d'une ode en prose.

J'ai pris, comme vous voyez, l'emploi de votre abréviateur, tandis que je vous laisse celui de tuteur de *la Henriade* et de l'*Essai sur l'épopée*. Vous êtes d'étranges gens de croire que je m'arrête après la Vie de Milton, et que je me borne à être son historien. Je vous ai seulement envoyé, à bon compte, cette partie de l'*Essai*, et j'espère dans peu de jours vous envoyer la fin, que je n'ai pu encore retravailler. Je vous avoue que je serai bien embarrassé quand il faudra parler de moi : je m'en tiendrais volontiers à ces vers que vous connaissez :

Après Milton, après le Tasse, *
Parler de moi serait trop fort;

* C'est la cinquième des *Stances sur les poètes épiques*, vol. XI, p. 303. Elles sont adressées à madame du Châtelet; mais les liaisons de Voltaire avec cette dame ne commencèrent qu'en 1733, et cette lettre prouve que les stances étaient composées dès 1731. Cl.

Et j'attendrai que je sois mort
Pour apprendre quelle est ma place.

Je me bornerai, je crois, à dire que M. de Cambrai s'est trompé quand il a assuré que nos vers à rime plate ennuyaient sûrement à la longue, et que l'harmonie des vers lyriques pouvait se soutenir plus long-temps. Cette opinion de M. de Fénélon a favorisé le mauvais goût de bien des gens, qui, ne pouvant faire des vers, ont été bien aises de croire qu'on n'en pouvait réellement pas faire en notre langue. M. de Fénélon lui-même était du nombre de ces impuissans qui disent que les c.... ne sont bonnes à rien. Il condamnait notre poésie, parce qu'il ne pouvait écrire qu'en prose; il n'avait nulle connaissance du rhythme et de ses différentes césures, ni de toutes les finesses qui varient la cadence de nos grands vers. Il y a bien paru quand il a voulu être poète autrement qu'en prose. Ses vers sont fort au-dessous de ceux de Danchet. Cependant tous nos stériles partisans de la prose triomphent d'avoir dans leur parti l'auteur du *Télémaque*, et vous disent hardiment qu'il y a dans nos vers une monotonie insupportable.

Je conviens bien que cette monotonie est dans leurs écrits, mais j'ai assez d'amour-propre pour nier tout net qu'elle se trouve dans ceux de votre serviteur. Toujours sais-je bien que je ne la trouverai pas dans l'opéra* que je vous exhorte à finir de tout mon cœur. J'ai prié M. de Formont de vous donner de temps en temps quelque petit coup d'aiguillon. Je lui ai écrit amplement. A l'égard du peu de vers anglais qui peuvent se trouver dans l'*Essai sur la poésie épique*, Jore n'aura

* *Le Triomphe de la beauté.*

qu'à m'envoyer la feuille par la poste; on a réponse en vingt-quatre heures; c'est une chose qui ne doit pas faire de difficulté. J'aimerais bien mieux venir les corriger moi-même, et passer avec vous l'automne.

Mille complimens à notre ami M. de Formont. Si sa femme, entre vous et lui, n'aime pas les vers, il y aura bien du malheur.

## 116.—AU MÊME.

19 auguste.

COMMENT va votre santé? je vous en prie, mandez-le-moi: vous pouvez compter que je m'y intéresse comme une de vos maîtresses. Mais, *si vales, macte animo*, et pour Dieu faites ce troisième acte, et que je ne dise point: *Ultima primis non benè respondent.* On a lu *Jules-César* devant dix jésuites; ils en pensent comme vous; mais nos jeunes gens de la cour ne goûtent en aucune façon ces mœurs stoïques et dures. J'ai un peu retravaillé *Éryphile*, et j'espère la faire jouer à la Saint-Martin. Je menai hier M. de Crébillon chez M. le duc de Richelieu: il nous récita des morceaux de son *Catilina* qui m'ont paru très beaux. Il est honteux qu'on le laisse dans la misère; *laudatur et alget* *. Savez-vous que M. de Chauvelin, le maître des requêtes, fait travailler à une traduction de M. De Thou? Je crois vous l'avoir déjà mandé. Ce jeune homme se fait adorer de la gent littéraire.

Adieu, mon cher ami; en vous remerciant des deux corrections à *la Henriade*. M. de Formont me les avait mandées; elles sont très judicieuses. *Vale.*

* *Probitas laudatur et alget.* (JUVEN. Sat. I.)

## 117. — AU MÊME.

3 septembre.

J'ai été bien malade, mon cher ami. Je vais passer le mois de septembre tout seul à Arcueil, dans la maison de M. le prince de Guise, qu'il a la bonté de me prêter. Il est juste que les descendans du Balafré et du jeune d'Aumale fassent quelque chose pour moi. Je passerai mon temps à corriger sérieusement *Éryphile*, que les comédiens demandent avec empressement. Androgide me déplaît plus que jamais. Éryphile n'était pas plus effrayée de ce coquin-là que je le suis. Je vous dirai, avec une très méchante plaisanterie, qu'il a trop l'air d'avoir.... la reine, et que pour moi, il me.... Je voudrais bien savoir si pareille chose vous arrive avec votre troisième acte; autrement, que mon exemple vous encourage, achevez votre besogne pendant que je corrige la mienne. Laissez les avocats faire les fainéans pour le bien de l'état, et achevez, pour les plaisirs du public et pour votre gloire, ce que vous avez commencé si heureusement. Je suis bien faible, et j'ai la tête bien étonnée encore; c'est ce qui fait que je n'écris point à M. de Formont; mais je ne crois pas qu'il ait besoin de mes lettres pour savoir ce qu'il doit penser de mon estime et de ma tendre amitié pour lui. Vous contribuez furieusement l'un et l'autre à me faire regretter Rouen. J'espère vous revoir dès qu'*Éryphile* aura été jouée. En attendant, je vais travailler comme un beau diable pour mériter un peu votre suffrage et justifier les sentimens que vous avez pour moi.

Le parlement s'assemble demain pour mortifier, s'il peut, l'evêque de Laon. Toutes ces tracasseries ne m'in-

téressent guère; je ne me mêle plus que de ce qui se fait à Argos. [1]

Adieu, mon cher ami; mille tendres complimens, je vous en supplie, à M. de Formont.

## 118. — A M. DE FORMONT,

EN RÉPONSE A DES VERS SUR LA DÉCADENCE DE LA POÉSIE.

5 septembre.

Les beaux-arts sont perdus, le goût reste; et peut-être
Des poètes naissans vont par vous s'animer.
Il ne tenait qu'à vous de l'être;
Mais vous aimez mieux les former.
Ils écrivent pour vous, et vous êtes leur maître.

Mon cher ami, j'écrivis avant-hier à M. de Cideville un petit mot qui doit vous plaire à tous deux; c'est que je corrige *Éryphile;* elle n'est encore digne ni du public, ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y sont répandues couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus se faire illusion; il faut ôter les défauts, et augmenter encore les beautés. L'arrivée de Théandre au troisième acte, ce qu'il dit au quatrième et à la fin de ce même quatrième acte, me paraissent capables de tout gâter. Il y a encore à retoucher au cinquième. Mais quand tout cela sera fait, et que j'aurai passé sur l'ouvrage le vernis d'une belle poésie, j'ose croire que cette tragédie ne fera point déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices, à mes chers amis de Rouen, que j'aimerai toute ma vie, et à qui je soumettrai toujours tout ce que je ferai. Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmans, et je n'y ai pas répondu.

[1] Lieu de la scène dans *Éryphile*.

Mais, chers Formont et Cideville,
Quand j'aurai fait tous les enfans
Dont j'accouche avec *Éryphile*,
Prêtez-moi tous deux votre style,
Et je ferai des vers galans
Que l'on chantera par la ville.

Je vous en dirais bien davantage sans les douleurs où je suis. Rien ne pouvait les suspendre que votre charmante Épître.

## 119. — AU MÊME.

A Paris, ce 8 septembre.

Je reçois trois de vos lettres ce matin. Je réponds d'abord à celle qui m'intéresse le plus, et vous vous doutez bien que c'est celle qui contient les vers sur la mort de ce pauvre M. de La Faye.

Vos vers sont comme vous, et partant je les aime;
Ils sont pleins de raison, de douceur, d'agrément:
En peignant notre ami d'un pinceau si charmant,
Formont, vous vous peignez vous-même.

J'ai déjà mandé à M. de Cideville que *Jules-César* avait désarmé la critique impitoyable de M. de Maisons, mais qu'il tenait encore bon contre *Éryphile*.

Je ne sais si je vous ai fait part du discours que m'a tenu le jeune M. de Chauvelin *, vrai protecteur des beaux-arts. « Avez-vous fait imprimer *Charles XII?* » m'a-t-il dit; et sur ce que je répondais un peu en l'air, « Si vous ne l'avez pas imprimé, a-t-il ajouté, je vous « déclare que je le ferai imprimer demain. »

* Jacques-Bernard Chauvelin (Beau-Séjour), inspecteur-général de la librairie, maître des requêtes en 1728, mort intendant des finances en 1767. Il était le frère du marquis de Chauvelin, ambassadeur à Turin, à qui Voltaire adressa plusieurs lettres, et de l'abbé de Chauvelin. Le garde des sceaux était de la branche aînée (de Grisenoi), et les trois Chauvelin frères étaient d'une branche cadette (de Beau-Séjour.) Cl

C'est un homme charmant que ce M. de Chauvelin, et il nous le fallait pour encourager la littérature. Il combat tous les jours pour la liberté contre M. le cardinal de Fleury et contre M. le garde des sceaux. Il fait imprimer le *De Thou*, et le fait traduire en français. Il soutient tant qu'il peut l'honneur de notre nation, qui s'en va grand'erre.

Encouragé par votre suffrage et par sa bonne volonté, j'ai, je vous l'avoue, une belle impatience de faire paraître *Charles XII*. S'il n'en coûte que 60 livres de plus par terre, je vous supplie de le faire venir par roulier à l'adresse de M. le duc de Richelieu, à Versailles; et moi, informé du jour et de l'heure de l'arrivée, je ne manquerai pas d'envoyer un homme de la livrée de Richelieu, qui fera conduire le tout en sûreté. Si les frais de voiture sont trop forts, je vous prie de le faire partir par eau pour Saint-Cloud, où j'enverrai un fourgon. Il ne me reste qu'à vous assurer de la reconnaissance la plus vive et de l'amitié la plus tendre.

Au nom du bon goût, que mon cher Cideville achève donc ce qu'il a si heureusement commencé! Je l'embrasse de tout mon cœur.

J'ai fait mieux que vous à l'égard de *Séthos;* je ne l'ai point lu.

## 120. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 septembre.

Mon cher ami, la mort de M. de Maisons m'a laissé dans un désespoir qui va jusqu'à l'abrutissement. J'ai perdu mon ami, mon soutien, mon père. Il est mort entre mes bras, non par l'ignorance, mais par la négligence des médecins. Je ne me consolerai de ma vie de

sa perte et de la façon cruelle dont je l'ai perdu. Il a péri, faute de secours, au milieu de ses amis. Il y a à cela une fatalité affreuse. Que dites-vous de médecins qui le laissent en danger à six heures du matin, et qui se donnent rendez-vous chez lui à midi? Ils sont coupables de sa mort. Ils laissent six heures, sans secours, un homme qu'un instant peut tuer! Que cela serve de leçon à ceux qui auront leurs amis attaqués de la même maladie! Mon cher Cideville, je vous remercie bien tendrement de la part que vous prenez à la cruelle affliction où je suis. Il n'y a que des amis comme vous qui puissent me consoler. J'ai besoin plus que jamais que vous m'aimiez. Je me veux du mal d'être à Paris. Je voudrais et je devrais être à Rouen. Je viendrai assurément le plus tôt que je pourrai. Je ne suis plus capable d'autre plaisir dans le monde que de celui de sentir les charmes de votre société.

Je ne vous mande aucune nouvelle ni de moi, ni de mes ouvrages, ni de personne. Je ne pense qu'à ma douleur et à vous.

## 121. — AU MÊME.

2 octobre.

La mort de M. de Maisons, mon cher ami, occupait toutes mes idées, quand je fis réponse à la lettre que j'ai reçue de vous. J'avais à vous parler d'un de vos amusemens qui m'est bien cher, et auquel je m'intéresse plus qu'à mes occupations. C'est ce joli opéra que vous avez ébauché de main de maître, et que vous finirez quand il vous plaira. J'en avais parlé chez madame la princesse de Guise, à Arcueil; mais la douleur extrême où j'étais, et ces premiers momens de déses-

poir qui saisissent le cœur quand on voit mourir dans ses bras quelqu'un qu'on aime tendrement, ne m'ont pas permis de vous écrire. Enfin ma tendre amitié pour vous, qui égale la perte que j'ai faite, et que je regarde comme ma plus douce consolation, remet mon esprit dans une assiette assez tranquille pour vous parler de ce petit ouvrage pour qui j'ai tant de sensibilité. Je dis, sans vous nommer, qu'un de mes amis s'était amusé à faire un opéra plein de galanterie, de tendresse et d'esprit, sur les trois sujets que j'expliquai, et dont je me hasardai de dire le plan. Tout fut extrêmement goûté, et il n'y eut personne qui ne témoignât son chagrin de voir que nous n'ayons point de musicien capable de servir un poète si aimable. Monseigneur le comte de Clermont, qui était de la compagnie, et à la tête de ceux qui avaient grande impatience d'entendre l'ouvrage, envoya chercher sur-le-champ à Paris un musicien qui est à ses gages, et exigea de moi que j'engageasse mon ami à se servir de cet homme. C'est un nommé Blavet*, excellent pour la flûte, et peut-être fort médiocre pour un opéra. Mais heureusement, M. le comte de Clermont qui, quoique prince, entend raison, nous promit que, si on n'était pas content de la première scène de notre homme, il serait cassé aux gages, et que la pièce serait remise entre les mains d'un autre. Voilà ce que je vous mande, sans que mon esprit républicain soit le moins du monde amolli par un prince, ni asservi à la moindre complaisance en fait de beaux-arts. Je ne connais personne; ainsi je ne vous demande rien pour le sieur Blavet, mais je vous demande beaucoup pour moi; c'est que je puisse enfin voir *le Triomphe*

* Mort en 1768.

*de la beauté* et le vôtre. Je ne pourrai peut-être pas arriver à Rouen aussi tôt que je l'espérais. Je ne prévois pas que je puisse me remettre en prison avant le mois de décembre. En attendant, vous devriez bien m'envoyer ce *Triomphe* que je porterais à Richelieu, où je vais passer quinze jours. Le maître de la maison a passé toute sa vie dans ces triomphes que vous chantez. Il sera là dans son élément, et il est un assez bon juge de camp dans ces tournois-là.

A l'égard de mon *Éryphile*, je l'ai bien refondue. J'ai rendu l'édifice encore plus hardi qu'il n'était. Androgide ne prononce plus le nom d'amour. Éryphile, épouvantée par les menaces des dieux, et croyant que son fils est encore vivant, veut lui rendre la couronne, dût-elle expirer de la main de son fils, suivant la prédiction des oracles. Elle apprend au peuple assemblé qu'elle a un fils; que ce fils a été éloigné dès son enfance dans la crainte d'un parricide, et elle le nomme pour roi. Androgide, présent à ce spectacle, prouve qu'il a tué cet enfant qui était réservé à de si grands crimes. La reine voit donc en lui le meurtrier de son époux et de son fils. Androgide sort de l'assemblée avec des menaces; la reine reste au milieu de son peuple. Tout cela se passe au troisième acte; elle a auprès d'elle cet Alcméon qu'elle aime. Elle avait jusqu'à ce moment étouffé sa tendresse pour lui; mais voyant qu'elle n'a plus de fils et que le peuple veut un maître, qu'Androgide est assez puissant pour lui ravir l'empire, et Alcméon assez vertueux pour la défendre, elle lui offre le trône, à condition qu'il la vengera d'Androgide.

J'ai changé presque tout le second acte : il est mieux écrit et beaucoup moins froid. J'ai, je l'ose dire, em-

belli le premier; j'ai laissé le quatrième comme il était; j'ai extrêmement travaillé le cinquième, mais je n'en suis pas content; j'ai envie de vous l'envoyer, afin que vous m'en disiez votre avis avec toute la rigueur possible. Hélas! je parlais de tout cela à ce pauvre M. de Maisons, au commencement de sa petite-vérole; il approuvait ce nouveau plan autant qu'il avait blâmé le premier acte de l'autre. Tenez-moi lieu de lui, avec M. de Formont. Communiquez-lui tout cela; je compte lui écrire en vous écrivant, et je le supplie de me mander ce qu'il pense de tous ces nouveaux changemens. Que j'ai envie et qu'il me tarde de vous revoir l'un et l'autre!

*O vos cantare periti*
*Arcades! o mihi tum quàm molliter ossa quiescant....*
*Atque utinam ex vobis unus vestrique fuissem, etc.* (VIRG. Egl. X.)

## 122. — A M. DE FORMONT.

Octobre.

Eh bien, mon cher Formont! au milieu des tracasseries du roi et du parlement, de l'archevêque et des curés, des molinistes et des jansénistes, aimez-vous toujours *Éryphile?* Vous m'exhortez à travailler, mais vous ne me dites point si vous êtes content de ce que je vous ai proposé, à vous et à M. de Cideville. Il me semble que le grand mal de cette pièce venait de ce qu'elle semblait plutôt faite pour étonner que pour intéresser. La bonne reine, vieille pécheresse, pénitente, était bernée par les dieux pendant cinq actes, sans aucun intervalle de joie qui rafraîchît le spectateur. Les plus grands coups de la pièce étaient trop soudains, et ne laissaient pas au spectateur le temps de se reposer un moment sur les sentimens qu'on venait de lui inspirer *in ictu oculi;* on assemblait le peuple au troisième acte;

on déclarait roi le fils d'Éryphile ; Hermogide donnait sur-le-champ un nouveau tour aux affaires, en disant qu'il avait tué cet enfant. La nomination d'Alcméon fesait à l'instant un nouveau coup de théâtre. Théandre arrivait dans la minute, et fesait tout suspendre, en disant que les dieux fesaient le diable à quatre. Tant d'éclairs coup sur coup éblouissaient. Il faut une lumière plus douce. L'esprit, emporté par tant de secousses, ne pouvait se fixer ; et quand l'ombre arrivait après tant de vacarme, ce n'était qu'un coup de massue sur Alcméon et Éryphile déjà attérés et étourdis de tant de chutes. Théandre avait précédé les menaces de l'ombre par des discours déjà trop menaçans, et qui, pour comble de défauts, ne convenaient pas dans la bouche de Théandre qui, selon ce que j'en ai dit dans une lettre à M. de Cideville, parlait trop ou trop peu, et n'était qu'un personnage équivoque. Ne convenez-vous pas de tous ces défauts ? mais en même temps ne sentez-vous pas combien il est aisé de les corriger ? Qui voit bien le mal, voit aussitôt le remède. Il n'y a qu'à prendre la route opposée, *contraria contrariis curantur.* Vous saurez bientôt si j'ai corrigé tant de fautes avec quelque succès. Je compte faire partir *Éryphile* pour Rouen avant qu'il soit peu ; mais j'aurais bien voulu savoir auparavant ce que vous et M. de Cideville pensez des changemens que je dois faire. Peut-être me renverrez-vous encore *Éryphile.* Ne manquez pas, messieurs, de me la renvoyer impitoyablement, si vous la trouvez mal. Vous avez tous deux des droits incontestables sur cet enfant que vous avez vu naître.

Adieu ; je vous embrasse bien tendrement. Mille complimens à l'ami Cideville.

## 123. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, 2 novembre.

Mon cher et aimable Cideville, ayant ouï dire que vous étiez à la campagne, j'ai adressé à M. de Formont un paquet de *Charles XII*, dans lequel vous trouverez un exemplaire pour le premier président, et un autre pour M. Desforges. Il y a aussi une lettre pour le premier président, que j'aurais bien souhaité qu'il pût recevoir de votre main, *ut gratior foret;* mais comme le temps me presse un peu, j'ai supplié M. de Formont de faire rendre la lettre et le livre, en cas que vous fussiez absent, me flattant bien qu'à votre retour vous réparerez, par quelques petits mots, ce qu'aura perdu ma lettre à n'être point présentée par vous. Je vous prierai bien aussi de continuer à mettre M. Desforges dans mes intérêts. Il faut qu'il continue ses bons procédés; et puisqu'à votre considération il a favorisé l'impression du roi de Suède, il faut qu'il en empêche la contrefaçon, sans quoi il ne m'aurait rendu qu'un service onéreux; et comme le voilà mis, grâces à vos bontés, en train de m'obliger, il ne lui en coûtera pas davantage d'interdire tout d'un temps l'entrée de l'édition de mes OEuvres, faite à Amsterdam chez Ledet et Desbordes, laquelle couperait la gorge à notre petite édition de Rouen, que je compte venir achever cet hiver.

Voilà bien des importunités de ma part, mais la plus forte, mon cher ami, sera mon empressement pour *Daphnis et Chloé*, pour *Antoine et Cléopâtre*, et pour la dame *Io* *. J'attends avec impatience cet ouvrage,

* Ouvrages dramatiques de Cideville.

dont j'ai une idée si avantageuse. Que les rapports des procès ne fassent point tort aux Muses.

*Mox ubi publicas*
*Res ordinaris, grande munus*
*Cecropio repetes cothurno.* (Hor. L. II, Od. I.)

A l'égard de mon cothurne, il ne passera qu'après celui de Lagrange * : ainsi *Éryphile* ne paraîtra probablement qu'en février. Tant de délais sont bien favorables. *Éryphile* n'en vaudra que mieux; mais s'ils font du bien à la pièce, ils font bien du mal à l'auteur qu'ils privent trop long-temps de la douceur de vivre avec vous. Je suis toujours malade, toujours accablé des souffrances qui me persécutaient à Rouen; mais je vous avais pour ma consolation, et vous me manquez aujourd'hui.

Ces entretiens charmans, ce commerce si doux,
Ce plaisir de l'esprit, plaisir vif et tranquille,
Est à mon corps usé le seul remède utile.
Ah! que j'aurais souffert sans vous!

## 124. — AU MÊME.

A Paris, novembre.

D'où vient donc, mon cher Cideville, que vous ne me donnez point de vos nouvelles? N'avez-vous point reçu le *Charles XII* que je vous ai adressé sous le couvert de M. de Formont, avec une lettre pour M. le premier président? Je n'ai entendu parler depuis ni de vous ni de M. de Formont. Vous êtes d'étranges gens. Vous ne m'avez écrit avec quelque assiduité, que quand vous avez eu quelques services à me rendre. Est-ce que

* Lagrange fit jouer *Érigone* le 17 décembre 1731; *Éryphile* fut représentée deux ou trois jours après.

vous ne m'aimiez qu'à proportion du besoin que j'ai eu de vous? Au moins intéressez-vous au succès de cette histoire que vous avez aidée à paraître au monde. Elle a reçu quelque légère contradiction du ministère, et nulle du public.

Mais savez-vous qu'il y a eu une lettre de cachet contre Jore? Je fus assez heureux pour le savoir, et assez prompt pour l'avertir à temps. Un quart d'heure plus tard, mon homme était à la Bastille; le tout, pour avoir imprimé une préface un peu ironique à la tête du procès du père Girard. Cette préface était de l'abbé Desfontaines, à qui je sauve la prison pour la seconde fois; et mon avis est qu'il ne l'a méritée que lorsqu'il m'a payé d'ingratitude; car je ne pense pas qu'on doive, en bonne justice, coffrer un homme pour avoir suivi la morale des jésuites, ni pour l'avoir décriée.

J'attends toujours certain opéra, et travaille à certaine tragédie; ce même M. Delaunai qui s'est chargé d'*Éryphile*, vient de donner au théâtre Italien une petite comédie allégorique, intitulée *la Vérité fabuliste;* je ne l'ai point encore vue, ayant eu tous ces jours-ci beaucoup d'affaires. On en dit peu de bien et peu de mal : ce qui est la marque infaillible de la médiocrité. *Le Chevalier Bayard* vient d'être sifflé à la Comédie Française, et n'est plus, comme autrefois, le chevalier sans peur et sans reproche. On va donner l'*Érigone* de l'auteur des *Philippiques*. Piron travaille de son côté incognito. Voilà bien des provisions pour le théâtre. Vous savez sans doute qu'on a imprimé des lettres vraies ou fausses de l'abbé Monsion, dans lesquelles les ministres de ces pays-ci sont extrêmement maltraités; mais cet ouvrage imprimé à La Haye ne pa-

raît point encore à Paris, peut-être en a-t-on acheté toute l'édition pour la supprimer. A propos d'édition, je vous prie d'engager M. Desforges à empêcher que Machuel ne réussisse dans le dessein qu'il a de contrefaire *Charles XII*. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur, et suis à vous bien tendrement pour toute la vie.

## 125. — A M. THIRIOT.

1er décembre.

Mon cher Thiriot, je viens enfin de voir tout à l'heure cette belle préface qu'on m'impute depuis un mois. Faites rougir M. de Chauvelin de vous avoir dit du bien de cet impertinent ouvrage, où le sérieux et l'ironie sont assurément bien mal mêlés ensemble, et dans lequel on loue avec des exclamations exagérées les factums de Chaudon *, et ceux pour le père carme, que, Dieu merci, je ne lirai jamais. Cette préface est pourtant d'un homme d'esprit, mais qui écrit trop pour écrire toujours bien. Je suis très fâché que M. de Chauvelin connaisse si peu ma personne et mon style. On ne peut lui être plus attaché, ni être plus en colère que je le suis. Quand Orphée-Rameau voudra, je serai à son service. Je lui ferai airs et récits comme sa muse l'ordonnera. Le bon de l'affaire, c'est qu'il n'a pas seulement les paroles telles que je les ai faites. [1]

Je gage qu'il n'a pas, par exemple, ce menuet :

Le vrai bonheur
Souvent dans un cœur
Est né dans le sein de la douleur.
C'est un plaisir

* Avocat de Catherine Cadière.

[1] L'opéra de *Samson*.

Qu'un doux souvenir
Des peines passées ;
Les craintes cessées
Font renaître un nouveau désir.

Il y a vingt canevas que je crois qu'il a perdus et moi aussi.

Mais quand il voudra faire jouer *Samson*, il faudra qu'il tâche d'avoir quelque examinateur au-dessus de la basse envie et de la petite intrigue d'auteur, tel qu'un Fontenelle et non pas un Hardion * : *who envies poets as eunuchs envy lovers.* Ce M. Hardion a eu la bonté d'écrire une lettre sanglante contre moi à M. Rouillé.

## 126. — A M. DE FORMONT.

Paris, ce 10 décembre.

GRAND merci de la prudence et de la vivacité de votre amitié. Je ne peux vous exprimer combien je suis aise que vous ayez logé chez vous les onze pèlerins; mais que dites-vous de l'injustice des méchans qui prétendent qu'*Éryphile* est de moi, et que *Charles XII* a été imprimé à Rouen? L'antechrist est venu, mon cher monsieur; c'est lui qui a fait *la Vérité de la religion prouvée par les faits, Marie Alacoque, Séthos, OEdipe* en prose rimée et non rimée; pour *Charles XII*, il faut qu'il soit de la façon d'*Élie;* car il est très approuvé et persécuté. Une chose me fâche, c'est que le chevalier Folard, que je cite dans cette histoire, vient de devenir fou. Il a des convulsions au tombeau de saint Pâris. Cela infirme un peu son autorité; mais, après tout, le héros de notre histoire n'était guère plus raisonnable.

* Jacques Hardion, mort en 1766, remplacé par Thomas, à l'Académie Française.

Vous devez savoir qu'on a voulu mettre Jore à la Bastille pour avoir imprimé, à la tête du procès du père Girard, une préface que l'on m'attribuait. Comme on a su que j'ai fait sauver Jore, vous croyez bien que l'opinion que j'étais l'auteur de la préface n'a pas été affaiblie ni dans l'esprit des jésuites ni dans celui des magistrats leurs valets; cependant c'était l'abbé Desfontaines qui en était l'auteur. On l'a su à la fin; et ce qui vous étonnera, c'est que l'abbé couche chez lui. Il m'en a l'obligation. Je lui ai sauvé la Bastille, mais je n'ai pas été fort éloigné d'y aller moi-même.

J'ai écrit à M. de Cideville pour le prier d'engager M. Desforges à empêcher rigoureusement qu'on n'imprime *Charles XII* à Rouen. Je crois que les Machuel en ont commencé une édition. M. le premier président ferait un beau coup de l'arrêter; mais *Daphnis et Chloé, Antoine et Cléopâtre, Isis et Argus* me tiennent encore plus au cœur. Adieu.

## 127. — AU MÊME.

Paris, 26 décembre.

J'ai reçu votre lettre par les mains de Thiriot; mais je ne sais pas pourquoi il n'a pas jugé à propos de me faire voir M. l'abbé Linant qui me serait cher, pour peu qu'il fît quatre bons vers sur cinquante. Le patriarche [1] des vers durs vient de mourir. C'est bien dommage; car son commerce était aussi plein de douceur, que ses poésies de dureté. C'est un bon homme, un bel esprit et un poète médiocre de moins. L'évêque de Luçon, fils de ce Bussi-Rabutin qui avait plus de réputation qu'il n'en méritait, succède à Lamotte dans la place

[1] M. Houdart de Lamotte.

d'académicien, place méprisée par les gens qui pensent, respectée encore par la populace, et toujours courue par ceux qui n'ont que de la vanité. Notre *Éryphile sera bientôt jouée. Vous la trouverez bien différente de* ce qu'elle était. J'ai fini le moins mal que j'ai pu le tableau dont vous vîtes l'esquisse à Rouen. Je me flatte encore de vous voir à Paris aux premières représentations. Je jouirai bien de votre commerce, car me voici votre voisin. Madame de Fontaine-Martel, la déesse de l'hospitalité, me donne à coucher dans son appartement bas qui regarde sur le Palais-Royal. Je n'en désemparerai pas tant que vous serez chez M. Desalleurs.

Quand nous souperons ensemble, *nous parlerons de tout, et ne traiterons rien,* comme dit un certain auteur très aimable; mais hors de là, je veux traiter avec vous beaucoup de choses. A l'égard de Jore, on m'a assuré qu'il n'avait rien à craindre. Il peut retourner à Rouen; mais je ne lui conseille pas de revenir si tôt à Paris. Gardez toujours chez vous, je vous en supplie, les ballots à qui vous avez bien voulu donner retraite. Je voudrais être déjà quitte de toute cette besogne; mais il faut vous voir long-temps pour que la besogne soit bonne.

*Carmen reprehendite quod non*
*Multa dies et multa litura coërcuit....* (HOR. *de Arte poet.*)

Adieu, *operum nostrorum candide judex* *. Pressez donc notre cher Cideville de nous envoyer sa petite drôlerie. Je vous embrasse de tout mon cœur.

* *Albi, nostrorum sermonum candide judex.* (HOR. L. I, Ep. IV.)

## 128. — A M. DE CIDEVILLE.

Dimanche, 4 janvier 1732.

Ma santé est pire que jamais. J'ai peur d'être *réduit*, ce qui serait pour moi une disgrâce horrible, à ne plus travailler. Je suis dans un état qui me permet à peine d'écrire une lettre. Les vôtres m'ont charmé, mon cher Cideville, elles font toujours ma consolation quand je souffre, et augmentent mes plaisirs quand j'en ai. Je n'écrirai point cette fois-ci à notre aimable Formont, par la raison que je n'en ai pas la force. Je lui aurais déjà envoyé les *Lettres anglaises;* mais voici ce qui me tient : M. l'abbé de Rothelin m'a flatté qu'en adoucissant certains traits, je pourrais obtenir une permission tacite, et je ne sais si je prendrai le parti de gâter mon ouvrage pour avoir une approbation.

Il a fallu que je changeasse l'épître dédicatoire de *Zaïre*, qui aurait paru tout uniment et sans contradiction, sans le malentendu entre M. votre premier président et M. Rouillé. Heureusement toute cette petite noise est entièrement apaisée. J'ai sacrifié mon épître, et j'en fais une autre.

Vous n'êtes pas le seul qui corrigez vos vers : en voici trois que j'ai cru devoir changer dans le premier acte de *Zaïre*. Je vous soumets cette rognure, comme tout le reste de l'ouvrage.

FATIME.

Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

ZAÏRE.

Eh, qui refuserait le présent de son cœur !
De toute ma faiblesse il faut que je convienne,
Peut-être que sans lui j'aurais été chrétienne,
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié.

Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié. *
Je ne vois qu'Orosmane, etc.

Il me semble que tout ce qui sert à préparer la conversion de Zaïre est nécessaire; et qu'ainsi ces vers doivent être préférés à ceux qui étaient en cet endroit.

Adieu; il ne se fait plus de bons vers qu'à Rouen. Les lettres que vous m'écrivez en sont farcies. M. de Formont a envoyé une petite épître à madame de Fontaine-Martel, qui aurait fait honneur à Sarrazin et à l'abbé de Chaulieu. Adieu; la plume me tombe des mains.

## 129. — AU MÊME.

3 février.

Enfin, mon cher Cideville, *Éryphile* et mes souffrances me laissent un moment de liberté; et j'en profite, quoique bien tard, pour m'entretenir avec vous, pour vous parler de ma tendre amitié, et pour vous demander pardon d'avoir été si long-temps sans vous écrire. M. de Formont, que j'ai le bonheur de voir tous les jours, sait combien nous vous regrettons. Les momens agréables que je passe avec lui me font souvenir des heures délicieuses que j'ai passées avec vous. J'étais pour le moins aussi malade que je le suis, mais vous m'empêchiez de le sentir. M. de Lezeau est aussi à Paris; mais je le vois aussi peu que je vois souvent M. de Formont, quoique ce soit lui qui ait écrit de sa main le premier acte d'*Éryphile*. Pourquoi faut-il que ce soit M. de Lezeau qui soit à Paris, et que vous restiez à Rouen! Pardon, cependant, de mes souhaits; je ne songeais qu'à moi, et je ne fesais pas réflexion que le sé-

* Ces vers ont reçu quelques corrections dans les éditions définitives. On n'a pas conservé ceux qu'ils ont remplacés. Cl.

jour de Rouen vous est peut-être infiniment cher, et que vous y êtes le plus heureux de tous les hommes. Si cela est, comme je n'en doute pas, souffrez donc au moins que je vous en félicite. Je m'intéresse à votre bonheur avec autant de discrétion que vous en apportez pour être heureux. Je présume même que cette félicité dont je vous parle, a retardé un peu votre petit opéra.

Vous êtes trop tendre pour croire
Que de Quinault la poétique gloire
De tous les biens soit le plus précieux.

Pour moi, qui suis assez malheureux pour ne faire ma cour qu'à *Éryphile*, j'ai retravaillé ma tragédie avec l'ardeur d'un homme qui n'a point d'autre passion. Dieu veuille que je n'aie pas brodé un mauvais fond, et que je n'aie pas pris bien de la peine pour me faire siffler !

Enfin, les rôles sont entre les mains des comédiens : et en attendant que je sois jugé par le parterre, j'ai fait jouer la pièce chez madame de Fontaine-Martel, qui m'a (comme vous savez peut-être) prêté un logement pour cet hiver. *Éryphile* a été exécutée par des acteurs qui jouent incomparablement mieux que la troupe du faubourg Saint-Germain. La pièce a attendri, a fait verser des larmes ; mais c'est gagner en première instance un procès qu'on peut fort bien perdre en dernier ressort. Le cinquième acte est la plus mauvaise pièce de mon sac, et pourra bien me faire condamner. On me jouera immédiatement après *le Glorieux ;* c'est une pièce de M. Destouches, de laquelle on vous aura sans doute rendu compte. Elle a beaucoup de succès, et peut-être en aura-t-elle moins à la lecture qu'aux représentations. Ce n'est pas qu'elle ne soit en général bien écrite, mais elle est froide par le fond et par la forme,

et je suis persuadé qu'elle n'est soutenue que par le jeu des acteurs pour lesquels il a travaillé. C'est un avantage qui me manque. J'ai fait ma pièce pour moi, et non pour Dufresne et pour Sarrazin. Je l'ai même travaillée dans un goût auquel ni les acteurs ni les spectateurs ne sont accoutumés. J'ai été assez hardi pour songer uniquement à bien faire plutôt qu'à faire convenablement; mais, après tout, si je ne réussis pas, il n'y en aura pas pour moi moins de honte; et on m'accablera d'autant plus que le petit succès qu'a eu l'*Histoire du roi de Suède*, a soulevé l'envie contre moi. Elle m'attend au parterre pour me punir d'avoir un peu réussi en prose. Je ferais bien mieux de ne plus songer au théâtre, puisque,

*Palma negata macrum, donata reducit opimum.*

(Hor. L. ii, Ep. i.)

Il vaudrait mieux cent fois revenir achever mes *Lettres anglaises* auprès de vous.

*O vanas hominum mentes, ô pectora cæca!*

Voilà bien du babil pour un malade; mais je vous aime, mon cher Cideville, et le cœur est toujours un peu diffus.

## 130. — AU MÊME.

8 février.

Éryphile et ma machine malade m'ont tellement occupé tous ces jours-ci, mon cher ami, que l'heure de la poste était toujours passée quand je voulais vous écrire. Je suis venu à bout des tracasseries qu'on m'a faites; mais une tragédie et une mauvaise santé sont des choses bien plus difficiles à raccommoder. Je souffre et je rime; quelle vie! Encore si je rimais bien; mais si

vous saviez combien il m'en coûte actuellement pour polir ma p.... d'Argos, pour mettre chaque chose à sa place,

*Et male tornatos incudi reddere versus*, (Hor. *de Arte poet.*)

vous plaindriez votre pauvre ami.

Mon Dieu! pourquoi faire des vers, et les faire mal? Voilà ce Lagrange qui vient de donner *Érigone*. Il n'y a pas un vers passable dans tout l'ouvrage; il y en a cinq cents de ridicules. La pièce est le comble de l'extravagance, de l'absurdité et de la platitude; mais j'ai peur que le siècle n'en soit digne. Cependant ce n'est pas trop à moi à dire du mal du siècle qui traite assez favorablement *Charles XII*. Un auteur qui fait des vers comme Lagrange, mais qui vaut assurément bien mieux, est actuellement fort malade : c'est ce pauvre Lamotte *. Je suis à peu près dans le même cas; j'ai un reste de fièvre. Adieu : quand on est malade, il faut s'en tenir au proverbe : des lettres courtes et de longues amitiés.

Je vous aime tendrement pour toute ma vie. Mille amitiés à Formont.

## 131. — AU MÊME.

Mercredi des Cendres, 27 février.

La beauté qu'en secret Cideville idolâtre,
Voit en lui deux talens rarement réunis :
Le cœur aimable de Daphnis,
Et l'*esprit* du héros qui *charmait* Cléopâtre.

Cependant, mon cher ami, votre cœur a mieux réussi que le reste, et l'on est beaucoup plus content de vos

* Lamotte est mort le 26 décembre 1731. Lagrange donna son *Érigone* le 17 du même mois; il est donc certain que cette lettre est antérieure au 8 février, et qu'elle doit avoir été écrite après le 17 décembre 1731, et avant le 26. Cl.

bergers que de vos héros. Notre ami Formont, qui n'a point de tragédie à faire jouer, vous aura mandé plus au long des nouvelles de *Daphnis* et d'*Antoine*. Pour moi, qui cours risque d'être sifflé mercredi prochain, et qui vais faire répéter *Éryphile* dans l'instant, je ne puis que me recommander à Dieu et me taire sur les vers des autres.

Je voudrais que vous raccommodassiez votre besogne à Paris, et moi la mienne; mais, comme probablement vous en avez de plus agréable à Rouen, je vous dirai seulement, *felices quibus ista licent*. Cependant, quand vous voudrez avoir du relâche et venir à Paris, j'espère, mon cher ami, pouvoir vous procurer non-seulement un appartement, mais une vie assez commode. C'est une affaire que j'ai dans la tête. Vous m'avez accoutumé à vivre avec vous, et il faut que j'y revive.

Adieu : je vous embrasse tendrement. *Plura aliàs.*

## 132. — AU MÊME.

Samedi, 8 mars.

Il faut vous donner les prémices
De ces aimables fruits, aux beaux esprits si doux.
Le public a goûté mes derniers sacrifices;
Ils en sont plus dignes de vous.

Cela veut dire, mon cher Cideville, qu'*Éryphile* que vous avez vue naître, reçut hier la robe virile devant une assez belle assemblée qui ne fut pas mécontente, et qui justifia votre goût. Notre cinquième acte a été critiqué; mais on pardonne au dessert, quand les autres services ont été passables. Je suis fâché en bon chrétien, que le sacré n'ait pas le même succès que le profane, et que *Jephté** et l'arche du Seigneur soient

* *Jephté*, opéra, chef-d'œuvre de l'abbé Pellegrin, joué en 1732.

mal reçus à l'Opéra, lorsqu'un grand-prêtre de Jupiter et une catin d'Argos réussissent à la Comédie ; mais j'aime encore mieux voir les mœurs du public dépravées que si c'était son goût. Je demande très humblement pardon à l'ancien Testament s'il m'a ennuyé à l'Opéra.

Pardon d'un billet si succinct ; courtes lettres et longues amitiés, est ma devise ; mais je serais bien fâché et j'y perdrais trop, si vos lettres étaient aussi courtes.

## 133. — AU MÊME.

9 mars.

Madame de Fontaine-Martel est malade et moi aussi, il faut que je la veille, et j'ai besoin d'être veillé, il faut que je sorte, et j'ai besoin d'être couché ; il faut que je vous écrive mille choses, et je n'ai pas le temps d'écrire un mot : tout ce que je puis vous dire, mes chers amis, c'est qu'il est nécessaire de suspendre l'impression d'*Éryphile ;* mes changemens ne sauraient être assez tôt prêts, et seraient assurément très mal faits, dans la foule des occupations, des désagrémens et des maux qui me traversent. Je vous demande en grâce de cacheter sur-le-champ *Éryphile*, ou me l'envoyer irrémissiblement par la poste ; que Jore suspende tout, jusqu'à nouvel ordre. Adieu, *cari amici ;* il faut ou qu'*Éryphile* soit entièrement digne de vous, ou qu'elle ne paraisse point. *Valete.*

## 134. — AU MÊME.

17 mars.

Voici M. de Linant, monsieur, qui fait des vers pleins d'images et d'harmonie, et qui mérite par là votre bienveillance. Je crois qu'il ira loin, parce qu'il a à présent trop d'idées et de fougue. La fureur de la jeunesse se change par le temps en chaleur. Je désespérerais de lui, si à son âge ses vers étaient raisonnables. Il m'a paru beaucoup plus sage que sa poésie, et je ne sais rien de si bien qu'une conversation douce et une poésie vive. Vous, mon cher Cideville, qui possédez si bien ces deux talens, encouragez-les dans ce jeune élève. Il sera digne de vivre à Paris en bonne compagnie quand il vous aura vu quelque temps. J'envie le plaisir qu'il va avoir : je ne puis m'empêcher de lui donner cette lettre, afin que je sois sûr qu'on vous parle de moi. Vous m'avez envoyé *versiculos dicaces*, et une épître charmante. Adieu, le cœur le mieux fait et l'esprit le plus aimable que je connaisse.

## 135. — A M. DE MONCRIF.

Mars.

Mon cher Valerius, que votre consulat [1] ne vous fasse pas oublier Argos. J'ai besoin plus que jamais d'être approuvé et protégé par votre charmant maître *. Je ne veux pas qu'un ouvrage qui sera honoré de son nom soit médiocre ; j'y travaille jour et nuit, et peut-être l'envie de lui plaire sera devenue talent chez moi. S'il daignait envoyer chercher la troupe comique encore

[1] Le rôle de Valerius Publicola dans *Brutus*, que M. de Moncrif jouait en société.

* Louis de Bourbon, comte de Clermont, arrière-petit-fils du grand Condé; reçu à l'Académie Française en 1754; mort le 16 juin 1771.

une fois et lui recommander *Éryphile*, ce serait une bonne action digne de lui. J'ai abandonné cette pièce aux comédiens, quant au profit; mais pour la gloire, nous autres poètes ne sommes pas si généreux. Mon intérêt véritable, qui est celui de ma réputation, le droit que j'ai de faire continuer la pièce après Pâques, et surtout la protection dont m'honore monseigneur le comte de Clermont, me font espérer que les comédiens ne refuseront pas de jouer la pièce. Je sais bien qu'après les manières honnêtes et généreuses que j'ai eues avec eux, ils auront envie de me nuire, attendu l'esprit de corps. Mais j'attends tout des bontés de S. A. S. et de votre amitié.

## 136. — AU MÊME.

Mars.

Muse aimable, muse badine,
Esprit juste et non moins galant,
Vous ressemblez bien mieux à La Fare, à Ferrand,
Que je ne ressemble à Racine.

Grand merci de vos bontés; j'y suis plus sensible qu'à des battemens de mains. [1]

Mon cher et aimable Tithon, j'ai été deux fois à votre palais sans pouvoir saluer son altesse. J'avais aussi à vous prier de passer chez madame de Fontaine-Martel, qui se vante d'avoir quelque chose à vous dire. Recevez donc par écrit mon invitation de venir la voir. Si vous rencontrez dans votre palais Rhadamiste et Palamède, ayez la bonté, je vous prie, de lui dire des choses bien tendres de la part de son admirateur. A l'égard de votre prince, je me suis écrié à sa porte :

[1] La tragédie d'*Éryphile* venait d'être représentée avec applaudissement.

J'ai par deux fois votre altesse ratée :
Cela veut dire, hélas! tout simplement,
Que ma muse deux fois s'est en vain présentée
Pour vous faire son compliment.
Heureux qui serait à portée
De rater effectivement
Votre personne tant vantée!
Il n'en ferait rien sûrement.

Cela est un peu irrégulier à présenter à un saint abbé comme monseigneur le comte de Clermont; mais pour vous qui n'êtes point *in sacris*, vous pouvez lire de ces sottises. Faites ma cour en prose à ce prince aimable, et brûlez mes vers; j'y gagnerai beaucoup.

Adieu. Cela est honteux que vous ne fassiez plus de vers. Ce siècle-ci a plus besoin que jamais de grâce et de bon goût. Il faut que vous travailliez.

## 137. — A M. BROSSETTE. [1]

14 avril.

Je suis bien flatté de plaire à un homme comme vous, monsieur; mais je le suis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corrections si judicieuses dans l'*Histoire de Charles* XII.

Je ne sais rien de si honorable pour les ouvrages de M. Despréaux que d'avoir été commentés par vous, et lus par Charles XII. Vous avez raison de dire que le sel de ses satires ne pouvait guère être senti par un héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du czar et du roi de Pologne, que de celle de Chapelain et de Cotin. Pour moi, quand j'ai dit que les satires de Boileau n'étaient pas ses meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fussent mauvaises.

[1] Auteur d'un commentaire sur les ouvrages de Boileau.

C'est la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, à la vérité, à la seconde; mais très supérieure à celle de tous les écrivains de son temps, si vous en exceptez M. Racine. Je regarde ces deux grands hommes comme les seuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives, et copié fidèlement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur style, c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, et que jamais leurs pensées n'ont rien couté à l'harmonie ni à la pureté du langage. Feu M. de Lamotte, qui écrivait bien en prose, ne parlait plus français quand il fesait des vers. Les tragédies de tous nos auteurs, depuis M. Racine, sont écrites dans un style froid et barbare; aussi Lamotte et ses consorts fesaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaisser Despréaux auquel ils ne pouvaient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces beaux esprits subalternes, qui passent leur vie dans les cafés, lesquels font à la mémoire de M. Despréaux le même honneur que les Chapelain fesaient à ses écrits de son vivant. Ils en disent du mal, parce qu'ils sentent que si M. Despréaux les eût connus, il les aurait méprisés autant qu'ils méritent de l'être. Je serais très fâché que ces messieurs crussent que je pense comme eux, parce que je fais une grande différence entre ses premières satires et ses autres ouvrages. Je suis surtout de votre avis sur la neuvième satire * qui est un chef-d'œuvre, et dont l'*Épître aux Muses* de M. Rousseau n'est qu'une imitation un peu forcée. Je vous serai très obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand homme, qui méritait un commentateur comme vous. Si vous voulez

* A son esprit.

aussi, monsieur, me faire le plaisir de m'envoyer l'*Histoire de Charles XII*, de l'édition de Lyon, je serai fort aise d'en avoir un exemplaire.

## 138. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce jeudi, 17 avril.

Je demande pardon à mon très cher Cideville; si je n'étais pas le plus sérieusement du monde occupé à des bagatelles, et si les momens de paresse qu'ont tous les vaporeux comme moi ne succédaient pas tour à tour au travail, je vous écrirais tous les jours, mon cher ami, car avec qui dans le monde aimerais-je mieux à m'entretenir qu'avec vous? Avec qui puis-je mieux goûter les plaisirs de l'amitié et les agrémens de la littérature? Je vous renverrai votre opéra, puisque vous le redemandez; mais ce ne sera pas sans regretter infiniment l'acte de Daphnis et de Chloé qui est certainement très joli, et sur lequel on ne pouvait pas faire de méchante musique. Si jamais vous avez du loisir, je vous conjurerai de l'employer à corriger les deux autres actes, et à faire à votre opéra ce que je viens de faire bien ou mal à ma tragédie : j'y viens de changer plus de la valeur de deux grands actes, et c'est de cette nouvelle manière dont on la va jouer à la rentrée du théâtre, précédée d'un compliment en vers à nos seigneurs du public. Je compte vous envoyer, dans un paquet, la pièce et le compliment, et je veux que votre ami Formont m'en dise avec vous son sentiment; je vais lui écrire pour lui dire combien je lui suis obligé des peines qu'il a bien voulu prendre pour ce que vous savez, et combien nous le regrettons tous à Paris. Ah! mon cher Cideville, pourquoi ne venez-vous pas aussi vous faire regretter,

ou plutôt pourquoi ne pouvez-vous pas, l'un et l'autre, vous faire toujours regretter à Rouen? Adieu, mon cher ami; mille pardons de vous écrire si fort en bref. J'ai déjà parlé à ma baronne de notre petit Linant; je souhaite extrêmement de lui être utile. Je me croirais trop heureux si j'avais pu une fois en ma vie encourager des talens. Adieu; je vous embrasse tendrement.

## 139. — A M. DE FORMONT.

Du 29 avril.

Formont chez nous tant regretté,
Toi qui, parlant avec finesse,
Penses avec solidité,
Et sans languir dans la paresse,
Vis heureux dans l'oisiveté;
Dis-nous un peu sans vanité
Des nouvelles de la Sagesse
Et de sa sœur la Volupté;
Car on sait bien qu'à ton côté
Ces deux filles vivent sans cesse.
L'une et l'autre est une maîtresse
Pour qui j'ai beaucoup de tendresse,
Mais dont Formont seul a tâté.

Je compte, mon cher Formont, que vous aurez incessamment quelques manuscrits de ma façon, puisqu'on vous a débarrassé du dépôt de mes folies imprimées. Je vous enverrai *Éryphile* de la nouvelle fournée, avec trois actes nouveaux, le tout accompagné d'une façon de compliment en vers, selon la méthode antique *, lequel sera récité par Dufresne ** jeudi prochain. C'est ce jour-là que le parterre jugera *Éryphile* en dernier ressort; mais je veux qu'auparavant elle soit jugée par vous et par M. de Cideville, les deux meilleurs

* Voyez le premier volume du Théâtre, page 395.

** Abraham-Alexis Quinault, plus connu sous le nom de Dufresne. Mort en 1767.

magistrats de mon parlement. J'écrivis hier à notre cher Cideville, mais j'étais si pressé, que je ne lui mandai rien du tout. Vous aurez aujourd'hui la petite épigramme, assez naïve à mon sens, sur Néricault Destouches.

Néricault dans sa comédie *
Croit qu'il a peint le glorieux;
Pour moi je crois, quoi qu'il nous die,
Que sa préface le peint mieux.

D'ailleurs, il n'y a ici rien qui vaille en ouvrages nouveaux. Nous allons avoir cet été une comédie en prose du sieur Marivaux, sous le titre des *Sermens indiscrets*. Vous croyez bien qu'il y aura beaucoup de métaphysique et peu de naturel, et que les cafés applaudiront pendant que les honnêtes gens n'entendront rien.

Vous savez que la petite Dufresne, *in articulo mortis*, a signé un beau billet conçu en ces termes : « Je pro« mets à Dieu et à M. le curé de Saint-Sulpice, de ne « jamais remonter sur le théâtre. » Tout le monde dit : « Oh ! le beau billet qu'a La Châtre ! » Pour nous autres Fontaine-Martel, nous jouons la comédie assez régulièrement. Nous répétâmes hier la nouvelle *Éryphile*. Nous fesons quelquefois bonne chère, assez souvent mauvaise; mais soit qu'on meure de faim ou qu'on se crève, on dit toujours : « Ah ! si M. de Formont était là ! » Adieu, mon cher ami; personne ne vous aime plus tendrement que, etc.

* Voyez dans cette Correspondance, la lettre à Destouches, de 1749.

## 140. — A M. DE CIDEVILLE.

Paris, 2 mai.

Jore est parti, mon cher ami, avec un ouvrage que je regrette, et un autre pour qui je crains; c'est le vôtre que je voudrais bien n'avoir pas perdu; et c'est le mien que je tremble de donner au public. Jore doit vous rendre ballet et tragédie. Vous trouverez *Éryphile* bien changée; lisez-la, je vous prie, avec notre aimable et judicieux ami, et dites-moi l'un et l'autre ce que vous en pensez. On peut aisément envoyer les corrections à son imprimeur par la poste; ne m'épargnez point; et lisez chaque vers avec sévérité; vous allez peut-être faire languir quelques pauvres plaideurs, et différer quelque beau rapport pour une mauvaise pièce; vous direz en parlant de mes vers :

*Posthabui tamen illorum mea seria ludo.* (Virg. Egl. vii.)

Il n'y a rien de nouveau ici, qu'une pièce médiocre qu'on joue incognito aux Italiens. On bâille à *Jephté*, mais on y va; il n'y a de livres nouveaux que *l'Anatomie de Winslow*.

Adieu, *care amice*.

## 141. — AU MÊME.

16 mai.

J'ai reçu aujourd'hui *Éryphile;* mais, avant de vous la renvoyer, il faut que vous me jugiez en cour de petit commissaire. Voici ce que j'allègue contre moi-même. Je fais la fonction de l'avocat du diable contre la canonisation d'Éryphile.

1°. En votre conscience n'avez-vous pas senti de la langueur et du froid, lorsqu'au troisième acte Théandre

vient annoncer que les Furies se sont emparées de l'autel, etc.? Ce que dit la reine à Alcméon, dans ce moment, est beau; mais on est étonné que ce beau ne touche point. La raison en est, à mon avis, que la reine est trop long-temps bernée par les dieux. Elle n'a pas le loisir de respirer; elle n'a pas un instant d'espérance et de joie : donc elle ne change point d'état, donc elle ne doit point remuer le spectateur, donc il faut retrancher cette fin du troisième acte.

2°. Le quatrième acte commence avec encore plus de froid. Théandre y fait un monologue inutile. La scène qu'il a ensuite avec Alcméon me paraît mauvaise, parce que Théandre n'y dit rien de ce qu'il devrait dire. Ses doutes équivoques ne conviennent point au théâtre. S'il sait qu'Alcméon est fils de la reine, il doit l'en avertir; s'il n'en sait rien, il ne doit rien en soupçonner. Cette scène devrait être terrible, et n'est pas supportable. L'ombre venant après cette scène, ne fait pas l'effet qu'elle devrait faire, parce qu'elle en dit moins que Théandre n'en a fait entendre. Enfin la reine ne finit point cet acte par les sentimens qu'elle devrait avoir. Elle ne marque que le désir d'épouser Alcméon. Il faut qu'elle exprime des sentimens de tendresse, d'horreur et d'incertitude.

Il me paraît qu'il y a très peu à réformer au cinquième, et rien au premier ni au second.

Prononcez donc, mes chers amis,
Vous êtes ma cour souveraine;
Et je recevrai vos avis
Comme un arrêt de Melpomène.

## 142. — A M. DE CIDEVILLE.

8 mai 1732, à une heure après midi.

Mes chers Aristarques, je vous obéis avec joie et je suis encore plus sévère que vous; je vous envoie plus d'un changement dans cette feuille; demain vous pourrez avoir une voiture plus complète. La poste va partir, sans cela vous auriez au moins une douzaine de vers de plus. Jore en reçoit tous les jours : je vous prie de lui communiquer ceux-ci dès que vous les aurez reçus; dites-lui bien qu'il les porte exactement sur la pièce, qu'il commence incessamment l'impression, et qu'il m'envoie une copie de tous les vers corrigés qu'il a reçus de moi, afin que je les revoie à loisir. Mille remercîmens, mille pardons. Soyez toujours bien indulgent pour moi, et bien sévère pour mes ouvrages. Je vous embrasse bien tendrement.

### NOUVEAUX CHANGEMENS

### DANS LA TRAGÉDIE D'ÉRYPHILE.

#### ACTE Ier, SCÈNE PREMIÈRE.

Songez à cet oracle, à cette loi suprême.

*Corrigez :*

Songez à cet oracle, à cet ordre suprême.

Les temps, ce jour affreux, feront la destinée.

*Corrigez :*

Attends jusqu'à ce jour, attends la destinée.

De cet état tremblant embarrassaient les rênes.

*Corrigez :*

De l'état qui chancèle embarrassaient les rênes.

Descend du haut des cieux après plus de quinze ans.

*Corrigez :*

Descend du haut des cieux après plus de vingt ans.

## ACTE III, SCÈNE PREMIÈRE. (A la fin.)

*Après ce vers :*

Mais du moins en tombant je saurai me venger.

*Otez tout ce qui suit jusqu'à la fin de la scène, et mettez à la place.*

EUPHORBE.

Si vous n'espérez rien que faut-il ménager?
Venez-vous essuyer les mépris de la reine?

HERMOGIDE.

Euphorbe, je viens voir à qui je dois ma haine;
Qui sont mes vrais rivaux, qui je dois accabler;
Qui séduit Eryphile, et quel sang doit couler.
Je viens voir si la reine aura bien l'assurance
De nommer devant moi.... C'est elle qui s'avance.

## ACTE IV, SCÈNE DERNIÈRE.

THÉANDRE.

Détestable aux mortels et détesté des dieux.

*Corrigez :*

Détesté des morts même et réprouvé des dieux.

ÉRYPHILE.

*Rayez tout son couplet et mettez à la place :*

Malheureux, qu'as-tu dit? qu'on arrête Théandre;
Que le pontife enfin revienne m'éclaircir;
Qu'on rappelle Alcméon, qu'on le fasse venir.
Théandre ne sait point quel sang lui donna l'être;
Il me ferait rougir, s'il se fesait connaître :
Que veut-il! quel discours! moi, je pourrai jamais
Rougir de ce héros, regretter mes bienfaits.
Dieux, est-ce là ce jour annoncé par vous même,
Où j'allais disposer de moi, du diadème;
Où j'allais être heureuse. O mort, explique toi!
Ne borne point ta haine à m'inspirer l'effroi.
Quel est cet Alcméon? D'où vient qu'en sa présence
J'ai senti rallumer cet amour qui t'offense?
Dieux qui voyez mes pleurs, mes regrets, mes combats,
Dévoilez-moi mon cœur que je ne connais pas.
J'ai cru brûler d'un feu si pur, si légitime;
Quel est donc mon destin, ne puis-je aimer sans crime?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

**Addition aux changemens qu'on doit faire à ce quatrième acte, dans cette même scène.**

THÉANDRE.

Le grand-prêtre le suit, il saura son enfance.

*Corrigez :*

Je sais que le grand-prêtre a sauvé son enfance.

## 143. — AU MÊME.

A Paris, le 29 mai.

Je lisais, ces jours passés, mon cher ami, que les gens qui font des tragédies négligent fort le style épistolaire, et écrivent rarement à leurs amis. J'ai le malheur d'être dans ce cas, et en vérité j'en suis bien fâché. Je ne conçois pas comment je peux mériter si mal les charmantes lettres que j'aime à recevoir de vous. Si je m'en croyais, je vous importunerais tous les jours pour m'attirer des lettres de mon cher ami Cideville; mais je ne suis occupé à présent qu'à m'attirer ses suffrages. J'ai corrigé dans *Éryphile* tous les défauts que nous y avions remarqués. A peine cette besogne a été achevée, qu'afin de pouvoir revoir mon ouvrage avec moins d'amour-propre, et me donner le temps de l'oublier, j'en ai vite commencé un autre *, et j'ai pris une ferme résolution de ne jeter les yeux sur *Éryphile* que quand la nouvelle tragédie sera achevée. Celle-ci sera faite pour le cœur autant qu'*Éryphile* était faite pour l'imagination. La scène sera dans un lieu bien singulier; l'action se passera entre des Turcs et des chrétiens. Je peindrai leurs mœurs autant qu'il me sera possible, et je tâcherai de jeter dans cet ouvrage tout ce que la religion chrétienne semble avoir de plus pathétique et de plus intéressant, et tout ce que l'amour a de plus tendre

* *Zaïre*, jouée le 13 auguste suivant.

et de plus cruel. Voilà ce qui va m'occuper six mois; *quod felix, faustum musulmanumque sit.* *

Je vis avant-hier l'abbé Linant pour qui je me sens bien de l'estime et de l'amitié. Ce qu'il vaut, c'est-à-dire ce que vous pensez de lui, me fait extrêmement regretter de n'avoir pu le servir comme je le désirais. Vous savez que mon dessein était de vivre avec lui chez madame de Fontaine-Martel; j'y étais même intéressé. Un homme de lettres qui est né avec tant de talens, et qui me paraît si aimable, que vous aimez, et qui m'aurait entretenu de vous, aurait fait la douceur de ma vie. Madame de Fontaine n'a pas voulu entendre raison; elle prétend que Thiriot l'a rendue sage. Elle lui donnait douze cents francs de pension, et avec cela n'en a point été contente. Elle croit que tout jeune homme en usera de même. Le fils du pauvre Crébillon, frère aîné de Rhadamiste, et encore plus pauvre que son père, lui a été présenté dans cet intervalle. Elle l'a assez goûté; mais sachant qu'il avait vingt-cinq ans, elle n'a pas voulu le loger. Je crois qu'elle ne m'a dans sa maison, que parce que j'ai trente-six ans et une trop mauvaise santé pour être amoureux; elle ne veut point que les gens qu'elle aime aient des maîtresses. Le meilleur titre pour qu'on puisse avoir entrée chez elle est d'être impuissant; elle a toujours peur qu'on ne l'égorge pour donner son argent à une fille d'Opéra : jugez d'après cela si Linant, qui a dix-neuf ans, est homme à lui plaire.

Je suis en vérité bien fâché de la haine que madame de Fontaine a pour la jeunesse. Votre abbé aurait été son fait et le mien. Mais quelque chose qui arrive, il

* Formule parodiée de Tite-Live. (L. I. Ch. 28.)

réussira sûrement; il est né sage, il a de l'esprit, de la bonne volonté, de la jeunesse; avec tout cela on se tire bientôt d'affaire à Paris. Les vers qu'il a faits pour vous sont bien au-dessus de ceux qu'il avait faits pour Dieu et pour le chaos. On réussit selon les sujets. Je suis fort trompé, ou ce jeune homme a le véritable talent; et c'est ce qui augmente encore le regret que j'ai de ne pouvoir vivre avec lui. Qu'il compte sur moi si jamais je puis lui rendre service. Dans deux ou trois ans il écrira mieux que moi, et je l'en aimerai davantage. Mon Dieu! mon cher Cideville, que ce serait une vie délicieuse de se trouver logés ensemble trois ou quatre gens de lettres avec des talens et point de jalousie! de s'aimer, de vivre doucement, de cultiver son art, d'en parler, de s'éclairer mutuellement! Je me figure que je vivrai un jour dans ce petit paradis, mais je veux que vous en soyez le Dieu. En attendant, je vais versifier ma tragédie, et si je peins l'amour comme vous me faites sentir l'amitié, l'ouvrage sera bon. Je vous embrasse mille fois.

## 144. — A M. DE FORMONT.

Paris, ce 29 mai.

Je viens de mander à notre cher Cideville combien je suis fâché de n'avoir pu faire succéder l'abbé Linant à Thiriot. La dame du logis prétend que, puisqu'elle m'a pour rien, elle doit avoir tout *gratis*, et regarde Thiriot comme quelqu'un dont elle hérite douze cents livres de rente viagère. Elle pense que tout jeune homme à qui elle ferait une pension, la quitterait sur-le-champ pour mademoiselle Sallé. Je suis véritablement affligé de me voir inutile à l'abbé Linant; car vous l'aimez, et

il fait bien des vers. J'ai vu un autre abbé* qui ne le vaut pas assurément, et qui m'a montré de petits vers pour madame de Formont. Vous logerez celui-là, s'il vous plaît : pour moi je ne m'en charge pas. Je ne vous renverrai pas *Éryphile* si tôt : j'ai tout corrigé, mais je veux l'oublier, pour la revoir ensuite avec des yeux frais. Il ne faut pas se souvenir de son ouvrage, quand on veut le bien juger. J'ai cru même que le meilleur moyen d'oublier la tragédie d'*Éryphile*, était d'en faire une autre. Tout le monde me reproche ici que je ne mets point d'amour dans mes pièces. Ils en auront cette fois-ci, je vous jure, et ce ne sera pas de la galanterie. Je veux qu'il n'y ait rien de si turc, de si chrétien, de si amoureux, de si tendre, de si furieux, que ce que je versifie à présent pour leur plaire. J'ai déjà l'honneur d'en avoir fait un acte. Ou je suis fort trompé, ou ce sera la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre. Les noms de Montmorenci, de Saint-Louis, de Saladin, de Jésus et de Mahomet s'y trouveront. On y parlera de la Seine et du Jourdain, de Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptisera, on tuera, et je vous enverrai l'esquisse dès qu'elle sera brochée.

On m'a parlé hier d'une petite pièce bachique du jeune Bernard, poète et homme aimable. Dès que je l'aurai, je vous l'enverrai. Il paraît ici des couplets contre tout le monde; mais ils sont assez comme presque tous les hommes d'aujourd'hui, malins et médiocres. La fureur de jouer la comédie partout continue toujours, et la fureur de la jouer très mal dure toujours aux comédiens français. Nous attendons l'opéra des

* Probablement l'abbé Duresnel, né à Rouen, ami de Cideville et de Formont.

cinq ou six *Sens;* la musique est de Destouches, les paroles de Roi, qui se cache de peur que son nom ne lui nuise. Nous aurons aussi *les Sermens indiscrets*, de Marivaux, où j'espère que je n'entendrai rien. Pour des nouvelles du parlement, *ea cura quietum non me sollicitat.* Je ne connais et ne veux de ma vie connaître que les belles-lettres, et aimer que des personnes comme vous, si par bonheur il s'en rencontre.

Adieu; je vous suis attaché pour toute ma vie.

## 145. — AU MÊME.

A Paris, 25 juin.

Grand merci, mon cher ami, des bons conseils que vous me donnez sur le plan d'une tragédie, mais ils sont venus trop tard. La tragédie était faite. Elle ne m'a coûté que vingt-deux jours. * Jamais je n'ai travaillé avec tant de vitesse. Le sujet m'entraînait, et la pièce se fesait toute seule. J'ai enfin osé traiter l'amour, mais ce n'est pas l'amour galant et français. Mon amoureux n'est pas un jeune abbé à la toilette d'une bégueule; c'est le plus passionné, le plus fier, le plus tendre, le plus généreux, le plus justement jaloux, le plus cruel et le plus malheureux de tous les hommes. J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis si long-temps dans la tête, les mœurs turques opposées aux mœurs chrétiennes, et de joindre dans un même tableau ce que notre religion peut avoir de plus imposant et même de plus tendre, avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus

* Dans l'Avertissement de quelques lignes qui précède la pièce de *Zaïre* (tome 1er, page 466), et qui dans cette édition et dans plusieurs autres est par erreur attribué aux éditeurs de Kehl, M. de Voltaire rend compte de la promptitude avec laquelle il produisit ce chef-d'œuvre.

furieux. Je fais transcrire à présent la pièce; dès que j'en aurai un exemplaire au net, il partira pour Rouen, et ira à MM. de Formont et Cideville.

A peine eus-je achevé le dernier vers de ma pièce turco-chrétienne, que je suis revenu à *Éryphile*, comme Perrin-Dandin se délassait à voir des procès. Je crois avoir trouvé le secret de répandre un véritable intérêt sur un sujet qui semblait n'être fait que pour étonner. J'en retranche absolument le grand-prêtre. Je donne plus au tragique et moins à l'épique, et je substitue, autant que je peux, le vrai au merveilleux. Je conserve pourtant toujours mon ombre, qui n'en fera que plus d'effet lorsqu'elle parlera à des gens pour lesquels on s'intéressera davantage. Voilà en général quel est mon plan. Je me sais bon gré d'en avoir arrêté l'impression, et de m'être retenu sur le bord du précipice dans lequel j'allais tomber comme un sot.

Adieu; je vous aime bien tendrement, mon cher ami; il faudra que vous reveniez ici ou que je retourne à Rouen, car je ne peux plus me passer de vous voir.

## 146. — A M. DE CIDEVILLE.

27 juin.

Un homme qui vient d'achever une tragédie nouvelle n'a pas le temps d'écrire de longues lettres, mon aimable Cideville; mais chaque scène de la pièce était une lettre que je vous écrivais, et je me disais toujours : mon tendre et sensible ami approuvera-t-il cette situation ou ce sentiment? lui ferai-je verser des larmes? Enfin, après avoir écrit rapidement mon ouvrage, afin de vous l'envoyer plus tôt, je l'ai lu aux comédiens. J'ai mené avec moi le jeune Linant, qui, je crois, vous en

a rendu compte. Je serais bien aise de savoir ce qu'en pense un cœur aussi neuf et un esprit aussi juste que le sien. J'ai fait d'ailleurs ce que j'ai pu pour lui rendre service. Je ne sais si je serai assez heureux pour le placer, mais il est sûr que je l'envierai à quiconque le possédera. Madame de Fontaine-Martel a été assez abandonnée de Dieu pour n'en vouloir pas. Si j'avais une maison à moi il en serait bientôt le maître. Il me paraît digne de toute la fortune qu'il n'a pas. Mais si les mœurs aimables, l'esprit et les talens peuvent conduire à la fortune, il faudra bien qu'il en fasse une. Il vous aime de tout son cœur; nous parlons de vous quand nous nous rencontrons. Nous souhaitons de passer notre vie avec vous à Paris. Que dites-vous de nos conseillers de la *cohue des enquêtes* *, qui ont fait vœu de n'aller ni aux spectacles, ni aux Tuileries, jusqu'à ce que le roi leur rende les appels comme d'abus? Qu'a donc de commun la comédie avec celle du jansénisme? Mais, Dieu merci, tout cela va s'accommoder, et je me flatte d'avoir un nombre honnête de conseillers au parlement, à la première représentation de ma tragédie turco-chrétienne.

Adieu, mon cher ami; je retourne à *Éryphile* dans le moment; je vous écrirai de longues lettres quand je ne ferai plus de tragédies.

## 147. — A M. DE FORMONT.

Paris, juillet.

Je ne comptais vous écrire, mon cher ami, qu'en vous envoyant *Éryphile* et *Zaïre*. J'espère que vous les aurez incessamment. En attendant, il faut que je me disculpe un peu sur l'édition de mes Œuvres, soi-disant

* Expression du cardinal de Retz.

complètes, qui vient de paraître en Hollande. Je n'ai pu me dispenser de fournir quelques corrections et quelques changemens au libraire qui avait déjà mes ouvrages, et qui les imprimait malgré moi sur les copies défectueuses qui étaient entre ses mains. Mais ne sachant pas précisément quelles pièces fugitives il avait de moi, je n'ai pu les corriger toutes. Non-seulement je ne réponds point de l'édition, mais j'empêcherai qu'elle n'entre en France. Nous en aurons bientôt une corrigée avec plus de soin et plus complète. Je doute que dans cette édition que je médite, je change beaucoup de choses dans l'épître à M. de La Faye. Il est vrai que j'y parle un peu durement de Rousseau; mais lui ai-je fait tant d'injustice? n'ai-je pas loué la plupart de ses épigrammes et de ses psaumes? J'ai seulement oublié les odes; mais c'est, je crois, une faute du libraire; j'ai rendu justice à ce qu'il y a de bon dans ses épîtres, et j'ai dit mon sentiment librement sur tous ses ouvrages en général. Serez-vous donc d'un autre avis que moi, quand je vous dirai que, dans tous ses ouvrages raisonnés, il n'y a nulle raison; qu'il n'a jamais un dessein fixe, et qu'il prouve toujours mal ce qu'il veut prouver? Dans ses allégories, surtout dans les nouvelles, a-t-il la moindre étincelle d'imagination? et ne ramène-t-il pas perpétuellement sur la scène, en vers souvent forcés, la description de l'âge d'or et de l'âge de fer, et les vices masqués en vertus, que M. Despréaux avait introduits auparavant en vers coulans et naturels? Pour la personne de Rousseau, je ne lui dois aucuns égards; je n'ai seulement qu'à le remercier d'avoir fait contre moi une épigramme si mauvaise qu'elle est inconnue, quoique imprimée.

Le petit abbé Linant va faire une tragédie : je l'y ai encouragé. C'est envoyer un homme à la tranchée ; mais c'est un cadet qui a besoin de faire fortune, et de tout risquer pour cela. M. de Nesle m'avait promis de le prendre, mais il ne lui donne encore qu'à dîner. La première année sera peut-être rude à passer pour ce pauvre Linant. Heureusement il me paraît sage et d'une vertu douce. Avec cela, il est impossible qu'il ne perce pas à la longue. Adieu. Quand reviendrai-je à Rouen, et quand reviendrez-vous à Paris ?

## 148. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 10 juillet.

Oui, je vais, mon cher Cideville,
Vous envoyer incessamment
La pièce où j'unis hardiment
Et l'Alcoran et l'Évangile,
Et justaucorps et doliman,
Et la babouche et le bas blanc,
Et le plumet et le turban,
Comme votre muse facile
Me l'a dit très élégamment.
Vous y verrez assurément
Des airs français, du sentiment,
Avec la fierté de l'Asie.
Vous concilierez aisément
Les discours de notre patrie
Avec les mœurs d'un Ottoman ;
Car vous avez (et dans la vie
C'est sans doute un grand agrément)
D'un chrétien la galanterie,
Et la vigueur d'un musulman.

Mon dieu, mon cher Cideville, que vous écrivez bien, et que j'ai de plaisir à recevoir de vos lettres ! Je m'attirerais ce plaisir-là plus souvent ; mais comment trouver un instant au milieu des maladies, des affaires

et des comédiens, gens plus difficiles à mener que mes Turcs? L'abbé Linant va faire une tragédie.

*Macte animo, generose puer, sic itur ad astra.* *

Pendant ce temps-là on joue *les Cinq Sens* à l'Opéra, à la Comédie Française, à l'Italienne et à la Foire. On ne saurait trop parler de ces messieurs-là, à qui vous avez plus d'obligation qu'un autre. Les miens sont plus faibles que jamais, et il ne me reste que du sentiment.

Vous savez que le parlement de Paris vient de finir sa comédie et de reprendre ses séances. Voilà, mon cher ami, toutes les nouvelles des spectacles.

J'ai reçu par la poste de Hollande un exemplaire de la nouvelle édition de mes ouvrages; il y a bien des fautes. Ces messieurs ont affecté surtout, quand ils ont vu deux leçons dans quelque passage, d'imprimer le plus dangereux et le plus brûlable. J'empêcherai qu'il n'en entre en France, et je prierai Jore de mettre quelques cartons aux exemplaires qu'il a chez lui.

Adieu. Formont ne m'écrit point. Je vous embrasse, et lui aussi, de tout mon cœur.

## 149. — AU MÊME.

3 auguste.

Mon cher Cideville, votre ami M. de Lezeau part avec *Zaïre* et *Éryphile;* il n'a qu'un moment ni moi non plus; je vous demande en grâce, tandis que M. de Formont lira une des deux pièces, de lire l'autre et de me les renvoyer toutes deux dans un paquet, par le coche, dès que vous les aurez lues. Je soupçonne M. de Tressan d'être avec vous; mais je vous prie de ne pas me renvoyer le paquet moins vite; j'ai bien peur que vous

* *Macte nova virtute, puer, sic itur ad astra.* ( Virg. *Æn.* ix, 641.)

n'ayez pas le plaisir de la nouveauté à la lecture de *Zaïre;* vous savez déjà de quoi il est question; peut-être *Éryphile* vous paraîtra-t-elle plus nouvelle par les changemens. Mandez-moi, je vous en prie, tout ce que vous pensez de cela, et à qui vous donnez la préférence, des païens, des Turcs et des chrétiens. J'oubliais de vous dire que j'avais lu quatre actes de *Zaïre* à madame de La Rivaudaye, et que ses beaux yeux ont pleuré; après son suffrage il n'y a que le vôtre et celui de M. de Formont qui puissent me donner de la vanité; adieu; je vous embrasse bien tendrement. Mille complimens à M. du Bourgtheroulde. Si vous voulez qu'il lise la pièce, j'en serai charmé, mais renvoyez-moi cela au plus vite.

## 150. — AU MÊME.

Samedi, 9 d'auguste.

Messieurs Formont et Cideville,
De grâce pardonnez au style
Qui ma *Zaïre* barbouilla,
Lorsque étant en sale cornette,
A la hâte on vous l'envoya,
Avant d'avoir fait sa toilette.

J'étais si pressé, messieurs mes juges, quand je fis le paquet, que je vous envoyai une leçon de *Zaïre* qui n'est pas tout-à-fait la bonne. Mais figurez-vous que la dernière scène du troisième acte et la dernière du quatrième, entre Orosmane et Zaïre, sont comme il faut; imaginez-vous qu'Orosmane n'a plus le billet entre les mains, et l'a déjà fait donner à un esclave, quand il se trouve avec Zaïre à qui il a toujours envie de tout montrer. Croyez qu'il y a bien des vers corrigés, et que si je n'étais pas aussi pressé que je le suis, vous auriez de moi des lettres de dix pages.

## 151. — AU MÊME.

25 d'auguste.

Mes chers et aimables critiques, je voudrais que vous pussiez être témoins du succès de *Zaïre ;* vous verriez que vos avis ne m'ont pas été inutiles, et qu'il y en a peu dont je n'aie profité. Souffrez, mon cher Cideville, que je me livre avec vous, en liberté, au plaisir de voir réussir ce que vous avez approuvé. Ma satisfaction s'augmente en vous la communiquant. Jamais pièce ne fut si bien jouée que *Zaïre* à la quatrième représentation. Je vous souhaitais bien là : vous auriez vu que le public ne hait pas votre ami. Je parus dans une loge, et tout le parterre me battit des mains. Je rougissais, je me cachais, mais je serais un fripon si je ne vous avouais pas que j'étais sensiblement touché. Il est doux de n'être pas honni dans son pays; je suis sûr que vous m'en aimerez davantage. Mais, messieurs, renvoyez-moi donc *Éryphile* dont je ne peux me passer, et qu'on va jouer à Fontainebleau. Mon dieu ! ce que c'est que de choisir un sujet intéressant ! *Éryphile* est bien mieux écrite que *Zaïre ;* mais tous les ornemens, tout l'esprit et toute la force de la poésie ne valent pas, à ce qu'on dit, un trait de sentiment. Adieu, mes chers Cideville et Formont.

*Quod si me tragicis vatibus inseres,*
*Sublimi feriam sidera vertice.* (Hor. L. 1, Od. 1.)

Je vous embrasse bien tendrement.

*P. S.* J'oubliais de vous dire que j'ai parlé de vous, mon cher Cideville, deux bonnes heures, au clair de lune, avec madame de La Rivaudaye, dans ce même jardin où M. de Formont m'a vu si impitoyablement

sans me parler. Je suis bien aise que madame de La Rivaudaye ne m'ait pas traité de même; elle m'a paru digne d'avoir un ami comme vous, si on peut n'être que son ami.

## 152. — AU MÊME.

Le 3 de septembre.

Je suis pénétré, mon cher Cideville, des peines dont vous me faites l'amitié de me parler; c'est la preuve la plus sensible que vous m'aimez. Vous êtes sûr de mon cœur, vous savez combien je m'intéresse à vous. Pourquoi faut-il qu'un homme aussi sage et aussi aimable que vous, soit malheureux? Que serai-je donc, moi qui ai passé toute ma vie à faire des folies? Quand j'ai été malheureux, je n'ai eu que ce que je méritais; mais quand vous l'êtes, c'est une balourdise de la Providence. J'ai fait la sottise de perdre douze mille francs au biribi, chez madame de Fontaine-Martel; je parie que vous n'en avez pas tant fait. Je voudrais bien que vous eussiez été à portée de les perdre; j'en donnerais le double pour vous voir à Paris.

Ah! quittez pour la liberté
Sacs, bonnet, épice et soutane,
Et le palais de la chicane
Pour celui de la volupté.

M. de Formont m'a écrit une lettre charmante. Je ne lui ai pas encore fait de réponse; je ne sais où le prendre.

Adieu; je vous embrasse bien tendrement.

## 153. — A M. DE FORMONT.

Le...... septembre.

Je viens d'apprendre, par notre cher Cideville, qui part de Rouen, que vous y revenez. Je ne savais où vous prendre pour vous remercier, mon cher ami, mon juge éclairé, de la lettre obligeante que vous m'avez écrite de Gaillon. Je suis bien fâché que vous n'ayez vu que la première représentation de *Zaïre*. Les acteurs jouaient mal, le parterre était tumultueux, et j'avais laissé dans la pièce quelques endroits négligés qui furent relevés avec un tel acharnement que tout l'intérêt était détruit. Petit à petit j'ai ôté ces défauts, et le public s'est raccoutumé à moi. *Zaïre* ne s'éloigne pas du succès d'*Inès de Castro;* mais cela même me fait trembler. J'ai bien peur de devoir aux grands yeux noirs de mademoiselle Gaussin, au jeu des acteurs et au mélange nouveau des plumets et des turbans, ce qu'un autre croirait devoir à son mérite. Je vais retravailler la pièce comme si elle était tombée. Je sais que le public, qui est quelquefois indulgent au théâtre par caprice, est sévère à la lecture par raison. Il ne demande pas mieux qu'à se dédire, et à siffler ce qu'il a applaudi. Il faut le forcer à être content. Que de travaux et de peines pour cette fumée de vaine gloire! Cependant, que ferions-nous sans cette chimère? elle est nécessaire à l'âme comme la nourriture l'est au corps. Je veux refondre *Éryphile* et *la Mort de César,* le tout pour cette fumée. En attendant, je suis obligé de travailler à des additions que je prépare pour une édition de Hollande de *Charles XII*. Il a fallu s'abaisser à répondre à une misérable critique faite par

Lamottraye. L'homme ne méritait pas de réponse; mais toutes les fois qu'il s'agit de la vérité, et de ne pas tromper le public, les plus misérables adversaires ne doivent pas être négligés. Quand je me serai dépêtré de ce travail ingrat, j'achèverai ces *Lettres anglaises* que vous connaissez; ce sera tout au plus le travail d'un mois, après quoi il faudra bien revenir au théâtre, et finir enfin par l'*Histoire du siècle de Louis XIV*. Voilà, mon cher Formont, tout le plan de ma vie. Je la regarderai comme très heureuse, si je peux en passer une partie avec vous. Vous m'aplaniriez les difficultés de mes travaux, vous m'encourageriez, vous m'en assureriez le succès, et il m'en serait cent fois plus précieux. Que j'aime bien mieux laisser aller dorénavant ma vie dans cette tranquillité douce et occupée, que si j'avais eu le malheur d'être conseiller au parlement! Tout ce que je vois me confirme dans l'idée où j'ai toujours été de n'être jamais d'aucun corps, de ne tenir à rien qu'à ma liberté et à mes amis. Il me semble que vous ne désapprouvez pas trop ce système, et qu'il ne faudra pas prêcher long-temps Cideville pour le lui faire embrasser dans l'occasion. Il vient de m'écrire, mais il me mande qu'il va à la campagne, et je ne sais où lui adresser ma réponse. Aimez-moi toujours, mon cher Formont, et que votre philosophie nourrisse la mienne des plaisirs de l'amitié.

## 154. — AU MÊME.

Octobre.

Je vous adressai avant-hier, mon cher ami et mon *candide judex*, la Lettre à Falkener [1], telle que je l'avais corrigée et montrée à M. Rouillé. J'ai depuis ce temps reçu deux lettres de M. de Cideville à ce sujet. Je suis enchanté de la délicatesse de son amitié, mais je ne peux partager ses scrupules. Plus je relis cette Épître dédicatoire, plus j'y trouve des vérités utiles, adoucies par un badinage innocent. Je dis, et je le redirai toujours jusqu'à ce qu'on en profite, que les lettres sont trop peu accueillies aujourd'hui. Je dis qu'à la cour on fait quelquefois des critiques absurdes :

> Tous les jours à la cour un sot de qualité
> Peut juger de travers avec impunité.

Qui ne fait que des critiques générales, n'offense personne. La Bruyère a dit cent fois pis, et n'en a plu que davantage.

Les louanges que je donne avec toute l'Europe à Louis XIV, ne deviendront un jour la satire de Louis XV que si Louis XV ne l'imite pas; mais en quel endroit insinué-je que Louis XV ne marchera pas sur ses traces? Les vers sur Polyeucte renferment une vérité incontestable, et la manière dont ils sont amenés n'a rien d'indécent; car ne dis-je pas que la corruption du cœur humain est telle que la belle âme de Polyeucte aurait faiblement attendri sans l'amour de sa femme pour Sévère, etc.? Ce qui regarde la pauvre Lecouvreur est un fait connu de toute la terre, et dont j'aime à faire sentir la honte. Mais, en parlant d'amour et de Melpo-

[1] Au-devant de *Zaïre*.

mène, j'écarte toutes les idées de religion qui pourraient s'y mêler, et je dis poétiquement ce que je n'ose pas dire sérieusement.

M. Rouillé, en voyant cette épître, a dit que l'endroit de mademoiselle Lecouvreur était le seul qu'un approbateur ne puisse passer, et c'est lui-même qui a donné le conseil de faire paraître deux éditions; la première, sans l'épître et avec le privilége; la seconde, avec l'épître et sans privilége. C'est à quoi je me suis déterminé. J'ai écrit à Jore en conséquence. Je lui ai recommandé d'imprimer l'épître à part avec un nouveau titre, et de me l'envoyer à Versailles, tandis que l'édition entière de la tragédie viendra à la chambre syndicale avec toutes les formalités ridicules dont la librairie est enchevêtrée. Au reste, il n'y a rien dans cette épître qui me fasse peine. Que diriez-vous donc de mes pièces fugitives qu'on veut imprimer, et de celles qui ont déjà paru? ne sont-elles pas pleines de traits plus hardis cent fois et de réflexions plus hasardées? On me reprochera, dit-on, de mettre une lettre badine à la tête d'une tragédie chrétienne. Ma pièce n'est pas, Dieu merci, plus chrétienne que turque. J'ai prétendu faire une tragédie tendre et intéressante, et non pas un sermon : et dans quelque genre que *Zaïre* soit écrite, je ne vois pas qu'il soit défendu de faire imprimer une épître familière avec une tragédie. Le public est las de préfaces sérieuses et d'examens critiques. Il aimera mieux que je badine avec mon ami en disant plus d'une vérité, que de me voir défendre *Zaïre* méthodiquement et peut-être inutilement. En un mot, une préface m'aurait ennuyé, et la Lettre à Falkener m'a beaucoup diverti. Je souhaite qu'ainsi soit de vous. Adieu. On m'a dit que vous vien-

drez bientôt. Vous ne trouverez personne à Paris qui vous aime plus tendrement que moi, et qui vous estime davantage. Je suis pénétré de vos bontés.

## 155. — A MADEMOISELLE DE LUBERT.*

A Fontainebleau, ce 29 octobre.

MUSE ET GRACE, madame de Fontaine-Martel m'a envoyé votre lettre, pour me servir de consolation dans l'exil où je suis à Fontainebleau. Je vois que vous êtes instruite des tracasseries que j'ai eues avec mon parlement, et de la combustion où toute la cour a été pendant trois ou quatre jours, au sujet d'une mauvaise comédie que j'ai empêché d'être représentée. J'ai eu un crédit étonnant en fait de bagatelles, et j'ai remporté des victoires signalées sur des choses où il ne s'agissait de rien du tout. Il s'est formé deux partis : l'un de la reine et des dames du palais, et l'autre des princesses et

* *Marie-Magdeleine de Lubert,* fille du président de la troisième chambre des enquêtes, duquel parle Voltaire, tome XXV, p. 146, naquit à Paris, rue de Cléri, *le* 17 *décembre* 1702. Fontenelle fut, je crois, le premier qui l'appela *Muse et Grâce;* et ce surnom, déjà très glorieux, ne tarda pas à être immortalisé par Voltaire, dans des vers où la vérité s'allie à une poétique politesse. Mademoiselle de Lubert, bien qu'un peu myope, n'en avait pas moins de très beaux yeux noirs, et les grâces de son esprit se manifestaient dans ses manières. Contrariée dans ses premières amours, elle résolut de ne se jamais marier; mais, long-temps belle, et toujours aimable, il lui fut plus d'une fois difficile de persister dans un dessein que Voltaire, en riant, l'engageait à oublier. Elle avait près de soixante ans, lorsque, pour la dernière fois sans doute, elle refusa de s'engager, je n'ose dire dans les liens de l'amour, mais dans ceux de l'hymen.

Elle était liée avec les plus aimables mondains du temps du régent et de Louis XV, et, plus étroitement encore, avec mademoiselle Quinault; de là sans doute ses goûts pour la comédie, qu'elle jouait parfaitement en société. Devenue dévote dans les dernières années de sa vie, son enjoûment n'en souffrit pas; sa mémoire seule s'altéra par

de leurs adhérens. La reine a été victorieuse, et j'ai fait la paix avec les princesses. Il n'en a coûté, pour cette importante affaire, que quelques petits vers médiocres, mais qui ont été trouvés fort bons par celles à qui ils étaient adressés; car il n'y a point de déesse dont le nez ne soit réjoui de l'odeur de l'encens. Que j'aurais de plaisir à en brûler pour vous, Muse et Grâce! mais il faut vous le déguiser trop adroitement; il faut vous cacher presque tout ce qu'on pense.

Je n'ose dans mes vers parler de vos beautés
Que sous le voile du mystère.
Quoi! sans art je ne puis vous plaire,
Lorsque sans lui vous m'enchantez?

Non, Muse et Grâce, il faut que vous vous accoutumiez à vous entendre dire naïvement qu'il n'y a rien dans le monde de plus aimable que vous, et qu'on voudrait passer sa vie à vous voir et à vous entendre. Il faut que vous raccommodiez le parlement avec la cour, afin

intervalles. Elle conserva toujours de l'amitié pour Voltaire, et l'on prétend même qu'elle alla le visiter à Ferney; mais il n'existe rien, dans la Correspondance générale, qui puisse en confirmer l'idée. Ce qu'il y a de certain, c'est que, malgré

........................ La volupté
Que cause un *Te Deum*, lorsqu'il est bien chanté.... (CHÉNIER.)

elle se plut constamment à la lecture du plus séduisant de nos philosophes; elle feuilletait même avec une complaisance particulière les pages badines où son illustre ami, quelque cinquante ans auparavant, l'engageait à aimer et à se laisser aimer; et il ne paraît pas que la lecture de l'auteur de *la Pucelle* lui ait empêché de trouver grâce devant le tolérant ecclésiastique qui l'assista à ses derniers momens; car elle mourut, *munie des sacremens*, le 20 août 1785, à Argentan, où elle demeurait depuis environ dix ans, chez son frère, le baron de Lubert.

Je n'ai donné quelque extension à cet article, que parce que l'on n'a pas daigné consacrer une ligne à mademoiselle de Lubert dans la *Biographie universelle*, et que les autres ouvrages du même genre ne renferment aucun de ces détails. Cl.

que vous puissiez venir souper très fréquemment chez madame de Fontaine-Martel; car si vous restez à Tours seulement encore quinze jours, il y aura assurément une députation du Parnasse pour venir vous chercher. Elle sera composée de ceux qui font des vers, de ceux qui les récitent, de ceux qui les notent, de ceux qui les chantent, de ceux qui s'y connaissent. Il faudra que tout cela vienne vous enlever de Tours, ou s'y établir avec vous. Je me mêlerai parmi messieurs les députés, et je vous dirai :

Un parlement n'est nécessaire
Que pour tout maudit chicaneur;
Mais les gens d'esprit et d'honneur
Font du plaisir leur seule affaire.
Plaignez leur destin rigoureux :
Six semaines de votre absence
Les ont tous rendus malheureux;
Rendez-vous à leur remontrance,
Et revenez vivre avec eux;
Tout en ira bien mieux en France.

Permettez-moi d'assurer M. le président de Lubert de mes respects, et daignez m'honorer de votre souvenir.

## 156. — A M. DE MAUPERTUIS.

Fontainebleau, 30 octobre.

ÉTANT à la cour, monsieur, sans être courtisan, et lisant des livres de philosophie sans être philosophe, j'ai recours à vous dans mes doutes, bien fâché de ne pouvoir jouir du plaisir de vous consulter de vive voix. Il s'agit du grand principe de l'attraction de M. Newton. A qui puis-je mieux m'adresser qu'à vous, monsieur, qui l'entendez si bien, qui travaillez vous-même sur sa philosophie, et qui êtes si capable d'en confirmer la vérité ou d'en démontrer le faux?

Je vous envoie un petit Mémoire que j'avais fait très long pour un autre, et que j'ai fait très court pour vous [1], bien sûr que, sur le seul énoncé, vous suppléerez à tout ce qui y manque. Je vous demande pardon de mon importunité; mais je vous supplie très instamment de vouloir bien employer un moment de votre temps à m'éclairer. J'attends votre réponse pour savoir si je dois croire ou non à l'attraction. Ma foi dépendra de vous; et si je suis persuadé de la vérité de ce système, comme je le suis de votre mérite, je suis assurément le plus ferme newtonien du monde.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec toute l'estime que je vous dois, votre, etc.

## 157. — AU MÊME.

Fontainebleau, 3 novembre.

Je ne vous avais demandé qu'une démonstration, et vous m'en donnez deux ! Je vous remercie assurément de tout mon cœur de votre libéralité, et je suis bien aise de voir que ce sont les riches qui sont prodigues. Vous avez éclairci mes doutes avec la netteté la plus lumineuse; me voici newtonien de votre façon; je suis votre prosélyte, et fais ma profession de foi entre vos mains. A la manière dont vous écrivez, je ne doute pas que votre livre ne vous fasse bien des disciples. Vous êtes si intelligible que, sans doute, *unusquisque audiet linguam suam.*

J'aurai seulement le bonheur d'avoir été instruit avant les autres, et d'être le premier néophyte. On ne peut plus s'empêcher de croire à la gravitation newtonienne, et il faut proscrire les chimères des tourbillons.

[1] Ce Mémoire sur l'*Attraction* est fondu dans le volume de *Physique*.

*Deus ille fuit, Deus, inclyte Memmi.....* (LUCR. L. III.)

*Ergo vivida vis animi pervicit, et extrà*
*Processit longè flammantia mœnia mundi.* (Ib. L. I.)

Voilà le cas où vous êtes; j'attends votre livre avec la dernière impatience; vous serez l'apôtre du dieu dont je vous parle. Plus j'entrevois cette philosophie, et plus je l'admire. On trouve, à chaque pas que l'on fait, que cet univers est arrangé par des lois mathématiques qui sont éternelles et nécessaires.

Qui aurait pensé, il y a cinquante ans, que le même pouvoir fesait le mouvement des astres et la pesanteur! qui aurait soupçonné la réfrangibilité et les autres propriétés de la lumière découvertes par Newton! il est notre Christophe Colomb; il nous a menés dans un nouveau monde, et je voudrais bien y voyager à votre suite. Que de questions peut-être mal fondées je vous ferais! mais je me flatte que vous y répondriez avec la même bonté avec laquelle vous avez levé mes premiers scrupules.

Je vous dirais que le système de l'attraction et l'anéantissement des tourbillons de matière subtile ne donnent aucune raison de la rotation des planètes sur leurs axes.

Je vous demanderais pourquoi, si la force de l'attraction augmente si prodigieusement par le voisinage, la comète de 1680, dans son périgée, qui était presque dans le disque du soleil, et qui n'en était éloigné que de la huitième partie, n'y a pas été entraînée? pourquoi les corps graves n'accélèrent plus leur chute sur la terre au bout de quelques minutes? comment M. Newton peut apporter l'aimant en preuve de son système, puisque, selon ce système, l'aimant devrait attirer le fer,

ou en être attiré en tous les sens, au lieu qu'il a un pôle qui attire et un autre qui repousse?

Votre écolier deviendrait enfin bien importun; mais il voudrait mériter d'avoir un tel maître. Je sens avec douleur que toute mon attention, tous mes efforts et tout mon temps me suffiraient à peine pour être un peu instruit; et que je n'ai à donner à cette étude sublime que quelques heures sans suite, et une attention distraite par mille objets, et surtout par ma mauvaise santé.

Je n'en sais qu'autant qu'il faut pour vous admirer, et non pas pour vous suivre. Je suis, monsieur, avec les sentimens les plus vifs d'estime et de reconnaissance, votre, etc.

## 158. — AU MÊME.

Fontainebleau, 5 novembre.

Ah! il me vient un scrupule affreux, et toute ma foi est ébranlée; si vous n'avez pitié de moi, la grâce m'abandonne.

(Ici M. de Voltaire entre dans une longue démonstration sur le mouvement de la lune et l'effort de la pesanteur; comme elle se trouve dans ses *OEuvres physiques*, nous n'avons pas cru devoir la répéter.)

Peut-être ne sais-je ce que je dis. Je m'en vais entendre la musique de *Tancrède*, et j'attends votre réponse avec toute la docilité d'un disciple assez heureux pour avoir trouvé un maître tel que vous.

*Non ita certandi cupidus quàm propter amorem*
*Quòd te imitari aveo. Quid enim contendat hirundo*
*Cycnis, etc.......* (Lucr. L. iii, v. 5.)

Je vous cite toujours des vers; mais je crois que vous ne haïssez pas des bribes de Lucrèce.

## 159. — AU MÊME.

Fontainebleau, 8 novembre.

Pardon, monsieur, mes tentations sont allées au diable, d'où elles venaient. Votre première lettre m'a baptisé dans la religion newtonienne; votre seconde m'a donné la confirmation. En vous remerciant de vos sacremens; brûlez, je vous prie, mes ridicules objections; elles sont d'un infidèle. Je garderai à jamais vos lettres, elles sont d'un grand apôtre de Newton : *lumen ad revelationem gentium.*

Je suis, avec bien de l'admiration, de la reconnaissance et de la honte, votre très humble et indigne disciple.

## 160. — A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

Le......

Vous m'avez proposé, madame, d'acheter une charge d'écuyer chez madame la duchesse du Maine, et ne me sentant pas assez dispos pour cet emploi, j'ai été obligé d'attendre d'autres occasions de vous faire ma cour. On dit qu'avec cette charge d'écuyer il en vaque une de lecteur; je suis bien sûr que ce n'est pas un bénéfice simple chez madame du Maine comme chez le roi. Je voudrais de tout mon cœur prendre pour moi cet emploi, mais j'ai en main une personne qui, avec plus d'esprit, de jeunesse et de poitrine, s'en acquittera mieux que moi.

Voici, madame, une occasion de montrer la bonté de votre cœur et votre crédit. La personne dont je vous parle est un jeune homme nommé M. l'abbé Linant, à qui il ne manque rien du tout que de la fortune. Il a auprès de vous une recommandation bien puissante; il

est ami de M. de Formont, qui vous répondra de son esprit et de ses mœurs. Je ne suis ici que le précurseur de M. de Formont, qui va bientôt obtenir cette grâce de vous; et je vous en remercierai comme si c'était à moi seul que vous l'eussiez faite. En vérité, si vous placez ce jeune homme, vous ferez une action charmante; vous encouragerez un talent bien décidé qu'il a pour les vers; vous vous attacherez pour le reste de votre vie quelqu'un d'aimable qui vous devra tout; vous aurez le plaisir d'avoir tiré le mérite de la misère, et de l'avoir mis dans la meilleure école du monde. Au nom de Dieu, réussissez dans cette affaire pour votre plaisir, pour votre honneur, pour celui de madame du Maine, et pour l'amour de Formont qui vous en prie par moi.

Adieu, madame; je vous suis attaché comme l'abbé Linant vous le sera, avec le plus respectueux et le plus tendre dévouement.

## 161. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce samedi 15 novembre.

J'ARRIVE de Fontainebleau, mon cher ami; mais ne croyez pas que j'arrive de la cour. Je ne me suis point gâté dans ce vilain pays.

J'ai hanté ce palais du vice,
Où l'on fait le bien par caprice,
Et le mal par un goût réel,
Où la fortune et l'injustice
Ont un hommage universel;
Mais loin d'y faire un sacrifice,
J'ai bravé sur leur maître-autel
Ces dieux qu'adore l'avarice;
J'ai porté mon air naturel
Dans le centre de l'artifice.
Ce poison subtil et mortel,

Que l'on avale avec délice,
Me semblait plus amer que fiel;
Je l'ai renversé comme Ulysse;
Je n'ai point bu dans ce calice
Tant vanté par Machiavel.
Le pied ferme, et l'œil vers le ciel,
J'étais au bord du précipice :
J'en fus sauvé par l'Éternel;
Car on peut aller au b.....
Sans y gagner la.....

Je me rends tout entier, mon cher Cideville, aux doux plaisirs de l'amitié. Je vous écris en liberté, je jouis de la douceur de vous dire combien je vous suis attaché. Je voulais vous écrire tous les jours, mais la vie dissipée que je menais à Fontainebleau me rendait le plus paresseux ami du monde.

Je n'ai point répondu, ce me semble, à une de vos dernières lettres où vous me parliez de ce divertissement en trois actes. Je ne sais comment j'avais pu oublier un article qui me paraît si important. Je viens de relire la lettre où vous m'en parlez; vous semblez indécis sur le choix du second acte. J'imagine qu'à présent vous ne l'êtes plus, et que vous avez pris votre parti à la campagne. Vous vous serez aperçu, en essayant dans votre imagination les sujets que vous vous proposiez, qu'il y en a toujours un qui se fait faire malgré qu'on en ait. Le goût se détermine tout seul vers le sujet pour lequel on se sent du talent.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies....

Je crois donc votre sujet trouvé et travaillé malgré vous.

*Mox, ubi publicas*
*Res ordinaris, grande munus*
*Cecropio repetes cothurno.* (L. II, Od. I.)

C'est ce qu'Horace écrivait à l'autre Cideville; et cela

ne veut dire autre chose sinon, quand vous aurez jugé vos procès, vous recommencerez votre opéra.

On a rejoué ici *Zaïre*; il y avait honnêtement du monde, et cela fut assez bien reçu, à ce qu'on m'a dit. Il n'en est pas de même de Biblis et de son frère Caunus; mais on y va, quoiqu'on en dise du mal. L'Opéra est un rendez-vous public où l'on s'assemble à de certains jours, sans savoir pourquoi : c'est une maison où tout le monde va, quoiqu'on dise du mal du maître, et qu'il soit ennuyeux. Il faut au contraire bien des efforts pour attirer le monde à la Comédie; et je vois presque toujours que le plus grand succès d'une bonne tragédie n'approche pas de celui d'un opéra médiocre.

La comédie de la cour et du parlement vient de finir par un acte fort agréable, et tout le monde paraît content. Ce n'est pas que l'intrigue de la pièce ne puisse recommencer, mais je ne me mêle pas de ces farces-là.

Un jeune conseiller de nos enquêtes, nommé M. de Montessu, avait pris le parti de ne point aller au lieu que le roi lui avait donné pour sa retraite, et s'était tapi à Paris chez la demoiselle Labaté, comédienne assez médiocre, mais assez jolie catin. Il est mort incognito de la petite-vérole, au grand étonnement des connaisseurs qui s'attendaient à un autre genre de maladie.

A propos de comédienne, si vous n'avez point vu mes petits versiculets pour la demoiselle Gaussin, je vous les enverrai. Vous avez des droits sur mes ouvrages, et vous en aurez sur moi toute ma vie.

Mandez-moi un peu, je vous prie, si vous avez vu l'épouse de Gilles Bernières, et si M. le marquis se trouve bien de son ménage. M. le marquis ne m'a pas écrit un petit mot.

## 162. — A M. DE FORMONT.

A Paris, ce samedi..... novembre.

Il y a mille ans, mon cher Formont, que je ne vous ai écrit; j'en suis plus fâché que vous. Vous me parliez dans votre dernière lettre de *Zaïre*, et vous me donniez de très bons conseils. Je suis un ingrat de toutes façons. J'ai passé deux mois sans vous en remercier, et je n'en ai pas assez profité. J'aurais dû employer une partie de mon temps à vous écrire, et l'autre à corriger *Zaïre*. Mais je l'ai perdu tout entier à Fontainebleau, à faire des querelles entre les actrices pour des premiers rôles, et entre la reine et les princesses pour faire jouer des comédies, à former de grandes factions pour des bagatelles, et à brouiller toute la cour pour des riens. Dans les intervalles que me laissaient ces importantes billevesées, je m'amusais à lire Newton au lieu de retoucher notre *Zaïre*. Je suis enfin déterminé à faire paraître ces *Lettres anglaises;* et c'est pour cela qu'il m'a fallu relire Newton; car il ne m'est pas permis de parler d'un si grand homme sans le connaître. J'ai refondu entièrement les lettres où je parlais de lui, et j'ose donner un petit précis de toute sa philosophie. Je fais son histoire et celle de Descartes. Je touche en peu de mots les belles découvertes et les innombrables erreurs de notre René. J'ai la hardiesse de soutenir le système d'Isaac, qui me paraît démontré. Tout cela fera quatre ou cinq lettres que je tâche d'égayer et de rendre intéressantes autant que la matière peut le permettre. Je suis aussi obligé de changer tout ce que j'avais écrit à l'occasion de M. Locke, parce qu'après tout je veux vivre en France, et qu'il ne m'est pas permis d'être aussi philosophe qu'un An-

glais. Il me faut déguiser à Paris ce que je ne pourrais dire trop fortement à Londres. Cette circonspection, malheureuse, mais nécessaire, me fait rayer plus d'un endroit assez plaisant sur les quakers et les presbytériens. Le cœur m'en saigne; Thiriot en souffrira; vous regretterez ces endroits, et moi aussi; mais,

*Non me fata meis patiuntur scribere nugas*
*Auspiciis, et sponte meá componere chartas.*

J'ai lu au cardinal de Fleury deux lettres sur les quakers, desquelles j'avais pris grand soin de retrancher tout ce qui pouvait effaroucher sa dévote et sage éminence. Il a trouvé ce qui en restait encore assez plaisant; mais le pauvre homme ne sait pas ce qu'il a perdu. Je compte vous envoyer mon manuscrit dès que j'aurai tâché d'expliquer Newton et d'obscurcir Locke. Vous me paraissez aussi désirer certaines pièces fugitives dont l'abbé de Sade vous a parlé. Je veux vous envoyer tout mon magasin, à vous et à M. de Cideville pour vos étrennes; mais je ne veux pas donner rien pour rien. Je sais, monsieur le fripon, que vous avez écrit à mademoiselle Delaunai une de ces lettres charmantes où vous joignez les grâces à la raison, et où vous couvrez de roses votre bonnet de philosophe. Si vous me fesiez part de ces gentillesses, ce serait, en vérité, très bien fait à vous, et je me croirais payé avec usure du magasin que je vous destine. Notre baronne * vous fait ses complimens. Tout le monde vous désire ici. Vous devriez bien venir reprendre votre appartement chez MM. Desalleurs, et passer votre hiver à Paris. Vous me feriez peut-être faire encore quelque tragédie nouvelle. Adieu;

* Madame de Fontaine-Martel, chez laquelle Voltaire demeurait alors.

je supplie M. de Cideville de vous dire combien je vous aime, et je prie M. de Formont d'assurer mon cher Cideville de ma tendre amitié.

Adieu ; je ne me croirai heureux que quand je pourrai passer ma vie entre vous deux.

## 163. — A M. CLÉMENT,

### RECEVEUR DES TAILLES, A DREUX.

A Paris, le 24 novembre.

Les vers aimables que vous avez bien voulu m'envoyer, monsieur, sont la récompense la plus flatteuse que j'aie jamais reçue de mes ouvrages. Vous faites si bien mon métier, que je n'ose plus m'en mêler après vous, et que je me réduis à vous remercier, en simple prose, de l'honneur et du plaisir que vous m'avez fait en vers. Je n'ai reçu que fort tard votre charmante lettre, et une fièvre qui m'est survenue, et dont je ne suis pas encore guéri, m'a privé jusqu'à présent du plaisir de vous répondre. On avait commencé, il y a quelque temps, monsieur, une édition de quelques-uns de mes ouvrages, qui a été suspendue. J'ai l'honneur de vous l'envoyer tout imparfaite qu'elle est ; je vous prie de la recevoir comme un témoignage de ma reconnaissance, et de l'envie que j'ai de mériter votre suffrage. Il est beau à vous, monsieur, de joindre aux calculs de Plutus l'harmonie d'Apollon. Je vous exhorte à réunir toujours ces deux divinités ; elles ont besoin l'une de l'autre.

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.* (Hor.)

J'ai l'honneur d'être, etc.

## 164. — A M. DE FORMONT.

Décembre.

Vos confitures ont été reçues avec reconnaissance, et vos vers avec transport, comme vous le seriez vous-même. Ils vous ressemblent, mon cher Formont, ils sont pleins de justesse et d'esprit. Tout le monde croira, avec raison, que si je ne vous réponds qu'en prose, c'est parce que je sens mon impuissance et que je me défie de moi. Mais il y a encore une autre raison, c'est que je n'ai pas un instant dont je puisse disposer. Je retouche les *Lettres anglaises* pour vous les renvoyer. Je viens de finir *le Temple du Goût*, ouvrage que j'aurais dû dédier à vous et à M. de Cideville, si M. le cardinal de Polignac et M. l'abbé de Rothelin ne me l'avaient pas demandé. Je le fais partir par la poste, et je pars dans l'instant pour Versailles, où l'on m'adresse les préfaces de *Zaïre*. Vous autres qui avez un peu plus de loisir, écrivez-nous de longues lettres, à nous misérables qui n'y pouvons répondre qu'en billets écourtés Mandez un peu ce que vous pensez du *Temple du Goût*, car après tout, messieurs, c'est votre affaire; et il s'agit de votre Dieu et de votre église. Vous êtes les apôtres de la religion que je vais prêchant. Dieu veuille que vous ne me traitiez pas d'hérétique ! Adieu.

## 165. — A M. DE CIDEVILLE.

8 décembre.

Je vous envoyai l'autre jour
L'abrégé d'un pèlerinage
Que je fis en certain séjour
Où vous faites souvent voyage,
Ainsi qu'au temple de l'Amour.

*Pour ce dernier n'y veux paraître,*
*J'y suis dès long-temps oublié;*
*Mais pour celui de l'Amitié,*
*C'est avec vous que j'y veux être.*

Or cette fredaine du *Temple du Goût* doit être montrée à très peu de monde; et surtout qu'on n'en tire point de copie. Il y a plaisir d'avoir affaire à gens discrets comme vous. J'aurais dû, mon cher Cideville, vous donner une belle place dans ce temple. Si le cardinal de Polignac vous connaissait, il vous y aurait placé lui-même.

Je vous supplie de ne laisser sortir aucune *Zaïre* de vos mains, sans l'*errata* que j'ai envoyé à Jore, et de vouloir bien attendre, pour la rendre publique à Rouen, qu'elle paraisse à Paris. Vous devez avoir les premières prémices, mais Paris doit avoir les secondes, ensuite Rouen doit avoir le pas. Il faut que les choses soient dans les règles.

## 166. — AU MÊME.

15 décembre.

Vous daignez vous abaisser à revoir des éditions, vous qui êtes fait assurément plutôt pour diriger des auteurs que des libraires. En vous remerciant, pour ma part, du soin que vous avez la bonté de prendre pour *Zaïre*. Si vous me passez sa conversion, j'ai l'amour-propre d'espérer que vous ne serez pas tout-à-fait mécontent du reste. Il me semble qu'on voit assez, dans la première scène, qu'elle serait chrétienne, si elle n'aimait pas Orosmane. Fatime, Nérestan et la croix avaient déjà fait quelque impression sur son cœur. Son père, son frère et la grâce achèvent cette affaire au second acte. La grâce surtout ne doit point effaroucher; c'est un

être poétique et à qui l'illusion est attachée depuis long-temps. Pour le style, il ne faut pas s'attendre à celui de *la Henriade*. Une loure ne se joue point sur le ton de *la Descente de Mars*.

*Me dulces dominæ musa Licymniæ*
*Cantus, me voluit dicere lucidum*
*Fulgentes oculos, et benè mutuis*
*Fidum pectus amoribus.* (Hor. L. II, Od. XII.)

Il a fallu, ce me semble, répandre de la mollesse et de la facilité dans une pièce qui roule tout entière sur le sentiment. *Qu'il mourût* serait détestable dans *Zaïre*; et *Zaïre, vous pleurez*, serait impertinent dans *Horace*. *Suus unicuique locus est.* Ne me reprochez donc point de détendre un peu les cordes de ma lyre : les sons en eussent paru aigres, si j'avais voulu les rendre forts en cette occasion.

Je compte vous envoyer incessamment une copie manuscrite de toutes mes lettres à Thiriot sur la religion, le gouvernement, la philosophie et la poésie des Anglais. Il y a quatre lettres sur M. Newton, dans lesquelles je débrouille, autant que je le peux, et pas plus qu'il ne le faut pour des Français, le système et même tous les systèmes de ce grand philosophe. J'évite avec soin d'entrer dans les calculs. Je me regarde comme un homme qui arrange ses affaires sans chiffrer avec son intendant. Il n'y a qu'une lettre touchant M. Locke. La seule matière philosophique que j'y traite, est la petite bagatelle de l'immatérialité de l'âme; mais la chose est trop de conséquence pour la traiter sérieusement. Il a fallu l'égayer pour ne pas heurter de front nosseigneurs les théologiens, gens qui voient si clairement la spiritualité de l'âme, qu'ils feraient brûler, s'ils pouvaient, les corps de ceux qui en doutent. J'ai envoyé un autre

ouvrage à Jore, avec le privilége de *Zaïre*. C'est une Épître dédicatoire d'un goût un peu nouveau. Je vous prie d'en retarder l'impression de quelques jours. Je ne l'ai adressée à M. Jore qu'afin qu'il la communiquât à mes deux juges, qui sont M. de Formont et M. de Cideville. Il y a bien des changemens à y faire. Je compte vous en faire tenir incessamment une nouvelle copie.

On a joué depuis peu aux Italiens deux critiques de *Zaïre*. Elles sont tombées l'une et l'autre; mais leur humiliation ne me donne pas grand amour-propre, car les Italiens pourraient être de fort mauvais plaisans sans que *Zaïre* en fût meilleure.

Il y a ici quelques livres nouveaux oubliés en naissant, tels que *le Repos de Cyrus* *, les *Poésies* du sieur Tanevot **, et autres denrées; *le Spectacle de la Nature*, compilation assez bonne dans un style ridicule, a eu un succès assez équivoque. Moncrif va être de l'Académie Française, et faire jouer sa comédie des *Abdérites*, afin de justifier le choix des Quarante aux yeux du public. *Vale.*

## 167. — A M. DE MAUPERTUIS.

J'ai lu ce matin, monsieur, les trois quarts de votre livre [1] avec le plaisir d'une fille qui lit un roman, et la foi d'un dévot qui lit l'Évangile. Soyez toujours mon maître en physique, et mon disciple en amitié; car je

* Ou l'Histoire de sa vie, depuis sa sixième année jusqu'à sa quarantième, par l'abbé Jacques Pernety. Voltaire lui écrivit le 22 auguste 1760 et le 2 septembre 1761. Il était du Forez, et mourut en 1777, âgé de quatre-vingt-sept ans.

** Mort en 1773.

[1] *De la Figure des Astres.*

prétends vous aimer beaucoup, à condition que vous m'aimerez un peu. Vous êtes accoutumé à me donner des leçons ; souffrez donc, monsieur, que je soumette à votre jugement quelques lettres que j'ai écrites autrefois d'Angleterre, et qu'on veut imprimer à Londres. Je les ai corrigées depuis peu ; mais elles me paraissent avoir grand besoin d'être revues par des yeux comme les vôtres ; je vous demande en grâce de vouloir bien les lire. Je n'ose vous prier de mettre par écrit les réflexions que vous ferez, il n'est pas juste que je vous donne tant de peine ; mais j'avoue que si vous aviez cette bonté, je vous aurais une extrême obligation. J'ai choisi, parmi toutes ces lettres, celles qui ont le plus de rapport aux études que vous honorez de la préférence ; non que vous n'étendiez votre empire sur plus d'une province du Parnasse, mais je n'ai pas voulu vous ennuyer à la fois *in omni genere*. Je veux essayer votre patience par degrés.

Quand vous voudrez faire encore un souper chez M. Dufay avec l'honnête musulman qui entend si bien le français [1], je serai à vos ordres, et je vous lirai *le Temple du Goût*. C'est un pays aussi connu de vous qu'il est ignoré de la plupart des géomètres. M. Newton ne le connaissait pas, et M. Leibnitz n'y avait guère voyagé qu'en Allemand.

Adieu, monsieur ; vous n'avez point de disciple plus ignorant, plus docile et plus tendrement attaché que moi.

[1] M. de La Condamine, habillé en turc, avait soupé chez M. Dufay, avec M. de Voltaire, sans en être reconnu.

## 168. — A M. DE CIDEVILLE.

24 décembre.

J'ai envoyé, mon très aimable Cideville, une petite boîte à Jore, contenant deux chiffons d'espèce très différente. L'un est un parchemin *, avec un *tel est notre plaisir;* l'autre est une Épître dédicatoire de *Zaïre*, moitié vers, moitié prose, dans laquelle j'ai mis plus d'imagination qu'il n'y en a dans cet autre ouvrage en parchemin. J'ai bien recommandé à Jore de vous porter cette épître; il y a bien des choses à réformer avant qu'on l'imprime. Je ne sais même si la délicatesse excessive de ceux qui sont chargés de la librairie ne se révoltera pas un peu contre la liberté innocente de cet ouvrage. J'en ai adouci quelques traits, et je le communique corrigé à M. Rouillé, afin qu'il donne au moins une permission tacite, et que Jore ne puisse être inquiété.

A l'égard de l'impression de *Zaïre*, je ne peux faire ce que Jore demande; mais je le dédommagerai en lui fesant imprimer mes *Lettres anglaises*, qui composeront un volume assez honnête. Je compte que vous verrez bientôt ces guenilles; mais je vous supplie surtout de bien recommander à Jore de ne pas tirer un seul exemplaire de *Zaïre*, au-delà des deux mille cinq cents que je lui ai prescrits. Il ne faut pas que personne en puisse avoir avant que je l'aie présentée au garde des sceaux.

Pour notre abbé Linant, je crois qu'il retournera bientôt à Rouen; j'ai été assez malheureux pour lui être

* C'était le privilége pour l'impression de *Zaïre*.

inutile à Paris. Mais que faire de lui? Il ne sait pas seulement écrire assez lisiblement pour être secrétaire, et j'ai bien peur qu'il n'ait la vertu aimable de la paresse, qui devient un grand vice dans un homme qui a sa fortune à faire. Il a de l'esprit, du goût, de la sagesse; je ne doute pas qu'il ne fasse tôt ou tard sa fortune, s'il veut joindre à cela un peu de travail.

Il faut surtout qu'il ne dédaigne pas les petits emplois convenables à son âge, à sa fortune et à son état; car, quoiqu'il soit né avec du mérite, il n'a encore rien fait d'assez bon pour qu'on le mette au rang des gens de lettres qui ont à se plaindre de l'injustice du siècle.

Je voudrais qu'il pût attraper quelque bénéfice de votre archevêque. Voilà, ce me semble, ce qui lui conviendrait le mieux. Peut-être que vous pourrez, avec M. Formont et avec le secours de M. de Tressan, lui procurer quelque petit établissement de cette espèce, sans quoi il sera réduit à passer par l'amertume des emplois subalternes. Ce qu'il a de mieux à faire, pendant qu'il est encore jeune, c'est de se retirer dans un grenier, chez sa mère, et de cultiver son talent dans la retraite, en attendant qu'il puisse le présenter au grand jour avec succès.

Je vais m'arranger pour vous donner les étrennes que vous me demandez. Ce sont de vraies étrennes, car tout cela n'est que bagatelle. Je ne compte pas faire imprimer si tôt toutes ces petites pièces fugitives; il ne faut pas assommer le public coup sur coup. Je vais seulement finir l'édition de *la Henriade* qui est entre les mains de Jore. Il n'y a plus de *Henriades* à Paris chez les libraires, et il ne faut pas en laisser manquer, de peur qu'on ne se désaccoutume d'en demander; après

cela viendra l'édition des *Lettres anglaises*, et je serai le

Bienheureux Scudéri dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume. (Boil.)

Mandez-moi, je vous prie, comment va la guerre civile de La Rivière-Bourdet. Ragotin* a-t-il raccommodé madame Bouvillon avec M. de La Baguenaudière? Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

## 169. — A M. CLÉMENT,

### RECEVEUR DES TAILLES, A DREUX.

A Paris, le 25 décembre.

J'ÉTAIS à Versailles, monsieur, quand votre présent arriva à Paris. Madame de Fontaine-Martel le mangea sans moi; mais vous n'y perdez rien. Elle a beaucoup de goût pour tout ce qui est excellent en son genre, elle a autant de gourmandise que d'esprit. Elle a trouvé votre marcassin admirable; mais elle est encore plus touchée de vos vers et de l'agrément de vos lettres. Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur, de votre souvenir obligeant. Je voudrais bien vous envoyer pour vos étrennes une édition plus complète des ouvrages que vous avez reçus avec tant d'indulgence. Je me flatte que je payerai incessamment votre marcassin en cette mauvaise monnaie. Je vous souhaite, pour les complimens du nouvel an,

Que toujours de ses douces lois
Le dieu des vers vous endoctrine;
Qu'à vos chants il joigne sa voix,
Tandis que, de sa main divine,
Il accordera sous vos doigts

* Ces noms sont ceux de personnages du *Roman comique;* ils désignent ici le président et la présidente de Bernières, et le marquis de Lezeau.

La lyre agréable et badine
Dont vous vous servez quelquefois.
Que l'Amour encor plus facile
Préside à vos galans exploits,
Comme Phébus à votre style;
Et que Plutus, ce dieu sournois,
Mais aux autres dieux très utile,
Rende par maints écus tournois
Les jours que la Parque vous file,
Des jours plus heureux mille fois
Que ceux d'Horace ou de Virgile.

## 170. — A M. DE CIDEVILLE.

Mardi, 30 décembre.

Lorsque je vous écrivis, il y a quelques jours, mon cher Cideville, et que je vous mandai que ceux qui sont à la tête de la librairie permettaient tacitement l'impression de l'Épître dédicatoire de *Zaïre*, j'oubliai, comme un étourdi, de vous dire que ces messieurs voulaient n'être point cités; malheureusement pour moi votre premier président est venu à Paris, et il a conté toute l'affaire à M. de Rouillé, qui est, avec raison, très fâché contre moi : c'est bien ma faute, et je ne vous le mande que parce que vous vous intéressez à moi, et que j'aime autant m'entretenir avec vous quand j'ai tort que quand je pense avoir raison. Au reste, je n'ai encore aucune nouvelle de *Zaïre;* elle devait arriver hier lundi, et n'est point venue. A l'égard du *Temple du Goût*, je suis bien fâché de vous l'avoir déjà envoyé, car il est bien meilleur qu'il n'était; il vaudrait beaucoup mieux encore s'il avait été fait sous vos yeux.

Mandez-moi, je vous prie, où demeure à Paris votre premier président; je veux l'aller voir, mais je ne lui parlerai de rien. Adieu; mille complimens, pour l'année

prochaine, à MM. de Formont, de Brevedent et du Bourgtheroulde. Je vous embrasse avec bien de la tendresse.

### 171. — A M. DE MAUPERTUIS.

Paris.

Je devrais être chez vous, monsieur, pour vous remercier de vos nouvelles bontés; mais des difficultés, des tracasseries et des injustices assez singulières, que j'essuie depuis quelques jours au sujet d'une préface que je destinais à *Zaïre*, ne me laissent pas un moment de libre. Il n'y a aucune de vos réflexions sur mes *Lettres* *, à laquelle je ne me sois rendu dans l'instant. Mais malgré la vanité que j'ai de recevoir de vos lettres, mon petit amour-propre se sent obligé de vous dire que mon copiste avait passé une page entière où j'expliquais, tant bien que mal, le mouvement des prétendus tourbillons qu'on suppose emporter les planètes autour du soleil, et le mouvement de rotation de chaque globe en particulier, qu'on suppose être la cause de la pesanteur. Je me gardais bien de confondre ces deux romans; mais l'omission de près d'une page a dû vous faire croire que je pensais que c'était la même matière subtile qui, selon Descartes, fesait le mouvement annuel de la terre et la pesanteur. Je suis bien aise de me justifier auprès de vous de cette erreur, et de vous dire encore qu'on a mis *aphélie* en un endroit pour *périhélie*.

Je vous supplie de vouloir bien examiner s'il est vrai que Newton assure que la lumière n'est point réfléchie par le rebondissement, si j'ose ainsi parler, des traits de lumière qui sont repoussés comme une balle par une

* Les *Lettres sur les Anglais*.

muraille. Pemberton *, que j'ai entre les mains, le dit positivement, et il n'y a pas d'apparence qu'il en impose à son maître. Il s'étend fort sur cet article, à la page 239 et suivantes, et il met au nombre des plus étonnans et des plus beaux paradoxes de M. Newton, cette proposition, que *la lumière n'est pas réfléchie en rejaillissant sur les parties solides des corps.*

Je n'ai pu m'étendre dans mes *Lettres*, ni sur cette particularité, ni sur tant d'autres : il aurait fallu faire un livre de philosophie, et je suis à peine capable d'entendre le vôtre. J'ai cru seulement être obligé, en parlant de tous les beaux-arts, de faire un peu connaître M. Newton à des ignorans comme moi, *in quantum possum et in quantum indigens.*

Adieu; je vous aime et je vous admire; mais j'ai bien peur d'être obligé d'abandonner toute cette philosophie; c'est un métier qui demande beaucoup de santé et beaucoup de loisir, et je n'ai ni l'un ni l'autre.

## 172. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Ce dimanche.......

Je vous regarderai toute ma vie comme mon maître, et vous aurez toujours sur moi vos premiers droits. Je vous dois toutes les prémices de ce que je fais. Comptez, mon cher monsieur, que vous aurez en moi toute ma vie un ami tendre et attentif. Je n'aurai *Zaïre* que dans sept ou huit jours; vous croyez bien que vous serez des premiers à qui je ferai ce petit hommage. *Si placeo tuum est;* et *placerem* bien davantage, si j'étais assez heureux pour passer ma vie avec vous, mais

* *Coup-d'œil sur la Philosophie de Newton.*

*Non me fata meis patiuntur ducere vitam*
*Auspiciis, et sponte meâ componere curas.* *

On ne fait rien dans ce monde de ce qu'on voudrait, et je passe ma vie à vous regretter. *Vale, dilige tuum amicum, tuum discipulum*, qui vous est toujours dévoué avec l'amitié la plus respectueuse.

## 173. — A M. JOSSE, LIBRAIRE. [1]

A Paris, le 6 janvier 1733.

QUOIQUE je n'aie jamais reçu un sou des souscriptions de *la Henriade* [2], quoique tous ceux qui ont envoyé en Angleterre aient reçu le livre, quoique jamais aucune souscription ne m'ait appartenu, cependant, depuis que je suis en France, j'ai toujours payé de mes deniers les souscriptions qu'on a présentées; et j'ai, outre cela, fait donner *gratis* toutes les éditions de *la Henriade* aux souscripteurs. Il est vrai, monsieur, que le temps fixé pour ce remboursement est passé il y [illegible] deux mois; mais M. de Laporte, porteur de deux s[illegible]criptions, mérite une considération particulière. Je [illegible] prie de lui rembourser ce papier, et de lui faire p[illegible] d'une *Henriade* de ma part.

* VIRG. *Æn. IV*. Le premier vers est rajusté à [illegible]

*Me si fata meis paterentur . .*

[1] Nous imprimons cette lettre sur l'original même auquel se trouvait joint un grand nombre de souscriptions remboursées par M. de Voltaire. Cette lettre prouve qu'au commencement même de sa carrière littéraire, M. de Voltaire n'avait point cette avidite que ses ennemis lui ont tant de fois et si injustement reprochée. Il est d'ailleurs très bien prouvé que nul auteur n'a moins tiré parti de ses ouvrages pour s'enrichir; il les a presque toujours donnés, soit aux libraires ou aux comédiens, soit aux jeunes gens de lettres qu'il voulait encourager.

[2] L'édition de Londres de 1728, in-4°.

## 174. — A M. DE CIDEVILLE.

11 janvier.

Il est deux heures après midi; je reçois dans ce moment votre lettre, mon cher ami. Je vous dirai avec la précipitation où me met l'heure de la poste, que j'envoyai hier, sous le couvert de M. de Formont, une nouvelle copie de l'Épître telle que je souhaite qu'elle soit imprimée. Je suis bien flatté de me rencontrer avec vous dans presque tous vos sentimens. Vous verrez que j'ai adouci, dans cette nouvelle copie, une partie des choses que vous craignez qui ne révoltent. Je ne suis point du tout de votre avis sur les trois rimes masculines et féminines de suite. Il me paraît que ce redoublement a beaucoup de grâce dans ces ouvrages familiers, et je vous renvoie sur cela à notre ami Chapelle et à l'abbé de Chaulieu qu'on imprime à présent. A l'égard du style de cette Épître, j'ai cru qu'il était temps de ne plus ennuyer le public d'examens sérieux, de règles, de disputes, de réponses à des critiques dont il ne se soucie guère. J'ai imaginé une préface d'un genre nouveau dans un goût léger, qui plaît par lui-même; et à l'abri de ce badinage, je dis des vérités que peut-être je n'oserais pas hasarder dans un style sérieux. Tous les adoucissemens que j'ai mis à ces vérités, les feront passer pour ceux même qui s'en choqueraient si on ne leur dorait pas la pilule. L'éloge que je fais de Louis XIV est plutôt un encouragement qu'un reproche pour un jeune roi. Enfin, pour plus de sûreté, j'ai montré l'ouvrage à celui qui est chargé de la librairie, et je suis convenu avec lui que je le ferais imprimer

sans approbation, et qu'il paraîtrait dans une seconde édition de *Zaïre*.

Je vous prie donc de dire à Jore qu'il presse l'impression de *Zaïre* et de cette Épître, et qu'il se conforme de point en point à tout ce que je lui ai écrit.

Si vous trouvez encore quelque chose à redire dans l'Épître, vous me ferez plaisir de me le mander. J'écrirai demain à M. de Formont. Adieu, adieu.

## 175. — A M. DE FORMONT.

Ce 27 janvier.

Les confitures que vous aviez envoyées à la baronne*, mon cher Formont, seront mangées probablement par sa janséniste de fille qui a l'estomac dévot, et qui héritera au moins des confitures de sa mère, à moins qu'elles ne soient substituées, comme tout le reste, à mademoiselle de Clère. Je devais une réponse à la charmante épître dont vous accompagnâtes votre présent; mais la maladie de notre baronne suspendit toutes nos rimes redoublées. Je ne croyais pas, il y a huit jours, que les premiers vers qu'il faudrait faire pour elle seraient son épitaphe. Je ne conçois pas comment j'ai résisté à tous les fardeaux qui m'ont accablé depuis quinze jours. On me saisissait *Zaïre* d'un côté, la baronne se mourait de l'autre; il fallait aller solliciter le garde des sceaux et chercher le viatique. Je gardais la malade pendant la nuit, et j'étais occupé du détail de la maison tout le jour. Figurez-vous que ce fut moi qui annonçai à la pauvre femme qu'il fallait partir. Elle ne voulait point entendre parler des cérémonies du départ; mais j'étais

* Madame de Fontaine-Martel.

obligé d'honneur à la faire mourir dans les règles. Je lui amenai un prêtre moitié janséniste, moitié politique, qui fit semblant de la confesser, et vint ensuite lui donner le reste. Quand ce comédien de Saint-Eustache lui demanda tout haut si elle n'était pas bien persuadée que son Dieu, son Créateur, était dans l'eucharistie, elle répondit : *Ah, oui!* d'un ton qui m'eût fait pouffer de rire dans des circonstances moins lugubres.

Adieu; je vais être trois mois entiers tout à ma tragédie *; après quoi je veux consacrer le reste de ma vie à des amis comme vous. Adieu; je vous aime autant que je vous estime.

## 176. — A M. DE CIDEVILLE.

27 janvier.

J'ai perdu, comme vous savez peut-être, mon cher ami, madame de Fontaine-Martel. Que direz-vous de moi qui ai été son directeur à ce vilain moment, et qui l'ai fait mourir dans toutes les règles? Je vous épargne tout ce détail dont j'ai ennuyé M. de Formont; je ne veux vous parler que de mes consolateurs, à la tête desquels vous êtes. Il n'y a point de perte qui ne soit adoucie par votre amitié. J'ai vu tous ces jours-ci bien des gens qui m'ont parlé de vous. Savez-vous bien qu'il n'y a pas quinze jours que nous représentâmes *Zaïre* chez madame de Fontaine-Martel, en présence de votre amie madame de La Rivaudaye? je jouais le rôle du vieux Lusignan, et je tirai des larmes de ses beaux yeux, que je trouvai plus brillans et plus animés quand elle me parla de vous. Qui aurait cru qu'il faudrait, quinze

* *Zaïre* était finie; il n'y a pas de doute que la tragédie dont il est ici question ne soit *Adelaïde du Guesclin*.

jours après, quitter cette maison où tous les jours étaient des amusemens et des fêtes? J'y vis hier un homme de votre connaissance qui n'est pas tout-à-fait si séduisant que madame de La Rivaudaye, et qui veut pourtant me séduire; c'est monsieur le marquis, qui prétend n'être pas encore cocu, qui aura au moins cinquante mille livres de rente, et qui ne croit pourtant pas que la Providence l'ait encore traité selon ses mérites. Il aurait bien dû employer les agrémens et les insinuations de son esprit à rétablir la paix entre Gilles Maignard et la pauvre présidente de Bernières.

Je suis charmé pour elle que vous vouliez bien la voir quelquefois. S'il y a quelqu'un dans le monde capable de la porter à des résolutions raisonnables, c'est vous. Ne vaudrait-il pas mieux pour elle qu'elle continuât à manger quarante ou cinquante mille livres de rente avec son mari, que d'aller vivre avec deux mille écus dans un couvent? Si elle voulait, en attendant que le temps apaise toutes ces brouilleries, demeurer à La Rivière-Bourdet, je lui promettrais d'aller l'y voir, et d'y achever ma nouvelle tragédie. Quel plaisir ce serait pour moi, mon cher Cideville, de travailler sous vos yeux! car je me flatte que vous viendriez à La Rivière avec M. de Formont. Je me fais de tout cela une idée bien consolante. Tâchez d'induire madame de Bernières à prendre ce parti. Dites-lui, je vous en prie, qu'elle m'écrive; que je lui serai toujours attaché; et que si elle a quelques ordres à me donner, je les exécuterai avec la fidélité et l'exactitude d'un vieil ami.

Adieu; je vous embrasse tendrement.

## 177. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Vassi, en Champagne.

Mon ancien maître, qui l'êtes toujours comme vous savez, et que j'aime comme si vous n'étiez pas mon maître, sachez que, si j'étais resté à Paris, je vous aurais vu très souvent, et que, puisque je me suis confiné à la campagne, il faut que je sois avec vous en commerce de lettres : car de près ou de loin je veux que vous m'aimiez et que vous m'instruisiez. Dites-moi donc, mon très cher abbé, quelle fortune a faite l'Histoire du vicomte de Turenne. Daignez me dire si l'Histoire ancienne de Rollin ne commence pas à lasser un peu le public. Les tréteaux de Melpomène et de Thalie retentissent-ils de fadaises amusantes ou sifflées? Mettez un peu au fait, je vous en prie, un pauvre solitaire qui

*Armis*
*Herculis ad postem fixis latet abditus agro.* (Hor. L. i, Ep. i.)

Mais si vous voulez me faire un véritable plaisir, mandez-moi à quoi vous occupez votre loisir. Allez-vous

*Inter silvas Academi quærere verum?* (Hor. L. ii, Ep. ii.)

Vous occupez-vous de philosophie ancienne et moderne, ou de l'histoire de nos belles-lettres? Si vous déterriez jamais dans votre chemin quelque chose qui pût servir à faire connaître le progrès des arts dans le siècle de Louis xiv, vous me feriez la plus grande faveur du monde de m'en faire part. Tout me sera bon, anecdotes sur la littérature, sur la philosophie, histoire de l'esprit humain, c'est-à-dire de la sottise humaine, poésie, peinture, musique. Je ferai comme La Flèche, qui

fesait son profit de tout. Je sais que vous êtes *harum nugarum exquisitissimus detector.*

Je vous demande en grâce de me faire part de ce que vous pourrez déterrer de singulier sur ces matières, ou du moins de m'indiquer les sources un peu détournées. Il me semble, mon cher abbé, que j'aurais passé des journées délicieuses à m'entretenir avec vous de ces riens qui m'intéressent, et qui, tout futiles qu'ils sont, ne laissent pas d'être matière à réflexion pour quiconque sait penser. Écrivez-moi donc, mon ancien maître, avec familiarité, avec amitié, *currente calamo et animo.* Songez que vous n'avez guère d'ami de plus vieille date, ni qui vous soit plus tendrement et plus vivement attaché quand il ne vous aimerait que d'hier.

## 178. — A M. DESFORGES-MAILLARD.

A Vassi, en Champagne, le.... février.

*Dona puer solvit quæ femina voverat Iphis.*

Votre changement de sexe, monsieur, n'a rien altéré de mon estime pour vous. La plaisanterie que vo[illegible] faite est un des bons tours dont on se soit avisé, et cela serait auprès de moi un grand mérite. Mais vous en avez d'autres que celui d'attraper le monde; vous avez celui de plaire, soit en homme, soit en femme. Vous êtes actuellement sur les bords du Lignon, et de nymphe de la mer vous voilà devenu berger d'Astrée. Si ce pays-là vous inspire quelques vers, je vous prie de m'en faire part; pour moi, j'ai un peu abandonné la poésie dans la campagne où je suis :

*Non eadem ætas, non vis.*
*Olim poteram cantando ducere noctes :*

Mais à présent je songe à vivre :

*Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.*
(Hor. L. I, Ep. I.)

Un peu de philosophie, l'histoire, la conversation, partagent mes jours.

Duco *sollicitæ jucunda oblivia vitæ.* (*Ibid.* L. II, Ep. VI.)

Cette vie sera plus heureuse encore si vous me donnez part des fruits de votre loisir. Je suis fâché que la Champagne soit si loin du Lignon; mais c'est véritablement vivre ensemble que de se communiquer les productions de son esprit et les sentimens de son âme.

## 179. — A M. THIRIOT, A LONDRES.

Paris, 24 février.

Voulez-vous savoir, mon cher Thiriot, tout ce qui m'a empêché de vous écrire depuis si long-temps? premièrement, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que je suis si sûr que vous m'aimez de même, que j'ai cru inutile de vous le répéter; en second lieu, c'est que j'ai fait, corrigé et donné au public *Zaïre;* que j'ai commencé une nouvelle tragédie [1] dont il y a trois actes de faits; que je viens de finir *le Temple du Goût,* ouvrage assez long et encore plus difficile : enfin, que j'ai passé deux mois à m'ennuyer avec Descartes, et à me casser la tête avec Newton pour achever les *Lettres* * que vous savez. En un mot, je travaillais pour vous au lieu de vous écrire, et c'était à vous à me soulager un peu dans mon travail par vos lettres. C'est une consolation que vous me devez, mon cher ami, et qu'il faut que vous me donniez souvent.

[1] *Adelaïde du Guesclin.*

* Les *Lettres sur les Anglais.*

Vous avez dû recevoir, par monsieur votre frère, un paquet contenant quelques *Zaïres* adressées à vos amis de Londres : je vous prie surtout de vouloir bien commencer par faire rendre celle qui est pour M. Falkener; il est juste que celui à qui la pièce est dédiée en ait les prémices, au moins à Londres, car l'édition est déjà vendue à Paris. On a été assez surpris ici que j'aie dédié mon ouvrage à un marchand et à un étranger. Mais ceux qui en ont été étonnés ne méritent pas qu'on leur dédie jamais rien. Ce qui me fâche le plus, c'est que la véritable épître dédicatoire a été supprimée par M. Rouillé, à cause de deux ou trois vérités qui ont deplu, uniquement parce qu'elles étaient vérités. L'épître qui est aujourd'hui au-devant de *Zaïre* n'est donc point la véritable. Mais ce qui vous paraîtra assez plaisant et très digne d'un poète, et surtout de moi, c'est que dans cette véritable épître je promettais de ne plus faire de tragédies, et que le jour même qu'elle fut imprimée je commençai une pièce nouvelle.

L'ordre des choses demande, ce me semble, que je vous dise ce que c'est que cette pièce à laquelle je travaille à présent. C'est un sujet tout français et tout de mon invention, où j'ai fourré le plus que j'ai pu d'amour, de jalousie, de fureur, de bienséance, de probité et de grandeur d'âme. J'ai imaginé un sire de Couci, qui est un très digne homme comme on n'en voit guère à la cour, un très loyal chevalier; comme qui dirait le chevalier d'Aïdie *, ou le chevalier de Froulai.

Il faudrait à présent vous rendre compte de *Gustave*

* Le chevalier d'Aïdie est celui qui fut de la société de madame du Deffand, et eut une fille naturelle de sa liaison avec mademoiselle Aïssé.

*Wasa*; mais je ne l'ai point vu encore. Je sais seulement que tous les gens d'esprit m'en ont dit beaucoup de mal, et que quelques sots prétendent que j'ai fait une grande cabale contre. M. de Maupertuis dit que ce n'est pas la représentation d'un événement en vingt-quatre heures, mais de vingt-quatre événemens en une heure. Boindin dit que c'est l'histoire des révolutions de Suède revue et augmentée. On convient que c'est une pièce follement conduite et sottement écrite. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait mise au-dessus d'*Athalie*, à la première représentation; mais on dit qu'à la seconde, on l'a mise à côté de *Callistène*.[1]

Venons maintenant à nos *Lettres*[2]. Monsieur votre frère se pressa un peu de vous les envoyer; mais depuis il vous a fait tenir les corrections nécessaires. Je me croirai, mon cher Thiriot, bien payé de toutes mes peines, si cet ouvrage peut me donner l'estime des honnêtes gens, et à vous leur argent. Rien n'est si doux que de pouvoir faire en même temps sa réputation et la fortune de son ami. Je vous prie de dire à mylord Bolingbroke, à mylord Bathurst, etc. combien je suis flatté de leur approbation. Ménagez leur crédit pour l'intérêt de cet ouvrage et pour le vôtre. Le plaisir que les *Lettres* vous ont fait m'en donne à moi un bien grand. Que votre amitié ne vous alarme pas sur l'impression de cet ouvrage. En Angleterre on parle de notre gouvernement comme nous parlons en France de celui des Turcs. Les Anglais pensent qu'on met à la Bastille la moitié de la nation française, qu'on met le reste à la besace, et

[1] *Gustave Wasa* et *Callistène* sont deux tragédies de Piron; celle-ci représentée en 1730, et *Gustave* le 6 février 1733.

[2] *Lettres sur les Anglais.*

tous les auteurs un peu hardis au pilori. Cela n'est pas tout-à-fait vrai ; du moins je crois n'avoir rien à craindre. M. l'abbé de Rothelin qui m'aime, que j'ai consulté, et qui est assurément aussi difficile qu'un autre, m'a dit qu'il donnerait, même dans ce temps-ci, son approbation à toutes les *Lettres*, excepté seulement celle sur M. Locke ; et je vous avoue que je ne comprends pas cette exception : mais les théologiens en savent plus que moi, et il faut les croire sur leur parole.

Je ne me rétracte point sur nosseigneurs les évêques; s'ils ont leur voix au parlement, aussi ont nos pairs. Il y a bien de la différence entre avoir sa voix et du crédit. Je croirai de plus, toute ma vie, que saint Pierre et saint Jacques n'ont jamais été comtes et barons.

Vous me dites que le docteur Clarke n'a pas été soupçonné de vouloir faire une nouvelle secte. Il en a été convaincu, et la secte subsiste, quoique le troupeau soit petit. Le docteur Clarke ne chantait jamais le *Credo* d'Athanase.

J'ai vu dans quelques écrivains que le chancelier Bacon confessa tout, qu'il avoua même qu'il avait reçu une bourse des mains d'une femme; mais j'aime mieux rapporter le bon mot de mylord Bolingbroke, que de circonstancier l'infamie du chancelier Bacon.

*Farewell, I have forgot this way to speak english with you, but whatever be my language, my heart is yours for ever.*

## 180. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 25 février.

Pourquoi faut-il que je sois si indigne de vos charmantes agaceries? pourquoi ai-je perdu tant de temps sans vous écrire? pourquoi ne réponds-je qu'en prose à vos aimables vers? Que de reproches je me fais, mon cher ami! Mais aussi il faut un peu se justifier. Je passe la moitié de ma vie à souffrir, et l'autre à travailler pour vous. Croiriez-vous bien que cette petite chapelle du Goût que je vous ai envoyée bâtie de boue et de crachat, est devenue petit à petit un temple immense? J'en ai travaillé avec assez de soin les moindres ornemens, et je crois que vous trouverez cet ouvrage plus limé et plus fini que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Cependant j'ai poussé ma pièce nouvelle jusqu'au commencement du quatrième acte, et il faut suspendre souvent ces occupations poétiques pour corriger, dans les *Lettres anglaises*, quelques calculs et quelques dates; ou pour faire l'inventaire de notre baronne, ou pour souffrir et ne rien faire. Je resterai chez feu la baronne jusqu'à Pâques. Ah! si je pouvais me réfugier au printemps dans votre Normandie, et venir philosopher avec vous et notre ami Formont! Mais je ne sais encore si Jore imprimera ces *Lettres anglaises*; et même s'il les imprimait, il ne faudrait pas que je fusse à Rouen, où je donnerais trop de soupçon aux inquisiteurs de la librairie. Mais si je pouvais faire imprimer cet ouvrage à Paris, et vous l'apporter à Rouen, ce serait se tirer d'affaire à merveille.

Jore est ici qui débite son abbé de Chaulieu que j'ai mis dans *le Temple du Goût* comme le premier des

poètes négligés, mais non pas comme le premier des bons poètes. On joue encore *Gustave Wasa;* mais tous les connaisseurs m'en ont dit tant de mal, que je n'ai pas eu la curiosité de le voir. Destouches a fait une comédie héroïque; c'est *l'Ambitieux;* la scène est en Espagne. On dit que cela n'est ni gai ni vif, et comme dit fort bien feu Legrand, de polissonne mémoire,

Le comique écrit noblement
Fait bâiller ordinairement.

Ce Destouches-là est assurément de tous les comiques le moins comique; cela sera joué l'hiver prochain. *Le Paresseux* de Launai paraîtra après Pâques; et dans le même temps le chevalier de Brassac ornera l'Opéra de son petit ballet *. Voilà toutes les nouvelles du Parnasse, auxquelles je m'intéresse plus qu'à la mort du roi Auguste.

## 181. — AU MÊME.

Mardi, 17 mars.

Formont est arrivé, *sed sine te;* il a vu *Gustave Wasa* avant de me voir; je crois cependant qu'à la longue je lui donnerai plus de satisfaction. Je viens de faire partir par le coche de Rouen, mon cher ami, un petit paquet de toile cirée contenant deux exemplaires du *Temple du Goût*, ouvrage bien différent de la petite esquisse que je vous envoyai il y a quelques mois. Je ne vous écris que bien rarement, mon cher Cideville; mais si vous saviez à quel point je suis malade, ce qu'il m'en coûte pour écrire, et combien les poètes tragiques sont paresseux, vous m'excuseriez; je peux faire une scène de tragédie dans mon lit, parce que cela se fait

* *L'Empire de l'Amour*, ballet héroïque, paroles de Moncrif, musique de Brassac.

sans se baisser sur une table, et sans que le corps y ait part; mais quand il faut mettre la main à la plume, la seule posture que cela demande me fait mal; je suis à présent dans l'état du monde le plus cruel, mais le plaisir d'être aimé de vous me console. . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Adieu, mon cher Cideville; si j'obéissais à mon cœur je vous écrirais des volumes; mais je suis esclave de mon corps, et je finis pour souffrir et pour enrager. Mandez-moi ce qu'est devenue la présidente de Bernières.

J'ai été si malade, que je n'ai pu faire encore que quatre actes de ma nouvelle tragédie.

## 182. — AU MÊME.

25 mars.

AUTRE nouvelle. *Le Temple du Goût* devient d'une petite chapelle une cathédrale. Ce ne sont plus des corrections que je comptais envoyer pour en faire des cartons, c'est un *Temple* tout nouveau. Ainsi il faudrait que Jore bâtît tout à neuf. Qu'il fasse donc ce qu'il lui plaira; mais surtout qu'il ne montre jamais de mes lettres à personne. Que je suis fâché de n'avoir pas deux têtes et deux mains droites, et de ne vous point écrire tout ce que je fais à mesure que je travaille! Je suis toujours en mal d'enfant, et je voudrais vous avoir pour accoucheur. J'ai montré à Formont le nouveau *Temple*, il en est beaucoup plus content que du premier. *Et in triduo reædificabo illud.* Adieu, mon tendre ami.

## 183. — A M. DE MONCRIF.

10 avril.

Il m'est absolument impossible de sortir. Ma santé est dans un état qui ferait pitié même à Marivaux le métaphysique, ou à Rousseau le cynique. Oserai-je vous supplier de demander à S. A. S. monseigneur le comte de Clermont s'il permettra que son nom se trouve dans *le Temple du Goût*, en cas que l'on donne, de mon aveu, une édition de cette bagatelle ? Je n'ose prendre la liberté d'écrire à S. A. S. sur une pièce qui a trouvé tant de contradicteurs ; mais si vous voulez bien me faire savoir ses intentions, j'attendrai ses ordres avant de rien faire. Son nom est déjà si cher aux beaux-arts qu'il ne lui appartient plus; il est à nous, mais je n'oserai jamais en faire usage sans son aveu. Je vous supplie de lui faire la cour d'un pauvre malade.

Adieu; je m'intéresse au succès du ballet comme vous-même. Comptez que je vous aime de tout mon cœur.

## 184. — AU MÊME.

11 avril.

Du dieu du goût j'ai le temple pollu,
Du dieu d'amour vous ornerez l'empire,
Car vous avez mentule, plume et lyre;
Vous savez *plaire* *, aimer, chanter, écrire :
Moi je n'ai rien qu'un talent mal voulu,
Honni des sots, et qu'on prend pour satire.
Donc je verrai mon *Temple* vermoulu.
Vous, vous serez baisé, fredonné, lu,
Claqué surtout, heureux comme un élu;
Et moi sifflé; mais je ne fais qu'en rire.

Du milieu de votre empire, rendez-moi un bon office, s'il vous plaît. Ce grand lévrier de Crébillon fils a

* Moncrif est auteur d'un ouvrage intitulé *Essais sur la nécessité et sur les moyens de plaire*. 1738, in-12.

envoyé à son singulier père ce misérable *Temple*, pour être lu et approuvé. On prétend qu'on l'a remis ès mains d'une vieille muse, qui est la gouvernante de monsieur de Crébillon; et cette vieille a dit qu'elle ferait tenir le paquet à Berci. Mais si vous ne daignez vous en faire informer par vos gens, *le Temple du Goût* ira à tous les diables. Ce n'est pas encore tout, car ils disent que monsieur de Crébillon laissera manger mon *Temple* par ses chats, et qu'il sera long-temps sans le lire; et il fera bien : car il vaut mieux qu'il achève *Catilina*, que de perdre son temps à lire mes guenilles. Cependant si vous vouliez un peu le presser, il aurait du temps pour lire mon *Temple* et pour achever son divin *Catilina*. Écrivez-lui donc un petit mot, mon aimable Quin-monte. Je vous souhaite, et à Lull-brass, tout le plaisir que nous aurons mardi. Je ne sortirai que ce jour-là, et je serai à midi au parterre. *I love you with all my heart.*

## 185. — A M. DE CIDEVILLE.

12 avril.

Ce *Temple du Goût*, cet amas de pierres de scandale est tellement devenu un nouvel édifice, qu'il n'y a pas deux pans de muraille de l'ancien. Ceux qui l'ont pris sous leur protection veulent qu'on l'imprime avec privilége, et qu'il soit affiché dans Paris, afin de fermer la bouche aux malins feseurs d'interprétations. Il est accompagné d'une lettre en forme de préface; on y pourrait joindre *le Temple de l'Amitié* *, avec quelques pièces fugitives, et Jore pourrait s'en charger.

A l'égard des *Lettres anglaises*, je vous prie, mon

* Tome x, page 197.

cher ami, de me mander si Jore y travaille. On a fait marché à Londres avec ce pauvre Thiriot, à condition que les *Lettres* ne paraîtraient pas en France pendant la première chaleur du débit à Londres et à Amsterdam. Ainsi, quelle honte pour lui et pour moi, si le malheur voulait qu'on en pût voir une feuille en ce pays-ci avant le temps! Je crois vous avoir mandé qu'*Adelaïde du Guesclin* est dans son cadre. Il ne s'agit plus que de la transcrire pour vous l'envoyer. Voici bien de la besogne. Nous avons encore l'*Histoire de Charles XII* que Jore veut réimprimer. J'ai écrit en Hollande qu'on m'envoyât un exemplaire par la poste; mais je ne l'ai pas encore reçu.

J'ai bien envie de venir faire un petit tour à Rouen, et de raisonner de tout cela avec vous. Voici le temps

> Où les zéphyrs de leurs chaudes haleines
> Ont fondu l'écorce des eaux. [1]

Quel plaisir de vous lire *Adelaïde* et même *Éryphile*, revue et corrigée! J'entends, quel plaisir pour moi, car de votre côté ce sera complaisance.

Je n'ai encore montré qu'un acte à Formont. Il m'a parlé de votre idée anacréontique *. Vous savez que l'exécution seule décide du mérite du sujet. On peut bien conseiller sur la manière de traiter une pièce, mais non pas sur le fond de la chose. C'est à l'auteur à se sentir.

> *Cui lecta potenter erit res,*
> *Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.* (HOR. *de Arte poet.*)

*Vale*; je vous aime de tout mon cœur.

[1] Vers de J. B. Rousseau, dont M. de Voltaire s'est souvent moqué. (L. III, Od. VII.)

* Cideville composait alors une petite pièce lyrique en un acte, intitulée *Anacréon*.

## 186. — A M. DE MONCRIF.

Il faut se lever de bon matin pour voir les princes et messieurs leurs confidens. Il n'y a pas moyen, mon cher Moncrif, que quelqu'un qui arrive à midi trouve un chat à l'hôtel de Clermont. Je venais vous faire une proposition hardie : c'était de m'aider à travailler auprès de son altesse pour obtenir de lui qu'il honorât nos dîners des dimanches de sa présence.

Madame de Fontaine-Martel disait à ce propos :

« Puisse-t-il sans cérémonie,
Au saint jour de l'Épiphanie,
Dîner avec les Arts dont lui seul est l'appui !
Ah ! s'il venait dans cet asile,
Nous ferions plus de cas d'un prince tel que lui
Que des trois rois de l'Évangile. »

Voilà ce que nous chantions, madame la baronne et moi chétif. Mais comment faire pour obtenir cette faveur ? Ce n'est pas mon affaire, c'est la vôtre.

*Principibus placuisse viris non ultima laus est.*
(Hor. L. I, Ep. XVII.)

Vous qui savez ce secret, enseignez-nous comme il faut s'y prendre.

## 187. — A Mme LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

Les lettres charmantes que vous écrivez, madame, et celles qu'on vous envoie, tournent la tête aux gens qui les voient, et donnent une furieuse envie d'écrire. Mais je n'ose plus écrire en prose depuis que je vois la vôtre et celle de votre amie.

Ce style aimable et gracieux,
Et cette prose si polie,
Me font voir que la poésie
N'est pas le langage des dieux.

Je suis réduit à ne vous parler qu'en vers par vanité, car si vous et votre amie vous vous avisiez jamais de faire des vers, je n'oserais plus en faire. Vous avez pris pour vous toutes les grâces de l'esprit et du sentiment, il ne me reste plus que des rimes. Je vous rimerai donc que

Dans l'asile de ma retraite
Je fuyais les chagrins, j'ai trouvé le bonheur;
Occupé sans tumulte, amusé sans langueur,
Je méprise le monde, et je vous y regrette;
L'étude et l'amitié me tiennent sous leur loi :
Sage, heureux à la fois, dans une paix profonde
Je bénis mon destin d'être ignoré du monde;
Mais il sera plus doux si vous pensez à moi.

Permettez, madame, que j'assure monsieur de Forcalquier de mon tendre dévouement.

J'aime sa grâce enchanteresse;
Il parle avec esprit et pense sagement :
Nos vieux barbons font cas de son discernement,
Et notre brillante jeunesse
Veut imiter son enjoûment;
Avec tant d'agrémens qui le suivent sans cesse
N'obtiendra-t-il jamais celui d'un régiment ?

## 188. — A M. DE CIDEVILLE.

21 avril.

Voici au net et en bref ma situation, mon très cher ami. On a tant clabaudé contre *le Temple du Goût*, que ceux qui s'y intéressent ont pris le parti de le faire imprimer avec approbation et privilége, sous les yeux de M. Rouillé qui verra les feuilles : ainsi, Jore ne peut être chargé de cette impression.

Mais voici de quoi il peut se charger, 1°. des *Lettres anglaises*, qu'on a commencé à imprimer à Londres, à trois mille exemplaires, et dont il faut qu'il tire deux

mille cinq cents; car nous ne pouvons aller en Chine aussi loin que les Anglais;

2°. D'*Éryphile*, que j'ai retravaillée et dont on demande à force une édition;

3°. Du *Roi de Suède*, revu, corrigé et augmenté, avec la réponse au sieur de Lamottraye.

Il faudrait aussi qu'il me donnât une réponse positive au sujet de *la Henriade*, car il n'y en a plus du tout à Paris. M. Rouillé ferme les yeux sur l'entrée et le débit de *la Henriade*, mais il ne peut, à ce qu'il dit, en permettre juridiquement l'entrée; c'est donc à Jore à voir s'il veut s'en charger pour son compte, ou me la faire tenir incessamment chez moi, comme il me l'avait promis. Je vous prie de lui lire tous ces articles, et de vouloir bien me mander sa réponse positive sur tout cela. Voilà pour tout ce qui regarde notre féal ami Jore.

Vous avez perdu votre archevêque, mon cher ami; vous en êtes sans doute bien fâché pour son neveu, qui va être réduit à faire sa fortune tout seul. Vous n'aurez un archevêque de plus de dix mois; le très sage cardinal de Fleury voudra que le roi jouisse de l'annate aussi long-temps que faire se pourra. Mais quoique votre ville soit privée si long-temps d'un pasteur, cela ne m'empêcherait point du tout de venir y philosopher et poétiser avec vous une partie de l'été; je vais m'arranger pour cela. Ma santé est affreuse, mais un petit voyage ne l'altérera pas davantage, et je souffrirai moins auprès de vous. Je vous jure, mon cher ami, que si je ne peux exécuter cette charmante idée, c'est que la chose sera impossible. Savez-vous bien que j'ai en tête un opéra, et que nous nous y amuserions ensemble,

tandis qu'on y imprimerait *Charles XII* et *Éryphile.* Notre ami Formont ne serait peut-être pas des nôtres ; il a bien l'air de rester long-temps à Paris, car il y est reçu et fêté à peu près comme vous le serez quand vous y viendrez. J'ai peur qu'il ne vous ait mandé bien du mal de l'opéra du chevalier de Brassac ; nous le raccommodons à force, et j'espère vous en dire beaucoup de bien au premier jour. J'ai toujours grande opinion du vôtre, et je compte que vous l'achèverez quand nous nous verrons à Rouen. *Vale.*

## 189. — A M. THIRIOT, A LONDRES.

Paris, 1er mai.

J'ai donc achevé *Adelaïde;* je refais *Éryphile,* et j'assemble des matériaux pour ma grande Histoire du *Siècle de Louis XIV.* Pendant tout ce temps, mon cher ami, que je m'épuise, que je me tue pour amuser ma f.... patrie, je suis entouré d'ennemis, de persécutions et de malheurs. Ce *Temple du Goût* a soulevé tous ceux que je n'ai pas assez loués à leur gré, et encore plus ceux que je n'ai point loués du tout ; on m'a critiqué, on s'est déchaîné contre moi, on a tout envenimé. Joignez à cela le crime d'avoir fait imprimer cette bagatelle sans une permission scellée avec de la cire jaune, et la colère du ministère contre cet attentat ; ajoutez-y les criailleries de la cour, et la menace d'une lettre de cachet, vous n'aurez avec cela qu'une faible idée de la douceur de mon état, et de la protection qu'on donne aux belles-lettres. Je suis donc dans la nécessité de rebâtir un second *Temple,* et *in triduo reædificavi illud.* J'ai tâché, dans ce second édifice, d'ôter tout ce qui pouvait servir

de prétexte à la fureur des sots et à la malignité des mauvais plaisans, et d'embellir le tout par de nouveaux vers sur Lucrèce, sur Corneille, Racine, Molière, Despréaux, La Fontaine, Quinault, gens qui méritent bien assurément que l'on ne parle pas d'eux en simple prose. J'y ai joint de nouvelles notes qui seront plus instructives que les premières, et qui serviront de preuves au texte. Monsieur votre frère, qui me tient ici lieu de vous, et qui devient de jour en jour plus homme de lettres, vous enverra le tout bien conditionné, et vous pourrez en régaler, si vous voulez, quelque libraire. Je crois que l'ouvrage sera utile à la longue et pourra mettre les étrangers au fait des bons auteurs. Jusqu'à présent il n'y a personne qui ait pris la peine de les avertir que Voiture est un petit esprit, et Saint-Évremond un homme bien médiocre, etc.

Cependant les *Lettres* [1] en question peuvent paraître à Londres. Je vous fais tenir celle sur les académies, qui est la dernière. J'en aurais ajouté de nouvelles, mais je n'ai qu'une tête, encore est-elle petite et faible, et je ne peux faire en vérité tant de choses à la fois. Il ne convient pas que cet ouvrage paraisse donné par moi. Ce sont des lettres familières que je vous ai écrites, et que vous faites imprimer; par conséquent, c'est à vous seul à mettre à la tête un avertissement qui instruise le public que mon ami Thiriot, à qui j'ai écrit ces guenilles, vers l'an 1728, les fait imprimer en 1733, et qu'il m'aime de tout son cœur.

*Tell my friend Falkener he should write me a word when he has sent his fleet to Turkey. Make much of all who are so kind as to remember me. Get some money*

[1] *Lettres sur les Anglais.*

*with my poor works, love me, and come back very soon after the publication of them. But* Sallé *will go with you. At least come back with her. Farewell, my dearest friend.*

## 190. — A M. DE CIDEVILLE.

6 mai.

Je vous écris au milieu des horreurs d'un déménagement que la lecture de vos vers m'adoucit. Je vais demeurer vis-à-vis le seul ami que *le Temple du Goût** m'ait fait, vis-à-vis le portail Saint Gervais. C'est là que je vais mener une vie philosophique dont j'ai toujours eu le projet en tête, et que je n'ai jamais exécuté. Je ne renonce point du tout, mon cher ami, au projet non moins sage, et beaucoup plus agréable, d'aller passer quelques jours avec vous. Mais avant que de vous aller embrasser, il faut que j'accoutume un peu le monde à mon absence. Si on me voyait disparaître tout d'un coup, on croirait que je vais faire imprimer les livres de l'Ante-Christ. Il est absolument nécessaire que je reste quelques semaines à Paris, et que je fasse une ou deux échappées avant de m'aller éclipser totalement avec mon cher Cideville. Le bonheur de vous voir m'est si précieux que je veux me l'assurer.

*Propria hæc Dî munera faxint.* [1]

Si je pouvais vous ramener à Paris, et que vous voulussiez accepter un lit auprès de ce beau portail, le rat

* Voltaire a fait l'éloge de ce portail dans *le Temple du Goût*. (page 160 du tome x.)

[1] Parodié d'Horace, Sat. vi, liv. 2.....

*Nil amplius oro*
*Nisi ut propria hæc mihi munera faxis.*

de ville tâcherait de recevoir le rat des champs de son mieux.

Formont vous aura sans doute mandé que *le Paresseux* de Launai * a été reçu comme il le méritait. Ce pauvre diable se ruine à faire imprimer ses ouvrages, et n'a de ressource qu'à faire imprimer ceux des autres. Si l'abbé de Chaulieu n'avait pas fait quelques bons vers il y a trente ou quarante ans, Launai était à l'aumône.

La fureur d'imprimer est une maladie épidémique qui ne diminue point. Les infatigables et pesans bénédictins vont donner, en dix volumes *in-folio* **, que je ne lirai point, l'*Histoire littéraire de la France.* J'aime mieux trente vers de vous, que tout ce que les plus laborieux compilateurs ont jamais écrit.

Vous voyez souvent un homme qui me trompera bien s'il devient jamais compilateur; il a deux talens qui s'opposent à cette lourde et accablante profession, de l'imagination et de la paresse.

Vous devez reconnaître à ce petit portrait le joufflu abbé de Linant, au teint fleuri et au cœur aimable. Je voudrais bien lui être bon à quelque chose; mais il ne paraît pas qu'il ait grande envie de vivre avec moi; et je suis persuadé qu'il ne songe à présent qu'à vous. Cela doit être ainsi, et je compte bien oublier avec vous le reste du monde.

* Launai ou de Launai, successeur de Palaprat dans la place de secrétaire des commandemens du grand-prieur de Vendôme, auteur du *Paresseux* et de *la Vérité fabuliste*, comédies, et d'un petit recueil de fables. Né en 1695, mort en 1751. On lui a attribué *le Complaisant* de M. de Pont-de-Vesle.

** En quatorze volumes *in*-4°, dont le premier parut en 1733, le douzième en 1763, et les deux derniers en 1814 et 1817.

## 191. — AU MÊME.

15 mai.

Mon cher ami, je suis enfin vis-à-vis ce beau portail, dans le plus vilain quartier de Paris*, dans la plus vilaine maison, plus étourdi du bruit des cloches** qu'un sacristain; mais je ferai tant de bruit avec ma lyre que le bruit des cloches ne sera plus rien pour moi. Je suis malade; je me mets en ménage; je souffre comme un damné. Je brocante, j'achète des magots*** et des Titiens, je fais mon opéra****, je fais transcrire *Éryphile* et *Adelaide;* je les corrige, j'efface, j'ajoute, je barbouille; la tête me tourne. Il faut que je vienne goûter avec vous les plaisirs que donnent les belles-lettres, la tranquillité et l'amitié. Formont est allé porter sa philosophique paresse chez madame Moras. Il y a mille ans que je ne l'ai vu; il me consolait, car il me parlait de vous. Adieu; je souffre trop pour écrire.

## 192. — A M. THIRIOT, A LONDRES.

Paris, 15 mai.

Je quitte aujourd'hui les agréables pénates de la baronne, et je vais me claquemurer vis-à-vis le portail

* Rue de Long-Pont.

** C'est ici l'occasion de rappeler quatre vers sur les sonneurs, imités du latin de Santeul, et bien connus pour être de la jeunesse de Voltaire. Ils ont été imprimés plusieurs fois, mais on les a oubliés dans presque toutes, sinon même dans toutes ses éditions :

> Persécuteurs du genre humain,
> Qui sonnez sans miséricorde,
> Que n'avez-vous au cou la corde
> Que vous tenez dans votre main !

* C'est-à-dire des tableaux de l'école flamande. On connaît ce mot de Louis XIV au sujet des tableaux de Téniers : « Otez-moi ces magots. »

**** *Tanis et Zélide.*

de Saint-Gervais, qui est presque le seul ami que m'ait fait *le Temple du Goût.*

Je ferais bien mieux, mon cher ami, d'aller chercher le pays de la liberté où vous êtes; mais ma santé ne me permet plus de voyager, et je vais me contenter de penser librement à Paris, puisqu'il est défendu d'écrire. Je laisserai les jansénistes et les jésuites se damner mutuellement, le parlement et le conseil s'épuiser en arrêts, les gens de lettres se déchirer pour un grain de fumée, plus cruellement que des prêtres ne disputent un bénéfice. Vous ne vous embarrasserez sûrement pas davantage des querelles sur l'*accise* ou *excise*, et Walpole et Fleury nous seront très indifférens; mais nous cultiverons les lettres en paix, et cette douce et inaltérable passion fera le bonheur de notre vie.

Mandez-moi si vous avez commencé l'édition en question. J'espérais vous envoyer le nouveau *Temple du Goût*, mais on s'oppose furieusement à mon église naissante; en vérité, je crois que c'est dommage. Je vous envoie la chapelle de Racine, Corneille, La Fontaine et Despréaux. Je crois que ce n'est pas un des plus chétifs morceaux de mon architecture. Mandez-moi si vous voulez que je vous envoie ma vieille *Éryphile* vêtue à la grecque, corrigée avec soin, et dans laquelle j'ai mis des chœurs. Je la dédie à l'abbé Franchini*. J'aime à dédier mes ouvrages à des étrangers, parce que c'est toujours une occasion toute naturelle de parler un peu des sottises de mes compatriotes. Je compte donner, l'année prochaine, ma tragédie nouvelle, dont l'hé-

* C'est à cet abbé Franchini qu'Algarotti écrivit en 1735, sur la tragédie de *Jules César*. Il ne reste aucune trace de cette dédicace dont parle ici Voltaire. Cl.

roïne est une nièce de Bertrand du Guesclin, dont le vrai héros est un gentilhomme français, et dont les principaux personnages sont deux princes du sang. Pour me délasser, je fais un opéra. A tout cela vous direz que je suis fou, et il pourrait bien en être quelque chose; mais je m'amuse, et qui s'amuse me paraît fort sage. Je me flatte même que mes amusemens vous seront utiles, et c'est ce qui me les rend bien agréables. L'opéra du chevalier de Brassac, sifflé indignement le premier jour, revient sur l'eau et a un très grand succès. Ceux qui l'ont condamné sont aussi honteux que ceux qui ont approuvé *Gustave*.

Launai a donné son *Paresseux;* mais il y a apparence que le public ne variera pas sur le compte du sieur Launai. Quand on bâille à une première représentation, c'est un mal dont on ne guérit jamais. Je plains le pauvre auteur : il va faire imprimer sa pièce, et le voilà ruiné, s'il pouvait l'être. Il n'aura de ressource qu'à faire imprimer quelque petite brochure contre moi, ou à vendre les vers des autres. Vous savez qu'il a vendu à Joré pour quinze cents livres le manuscrit de l'abbé de Chaulieu, qui vous appartenait; sans cela le pauvre diable était à l'aumône, car il avait imprimé deux ou trois de ses ouvrages à ses dépens. Il est heureux que l'abbé de Chaulieu ait été, il y a vingt ou trente ans, un homme aimable.

Ce qui me serait cent fois plus important, et ce qui ferait le bonheur de ma vie, ce serait votre retour, dussiez-vous ne vivre à Paris que pour mademoiselle Sallé.

Adieu; je vous embrasse tendrement.

Je viens de recevoir et de lire le poëme de Pope sur *les Richesses*. Il m'a paru plein de choses admirables.

Je l'ai prêté à l'abbé Duresnel, qui le traduirait s'il n'était pas actuellement aussi amoureux de la fortune qu'il l'était autrefois de la poésie.

Envoyez-moi, je vous en prie, les vers de mylady Mary Montague, et tout ce qui se fera de nouveau. Vous devriez m'écrire plus régulièrement.

## 193. — A M. DE CIDEVILLE.

19 mai.

Je voudrais bien, mon cher ami, pouvoir vous présenter moi-même M. Richey qui vous rendra cette lettre. C'est un étranger qui croit voyager pour s'instruire, et qui m'a instruit beaucoup. Il me paraît de tous les pays. Il y a donc dans le monde une nation d'honnêtes gens et de gens d'esprit, qui sont tous compatriotes. M. Richey est assurément un des premiers de cette nation-là, et fait par conséquent pour connaître les Cidevilles. Je vous demande en grâce de lui procurer dans votre ville tous les agrémens qui dépendront de vous. Celui de vous voir sera celui dont il sera le plus touché. Je crois qu'il y trouvera aussi M. de Formont qui est sur son départ. Je ne vois pas qu'après cela il y ait bien des choses à voir à Rouen. Je suis plus malade que jamais, mon cher ami :

*Durum, sed levius fit patientiâ*
*Quidquid corrigere est nefas.* (Hor. L. I, Od. xxiv.)

Je vais écrire à l'abbé Linant. Vous aurez Jore dans un jour ou deux.

Adieu; vous m'écrivez toujours des vers charmans; et je ne vous réponds qu'en prose; preuve que je suis bien malade.

## 194. — AU MÊME.

Jeudi soir, 21 mai.

Vous avez vu sans doute, mon cher Cideville, l'honnête et naïf Hambourgeois que je vous ai adressé; le philosophe Formont part demain : mon Dieu pourquoi ne m'est-il pas permis de le suivre! j'aurai peut-être huit ou dix jours de santé, et Dieu sait si alors Rouen me verra, et si je viendrai philosopher avec vous. Je ne vous mande aucune nouvelle, l'aimable Formont vous les dira toutes; il vous parlera des spectacles qu'il a vus et des plaisirs qu'il a goûtés; je voulais le voir aujourd'hui, je ne suis sorti qu'un quart d'heure, et c'est précisément dans ce quart d'heure qu'il est venu; il partira sans que je l'aie embrassé. Croiriez-vous bien que je ne l'ai pas vu à mon aise pendant tout son séjour? je ne crois pas avoir eu le temps de lui montrer plus d'un acte d'*Adelaïde*. Ah! quelle ville que Paris pour ne point voir les gens que l'on aime! Quand je serai à Rouen je jouirai de vous tous les jours; mais si vous étiez à Paris, nous nous rencontrerions peut-être une fois toutes les semaines tout au plus; il ne faut pas que nos amis viennent ici, il faut que nous allions les chercher. Jore est (aujourd'hui jeudi) à présent auprès de vous; je vous prie de lui recommander secret, diligence et exactitude, et surtout de ne laisser entre les mains d'une famille si exposée aux lettres de cachet, aucun vestige, aucun mot d'écriture de vous ni de moi; qu'il vous rende exactement tous les manuscrits. Je vais lui envoyer dans peu une édition de *Charles XII*, corrigée et augmentée, avec les réponses au sieur de Lamottraye.

Il aura aussi *Éryphile;* mais pour celle-là, j'espère la porter moi-même; je passe ma vie à espérer, comme vous voyez. L'abbé Linant me mande qu'il reviendra bientôt à Paris. Il m'a envoyé de beaux vers alexandrins; il a *ingenium atque os magna sonaturum;* mais avec ses talens, je le crois paresseux; je le lui ai dit, je le lui écris; mais il faudra que je l'aime de tout mon cœur comme il est.

Si vous voyez Jore, ayez la bonté, je vous prie, de lui dire de m'envoyer les épreuves par la poste, surtout celles où il est question de philosophie et de calcul; il n'a qu'à les adresser à M. Dubreuil, cloître Saint-Merry, sans mettre mon nom et sans écrire. Adieu; je vous suis attaché, *hasta la muerta.*

## 195. — AU MÊME.

29 mai.

Mille remercîmens, mon cher ami, de vos attentions pour mon Hambourgeois. Il n'y a que ceux qui ont une fortune médiocre qui exercent bien l'hospitalité. Cet étranger doit être bien content de son voyage, s'il vous a vu; et je vous avoue que je vous l'ai adressé afin qu'il pût dire du bien des Français à Hambourg. Je prie notre ami Formont de lui donner à souper; il s'en ira charmé.

Ah! qu'à cet honnête Hambourgeois,
Candide et gauchement courtois,
Je porte une secrète envie!
Que je voudrais passer ma vie,
Comme il a passé quelques jours,
Ignoré dans un sûr asile,
Entre Formont et Cideville,
C'est-à-dire avec mes amours!

Que fait cependant le joufflu abbé de Linant? J'avais adressé mon citadin de Hambourg chez la mère de notre abbé. Ce n'est pas que je regarde le b.... de *la ville de Mantes* [1] comme une bonne hôtellerie; il y a long-temps que j'ai dit peu chrétiennement ce que j'en pensais; mais je voulais qu'il [illegible] mal logé, mal nourri, et qu'il vît l'abbé Linant, que je crois aussi candide que lui, et qui lui aurait tenu bonne compagnie. Quand l'abbé voudra revenir à Paris, je lui louerai un trou près de chez moi, et il sera d'ailleurs le maître de dîner et de souper tous les jours dans ma retraite. Quand par hasard je n'y serai point, il trouvera d'honnêtes gens qui lui feront bonne chère en mon absence, mais qui ne lui parleront pas tant de vers que moi. J'ai d'ailleurs une espèce d'homme de lettres* qui me lit Virgile et Horace tous les soirs, sans trop les entendre, et qui me [illegible] très mal mes vers; d'ailleurs bon garçon, mais [illegible] de parler à l'abbé Linant. Je voudrais avoir un autre *amanuensis*, mais je n'ose pas renvoyer un homme qui lit du latin.

J'ai fait partir aujourd'hui à votre adresse un petit paquet contenant *Charles XII*, revu, corrigé et augmenté, avec les réponses à Lamottraye. Vous y trouverez aussi la tragédie d'*Éryphile* que j'ai retravaillée avec beaucoup de soin. Lisez-la, et renvoyez-la-moi. Il faudra que Jore m'envoie les épreuves de *Charles XII* sous le nom de Demoulin, rue de Long-Pont, près la Grève. Il m'avait promis de m'envoyer *la Henriade*: il n'y en a plus chez les libraires; ayez la bonté, je vous prie, de lui mander qu'il la fasse partir sans délai.

[1] Hôtellerie de Rouen.

* Céran, dont il a été question dans les *Mélanges littéraires*.

Je vous demanderais bien pardon de tant d'importunités, si je ne vous aimais pas autant que je vous aime.

## 196. — A Mme LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

Moi qui dans mes amusemens,
Cherchant quelque sage lecture,
Lis très peu les nouveaux romans,
Et beaucoup la sainte Écriture;
Hier je lisais l'aventure
De ce bon père des croyans,
Qui, de Dieu chantant les louanges,
Vit arriver dans son réduit,
Vers les approches de la nuit,
Une visite de trois anges.

J'ai reçu, madame, le même honneur dans mon trou de la rue de Long-Pont, et de ce jour-là j'ai cru aux divinités comme Abraham. Mais la différence fut que le trio céleste soupa chez ce bon homme, et que vous n'avez pas daigné souper chez moi, crainte de faire méchante chère. Si vous aviez effectivement la bonté qu'on attribue à votre espèce divine, vous auriez fait une cène dans mon ermitage; mais votre apparition ne fut point une apparition angélique;

Et pour revenir à la fable,
Pour moi beaucoup plus vraisemblable,
Et dont vous aimez mieux le tour,
Je reçus chez moi l'autre jour
De déesses un couple aimable,
Conduites par le dieu d'amour;
Du paradis l'heureux séjour
N'a jamais rien eu de semblable.

Le dieu d'amour n'avait point une perruque blonde, ses cheveux n'étaient pas si dérangés que les boulets du fort de Kehl le fesaient craindre, et il avait beaucoup d'esprit. Il n'appartient pas à un mortel qui loge

vis-à-vis Saint-Gervais d'oser supplier la déesse vice-reine de Catalogne, l'autre déesse et cet autre dieu, de daigner venir boire du vin de Champagne au lieu de nectar, de quitter leur palais pour une chaumière, et bonne compagnie pour un malade.

Ciel! que j'entendrais s'écrier,
Marianne, ma cuisinière,
Si la duchesse de Saint-Pierre,
Du Châtelet et Forcalquier,
Venaient souper dans ma tanière!

Mais après la fricassée de poulets et les chandelles de Charonne, que ne doit-on pas attendre de votre indulgence!

Les dieux sont bons, ils daignent tout permettre
Aux gens de bien qui leur offrent des vœux.
Le cœur suffit, le cœur est tout pour eux,
Et c'est le mien qui dicta cette lettre.

## 197. — A M. DE FORMONT.

Rempli de goût, libre d'affaire,
Formont, vous savez sagement
Suivre en paix le sentier charmant
De Chapelle et de Sablière;
Car vous m'envoyez galamment
Des vers écrits facilement,
Dont le plaisir seul est le père,
Et quoiqu'ils soient faits doctement,
C'est pour vous un amusement.
Vous rimez pour vous satisfaire,
Tandis que le pauvre Voltaire,
Esclave maudit du parterre,
Fait sa besogne tristement.
Il barbotte dans l'élément
Du vieux Danchet et de Laserre. *

* Il travaillait alors à l'opéra de *Tanis et Zélide*, ainsi qu'on vient de le voir, page 290.

Il rimaille éternellement,
Corrige, efface assidûment,
Et le tout, messieurs, pour vous plaire.

Je vous soupçonne de philosopher à Canteleu avec mon cher, aimable et tendre Cideville. Vous savez combien j'ai toujours souhaité d'apporter mes folies dans le séjour de votre sagesse.

*Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem*
*Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!*
*Hìc gelidi fontes, hìc mollia prata, Lycori,*
*Hìc nemus, hìc ipso tecum consumerer ævo.* (Virg. Egl. x.)

Mais je suis entre *Adelaïde du Guesclin*, le seigneur Osiris et Newton. Je viens de relire ces *Lettres anglaises* moitié frivoles, moitié scientifiques. En vérité, ce qu'il y a de plus passable dans ce petit ouvrage, est ce qui regarde la philosophie; et c'est, je crois, ce qui sera le moins lu. On a beau dire, le siècle est philosophe: on n'a pourtant pas vendu deux cents exemplaires du petit livre de M. de Maupertuis, où il est question de l'attraction; et si on montre si peu d'empressement pour un ouvrage écrit de main de maître, qu'arrivera-t-il aux faibles essais d'un écolier comme moi? Heureusement j'ai tâché d'égayer la sécheresse de ces matières et de les assaisonner au goût de la nation. Me conseilleriez-vous d'y ajouter quelques petites réflexions détachées sur les *Pensées* de Pascal? Il y a déjà long-temps que j'ai envie de combattre ce géant. Il n'y a guerrier si bien armé qu'on ne puisse percer au défaut de la cuirasse; et je vous avoue que si, malgré ma faiblesse, je pouvais porter quelques coups à ce vainqueur de tant d'esprits, et secouer le joug dont il les a affublés, j'oserais presque dire avec Lucrèce:

*Qua re superstitio * pedibus subjecta vicissim*
*Obteritur, nos exæquat victoria cœlo.*

Au reste, je m'y prendrai avec précaution, et je ne critiquerai que les endroits qui ne seront point tellement liés avec notre sainte religion, qu'on ne puisse déchirer la peau de Pascal sans faire saigner le christianisme. Adieu. Mandez-moi ce que vous pensez des lettres imprimées et du projet sur Pascal. En attendant, je retourne à Osiris. J'oubliais de vous dire que le paresseux Linant échafaude son *Sabinus.*

## 198. — A M. BERGER,

### SECRÉTAIRE DE M. LE PRINCE DE CARIGNAN.

Juin

Vous, monsieur, qui êtes le très digne secrétaire d'un prince qui veut bien être à la tête de nos plaisirs, et qui avez par conséquent le plus joli département du monde, faites-moi, je vous prie, l'amitié de me mander quand il faudra lui envoyer les paroles de *Samson.* Je n'ai fait cet ouvrage par aucun autre motif que par celui de contribuer de fort loin à la gloire de M. Rameau, et de servir à ses talens, comme celui qui fournit la toile et le chevalet contribue à la gloire du peintre. Mais quoique je ne joue qu'un rôle fort subalterne dans cette affaire, cependant je voudrais bien n'avoir aucune difficulté à essuyer, et pouvoir compter personnellement sur la protection de M. le prince de Carignan, tant pour la manière dont cet opéra sera exécuté, que pour l'examen des paroles. Je me flatte que vous voudrez bien

* Lucrèce a écrit (L. I, v. 79) *Qua re relligio....* Voltaire a changé le mot qui n'eût pas exprimé sa pensée.

lui faire un peu ma cour, et que ce sera à vous que j'aurai l'obligation de ses bontés.

On a mandé ici que ces *Lettres anglaises* faisaient beaucoup plus de bruit qu'elles ne méritent; que la plupart des ignorans qui parlent dans les cafés, devant des gens plus ignorans qu'eux, disaient que j'avais tort sur Newton, dont ils ne connaissent que le nom; que les jansénistes m'appelaient moliniste; que les dévots disaient que je suis un athée, parce que je me suis moqué des quakers; et que ces indignes ennemis, qu'un peu de réputation m'a attirés, ne parlaient que de lettres de cachet, pour se venger de ce que mon livre a peut-être fait trop de plaisir, et leur a appris quelque chose. Vous pouvez compter que mon seul embarras est de savoir pour qui de tous ces animaux raisonneurs j'ai le plus grand mépris; mais je ne suis point embarrassé de vous dire que je suis beaucoup plus touché de votre amitié que de leurs criailleries. Je compte entretenir un commerce fort exact avec votre ami, M. Sinetti, et être en France son correspondant, si pourtant je reste en France. Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles, et aimez un peu votre ami.

## 199. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce mercredi, 10 juin, à deux heures.

Voila deux lettres que je reçois de vous, mon cher ami; que je voudrais que les *Lettres anglaises* fussent écrites de ce style! Vous croyez que votre cœur parle seul, et vous ne vous apercevez pas combien votre cœur a d'esprit. J'interromps le quatrième acte de mon opéra pour m'entretenir un moment avec vous. Je vais corriger la *Lettre* sur Locke et la renvoyer dans l'instant.

Recommandez-lui surtout, plus que jamais, le secret le plus impénétrable et la plus vive diligence; que jamais votre nom ni le mien ne soient prononcés en quelque cas que ce puisse être; que toutes les feuilles soient portées ou chez vous, ou chez l'ami Formont, à qui je vous prie de dire combien je l'aime; que l'on vous remette exactement les copies; que l'on ne garde chez lui aucun billet de moi, en un mot, de mon écriture. S'il manque à un seul de ces points essentiels, il courra un très grand risque.

Je vous supplie aussi de tirer de lui ce billet :

« J'ai reçu de M. Sanderson le jeune, deux mille cinq cents exemplaires des *Lettres anglaises* de M. de Voltaire à M. T., lesquels exemplaires je promets ne débiter que quand j'aurai permission, promettant donner d'abord au sieur Sanderson cent de ces exemplaires, et de partager ensuite avec lui le profit de la vente du reste, lui tenant compte de deux mille quatre cents exemplaires, et promets compter avec celui qui me représentera ledit billet, le tenant suffisamment autorisé du sieur Sanderson. »

Vous voyez, mon cher Cideville, de quels soins et de quels embarras je vous charge; j'en serais bien honteux avec tout autre.

J'ai pris d'abord l'abbé Linant pour vous seul, bientôt je l'aimerai pour lui-même.

Je récitai hier *Adelaïde* chez moi, et je fis verser bien des larmes. Renvoyez-moi *Éryphile*, et je vous enverrai *Adelaïde*; mais à quand votre *Allégorie*? j'en ai une grande opinion. Adieu; il faut corriger pour Jore.

## 200. — AU MÊME.

20 juin.

J'ai été tous ces jours-ci auprès d'un ami malade : c'est un devoir qui m'a empêché de remplir celui de vous écrire. J'ai prié l'abbé Linant de vaincre sa paresse pour vous dire des choses bien tendres en son nom et au mien. S'il vous a écrit, je n'ai plus rien à ajouter ; car personne ne connaît mieux que lui combien je vous aime, et n'est plus capable de le dire comme il faut. Je ne change rien du tout a mes dispositions avec Jore, et j'insiste plus que jamais pour avoir les cent exemplaires [1] dont il faut que je donne cinquante, qui seront répandus à propos. Je lui répète encore qu'il faut qu'il ne fasse rien sans un consentement précis de ma part ; que s'il précipite la vente, lui et toute sa famille seront indubitablement à la Bastille ; que s'il ne garde pas le secret le plus profond, il est perdu sans ressource. Encore une fois, il faut supprimer tous les vestiges de cette affaire. Il faut que mon nom ne soit jamais prononcé, et que tous les livres soient en séquestre jusqu'au moment où je dirai : partez.

Je vous supplie même de vous servir de la supériorité que vous avez sur lui, pour l'engager à m'écrire cette lettre sans date :

« Monsieur, j'ai reçu la vôtre, par laquelle vous me « priez de ne point imprimer et d'empêcher qu'on im- « prime à Rouen les *Lettres* qui courent à Londres sous « votre nom. Je vous promets de faire sur cela ce que « vous désirez. Il y a long-temps que j'ai pris la réso- « lution de ne rien imprimer sans permission, et je ne

[1] Des *Lettres sur les Anglais*.

voudrais pas commencer à manquer à mon devoir pour vous désobliger. Je suis, etc. »

Vous jugez bien, mon cher ami, qu'il faut, outre cette lettre, le billet au sieur de Sanderson ; lequel je remettrai dans les mains d'un Anglais, pour le représenter en cas que Jore pût être accusé d'avoir reçu des *Lettres* de moi, ou de quelqu'un de mes amis.

Toutes ces démarches me paraissent absolument nécessaires, et empêcheront que vous ne puissiez être commis en rien. Ce n'est pas que vous puissiez jamais avoir rien à craindre. Vous sentez bien que dans le cas le plus rigoureux qu'on puisse imaginer, la moindre éclaboussure ne peut aller jusqu'à vous ; mais je veux en être encore plus sûr, et il me semble que Jore ayant donné sa déclaration qu'il a reçu ces *Lettres* d'un Anglais, ne pourra jamais dire dans aucun cas : c'est M. de Cideville qui m'a encouragé.

Je suis en train de vous parler d'affaires : mon amitié ne craint rien avec vous. Me voici tenant maison, me meublant, et m'arrangeant, non-seulement pour mener une vie douce, mais pour en partager les agrémens avec quelques gens de lettres qui voudront bien s'accommoder de ma personne et de la médiocrité de ma fortune. Dans ces idées, j'ai besoin de rassembler toutes mes petites pacotilles. Savez-vous bien que j'ai donné 18,000 francs au sieur marquis de Lezeau, sur la parole d'honneur qu'il m'a donnée, avec un contrat, que je serais payé tous les six mois avec régularité. Il s'est tant vanté à moi de ses richesses, de son grand mariage, de ses fiefs, de ses baronnies et de sa probité, que je ne doute pas qu'un grand seigneur comme lui ne m'envoie 900 livres à la Saint-Jean. Si pourtant la multiplicité de ses

occupations lui fesait oublier cette bagatelle, je vous supplierais instamment de daigner l'en faire souvenir. Mais j'aimerais bien mieux quelqu'un qui vous fît ressouvenir d'achever votre opéra et votre *Allégorie*.

Te *vero dulces teneant ante omnia Musæ*. ( *Georg*. II )

Voilà des colonels et des capitaines de gendarmerie qui nous donnent des pièces de théâtre [1]. Si vous achevez jamais votre ballet, je dirai : *Cedant arma togæ*.*

A propos, Jore vous a-t-il donné, et à M. Formont, des *Henriades* de son édition? Qu'il ne manque pas, je vous prie, à ce devoir sacré. Adieu : que fait Formont dans sa philosophique paresse? Excitez un peu son esprit juste et délicat à m'écrire. Il devrait rougir d'aimer si peu, lorsque vous aimez si bien. *Vale*.

## 201. — A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le..... juin.

De longues et cruelles maladies, dont je suis depuis long-temps accablé, monsieur, m'ont privé jusqu'à présent du plaisir de vous remercier des vers que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer au mois d'avril dernier. Les louanges que vous me donnez m'ont inspiré de la jalousie, et en même temps de l'estime et de l'amitié pour l'auteur. Je souhaite, monsieur, que vous veniez à Paris perfectionner l'heureux talent que la nature vous a donné. Je vous aimerais mieux avocat à Paris qu'à

[1] On jouait alors à l'Opéra *l'Empire de l'Amour*, paroles de Moncrif, musique de M. de Brassac, colonel de cavalerie. A l'égard du capitaine de gendarmerie, nous n'avons pu découvrir son nom ni le titre de sa pièce.

* *Cedant arma togæ : concedat laurea linguæ*. Vers attribué à Cicéron par Quintilien.

Rennes; il faut de grands théâtres pour de grands talens, et la capitale est le séjour des gens de lettres. S'il m'était permis, monsieur, d'oser joindre quelques conseils aux remercîmens que je vous dois, je prendrais la liberté de vous prier de regarder la poésie comme un amusement qui ne doit pas vous dérober à des occupations plus utiles. Vous paraissez avoir un esprit aussi capable du solide que de l'agréable. Soyez sûr que si vous n'occupiez votre jeunesse que de l'étude des poètes, vous vous en repentiriez dans un âge plus avancé. Si vous avez une fortune digne de votre mérite, je vous conseille d'en jouir dans quelque place honorable; et alors la poésie, l'éloquence, l'histoire et la philosophie feront vos délassemens. Si votre fortune est au-dessous de ce que vous méritez et de ce que je vous souhaite, songez à la rendre meilleure; *primò vivere, deindè philosophari.* Vous serez surpris qu'un poète vous écrive de ce style; mais je n'estime la poésie qu'autant qu'elle est l'ornement de la raison. Je crois que vous la regardez avec les mêmes yeux. Au reste, monsieur, si je suis jamais à portée de vous rendre quelque service dans ce pays-ci, je vous prie de ne me point épargner; vous me trouverez toujours disposé à vous donner toutes les marques de l'estime et de la reconnaissance avec lesquelles je suis, etc.

## 202. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 1er juillet.

Je viens, mon cher ami, d'envoyer au très diligent, mais très fautif Jore, une vingt-cinquième *Lettre*, qui contient une petite dispute que je prends la liberté d'avoir contre Pascal. Le projet est hardi; mais ce misan-

thrope chrétien, tout sublime qu'il est, n'est pour moi qu'un homme comme un autre quand il a tort; et je crois qu'il a tort très souvent. Ce n'est pas contre l'auteur des *Provinciales* que j'écris, c'est contre l'auteur des *Pensées*, où il me paraît qu'il attaque l'humanité beaucoup plus cruellement qu'il n'a attaqué les jésuites. Si tous les hommes vous ressemblaient, mon cher Cideville, M. Pascal n'eût point dit tant de mal de la nature humaine. Vous me la rendez respectable et aimable autant qu'il veut me la rendre odieuse. Je suis bien fâché contre ce dévot satirique de ce qu'il m'a empêché de retoucher *mademoiselle du Guesclin*, et d'achever mon opéra. Je ne sais s'il ne vaut pas mieux faire un bon opéra, bien mis en musique, que d'avoir raison contre Pascal. Je vous enverrai et tragédie et opéra, dès que tout cela sera au net. Vous aurez ensuite les pièces fugitives, *delicta juventutis meæ*, que vous avez demandées; mais il faudra auparavant les retoucher un peu, *quæ multa litura coercuit;* car lorsque c'est pour vous qu'on travaille, il faut de bonne besogne.

Mais vous qui parlez, vous me devez une belle épître, et vous ne me l'envoyez point.

. . . . . . . Cum *publicas*
*Res ordinâris, grande munus*
*Cecropio repetes cothurno.* (Hor. L. ii, Od. i.)

Je vous plains bien de n'avoir pas encore de bonnes lettres de vétérance, de n'avoir pas vendu votre robe, et de n'être pas à Paris. La dernière lettre que je vous écrivis était toute faite pour un homme comme vous, qui se lève à quatre heures du matin pour les affaires des autres. Je ne vous y parlais que d'affaires et de précautions à prendre.

## 203. — AU MÊME.

3 juillet.

Je vous donne, mon cher ami, plus de soins que les plaideurs dont vous rapportez les affaires, et je me flatte que vous avez égard à mon bon droit contre M. Pascal. J'examine scrupuleusement mes petites remarques lorsque je relis les épreuves, et je me confirme de plus en plus dans l'opinion que les plus grands hommes sont aussi sujets à se tromper que les plus bornés. Je pense qu'il en est de la force de l'esprit comme de celle du corps; les plus robustes la perdent quelquefois, et les hommes les plus faibles donnent la main aux plus forts, quand ceux-ci sont malades. Voilà pourquoi j'ose attaquer Pascal.

J'envoie à Jore la dernière épreuve des *Lettres*, avec une petite addition. En voyant le péril approcher, je commence un peu à trembler; je commence à croire trop hardi ce qu'on ne trouvera à Londres que simple et ordinaire. J'ai quelques scrupules sur deux ou trois lettres que je veux communiquer à ceux qui savent mieux que moi à quel point il faut respecter ici les impertinences scolastiques; et ce ne sera qu'après leur examen et leur décision que je hasarderai de faire paraître le livre. J'ai écrit déjà à Thiriot à Londres d'en suspendre la publication jusqu'à nouvel ordre. Il m'a envoyé la préface qu'il compte mettre au-devant de l'ouvrage; il y aura beaucoup de choses à réformer dans la préface comme dans mon livre : ainsi nous avons pour le moins un bon mois devant nous.

Hier, étant à la campagne, n'ayant ni tragédie ni opéra dans la tête, pendant que la bonne compagnie

jouait aux cartes, je commencai une épître sur la calomnie, dédiée à une femme très aimable et très calomniée. Je veux vous envoyer cela bientôt, en retour de votre *Allégorie*. *

Le *Pour et Contre*, dont je vous ai parlé, n'est point de l'abbé Desfontaines; il est réellement du bénédictin défroqué **, auteur de *Cléveland* et des *Mémoires d'un homme de qualité*. Je lui pardonne d'avoir dit un peu de mal de *Zaïre*, puisque vous en avez fait l'éloge.

Ne vous étonnez pas que je sache confondre
Un petit mal dans un grand bien.

J'ai grande envie de voir ce tome du *Journal* où vous avez mis un monument de votre amitié. Je regarde d'ailleurs ce petit écrit de vous comme une lettre de ma maîtresse que l'on aura fait imprimer.

Je viens de recevoir une lettre du philosophe Formont; il n'est pas d'avis que j'argumente cette fois-ci contre Pascal, mais le livre était trop court; et d'ailleurs, si je déplais aux fous de jansénistes, j'aurai pour moi ces.... de révérends pères.

*Sæpe, premente Deo, fert Deus alter opem.*
(Ovid. *Trist.* L. I, El. II.)

*Vale, et amantem tui semper ama.*

On répète à la Comédie Française une *Pélopée* *** de l'abbé Pellegrin; et aux Italiens, une comédie intitulée *le Temple du Goût*, où votre serviteur est, dit-on, honnêtement drapé. Je veux faire une bibliothéque des petits ouvrages que l'on a faits contre moi, mais la bibliothéque serait trop mauvaise.

* Épître allégorique dont Voltaire a déjà parlé plusieurs fois, et dont il cite deux vers dans sa lettre du 5 décembre suivant.

** L'abbé Prevost.

*** Jouée en ce mois de juillet 1733.

Il y a ici une haute-contre, nommée Jéliotte, qui est étonnante. Notre petit Tribon est enterré de cette affaire-là. Pour mademoiselle Pélissier, elle se soutient encore, attendu que le chevalier de Brassac la..... On dit que cela fait beaucoup de bien à la voix des femmes.

## 204. — A M. BAINAST, A ABBEVILLE.

Paris, 9 juillet.

J'AI senti assurément plus de joie, monsieur, en lisant votre lettre, que vous n'en avez eu en lisant *le Temple du Goût.* Votre approbation est bien flatteuse pour moi, et votre amitié m'est encore plus sensible. Je vois avec un plaisir extrême que le temps a augmenté encore toutes les lumières de votre esprit, sans rien diminuer des sentimens de votre cœur. Quel saut nous avons fait, mon cher monsieur, de chez madame Alain*, dans *le Temple du Goût!* Assurément cette dame Alain ne se doutait pas qu'il y eût pareille église au monde.

Vous me paraissez être très initié aux mystères de ce temple ; mais croiriez-vous bien, monsieur, qu'il y a des schismes dans notre Église, et qu'on m'a regardé à Paris et à Versailles comme un hérésiarque dangereux, qui a eu l'insolence d'écrire contre les apôtres Voiture, Balzac, Pellisson ? On m'a reproché d'avoir osé dire que la chapelle de Versailles est trop longue et trop étroite, et enfin on m'a empêché de faire imprimer à Paris la véritable édition de ce petit ouvrage qu'on vient de publier en Hollande.

Ce que vous avez vu n'est qu'une petite esquisse, assez mal croquée, du tableau que j'ai fait un peu plus

* C'était sans doute la femme du procureur Alain, chez lequel Voltaire fut mis par son père pour y apprendre la pratique.

en grand. Je voudrais vous envoyer un exemplaire de la véritable édition d'Amsterdam, mais je n'ai pas encore eu le crédit d'en pouvoir faire venir pour moi. Dès qu'il m'en sera venu, je ne manquerai pas de vous en adresser un, avec un exemplaire d'une nouvelle édition de *la Henriade*, qui vient de paraître. Je vous avoue que *la Henriade* est mon fils bien-aimé; et que si vous avez quelques bontés pour lui, le père y sera bien sensible.

Adieu, mon cher camarade, mon ancien ami; je suis comblé de joie de ce que vous vous êtes souvenu de moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis bien véritablement, etc.

## 205. — A M. THIRIOT, A LONDRES.

Paris, le 14 juillet.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre et votre préface. Je vous parlerai d'abord du petit livre dont vous êtes l'éditeur. Il m'avait paru plus convenable d'y ajouter des réflexions sur les *Pensées* de M. Pascal, que d'y coudre une préface de tragédie. Je suis persuadé que ces critiques de M. Pascal, qui contiennent environ six feuilles d'impression, seront mieux reçues qu'une nouvelle édition du *Temple du Goût*. De plus, les libraires peuvent imprimer *le Temple du Goût* sans vous, au lieu qu'ils ne peuvent tenir que de vous la *Critique des Pensées de M. Pascal*, petit ouvrage assez intéressant, et qui doit vous procurer encore du bénéfice, à proportion de la curiosité qu'une nation pensante doit avoir pour une entreprise aussi hardie que celle d'écrire contre un homme comme Pascal, que les petits esprits osent à peine examiner. C'est donc uniquement dans cette idée que j'ai revu cette petite critique, que je l'ai

corrigée et que je la fais imprimer : j'en attends actuellement les deux dernières feuilles, et je vous enverrai le tout à l'instant que je l'aurai reçu. Je vous supplie donc de tout suspendre jusqu'à la réception de ce paquet; alors vous conformerez votre préface aux choses que contiendra votre volume; et si vous m'en croyez, vous garderez l'édition du *Temple du Goût*, pour le joindre à mes petites pièces fugitives, dans un an ou deux.

Je ne peux réserver l'impression de mon petit *Anti-Pascal* pour une seconde édition, parce que si l'on doit crier, j'aime bien mieux qu'on crie contre moi une fois que deux, et qu'après avoir parlé si hardiment dans mes *Lettres anglaises*, venir encore attaquer le défenseur de la religion, et renouveler les plaintes des bigots, ce serait s'exposer à deux persécutions dont la dernière pourrait être d'autant plus dangereuse, que la première ne sera pas, sans doute, sans une défense expresse d'écrire sur ces matières, comme on défendit à la comtesse de Pimbèche de plaider de sa vie.

Ma seconde raison est que ceux qui auraient acheté la première édition, qui se vendra assez cher, seraient très fâchés d'être obligés de l'acheter une seconde fois pour une petite augmentation; et que les misérables insectes du Parnasse ne manqueraient pas de dire que c'est un artifice pour faire acheter deux fois le même livre bien cher.

Ma troisième raison est que la chose est faite, et qu'il faut en passer par là.

A l'égard de la petite pièce de vers à mademoiselle Sallé [1], je pense qu'il la faut sacrifier aussi dans un ouvrage tel que celui-ci, où les choses philosophiques

[1] Voyez au XIe volume, page 85, Épître trente-sixième.

l'emportent de beaucoup sur celles d'agrément, et où la littérature n'est traitée que comme un objet d'érudition : de plus, la petite *Épître à mademoiselle Sallé*, ayant déjà été imprimée, pourquoi la donner encore dans un ouvrage qui n'est pas fait pour elle? Tenez-vous-en donc, je vous en supplie, aux *Lettres* et à l'*Anti-Pascal*. Cela fera un livre d'une grosseur raisonnable, sans qu'il y ait rien de hors d'œuvre. Je vous prierai aussi, lorsque votre édition anti-pascalienne sera faite, ce qui est l'affaire de huit jours, d'en dire un petit mot dans votre préface. Je crois qu'il faudra que vous accourcissiez le commencement, et que vous ne disiez pas que *mon ouvrage sera content de sa fortune, si, etc.* Je voudrais aussi moins d'affectation à louer les Anglais : surtout ne dites pas que *j'écrivis ces Lettres pour tout le monde*, après avoir dit, quatre lignes plus haut, que je les ai faites pour vous : d'ailleurs, je suis très content de votre manière d'écrire, et aussi satisfait de votre style, que honteux de mériter si peu vos éloges.

On joue à la Comédie Italienne *le Temple du Goût*. La malignité y fera aller le monde quelques jours, et la médiocrité de l'ouvrage le fera ensuite tomber de lui-même. Il est d'un auteur inconnu, et corrigé par Romagnesi, auteur connu, et qui écrit comme il joue. Si Aristophane a joué Socrate, je ne vois pas pourquoi je m'offenserais d'être barbouillé par Romagnesi. Les dérangemens que nos préparatifs pour une guerre prétendue font dans les fortunes des particuliers, me feront plus de tort que les Romagnesi et les Lélio ne me feront de mal; mais un peu de philosophie et votre amitié me font mépriser mes ennemis et mes pertes.

## 206. — AU MÊME, A LONDRES.

Paris, 24 juillet.

Je ne suis pas encore tout-à-fait logé. J'achevais mon nid, et j'ai bien peur d'en être chassé pour jamais. Je sens de jour en jour, et par mes réflexions et par mes malheurs, que je ne suis pas fait pour habiter en France. Croiriez-vous bien que monsieur le garde des sceaux me persécute pour ce malheureux *Temple du Goût*, comme on aurait poursuivi Calvin pour avoir abattu une partie du trône du pape? Je vois heureusement qu'on verse en Angleterre un peu de baume sur les blessures que me fait la France. Remerciez, je vous en prie, de ma part, l'auteur du *Pour et Contre* [1] des éloges dont il m'a honoré. Je suis bien aise qu'il flatte ma vanité, après avoir si souvent excité ma sensibilité par ses ouvrages. Cet homme-là était fait pour me faire éprouver tous les sentimens.

Vous me ferez le plus sensible plaisir du monde de retarder autant que vous pourrez la publication des *Lettres anglaises*. Je crains bien que, dans les circonstances présentes, elles ne me portent un fatal contre-coup. Il y a des temps où l'on fait tout impunément; il y en a d'autres où rien n'est innocent. Je suis actuellement dans le cas d'éprouver les rigueurs les plus injustes sur les sujets les plus frivoles. Peut-être dans deux mois d'ici je pourrai faire imprimer l'*Alcoran*. Je voudrais que toutes les criailleries, d'autant plus aigres qu'elles sont injustes, sur *le Temple du Goût*, fussent un peu calmées avant que les *Lettres anglaises* parussent. Donnez-moi le temps de me guérir pour me rebattre contre

[1] L'abbé Prevost.

le public. A la bonne heure, qu'elles soient imprimées en anglais; nous aurons le temps de recueillir les sentimens du public anglais, avant d'avoir fait paraître l'ouvrage en français. En ce cas, nous serons à temps de faire des cartons, s'il est besoin, pour le bien de l'ouvrage, et de faire agir ici mes amis pour le bien de l'auteur. Surtout, mon cher Thiriot, ne manquez pas de mettre expressément dans la préface, que ces lettres vous ont été écrites, pour la plupart, en 1728. Vous ne direz que la vérité. La plupart furent en effet écrites vers ce temps-là, dans la maison de notre cher et vertueux ami Falkener. Vous pourrez ajouter que le manuscrit ayant couru et ayant été traduit, ayant même été imprimé en anglais, et étant près de l'être en français, vous avez été indispensablement obligé de faire imprimer l'original dont on avait déjà la copie anglaise.

Si cela ne me disculpe pas auprès de ceux qui veulent me faire du mal, j'en serai quitte pour prévenir leur injustice et leur mauvaise volonté par un exil volontaire, et je bénirai le jour qui me rapprochera de vous. Plût au ciel que je pusse vivre avec mon cher Thiriot dans un pays libre! ma santé seule m'a retenu jusqu'ici à Paris.

Je vais faire transcrire pour vous l'opéra *, *Éryphile*, *Adelaïde*; je vous enverrai aussi une *Épître sur la Calomnie*, adressée à madame du Châtelet. A propos d'épître, dites à M. Pope que je l'ai très bien reconnu *in his* Essay on man; *'tis certainly his style. Now and then there is some obscurity; but the whole is charming.*

* *Tanis et Zélide*. Il paraît que cet opéra, daté de 1735 dans toutes les éditions, était fini en 1733.

Je crois que vous verrez dans quelques mois le marquis Maffei, qui est le Varron et le Sophocle de Vérone. Vous serez bien content de son esprit et de la simplicité de ses mœurs. J'attends de vos nouvelles.

## 207. — A M. DE FORMONT.

A Paris, vis-à-vis Saint-Gervais, ce 26 juillet.

Je compte, mon cher Formont, envoyer par Jore, à mes deux amis et à mes deux juges de Rouen, de gros ballots de vers de toute espèce; mais il faut, en attendant, que je prenne quelques leçons de prose avec vous. Je ne crois pas que nos *Lettres anglaises* effraient si tôt les cagots. Je suis bien aise de les tenir prêtes pour les lâcher quand cela sera indispensable; mais j'attendrai que les esprits soient préparés à les recevoir, et je prendrai avec le public *faciles aditus et mollia fandi tempora*. Je vous prierai cependant de les relire. Je crois qu'après un mûr examen de notre part, vous taillerez bien de la besogne à Jore, et qu'il nous faudra bien des cartons. Nous serons à peu près du même avis sur le fonds des choses. Il n'y aura que la forme à corriger : car, en vérité, mon cher métaphysicien, y a-t-il un être raisonnable qui, pour peu que son esprit n'ait pas été corrompu dans ces révérendes Petites-Maisons de théologie, puisse sérieusement s'élever contre M. Locke? Qui osera dire qu'*il est impossible que la matière puisse penser?*

Quoi! Malebranche, ce sublime fou, dira que nous ne sommes sûrs de l'existence des corps que par la foi, et il ne sera pas permis de dire que nous ne sommes sûrs de l'existence des substances pures et spirituelles que par la foi! Ce qui a trompé Descartes, Malebranche

et tous les autres sur ce point, c'est une chose réellement très vraie; c'est que nous sommes beaucoup plus sûrs de la vérité de nos sentimens et de nos pensées, que de l'existence des objets extérieurs; mais parce que nous sommes sûrs que nous pensons, sommes-nous sûrs pour cela que nous sommes autre chose que matière pensante ?

Je ne crois pas que le petit nombre de vrais philosophes qui, après tout, font seuls à la longue la réputation des ouvrages, me reprochent beaucoup d'avoir contredit Pascal. Ils verront, au contraire, combien je l'ai ménagé; et les gens circonspects me sauront bon gré d'avoir passé sous silence le chapitre des miracles et celui des prophéties, deux chapitres qui démontrent bien à quel point de faiblesse les plus grands génies peuvent arriver, quand la superstition a corrompu leur jugement. Quelle belle lumière que Pascal, éclipsée par l'obscurité des choses qu'il avait embrassées! En vérité, les prophéties qu'il cite ressemblent à Jésus-Christ comme au grand Thomas; et cependant, à la faveur de la vaine apparence d'un sens forcé, un génie tel que lui prend toutes ces vessies pour des lanternes.

*O curas hominum, ô quantum est in rebus inane!* (PERS. Sat. I.)

Et moi plus *inanis* cent fois que tout cela, d'avoir hasardé le repos de ma vie pour la frivole satisfaction de dire des vérités à des hommes qui n'en sont pas dignes! Que vous êtes sage, mon cher Formont! Vous cultivez en paix vos connaissances. Accoutumé à vos richesses, vous ne vous embarrassez pas de les faire remarquer : et moi je suis comme un enfant qui va montrer à tout le monde les hochets qu'on lui a donnés. Il serait bien plus sage, sans doute, de réprimer la démangeaison d'écrire,

qu'il n'est même honorable d'écrire bien. Heureux qui ne vit que pour ses amis! malheureux qui ne vit que pour le public! Après toutes ces belles et inutiles réflexions, je vous prie, ou vous, ou notre ami Cideville, de serrer sous vingt clefs ce magasin de scandale que Jore vient d'imprimer, et qu'il n'en soit pas fait mention jusqu'à ce qu'on puisse scandaliser les gens impunément.

Voilà une *Pélopée* de l'abbé Pellegrin qui réussit. *O tempora! ô mores!* et cependant les bénédictins impriment toujours de gros *in-folio** avec les preuves. Nous sommes inondés de mauvais vers et de gros livres inutiles. Mon cher Formont, croyez-moi, j'aime mieux deux ou trois conversations avec vous que la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Adieu; aimez-moi, écrivez-moi souvent; vous n'avez rien à faire.

## 208. — A M. DE CIDEVILLE.

26 juillet.

J'aurais dû répondre plus tôt, mon cher ami, à votre charmante lettre dans laquelle vous me parlez avec tant de prudence, d'amitié et d'esprit. Il y a des temps où l'on peut impunément faire les choses les plus hardies; il y en a d'autres où ce qu'il y a de plus simple et de plus innocent devient dangereux et criminel. Y a-t-il rien de plus fort que les *Lettres persanes*? y a-t-il un livre où l'on ait traité le gouvernement et la religion avec moins de ménagement? Ce livre, cependant, n'a produit autre chose que de faire entrer son auteur dans la troupe nommée Académie Française. Saint-Évremond a passé sa vie dans l'exil pour une lettre qui n'était

* Des *in-4°*, ainsi qu'on l'a dit plus haut, page 289.

qu'une simple plaisanterie. La Fontaine a vécu paisiblement sous un gouvernement cagot. Il est mort, à la vérité, comme un sot*, mais au moins dans les bras de ses amis. Ovide a été exilé et est mort chez les Scythes. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Je tâcherai de vivre à Paris comme La Fontaine, de mourir moins sottement que lui, et de n'être point exilé comme Ovide.

Je ne veux pas assurément, pour trois ou quatre feuillets d'impression, me mettre hors de portée de vivre avec mon cher Cideville. Je sacrifierais tous mes ouvrages pour passer mes jours avec lui. La réputation est une fumée, l'amitié est le seul plaisir solide.

Je n'ai pas un moment, mon cher ami. Je suis circonvenu d'affaires, d'ouvriers, d'embarras et de maladies. Je ne suis pas encore fixé dans mon petit ménage; c'est ce qui fait que je vous écris en courant. J'embrasse notre philosophe Formont.

Adieu; je ne sais pas encore si Linant sera un grand poète, mais je crois qu'il sera un très honnête et très aimable homme.

## 209. — A M. THIRIOT.

Ce 28 juillet.

Je reçois, ce mardi 28 juillet, votre lettre du 23. Premièrement, je me brouille avec vous à jamais, et vous m'outragez cruellement si vous me cachez ceux qui vous ont pu mander l'impertinente calomnie dont vous parlez. Je ne veux pas assurément leur faire de reproche; je veux seulement les désabuser. Il y va de mon honneur, et il est du vôtre de me dire à qui je dois

* Et l'auteur de *Joconde* est armé d'un cilice. (L. Racine.)

m'adresser pour détruire ces lâches et infâmes faussetés.[1]

Je n'ai point vu le garde des sceaux, mais j'apprends dans l'instant qu'il a écrit au premier président de Rouen, dans la fausse supposition que les *Lettres anglaises* s'impriment à Rouen. Je suis menacé cruellement de tous les côtés. Si vous m'aimez, mon cher Thiriot, vous reculerez tant que vous pourrez l'édition française. Je suis perdu si elle paraît à présent. Ne rompez pas pour cela vos marchés; au contraire, faites-les meilleurs, et tirez quelque profit de mon ouvrage. Je vous jure que c'en est pour moi la plus flatteuse récompense. A l'égard du *Temple du Goût*, dites de ma part, mon cher ami, au tendre et passionné auteur de *Manon Lescaut*, que je suis de votre avis et du sien sur les retranchemens faits au *Temple du Goût*. Ah! mon ami, mériterais-je votre estime, si j'avais, de gaîté de cœur, retranché mademoiselle Lecouvreur et mon cher Maisons? Non, ce n'est assurément que malgré moi que j'avais sacrifié des sentimens qui me seront toujours si chers. Ce n'était que pour obéir aux ordres du ministère; et après avoir obéi, après avoir gâté en cela mon ouvrage, on en a suspendu l'édition à Paris; et pour comble d'ignominie, on a permis dans le même temps que l'on jouât chez les farceurs italiens, une critique de mon ouvrage que le public a vue par malignité, et qu'il a méprisée par justice. Ce n'est pas tout : je ne suis pas sûr de ma liberté; on me persécute; on me fait tout craindre, et pourquoi? pour un ouvrage innocent qui, un jour, sera regardé assurément d'un œil bien différent. On me rendra un jour justice, mais je serai mort,

[1] Voyez la lettre du 5 auguste.

et j'aurai été accablé pendant ma vie dans un pays où je suis peut-être, de tous les gens de lettres qui paraissent depuis quelques années, le seul qui mette quelque prescription à la barbarie.

Adieu, mon cher ami. C'est bien à présent que je dois dire,

*Frange, miser, calamos, vigilataque* carmina *dele.* (Juven. Sat. vii.)

## 210. — A M. DE CIDEVILLE.

Mardi au soir, 28 juillet.

Je reçois votre lettre, charmant ami; j'avais déjà pris mes précautions pour l'Angleterre où tout doit être retardé. Je comptais que l'édition de Rouen était tout entière entre vos mains et en celles de Formont. Il y a deux jours que j'attends Jore à tous momens; il est à Paris, à ce que je viens d'apprendre; mais il n'a point couché cette nuit chez lui, et je ne l'ai point vu. J'ai bien peur qu'il n'ait couché

Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence. (*Henr.* ch. iv.)

Cela est très vraisemblable. Cet étourdi-là devait bien au moins débarquer chez moi; je lui aurais dit de quoi il est question. S'il est où vous savez, il faudra que je déguerpisse, attendu que je n'aime pas les confrontations, et que j'ai de l'aversion pour les châteaux. Mandez-moi, mon cher ami, ce qu'est devenu le scandaleux magasin, et si vous savez quelques nouvelles du premier président et de Desforges. Écrivez toujours à l'adresse ordinaire.

Je vais gronder notre Linant; mais en vérité, c'est l'homme du monde le moins propre à faire raccommoder un éventail. Dieu veuille qu'il se tire heureusement

du très beau sujet que je lui ai donné ! J'ai eu beaucoup de peine à le détacher de son Sabinus qui sortait de sa grotte pour venir se faire pendre à Rome. J'ai imaginé une fable bien plus intéressante à mon gré, et bien plus théâtrale, en ce qu'elle ouvre un champ bien plus vaste aux combats des passions. Je crois qu'il vous aura envoyé le plan; du moins il m'a dit qu'il n'y manquerait pas. Il vous doit, comme moi, un compte exact de ses pensées, et nous disputons tous deux à qui pense le plus tendrement pour vous.

## 211. — A M. LE COMTE DE CAYLUS.

Juillet.

Je vais vous obéir avec exactitude, monsieur; et si l'on peút mettre un carton à l'édition d'Amsterdam, il sera mis, n'en doutez pas. Je préfère le plaisir de vous obéir à celui que j'avais de vous louer [1]. Je n'ai pas cru qu'une louange si juste dût vous offenser. Vos ouvrages sont publics; ils honorent les cabinets des curieux; mes portefeuilles en sont pleins; votre nom est à chacune de vos estampes: je ne pouvais deviner que vous fussiez fâché que des ouvrages publics, dont vous vous honorez, fussent loués publiquement.

[1] M. de Voltaire avait mis, dans sa première édition du *Temple du Goût*, quatre vers très flatteurs pour M. le comte de Caylus. La modestie du comte en fut blessée, et il en témoigna son mécontentement à l'auteur, l'invitant à supprimer cet éloge dans les éditions suivantes. Voici les vers :

Caylus, tous les arts te chérissent;
Je conduis tes brillans dessins,
Et les Raphael s'applaudissent
De se voir gravés par tes mains.

A ces vers, M. de Voltaire substitua le suivant :

Chantez, Brassac; gravez, Caylus.

Les noirceurs que j'ai essuyées sont aussi publiques et aussi incontestables que le reste ; mais il est incontestable aussi que je ne les ai pas méritées, que je dois plaindre celui * qui s'y abandonne, et lui pardonner, puisqu'il a su s'honorer de vos bontés et vous cacher les scélératesses dont il est coupable. C'est pour la dernière fois que je parlerai de sa personne : pour ses ouvrages, je n'en ai jamais parlé. Je souhaite qu'il devienne digne de votre bienveillance. Il me semble qu'il n'y a que des hommes vertueux qui doivent être admis dans votre commerce : pour moi, j'oublierai les horreurs dont cet homme m'accable tous les jours, si je peux obtenir votre indulgence. J'ai l'honneur d'être, etc.

## 212. — A M. DE CIDEVILLE.

2 auguste.

Vous m'avez cru peut-être embastillé, mon cher ami. J'étais bien pis ; j'étais malade et je le suis encore. Il n'y a que vous dans le monde à qui je puisse écrire dans l'état où je suis.

Je vais me rendre tout entier à mon *Adelaïde*, dès que j'aurai un rayon de santé. Je n'ose vous envoyer mon *Épître à Émilie sur la calomnie*, parce qu'Émilie me l'a défendu ; et que si vous m'aviez défendu quelque chose, je vous obéirais assurément. Je lui demanderai la permission de faire une exception pour vous. Si elle vous connaissait, elle vous enverrait l'épître écrite de sa main ; elle verrait bien que vous n'êtes pas fait pour être compris dans les règles générales ; elle penserait sur vous comme moi.

Vous savez qu'on a imprimé *le Temple du Goût* en

* L'abbé Desfontaines.

Hollande, de la nouvelle fabrique. Il y a quelques pierres du premier édifice que je regrette beaucoup : et un jour je compte bien faire de ces deux bâtimens un Temple régulier qu'on imprimera à la tête de mes petites pièces fugitives, lesquelles, par parenthèse, je fais actuellement transcrire pour vous et pour Formont. Je les corrige à mesure ; mais je regrette de mettre moins de temps à les corriger, que mon copiste à les écrire.

Paris est inondé d'ouvrages pour et contre *le Temple,* mais il n'y a eu rien de passable. Notre abbé fait sur cela un petit ouvrage qui vaudra mieux que tout le reste, et qui, je crois, fera beaucoup d'honneur à son cœur et à son esprit. Nous allons le faire copier pour vous l'envoyer ; car l'abbé et moi nous vous devons, mon cher Cideville, les prémices de tout ce que nous fesons. Il est bien mal logé chez moi ; mais, d'ailleurs, je me flatte qu'il ne se repentira pas de m'avoir préféré au collége. Il va incessamment vous faire une tragédie ; il bégaye comme l'abbé Pellegrin ; il n'a guère plus de culottes, et il est abbé comme lui ; mais il faut croire qu'il sera meilleur poète.

Dites donc à notre philosophe Formont qu'il m'envoie quelque leçon de philosophie de sa main. Et votre *Allégorie ?* Adieu ; je vous embrasse.

## 213. — A M. THIRIOT.

Ce 5 auguste.

Je vous regarderais comme l'homme du monde le plus barbare et le plus incapable d'humanité, si je ne savais que vous êtes le plus faible. Je suis réduit à la dure nécessité, ou de penser que vous avez voulu séparer votre cause de la mienne, et vous faire un mérite

de me manquer, en prenant pour prétexte la fable dont vous me parlez, ou que vous avez eu la misérable faiblesse de la croire.

Est-il possible qu'après vingt années d'une amitié telle que je l'ai eue pour vous, et dans les circonstances où je suis, vous ayez pu penser que je sois capable d'avoir dit la sottise lâche et absurde que vous m'imputez ? Moi, avoir dit que vous m'avez *volé mon manuscrit!* Avez-vous eu assez de faiblesse pour le croire ? M. le garde des sceaux, M. Rouillé, M. Hérault, M. Pallu, monsieur le cardinal ont mes lettres qui prouvent le contraire, et qui font bien foi que si vous vous êtes chargé de l'édition de ce livre, ç'a été de mon consentement. J'ai dit, j'ai écrit que je vous en avais chargé moi-même. Il est vrai que lorsque les calomniateurs ont osé dire que j'avais fait imprimer ce livre à Londres pour en tirer beaucoup d'argent, mes amis ont répondu qu'il n'y avait pas eu plus de cent louis de profit, et que je vous l'avais entièrement abandonné pour la peine que vous deviez prendre de cette édition (si mal faite). Parlez à M. Rouillé, parlez à M. Hérault, à M. d'Argental, à tous ceux qui sont au fait de cette affaire, et vous verrez combien l'imputation d'avoir dit que *vous m'aviez volé mon manuscrit* est une calomnie insigne. Mais je veux que des personnes de considération, trompées, je ne sais comment, aient pu vous avoir fait un rapport aussi faux et aussi indigne : n'était-il pas du devoir de l'amitié de m'écrire sur-le-champ pour vous en éclaircir ? Vous me deviez bien au moins cette reconnaissance; vous deviez cet éclaircissement à vingt années d'une liaison étroite, à votre honneur et au mien. Deux vieux amis qui se brouillent, se déshono-

rent; et vous qui deviez aller au-devant de ces lâches soupçons par tant de raisons, vous qui disiez que vous veniez à Paris pour me voir, vous qui, après tout, avez seul eu quelque avantage d'une affaire qui m'a rendu le plus malheureux homme du monde, vous êtes un mois sans m'écrire, et vous oubliez assez tous les devoirs pour parler de moi d'une manière désagréable. Je vous avoue que si quelque chose m'a touché dans mon malheur, c'est un procédé si étrange. Je ne serais pas étonné que la même paresse et que la même légèreté de caractère qui vous a fait à Londres négliger la révision même de cette édition, qui vous a empêché de m'envoyer les journaux et de me donner les avis nécessaires, vous eût empêché aussi de m'écrire depuis que vous êtes à Paris; mais pousser ce procédé jusqu'à faire gloire d'être mal avec moi, voilà ce que je ne peux croire. Je veux donner un démenti à ceux qui le disent, comme je le donne à ceux qui m'ont calomnié sur votre compte. Si jamais nous avons dû être unis, c'est dans un temps où une affaire qui nous est en partie commune a fait ma perte. Il est de votre honneur d'être mon ami, et mon cœur s'accorde en cela avec votre devoir. Je n'ai fait aucune prière au ministère, mais j'en fais à l'amitié. Je fais plus de cas de la vertu que des puissances, et je mérite que vous m'aimiez, que vous rougissiez de votre procédé, et que vous me défendiez contre la calomnie qui ose m'attaquer jusque dans vous-même.

## 214. — A M. DE CIDEVILLE.

14 auguste.

Il y a bien long-temps, mon charmant ami, que je ne réponds qu'en vile prose à vos agaceries poétiques qui ont si fort l'air des lettres de Chaulieu, de Ferrand ou de La Faye.

Mais une triste maladie,
Des affaires le poids fatal
Ont long-temps ma voix affaiblie;
Je ne chante plus qu'Émilie :
Encor la chantai-je bien mal.

J'ai montré à Émilie votre ingénieuse lettre; Émilie a répondu comme Benserade à Dangeau, au nom des filles de la reine :

« Vous demandez si bien qu'on ne peut refuser. »

Elle m'a donc donné la permission de vous envoyer les vers en question, à condition que vous les renverrez sans les avoir copiés. Je suis sûr que vous serez fidèle, car c'est l'amitié qui vous fait savoir les ordres de la beauté. Elle a été extrêmement contente de ces vers de votre façon :

Je l'adore comme les dieux
Qu'on invoque sans les connaître.

Permettez-moi, s'il vous plaît, d'ajouter à cette pensée,

Une petite différence
Est entre Émilie et les dieux :
C'est que plus on s'informe d'eux,
Et moins alors on les encense.
Mais celle que vous adorez
Mérite un peu mieux votre hommage;
Sachez que quand vous la verrez,
Vous l'invoquerez davantage.

Quelle est donc, me direz-vous, cette divinité? Est-ce quelque madame de La Rivaudaye? est-ce une personne en l'air? Non, mon cher Cideville;

Je vais, sans vous dire son nom,
Satisfaire un peu votre envie.
Voici ce que c'est qu'Émilie :
Elle est belle et sait être amie;
Elle a l'imagination
Toujours juste et toujours fleurie;
Sa vive et sublime raison
Quelquefois a trop de saillie;
Elle a chassé de sa maison
Certain enfant tendre et fripon,
Mais retient la coquetterie;
Elle a, je vous jure, un génie
Digne d'Horace et de Newton,
Et n'en passe pas moins sa vie
Avec le monde qui l'ennuie,
Et des banquiers de pharaon.

Je vais lui montrer ce portrait-là, et je vous réponds qu'il est si vrai, qu'elle est la seule qui ne s'y reconnaîtra pas. Pour moi, qui lui suis attaché à proportion de son mérite, ce qui veut dire infiniment,

Ne croyez pas qu'un tel hommage
Soit l'effet d'un peu trop d'ardeur :
L'amour serait votre partage,
A moi n'appartient tant d'honneur.
Grands dieux! (s'il en est d'autres qu'elle)
Ayez de moi quelque pitié :
Écartez une ardeur cruelle
Qui corromprait mon amitié!
L'amitié jamais ne s'altère;
Elle rend sagement heureux,
Sans emportement, sans mystère.
L'Amour aurait plus de quoi plaire;
Mais c'est un fou trop dangereux.
On a des momens si fâcheux
Avec gens de ce caractère!

Adieu; vous êtes Émilie en homme, et elle est Cide-

ville en femme. Notre ami Formont m'a écrit une lettre sur Locke, dans laquelle je crois qu'il ne s'est pas assez souvenu des sentimens de ce philosophe. Je veux lui écrire sur cet article.

Pardon, aimable Cideville; je ne vous écris point de ma main, mais je suis si malade qu'il n'y a que mon cœur en vie.

Renvoyez l'*Épître à Émilie;* vous verrez que je hais Rousseau; mais qui ne sait pas haïr, ne sait pas aimer.

## 215. — A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 29 d'auguste.

Votre lettre, monsieur, pouvait seule me dédommager de votre charmante conversation. La divine Émilie savait combien je vous étais attaché, et sait à présent combien je vous regrette. Elle connaît ce que vous valez, et elle mêle ses regrets aux miens : c'est une femme que l'on ne connaît pas; elle est assurément bien digne de votre estime et de votre amitié. Regardez-moi comme son secrétaire; écrivez-lui et écrivez-moi malgré les amusemens que vous donnent les femmes d'Avignon.

On a déjà enlevé à Londres la traduction anglaise de mes *Lettres*. C'est une chose assez plaisante que la copie paraisse avant l'original; j'ai heureusement arrêté l'impression du manuscrit français, craignant beaucoup plus le clergé de la cour de France que l'Église anglicane.

On brûlait autrefois les gens
Pour un peu de philosophie;
Aujourd'hui les gens de bon sens
Ne sont brûlés qu'en l'autre vie.

Vous me demandez l'*Épître à Émilie;* mais vous savez bien que c'est à la divinité même, et non à l'un de

ses prêtres, qu'il faut vous adresser, et que je ne peux rien faire sans ses ordres. Vous devez croire qu'il est impossible de lui désobéir. Vous avez bien raison de dire que vous auriez voulu passer votre vie auprès d'elle. Il est vrai qu'elle aime un peu le monde.

Cette belle âme est d'une étoffe
Qu'elle brode en mille façons;
Son esprit est très philosophe,
Et son cœur aime les pompons.

Mais les pompons et le monde sont de son âge, et son mérite est au-dessus de son âge, de son sexe, et du nôtre.

J'avoûrai qu'elle est tyrannique :
Il faut, pour lui faire sa cour,
Lui parler de métaphysique,
Quand on voudrait parler d'amour.

Mais moi qui aime assez la métaphysique, et qui préfère l'amitié d'Émilie à tout le reste, je n'ai aucune peine à me contenir dans mes bornes.

Ovide autrefois fut mon maître,
C'est à Locke aujourd'hui de l'être.
L'art de penser est consolant
Quand on renonce à l'art de plaire.
Ce sont deux beaux métiers vraiment,
Mais où je ne profitai guère.

J'aurais du moins fait quelque profit dans l'art de penser entre Émilie et vous; j'aurais été l'admirateur de tous deux; je n'aurais jamais été jaloux des préférences que vous méritez. J'aurais dit de sa maison comme Horace de celle de Mécène :

*Nil mihi officit unquam,*
*Ditior hic aut est quia doctior. Est locus uni-*
*Cuique suus.* (L. I, Sat. IX.)

Mais vous allez courir à Avignon : Émilie est toujours à la cour, et cette divine abeille va porter son

miel aux bourdons de Versailles. Pour moi je reste presque toujours dans ma solitude, entre la poésie et la philosophie.

Je connais fort M. de Caumont de réputation, et c'en est assez pour l'aimer. Si je peux me flatter de votre suffrage et du sien, *sublimi feriam sidera vertice.*

## 216. — A Mme LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Je vous envoie, madame, cette *Épître sur la calomnie,* qui ne mérite votre attention que par la personne à qui elle est adressée.

Daignez donc parcourir de vos yeux pleins d'attraits
Ces vers contre la calomnie;
Ce monstre dangereux ne vous blessa jamais;
Vous êtes cependant sa plus grande ennemie.
Votre esprit sage et mesuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Plaint nos travers au lieu d'en rire,
Excuse quand il peut médire;
Et des vices de l'univers
Votre vertu, mieux que mes vers,
Fait à tout moment la satire.

Je joins à mon obéissance une petite œuvre de surérogation : *la Mule du pape* *. C'est une satire que j'ai retrouvée dans mes paperasses. Vous me pardonnerez bien de m'être un peu émancipé sur le saint-père. J'ai l'honneur d'être réuni avec les jansénistes par une honnête aversion pour la cour de Rome; mais je vous suis bien plus attaché que je ne hais le pape, et j'aime mille fois mieux chanter vos louanges que de me moquer de la cour romaine.

* Voyez *Contes en vers*, page 15 (vol. XII).

## 217. — A M. DE CIDEVILLE.

15 septembre.

Eh bien! mon cher ami, vous n'avez donc encore ni opéra, ni *Adelaïde*, ni petites pièces fugitives; et vous ne m'avez point envoyé votre *Allégorie*, et Linant m'a quitté sans avoir achevé une scène de sa tragédie.

Jore devrait être déjà parti avec un ballot de vers de ma part; mais le pauvre diable est actuellement caché dans un galetas, espérant peu en Dieu et craignant fort les exempts. Un nommé Vanneroux, la terreur des jansénistes, et aussi renommé que Desgrets, est parti pour aller fureter dans Rouen, et pour voir si Jore n'aurait point imprimé certaines *Lettres anglaises*, que l'on croit ici l'ouvrage du malin. Jore jure qu'il est innocent, qu'il ne sait ce que c'est que tout cela, et qu'on ne trouvera rien. Je ne sais pas si je le verrai avant le départ clandestin qu'il médite pour revenir voir sa très chère patrie. Je vous prie, quand vous le reverrez, de lui recommander extrêmement la crainte du garde des sceaux et de Vanneroux. S'il fait paraître un seul exemplaire de cet ouvrage, assurément il sera perdu, lui et toute sa famille. Qu'il ne se hâte point; le temps amène tout. Il est convaincu de ce qu'il doit faire; mais ce n'est pas assez d'avoir la foi, si vous ne le confirmez dans la pratique des bonnes œuvres.

J'ai vu enfin la présidente de Bernières. Est-il possible que nous ayons dit adieu pour toujours à la Rivière-Bourdet? qu'il serait doux de nous y revoir! Ne pourrions-nous point mettre le président dans un couvent, et venir manger ses canetons chez lui?

Je reste constamment dans mon ermitage, vis-à-vis

Saint-Gervais, où je mène une vie philosophique, troublée quelquefois par des coliques et par la sainte inquisition qui est à présent sur la littérature. Il est triste de souffrir, mais il est plus dur encore de ne pouvoir penser avec une honnête liberté, et que le plus beau privilége de l'humanité nous soit ravi: *fari quæ sentiat.* La vie d'un homme de lettres est la liberté. Pourquoi faut-il subir les rigueurs de l'esclavage dans le plus aimable pays de l'univers, que l'on ne peut quitter, et dans lequel il est si dangereux de vivre!

Thiriot jouit en paix à Londres du fruit de mes travaux; et moi je suis en transes à Paris: *laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* Il n'y a guère de semaines où je ne reçoive des lettres des pays étrangers, par lesquelles on m'invite à quitter la France. J'envie souvent à Descartes sa solitude d'Egmont, quoique je ne lui envie point ses tourbillons et sa métaphysique. Mais enfin je finirai par renoncer ou à mon pays, ou à la passion de penser tout haut. C'est le parti le plus sage. Il ne faut songer qu'à vivre avec soi-même et avec ses amis, et non à s'établir une seconde existence très chimérique dans l'esprit des autres hommes. Le bonheur ou le malheur est réel, et la réputation n'est qu'un songe.

Si j'avais le bonheur de vivre avec un ami comme vous, je ne souhaiterais plus rien; mais loin de vous, il faut que je me console en travaillant; et quand un ouvrage est fait, on a la rage de le montrer au public. Que tout cela n'empêche point Linant de nous faire une bonne tragédie, que je mette mes armes entre ses mains: *oportet illum crescere, me autem minui.*

Adieu, charmant ami.

## 218. — AU MÊME.

Ce 26 septembre.

J'aime fort Linant pour vous et pour lui; mais, à parler sérieusement, il n'est pas bien sûr encore qu'il ait un de ces talens marqués, sans qui la poésie est un bien méchant métier ; il serait bien malheureux s'il n'avait qu'un peu de génie avec beaucoup de paresse. Exhortez-le à travailler et à s'instruire des choses qui pourront lui être utiles, quelque parti qu'il embrasse. Il voulait être précepteur, et à peine sait-il le latin. Si vous l'aimez, mon cher Cideville, prenez garde de gâter, par trop de louanges et de caresses, un jeune homme qui, parmi ses besoins, doit compter le besoin qu'il a de travailler beaucoup, et de mettre à profit un temps qu'il ne retrouvera plus. S'il avait du bien, je lui donnerais d'autres conseils, ou plutôt je ne lui en donnerais point du tout ; mais il y a une différence si immense entre celui qui a sa fortune toute faite et celui qui la doit faire, que ce ne sont pas deux créatures de la même espèce. *Vale, amice.*

## 219. — AU MÊME.

Ce 27 septembre.

L'autre jour l'Amitié, d'un air simple et facile,
Vint m'apporter des vers écrits en ma faveur.
« Ils sont, tu le vois bien, du charmant Cideville,
Dit-elle, et tu connais l'air tendre et séducteur
Dont cet ingénieux pasteur,
Par ses accens nouveaux à son gré ressuscite
Les sons du doux Virgile et ceux de Théocrite;
Mais il t'a prodigué dans son style enchanteur
Tous les éloges qu'il mérite. »

Quelle faible réponse, mon aimable ami, à votre charmante églogue, et que j'ai de remords de vous

payer si tard et si mal! N'accusez point ma paresse; mon cœur surtout n'est point paresseux, mais vous savez que ma détestable santé me met quelquefois dans l'impuissance de penser et d'écrire; cela met dans ma vie des vides effroyables. Il faut quelquefois que je demeure plusieurs jours privé de la consolation des belles-lettres et de la douceur de votre commerce. Moi qui voudrais, vous le savez bien, passer ma vie entre ces lettres et vous, faut-il que je ne la passe presque qu'en regrets! L'abbé Linant, ou plutôt Linant, qui n'est plus abbé, vient d'arriver, toujours rempli de vous. Il lui faudra du temps pour reprendre l'habitude de la vie inquiète et tumultueuse de Paris, après avoir joui d'une si douce tranquillité auprès de vous. Il est bien mal logé chez moi; mais ce n'est pas ma faute, c'est la sienne. Il a trouvé en arrivant un compagnon que je lui ai donné, et dont je crois qu'il sera content. C'est un jeune homme nommé Lefebvre, qui fait aussi des vers harmonieux, et qui est né, comme Linant, poète et pauvre. Je voudrais bien que ma fortune fût assez honnête pour leur rendre la vie plus agréable; mais n'ayant point de richesses à leur faire partager, ils daignent partager ma pauvreté. Je ne suis pas comme la plupart de nos Parisiens, j'aime mieux avoir des amis que du superflu; et je préfère un homme de lettres à un bon cuisinier et à deux chevaux de carrosse. On en a toujours assez pour les autres quand on sait se borner pour soi. Rien n'est si aisé que d'avoir du superflu. Voilà une morale que M. le marquis[1] ne goûtera pas, mais qui est sûrement de votre goût.

A l'heure que je vous parle, mes deux amis sont à la Comédie, à une pièce nouvelle d'un nommé Lachaussée,

[1] M. de Lezeau.

intitulée *la fausse Antipathie*. Ce titre a l'air de Marivaux ; mais Marivaux ne fait pas de vers, et Lachaussée en fait de très bons, du moins dans le genre didactique *. Ce n'est pas un bon préjugé pour le genre de la comédie.

Adieu ; sur nos vieux jours nous irons ensemble aux premières représentations.

## 220. — A M. BERGER.

Octobre.

Je suis très fâché, monsieur, que vous ayez connu comme moi le prix de la santé par les maladies. Je ne suis point de ces malheureux qui aiment à avoir des compagnons. Comptez que le plaisir est le meilleur des remèdes. J'attends de grands soulagemens de celui que me feront vos lettres. Y a-t-il quelque chose de nouveau sur le Parnasse, qui mérite d'être connu par vous ? Comment va l'opéra de Rameau [1] ? Soyez donc un peu, avec

* Il n'était encore connu que par son *Épître à Clio*, quand, à l'âge de quarante et un ans, il débuta dans la carrière dramatique par cette comédie en trois actes, en vers. Il mourut le 14 mars 1754.

[1] *Hippolyte et Aricie*. L'abbé Pellegrin, auteur du poeme, se defiant des talens du musicien, en avait exigé une obligation de 500 livres, en cas de non succès; mais a la première répétition, il courut embrasser Rameau, et déchira le billet, en s'écriant qu'un tel musicien n'avait pas besoin de caution. Rameau n'était alors connu que par quelques motets, des cantates, des pièces de clavecin, et par son *Traité de l'Harmonie*. M. de Voltaire, plus pénétrant que Pellegrin, avait donné à Rameau sa tragédie de *Samson*, en 1732. Leurs ennemis en firent défendre la représentation, sous prétexte que le sujet était sacré, quoiqu'on eût donné à l'Opéra *Jephté;* aux Français, *Athalie*, et qu'on eût permis à Romagnesi de travestir en arlequinade ce même sujet au Théâtre Italien. On verra, dans les années suivantes, que M. de Voltaire espéra long-temps d'obtenir justice; mais ce fut en vain. Rameau alors employa une grande partie de la musique de *Samson* dans l'acte des *Incas*, et dans *Zoroastre*.

votre ancien ami, le nouvelliste des arts et des plaisirs, et comptez sur les mêmes sentimens que j'ai toujours eus pour vous.

## 221. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 14 octobre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mais quand pourrai-je donc, mon très cher ami, vous être aussi utile à Paris que vous me l'êtes à Rouen? Vous passez douze mois de l'année à me rendre des services; vous m'écrivez de plus des vers charmans, et je suis comme une bégueule, qui me laisse aimer. Non, mon cher Cideville, je ne suis pas si bégueule; je vous aime de tout mon cœur, je travaille pour vous, j'ai retouché deux actes d'*Adelaïde*, je raccommode mon opéra tous les jours, et le tout pour vous plaire, car vous me valez tout un public.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits. (Boil.)

A l'égard de ma personne, à laquelle vous daignez vous intéresser avec tant de bonté, je suis obligé de vous dire en conscience que je ne suis pas si malheureux que vous le pensez. Je crois vous avoir déjà dit en vers d'Horace: (L. II, Ep. II.)

*Non agimur tumidis velis aquilone secundo;*
*Non tamen adversis ætatem ducimus austris,*
*Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re*
*Extremi primorum, extremis usque priores.*

Mais voilà mon seul embarras, et ma petite santé est mon seul malheur. Je tâche de mener une vie conforme à l'état où je me trouve, sans passions désagréables, sans ambition, sans envie, avec beaucoup de connaissances, peu d'amis, et beaucoup de goûts. En vérité, je suis plus heureux que je ne mérite.

Mon cœur même à l'amour quelquefois s'abandonne;
J'ai bien peu de tempérament;
Mais ma maîtresse me pardonne,
Et je l'aime plus tendrement.

Adieu; je vous embrasse. Linant vous écrit. Il n'y a rien de nouveau encore; on ne sait si les Français ont passé le Rhin, ni si les Russes ont passé la Vistule. Jamais les fleuves n'ont été si difficiles à traverser que cette année.

## 222. — AU MÊME.

A Paris, ce 27 octobre.

Aujourd'hui est partie par le coche certaine *Adelaïde du Guesclin*, qui va trouver l'intime ami de son père avec des sentimens fort tendres, beaucoup de modestie et quelquefois de l'orgueil; de temps en temps des vers frappés, mais quelquefois d'assez faibles. Elle espère que l'élégant, le tendre, l'harmonieux Cideville lui dira tous ses défauts, et elle fera tout ce qu'elle pourra pour s'en corriger.

Moi, père d'*Adelaïde*, je me meurs de regret de ne pouvoir venir vous entretenir sur tout cela.

*Parve, sed invideo, sine me, liber, ibis ad illum;*

*Ad illum qui absens et præsens mihi semper erit carissimus.*

J'attends votre *Allégorie;* il me faut de temps en temps de quoi supporter votre absence; je parle souvent de vous avec Linant. Vous faites cent fois plus de besogne que lui. Les occupations continuelles de votre charge, loin de rebuter votre muse, l'encouragent et l'animent; vous sortez du temple de Thémis comme de celui d'Apollon. Je ne sais pas encore quel fruit

Linant aura tiré de votre société et de vos conseils, mais je n'ai encore rien vu de lui. Il y a deux ans que je lui ai fait donner son entrée à la Comédie, sur la parole qu'il ferait une pièce. Je lui ai enfin fourni un sujet* au lieu de son *Sabinus*, qui n'était point du tout théâtral. Il n'a pas seulement mis par écrit le plan que je lui ai donné. Je le plains fort s'il ne travaille pas; car il me semble qu'étant un peu fier et très gueux, si avec cela il est paresseux et ignorant, il ne doit espérer qu'un avenir bien misérable. Il a eu le malheur de se brouiller chez moi avec toute la maison : cela met, malgré que j'en aie, bien du désagrément dans sa vie. Celui** qui se mêle de mes petites affaires, et sa femme, s'étaient plaints souvent de lui. Je les avais raccommodés; les voilà cette fois-ci brouillés sans apparence de retour. Cela me fâche d'autant plus que Linant en souffre, et que malgré toutes mes attentions, je ne peux empêcher mille petits désagrémens que des gens, qui ne sont pas tout-à-fait mes domestiques, sont à portée de lui faire essuyer sans que j'en sache rien. Je vous rends compte de ces petits détails, parce que je l'aime et que vous l'aimez. Je suis persuadé que vous aurez la bonté de lui donner des conseils dont il profitera. J'ai bien peur que jusqu'ici vous ne lui ayez donné que de l'amour-propre.

Personne n'est plus persuadé que moi que tous les hommes sont égaux; mais avec cette maxime on court risque de mourir de faim si on ne travaille pas; et il lui sera tout au plus permis de se croire au-dessus de son état, quand il aura fait quelque chose de bon. Mais jusque-là il doit songer qu'il est jeune et qu'il a besoin

* Ramessès.

** Demoulin.

de travail; je ne lui dis pas le quart de tout cela, parce que j'aurais l'air d'abuser du peu de bien que je lui fais, ou de prendre le parti de ceux avec lesquels il s'est brouillé assez mal à propos. Encore une fois, pardonnez ces détails à la confiance que j'ai en vous, et à l'envie d'être utile à un homme que vous m'avez recommandé.

## 223. — A M. BERGER.

J'ai reçu à la fois trois lettres de vous. Je suis trop heureux d'avoir un ami comme vous. Les autres se contentent de dire : c'est dommage; mais vous êtes rempli des attentions les plus obligeantes, et je regarderai toujours votre commerce comme la consolation la plus flatteuse de votre absence.

J'ai fait une grande sottise de composer un opéra *; mais l'envie de travailler pour un homme comme M. Rameau m'avait emporté. Je ne songeais qu'à son génie, et je ne m'apercevais pas que le mien (si tant est que j'en aie un) n'est point fait du tout pour le genre lyrique. Aussi je lui mandais, il y a quelque temps, que j'aurais plutôt fait un poëme épique que je n'aurais rempli des canevas. Ce n'est pas assurément que je méprise ce genre d'ouvrage; il n'y en a aucun de méprisable; mais c'est un talent qui, je crois, me manque entièrement. Peut-être qu'avec de la tranquillité d'esprit, des soins et les conseils de mes amis, je pourrai parvenir à faire quelque chose de moins indigne de notre Orphée; mais je prévois qu'il faudra remettre l'exécution de cet opéra à l'hiver prochain. Il n'en vaudra que mieux et n'en sera que plus désiré du public. Notre grand musi-

* C'est de *Samson* qu'il s'agit ici.

cien, qui a sans doute des ennemis en proportion de son mérite, ne doit pas être fâché que ses rivaux passent avant lui. Le point n'est pas d'être joué bientôt, mais de réussir. Il vaut mieux être applaudi tard que d'être sifflé de bonne heure. Il n'y a que le plaisir de vous voir que je ne puis différer plus long-temps. Je me flatte que je vous embrasserai cet hiver. Le jour que je vous verrai sera ma première consolation, et l'empressement de vous obéir auprès de M. de Richelieu sera la seconde. Je vous prie de m'écrire souvent.

## 224. — A M. DE SADE.

Ce lundi......

VOILA une fort mauvaise copie d'*Adelaïde;* mais je n'en ai pas d'autre. Vous n'aurez pas besoin de mes vers pour vous amuser en chemin. Votre imagination et votre compagne de voyage vous mèneraient au bout du monde. Cependant, prenez toujours ce chiffon de tragédie pour les quarts d'heure où vous voudrez lire des choses inutiles. Si vous voulez en procurer une lecture au petit *Gnome* * correspondant des savans, vous êtes le maître. Quand vous serez arrivé à Toulouse, voyez, je vous en prie, mon ami d'Aigueberre [1], conseiller au parlement; je le crois au fond digne de vous, quoiqu'il n'ait pas de brillant. Vous lui ferez lire cette pièce, mais point de copie. Adieu. Bon voyage. Mille respects, tendre amitié.

* M. de Caumont.

[1] Auteur de l'ouvrage intitulé *les Trois Spectacles*, composés de *Polyxène*, tragédie en un acte; de *l'Avare amoureux*, comédie en un acte; et de *Pan et Doris*, pastorale en un acte, représentés le 9 juillet 1729, avec succès.

## 225. — A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 3 novembre.

Vous m'avez écrit, monsieur, en arrivant, et je me suis bien douté que vous n'auriez pas demeuré huit jours dans ce pays-là que vous n'écririez plus qu'à vos maîtresses. Je vous fais mon compliment sur le mariage de monsieur votre frère; mais j'aimerais encore mieux vous voir sacrer que de lui voir donner la bénédiction nuptiale. On s'est très souvent repenti du sacrement de mariage, et jamais de l'onction épiscopale.

Les petits vers sur le mariage de M. de Sade ne sont bons que pour votre trinité indulgente *; je vous destinais des vers un peu plus ampoulés : c'est une nouvelle

* Voici ces vers :

*A M. le comte de Sade, aide-de-camp du maréchal de Villars, sur son mariage avec mademoiselle de Carman.*

Vous suivez donc les étendards
De Bellone et de l'Hyménée :
Vous vous enrôlez cette année
Et sous Carman et sous Villars.
Le doyen des héros, une beauté novice,
Vous vont occuper tour à tour;
Et vous nous apprendrez un jour
Quel est le plus rude service
Ou de Bellone ou de l'Amour.

*Réponse de M. le comte de Sade.*

Ami, je suis les étendards
De Bellone et de l'Hyménée;
Si je quitte une épouse aimée,
C'est pour voir triompher Villars.
Mars et l'Amour me trouveront novice,
Et je m'instruirai tour à tour,
Avec Villars des rigueurs du service,
Avec Carman des douceurs de l'amour.

Vous voyez, mon cher ami, que quand on me fournit la rime et la pensée, je fais des vers tant que l'on veut.

édition de *la Henriade*. J'ai remis entre les mains de M. de Malijac un petit paquet contenant une *Henriade* pour vous et une pour M. de Caumont. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir procuré l'honneur et l'agrément de son commerce; mais c'est à lui que je dois à présent m'adresser pour ne pas perdre le vôtre. Il semble que vous ayez voulu vous défaire de moi pour me donner à M. de Caumont, comme on donne sa vieille maîtresse à son ami. Je veux lui plaire, mais je vous ferai toujours des coquetteries. Je n'ai pu lui envoyer les *Lettres* en anglais, parce que je n'en ai qu'un exemplaire; ni en français, parce que je ne veux point être brûlé si tôt.

Comment! M. de Caumont sait aussi l'anglais! Vous devriez bien l'apprendre. Vous l'apprendrez sûrement, car madame du Châtelet l'a appris en quinze jours. Elle traduit déjà tout courant: elle n'a eu que cinq leçons d'un maître irlandais. En vérité, madame du Châtelet est un prodige, et on est bien neuf à votre cour.

Voulez-vous des nouvelles? le fort de Kehl vient d'être pris; la flotte d'Alicante est en Sicile; et tandis qu'on coupe les deux ailes de l'aigle impériale en Italie et en Allemagne, le roi Stanislas est plus empêché que jamais. Une grande moitié de sa petite armée l'a abandonné pour aller recevoir une paye plus forte de l'électeur-roi.

Cependant le roi de Prusse * se fait faire la cour par tout le monde, et ne se déclare encore pour personne. Les Hollandais veulent être neutres, et vendre librement leur poivre et leur cannelle. Les Anglais voudraient secourir l'empereur, et ils le feront trop tard.

* Frédéric-Guillaume 1er, père du Grand Frédéric.

Voilà la situation présente de l'Europe; mais à Paris on ne songe point à tout cela. On ne parle que du rossignol que chante mademoiselle Petit-Pas [1], et du procès qu'a Bernard [*] avec Servandoni pour le payement de ses impertinentes magnificences.

Adieu; quand vous serez las de toute autre chose, souvenez-vous que Voltaire est à vous toute sa vie avec le dévouement le plus tendre et le plus inviolable.

## 226. — A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 6 novembre.

Aimable ami, aimable critique, aimable poëte, en vous remerciant tendrement de votre *Allégorie*. Elle est pleine de très beaux vers, pleine de sens et d'harmonie; mon cœur, mon esprit, mes oreilles vous ont la dernière obligation. Je me suis rencontré avec vous dans un vers que peut-être vous n'aurez point encore vu dans ma tragédie:

Toutes les passions sont en moi des fureurs.

Voici l'endroit tel que je l'ai corrigé en entier. C'est Vendôme qui parle à Adelaïde, au second acte:

Pardonne à ma fureur, toi seule en es la cause.
Ce que j'ai fait pour toi sans doute est peu de chose;
Non, tu ne me dois rien: dans tes fers arrêté,
J'attends tout de toi seule, et n'ai rien mérité.
Te servir en esclave est ma grandeur suprême,
C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime.
Tyran que j'idolâtre et que rien ne fléchit,

[1] Dans l'opéra d'*Hippolyte et Aricie*.

[*] Samuel-Jacques Bernard, qu'on appelait le comte de Coubert. C'est lui qui plus tard fit perdre à Voltaire soixante ou quatre-vingt mille francs, quoique son père, le fameux financier, lui eût laissé plus de dix millions à sa mort, en 1739. Voltaire, dans une lettre du 8 décembre 1760, l'appelle banqueroutier frauduleux. Cl.

Cruel objet des pleurs dont mon orgueil rougit,
Oui, tu tiens dans tes mains les destins de ma vie,
Mes sentimens, ma gloire, et mon ignominie.
Ne fais point succéder ma haine à mes douleurs,
Toutes les passions sont en moi des fureurs.
Dans mes soumissions, crains-moi, crains ma colère. *

Il y a encore bien d'autres endroits changés, et bien des corrections envoyées aux comédiens depuis que je vous ai fait tenir la pièce. Pour le fond, il est toujours le même; on ne peut élever de nouveaux fondemens comme on peut changer une antichambre et un cabinet, et toutes les beautés de détail sont des ornemens presque perdus au théâtre. Le succès est dans le sujet même. Si le sujet n'est pas intéressant, les vers de Virgile et de Racine, les éclairs et les raisonnemens de Corneille. ne feraient pas réussir l'ouvrage. Tous mes amis m'assurent que la pièce est touchante, mais je consulterai toujours votre cœur et votre esprit de préférence à tout le monde; c'est à eux à me parler : il n'y a point de vérité qui puisse déplaire quand c'est vous qui la dites.

Souffrez aussi, mon cher ami, que je vous dise avec cette même franchise que j'attends de vous, que je ne suis pas aussi content du fond de votre *Allégorie* et de la tissure de l'ouvrage, que je le suis des beaux vers qui y sont répandus. Votre but est de prouver qu'on se trouve bien dans la vieillesse d'avoir fait provision dans son printemps, et qu'il faut à vingt ans songer à habiller l'homme de cinquante. La longue description des âges de l'homme est donc inutile à ce but. Pourquoi

* Ces vers ne se lisent plus dans *Adelaïde;* ils sont dans les variantes du second acte, et même avec quelques différences. Ils ne sont pas non plus dans le second acte du *Duc de Foix.*

étendre en tant de vers ce qu'Horace et Despréaux ont dit en dix ou douze lignes connues de tout le monde? Mais, direz-vous, je présente cette idée sous des images neuves. A cela je vous répondrai que cette image n'est ni naturelle, ni aimable, ni vraisemblable. Pourquoi cette montagne? pourquoi fera-t-il plus chaud au milieu qu'au bas? pourquoi différens climats dans une montagne? pourquoi se trouve-t-on tout d'un coup au sommet? Une allégorie ne doit point être recherchée, tout s'y doit présenter de soi-même, rien ne doit y être étranger. Enfin, quand cette allégorie serait juste, et que vous en auriez retranché les longueurs, il resterait encore de quoi dire, *non erat his locus.*

Votre ouvrage serait, je crois, charmant, si vous vous renfermiez dans votre première idée; car de quoi s'agit-il? de faire voir l'usage et l'abus du temps. Présentez-moi une déesse à qui tous les vieillards s'adressent pour avoir une vieillesse heureuse; alors chaque sexagénaire vient exposer ce qu'il a fait dans sa vie, et leurs dernières années sont condamnées aux remords ou à l'ennui. Mais ceux qui ont cultivé leur esprit, comme mon cher Cideville, jouissent des biens acquis dans leur jeunesse, et sont heureux et honorés. Voilà un champ assez vaste; mais tout ce qui sort de ce sujet est une morale hors d'œuvre. Votre montagne est une longue préface, une digression qui absorbe le fond de la chose. N'ayez simplement que votre sujet devant les yeux, et votre ouvrage deviendra un chef-d'œuvre.

Pour m'encourager à vous oser parler ainsi, envoyez-moi une bonne critique d'*Adelaïde;* mais surtout ne gâtez point Linant. Je ne suis pas trop content de lui. Il est nourri, logé, chauffé, blanchi, vêtu, et je sais

qu'il a dit que je lui avais fait manquer un beau poste de précepteur, pour l'attirer chez moi. Je ne l'ai cependant pris qu'à votre considération, et après que la dignité de précepteur lui a été refusée. Il ne travaille point, il ne fait rien, il se couche à sept heures du soir pour se lever à midi. Encouragez-le et grondez-le en général. Si vous le traitez en homme du monde, vour le perdrez. Adieu.

## 227. — AU MÊME.

Ce 15 novembre.

Voyez, mon cher ami, combien je suis docile. Je suis entièrement de votre avis sur les louanges que vous donnez à notre *Adelaïde*. J'avais peur qu'il ne parût un peu de coquetterie dans mademoiselle du Guesclin; mais puisque vous, qui êtes expert en cette science, ne vous êtes pas aperçu de ce défaut, il y a apparence qu'il n'existe pas. Mais vous me donnez autant de scrupule sur le reste que de confiance sur les choses que vous approuvez.

Je conviens avec vous que Nemours n'est pas à beaucoup près si grand, si intéressant, si occupant le théâtre que son emporté de frère. Je suis encore bien heureux qu'on puisse aimer un peu Nemours après que le Vendôme a saisi pendant deux actes l'attention et le cœur des spectateurs. Si le personnage de Nemours est souffert, je regarde comme un coup de l'art d'avoir fait supporter un personnage qui devait être insipide. Vous me dites qu'on pourrait relever le caractère de Nemours en affaiblissant celui de Couci. Je ne saurais me rendre à cette idée en aucune façon, d'autant plus que Couci ne se trouve avec Nemours qu'à la fin de la pièce.

J'aurais bien voulu parler un peu de ce fou de Charles VI, de cette mégère Isabeau, de ce grand homme Henri V; mais quand j'en ai voulu dire un mot, j'ai vu que je n'en avais pas le temps, et *non erat his locus*. La passion occupe toute la pièce d'un bout à l'autre. Je n'ai pas trouvé le moment de raconter tous ces événemens, qui de plus sont aussi étrangers à mon action principale qu'essentiels à l'histoire. L'amour est une étrange chose : quand il est quelque part, il y veut dominer; point de compagnon, point d'épisode. Il semble que quand Nemours et Vendôme se voient, c'était bien là le cas de parler de Charles VI et de Charles VII; point du tout. Pourquoi cela? C'est qu'aucun d'eux ne s'en soucie; c'est qu'ils sont tous deux amoureux comme des fous. Peut-on faire parler un acteur d'autre chose que de sa passion? Et si j'ai à me féliciter un peu, c'est d'avoir traité cette passion de façon qu'il n'y a pas de place pour l'ambition et pour la politique.

Vous avez très bien senti l'horreur de l'action de Vendôme. Il semble en effet que ce beau nom ne soit pas fait pour un fratricide. S'il ordonnait la mort de son frère à tête reposée, ce serait un monstre, et la pièce aussi. Je ne sais même si on ne sera pas révolté qu'il demande cette horrible vengeance à l'honnête homme de Couci, et je vous avoue que je tremble fort pour la fin de ce quatrième acte, dont je ne suis pas trop content; mais le cinquième me rassure. Il est impossible de ne pas aimer Vendôme et de ne le pas plaindre. Je peux même espérer que l'on pardonnera à ce furieux, à cet amant malheureux, à cet homme qui, dans le même moment, se voit trahi par un frère et par une maîtresse qui lui doivent tous deux la vie; qui voit sa

maîtresse enlevée et le peuple révolté par ce même frère, et qui de plus est annoncé comme un homme capable du plus grand emportement.

A l'égard du détail, je le corrige tous les jours. Je travaille à plus d'un atelier à la fois; je n'ai pas un moment de vide, les jours sont trop courts; il faudrait les doubler pour les gens de lettres. Que ne puis-je les passer avec vous! ils me paraîtraient alors bien plus courts.

Nous avons relu votre *Allégorie*; nous persistons dans nos très humbles remontrances. Nous vous prions de nous ôter la montagne. Trop d'abondance appauvrit la matière. Si j'avais beaucoup parlé des guerres civiles, *Adelaïde* ne toucherait pas tant. Il ne faut jamais perdre un moment son principal sujet de vue. C'est ce qui fait que je pense toujours à vous. *Vale, et me ama.*

## 228. — A M. BROSSETTE.

Le 22 novembre.

Je regarde, monsieur, comme un de mes devoirs de vous envoyer les éditions de *la Henriade* qui parviennent à ma connaissance : en voici une qui, bien que très fautive, ne laisse pas d'avoir quelque singularité, à cause de plusieurs variantes qui s'y trouvent, et dans laquelle on a de plus imprimé mon *Essai sur l'Épopée*, tel que je l'ai composé en français, et non pas tel que M. l'abbé Desfontaines l'avait traduit d'après mon essai anglais. Vous trouverez peut-être assez plaisant que je sois un auteur traduit par mes compatriotes, et que je me sois retraduit moi-même. Mais si vous aviez été deux ans, comme moi, en Angleterre, je suis sûr que vous

auriez été si touché de l'énergie de cette langue, que vous auriez composé quelque chose en anglais.

Cette *Henriade* a été traduite en vers à Londres et en Allemagne. Cet honneur qu'on me fait dans les pays étrangers, m'enhardit un peu auprès de vous. Je sais que vous êtes en commerce avec Rousseau, mon ennemi ; mais vous ressemblez à Pomponius Atticus, qui était courtisé à la fois par César et par Pompée. Je suis persuadé que les invectives de cet homme, en qui je respecte l'amitié dont vous l'honorez, ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi. Vous êtes l'ami de tous les gens de lettres, et vous n'êtes jaloux d'aucun. Plût à Dieu que Rousseau eût un caractère comme le vôtre !

Permettez-moi, monsieur, que je mette dans votre paquet un autre paquet pour M. le marquis de Caumont : c'est un homme qui, comme vous, aime les lettres, et que le bon goût a fait sans doute votre ami.

Quel temps, monsieur, pour vous envoyer des vers !

*Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum :*
. . . . . . . . . . . . . *Sævit toto Mars impius orbe.*
(VIRG. *Georg.* I.)

. . . . . . . . . . . . . *Sed carmina tantum*
*Nostra valent, Lycida, tela inter Martia quantum*
*Chaonias, dicunt, aquila veniente columbas.* (Egl. IX.)

On a pris le fort de Kehl, on se bat en Pologne, on va se battre en Italie.

*I nunc et versus tecum meditare canoros.* (HOR. L. II, Ep. II.)

Voilà bien du latin que je vous cite ; mais c'est avec des dévots comme vous que j'aime à réciter mon bréviaire.

## 229. — A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 25 novembre.

J'INTERROMPS mon agonie pour vous dire que vous êtes une créature charmante. Vous m'avez écrit une lettre qui me rendrait la santé, si quelque chose pouvait me guérir.

On dit que vous allez être prêtre et grand-vicaire : voilà bien des sacremens à la fois dans une famille. C'est donc pour cela que vous me dites que vous allez renoncer à l'amour.

Ainsi donc vous vous figurez,
Alors que vous posséderez
Le juste nom de grand-vicaire,
Qu'aussitôt vous renoncerez
A l'amour, au talent de plaire.
Ah! tout prêtre que vous serez,
Mon cher ami, vous aimerez :
Fussiez-vous évêque ou saint-père,
Vous aimerez et vous plairez,
Voilà votre vrai ministère;
Et toujours vous réussirez
Et dans l'Église et dans Cythère.

Vos vers et votre prose sont bien assurément d'un homme qui sait plaire. Je suis si malade, que je ne vous en dirai pas davantage, et d'ailleurs que pourrais-je vous dire de mieux, sinon que je vous aime de tout mon cœur?

J'ai envoyé trois *Henriades* de la nouvelle édition à M. de Caumont. Je ne lui écris point, et à vous je ne vous écris guère, car je n'en peux plus.

Adieu; conservez bien votre santé : il est affreux de l'avoir perdue et d'aimer le plaisir. *Vale, vale.* Ne parlez pas à madame du Châtelet de son anglais; c'est un

secret qu'il faut qu'elle vous apprenne. Adieu ; je vous serai attaché tout le temps de ma courte et chienne de vie.

### 230. — A M. DE CIDEVILLE.

Le 26 novembre.

Il y a cinq jours, mon cher ami, que je suis dangereusement malade d'une espèce d'inflammation d'entrailles ; je n'ai la force ni de penser, ni d'écrire. Je viens de recevoir votre lettre et le commencement de votre nouvelle *Allégorie*. Au nom d'Apollon, tenez-vous-en à votre premier sujet ; ne l'étouffez point sous un amas de fleurs étrangères ; qu'on voie bien nettement ce que vous voulez dire; trop d'esprit nuit quelquefois à la clarté. Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de songer à être simple, à ourdir votre ouvrage d'une manière bien naturelle, bien claire, qui ne coûte aucune attention à l'esprit du lecteur. N'ayez point d'esprit, peignez avec vérité, et votre ouvrage sera charmant. Il me semble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieuses qui se présentent toujours à vous; c'est le défaut d'un homme supérieur, vous ne pouvez pas en avoir d'autre; mais c'est un défaut très dangereux. Que m'importe si l'enfant est étouffé à force de caresses ou à force d'être battu? Comptez que vous tuez votre enfant en le caressant trop. Encore une fois, plus de simplicité, moins de démangeaison de briller; allez vite au but, ne dites que le nécessaire. Vous aurez encore plus d'esprit que les autres, quand vous aurez retranché votre superflu.

Voilà bien des conseils que j'ai la hardiesse de vous donner ; mais...... *petimusque, damusque vicissim.*

Celui qui écrit est comme un malade qui ne sent pas, et celui qui lit peut donner des conseils au malade. Ceux que vous me donnez sur *Adelaïde* sont d'un homme bien sain; mais pour parler sans figure, je ne suis plus guère en état d'en profiter. On va jouer la pièce; *jacta est alea.*

Adieu; dites à M. de Formont combien je l'aime. Je suis trop malade pour en écrire davantage.

## 231. — AU MÊME.

A Paris, le 5 décembre.

J'ai été bien malade, mon très cher ami; je le suis encore; et le peu de forces que j'ai, c'est l'amitié qui me les donne; c'est elle qui me met la plume à la main, pour vous dire que j'ai montré à Émilie votre Épître allégorique. Elle en a jugé comme moi, et m'a confirmé dans l'opinion où je suis, qu'en arrachant une infinité de fleurs que vous avez laissé croître, sans y penser, autour de l'arbre que vous plantiez, il n'en croîtra que mieux, et n'en sera que plus beau. Vous êtes un grand seigneur à qui son intendant prêche l'économie : soyez moins prodigue, et vous serez beaucoup plus riche. Vous en convenez. Voici donc quel serait mon petit avis pour arranger les affaires de votre grande maison.

J'aime beaucoup ces vers :

> J'étais encor dans l'âge où les désirs
> Vont renaissant dans le sein des plaisirs, etc.

De là je voudrais vous voir transporté par votre démon de Socrate au temple de la Raison; et cela, bien clairement, bien nettement, et sans aucune idée étrangère au sujet. *Le Temps,* dont vous faites une description *presque en tout* charmante, présente à cette divi-

nité tous ceux qui se flattent d'avoir autrefois bien passé le temps. Jetez-vous dans les portraits; mais que chacun fasse le sien, en se vantant des choses mêmes que la raison condamne; par là chaque portrait devient une satire utile et agréable. Point de leçon de morale, je vous en prie, que celle qui sera renfermée dans l'aveu ingénu que feront tous les sots de l'impertinente conduite qu'ils ont tenue dans leur jeunesse. Ces moralités, qui naissent du tableau même, et qui entrent dans le corps de la fable, sont les seules qui puissent plaire, parce qu'elles-mêmes peignent, chemin fesant, et que tout, en poésie, doit être peinture.

Il y a une foule de beaux vers que vous pouvez conserver. Tout est diamant brillant dans votre ouvrage. Un peu d'arrangement rendra la garniture charmante. Je voudrais avoir avec vous une conversation d'une heure seulement; je suis persuadé qu'en m'instruisant avec vous, et en vous communiquant mes doutes, nous éclaircirions plus de choses que je ne vous en embrouillerais dans vingt lettres. J'entrerais avec vous dans tous les détails; je vous prierais d'en faire autant pour notre *Adelaïde*; vous m'encourageriez à réchauffer et à ennoblir le caractère de Nemours, à mettre plus de dignité dans les amours des deux frères, et à corriger bien de mauvais vers.

J'ai adopté toutes vos critiques, j'ai refait tous les vers que vous avez bien voulu reprendre. Quand pourrai-je donc m'entretenir avec vous à loisir de ces études charmantes qui nous occupent tous deux si agréablement? Il me semble que nous sommes deux amans condamnés à faire l'amour de loin. Savez-vous bien que pendant ma maladie j'ai refait l'opéra de *Samson* pour

Rameau? Je vous promets de vous envoyer celui-là; car j'ai l'amour-propre d'en être content, au moins pour la singularité dont il est.

Linant renonce enfin au théâtre; il quitte l'habit avant d'avoir achevé le noviciat. Que deviendra-t-il? pourquoi avoir pris un habit d'homme, et quitté le petit collet? quel métier fera-t-il? *Vale.*

## 232. — AU MÊME.

Le 27 décembre.

Mon aimable Cideville, les *belles* vous occupent, je le crois bien; ce n'est qu'un rendu. Vous êtes bien heureux de songer au plaisir au milieu des sacs, et de vous délasser de la chicane avec l'amour; pour moi je suis bien malade depuis quinze jours; je suis mort au plaisir; si je vis encore un peu, c'est pour vous et pour les lettres. Elles sont pour moi ce que les *belles* sont pour vous; elles sont ma consolation et le soulagement de mes douleurs. Ne me dites point que je travaille trop; ces travaux sont bien peu de chose pour un homme qui n'a point d'autre occupation. L'esprit, plié depuis long-temps aux belles-lettres, s'y livre sans peine et sans effort, comme on parle facilement une langue qu'on a long-temps apprise, et comme la main du musicien se promène sans fatigue sur un clavecin. Ce qui est seulement à craindre, c'est qu'on ne fasse avec faiblesse ce qu'on ferait avec force dans la santé. L'esprit est peut-être aussi juste au milieu des souffrances du corps, mais il peut manquer de chaleur: aussi dès que je sentirai ma machine totalement épuisée, il faudra bien renoncer aux ouvrages d'imagination; alors je jouirai de l'imagination des autres, j'étudierai les autres parties de

la littérature qui ne demandent qu'un peu de jugement et une application modérée ; je ferai avec les lettres ce que l'on fait avec une vieille maîtresse pour laquelle on change son amour en amitié.

Linant, qui se porte bien et qui est dans la fleur de l'âge, devrait bientôt prendre ma place ; mais il paraît que sa vocation n'est pas trop décidée. Cette tragédie promise depuis deux ans, à peine commencée, est abandonnée. Il renonce aux talens de l'imagination pour ne rien apprendre ; il devient, avec de l'esprit et du goût, inutile aux autres et à soi-même. Sa vue ne lui permet pas, dit-il, d'écrire ; son bégaiement l'empêche de lire pour les autres. De quelle ressource sera-t-il donc, et que faire pour lui, s'il ne fait rien ? Son malheur est d'avoir l'esprit au-dessus de son état, et de n'avoir pas le talent de s'en tirer. Il eût mieux valu pour lui cent fois de rester chez sa mère, que de venir ici pour se dégoûter de sa profession, sans en savoir prendre aucune. Vous serez responsable à Dieu d'en avoir voulu faire un homme du monde ; vous l'avez jeté dans un train où il ne peut se tenir ; vous lui avez donné une vanité qu'il ne peut justifier, et qui le perdra. Il aurait raison, s'il avait dix mille livres de rente ; mais n'ayant rien, il a tort.

Adieu ; je souffre cruellement. *Vale, et me ama.*

## 233. — A M. DE MAUPERTUIS.

Paris.

J'ai lu votre manuscrit sept ou huit fois, mon aimable maître à penser. J'ai été tenté de vous écrire mes objections, et les idées que cette lecture m'a fournies ; mais j'apprendrai plus de choses dans un quart d'heure de

votre conversation, que je ne vous proposerais de doutes dans cent pages d'écriture. D'ailleurs les persécutions que j'essuie déjà, au sujet de mes *Lettres anglaises*, un peu trop philosophiques, ne me laissent guère le temps de mettre par écrit mes songes métaphysiques. Plus je raisonne, plus je suis incertain; mais je sais certainement que je voudrais vivre en liberté, et m'éclairer avec des esprits comme le vôtre. Je ne suis pas trop sûr qu'il n'y ait point de substances, et j'ignore absolument ce que c'est que la matière; mais je suis certain que je suis un être pensant, qui le deviendrait bien davantage avec vous, qui vous aime de tout son cœur, et qui est pénétré pour vous de la plus tendre estime.

## 234. — A M. CLÉMENT, DE DREUX.*

J'AI reçu, j'ai goûté vos poissons et vos vers;
Votre puissance enchanteresse
Gouverne également, par des talens divers,
Et les nymphes de l'Eure et celles du Permesse.

Rien n'est plus précieux pour moi que l'honneur de votre souvenir, monsieur; et si je vous disais combien j'y suis sensible, je vous écrirais des volumes au lieu d'une petite lettre.

Vos vers pour madame du Maine valent encore beaucoup mieux que vos présens, et dans le peu que je vous ai vu, vous m'avez paru valoir encore mieux que vos ouvrages. Le prix le plus flatteur que j'aie jamais reçu des miens, est d'avoir connu un homme comme vous.

* Il avait envoyé à M. de Voltaire des truites renommées de la rivière de Blaise, qui traverse la ville de Dreux pour se jeter dans l'Eure, à la distance d'environ trois quarts de lieue.

## 235. — A M. DE MAIRAN.

Du 1er février 1734.

Monsieur, *Adelaïde* et moi nous sortons de l'agonie. Voilà pourquoi je n'ai pu encore vous remercier du beau présent dont vous m'avez honoré. Je voulais l'avoir lu avant de vous remercier; mais pardonnez à un mourant qui touchait à son dernier crépuscule de n'avoir point vu votre *Aurore*. [1]

Pardon si je fais des pointes; je viens de lire deux pages de la *Vie de Marianne*.

Je vais me mettre demain à vous étudier et à vous admirer. Je vous devrai mon instruction et mon plaisir. Vos livres sont comme vous, monsieur, sages, instructifs et agréables. Heureux qui peut ou vous lire ou vous entendre! Vous n'avez point de plus zélé admirateur ni de plus tendre et respectueux serviteur que V.

## 236. — A M. CLÉMENT, DE DREUX.

19 février.

Vous m'accablez toujours de présens, mon cher monsieur; vos galanteries m'enchantent et me font rougir; car, *quid retribuam domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* Hélas! je ne dirai point: *Calicem accipiam;* misérable que je suis! il me faut vivre d'un régime bien indigne de vos dindons et de vos perdrix. Je ne fais point imprimer *Adelaïde* si tôt, et j'attends la reprise pour la donner au public. Mais je suis charmé de pouvoir vous donner sur le public une petite préférence. Je vais vous faire transcrire *Adelaïde* pour vous

[1] *Traité de l'Aurore boréale*, par M. de Mairan.

l'envoyer. Il est juste que vous ayez les fruits de ma terre.

J'accepte la très consolante proposition que vous daignez me faire pour la sainte Quadragésime; c'est un des plus grands plaisirs qu'on puisse faire à un pauvre malade comme moi.

Si vous avez la bonté de charger un de vos gens ou de vos commissionnaires d'envoyer cette petite provision au sieur Demoulin qui prend soin de mon petit ménage, et qui par conséquent demeure chez moi, je vous aurai beaucoup d'obligation, à condition que vous n'empêcherez pas que Demoulin paye très exactement votre commissionnaire.

Adieu; je vous embrasse tendrement. *Adelaïde* fut jouée hier pour la dernière fois. Le parterre eut beau la redemander à grands cris pendant un quart d'heure, j'ai été inflexible.

Adieu; mille remercîmens; je vous aime trop pour vous écrire avec cérémonie.

## 237. — A M. DE CIDEVILLE.

Paris, le 27 février.

Mon tendre et aimable ami, j'ai été bien consolé dans ma maladie en voyant quelquefois votre ami du Bourgtheroulde; il est mon rival auprès de vous, et rival préféré; mais je n'étais point jaloux. Nous parlions de mon cher Cideville avec un plaisir si entier et si pur! nous nous entretenions de l'espérance de vivre un jour à Paris avec lui, et aujourd'hui voilà mon cher Cideville qui me mande qu'en effet il pourra venir bientôt. Cela est-il bien vrai? puis-je y compter? Ah! c'est alors que j'aurai de la santé, et que je serai heureux.

Je commence enfin à sortir. J'allai même samedi dernier à l'enterrement d'*Adelaïde*, dont le convoi fut assez honorable. J'avais esquivé le mien, et je suis fort content du parterre qui reçut *Adelaïde* mourante, et Voltaire ressuscité, avec assez de cordialité. Il est vrai que je suis retombé depuis; mais, malgré cette rechute, je veux aller au plus vite chez M. du Bourgtheroulde pour lui parler de vous. En attendant, disons un petit mot d'*Adelaïde*.

On ne se plaint point du duc de Nemours; on s'est récrié contre le duc de Vendôme. La voix publique m'a accusé d'abord d'avoir mis sur le théâtre un prince du sang pour en faire, de gaîté de cœur, un assassin. Le parterre est revenu tout d'un coup de cette idée; mais nosseigneurs les courtisans, qui sont trop grands seigneurs pour se dédire si vite, persistent encore dans leur reproche. Pour moi, s'il m'est permis de me mettre au nombre de mes critiques, je ne crois pas que l'on soit moins intéressé à une tragédie, parce qu'un prince de la nation se laisse emporter à l'excès d'une passion effrénée.

Un historiographe me dira bien que le comte de Vendôme n'était point duc, et que c'était le duc de Bretagne Jean, et non le comte de Vendôme qui fit cette méchante action. Le public se moque de tout cela; et si la pièce est intéressante, peu lui importe que son plaisir vienne de Jean ou de Vendôme.

Mais ce Vendôme n'intéresse peut-être pas assez, parce qu'il n'est point aimé, et parce qu'on ne pardonne point à un héros français d'être furieux contre une honnête femme qui lui dit de si bonnes raisons. Couci vient encore prouver à notre homme, qu'il est un pauvre

homme d'être si amoureux. Tout cela fait qu'on ne prend pas un intérêt bien tendre au succès de cet amour. Ajoutez que le sieur Dufresne a joué ce rôle indignement, quoi qu'en dise Rochemore.

Le travail que j'ai fait pour corriger ce qui avait paru révoltant dans ce Vendôme, à la première représentation, est très peu de chose. Je vous enverrai la pièce, vous la trouverez presque la même. Le public, qui applaudit à la seconde représentation ce qu'il avait condamné à la première, a prétendu, pour se justifier, que j'avais tout refondu, et je l'ai laissé croire.

Adieu, mon cher ami. Écrivez, je vous en prie, à Linant qu'il a besoin d'avoir une conduite très circonspecte; que rien n'est plus capable de lui faire tort que de se plaindre qu'il n'est pas assez bien chez un homme à qui il est absolument inutile, et qui, de compte fait, dépense pour lui seize cents francs par an. Une telle ingratitude serait capable de le perdre. Je vous ai toujours dit que vous le gâtiez. Il s'est imaginé qu'il devait être sur un pied brillant dans le monde, avant d'avoir rien fait qui pût l'y produire. Il oublie son état, son inutilité et la nécessité de travailler; il abuse de la facilité que j'ai eue de lui faire avoir son entrée à la comédie; il y va tous les jours, sur le théâtre, au lieu de songer à faire une pièce. Il a fait en deux ans une scène qui ne vaut rien; et il se croit un personnage parce qu'il va au théâtre et chez Procope. Je lui pardonne tout, parce que vous le protégez; mais, au nom de Dieu, faites-lui entendre raison, si vous en espérez encore quelque chose.

## 238. — AU MÊME.

Ce 7 avril.

Mon cher ami, je pars pour être témoin d'un mariage que je viens de faire. J'avais mis dans ma tête, il y a long-temps, de marier M. le duc de Richelieu à mademoiselle de Guise ; j'ai conduit cette affaire comme une intrigue de comédie : le dénoûment va se faire à Montjeu auprès d'Autun. Les poètes sont plus dans l'usage de faire des épithalames que des contrats ; cependant j'ai fait le contrat, et probablement je ne ferai point de vers. Vous sâvez ce que dit madame de Murat :

Mais quand l'hymen est fait, c'est en vain qu'on réclame
Le dieu d'amour et les neuf doctes Sœurs ;
C'est le sort des Amours, et celui des auteurs,
D'échouer a l'épithalame.

Je pars dans une heure, mon aimable Cideville ; j'envoie devant, tragédie, opéra, versiculets, *et totam nugarum supellectilem*. C'est pour le coup que je vais travailler à vous faire transcrire tout ce que je vous dois. Formont vient de m'écrire une lettre où je reconnais sa raison saine et son goût délicat. Messieurs les Normands, vous avez bien de l'esprit. L'abbé Duresnel, autre Normand, traducteur de Pope, homme qui sait penser, sentir et écrire, est ou doit être à Rouen ; je lui ai dit que mon cher Cideville y était ; il le verra, et il en pensera comme moi. C'ést un admirateur et un ami de plus que vous allez acquérir l'un et l'autre en fesant connaissance. ..

Je ne crois pas que Linant ait jamais un talent supé rieur, mais je crois qu'il sera un ignorant inutile aux autres et à lui-même ; plein de goût et d'esprit, d'ima-

gination, il n'a rien de ce qu'il faut ni pour briller ni pour faire fortune. Il a la sorte d'esprit qui convient à un homme qui aurait vingt mille livres de rente. Voilà de quoi je le plains, mais de quoi je ne lui parle jamais. J'ai été mécontent de lui, mais je ne l'ai dit qu'à vous et à M. de Formont.

Adieu ; je vous aime avec tendresse. Je pars. *Valete curæ.*

## 239. — A M. DE FORMONT.

Avril.

PHILOSOPHE aimable, à qui il est permis d'être paresseux, sortez un moment de votre douce mollesse, et ne donnez pas au chanoine Linant l'exemple dangereux d'une oisiveté qui n'est pas faite pour lui. Je lui mande, et vous en conviendrez, que ce qui est vertu dans un homme devient vice dans un autre. Écrivez-moi donc souvent pour l'encourager, et renvoyez-le-moi quand vous l'aurez mis dans le bon chemin. J'ai besoin qu'il vienne m'exciter à rentrer dans la carrière des vers. Il y a bien long-temps que je n'ai monté les cordes de ma lyre. Je l'ai quittée pour ce qu'on appelle philosophie, et j'ai bien peur d'avoir quitté un plaisir réel pour l'ombre de la raison. J'ai relu le raisonneur Clarke, Malebranche et Locke. Plus je les relis, plus je me confirme dans l'opinion où j'étais que Clarke est le meilleur sophiste qui ait jamais été; Malebranche, le romancier le plus subtil; et Locke, l'homme le plus sage. Ce qu'il n'a pas vu clairement, je désespère de le voir jamais. Il est le seul, à mon avis, qui ne suppose point ce qui est en question. Malebranche commence par établir le péché originel, et part de là pour la moitié de son ou-

vrage ; il suppose que nos sens sont toujours trompeurs, et de là il part pour l'autre moitié.

Clarke, dans son second chapitre de l'existence de Dieu, croit avoir démontré que la matière n'existe point nécessairement, et cela, par ce seul argument, que si le tout existait de nécessité, chaque partie existerait de la même nécessité. Il nie la mineure, et, cela fait, il croit avoir tout prouvé ; mais j'ai le malheur, après l'avoir lu bien attentivement, de rester sur ce point sans conviction. Mandez-moi, je vous prie, si ses preuves ont eu plus d'effet sur vous que sur moi.

Il me souvient que vous m'écrivîtes, il y a quelque temps, que Locke était le premier qui eût hasardé de dire que Dieu pouvait communiquer la pensée à la matière. Hobbes l'avait dit avant lui, et j'ai idée qu'il y a dans le *de Naturâ Deorum* quelque chose qui ressemble à cela.

Plus je tourne et je retourne cette idée, plus elle me paraît vraie. Il serait absurde d'assurer que la matière pense, mais il serait également absurde d'assurer qu'il est impossible qu'elle pense. Car, pour soutenir l'une ou l'autre de ces assertions, il faudrait connaître l'essence de la matière, et nous sommes bien loin d'en imaginer les vraies propriétés. De plus, cette idée est aussi conforme que toute autre au système du christianisme, l'immortalité pouvant être attachée tout aussi bien à la matière que nous ne connaissons pas, qu'à l'esprit que nous connaissons encore moins.

Les *Lettres* philosophiques, politiques, critiques, poétiques, hérétiques et diaboliques, se vendent en anglais à Londres avec un grand succès. Mais les Anglais sont des papefigues maudits de Dieu, qui sont tous faits

pour approuver l'ouvrage du démon. J'ai bien peur que l'Église gallicane ne soit un peu plus difficile. Jore m'a promis une fidélité à toute épreuve. Je ne sais pas encore s'il n'a pas fait quelque petite brèche à sa vertu. On le soupçonne fort à Paris d'avoir débité quelques exemplaires. Il a eu sur cela une petite conversation avec M. Hérault; et, par un miracle plus grand que tous ceux de saint Pâris et des apôtres, il n'est point à la Bastille. Il faut bien pourtant qu'il s'attende à y être un jour. Il me paraît qu'il a une vocation déterminée pour ce beau séjour. Je tâcherai de n'avoir pas l'honneur de l'y accompagner.

## 240. — A M. DE CIDEVILLE.

A Montjeu, par Autun, le 24 avril.

J'étais ici tranquille, mon charmant ami, et je jouissais paisiblement du fruit de ma petite négociation entre M. de Richelieu et mademoiselle de Guise. Je n'ai pas trop l'air du blond Hyménée; mais je fesais les fonctions de ce dieu charitable, et je me mêlais d'unir des cœurs par-devant notaire, lorsque les nouvelles les plus affligeantes sont venues troubler mon repos. Ces maudites *Lettres anglaises* se débitent enfin sans qu'on m'ait consulté, sans qu'on m'en ait donné le moindre avis. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête, et de donner l'ouvrage avec la Lettre sur les *Pensées* de Pascal, que j'avais le plus à cœur de supprimer.

Je ne veux pas soupçonner Jore de m'avoir joué ce tour, parce que sur le moindre soupçon il serait mis sûrement à la Bastille pour le reste de sa vie. Mais je vous supplie de me mander ce que vous en savez. En un mot, si l'on pouvait ôter mon nom, du moins ce serait

une impertinence de sauvée. Je ne sais où est ce misérable.

Adieu; j'ai le cœur serré de douleur. Écrivez-moi pour me consoler, et faites mille complimens pour moi à mon ami Formont. L'abbé Duresnel est-il à Rouen? En êtes-vous bien content? Écrivez-moi à Montjeu.

## 241. — A M. DE FORMONT,

A Montjeu, par Autun, ce 25 avril.

On ne peut, mon cher Formont, vous écrire plus rarement que je fais, et vous aimer plus tendrement. Je passe la moitié de mes jours à souffrir, et l'autre à étudier ou à rimailler, et il se trouve que la journée se passe sans que j'aie le temps d'écrire ma lettre. Vous serez peut-être étonné de la date de celle-ci. Moi au fond de la Bourgogne! moi qui n'aurais voulu quitter Paris que pour Rouen; mais c'est que je me suis mêlé de marier M. de Richelieu avec mademoiselle de Guise, et qu'il a fallu dans les règles être de la noce. J'ai donc fait quatre-vingts lieues pour voir un homme coucher avec une femme. C'était bien la peine d'aller si loin!

Mais voici bien une autre besogne. On vend mes *Lettres*, que vous connaissez, sans qu'on m'ait averti, sans qu'on m'ait donné le moindre signe de vie. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête, et malgré mes prières réitérées de supprimer au moins ce qui regarde les *Pensées* de Pascal, on a joint cette Lettre aux autres. Les dévots me damnent; mes ennemis crient, et on me fait craindre une lettre de cachet, lettre beaucoup plus dangereuse que les miennes. Je vous demande en grâce de me mander ce que vous pourrez savoir. Jore est-il dans votre ville? est-il à Paris? Pour-

rait-on au moins faire savoir mes intentions à ceux qui ont eu l'indiscrétion de débiter cet ouvrage sans mon consentement? Pourrait-on au moins supprimer mon nom? Adieu, mon sage et aimable ami. Je suis bien fou de me faire des affaires pour un livre.

## 242. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Montjeu, par Autun, ce 25 avril.

Je compte toujours sur votre amitié, mon très cher abbé et mon maître, et je vous mets à l'épreuve. Écrivez-moi, si vous m'aimez, tout ce qu'on dit de ces *Lettres anglaises* qui paraissent depuis peu. C'est bien assurément malgré moi que l'on débite cet ouvrage. Il y a plus d'un an que je prenais les plus grandes et les plus inutiles précautions pour le supprimer. Il m'en a coûté 1500 francs pour espérer pendant quelques mois qu'il ne paraîtrait point. Mais enfin j'ai perdu mon argent, mes peines et mes espérances. Non-seulement on m'a trahi, et l'on débite l'ouvrage; mais, grâce à la bonté qu'on a toujours de juger favorablement son prochain, j'apprends qu'on me soupçonne de faire vendre moi-même l'ouvrage. Je me flatte que vous me défendrez avec vos amis, ou plutôt que ceux qui ont l'honneur d'être vos amis ne m'imputeront point de telles bassesses.

Mais vous, mon cher abbé, mandez-moi ce que c'était que l'affaire qu'on voulait vous susciter au sujet des rêveries de ce fou de père Hardouin. Faudra-t-il que les gens de lettres en France soient toujours traités comme les mathématiciens l'étaient du temps de Domitien! Écrivez-moi, je vous en prie, au plus vite à Montjeu. J'y étais paisiblement occupé à marier M. le duc de

Richelieu à mademoiselle de Guise. L'aventure de ces *Lettres* a rabattu ma joie, et votre souvenir me la rendra.

## 243. — A M. DE MAUPERTUIS.

A Montjeu, par Autun, 29 avril.

VOTRE géomètre [1], monsieur, vient de me montrer votre lettre. Je vous plains de son absence ; mais je suis beaucoup plus à plaindre que vous s'il faut que j'aille à Londres ou à Bâle, tandis que vous serez à Paris avec madame du Châtelet.

Ce sont donc ces *Lettres anglaises* qui vont m'exiler! En vérité, je crois qu'on sera un jour bien honteux de m'avoir persécuté pour un ouvrage que vous avez corrigé. Je commence à soupçonner que ce sont les partisans des tourbillons et des idées innées qui me suscitent la persécution. Cartésiens, malebranchistes, jansénistes, tout se déchaîne contre moi ; mais j'espère en votre appui : il faut, s'il vous plaît, que vous deveniez chef de secte. Vous êtes l'apôtre de Locke et de Newton, et un apôtre de votre trempe avec une disciple comme madame du Châtelet, rendraient la vue aux aveugles. Je crains encore plus monsieur le garde des sceaux que les raisonneurs ; il ne prend point du tout cette affaire-ci en philosophe : il se fâche en ministre, et qui pis est, en ministre prévenu et trompé. On lui a fait entendre que c'est moi qui débite cette édition, tandis que je n'ai épargné, depuis un an, ni soins ni argent pour la supprimer. J'étais bien loin assurément de la vouloir donner au public ; il me suffisait de votre approbation.

[1] Madame du Châtelet, à qui M. de Maupertuis avait donné quelques leçons de géométrie.

Madame du Châtelet et vous, ne me valez-vous pas le public? D'ailleurs aurais-je eu, je vous prie, l'impertinence de mettre mon nom à la tête de l'ouvrage? y aurais-je ajouté la Lettre sur Pascal, que j'avais fait supprimer même à Londres?

Savez-vous bien que j'ai fait prodigieusement grâce à ce Pascal? De toutes les prophéties qu'il rapporte, il n'y en a pas une qui puisse s'expliquer honnêtement de Jésus-Christ. Son chapitre sur les miracles est un persiflage. Cependant je n'en ai rien dit, et l'on crie. Mais laissez-moi faire; quand je serai une fois à Bâle, je ne serai pas si prudent. En attendant, je vous prie de faire connaître la vérité à vos amis. Il me sera plus glorieux d'être défendu par vous, qu'il n'est triste d'être persécuté par les sots.

Je vous demande pardon d'avoir mis tant de paroles dans ma lettre; mais quand on écrit en présence de madame du Châtelet, on ne peut pas recueillir son esprit fort aisément.

Adieu; vous savez le respect que mon esprit a pour le vôtre. Écrivez-moi, ou pour m'apprendre quelques nouvelles de ces *Lettres*, ou pour me consoler. Je vous suis tendrement attaché pour la vie, comme si j'étais digne de votre commerce.

## 244. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL. [1]

Avril.

On dit qu'après avoir été mon patron vous allez être mon juge, et qu'on dénonce à votre sénat ces *Lettres anglaises* comme un mandement du cardinal de Bissy

[1] Conseiller honoraire du parlement de Paris, et depuis ministre plénipotentiaire de Parme à Paris. Il y avait un grand nombre de lettres à M. d'Argental, antérieures à celle-ci. Les premières dataient

ou de l'évêque de Laon. Messieurs tenant la cour du parlement, de grâce, souvenez-vous de ces vers :

Il est dans ce saint temple un sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui, des lois de son prince et l'organe et l'appui,
Marche d'un pas égal entre son peuple et lui, etc.

(HENR. Ch. IV.)

Je me flatte qu'en ce cas les présidens Hénault et

de 1716 ou 1717. On n'a pu les retrouver, quoiqu'elles aient été données, à ce qu'on croit, avec les autres, par M. d'Argental.

Il n'a cessé jusqu'à sa mort de prendre le plus vif intérêt à cette édition des OEuvres de M. de Vôltaire. Non-seulement il a déterminé par ses sollicitations plusieurs personnes de considération en France à communiquer les lettres qu'elles avaient reçues de M. de Voltaire, mais il a employé pour le même objet dans les pays étrangers, avec un zèle qui ne s'est jamais refroidi, le crédit des ministres avec lesquels sa place le mettait en relation. Il n'a pu jouir malheureusement de cette partie de l'édition. Avec quelle sensibilité, avec quelle douce émotion n'eût-il pas lu cette *Correspondance* où son nom tient le premier rang ! Combien n'eût-il pas chéri ce monument qui doit transmettre à la postérité de nombreux témoignages des qualités rares de son esprit, comme des vertus de sa belle âme, et l'associer à la gloire de son ami ! Si la perte de M. d'Argental a dévancé la publication de ce recueil, les éditeurs ont dû payer du moins à sa mémoire le juste tribut de leur reconnaissance. Ils ont cru ne pouvoir mieux remplir ce devoir qu'en consignant la notice intéressante de M. de Laharpe dans l'un des volumes de cette collection. (A la fin du dernier volume de cette *Correspondance générale.*) Ils joindront ici quelques détails sur la famille de M. d'Argental.

Charles-Augustin de Fériol, comte d'Argental, naquit à Paris, le 20 de décembre 1700, d'une famille distinguée par son amour pour les lettres et les arts. Il fut le second fils de M. de Fériol, d'abord receveur général des finances du Dauphiné, et ensuite président au parlement de Metz, comme son père, et de N. Guérin de Tencin, sœur du cardinal de ce nom, et de la célèbre madame de Tencin. On doit à M. de Fériol son oncle, ambassadeur de la Porte ottomane, un ouvrage intéressant sur les mœurs et les usages des Turcs; M. de Pont-de-Vesle, frère aîné de M. d'Argental, a été fort connu par les agrémens de son esprit, sa gaîté, ses vers faciles, et par plusieurs comédies restées au théâtre.

M. d'Argental, né timide, débuta dans le monde avec moins de

Roujaut, les Bertier, se joindront à vous, et que vous donnerez un bel arrêt, par lequel il sera dit que Rabelais, Montaigne, l'auteur des *Lettres persanes*, Bayle, Locke, et moi chétif, serons réputés gens de bien, et mis hors de cour et de procès.

Qu'est devenu M. de Pont-de-Vesle? d'où vient que je n'entends plus parler de lui? n'est-il point à Pont-de-Vesle avec madame votre mère?

Si vous voyez M. Hérault, sachez, je vous en prie,

succès. Il fut d'abord destiné à l'état militaire; mais son frère ayant refusé une charge de conseiller au parlement de Paris, ses parens engagèrent M. d'Argental son cadet à le remplacer, et par déférence pour eux, il se dévoua à la magistrature pour laquelle il n'avait point de goût, et dont il a cependant rempli les devoirs pendant plus de quarante années avec autant de zèle que de lumières. Il fut fait conseiller d'honneur, et céda cette charge en 1771, à l'abbé de Chauvelin, dont le frère, le marquis de Chauvelin, était depuis long-temps son intime ami. M. d'Argental avait été nommé en 1738, à l'intendance de Saint-Domingue. Tous ses amis qui craignaient de le perdre pour jamais, le pressèrent tellement de renoncer à cette place qu'il dut céder à leurs instances.

Il accepta en 1757, celle de ministre plénipotentiaire de l'infant duc de Parme auprès du roi, que madame infante, fille de Louis XV, qui était alors à la cour, fit creer pour lui. Il dut principalement ce don, que la princesse accompagna de toute la grâce possible, à l'amitié de M. le duc de Choiseul qui lui fut toujours très attaché, ainsi que feu M. le duc de Praslin.

M. d'Argental fut admis très jeune dans la société de madame de Tencin sa tante, où il vécut avec tout ce que la France avait de plus distingué dans les lettres. Sa liaison avec M. de Voltaire s'était formée dès le collége. Ils y avaient joué ensemble dans les tragédies que les jésuites étaient dans l'usage de faire représenter. L'analogie de leur goût pour la poésie et pour les ouvrages dramatiques, une sorte de sympathie avait cimenté leur amitié, qui ne s'est jamais démentie pendant soixante-dix ans. M. d'Argental, né avec beaucoup de sensibilité et de goût, fut toute sa vie adorateur des grands talens; et quand à la fleur de son âge, il les trouva unis avec l'esprit et la beauté dans mademoiselle Lecouvreur, l'on dut peu s'étonner de la passion violente qu'il conçut pour elle, quoique beaucoup plus âgée que lui.

ce qu'aura dit le libraire qui est à la Bastille; et encouragez ledit M. Hérault à me faire, auprès du bon cardinal et de l'opiniâtre Chauvelin, tout le bien qu'il pourra humainement me faire.

Je vais vous parler avec la confiance que je vous dois, et qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour un cœur comme le vôtre. Quand je donnai permission, il y a deux ans, à Thiriot d'imprimer ces maudites *Lettres*,

Il eut la douleur de la voir mourir entre lui et M. de Voltaire en 1730, à l'âge de quarante ans. Elle le chargea de remplir ses dernières intentions, et de partager sa petite fortune entre deux filles naturelles qu'elle laissait. Il les maria depuis toutes deux, et comme le bien de mademoiselle Lecouvreur ne suffisait pas pour leur procurer un établissement avantageux, il y ajouta du sien quoiqu'elles lui fussent étrangères, et qu'il fût peu riche alors. Il s'est toujours intéressé à leur sort et à celui de leurs enfans, et leur en a même donné des preuves dans son testament. Une petite anecdote pourra faire connaître la manière dont M. d'Argental savait aimer; on sait que les préjugés dont l'empire décroît de jour en jour à mesure que celui de la raison s'étend, avaient forcé les amis de mademoiselle Lecouvreur à la faire enterrer furtivement sur les bords de la Seine vers la rue Belle-Chasse. Cinquante ans après, M. d'Argental à l'âge de plus de quatre-vingts ans, apprenant qu'un particulier propriétaire de ce terrain avait découvert, en bâtissant, les vestiges du tombeau de mademoiselle Lecouvreur, court sur les lieux, reconnaît en pleurant ces traces précieuses, obtient d'y ériger un monument, et y fait graver des vers où se peint toute la sensibilité de son âme.

Quelques années après la mort de cette célèbre actrice, M. d'Argental épousa mademoiselle Dubouchet, dont le père, surintendant de M. le duc de Berri, avait dissipé la fortune; mais il n'avait rien négligé pour l'éducation de sa fille; elle avait des grâces et de l'esprit, et c'était assez pour le bonheur de M. d'Argental. Il vécut avec elle dans la plus parfaite union jusqu'en 1774, où il eut le malheur de la perdre sans en avoir eu de postérité. Il lui a survécu jusqu'au 6 de janvier 1788; époque funeste pour tout ce qui l'approchait, et dont M. de Laharpe a parlé avec tant de sensibilité.

Depuis sa mort on a appris de madame de Courteille, qui lui était très attachée, que le roman du *Comte de Comminges*, attribué jusqu'ici à madame de Tencin, est de M. d'Argental, son neveu; et elle le savait

je m'étais arrangé pour sortir de France, et aller jouir, dans un pays libre, du plus grand avantage que je connaisse, et du plus beau droit de l'humanité, qui est de ne dépendre que des lois, et non du caprice des hommes. J'étais très déterminé à cette idée; l'amitié seule m'a fait entièrement changer de résolution, et m'a rendu ce pays-ci plus cher que je ne l'espérais. Vous êtes assurément à la tête des personnes que j'aime; et ce que

de lui-même. On connaît aussi des vers très agréables de M. d'Argental; nous n'en citerons que quatre. Dans le dernier séjour de M. de Voltaire à Paris, son cher ange ne le quittait guère. A la fin d'une journée pénible où tout Paris était venu rendre hommage au vieillard de Ferney, M. d'Argental lui dit : « Si quelqu'un a dû jamais être fa- « tigué d'honneurs et de louanges, c'est vous. On vous en accable. « Jamais ce mot de grand homme n'a été prononcé par tant de bou- « ches. Mais c'est un éloge trop rebattu. Il est devenu en général et « surtout par vous en particulier, un lieu commun, une expression « triviale. Que ces messieurs vous appellent avec la postérité, grand « homme, tant qu'ils voudront; moi qui vous connais mieux et de- « puis plus long-temps qu'eux tous, je vous réserve un éloge aussi vrai « et plus neuf, car aucun de nos Parisiens ne s'en est encore avisé. — « Eh quoi? dit M. de Voltaire. — C'est que vous êtes un bon homme « et que vous l'avez toujours été. — Par ma foi, vous avez raison, « reprit M. de Voltaire; cet éloge me touche plus que tous les autres; « et il a cela de bon qu'on peut l'accepter sans trop blesser la mo- « destie. » La conversation continua sur ce ton, la soirée fut très gaie, et fournit à M. d'Argental le sujet de cette inscription qu'il mit sur une statue de M. de Voltaire :

Que pourrait-il manquer à sa célébrité ?
Ses écrits à jamais vivront dans la mémoire;
Assez d'autres sans moi parleront de sa *gloire*,
Je ne veux désormais que louer sa *bonté*.

Voici ceux que M. le commandeur de Buffevent fit pour le buste de M. d'Argental son ami :

Philosophe sans faste et sans pédanterie,
L'infortune à son cœur commande les bienfaits;
Homme rare, ami sûr, le charme de sa vie
Est de s'environner des heureux qu'il a faits.

vous avez bien voulu faire pour moi dans cette occasion m'attache à vous bien davantage, et me fait souhaiter plus que jamais d'habiter le pays où vous êtes. Vous savez tout ce que je dois à la généreuse amitié de madame du Châtelet, qui avait laissé un domestique à Paris, pour m'apporter en poste les premières nouvelles. Vous eûtes la bonté de m'écrire ce que j'avais à craindre; et c'est à vous et à elle que je dois la liberté dont je jouis. Tout ce qui me trouble à présent, c'est que ceux qui peuvent savoir la vivacité des démarches de madame du Châtelet, et qui n'ont pas un cœur aussi tendre et aussi vertueux que vous, ne rendent pas à l'extrême amitié et aux sentimens respectables dont elle m'honore, toute la justice que sa conduite mérite. Cela me désespérerait, et c'est en ce cas surtout que j'attends de votre générosité que vous fermerez la bouche à ceux qui pourraient devant vous calomnier une amitié si vraie et si peu commune.

Faites-moi la grâce, je vous en prie, de m'écrire où en sont les choses, si M. de Chauvelin s'adoucit, si M. Rouillé peut me servir auprès de lui, si M. l'abbé de Rothelin peut m'être utile. Je crois que je ne dois pas trop me remuer dans ces commencemens, et que je dois attendre du temps l'adoucissement qu'il met à toutes les affaires; mais aussi il est bon de ne pas m'endormir entièrement sur l'espérance que le temps seul me servira.

Je n'ai point suivi les conseils que vous me donniez de me rendre en diligence à Auxonne; tout ce qui était à Montjeu m'a envoyé vite en Lorraine. J'ai de plus une aversion mortelle pour la prison; je suis malade; un air enfermé m'aurait tué; on m'aurait peut-être fourré dans

un cachot. Ce qui m'a fait croire que les ordres étaient durs, c'est que la maréchaussée était en campagne.

Ne pourriez-vous point savoir si le garde des sceaux a toujours la rage de vouloir faire périr à Auxonne un homme qui a la fièvre et la dyssenterie, et qui est dans un désert? Qu'il m'y laisse, c'est tout ce que je lui demande, et qu'il ne m'envie pas l'air de la campagne. Adieu; je serai toute ma vie pénétré de la plus tendre reconnaissance. Je vous serai attaché comme vous méritez qu'on vous aime.

## 245. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 8 mai.

VOTRE protégé Jore m'a perdu. Il n'y avait pas encore un mois qu'il m'avait juré que rien ne paraîtrait, qu'il ne ferait jamais rien que de mon consentement; je lui avais prêté 1500 francs dans cette espérance; cependant à peine suis-je à quatre-vingts lieues de Paris, que j'apprends qu'on débite publiquement une édition de cet ouvrage, *avec mon nom à la tête*, et avec la Lettre sur Pascal. J'écris à Paris, je fais chercher mon homme, point de nouvelles. Enfin, il vient chez moi, et parle à Demoulin, mais d'une façon à se faire croire coupable. Dans cet intervalle, on me mande que si je ne veux pas être perdu, il faut remettre sur-le-champ l'édition à M. Rouillé. Que faire dans cette circonstance? Irai-je être le délateur de quelqu'un? et puis-je remettre un dépôt que je n'ai pas?

Je prends le parti d'écrire à Jore, le 2 mai, que je ne veux être ni son délateur ni son complice; que s'il veut se sauver et moi aussi, il faut qu'il remette entre les mains de Demoulin ce qu'il pourra trouver d'exem-

*plaires, et apaiser au plus vite le garde des sceaux par* ce sacrifice. Cependant il part une lettre de cachet le 4 mai; je suis obligé de me cacher et de fuir; je tombe malade en chemin; voilà mon état, voici le remède.

Ce remède est dans votre amitié. Vous pouvez engager la femme de Jore à sacrifier cinq cents exemplaires; ils ont assez gagné sur le reste, supposé que ce soit eux qui aient vendu l'édition. Ne pourriez-vous point alors écrire en droiture à M. Rouillé, lui dire qu'étant de vos amis depuis long-temps, je vous ai prié de faire chercher à Rouen l'édition de ces *Lettres*, que vous avez engagé ceux qui s'en étaient chargés, à la remettre, etc.; ou bien voudriez-vous faire écrire le premier président? il s'en ferait honneur, et il ferait voir son zèle pour l'inquisition littéraire qu'on établit. Soit que ce fût vous, soit que ce fût le premier président, je crois que cela me ferait grand bien, si le garde des sceaux pouvait savoir, par ce canal et par une lettre écrite à M. Rouillé, que j'ai écrit à Rouen, le 2 mai, pour faire chercher l'édition à quelque prix que ce pût être.

Je remets tout cela à votre prudence et à votre tendre amitié. Votre esprit et votre cœur sont faits pour ajouter au bonheur de ma vie quand je suis heureux, et pour être ma consolation dans mes traverses.

A présent que je vais être tranquille dans une retraite ignorée de tout le monde, nous vous enverrons sûrement des *Samson* et des pièces fugitives en quantité. Laissez faire, vous ne manquerez de rien, vous aurez des vers.

J'embrasse tendrement mon ami Formont et notre cher du Bourgtheroulde. Adieu, mon aimable ami, adieu.

## 246. — AU MÊME.

Ce 11 mai, en passant.

Je n'ai que le temps de vous écrire, mon cher ami; de ne faire nul usage du billet de treize cent soixante-huit livres, qu'on vous a envoyé, sans ma participation. Il vaut beaucoup mieux que le fils du vieux bon homme fasse ce dont il était convenu avec moi, en cas qu'il voie que cette démarche puisse être utile. Peut-être en a-t-il déjà vendu, et en ce cas il serait puni tout aussi sévèrement, et on lui répondrait comme Dieu aux Juifs: *Sacrificia tua non volo.* C'est à lui à voir s'il est coupable, et jusqu'à quel point il peut compter sur l'indulgence des gens à qui il a affaire. Il faut qu'il commence par m'instruire de ses démarches, afin que je sache de mon côté sur quoi compter. Je ne veux ni ne dois rien faire aveuglément. Je commence à croire que l'édition *avec mon nom à la tête*, est une édition de Hollande. En ce cas, votre protégé n'aurait rien à craindre, ni même rien à faire à présent qu'à se tenir tranquille. Je lui demande pardon de l'avoir soupçonné; mais il fallait qu'il m'écrivît pour prendre des mesures.

Adieu; je vous embrasse tendrement.

## 247. — AU MÊME.

Ce 20 mai.

Par des lettres que je viens de recevoir, mon cher Cideville, on vient de m'assurer que c'est l'édition de votre protégé qui a paru, et qui a fait tout le malheur. Je n'en serai certain par moi-même que lorsque j'aurai vu les exemplaires que j'ai donné ordre qu'on m'envoyât incessamment. Il y a près d'un mois que je l'ai fait chercher dans Paris, et que je l'ai fait prier de

m'écrire ce qu'il savait de cette affaire : point de nouvelles ; je ne sais où il est. Il y a apparence qu'il m'eût *écrit, s'il avait été innocent. Vous jugez bien que dans cette incertitude je ne puis rien faire. Acheter ce que* vous savez, est absolument inutile et même très dangereux. Le mieux est de se tenir tranquille quelque temps. Je lui conseille d'aller voyager en Hollande. Je ne sais si je n'irai pas y faire un tour.

J'ignore encore si l'on vous a fait toucher treize cent soixante-huit livres ; si vous les avez, je vous prie de les renvoyer à M. Pasquier, agent de change à Paris. Cet argent ne m'appartient pas ; il est à une personne à qui je le devais, qui en a un très grand besoin, et qui s'en dessaisissait en ma faveur, s'imaginant que c'était un moyen sûr d'apaiser l'affaire : il ne faut pas qu'elle soit la victime de son amitié.

A l'égard de Jore, je ne vous en parlerai que quand j'aurai de ses nouvelles. Conservez-moi votre tendre amitié ; je vous écrirai quand je serai fixé en quelque endroit. Jusqu'à présent je ne vous ai écrit que comme un homme d'affaires ; mon cœur sera plus bavard la première fois. Adieu ; mille amitiés à Formont et à l'abbé Duresnel.

## 248. — AU MÊME.

Mai.

Eh bien ! est-il possible que vous vous soyez laissé surprendre aux larmes et aux cris de ces gens-là ! Ou ils vous trompent bien indignement, ou ils sont bien trompés eux-mêmes.

J'ai découvert enfin, à n'en pouvoir douter, que ce misérable a tout fait, et qu'il m'a trahi cruellement. Je m'en doutais bien, à son silence. Le scélérat m'avait

juré en partant, que rien ne paraîtrait jamais. Il avait depuis un mois le *supplément* de la fin, il s'en est servi; il a pris le temps de mon absence pour trahir les promesses qu'il m'avait faites, et les obligations qu'il m'avait. On m'a enfin envoyé la preuve incontestable de son crime. J'ai tout confronté; sa perfidie n'est que trop réelle. Il triomphe; il en vend deux mille cinq cents, à 6, à 8, à 10 livres pièce; et moi je suis proscrit. Lettre de cachet, dénonciation au parlement, requête des curés, la crainte d'un jugement rigoureux : voilà tout ce qu'il m'attire; tandis que, sur la foi de vos lettres, j'ai hasardé de me perdre pour le sauver, et que j'ai tellement assuré son innocence aux ministres, que je me suis fait croire coupable.

Au nom de Dieu, parlez à ces gens-là quand vous les verrez : dites-leur qu'ils avertissent leur fils de faire ce que je lui marquerai dans un billet, sans quoi il sera perdu. Il n'est pas juste, après tout, que je sois malheureux toute ma vie pour contenter l'avidité de ce misérable. Surtout qu'on me remette jusqu'au moindre chiffon d'écriture qu'on peut avoir de moi.

Les hommes sont bien méchans! Quoi! dans le temps qu'il m'a mille obligations! O hommes! vous êtes ou trompeurs, ou indignement superstitieux, ou calomniateurs. Vous êtes des monstres; mais il y a des Cideville, il y a des Émilie; cela fait qu'on tient à l'humanité, et qu'on pardonne au genre humain. L'amitié que j'ai éprouvée dans cette occasion, passe tout l'excès des persécutions qu'on peut me faire essuyer. La balance n'est pas égale, et je suis trop heureux.

J'embrasse tendrement le philosophe Formont, le tendre et charmant du Bourgtheroulde, le judicieux et

élégant Duresnel. Si vous voyez monsieur le Marquis [1], dites-lui qu'avec sa permission, je pourrais bien aller passer un mois dans ses terres pour dépayser les alguazils. N'y viendrez-vous pas? Adieu; tout cela ne m'empêche ni ne m'empêchera d'achever mon quatrième acte. *Vale, te amo.*

## 249. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

Encore une importunité, encore une lettre. Avouez que je suis un persécutant encore plus qu'un persécuté. La lettre de cachet m'en fait écrire mille. *Nardi parvus onyx eliciet cadum.* (Hor. L. iv, Od. xii.)

Je vous supplie de faire rendre cette lettre à madame la duchesse d'Aiguillon. Je vous l'envoie ouverte; ayez la bonté d'y voir ma justification, et de la cacheter. Mille pardons. Vraiment, puisqu'on crie tant sur ces fichues *Lettres*, je me repens bien de n'en avoir pas dit davantage. Va, va, Pascal, laisse-moi faire! tu as un chapitre sur les prophéties où il n'y a pas l'ombre du bon sens. Attends, attends!

Où en sommes-nous, je vous prie? De grâce, un petit mot touchant cet excommunié. Mon livre sera-t-il brûlé, ou moi? Veut-on que je me rétracte comme saint Augustin? veut-on que j'aille au diable? Écrivez ou chez Demoulin, ou chez l'abbé Moussinot, ou plutôt à M. Pallu, et dites-lui qu'il me garde un profond secret.

[1] De Lezeau.

## 250. — A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Bâle, le 23 mai.

Vraiment, madame, quand j'eus l'honneur de vous écrire et de vous prier d'engager vos amis à parler à M. de Maurepas, ce n'était pas de peur qu'il me fît du mal, c'était afin qu'il me fît du bien. Je le priais comme mon bon ange; mais mon mauvais ange, par malheur, est beaucoup plus puissant que lui. N'admirez-vous pas, madame, tous les beaux discours qu'on tient à l'égard de ces scandaleuses *Lettres?* Madame la duchesse du Maine est-elle bien fâchée que j'aie mis Newton au-dessus de Descartes? et comment madame la duchesse de Villars, qui aime tant les idées innées, trouvera-t-elle la hardiesse que j'ai eue de traiter ses idées innées de chimères?

Mais si vous voulez vous réjouir, parlez un peu de mon brûlable livre à quelques jansénistes. Si j'avais écrit qu'il n'y a point de Dieu, ces messieurs auraient beaucoup espéré de ma conversion; mais depuis que j'ai dit que Pascal s'était trompé quelquefois; que *fatal laurier, bel astre, merveille de nos jours,* ne sont pas des beautés poétiques, comme Pascal l'a cru; qu'il n'est pas absolument démontré qu'il faut croire la religion, parce qu'elle est obscure; qu'il ne faut point jouer l'existence de Dieu à croix ou pile; enfin, depuis que j'ai dit ces absurdités impies, il n'y a point d'honnête janséniste qui ne voulût me brûler dans ce monde-ci et dans l'autre.

De vous dire, madame, qui sont les plus fous des jansénistes, des molinistes, ou des anglicans, des quakers, cela est bien difficile; mais il est certain que je

suis beaucoup plus fou qu'eux de leur avoir dit des vérités qui ne leur feront nul bien et qui me feront grand tort. J'étais à Londres quand j'écrivis tout cela; et les Anglais qui voyaient mon manuscrit, me trouvaient bien modéré. Je comptais sortir de France pour jamais, quand je donnai la malheureuse permission, il y a deux ans, à Thiriot d'imprimer ces bagatelles. J'ai bien changé d'avis depuis ce temps-là; et malheureusement ces *Lettres* paraissent en France, lorsque j'ai le plus d'envie d'y rester.

Si je ne reviens point, madame, soyez sûre que vous serez à la tête des personnes que je regretterai. Si vous voyez M. le président Hénault, dites-lui bien, je vous prie, qu'il parle, et souvent, à mons Rouillé. Quand il ne serait point à portée de me rendre service, votre suffrage et le sien me suffiraient contre la fureur des dévots et contre les lettres de cachet. Si vous vouliez m'honorer de votre souvenir, écrivez-moi à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais; les lettres me seront rendues. Ayez la bonté de mettre une petite marque, comme deux *DD*, par exemple, afin que je reconnaisse vos lettres. Je ne devrais pas me méprendre au style, mais quelquefois on fait des quiproquo.

## 251. — A M. DE CIDEVILLE.

Le 1er juin.

La dernière lettre que je vous écrivis, mon cher ami, sur le compte de Jore, était fondée sur ceci.

Lorsqu'il me tomba entre les mains, il y a quelques années, des feuilles et des épreuves de cette édition supprimée dont il a été soupçonné, il y avait des fautes considérables dont je me souviens, et j'ai retrouvé ces

mêmes fautes dans les exemplaires qu'on a débités à Paris.

Y a-t-il une apparence plus forte, et n'étais-je pas bien en droit de le soupçonner? Cependant j'apprends qu'on ne le croit pas coupable, et qu'il est en liberté. J'apprends en même temps qu'il a eu avec moi un procédé bien contraire au mien. Dans le temps qu'il était en prison, je ne cessais d'écrire aux magistrats et aux ministres pour les assurer de son innocence; et lui, au contraire, a dit au lieutenant de police que c'était moi-même qui avais fait faire cette édition qu'on a débitée. Sur sa déposition, on a été tout renverser dans ma maison à Paris; on a saisi une petite armoire où étaient mes papiers et toute ma fortune; on l'a portée chez le lieutenant de police : elle s'est ouverte en chemin, et tout a été au pillage.

Je pardonne à Jore de tout mon cœur tout ce qu'il a pu dire, et ce qui m'a attiré cette cruelle visite. Je crois qu'étant bien persuadé, comme il l'était, que je n'avais nulle part à cette édition, il a prévu que la visite qu'on ferait chez moi, ne servirait qu'à ma justification; et c'est ce qui est arrivé.

Pour lui, s'il est vrai qu'il soit associé avec quelque personne des pays étrangers, et qu'ils aient en effet une édition de ce livre, laquelle n'ait point encore paru, je l'en félicite de tout mon cœur; car il est sûr que son édition sera la meilleure, et que tôt ou tard il trouvera bien le moyen de s'en defaire avec avantage.

On vient de saisir à Paris une presse à laquelle on travaillait à réimprimer cet ouvrage; cette presse était chez un particulier. Le libraire qui devait débiter cette édition nouvelle est connu, et, je crois, arrêté. Cette

découverte fera deux biens : elle servira, en premier lieu, à justifier Jore, et pourra même faire découvrir l'imprimeur de l'édition débitée dans Paris ; en second lieu, elle intimidera les autres libraires qui n'oseront pas se charger d'imprimer le livre : et alors s'il arrivait que Jore eût des exemplaires des pays étrangers ou autrement, il gagnerait considérablement ; ainsi, de façon ou d'autre, il ne peut se plaindre ; car s'il a une édition, il la débitera ; s'il n'en a point, il ne perd rien.

J'ai assuré qu'il n'en a point, et je l'assure encore tous les jours. C'est un principe dont il ne faut plus s'écarter. Dans les commencemens de l'orage, je lui écrivis des choses assez ambiguës : s'il m'avait fait un mot de réponse, il m'aurait rassuré, au lieu qu'il m'a laissé toujours dans l'inquiétude ; et j'ai été incertain de ce qu'il ferait et de ce que je devais faire. Sa grande faute est de ne m'avoir point écrit. Que lui coûtait-il de dire : « Je n'ai jamais vu ni connu cette édition, et « c'est ainsi que je parlerai toujours ? »

Heureusement il a tenu aux magistrats ce discours, dont il aurait d'abord dû m'instruire. Il n'y a donc plus à s'en dédire. Il n'a jamais eu la moindre part à aucune édition de ce livre : c'est ce que je crois et ce que je soutiens fermement ; mais cependant le ministère prétend qu'il faut que je lui remette cette prétendue édition, que j'avais, dit-on, fait faire par Jore. A cela je n'ai autre chose à répondre, sinon que je ne peux changer de langage, que je ne connais pas cette édition plus que Jore ; que je l'ai toujours dit et le dirai toujours. Il est bien vrai qu'il y a eu, pendant plus d'un an, des exemplaires imprimés des *Lettres philosophiques*, entre les mains de quelques particuliers de Paris ; mais ces exem-

planches étaient d'une édition faite en [illegible] de laquelle je ne suis pas le maître.

Je ne peux pas, pour contenter le ministère, trouver une édition qui n'existe point, et je peux encore moins me déshonorer en trahissant une édition que j'ai toujours assuré que je ne connaissais pas. Le résultat de tout ceci est, qu'il est absolument nécessaire que Jore m'instruise de tout ce qui s'est passé; que, de mon côté, je demeure convaincu qu'il n'a jamais pensé à faire une édition; que, du sien, il demeure tranquille; mais, surtout, que je sache ce qu'il a dit à M. Hérault, afin que je m'y conforme en cas de besoin.

*N. B.* J'apprends dans le moment que mes affaires vont très bien; que la découverte de cet imprimeur, qui fesait une nouvelle édition, a beaucoup servi à ma justification; que tous les incrédules de la ville et de la cour se sont déchaînés contre les dévots. *Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.* Écrivez-moi hardiment sous le couvert de l'abbé Moussinot, cloître Saint-Merri, à Paris.

## 252. — A M. DE FORMONT.

Ce 5 juin

J'ai reçu votre lettre, mon cher ami. Je ne vous parlerai pas, cette fois-ci, de philosophie; je ne vous dirai pas combien je me repens de n'avoir pas montré plus au long tous les faux raisonnemens et les suppositions plus fausses encore dont les *Pensées de Pascal* sont remplies. Je veux vous entretenir de ma situation présente au sujet de cette malheureuse édition qu'on m'a si indignement imputée.

Demoulin m'est venu trouver dans ma retraite, et

m'a confirmé qu'il croyait l'homme que vous savez, coupable de cette trahison. Il n'a jamais osé vous écrire, me disait-il; et il l'aurait fait, s'il n'avait craint de donner quelques armes contre lui. Par tous les discours qu'il m'a tenus, ajouta-t-il, je suis certain qu'il a fait cette édition dont il aura tiré peu d'exemplaires, et qui, n'étant pas tout-à-fait conforme à l'autre, devait servir à sa justification en cas de soupçon. Il voulait, par là, se mettre à l'abri de vos justes plaintes et de la sévérité du ministère. Il ne vous écrit point; il a même eu l'insolence de dire à M. Hérault, que c'était chez vous qu'était cette édition qu'on débite dans Paris; et c'est sur cette infâme calomnie d'un scélérat d'imprimeur, ingrat à toutes vos bontés, qu'on est venu visiter chez vous.

Voilà les discours que me tient Demoulin; et quand je songe que j'ai trouvé, dans les exemplaires qu'on vend à Paris, les mêmes fautes qui s'étaient glissées dans les premières feuilles imprimées autrefois, et depuis supprimées, je suis bien tenté d'être de l'avis de Demoulin.

D'un autre côté, j'apprends qu'un nommé René Josse fesait encore une édition de ce livre, laquelle a été découverte. Ce René Josse a été dénoncé à Demoulin par François Josse son parent. Ce François Josse a bien l'air d'avoir fait lui-même, de concert avec son cousin René, l'édition qui a fait tant de vacarme. Il y a grande apparence que ce François Josse, qui a eu entre les mains un des trois exemplaires que j'avais, et qui me l'a fait relier il y a deux mois et demi, en aura abusé, l'aura fait copier, et l'aura imprimé avec René; que, depuis, la jalousie qu'il aura eue de la deuxième édition de

René, l'aura porté à la dénoncer. Voilà ce que je conjecture; voilà ce que je vous prie de peser avec M. de Cideville. Vous pouvez, après cela, avoir la bonté d'en parler à Jore. S'il n'est pas coupable, il doit être charmé d'avoir cette ouverture pour se justifier. Mais coupable ou non, il doit m'écrire ou me faire instruire des démarches qu'il a faites: et, s'il ne le fait pas, je suis dans la ferme résolution de le dénoncer au garde des sceaux, et je le perdrai assurément. Il est trop horrible d'être sa victime et sa dupe, et d'avoir soutenu et attesté son innocence, lorsqu'il en use avec tant d'indignité. C'est une des choses qui ont ajouté un poids plus insupportable à mon malheur. Je vous demande en grâce d'en conférer avec votre ami, et de me mander tous deux votre sentiment. J'attends vos réponses avec une extrême impatience, et je vous embrasse tendrement.

## 253. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 juin.

Je reçois, mon cher et judicieux et très constant ami, trois lettres de vous à la fois, qui auraient dû me parvenir il y a près de trois semaines. D'abord je vais vous mettre au fait de ma situation avec Jore.

Dès le 3 mai, je fus averti que le livre paraissait, et qu'il y avait une lettre de cachet. Mes amis de Paris me mandèrent qu'ils croyaient que j'apaiserais tout, si je livrais l'édition que le garde des sceaux supposait entre mes mains. Je fis réponse que je n'avais point d'édition, et je me mis en retraite.

Je fus extrêmement surpris que Jore ne m'eût point écrit pour m'instruire de ce qui se passait. Il devait bien

s'attendre que la publication du livre, et son silence, le rendraient coupable dans mon esprit. Ne sachant s'il était libre ou à la Bastille, je lui écrivis ces propres paroles, par Demoulin : « S'il est vrai que vous ayez une « édition de ce livre (ce que je ne crois pas), ou si vous « en pouvez trouver une, portez-la chez M. Rouillé, et « je la payerai au prix qu'il taxera. »

C'était lui faire entendre que je ne l'accusais pas, et que je lui donnais un moyen de se sauver et de ne rien perdre, s'il était coupable. J'ai fait plus; quand je sus certainement qu'il était à la Bastille, j'écrivis à M. Rouillé et à M. Hérault les lettres les plus fortes par lesquelles je leur attestais l'innocence du prisonnier. Je ne sais pas quels indignes mensonges ont employé les interrogateurs, mais je sais que l'interrogé m'a chargé contre toute raison, contre la vérité, contre son honneur et contre son intérêt, en un mot, en vrai libraire. Vous en verrez la preuve dans la lettre ci-jointe que je vous prie de brûler; elle est d'un conseiller au parlement, ami de M. Hérault et de M. Rouillé.

Sur la déposition de ce misérable, M. Hérault assura le cardinal de Fleury et M. le garde des sceaux, que c'était moi-même qui étais l'auteur de l'édition débitée; et M. le cardinal écrivit, le 28 mai, à un de mes amis qui m'a renvoyé la lettre du cardinal.

Cependant madame d'Aiguillon et plusieurs autres personnes avaient parlé vivement en ma faveur au garde des sceaux; et ma liberté et la fin de mon affaire ne tenaient plus qu'à une lettre de désaveu que l'on exigeait de moi. Tout le monde m'en écrivit, mais toutes les lettres allèrent à un endroit où je n'étais pas. Je n'en reçus aucune dans la retraite où j'étais. Cette erreur

fut causée par Demoulin qui fait mes affaires, mais qui est un peu inattentif. Mon silence fit croire au garde des sceaux que je ne voulais pas plier; et son opiniâtreté se fâchant contre la mienne, il a fait rendre ce bel arrêt qui déshonore la grand'chambre, et qui ne rend pas les *Lettres philosophiques* plus mauvaises. Cependant j'étais prêt à obéir à M. le garde des sceaux, et il n'en savait rien.

Que conclure de tout ceci, et que faire? Premièrement, je conclus qu'il y a des événemens dans la vie qu'il faut souffrir sans murmure, comme la fièvre; que la publication de ces *Lettres* est une infidélité cruelle qu'on m'a faite, sans que j'en sache précisément l'auteur; que le grand tort de Jore est de ne m'avoir point écrit, de ne m'avoir point informé de ses démarches, et surtout de m'avoir accusé si lâchement et avec si peu de bon sens. Vous lui ferez entendre raison quand vous le verrez, et vous saurez de lui ses malheurs et ses fautes.

Je joins ici la copie d'une lettre à un de mes amis [1], au lieu de vous envoyer de nouvelles réflexions. Je viens de recevoir une lettre de notre ami Formont. J'allais lui répondre; mais voici des nouvelles si affreuses qui me viennent, touchant M. de Richelieu, que la plume me tombe des mains [2]. Je mourrais de douleur si elles étaient vraies. Mon Dieu! quel funeste mariage j'aurais fait!

Adieu, mon tendre ami; mes complimens à tous nos amis.

[1] M. de La Condamine.

[2] Plusieurs des princes de la maison de Lorraine avaient été mécontens de ce mariage; l'un d'eux (le prince de Lixen) le fit sentir durement à M. de Richelieu, au camp de Philipsbourg; ils se battirent sur le revers de la tranchée, et M. de Lixen fut tué.

## 254. — A M. DE LA CONDAMINE.

Le 22 juin.

*Si la grand'chambre était composée, monsieur, d'excellens philosophes, je serais très fâché d'y avoir été condamné; mais je crois que ces vénérables magistrats n'entendent que très médiocrement Newton et Locke. Ils n'en sont pas moins respectables pour moi, quoiqu'ils aient donné autrefois un arrêt en faveur de la physique d'Aristote, qu'ils aient défendu de donner l'émétique, etc.; leur intention est toujours très bonne. Ils croyaient que l'émétique était un poison; mais depuis que plusieurs conseillers de la grand'chambre furent guéris par l'émétique, ils changèrent d'avis, sans pourtant réformer leur jugement; de sorte qu'encore aujourd'hui l'émétique demeure proscrit par un arrêt, et que M. Silva ne laisse pas d'en ordonner à messieurs, quand ils sont tombés en apoplexie. Il pourrait peut-être arriver à peu près la même chose à mon livre; peut-être quelque conseiller pensant lira les *Lettres philosophiques* avec plaisir, quoiqu'elles soient proscrites par arrêt. Je les ai relues hier avec attention, pour voir ce qui a pu choquer si vivement les idées reçues. Je crois que la manière plaisante dont certaines choses y sont tournées, aura fait généralement penser qu'un homme qui traite si gaîment les quakers et les anglicans, ne peut faire son salut *cum timore et tremore*, et est un très mauvais chrétien. Ce sont les termes et non les choses qui révoltent l'esprit humain. Si M. Newton ne s'était pas servi du mot d'*attraction* dans son admirable philosophie, toute notre Académie aurait ouvert les yeux à la lumière; mais il a eu le malheur

de se servir à Londres d'un mot auquel on avait attaché une idée ridicule à Paris; et sur cela seul, on lui a fait ici son procès avec une témérité qui fera un jour peu d'honneur à ses ennemis.

S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, j'ose dire qu'on a jugé mes idées sur des mots. Si je n'avais pas égayé la matière, personne n'eût été scandalisé; mais aussi personne ne m'aurait lu.

On a cru qu'un Français qui plaisantait les quakers, qui prenait le parti de Locke, et qui trouvait de mauvais raisonnemens dans Pascal, était un athée. Remarquez, je vous prie, si l'existence d'un Dieu, dont je suis réellement très convaincu, n'est pas clairement admise dans tout mon livre. Cependant les hommes, qui abusent toujours des mots, appelleront également athée celui qui niera un Dieu, et celui qui disputera sur la nécessité du péché originel. Les esprits ainsi prévenus ont crié contre les *Lettres sur Locke et sur Pascal.*

Ma Lettre sur Locke se réduit uniquement à ceci : La raison humaine ne saurait démontrer qu'il soit impossible à Dieu d'ajouter la pensée à la matière. Cette proposition est, je crois, aussi vraie que celle-ci : Les triangles qui ont même base et même hauteur sont égaux.

A l'égard de Pascal, le grand point de la question roule visiblement sur ceci, savoir, si la raison humaine suffit pour prouver deux natures dans l'homme. Je sais que Platon a eu cette idée, et qu'elle est très ingénieuse; mais il s'en faut bien qu'elle soit philosophique. Je crois le péché originel quand la religion me l'a révélé; mais je ne crois point les androgynes quand Pla-

ton a parlé. Les misères de la vie, philosophiquement parlant, ne prouvent pas plus la chute de l'homme, que les misères d'un cheval de fiacre ne prouvent que les chevaux étaient tous autrefois gros et gras, et ne recevaient jamais de coups de fouet; et que, depuis que l'un d'eux s'avisa de manger de l'avoine, tous ses descendans furent condamnés à traîner des fiacres. Si la sainte Écriture me disait ce dernier fait, je le croirais; mais il faudrait du moins m'avouer que j'aurais eu besoin de la sainte Écriture pour le croire, et que ma raison ne suffisait pas.

Qu'ai-je donc fait autre chose que de mettre la sainte Écriture au-dessus de la raison? Je défie, encore une fois, qu'on me montre une proposition répréhensible dans mes réponses à Pascal. Je vous prie de conférer sur cela avec vos amis, et de vouloir bien me mander si je m'aveugle.

Vous verrez bientôt madame du Châtelet. L'amitié dont elle m'honore ne s'est point démentie dans cette occasion. Son esprit est digne de vous et de M. de Maupertuis, et son cœur est digne de son esprit. Elle rend de bons offices à ses amis, avec la même vivacité qu'elle a appris les langues et la géométrie : et quand elle a rendu tous les services imaginables, elle croit n'avoir rien fait; comme avec son esprit et ses lumières elle croit ne savoir rien, et ignore si elle a de l'esprit. Soyez-lui bien attachés, vous et M. de Maupertuis, et soyons toute notre vie ses admirateurs et ses amis. La cour n'est pas trop digne d'elle; il lui faut des courtisans qui pensent comme vous. Je vous prie de lui dire à quel point je suis touché de ses bontés. Il y a quelque temps que je ne lui ai écrit et que je n'ai reçu de ses nouvelles;

mais je n'en suis pas moins pénétré d'attachement et de reconnaissance.

Embrassez pour moi, je vous prie, l'électrique M. Dufay; et si vous embrassiez ma petite sœur, feriez-vous si mal? Mandez-moi, je vous prie, comment elle se porte. Mille respects à madame Dufay et à ces dames.

Vous m'aviez parlé d'une lettre de Stamboul, etc.

## 255. — A M. DE FORMONT.

Ce 27......

Si ceux qui me font l'honneur de me persécuter ont eu envie de me donner les mortifications les plus sensibles, ils ne pouvaient mieux faire, mon cher et aimable ami, que de me retenir loin de Paris dans le temps que vous y êtes. Je vous prie de ne point parler du voyage qu'a fait ma désolée muse tragique chez les Américains. C'est un nouveau projet dont Linant vit la première ébauche, et sur quoi je voudrais bien qu'il me gardât le secret.

A l'égard du nom de poëme épique que vous donnez à des fantaisies [1] qui m'ont occupé dans ma solitude, c'est leur faire beaucoup trop d'honneur.

> * *Cui sit mens grandior atque os*
> *Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.*
> (Hor. L. I, Sat. IV.)

C'est plutôt dans le goût de l'Arioste que dans celui du Tasse que j'ai travaillé. J'ai voulu voir ce que produirait mon imagination lorsque je lui donnerais un essor libre, et que la crainte du petit esprit de critique qui règne en France ne me retiendrait pas. Je suis hon-

[1] *La Pucelle.*

* *Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os.*

teux d'avoir tant avancé un ouvrage si frivole, et qui n'est point fait pour voir le jour; mais après tout, on peut encore plus mal employer son temps. Je veux que cet ouvrage serve quelquefois à divertir mes amis, mais je ne veux pas que mes ennemis puissent jamais en avoir la moindre connaissance. Au mot d'*ennemis*, je ne peux m'empêcher de faire une réflexion bien triste; *c'est que leur haine, dont je n'ai jamais connu la cause*, est la seule récompense que j'aie eue pour avoir cultivé les lettres pendant vingt années. Voilà tout ce que l'on gagne dans ce métier aimable et dangereux, une réputation chimérique et des persécutions réelles. On est envié comme si on était puissant et heureux; et dans le même temps, on est accablé sans ressource. La profession des lettres, si brillante, et même si libre sous Louis XIV, le plus despotique de nos rois, est devenue un métier d'intrigues et de servitude. Il n'y a point de bassesse qu'on ne fasse pour obtenir je ne sais quelles places, ou au sceau, ou dans des académies; et l'esprit de petitesse et de minutie est venu au point que l'on ne peut plus imprimer que des livres insipides. Les bons auteurs du siècle de Louis XIV n'obtiendraient pas de privilége. Boileau et La Bruyère ne seraient que persécutés. Il faut donc vivre pour soi et pour ses amis, et se bien donner de garde de penser tout haut, ou bien aller penser en Angleterre ou en Hollande.

J'ai relu M. Locke depuis que je ne vous ai vu. Si cet homme-là avait eu le malheur d'être en France, nous n'aurions peut-être pas ce chef d'œuvre de raison et de sagesse. C'est bien dommage qu'il n'ait pas encore pris plus de liberté, et que sa modération ait étranglé des vérités qui ne demandaient qu'à sortir de sa plume. J'ai

osé m'amuser à travailler après lui. J'ai voulu me rendre compte à moi-même de mon existence [1], et voir si je pouvais me faire quelques principes certains. Il serait bien doux, mon cher Formont, de marcher dans ces terres inconnues avec un aussi bon guide que vous, et de se délasser de ces recherches avec des poëmes dans le goût de l'Arioste : car, malheur à la raison si elle ne badine quelquefois avec l'imagination ! Il y a une dame à Paris, qui se nomme Émilie, et qui, en imagination et en raison, l'emporte sur bien des gens qui se piquent de l'une et de l'autre. Elle entend Locke bien mieux que moi. Je voudrais bien que vous rencontrassiez cette philosophe ; elle mérite que vous l'alliez chercher.

Je vous envoie une bonne leçon de l'*Épître à Émilie*. Mandez-moi, je vous prie, si vous avez rencontré Moncrif, et pourquoi il s'est brouillé avec son prince. Adieu ; je vous aime pour la vie.

## 256. — A M^me LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Au camp de Philipsbourg.

J'ai eu l'honneur, madame, de rendre les lettres dont j'étais chargé. Je n'ai pu avoir encore celui de voir M. de Champbonin, parce que messieurs les dragons sont à la droite, à deux lieues de l'infanterie où je suis. Il y a apparence que le prince Eugène va occuper les Français à tout autre chose qu'à écrire des lettres dans leurs tentes. Les armées sont en présence ; on s'attend à tout moment à une bataille sanglante. Les Français se trouvent entre Philipsbourg, le Rhin et les Allemands. Les troupes marquent une grande ardeur ; elle est éton-

[1] Voyez le *Traité de Métaphysique*, tome 1er de la *Philosophie*.

nante; on jure qu'on battra le prince Eugène; on n le craint pas; mais à bon compte on se retranche jus qu'aux dents; on a des lignes, un fossé, des puits, et u avant-fossé; c'est une invention nouvelle qui paraît for jolie, et très propre à faire casser le cou à des gens qu viennent attaquer des lignes. Toutes les apparences son que le prince Eugène viendra se présenter au passag des puits et des fossés, vers les quatre heures du matin demain vendredi, jour de la Vierge. On dit qu'il est for dévot à Marie, et qu'elle pourra bien le favoriser contr M. d'Asfeld, qui est janséniste; vous savez, madame que vous autres jansénistes êtes soupçonnés de n'avoi pas assez de dévotion pour la Vierge; vous vous ête moqués de la congrégation des jésuites, et du *Paradi ouvert à Philagie par cent et une dévotions à la mèr de Dieu.* Nous verrons demain pour qui se déclarera l victoire. En attendant, on se canonne à force; les ligne de notre camp sont bordées de quatre-vingts pièces de canon, qui commencent à jouer. Hier on acheva d'em porter un certain ouvrage à corne, dont M. de Belle Isle avait déjà gagné la moitié; douze officiers aux garde ont été blessés à ce maudit ouvrage. Voilà, madame, l folie humaine dans toute sa gloire et dans toute so horreur. Je compte quitter incessamment le séjour de bombes et des boulets, pour aller profiter des bonté dont vous m'honorez. Il me semble que je me sens mill fois plus de goût pour la vertu depuis que je vous a fait ma cour.

## 257. — A M. DE FORMONT.

Ce 24 juillet.

Ah, que j'aime votre leçon !
Ah, qu'il est doux d'en faire usage,
Pâmé dans les bras de Manon,
Ou folâtrant avec un page;
De passer les jours doucement
A se contenter, à se plaire,
Plutôt que d'aller hautement
Choquer les erreurs du vulgaire !

Je n'irai pas plus loin, car voilà, mon cher ami, la trentième lettre que j'écris aujourd'hui. Je suis excédé des fatigues d'un voyage et de celle d'écrire. Je sens pourtant que mes forces reviennent avec vous. Votre lettre est datée d'un mercredi à Canteleu; mais comme il y a un mois que je mène une vie errante, je ne sais si ce mercredi était en juin ou en juillet. Votre ami, dont la dernière lettre est du 27 juin, ne me parle point de la brûlure du ballot. Il faut apparemment que ce grand exemple de justice n'ait été fait que depuis peu.

*Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in ignem.*

Toute la terre me persécute. Il n'y a pas jusqu'au petit marquis, c'est le petit Lezeau que je veux dire, qui se mêle de vouloir que j'aille à la messe, en cas que je vienne passer quelque temps dans les terres de ce seigneur. Mon cher Formont, j'aimerais mieux entendre vêpres et la grand'messe avec vous, que d'entendre seulement un évangile chez lui. Je serais charmé de pouvoir aller dans quelque temps à Canteleu; mais la chose me paraît bien difficile. Me voici bientôt excommunié dans toutes les paroisses, et brûlé dans tous les parlemens. Cela est beau, j'en conviens, mais cette gloire est un peu embarrassante; je vous avoue que,

*Nec vixit malè qui natus, moriensque fefellit.* (Hor. L. 1, Ep. 17.)
Et *benè qui latuit, benè vixit.* (Ovid. *Trist.* III, El. 4.)

Mais que voulez-vous que fasse un pauvre homme, quand on débite des livres sous son nom, qu'on l'excommunie, et qu'on le brûle malgré qu'il en ait? Adieu, mon cher Formont; je vous aime tendrement pour toute ma vie.

## 258. — AU MÊME.

Depuis que nous ne nous sommes écrit, mon cher Formont, j'aurais eu le temps de faire une tragédie et un poëme épique: aussi ai-je fait, au moins en partie, et quelque jour vous entendrez parler de tout cela. Mais que fait à présent votre muse aimable et paresseuse? Êtes-vous à Rouen ou à Canteleu? On dit que notre ami Cideville est à Paris; mandez-moi donc l'endroit où il demeure, afin que je lui écrive. Est-il possible que je ne me trouve point à Paris pendant le seul voyage qu'il y a fait! Que sont devenus nos anciens projets de philosopher un jour ensemble dans cette grande ville si peu philosophe? Quand est-ce donc que nous pourrons dire ensemble avec liberté, qu'il n'est pas sûr que la matière soit nécessairement privée de pensée, qu'il n'y a pas d'apparence que la lumière, pour éclairer la terre, ait été faite avant le soleil, et autres hardiesses semblables, pour lesquelles certains fous se sont fait brûler autrefois par certains sots?

Faites-moi l'amitié, je vous prie, de me mander ce qu'est devenu Jore. Sa famille est-elle encore à Rouen? Ce misérable Jore en a usé bien indignement avec moi, et bien imprudemment avec lui-même. Cependant je crois que je serai à portée incessamment de lui rendre

service, et je le ferai avec zèle, quelques sujets que j'aie de me plaindre de lui.

Je suis bien étonné de n'avoir reçu aucune lettre de M. Linant, depuis qu'il a quitté le petit ermitage dont l'ermite était proscrit. Il me semble que c'est pousser la paresse bien loin que de ne pas daigner, en trois mois, écrire un mot à quelqu'un à qui il devait un peu de souvenir. Mais je lui pardonne, si jamais il fait quelque bon ouvrage. Écrivez-moi, mon cher Formont; ne soyez pas si paresseux que le gros Linant. Mandez-moi où est notre cher Cideville; adressez votre lettre sous le couvert de Demoulin, à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais. Adieu; vous savez que je vous suis attaché pour toute ma vie.

## 259. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 24 juillet.

Je reviens à mon gîte après avoir erré pendant un mois. Cette vie vagabonde m'a empêché, mon cher ami, de recevoir plus tôt les lettres qui m'étaient adressées depuis long-temps. J'en reçois trente à la fois; mais les vôtres me sont toujours les plus précieuses. J'y vois toujours le cœur le plus tendre avec l'esprit le plus juste et le plus fin.

Vous ne pouvez blâmer le petit voyage que j'ai fait à l'armée. Pourriez-vous condamner ce que le cœur fait faire? Tout mon chagrin est de n'en avoir pas fait autant que vous [1]. Vous savez que depuis long-temps tous mes désirs et toutes mes espérances sont de passer avec vous quelques jours dans les douceurs de l'amitié, et dans une jouissance entière des belles-lettres que nous

[1] M. de Cideville venait de faire un voyage à Paris.

aimons tous deux également; de vous montrer mes ouvrages nouveaux, de les corriger sous vos yeux, de rassembler toutes ces petites pièces fugitives dont j'ai de quoi vous faire un petit recueil; enfin, de vous parler et de vous entendre. Je ne haïrais pas de passer quelques semaines à Canteleu, si on pouvait n'y voir que vos amis, et n'y être point décelé par les domestiques.

J'irais même chez le marquis, malgré les conditions dures qu'il m'impose. Quel barbare que monsieur le marquis! Il ne veut point laisser aux gens liberté de conscience.

Je ne connais point ce petit libelle que quelque honnête dévot et quelque bon citoyen aura pieusement fait contre moi; mais je crains plus les lettres de cachet que tous les ouvrages qu'on peut faire contre les *Lettres philosophiques*.

Parmi les lettres qui m'ont été renvoyées de Strasbourg, j'en vois une de M. de Formont, dans laquelle il me mande que votre parlement s'est signalé aussi; mais il ne me mande point qu'on ait rendu un arrêt contre ceux qui ont vu et corrigé l'édition. Je plains bien ces pauvres gens qui ont part à la brûlure : si ce saint zèle continue, cela va faire le tour du royaume, et on sera brûlé douze fois; cela est assez honorable, entre nous; mais il faut avoir de la modestie.

Pour Jore, je le crois en cendres. Je n'entends point parler de lui. A l'égard de la copie de la lettre que je vous envoyai il y a un mois, c'était uniquement pour vous amuser, vous et deux ou trois honnêtes gens; avez-vous pu penser un moment que ces augustes mystères soient faits pour les profanes? *Odi profanum vulgus, et arceo*. (Hor. L. III, Od. I.)

Mille tendres complimens à tous nos amis. Adieu; je vous embrasse mille fois; adieu, mon cher ami.

## 260. — A M. DE MONCRIF.

Je suis très flatté, je vous assure, mon cher monsieur, de recevoir quelques-uns de vos ordres; mais je crains bien de ne pouvoir les exécuter. M. Falkener [1], mon ami, n'est point à Alexandrie, mais à Constantinople, dont il doit partir incessamment. Il est vrai qu'il a du goût pour l'antiquaille, mais ce n'est ni pour alun, borax, terre sigillée ou plante marine. Son goût se renferme dans les médailles grecques et dans les vieux auteurs; de sorte qu'excepté les draps et les soies, auxquels il s'entend parfaitement bien, je ne lui connais d'autre intelligence que celle d'Horace et de Virgile, et des vieilles monnaies du temps d'Alexandre. Cependant, monsieur, s'il lui tombe entre les mains quelque coquille de colimaçon turc, quelques morceaux de soufre du lac de Sodôme, quelque araignée ou crapaud volant du Levant, ou autres utilités semblables, sans omettre de vieux morceaux de marbre ou de terre, je vais le prier de les apporter avec lui à Paris, où je compte le voir à son retour de Constantinople. Il se fera un plaisir de vous les apporter lui-même. Je lui enverrai donc dès demain votre mémoire. Si j'avais une copie de *Tithon et l'Aurore*, je l'y joindrais, bien sûr qu'il s'empresserait plus pour l'auteur de cet aimable ouvrage, que pour tous les princes du monde; car il est homme d'esprit et Anglais.

Je suis de tout mon cœur, monsieur, avec la plus sincère estime, etc.

[1] Négociant anglais à qui Voltaire a dédié *Zaïre*. Il avait été nommé ambassadeur à Constantinople.

## 261. — A M. L'ABBÉ DE SADE.

Ainsi donc vous quittez Paris,
Les belles et les beaux esprits,
Vos études, vos espérances,
Pour aller dans le doux pays
Des *agnus* et des indulgences.

Au portrait que vous faites des hommes et des femmes du petit comtat de Papimanie,

Je vois que le grand Dassouci
Eût aujourd'hui mal réussi :
Car, hélas! qu'aurait-il pu faire,
Avec son luth et ses chansons
Auprès de vos vilains gitons
Et des déesses de Cythère?
Le pauvre homme alors confondu
Eût quitté le rond pour l'ovale,
Et se fût à la fin rendu
Hérétique en terre papale.

Pour moi, monsieur, je ne crains point d'être brûlé dans les terres du saint-père, comme vous voulez me le faire appréhender. Je ferais même hardiment le voyage de Rome, persuadé qu'avec beaucoup de louis d'or et nulle dévotion je serais très bien reçu.

Nous ne sommes plus dans les temps
D'une ignorante barbarie,
Où l'on fesait brûler les gens
Pour un peu de philosophie.

## 262. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

J'avais, ô adorable ami! entièrement abandonné mon héros à mâchoire d'âne, sur le peu de cas que vous faites de cet Hercule grossier, et du bizarre poëme qui porte son nom. Mais Rameau crie, Rameau dit que je

lui coupe la gorge, que je le traite en Philistin; que si l'abbé Pellegrin avait fait un *Samson* pour lui, il n'en démordrait pas; il veut qu'on le joue; il me demande un prologue. Vous me paraissez vous-même un peu raccommodé avec mon samsonet. Allons donc, je vais faire le petit Pellegrin, et mettre l'Éternel sur le théâtre de l'Opéra, et nous aurons de beaux psaumes pour ariettes. On m'a condamné comme fort mauvais chrétien cet été. Je vais être un dévot feseur d'opéra cet hiver; mais j'ai bien peur que ce ne soit une pénitence publique. Excommunié, brûlé et sifflé, n'en est-ce point trop pour une année? J'ai envie de faire de cela un petit prologue. Je voudrais bien chanter, en un fade prologue, nos césars à quatre sous par jour, et la bataille de Parme, et cette formidable place de Philipsbourg; mais cette cacade de Dantzick retient mon enthousiasme. Il me semble que je ferais un beau prologue à Pétersbourg. La czarine n'est point dévote, et elle donne des royaumes. Nous ferions un beau chœur du quatrain de La Condamine.

Voici une petite épître que je vous supplie de rendre à madame de Bolingbroke. On dit qu'elle a engagé Matignon le sournois à parler au garde des sceaux. Ce garde des sceaux donne eau bénite de cour; un excommunié en a toujours besoin. Mais, s'il vous plaît, quel si grand mal trouveriez-vous si on allait dans un faubourg passer huit jours sans paraître? on y souperait avec vous, on serait caché comme un trésor, et on décamperait de son trou à la première alarme. On a des affaires, après tout; il faut y mettre ordre, et ne pas s'exposer à voir tout d'un coup sa petite fortune au diable. Mais cela n'est rien; le cœur me conduit, et

mon cœur n'entend point raison. Écrivez-moi, de grâce, vos petites réflexions sur ce. Avez-vous eu la bonté de dire quelque chose pour moi au porteur de drapeaux? Avez-vous dit à M. Pont-de-Vesle combien je lui suis attaché? Voyez-vous quelquefois madame du Châtelet? Écrivez-moi, mon cher ami; je suis enchanté de vos bontés; mais ne mettez mon nom ni sur ni dans votre lettre. Votre écriture ressemble, comme deux gouttes d'eau, à celle d'un homme qui m'écrit quelquefois. Signez un *D* ou un *F*. Adieu; je vous aime comme on aime sa maîtresse.

## 263. — A M^ME DE CHAMPBONIN.

De Cirey.

FESONS ici trois tentes. Que madame de Champbonin vienne dans le *dépenaillement* de Cirey, et que Voltaire ait le bonheur de vous y voir. Est-il possible qu'il faille absolument trois lits, parce qu'on est trois personnes? Madame du Châtelet compte aller dans trois jours à La Neuville; mais savez-vous bien ce que vous devriez faire? Il serait charmant que vous vinssiez incessamment dîner à Cirey. Vous vous en retourneriez le même jour si vous vouliez, et même on vous prêterait des chevaux pour courir plus vite. Vous verriez cette madame du Châtelet que vous aimez. Vous verriez son établissement. Nous passerions sept ou huit heures ensemble; et puis dès qu'il y aurait des rideaux dans la maison, pour le coup on irait vous enlever. Elle a, entre autres, un petit phaéton léger comme une plume, traîné par des chevaux gros comme des éléphans. C'est ici le pays des contrastes; mais je suis réuni avec la maî-

tresse de la maison dans l'attachement que j'aurai toujours pour vous.

## 264. — A M^ME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Eh bien! madame, il me semble qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue. Madame du Châtelet comptait bien aller vous voir dès qu'elle serait débarquée à Cirey; mais elle est devenue architecte et jardinière. Elle fait mettre des fenêtres où j'avais mis des portes. Elle change les escaliers en cheminées, et les cheminées en escaliers. Elle fait planter des tilleuls où j'avais proposé des ormes; et si j'avais planté un potager, elle en ferait un parterre. De plus, elle fait l'ouvrage des fées dans sa maison. Elle change des guenilles en tapisseries; elle trouve le secret de meubler Cirey avec rien. Ces occupations la retiennent encore pour quelques jours. Je me flatte que j'aurai l'honneur de lui servir bientôt d'écuyer jusqu'à La Neuville, après avoir été ici son garçon jardinier. Elle me charge de vous assurer, et madame de Champbonin, de l'envie extrême qu'elle a de vous revoir. Ne doutez pas non plus de mon impatience.

## 265. — A LA MÊME.

Cela est plaisant, madame! l'écriture de madame de Champbonin paraît ressembler si fort à la vôtre, que quelquefois je m'y méprends. Vous avez d'autres ressemblances, et je me flatte surtout que vous avez celle de m'honorer d'un peu de bonté. Si je n'étais pas occupé ici à ruiner infailliblement madame du Châtelet, vous croyez bien que j'aurais l'honneur de vous voir. Je suis excédé de détails; je crains si fort de faire de mauvais

marchés, je suis si las de piquer des ouvriers, que j'ai demandé un homme qui vînt m'aider. Je l'attends dans le mois de janvier; et dès que mon coadjuteur sera venu, j'irai, madame, vous redemander ces jours heureux et paisibles que j'ai déjà goûtés dans votre aimable maison... Vous savez qu'on parle d'un congrès; mais les parties ne sont point encore assez lasses de plaider pour songer à s'accommoder. M. de Coigny s'est démis du commandement en Italie, et je crois que la cour ne serait pas fâchée que M. de Broglie en fît autant. Mais avant d'accepter la démission de M. de Coigny, on a proposé à M. le Duc de commander l'armée, afin d'avoir quelqu'un qui, par la prééminence de son rang, étouffât les jalousies du commandement. M. le Duc a refusé. On pense d'y envoyer M. le comte de Clermont. Sur cette nouvelle, M. le comte de Charolais a écrit à M. de Chauvelin : « Monsieur, on dit que vous êtes réduit à la « dure nécessité de choisir un prince du sang pour com« mander les armées; je vous prie de vous souvenir que « je suis l'aîné de mon frère l'abbé. » On commence à trouver la levée du dixième bien rude, et à n'avoir plus tant d'ardeur pour une guerre où il n'y a peut-être rien à gagner pour la France. On s'en dégoûte aussitôt qu'on en est entêté. Je suis persuadé qu'au moindre échec le ministère sera bien embarrassé.

## 266. — A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 30 septembre.

Vous attendez apparemment, messieurs du Rhin, que l'Italie soit nettoyée d'Allemands, pour que vous fassiez enfin quelque beau mouvement de guerre, ou peut-être pour que vous publiiez la paix à la tête de vos

armées. Le pacifique philosophe dont vous vous moquez est cependant entre ces montagnes, fesant pénitence comme don Quichotte, et attendant sa Dulcinée. J'ai appris, dans ma solitude, que madame de Richelieu devient tous les jours une grande philosophe, et qu'elle a berné et confondu publiquement un ignorant prédicateur de jésuite, qui s'est avisé de disputer contre elle sur l'attraction et sur le vide. Vous allez de votre côté devenir un grand astronome, quand vous aurez le gnomon universel que Varinge a promis de faire pour la somme de 350 livres. Vous pouvez écrire à votre savante épouse de presser ledit Varinge qui doit travailler à cet ouvrage incessamment, et le livrer au mois d'octobre. Croyez, monsieur le duc, que mon respect pour la physique et pour l'astronomie ne m'ôte rien de mon goût pour l'histoire. Je trouve que vous faites à merveille de l'aimer. Il me semble que c'est une science nécessaire pour les seigneurs de votre sorte, et qu'elle est bien plus de ressource dans la société, plus amusante et bien moins fatigante que toutes les sciences abstraites. Il y a dans l'histoire, comme dans la physique, certains faits généraux très certains; et pour les petits détails, les motifs secrets, etc., ils sont aussi difficiles à deviner que les ressorts cachés de la nature. Ainsi, il y a partout également d'incertitude et de clarté. D'ailleurs, ceux qui, comme vous, aiment les anecdotes en histoire, sont assez comme ceux qui aiment les expériences particulières en physique. Voilà tout ce que j'ai de mieux à vous dire en faveur de l'histoire que vous aimez, et que madame du Châtelet méprise un peu trop. Elle traite Tacite comme une bégueule qui dit des nouvelles de son quartier. Ne viendrez-vous pas

disputer un peu contre elle quelque jour à Cirey ? Je vais vite vous faire bâtir un appartement. Je crois que vous reviendrez des bords du Rhin,

Un peu las de votre campagne,
Très affamé de jeunes.....
Et pour des... fermes et ronds
Oubliant toute l'Allemagne.
Vous m'avoûrez pour le certain
Que votre bonté passagère
Se saisira de la première
Honnête bégueule, ou catin,
Sage ou folle, facile ou fière,
Qui vous tombera sous la main.
Mais s'il vous peut rester encore
Quelque pitié pour le prochain,
Épargnez dans votre chemin
La beauté que mon cœur adore.

## 267. — A M. BERGER.

A Cirey, le.....

J'apprends avec beaucoup de plaisir que M. de Crébillon est sorti du vilain séjour où on l'avait fourré *. Il a donc vu

Cet horrible château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence. (*Henr.*)

Le roi le nourrissait et lui donnait le logement. Je voudrais qu'il se contentât de lui donner la pension. J'admire la facilité avec laquelle on dépense 12 à 1500 livres par an pour tenir un homme en prison, et combien il est difficile d'obtenir une pension de 100 écus. Si vous voyez le grand enfant de Crébillon, je vous prie, monsieur, de lui faire mille complimens pour moi, et de l'engager à m'écrire.

* Crébillon fils fut mis à la Bastille pour le roman de *Tanzaï et Néadarné*.

S'il faut se réjouir avec l'auteur de l'*Histoire japonaise*, il faut s'affliger avec l'auteur de *Tithon et l'Aurore*. Si je savais où le prendre, je lui écrirais pour lui faire mon compliment de condoléance de n'être plus avec un prince, et pour le féliciter d'avoir retrouvé sa liberté.

Vous voyez sans doute M. Rameau. Je vous prie de l'assurer qu'il n'a point d'ami ni d'admirateur plus zélé que moi, et que si dans ma solitude et dans ma vie philosophique je retrouve quelque étincelle de génie, ce sera pour le mettre avec le sien.

Quand vous n'aurez rien à faire de mieux, et que vous voudrez bien continuer à me donner de vos nouvelles, vous me ferez un extrême plaisir : quand on n'a pas le plaisir de vous voir, rien ne peut consoler que vos lettres.

Est-il vrai que le comte de Charolais ait écrit la lettre dont on a parlé? est-il vrai que l'auteur de *Tithon* ait été disgracié pour avoir vieilli en un jour de quelques années auprès de la Camargo? est-il vrai que l'abbé Houtteville ait fait une longue harangue, et le duc de Villars un compliment fort joli? est-il vrai que vous ayez toujours de l'amitié pour moi?

## 268. — A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

Monsieur, la fille d'un de vos meilleurs amis, beaucoup plus aimable encore que son père, a été également touchée de votre souvenir et de la manière dont vous l'exprimez. Elle a cru d'abord que l'Épître était de monsieur votre fils, au feu brillant qui règne dans vos vers; mais sachant que votre imagination a toujours la grâce et la vigueur de la jeunesse, elle a bien vu que l'ou-

vrage est de vous. Quoique vous m'ayez adressé la lettre, monsieur, je sens que ce n'était qu'un fidéicommis pour madame du Châtelet.

*Je ne suis rien qu'un prête-nom;*
Votre Épître a paru si belle
Et si neuve, et d'un si bon ton,
Que sans doute elle était pour elle.

Je ne sais pas comment vous pouvez vous défier de votre raison, quand vous la faites parler d'une manière si charmante.

Si d'Horace le doux langage,
Et la prose de Cicéron,
La vérité, le badinage;
Si tout cela n'est pas raison,
Apprenez-nous quel autre nom
Il faut qu'on donne à votre ouvrage.
Cette raison, je l'avoûrai,
N'est pas le don le plus sacré
Que l'homme reçut en partage :
Il en est un autre à mon gré,
Au-dessus de l'esprit du sage,
Un don plus beau, plus précieux,
Par qui la raison embellie
Plaît en tout temps comme en tous lieux.
Quel est ce don? C'est le génie.

On a vu ce génie heureux
Vous inspirer dès votre enfance.
En vain de l'âge qui s'avance
La main vient blanchir vos cheveux;
Votre esprit ferme et vigoureux
Ne connaît point la décadence.
Vous n'êtes point tel que Rousseau
Dont l'ennuyeuse hypocrisie
Change son or en oripeau,
Et ses chansons en homélie.
Vos vers sont dignes des premiers
Que votre beau printemps fit naître;
Vous fûtes, vous serez mon maître.
Vivez, rimez; puissiez-vous être
Immortel comme vos lauriers!

Voilà, monsieur, une partie des choses que je pense de vous. Je respecterai, j'aimerai en vous toute ma vie le véritable philosophe, qui a quitté la cour depuis longtemps, qui vit pour soi, pour sa famille et pour ses amis; l'homme de lettres et de génie qui n'est point de l'Académie, qui aime les arts pour eux-mêmes, qui a toujours écouté ses goûts et jamais la vanité; l'ami dont la société est toujours égale, qui n'exige rien et qu'on retrouve toujours. Malgré mon éloignement, malgré mon silence, comptez, monsieur, que je suis tendrement attaché à toute votre famille, et que si jamais je quittais l'heureuse solitude que j'habite pour le tumulte de Paris, je ne pourrais m'en consoler qu'en venant chercher la solitude auprès de vous.

Recevez, monsieur, aussi-bien que madame d'Ussé et monsieur votre fils, les assurances de mon tendre et respectueux dévouement.

## 269. — A Mme LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

De Cirey.

Je suis pénétré, madame, de vos bontés. Ce pays-ci, qui n'était d'abord pour moi qu'un asile, est devenu, grâce à vous, un séjour délicieux que je voudrais habiter toute ma vie. Il me semble que ma patrie doit être où vous habitez. Paris est partout où vous êtes. Je prends la liberté de vous envoyer une hure de sanglier. Ce monsieur vient d'être assassiné tout à l'heure pour me donner occasion de vous faire ma cour. Je vous fesais chercher un chevreuil; mais on n'en a point trouvé. Ce sanglier était destiné à vous donner sa hure. Je vous jure que je fais très peu de cas d'une tête de cochon sauvage, et je crois bien que cela ne se mange que par

vanité ; mais je n'ai rien autre chose à vous offrir. Si j'avais pris une alouette, je vous la présenterais de même, dans la confiance d'un homme qui croit que le cœur fait tout.

## 270. — A M. DE MAUPERTUIS, A BALE.

Cirey, octobre.

Que tous les tourbillonniers s'en aillent s'ils veulent à Bâle, mais que sieur Isac revienne à Paris, et surtout qu'il décrive une ligne courbe en passant par Cirey.

J'ai reçu, monsieur, l'inutile lettre de Thiriot; une autre conduite eût mieux valu que sa lettre ; mais je pardonne aux faibles, et ne suis inflexible que pour les méchans. Horace met parmi les vertus nécessaires, *ignoscere amicis ;* je crois avoir cette vertu-là ; et, quand je n'y serais pas disposé, vous y auriez tourné mon cœur. Les hommes d'ailleurs sont en général si fourbes, si envieux, si cruels, que, quand on en trouve un qui n'a que de la faiblesse, on est trop heureux. La plus belle âme du monde passe la vie à vous écrire en algèbre; et moi, je vous dis en prose que je serai toute ma vie votre admirateur, votre ami.

## 271. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Dans un cabaret hollandais sur le chemin de Bruxelles,
le 4 novembre.

Mon cher et respectable ami, voilà horriblement de bruit pour une omelette. On ne peut être ni moins coupable ni plus vexé. Je n'ai pas manqué une poste. Ce n'est pas ma faute si elles sont très infidèles dans les chemins de traverse de l'Allemagne ; et puisqu'on envoya en Touraine une de vos lettres adressée en Hol-

lande, on peut avoir fait de plus grandes méprises dans la Franconie et dans la Vestphalie. J'ai été un mois entier sans recevoir des nouvelles de votre amie [1]; mais j'ai été affligé sans colère, sans croire être trahi, sans mettre toute l'Allemagne en mouvement. Je vous avoue que je suis très fâché des démarches qu'on a faites. Elles ont fait plus de tort que vous ne pensez; mais il n'y a point de fautes qui ne soient bien chères quand le cœur les fait commettre. J'ai les mêmes raisons pour pardonner, qu'on a eues de se mal conduire. Vous auriez grand tort, mon cher ange, de m'avoir condamné sans m'entendre. Et quel besoin même aviez-vous de ma justification? votre cœur ne devait-il pas deviner le mien? et n'est-ce pas au maître à répondre du disciple? Je me flatte que vous me reverrez bientôt à l'ombre de vos ailes, que vous me rendrez plus de justice, et que vous apprendrez à votre amie à ne point obscurcir par des orages un ciel aussi serein que le nôtre. Mille tendres respects à tous les anges.

Ce 6 novembre.

J'ARRIVE à Bruxelles où je jouis du bonheur de voir votre amie en bien meilleure santé que moi; je me croirai parfaitement heureux, quand l'un et l'autre nous aurons la consolation de vous embrasser.

Je sens ma joie toute troublée par la maladie de madame d'Argental. J'ai reçu ici une ancienne lettre de monsieur le commandeur de Solar. Je vais lui répondre. Je me flatte que l'un de mes deux anges l'assurera bien qu'il n'est pas fait pour être oublié. Tous ces ministres de Sardaigne sont aimables; j'en ai vu deux dont je

[1] Madame la marquise du Châtelet.

suis presque aussi content que de M. de Solar. Adieu, couple charmant; adieu, divinités de la société et de mon cœur.

## 272. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 5 novembre.

Je suis trop malade, mon très cher ami, pour répondre une seule rime à vos vers charmans; mais j'ai du moins assez de force pour vous supplier, au nom de la tendre amitié que vous avez pour moi, de ne point prendre d'autre maison que la mienne, et de vouloir bien loger dans mon appartement. Demoulin et sa femme vous marqueront par leurs soins, avec quel zèle je voudrais vous y recevoir moi-même. Je ne pourrai vraisemblablement être à Paris qu'à Noël. Mais vous, mon cher ami, pour combien de temps y êtes-vous? Puis-je me flatter de vous y retrouver encore? Vous me parlez en très jolis vers de mes prétendus voyages, et vous ne me dites rien de vous! Pourquoi donc faites-vous plus de cas de mon esprit que de mon cœur?

Ami, ne me conseillez pas
De parcourir ces beaux climats
Que jadis honora Virgile.
Mantoue est aujourd'hui l'asile
Des Allemands et des combats;
Mais fût-elle toujours tranquille,
Je ne connais d'autre séjour
Que les lieux où règne l'Amour,
Et ceux qu'habite Cideville.

Je vous embrasse tendrement: si vous m'aimez, logez chez moi.

Adieu; quand viendra donc le temps où je vous accablerai tout le jour de prose et de vers! Ne sachant pas votre adresse, j'ai prié M. d'Argental de vous rendre

ce chiffon. Ce d'Argental est bien digne de vous. Je lui envoie *Samson* pour vous être montré, en attendant mieux.

## 273. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Novembre.

J'ai mené une vie un peu errante, mon adorable ami, depuis près d'un mois; voilà ce qui m'a empêché de vous écrire. Je crois que je touche enfin à la paix que vos négociations et vos bontés m'ont procurée. Voilà madame de Richelieu qui va enfin être présentée. Elle ne quittera point votre garde des sceaux qu'elle n'ait obtenu la paix, et j'espère qu'enfin cette infâme persécution, pour un livre innocent, cessera. Pour moi, je vous avoue qu'il faudra que je sois bien philosophe pour oublier la manière indigne dont j'ai été traité dans ma patrie. Il n'y a que des amis tels que vous, et tels que ceux qui m'ont si bien servi, qui puissent me faire rester en France. Voulez-vous, si je ne reviens pas si tôt, que je vous envoie certaine tragédie fort singulière, que j'ai achevée dans ma solitude? C'est une pièce fort chrétienne, qui pourra me réconcilier avec quelques dévots; j'en serai charmé, pourvu qu'elle ne me brouille pas avec le parterre. C'est un monde tout nouveau, ce sont des mœurs toutes neuves. Je suis persuadé qu'elle réussirait fort à Panama et à Fernambouc. Dieu veuille qu'elle ne soit pas sifflée à Paris! J'avais commencé cet ouvrage l'année passée, avant de donner *Adelaïde*, et j'en avais même lu la première scène au jeune Crébillon et à Dufresne. Je suis assez sûr du secret de Dufresne, mais je doute fort de Crébillon. En tout cas, je lui ferai demander le secret,

sauf à lui à le garder s'il veut. Vous pourriez toujours faire donner la pièce à Dufresne, sans que Crébillon ni personne en sût rien. Le pis qui pourrait arriver serait d'être reconnu après la première représentation; mais nous aurions toujours prévenu les cabales. Les examinateurs ne sachant pas que l'ouvrage est de moi, le jugeraient avec moins de rigueur, et passeraient une infinité de choses que mon nom seul leur rendrait suspectes. Est-il vrai que M. Pallu a passé de l'intendance de Moulins à celle de Besançon? Peut-être est-ce une fausse nouvelle; mais un pauvre reclus comme moi peut-il en avoir d'autres? Est-il vrai qu'on parle de paix? Mandez-moi, je vous prie, ce qu'on en dit. Il n'y a point de particulier qui ne doive s'y intéresser, en qualité d'âne à qui on fait porter double charge pendant la guerre.

Adieu; je vous aime comme vous méritez d'être aimé.

## 274. — A M. DE CIDEVILLE.

Décembre.

Quoi! Gilles Maignard s'est séparé tout-à-fait de notre présidente* ? N'est-il point mort de la douleur qu'il avait de lui faire deux mille écus de pension? La veuve vient de me mander qu'elle ne gardera point La Rivière-Bourdet. Il serait pourtant bien doux, mon cher ami, que nous pussions être un peu les maîtres de sa maison. Mais il sera dit que nous passerons notre vie à faire le projet de vivre ensemble. Quoi! vous venez une fois en vingt ans à Paris, et c'est justement le moment où il ne m'est pas permis d'y revenir! Vous n'avez vu ni Émilie ni moi. Il vaudrait un peu mieux, mon cher

* De Bernières.

ami, se rassembler chez Émilie que chez la veuve de Gilles. Ce n'est pas que je n'aie pour notre présidente tous les égards d'une ancienne amitié; mais franchement vous conviendrez, quand vous aurez vu Émilie, qu'il n'y a point de présidente qui en approche. Mandez-moi si elle ne vous a point écrit depuis peu; car vous connaissez son écriture avant de connaître sa personne. Vous vous écrivez quelquefois, et vous êtes déjà amis intimes sans vous être parlé. On m'a mandé que l'*Épître à Émilie* courait le monde; mais j'ai peur qu'elle ne soit défigurée étrangement. Les pièces fugitives sont comme les nouvelles; chacun y ajoute, ou en retranche, ou en falsifie quelque chose selon le degré de son ignorance et de sa mauvaise volonté. Si vous voulez, je vous l'enverrai bien correcte. Je rougis, mon cher Cideville, en vous parlant de vous envoyer mes ouvrages. Il y a si long-temps que je vous en promets une petite édition manuscrite, que j'aurais eu le temps de composer un *in-folio*. Aussi depuis ma retraite il faut que je vous avoue que j'ai fait environ trois ou quatre mille vers. Ce sont de nouvelles dettes que je contracte avec vous, sans avoir acquitté les premières; mais je vous jure que je vais travailler à vous payer tout de bon. J'ai certain valet de chambre imbécille qui me sert de secrétaire, et qui écrit, *le général F..... tout* au lieu du *général Toutefêtre; c'est donner un grand c..... pour une grande leçon; ils précipitaient leurs repas*, au lieu de *ils précipitaient leurs pas*. Ce secrétaire n'est pas trop digne d'écrire pour vous; mais je reverrai ses bévues et les miennes. Êtes-vous à présent à Rouen? Y avez-vous vu l'ami Formont et l'ami du Bourgtheroulde? Faites sentir à M. du Bourgtheroulde combien

je l'aime, et prouvez à M. de Formont la même chose. Dites au premier que je fais beaucoup de petits vers, et que j'aime passionnément la musique; dites à l'autre que j'ai un petit *Traité de métaphysique* tout prêt. Tout cela est vrai à la lettre. Voici un petit mot pour M. Linant. Adieu, mon très cher ami; je suis à vous pour la vie; faudra-t-il la passer à regretter votre commerce charmant?

## 275. — A Mme LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Commencement de janvier 1735.

Quoi! femme respectable, même heureuse, amie charmante, amie généreuse! la première lettre que vous écrivez est pour moi! Vous savez bien, madame, tout le plaisir que vous me faites. Il n'y en a qu'un plus grand, c'est celui de vous faire ma cour. Je ferai certainement de mon mieux pour aller rendre mes respects à la belle accouchée, au père et au joli enfant. L'Hirondelle [1] est bien malade, et je crains furieusement le froid des églises; mais il n'y a cheval que je ne crève, et rhume que je n'affronte pour aller à La Neuville. Madame du Châtelet est partie et a laissé son architecte à Cirey. Il est fort étonné d'avoir sur les bras un détail fort embarrassant, et qui me déplairait bien fort, si ce n'était pas un plaisir extrême de travailler pour ses amis. Madame du Châtelet m'a ordonné bien expressément, madame, de vous dire combien vous lui rendez le séjour de la campagne agréable. Je me flatte qu'un voisinage tel que le vôtre lui fera prendre goût pour la retraite de Cirey. Ce château-ci va un peu incommoder les affaires du baron et de la baronne. Les dépenses de

[1] L'Hirondelle était le nom d'un cheval de madame du Châtelet.

la guerre ne les raccommoderont pas; et ils seront forcés, je crois, de venir vivre en grands seigneurs à Cirey. Je vous jure, madame, que tout mon objet est de passer ma vie entre eux et votre société; et je commence à l'espérer.

## 276. — A M. BERGER.

A Cirey, le 12 janvier.

Vous ne sauriez croire, monsieur, combien je suis flatté de voir que vous ne m'oubliez point au milieu des devoirs et des occupations dont vous êtes surchargé. Vous me faites voir par votre dernière lettre que M. de Laclède est placé auprès de M. le maréchal de Coigny. Je ne le savais pas; c'est sans doute M. d'Argental qui lui aura procuré cette place. Si cela est, voilà M. d'Argental bien aise; c'est un nouveau service rendu de sa part. Il est né pour faire plaisir, comme Rameau pour faire de bonne musique.

N'avez-vous point vu M. de Moncrif? S'obstine-t-il à se tenir solitaire, parce qu'il n'est plus dans une cour? Eh! ne peut-on pas vivre heureux avec des hommes, quoiqu'on n'ait pas l'avantage d'être auprès des princes?

Voudriez-vous me faire l'amitié de me mander quand on fera l'oraison funèbre de M. le maréchal de Villars? Celui qui est chargé de l'éloge de M. de Berwick est un homme de mérite, qui me fait l'honneur d'être de mes amis. Je ne sais qui sera le Fléchier de notre dernier Turenne. Le père Tournemine avait entrepris ce discours, mais il a remercié. N'est-ce point l'abbé Ségui qui lui a succédé? Il est déjà connu par un très beau panégyrique de Saint-Louis. Le sujet de Saint-Louis

était épuisé, et celui-ci est tout neuf. Que ne dira-t-il pas d'un homme qui, à quatre-vingts ans, prenait le Milanais et entretenait des filles?

Adieu, monsieur; vous savez combien je vous suis attaché.

## 277. — A M. DE FORMONT.

26 janvier.

L'EXTRÊME plaisir que j'ai eu à lire votre *Épître à M. l'abbé Duresnel* fait que je vous pardonne, mon cher ami, de ne me l'avoir pas envoyée plus tôt; car lorsqu'on est bien content, il n'y a rien que l'on ne pardonne.

Votre ferme pinceau, qui rien ne dissimule,
Peint du siècle passé les nobles attributs
A notre siècle ridicule.
Vous nous montrez les biens que nous avons perdus.
Les poètes du temps seront bien confondus
Quand ils liront votre opuscule.
Devant des indigens votre main accumule
Les vastes trésors de Crésus;
Vous vantez la taille d'Hercule
Devant des nains et des bossus.

En vérité, je ne saurais vous dire trop de bien de ce petit ouvrage. Vous avez ranimé dans moi cette ancienne idée que j'avais d'un Essai sur le siècle de Louis XIV. S'il n'y avait que l'histoire d'un roi à faire, je ne m'en donnerais pas la peine; mais son siècle mérite assurément qu'on en parle; et si jamais je suis assez heureux pour avoir sous ma main les secours nécessaires, je ne mourrai pas que je n'aie mis à fin cette entreprise. Ce que vous dites en vers de tous les grands hommes de ce temps-là, sera le modèle de ma prose;

Car s'ils n'étaient connus par leurs écrits sublimes,

Vous les eussiez rendus fameux;
Juste en vos jugemens, et charmant dans vos rimes,
Vous les égalez tous, lorsque vous parlez d'eux.

Il est bien vrai que M. Cassini n'a pas découvert la route des astres, et qu'il ne nous a rien appris sur cela; mais il a découvert le cinquième satellite de Saturne, et a observé le premier ses révolutions. Cela suffit pour mériter l'éloge que vous lui donnez. On sait bien que ce n'est pas lui qui a fait le premier almanach. On pourrait, si on voulait, vous dire encore que Boileau a commencé à travailler long-temps avant que Quinault fît des opéra. On doit être assez content quand on n'essuie que de pareilles critiques.

Je n'ai lu aucun ouvrage nouveau hors *l'Écumoire* de ce grand enfant, et *les Princesses de Malabar** de je ne sais quel animal qui a trouvé le secret de faire un fort mauvais livre sur un sujet où il est pourtant fort aisé de réussir.

Je connaissais les Mémoires du maréchal de Villars. Il m'en avait lu quelque chose il y a plusieurs années. Il chargea l'abbé Houtteville **, deux ans avant sa mort, du soin de les arranger. Vous croyez bien que les endroits familiers sont du maréchal, et que ceux qui sont trop tournés sont de l'auteur de *la Religion prouvée par les faits*. Je crois que M. le duc de Villars a eu la bonté de me les envoyer dans un paquet qu'il a fait adresser vis-à-vis Saint-Gervais, mais que je n'ai point encore reçu. J'entends dire beaucoup de bien de la *Vie de*

* *Les Princesses malabares, ou le Célibat philosophique*, par Pierre de Longue. *Amst.* 1734, in-12.

** L'abbé Houtteville ne composa que l'*Éloge de Villars*; ce fut l'abbé de Margon qui publia les Mémoires, en 1734, 3 vol. in-12, dont le premier est, selon quelques uns, totalement du maréchal. Cl.

*l'empereur Julien*, quoique faite par un prêtre. Je m'en étonne, car si cette histoire est bonne, le prêtre doit être à la Bastille. On m'a parlé aussi d'un Traité sur le *commerce**, *de M. Melon; la suppression de son livre ne m'en donne pas une meilleure idée : car je me souviens* qu'il nous régala, il y a quelques années, d'un certain *Mahmoud***, qui pour être défendu n'en était pas moins mauvais. Je veux lire cependant son Traité sur le commerce; car, au bout du compte, M. Melon a du sens et des connaissances, et il est plus propre à faire un ouvrage de calcul qu'un roman. J'attends avec impatience la comédie de M. de Lachaussée; il y aura sûrement des vers bien faits, et vous savez combien je les aime. Mais écrivez-moi donc souvent, mon cher et aimable philosophe. Vous avez soupé avec Émilie; j'aurais été assez aise d'en être. Voyez-vous toujours madame du Deffand? elle m'a abandonné net. Je dois une lettre à notre tendre et charmant Cideville. Pour Thiriot, je ne sais ce que je lui dois; on me mande qu'il m'a tourné casaque publiquement : je ne le veux pas croire, pour l'honneur de l'humanité. *Vale, te amplector.*

## 278. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Amsterdam, ce 27 janvier.

Respectable ami, je vous dois compte de ma conduite; vous m'avez conseillé de partir, et je suis parti; vous m'avez conseillé de ne point aller en Prusse, et je n'y ai point été; voici le reste que vous ne savez pas. Rousseau apprit mon passage par Bruxelles, et se hâta de

* *Essai politique sur le Commerce.* 1734, in-12.
** *Mahmoud le Gasnevide*, histoire orientale, 1729, in-12.

répandre et de faire insérer dans les gazettes que je me réfugiais en Prusse, que j'avais été condamné à Paris à une prison perpétuelle, etc. Cette belle calomnie n'ayant pas réussi, il s'avise d'écrire que je prêche l'athéisme à Leyde; là-dessus il forge une histoire, et on envoie ces contes bleus à Paris, où sans doute la bonté du prochain ne les laissera pas tomber par terre. On m'a renvoyé de Paris une des lettres circulaires qu'il a fait écrire par un moine défroqué, qui est son correspondant à Amsterdam. Ces calomnies si réitérées, si acharnées et si absurdes, ne peuvent ici me porter coup, mais elles peuvent beaucoup me nuire à Paris; elles m'y ont déjà fait des blessures, elles rouvriront les cicatrices. Je sais, par expérience, combien le mal réussit dans une belle et grande ville comme Paris, où l'on n'a guère d'autre occupation que de médire. Je sais que le bien qu'on dit d'un homme ne passe guère la porte de la chambre où on en parle, et que la calomnie va à tire-d'ailes jusqu'aux ministres. Je suis persuadé que si ces misérables bruits parviennent à vous, vous en verrez aisément la source et l'horreur, et que vous préviendrez l'effet qu'ils peuvent faire. Je voudrais être ignoré, mais il n'y a plus moyen. Il faut se résoudre à payer toute ma vie quelques tributs à la calomnie. Il est vrai que je suis taxé un peu haut; mais c'est une sorte d'impôt fort mal réparti. Si l'abbé de Saint-Pierre a quelque projet pour arrêter la médisance, je le ferai volontiers imprimer à mes dépens.

Du reste, je vis assez en philosophe, j'étudie beaucoup, je vois peu de monde, je tâche d'entendre Newton, et de le faire entendre. Je me console avec l'étude, de l'absence de mes amis. Il n'y a pas moyen de refondre à présent *l'Enfant prodigue*. Je pourrais bien

travailler à une tragédie le matin, et à une comédie le soir; mais passer en un jour de Newton à Thalie, je ne m'en sens pas la force.

Attendez le printemps, messieurs, la poésie servira son quartier; mais à présent c'est le tour de la physique. Si je ne réussis pas avec Newton, je me consolerai bien vite avec vous. Mille tendres respects, je vous en prie, à monsieur votre frère. Je suis bien tenté d'écrire à Thalie [1]; je vous prie de lui dire combien je l'aime, combien je l'estime. Adieu; si je voulais dire à quel point je pousse ces sentimens-là pour vous, et y ajouter ceux de mon éternelle reconnaissance, je vous écrirais des in-folio de bénédictins.

## 279. — A M. DE CIDEVILLE.

6 février.

Allez, mes vers, au rivage de Seine,
N'arrêtez point dans les murs de Paris;
Gardez-vous-en; les arts y sont proscrits:
Des gens dévots la sottise et la haine
Y font la guerre à tous les bons écrits.

Vers indiscrets, enfans de la nature,
Dictés souvent par ce fripon d'Amour,
Ou par la voix de la vérité pure,
Fuyez Paris, n'allez point à la cour,
Si vous n'avez onguent pour la brûlure.
Allez plus loin, sur le bord neustrien;
Vous y verrez certain homme de bien
Qui réunit, voluptueux et sage,
L'art de penser au riant badinage.
Il veut vous voir, allez; et plût aux dieux
Qu'ainsi que vous je parusse à ses yeux!
Ne craignez point son goût ni sa prudence;
Puisqu'il est sage, il est plein d'indulgence
Allez d'abord saluer humblement

[1] Mademoiselle Quinault.

Ses vers heureux, ses vers qui vous effacent;
Aimez-les tous, encor qu'ils vous surpassent,
Et faites-leur ce petit compliment :

« Frères très chers, enfans de Cideville,
Recevez-nous avec cet air facile
Que votre père a répandu sur vous.
Nous sommes fils de son ami Voltaire.
Par charité, beaux vers, apprenez-nous
L'art d'être aimé : c'est l'art de votre père. »

Voilà le petit compliment que je vous fesais, mon cher ami, en arrangeant ces guenilles [1] que j'aurais dû vous envoyer il y a long-temps. Votre lettre du 24 janvier me fait rougir de ma paresse; mais quand il faut revoir tant de petites pièces dont la plupart sont bien faibles, et qu'on sent qu'il faut vous les envoyer, on est honteux et l'on demande du temps. Enfin vous les aurez ce mois-ci.

N'êtes-vous pas bien content de l'épître de M. de Formont à l'abbé Duresnel? Mais comment va la tragédie de Linant? Je lui ai donné là un sujet bien hardi et bien difficile à traiter. S'il s'en tire avec honneur, son coup d'essai sera un coup de maître. Je réponds qu'il y aura des vers mâles et tout brillans de pensées. A l'égard de l'intérêt et de l'art d'attacher et d'émouvoir le cœur pendant cinq actes, c'est un don de Dieu qu'il refuse quelquefois même à ses élus. Et puis il y a sur les pièces de théâtre une destinée bizarre qui trompe la prévoyance de presque tous les jugemens qu'on porte avant la représentation. Je n'aurais jamais osé prédire le succès de *Didon*; cependant elle a réussi. Il y a une chose sûre, c'est que le public est toujours favorable à la première pièce d'un jeune homme. J'ai une grande

[1] Le recueil manuscrit de ses *Poésies fugitives*.

impatience de voir *Ramessès**. Engagez M. Linant à m'en envoyer une copie.

Mon cher Cideville, si je vous revoyais, j'ai bien de quoi vous amuser. Nous avons huit Chants de faits de notre *Pucelle*; mais, Dieu merci, notre *Pucelle* est dans le goût de l'Arioste, et non dans celui de Chapelain.

## 280. — A M. L'ABBÉ DE BRETEUIL.

Vénus et le dieu de la table,
Et Martelière à leur côté,
Chantaient tous trois un air aimable
Que tous trois vous avaient dicté :
Mais bientôt réduits à se taire,
Quelle douleur trouble leurs sens
Quand on leur dit qu'en son printemps
Le plus gai, le plus fait pour plaire,
Des convives et des amans,
Laissait là Comus et Cythère
Pour être grand-vicaire à Sens !

Plaisirs, Amours, troupe légère,
Il faut calmer votre douleur :
La sainte Église aura beau faire,
Vous serez toujours dans son cœur.
Du froid séjour de la Prudence
Il saura descendre en vos bras,
Escorté de la Bienséance
Qui relève encor vos appas,
Et qui donne une jouissance
Que Lattaignant ne connaît pas.
Un cœur indiscret et volage,
Toujours occupé de jouir,
A souvent l'ennui pour partage;
Mais celui qui sait s'asservir
A ses devoirs, et vivre en sage,
Est bien plus digne du plaisir,
Et le goûte bien davantage.

Ainsi Bossuet autrefois,

* Tragédie dont Voltaire lui avait donné le plan. Voir la lettre à Formont, du 23 décembre 1737.

Ce dernier père de l'Église,
Dans les bras de la jeune Lise
Devint père aussi quelquefois.
Monsieur son neveu*, dans le temple,
Apporta les mêmes vertus.
C'est un bel exemple de plus;
Mais on n'a pas besoin d'exemple.

Il ne vous manque plus que l'évêché, monsieur; vous avez tout le reste: et pour moi je ne souhaite autre chose que d'être votre diocésain. Vous auriez eu déjà de grands bénéfices si vous étiez né du temps qu'on donnait un évêché à Godeau pour des vers, et une abbaye considérable à Desportes pour un sonnet. Vous faites des vers mieux qu'eux, quand vous voulez jouer avec les Muses. Mais puisque la fortune ne se fait plus aujourd'hui par la rime, vous la ferez par la raison, par la supériorité de votre esprit, par vos talens pour les affaires, et par la vraie éloquence qui n'est pas, je crois, d'entasser des figures d'orateur, mais de concevoir clairement, de s'énoncer de même, et d'avoir toujours le mot propre à commandement.

Voilà ce que j'ai cru apercevoir en vous, voilà ce qui vous donnera une vraie supériorité sur tous vos confrères, et qui fera votre réputation autant que votre fortune. Vous êtes un homme de toutes les heures; vous me paraissez aussi solide en affaires qu'aimable à souper. Il y a quelque fée qui préside à ces talens-là, et qui a eu soin de votre éducation comme de celle de madame votre sœur**. Je vous retrouve à tout moment

* Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Troyes, mort en 1743, n'eut de commun avec le grand Bossuet son oncle, que son nom, ses prénoms, et son titre d'évêque. Il ne contribua pas peu à exciter le zèle impétueux de son oncle contre l'illustre auteur de l'*Explication des Maximes des Saints.*

** Madame du Châtelet.

dans elle, et je crois qu'elle ne vous regrette pas plus que moi.

Adieu, monsieur; conservez quelque bonté pour un homme dont vous connaissez la respectueuse tendresse pour vous.

## 281. — A M. DE FORMONT.

Le 13 février.

Si madame du Deffand, mon cher ami, avait toujours un secrétaire comme vous, elle ferait bien de passer une partie de sa vie à écrire. Faites souvent, je vous en prie, en votre nom ce que vous avez fait au sien; consolez-moi de votre absence et de la sienne par le commerce aimable de vos lettres.

Je n'ai point encore vu les *Mémoires* d'Hector[1]; mais, vrais ou faux, je doute qu'ils soient bien intéressans; car, après tout, que pourront-ils contenir que des siéges, des campemens, des villes prises et perdues, de grandes défaites, de petites victoires? On trouve de cela partout; il n'y a point de siècle qui n'ait sa demi-douzaine de Villars et de princes Eugène. Les contemporains qui ont vu une partie de ces événemens les liront pour les critiquer, et la postérité s'embarrassera peu qu'un général français ait gagné la bataille de Fridelingue, et ait perdu celle de Malplaquet. Le maréchal de Villars avait l'humeur un peu romanesque; mais sa conduite et ses aventures ne tiennent pas assez du roman pour divertir son lecteur.

Qu'un prince, comme Charles II, qui a vu son père sur l'échafaud, et qui a été contraint lui-même de fuir à travers son royaume, déguisé en postillon; qui a demeuré deux jours dans le creux d'un chêne, lequel

[1] Hector de Villars.

chêne [illegible] au rang des constellations; qu'un tel prince, dis-je, fasse des Mémoires, on les lira plus volontiers que les *Amadis.* Il en est des livres comme des pièces de théâtre; si vous n'intéressez pas votre monde, vous ne tenez rien. Si Charles XII n'avait pas été excessivement grand, malheureux et fou, je me serais bien donné de garde de parler de lui. J'ai toujours eu envie de faire une histoire du siècle de Louis XIV; mais celle de ce roi, sans son siècle, me paraîtrait assez insipide.

Le Père de La Bletterie, en écrivant la Vie de Julien, a fait un superstitieux de ce grand homme. Il a adopté les sots contes d'Ammien-Marcellin. Me dire que l'auteur des *Césars* était un païen bigot, c'est vouloir me persuader que Spinosa était bon catholique. La Bletterie devait prendre avec soi le peloton de M. de Saint-Aignan, et s'en servir pour se tirer du labyrinthe où il s'est engagé. Il n'appartient point à un prêtre d'écrire l'histoire; il faut être désintéressé sur tout, et un prêtre ne l'est sur rien.

J'aimerais presque autant l'histoire des papillons et des chenilles que M. de Réaumur nous donne, que l'histoire des hommes dont on nous ennuie tous les jours; d'ailleurs, je suis dans un pays où il y a bien moins d'hommes que de chenilles. Il y a long-temps que je n'ai rien vu qui ressemble à l'espèce humaine, et je commence à oublier ces animaux-là. Exceptez-en un très petit nombre, à la tête desquels vous êtes, je ne fais pas grand cas de mes confrères les humains; mais j'en use avec vous à peu près comme Dieu avec Sodôme. Ce bon Dieu voulait pardonner à ces.... là, s'il avait trouvé cinq honnêtes gens dans le pays : vous êtes assurément

un de ces cinq ou six qui me font encore aimer la France. Cideville est de cette demi-douzaine; il m'écrit toujours de jolie prose et de jolis vers.

## 282.—A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 1er mars.

Je profite, mon cher et respectable ami, du voyage de M. le marquis du Châtelet, pour répandre mon cœur dans le vôtre avec liberté. Je n'ai osé vous écrire depuis que je suis à Cirey, et vous croyez bien que je n'ai écrit à personne. Vous sentez, sans doute, combien il en coûte de garder le silence avec quelqu'un à qui je voudrais parler toute ma vie de ma tendre reconnaissance.

Je n'ai pu reconnaître toutes vos bontés qu'en suivant vos ordres à la lettre lorsque j'étais en Hollande. Je trouvai en arrivant une cabale établie par Rousseau contre moi, et une foule de libelles imprimés depuis long-temps pour me noircir; de sorte que je me voyais à la fois persécuté en France et calomnié dans toute l'Europe. Je ne pris d'autre parti que de vivre assez retiré, et de chercher des consolations dans l'étude et dans la société de quelques amis que je m'attirai malgré les efforts de mes ennemis. Le hasard me fit connaître une ou deux de ces personnes que Rousseau avait animées contre moi. J'eus le bonheur de les voir détrompées en peu de temps. Loin de vouloir continuer cette malheureuse guerre d'injures, je retranchai de l'édition qu'on fait de mes ouvrages tout ce qui se trouve contre Rousseau.

Je vous envoie la lettre d'un homme de lettres d'Amsterdam, qui vous instruira mieux de tout celà que je ne pourrais faire, et qui vous fera voir en même temps ce que c'est que Rousseau. Je vous prie de lire cette

lettre d'Amsterdam, et la copie de l'écrit qu'elle contient. Je crois qu'il est bon que ce nouveau crime de Rousseau soit public. Peut-être ceux qu'il anime à me persécuter en France rougiront-ils de prendre son parti, et imiteront ceux qu'il avait séduits en Hollande, qui sont tous revenus à moi, et m'aiment autant qu'ils le détestent.

Vous n'ignorez peut-être pas qu'en dernier lieu ce scélérat, croyant aplanir son retour en France, a fait imprimer contre le vieux Saurin les calomnies les plus atroces. Vous savez que c'est lui qui écrivait et qui fesait écrire que j'étais venu prêcher l'athéisme en Hollande, que j'avais soutenu une thèse d'athéisme à Leyde contre M. s'Gravesande, qu'on m'avait chassé de l'université, etc. Vous êtes instruit de la lettre de M. s'Gravesande, dans laquelle cette indigne et absurde calomnie est si pleinement confondue; l'original est entre les mains de M. de Richelieu; je ne sais quel usage il en a fait, ni même s'il en doit faire usage. Je souhaiterais fort pourtant que M. de Maurepas en fût informé; ne pourrait-il pas dans l'occasion en parler au cardinal, et ne dois-je pas le souhaiter?

Je vous avoue que si l'amitié, plus forte que tous les autres sentimens, ne m'avait pas rappelé, j'aurais bien volontiers passé le reste de mes jours dans un pays où du moins mes ennemis ne peuvent me nuire, et où le caprice, la superstition et l'autorité d'un ministre ne sont point à craindre. Un homme de lettres doit vivre dans un pays libre, ou se résoudre à mener la vie d'un esclave craintif, que d'autres esclaves jaloux accusent sans cesse auprès du maître. Je n'ai à attendre en France que des persécutions; ce sera là toute ma récompense.

Je m'y verrais avec horreur, si la tendresse et toutes les grandes qualités de la personne qui m'y retient ne me fesaient oublier que j'y suis. Je sens que je serai toujours la victime du premier calomniateur. Hérault est celui qui m'a le plus nui auprès du cardinal. Faut-il qu'un homme qui pense comme moi ait à craindre un homme comme Hérault! Eh! qui me répondra que m'ayant desservi avec malice il ne me poursuive pas avec acharnement? J'ai beau me cacher dans l'obscurité, j'ai beau n'écrire à personne, on saura où je suis, et mon obstination à me cacher rendra peut-être encore ma retraite coupable. Enfin, je vis dans une crainte continuelle, sans savoir comment je peux parer les coups qu'on me porte tous les jours. C'est une chose bien inouie que la manière dont on en use avec moi; mais enfin je la souffre, je me fais esclave volontiers, pour vivre auprès de la personne auprès de qui tout doit disparaître. Il n'y a pas d'apparence que je revienne jamais à Paris m'exposer encore aux fureurs de la superstition et de l'envie. Je vivrai à Cirey ou dans un pays libre. Je vous l'ai toujours dit: Si mon père, mon frère ou mon fils était premier ministre dans un état despotique, j'en sortirais demain; jugez ce que je dois éprouver de répugnance en m'y trouvant aujourd'hui. Mais enfin madame du Châtelet est pour moi plus qu'un père, un frère et un fils.

Je ne demande qu'à vivre enseveli dans les montagnes de Cirey, et je n'y désirerai jamais rien que de vous y voir. Adieu, les deux frères aimables; je vous embrasse tendrement. Voici une lettre pour M. de Maurepas, que vous donnerez si vous le jugez à propos; mais il faut qu'il sache d'où viennent les deux chevreuils.

Je ne peux vous rien dire des *Élémens de la Philosophie* de Newton. Je n'ai point reçu de nouvelles de mes libraires de Hollande. Ce sont de bonnes gens, mais très peu exacts. Je ne refuse point de la faire imprimer en France, quelque juste aversion que j'aie pour la douane des pensées. Au reste, c'est un ouvrage purement physique, où le plus imbécille fanatique et l'hypocrite le plus envenimé ne saurait rien entendre ni rien trouver à redire. J'ai un beau sujet de tragédie, je le travaillerai à loisir, et je ne donnerai l'ouvrage que quand les comédiens auront repris *Zaïre* et *Brutus*.

Je n'ai point de termes pour vous dire à quel point mon cœur est à vous.

## 283. — A M. DE CIDEVILLE.[1]

Paris, le 31 mars.

Émilie permet, mon cher ami, que j'ajoute quelques petits mots à sa lettre. Cela est bien hardi à moi. Peut-on lire quelque autre chose, après qu'on a lu ce qu'elle vous mande? Elle vous assure de son amitié. Vous devriez, en vérité, venir à Paris prendre possession de ce qu'elle vous offre; je connais les charmes de cette

[1] Cette lettre commence par quelques lignes de la main de madame la marquise du Châtelet. Les voici :

« Je dérobe à votre ami, monsieur, le plaisir de vous apprendre « lui-même son retour; je sens et je partage votre joie. J'ai eu un « plaisir extrême à le revoir; son affaire a traîné si long-temps que « je n'en espérais presque plus la fin; mais enfin il nous est rendu; « il faut espérer qu'il ne nous donnera plus des alarmes aussi vives. « Je ne sais si vous avez reçu une lettre de moi dont M. de Formont « a bien voulu se charger. Je veux toujours me flatter que je vous ras- « semblerai un jour dans une campagne où je médite de passer quel- « que temps. Vous devez être bien persuadé que je désire avec em- « pressement de connaître une personne pour qui j'ai conçu une estime « que l'amitié a fait naître, et que j'espère qu'elle cimentera. »

amitié, et j'en sens tout le prix. Si j'étais assez heureux pour vous voir dans sa cour, que de vers, mon cher Cideville! que de conversations charmantes! M. de Formont a eu le bonheur de la voir, et j'avais le malheur d'être bien loin; enfin, me voici revenu, mais me voici loin de vous. Il manque toujours quelque chose au bonheur des hommes. J'ai reçu un paquet que je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir. J'y verrai tous les charmes de votre esprit; ce sera l'aimant de mon imagination. J'ai vu le gros Linant, mais je n'ai pas encore vu sa pièce. Je souhaite qu'elle se porte aussi bien que lui.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement. Notre cher Formont devrait bien regretter Paris, si vous n'étiez point à Rouen. Je me flatte que M. du Bourgtheroulde veut bien se souvenir de moi. Pour M. de Brévedent, s'il savait que j'existe, j'ambitionnerais bien son amitié. Adieu; ne vous verrai-je donc jamais?

## 284. — AU MÊME.

Du 12 avril.

Je suis à Paris pour très peu de temps, mon cher ami; soyez bien sûr que si je pouvais disposer de huit jours, je viendrais les passer auprès de vous. Savez-vous bien que tout ce grand bruit, excité par les *Lettres philosophiques*, n'a été qu'un malentendu? Si ce malheureux Jore m'avait écrit dans les commencemens, il n'y aurait eu ni lettre de cachet, ni brûlure, ni perte de maîtrise pour Jore. Le garde des sceaux a cru que je le trompais et le croit encore. Je sais que Jore est à Paris, mais je ne sais où le trouver : il faudrait engager sa famille à lui mander de me venir trouver; peut-être qu'un quart

d'heure de conversation avec lui pourrait servir à éclairer M. le garde des sceaux, me raccommoder entièrement avec lui, et rendre à Jore sa maîtrise, en finissant un malentendu qui seul a été cause de tout le mal. A l'égard de Linant, j'ai vu une partie de sa pièce : il n'y a rien qui ressemble à une tragédie, cela n'est pas présentable aux comédiens. S'il a compté sur cette pièce pour se procurer de l'argent et de la considération, on ne saurait être plus loin de son compte. La présidente m'a paru aussi peu disposée à recevoir sa personne que les comédiens le seraient à recevoir sa pièce. Je crains même qu'elle ne soit un peu fâchée, et qu'elle ne s'imagine qu'on lui a tendu un piége. La seule ressource de Linant, c'est de se faire précepteur ; ce qui est encore plus difficile, attendu son bégayement, sa vue basse, et même le peu d'usage qu'il a de la langue latine. J'espère cependant le mettre auprès du fils de madame du Châtelet ; mais il faudra qu'il se conduise un peu mieux dans cette maison, qu'il ne fait dans mon bouge, et surtout qu'il ne se croie point un homme considérable pour une pièce de théâtre qu'il a eu envie de faire. Si vous avez quelques bontés pour lui, et que vous vouliez le tirer de la misère, recommandez-lui de s'attacher sincèrement à la maison dans laquelle il entrera. Il sera chez moi jusqu'à ce qu'il puisse être installé. Il ne me reste plus que peu de papier à remplir, et j'ai cent choses à vous dire : ce sera pour la première fois. *Vale.*

## 285. — AU MÊME.

Paris, 16 avril.

VRAIMENT, mon cher ami, je ne vous ai point encore remercié de cet aimable recueil que vous m'avez donné. Je viens de le relire avec un nouveau plaisir. Que j'aime la naïveté de vos peintures! que votre imagination est riante et féconde! Et, ce qui répand sur tout cela un charme inexprimable, c'est que tout est conduit par le cœur. C'est toujours l'amour ou l'amitié qui vous inspire. C'est une espèce de profanation à moi de ne vous écrire que de la prose, après les beaux exemples que vous me donnez; mais, mon cher ami :

*Carmina secessum scribentis et otia quærunt.* (OVID. *Trist.* El. I.)

Je n'ai point de recueillement dans l'esprit; je vis de dissipation depuis que je suis à Paris; *tendunt extorquere poemata;* mes idées poétiques s'enfuient de moi. Les affaires et les devoirs m'ont appesanti l'imagination; il faudra que je fasse un tour à Rouen pour me ranimer.

Les vers ne sont plus guère à la mode à Paris. Tout le monde commence à faire le géomètre et le physicien. On se mêle de raisonner. Le sentiment, l'imagination et les grâces sont bannis. Un homme qui aurait vécu sous Louis XIV, et qui reviendrait au monde, ne reconnaîtrait plus les Français; il croirait que les Allemands ont conquis ce pays-ci. Les belles-lettres périssent à vue d'œil. Ce n'est pas que je sois fâché que la philosophie soit cultivée, mais je ne voudrais pas qu'elle devînt un tyran qui exclût tout le reste. Elle n'est en France qu'une mode qui succède à d'autres, et qui passera à son tour; mais aucun art, aucune science ne doit être

de mode. Il faut qu'ils se tiennent tous par la main; il faut qu'on les cultive en tout temps.

Je ne veux point payer de tribut à la mode; je veux passer d'une expérience de physique à un opéra ou à une comédie, et que mon goût ne soit jamais émoussé par l'étude. C'est votre goût, mon cher Cideville, qui soutiendra toujours le mien; mais il faudrait vous voir, il faudrait passer avec vous quelques mois; et notre destinée nous sépare quand tout devrait nous réunir.

J'ai vu Jore à votre semonce; c'est un grand écervelé. Il a causé tout le mal pour s'être conduit ridiculement. Il n'y a rien à faire pour Linant, ni auprès de la présidente, ni au théâtre. Il faut qu'il songe à être précepteur. Je lui fais apprendre à écrire; après quoi il faudra qu'il apprenne le latin, s'il le veut montrer. Ne le gâtez point si vous l'aimez. *Vale.*

## 286. — A M. DE FORMONT.

Ce 17 avril.

Mon cher Formont, vous me pardonnerez si vous voulez; mais je ne me rends point encore sur Julien. Je ne peux croire qu'il ait eu les ridicules qu'on lui attribue; qu'il se soit fait débaptiser et tauroboliser de bonne foi. Je lui pardonne d'avoir haï la secte dont était l'empereur Constance son ennemi; mais il ne m'entre point dans la tête qu'il ait cru sérieusement au paganisme. On a beau me dire qu'il assistait aux processions, et qu'il immolait des victimes : Cicéron en fesait autant, et Julien était dans l'obligation de paraître dévot au paganisme; mais je ne peux juger d'un homme que par ses écrits; je lis *les Césars*, et je ne trouve dans cette satire rien qui sente la superstition. Le discours même

qu'on lui fait tenir à sa mort, n'est que celui d'un philosophe. Il est bien difficile de juger d'un homme après quatorze cents ans, mais au moins n'est-il pas permis de l'accuser sans de fortes preuves; et il me paraît que le bien qu'on peut dire de Julien est prouvé par les faits, et que le mal ne l'est que par ouï-dire et par conjectures. Après tout, qu'importe? Pourvu que nous n'ayons aucune sorte de superstition, à la bonne heure que Julien en ait eu.

Vous savez que nos philosophes argonautes sont partis enfin pour aller tracer une méridienne et des parallèles dans l'Amérique. Nous saurons enfin quelle est la figure de la terre, et ce que vaut précisément chaque degré de longitude. Cette entreprise rendra service à la navigation, et fera honneur à la France. Le conseil d'Espagne a nommé quelques petits philosophes espagnols pour apprendre leur métier sous les nôtres. Si notre politique est la très humble servante de la politique de Madrid, notre Académie des Sciences nous venge. Les Français ne gagnent rien à la guerre, mais ils toisent l'Amérique. Savez-vous que l'Académie des Belles-Lettres s'est chargée de faire une belle inscription pour la besogne de nos argonautes? Toute cette Académie en corps, après y avoir mûrement réfléchi, a conclu que ces messieurs allaient mesurer un arc du mériden sous un arc de l'équateur. Vous remarquerez que les méridiens vont du nord au sud, et que par conséquent l'Académie des Belles-Lettres en corps a fait la plus énorme bévue du monde. Cela ressemble à celle de l'Académie Française qui fit imprimer, il y a quelques années, cette belle phrase: *Depuis les pôles glacés jusqu'aux pôles brûlans.*

Le papier manque. *Vale.*

## 287. — A M. BERGER.

A Cirey, le 24 avril.

Vos lettres ajoutent un nouveau charme à la douceur dont je jouis dans la solitude où je me suis retiré loin du monde bruyant, méchant et misérable, loin des mauvais poètes et des mauvaises critiques. J'aime mille fois mieux savoir par vous des nouvelles de tout ce qui se passe que d'en être le témoin. Il y a une infinité d'événemens qui ennuient le spectateur, et qui deviennent intéressans quand ils sont bien contés. Vous m'embellissez, par vos lettres, les sottises de mon siècle. Je les lis à une personne respectable et bien aimable, dont le goût est universel; vos lettres lui plaisent infiniment. Je suis bien aise de vous faire cette petite trahison, afin de vous engager à m'écrire plus souvent. S'il n'y avait que moi qui lusse vos lettres, je vous pricrais encore de m'en favoriser chaque jour par le seul intérêt de mon plaisir; mais puisqu'elles font les délices d'une personne à qui tout le monde voudrait plaire, c'est votre amour-propre qui y est intéressé à présent.

Mandez-moi donc si le grand musicien Rameau est aussi *maximus in minimis*, et si, de la sublimité de sa grande musique, il descend avec succès aux grâces naïves du ballet. J'aime les gens qui savent quitter le sublime pour badiner. Je voudrais que Newton eût fait des vaudevilles; je l'en estimerais davantage. Celui qui n'a qu'un talent peut être un grand génie; celui qui en a plusieurs est plus aimable. C'est apparemment parce que je suis le très humble serviteur de ceux qui touchent à la fois aux deux extrémités, qu'on m'a gravé à côté de M. de Fontenelle. Mon ami Thiriot s'est fait

peindre avec *la Henriade* à la main. Si j'ai une copie de ce portrait, j'aurai ma maîtresse et mon ami dans un cadre. Mandez-moi si vous le voyez quelquefois à l'Opéra, et aiguillonnez un peu la paresse qu'il a d'écrire. Adieu; je vous embrasse tendrement.

## 288. — A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le..... avril.

Les fréquentes maladies dont je suis accablé, monsieur, m'ont empêché de répondre à votre prose et à vos vers; mais elles ne m'ôtent rien de ma sensibilité pour tout ce qui vous regarde. Je me souviens toujours des coquetteries de mademoiselle Malcrais, malgré votre barbe et la mienne; et s'il n'y a pas moyen de vous faire des déclarations, je cherche celui de vous rendre service. Je compte voir cet été monsieur le contrôleur-général. Je chercherai *mollia fandi tempora*, et je me croirai trop heureux si je puis obtenir quelque chose du Plutus de Versailles, en faveur de l'Apollon de Bretagne. Pardonnez à un pauvre malade de ne pouvoir vous écrire de sa main. Je suis, etc.

## 289. — A M. DE CIDEVILLE.

Paris, 29 avril.

Linant n'a encore que la parole de madame du Châtelet; cependant il apprend à écrire; il savait faire de beaux vers, mais il faut commencer par savoir former ses lettres. A l'égard de sa tragédie, j'ose encore vous répéter qu'elle n'a pas forme d'ouvrage à être présenté à nosseigneurs les comédiens, et qu'il lui faudra encore bien du temps pour faire une pièce de cet assemblage

de scènes. Ce serait un grand avantage d'être pendant une année au moins à la campagne avec madame du Châtelet, auprès d'un enfant qui ne demande pas une grande assiduité. Il aurait le temps de travailler et de s'instruire; il y aurait à cela une chose assez plaisante, c'est que la mère sait bien mieux le latin que Linant, et qu'elle serait le régent du précepteur.

J'allai hier à *Inès;* la pièce me fit rire, mais le cinquième acte me fit pleurer. Je crois qu'elle sera toujours au nombre de ces pièces médiocres et mal écrites qui subsistent par l'intérêt. Il court ici beaucoup de satires en prose et en vers; elles sont si mauvaises que toutes satires qu'elles sont, elles ne plaisent point. Que dites-vous d'une petite troupe de comédiens qui jouent à huis clos des parades de Gilles, trois fois par semaine? Les acteurs sont.... devinez qui? le prince Charles de Lorraine, âgé de plus de cinquante-trois ans; il fait le rôle de Gilles; le duc de Nevers, goutteux, amant de l'infidèle et impertinente Quinault, d'Orléans, Pont-de-Vesle, d'Argental, le facile d'Argental, etc.

J'ai vu votre petit Bréhant, il est charmant, il est digne de votre amitié; et de petits vers qu'il m'a montrés sont dignes de vous. Adieu, mon cher ami; mille complimens aux Formont, aux du Bourgtheroulde, et même aux Brévedent. Je voudrais bien savoir comment le métaphysicien Brévedent a trouvé les *Lettres philosophiques. Vale, et ama me.*

## 290. — AU MÊME.

Cirey, 6 mai.

Non, mon cher ami, je n'ai jamais reçu cette *Reine des songes*. Cet abbé a sans doute connu le mérite de ce qu'il avait entre les mains, et l'a gardé pour lui; je le ferai assigner à la cour du Parnasse; cela est infâme à *lui*.

Pour notre Linant, il faut bien des brigues pour le placer. J'espère que nous en viendrons à notre honneur, malgré les prêtres qui ont empaumé le mari. C'est bien raison que la divine Émilie l'emporte sur ces faquins qui,

*Scire volunt secreta domûs, atque indè timeri.* (Juven. Sat. iii.)

Point de prêtres chez les Émilies, mon cher ami! Ah! si nous pouvions vivre ensemble! Ah! destinée, destinée! Les Émilies de Rouen retiennent mon cher Cideville. On a joué *les Grâces* [1], mais personne ne les a reconnues, parce que l'auteur ne les connaît guère. Adieu, vous qui êtes leur favori. Je pars; je vous aime pour jamais.

## 291. — A M. DE FORMONT.

Le 6 mai.

Je pars, mon cher ami; je n'ai point vu le ballet des *Grâces*. On dit que l'auteur, j'entends le poète qui a toujours été brouillé avec elles, ne s'est pas bien remis dans leur cour : je m'en rapporte aux connaisseurs; mais il y en a peu par le temps qui court. Les suivans de ces trois déesses sont à présent à Rouen. C'est donc à Rouen qu'il faudrait voyager, mais je vais en Lorraine

[1] Ballet du poète Roi.

demain. Adieu, mon cher philosophe, poète aimable, plein de grâce et de raison. Vous avez donc fait un poète français de l'abbé Franchini. En vérité, il est plus aisé à présent de tirer des vers français d'un Italien que de nos compatriotes. Tout tombe, tout s'en va dans Paris. Je m'en vais aussi, car ni vous ni les Muses n'êtes là. Adieu, mon cher ami.

## 292. — A M. L'ABBÉ ASSELIN,

### PROVISEUR DU COLLÉGE D'HARCOURT.

Mai.

En me parlant de tragédie, monsieur, vous réveillez en moi une idée que j'ai depuis long-temps de vous présenter *la Mort de César*, pièce de ma façon, toute propre pour un collége où l'on n'admet point de femmes sur le théâtre. La pièce n'a que trois actes, mais c'est de tous mes ouvrages celui dont j'ai le plus travaillé la versification. Je m'y suis proposé pour modèle votre illustre compatriote [1], et j'ai fait ce que j'ai pu pour imiter de loin

La main qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

Il est vrai que c'est un peu la grenouille qui s'enfle pour être aussi grosse que le bœuf; mais enfin, je vous offre ce que j'ai. Il y a une dernière scène à refondre, et sans cela, il y a long-temps que je vous aurais fait la proposition. En un mot, César, Brutus, Cassius et Antoine sont à votre service quand vous voudrez. Je suis bien sensible à la bonne volonté que vous voulez bien témoigner pour le petit Champbonin que je vous ai

[1] L'abbé Asselin était de Normandie.

recommandé. C'est un jeune enfant qui ne demande qu'à travailler, et qui peut, je crois, entrer tout d'un coup en rhétorique ou en philosophie. Nous sommes bon gentilhomme et bon enfant, mais nous sommes pauvre. Si l'on pouvait se contenter d'une pension modique, cela nous accommoderait fort; et elle serait au moins payée régulièrement, car les pauvres sont les seuls qui payent bien.

Enfin, monsieur, si vous saviez quelque débouché pour ce jeune homme, je vous aurais une obligation infinie. Je voudrais qu'il fût élevé sous vos yeux, car il aime les bons vers.

Adieu, monsieur; comptez sur l'amitié, sur l'estime, sur la reconnaissance de V. Point de cérémonie; je suis quaker avec mes amis. Signez-moi un A.

## 293. — A M. THIRIOT, A PARIS.

Lunéville, le 15 mai.

Mon cher correspondant, me voici dans une cour sans être courtisan. J'espère vivre ici comme les souris d'une maison, qui ne laissent pas de vivre gaîment sans jamais connaître le maître ni la famille. Je ne suis pas fait pour les princes, encore moins pour les princesses. Horace a beau dire :

*Principibus placuisse viris non ultima laus est.*

Je ne mériterai point cette louange. Il y a ici un excellent physicien, nommé M. de Varinge, qui de garçon serrurier est devenu un philosophe estimable, grâce à la nature, et aux encouragemens qu'il a reçus de feu M. le duc de Lorraine, qui déterrait et qui protégeait tous les talens. Il y a aussi un Duval* bibliothé-

* Valentini Jamerai Duval.

caire, qui de paysan est devenu un savant homme, et que le même duc de Lorraine rencontra un jour gardant les moutons et étudiant la géographie. Vous croyez bien que ce seront là les grands de ce monde à qui je ferai ma cour ; joignez-y un ou deux Anglais pensans qui sont ici, et qui, dit-on, s'humanisent jusqu'à parler. Je ne crois pas qu'avec cela j'aie besoin de princes, mais j'aurai besoin de vos lettres. Je vous prie de ne pas oublier votre philosophe lorrain, qui aime encore les rabâchages de Paris, surtout quand ils passent par vos mains.

## 294. — AU MÊME, A PARIS.

Lunéville, le 12 juin.

Oui, je vous injurierai jusqu'à ce que je vous aie guéri de votre paresse. Je ne vous reproche point de souper tous les soirs avec M. de La Popelinière, je vous reproche de borner là toutes vos pensées et toutes vos espérances. Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniquement pour souper, et vous n'avez d'existence que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Il n'y a soupeur qui se couche ni bégueule qui se lève plus tard que vous. Vous restez dans votre trou jusqu'à l'heure des spectacles, à dissiper les fumées du souper de la veille ; ainsi vous n'avez pas un moment pour penser à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre, et vous avez encore la bonté de vous faire illusion au point d'imaginer que vous serez capable d'un emploi, et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas capable seulement de vous faire dans votre cabinet une occupation suivie, et qui n'avez

jamais pu prendre sur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéressantes pour vous et pour eux. Vous me rabâchez *de seigneurs et de dames les plus titrés :* qu'est-ce que cela veut dire ? Vous avez passé votre jeunesse, vous deviendrez bientôt vieux et infirme ; voilà à quoi il faut que vous songiez. Il faut vous préparer une arrière-saison tranquille, heureuse, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous serez malade et abandonné ? Sera-ce une consolation pour vous de dire : J'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie ? Songez qu'une bouteille qui a été fêtée quand elle était pleine d'eau des Barbades, est jetée dans un coin dès qu'elle est cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la poussière ; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont songé qu'à être admis à quelques soupers, et que la fin d'un vieil inutile, infirme, est une chose bien pitoyable. Si cela ne vous donne pas un peu de courage, et ne vous excite pas à secouer l'engourdissement dans lequel vous laissez votre âme, rien ne vous guérira. Si je vous aimais moins, je vous plaisanterais sur votre paresse ; mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup.

Cela posé, songez donc à vous, et puis songez à vos amis ; buvez du vin de Champagne avec des gens aimables, mais faites quelque chose qui vous mette en état de boire un jour du vin qui soit à vous. N'oubliez point vos amis, et ne passez pas des mois entiers sans leur écrire un mot. Il n'est point question d'écrire des lettres pensées et réfléchies avec soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse ; il n'est question que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles, soit de littérature, soit des sottises humaines, le tout courant sur

le papier sans peine et sans attention. Il ne faut pour cela que se mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis son écritoire. Est-ce donc là un effort si pénible? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier, que votre lettre m'a fait un plaisir extrême. Je pourrai vous demander de temps en temps des anecdotes concernant le siècle de Louis XIV. Comptez qu'un jour cela peut vous être très utile, et que cet ouvrage vous vaudrait vingt volumes de *Lettres philosophiques*.

J'ai lu le Turenne [1]; le bon homme a copié des pages entières du cardinal de Retz, des phrases de Fénélon; je le lui pardonne, il est coutumier du fait; mais il n'a point rendu son héros intéressant. Il l'appelle *grand*, mais il ne le rend pas tel; il le loue en rhétoricien. Il pille les *Oraisons funèbres* de Mascaron et de Fléchier, et puis il fait réimprimer ces oraisons funèbres parmi les preuves. Belle preuve d'histoire qu'une oraison funèbre!

Je ne suis surpris ni du jugement que vous portez sur la pièce de l'abbé Leblanc [2], ni de son succès. Il se peut très bien faire que la pièce soit détestable et applaudie.

Écrivez-moi, et aimez toute votre vie un homme vrai qui n'a jamais changé.

*P. S.* Qu'est-ce que c'est qu'un portrait de moi en quatre pages, qui a couru? Quel est le barbouilleur? Envoyez-moi cette enseigne à bière.

Faites souvenir de moi les Froulai, les Desalleurs, les Pont-de-Vesle, les du Deffand, *et totam hanc suavissimam gentem*.

[1] *Histoire de M. de Turenne*, par M. de Ramsay.

[2] *Abensaïd*, tragédie.

## 295. — A M. DE FORMONT.

A Vassi en Champagne, ce 25 juin.

Eh bien! mon cher philosophe, il y a bien du temps que je ne me suis entretenu avec vous. J'ai été à la cour de Lorraine, mais vous vous doutez bien que je n'y ai point fait le courtisan. Il y a là un établissement admirable pour les sciences, peu connu et encore moins cultivé. C'est une grande salle toute meublée des expériences nouvelles de physique, et particulièrement de tout ce qui confirme le système newtonien. Il y a pour environ dix mille écus de machines de toute espèce. Un simple serrurier devenu philosophe, et envoyé en Angleterre par le feu duc Léopold, a fait de sa main la plupart de ces machines, et les démontre avec beaucoup de netteté. Il n'y a en France rien de pareil à cet établissement, et tout ce qu'il a de commun avec tout ce qui se fait en France, c'est la négligence avec laquelle il est regardé par la petite cour de Lorraine. La destinée des princes et des courtisans est d'avoir le bon auprès d'eux, et de ne le pas connaître. Ce sont des aveugles au milieu d'une galerie de peintures. Dans quelque cour que l'on aille on retrouve Versailles. Il faut pourtant vous dire, à l'honneur de notre cour de Versailles, et à l'honneur des femmes, que madame de Richelieu a fait un cours de physique dans cette salle des machines; qu'elle est devenue une assez bonne newtonienne, et qu'elle a confondu publiquement certain prédicateur jésuite qui ne savait que des mots, et qui s'avisa de disputer en bavard contre des faits et contre de l'esprit. Il fut hué avec son éloquence, et madame de Richelieu d'autant plus admirée qu'elle est femme et duchesse.

J'ai lu le Turenne. Je ne sais pas trop si ce Turenne était un si grand homme ; mais il me paraît que Ramsay ne l'est pas. Il pille des styles, il en a une douzaine ; tantôt ce sont des phrases du cardinal de Retz, tantôt du *Télémaque*, et puis du Fléchier et du Mascaron. Il n'est point *ens per se*, il est *ens per accidens ;* et qui pis est, il vole des pages entières. Tout cela ne serait rien s'il m'avait intéressé ; mais il trouve le secret de me refroidir pour son héros, en voulant toujours me faire voir Ramsay. Il va me parler de l'origine du calvinisme ; il ferait bien mieux de me dire que le vicomte s'est fait catholique pour faire son neveu cardinal. Son livre est un gros panégyrique ; et il fait réimprimer de vieilles Oraisons funèbres pour servir de preuves.

Que dites-vous des petits Mémoires du roi Jacques ? Ne vous semblent-ils pas, comme ce roi, un peu plats ? Et puis, voulez-vous que je vous dise tout ? je crois qu'il n'y a homme sur terre qui mérite qu'on fasse sur lui deux volumes *in*-4°. C'est tout ce que peut contenir l'*Histoire du siècle de Louis XIV ;* car tout ce qui a été fait ne mérite pas d'être écrit ; et si nous n'avions que ce qui en vaut la peine, nous serions moins assommés de livres. *Vale, et ama me.*

## 296. — A M. DE CIDEVILLE.

A Vassi en Champagne, 26 juin.

En voici bien d'une autre ! je reviens dans ma campagne chérie, après avoir couru un grand mois ; je fouille par hasard dans les poches d'un habit que Demoulin m'avait envoyé de Paris, je trouve une lettre de mon cher Cideville, du mois de mars dernier, avec *la Déesse des songes*. J'ai lu avec avidité ce petit acte

digne de celui de *Daphnis et Chloé.* J'ai jeté par terre des livres de mathématiques dont ma table était couverte, et je me suis écrié :

> Que ces agréables mensonges
> Sont au-dessus des vérités !
> Et que votre reine des songes
> Est la reine des voluptés !

Je vous demande en grâce, mon adorable ami, de m'envoyer cet acte de *Daphnis et Chloé.* Si vous avez quelqu'un qui puisse le transcrire menu, envoyez-le-moi tout simplement par la poste. Il faudra bien un jour faire un ballet complet de tout cela, et je veux le faire mettre en musique quand je serai de retour à Paris. En attendant, il charmera Émilie, et Émilie vaut tout le parterre. Je crois qu'elle vous a écrit de Paris il y a quelque temps, et qu'elle vous a mandé qu'elle avait pris Linant pour précepteur de son fils. Il sera à la campagne avec nous, et aura tout le loisir de faire, s'il veut, une tragédie ; car, en vérité, il s'en faut beaucoup que la sienne soit faite.

J'en ai fait une aussi, moi qui vous parle, et je ne vous l'envoie point, parce que je pense de mon ouvrage comme de celui de Linant : je ne crois point qu'il soit fait. Je ne veux donner cette pièce qu'après un long et rigoureux examen. Je la laisse reposer long-temps pour la revoir avec des yeux désintéressés, et pour la corriger avec la sévérité d'un critique qui n'a plus la faiblesse de père.

*Jeanne la pucelle* a déjà neuf chants ; c'est un amusement pour les entr'actes des occupations plus sérieuses.

La métaphysique, un peu de géométrie et de phy-

sique ont aussi leurs temps réglés chez moi; mais je les cultive sans aucune vue marquée, et par conséquent avec assez d'indifférence. Mon principal emploi à présent est le *Siècle de Louis XIV*, dont je vous ai parlé il y a quelques années. C'est la sultane favorite; les autres études sont des passades. J'ai apporté avec moi beaucoup de matériaux, et j'ai déjà commencé l'édifice; mais il ne sera achevé de long-temps. C'est l'ouvrage de toute ma vie.

Voilà, mon cher ami, un compte exact de ma conduite et de mes desseins. Je suis tranquille, heureux et occupé; mais vous manquez à mon bonheur. Grand merci de l'Épithalame que je n'avais point, mais vous en aviez une bien mauvaise copie.

Je vous souhaite un vrai bonheur,
Mais *c'est une chose impossible.*

Il y a

Mais voilà la chose impossible. [1]

Cela est bien différent à mon gré.

Adieu; ne vous point aimer, voilà la chose impossible.

## 297. — A M. THIRIOT.

A Cirey, le...... juin.

Mon cher Thiriot, je suis revenu à Cirey sur la parole de M. le duc de Richelieu, et même sur celle du garde des sceaux, qui a écrit à monsieur et madame du Châtelet de manière à dissiper mes craintes présentes, mais à m'en laisser pour l'avenir.

Vraiment, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez environ 1500 livres par an pour la peine de souper tous

[1] Voyez l'*Épître à madame la princesse de Guise, sur son mariage avec M. le duc de Richelieu*, tome XI de cette édition.

les jours en bonne compagnie. Et moi qui sais que toutes les choses de ce monde passent, je craignais que vous ne perdissiez un jour vos soupers, et que vous ne vous trouvassiez sans vin de Champagne et sans fortune. Mais puisque vous avez l'utile et l'agréable, je n'ai plus qu'à vous féliciter; mais j'ai toujours à vous exhorter à ménager votre santé et à surmonter votre paresse. Je suis bien content de vous pour le présent. Vous voilà un peu à votre aise, vous vous portez bien, et vous m'écrivez de grandes lettres; mais continuez dans ce régime, et ne vous relâchez sur rien de tout cela. Surtout écrivez souvent à votre ami, et souvenez-vous qu'après la maison de Pollion, celle de Minerve-Émilie est celle où vous devriez être.

Tâchez de vous assurer dans votre chemin de tout ce que vous trouverez qui concernera l'histoire des hommes sous Louis XIV, de tout ce qui regardera le progrès des arts et de l'esprit. Songez que c'est l'histoire des choses que nous aimons. Vous ne me parlez plus de cette tragédie indienne [1] qui a eu un si beau succès à la première représentation. Qu'est devenu ce succès? n'est-il pas arrivé la même chose qu'à *Gustave-Wasa?* et le public n'a-t-il point infirmé son premier jugement? Je vous remercie du barbouillage que vous m'avez envoyé sous le nom de mon portrait. Il me paraît que ce prétendu peintre a tort de dire que je finis bien vite avec mes égaux par le dégoût. Il y a vingt ans que notre amitié donne une preuve du contraire.

Je suis charmé que vous ayez été content d'Émilie. Si vous la connaissiez davantage, vous l'admireriez. Son amie, madame la duchesse de Richelieu, suit un peu ses

[1] *Abensaid.*

traces, quoique d'assez loin. Elle a très bien profité des excellentes leçons de physique qu'un artiste, nommé Varinge, fait à Lunéville. Un célèbre prédicateur jésuite, qu'on appelle père Dallemant, s'est avisé de venir à ces leçons, et de disputer contre elle sur le système de Newton, qu'elle commence à entendre et qu'il n'entend point du tout. Le pauvre prêtre a été confondu et hué en présence de quelques Anglais, qui ont conçu de cette affaire beaucoup d'estime pour nos dames, et un peu de mépris pour la science de nos moines. Cette aventure valait la peine de vous être contée. Envoyez-moi l'Épître imprimée de Formont, et quelque chanson de Mécénas La Popelinière, si vous en avez. Adieu; je vous embrasse.

## 298. — AU MÊME, A PARIS.

15 juillet.

Je n'ai point été intempérant, mon cher Thiriot, et cependant j'ai été malade. Je suis un juste à qui la grâce a manqué. Je vous exhorte à vous tenir ferme, car je crois être encore au temps où nous étions si unis que vous aviez le frisson quand j'avais la fièvre.

Vous voilà donc vengé de votre nymphe; elle a perdu sa beauté. Elle sera dorénavant plus humaine, et trouvera peu de gens humains. Vous pourrez lui dire :

> Les dieux ont vengé mon outrage;
> Tu perds, à la fleur de ton âge,
> Taille, beautés, honneurs et bien.

Mais, avec tout cela, je crains bien que quand elle aura repris un peu d'embonpoint, et dansé quelque belle chaconne, vous ne redeveniez son chevalier plus enchanté que jamais. J'ai reçu une lettre charmante de

votre ancien rival, ou plutôt de votre ancien ami M. Balot : mais vraiment je suis trop languissant à présent pour lui répondre.

Quand je vous ai demandé des anecdotes sur le siècle de Louis XIV, c'est moins sur sa personne que sur les arts qui ont fleuri de son temps. J'aimerais mieux des détails sur Racine et Despréaux, sur Quinault, Lulli, Molière, Lebrun, Bossuet, Poussin, Descartes, etc. que sur la bataille de Steinkerque. Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons; il ne revient rien au genre humain de cent batailles données : mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés. Une écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du Poussin, une belle tragédie, une vérité découverte, sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous savez que chez moi les grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que héros. Voici une lettre d'un homme moitié héros, moitié grand homme, que j'ai été bien étonné de recevoir, et que je vous envoie. Vous savez que je n'avais pas prétendu m'attirer des remercîmens de personne, quand j'ai écrit l'*Histoire de Charles XII*; mais je vous avoue que je suis aussi sensible aux remercîmens du cardinal Alberoni qu'il l'a pu être à la petite louange très méritée que je lui ai donnée dans cette histoire. Il a vu apparemment la traduction italienne qu'on en a faite à Venise. Je ne serais pas fâché que monsieur le garde des

sceaux vît cette lettre, et qu'il sût que si je suis persécuté dans ma patrie, j'ai quelque considération dans les pays étrangers. Il fait tout ce qu'il peut pour que je ne sois pas prophète chez moi.

Continuez, je vous en prie, à faire ma cour aux gens de bien qui peuvent se souvenir de moi. Je voudrais bien que Pollion de La Popelinière pensât de moi plutôt comme les étrangers que comme les Français.

On m'a dit que ce portrait est imprimé. Je suis persuadé que les calomnies dont il est plein seront crues quelque temps, et je suis encore plus sûr que le temps les détruira.

Adieu; je vous embrasse tendrement. Le temps ne détruira jamais mon amitié pour vous.

## 299. — A Mme LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Une santé à laquelle vous daignez vous intéresser, madame, ne peut pas être long-temps mauvaise. L'envie de vivre pour vous et pour vos amis est un excellent médecin. Je vous demande pardon, madame, de la témérité de Linant; le zèle l'a emporté.

Il est difficile de taire
Ce qu'on sent au fond de son cœur;
L'exprimer est une autre affaire.
Il ne faut point parler si l'on n'est sûr de plaire;
Souvent on est un fat, en montrant trop d'ardeur.
Mais soupirer tout bas, serait-ce vous déplaire?
Punissez-vous, ainsi qu'un téméraire,
L'amant discret, soumis dans son malheur,
Qui sait cacher sa flamme et sa douleur?
Ah! trop de gens vous mettraient en colère.

Voilà des vers aussi. Je serais trop jaloux si Linant était votre seul poète. Toute votre famille est faite pour

la société. Madame du Châtelet connaît tout le prix de la vôtre.

Bien des respects à M. de La Neuville, et quelque chose de plus à madame de Champbonin.

## 300. — A M. DE CIDEVILLE,

### QUI AVAIT ENVOYÉ A M. DE VOLTAIRE UN OPÉRA DE *DAPHNIS ET CHLOÉ*.

A Cirey.

Lorsque la divine Émilie
A l'ombre des bois entendit
Cette élégante bergerie,
Où l'ignorant Daphnis languit
Près de son innocente amie,
Où le dieu d'amour s'applaudit
De leur naïve sympathie,
Où des Jeux la troupe choisie
Danse avec eux et leur sourit,
Où sans art, sans coquetterie,
Le sentiment règne et bannit
Ce qu'on nomme galanterie,
Où ce qu'on pense et ce qu'on dit
Est tendre sans afféterie :
Alors notre belle Émilie
Soupira tendrement et dit :
« Si les innocens que conduit
La nature simple et sauvage
Ont tant de tendresse en partage,
Que feront donc les gens d'esprit ? »

Vous voyez, mon cher Cideville, que la sublime Émilie a entendu et approuvé votre aimable ouvrage, et qu'elle juge que celui qui a mis tant de tendresse dans la bouche de ces amans ignorans, doit avoir le cœur bien savant.

Nous sommes, M. Linant et moi, dans son château. Il ne tient qu'à elle d'enseigner le latin au précepteur qui restituera au fils ce qu'il aura reçu de la mère. Nous

apprendrons tous deux d'elle à penser. Il faut que nous mettions à profit un temps si heureux. Je me flatte que Linant fera sous ses yeux quelque bonne tragédie, à moins qu'elle n'en veuille faire un géomètre et un métaphysicien. Il faudrait être universel pour être digne d'elle. Pour moi, je ne suis actuellement que son maçon.

Ma main peu juste, mais légère,
Tenait autrefois tour à tour
Ou le flageolet de l'Amour,
Ou la trompette de la guerre;
Aujourd'hui disciple nouveau
De Mansart et de Laguépierre,
Je tiens une toise, une équerre,
Je mets une cour au niveau;
J'arrondis la forme grossière
D'un pilastre ou d'un chapiteau,
Et je sais façonner la pierre
Sous le dur tranchant du ciseau.
Dans la fable on nous fait entendre
Que du haut des cieux Apollon
Vint bâtir les murs d'Ilion
Sur les rivages du Scamandre.
Mon sort est plus beau mille fois,
Plus heureux, plus digne d'envie:
Il était le maçon des rois,
Et je suis celui d'Émilie.
Apollon, banni par les dieux,
Regretta la voûte azurée,
Que regretterais-je en ces lieux?
C'est moi qui suis dans l'empyrée.

Je vous plains, mon cher ami, de n'être pas ici. Que vous êtes malheureux de juger des procès! Que ne quittez-vous tout cela pour venir faire votre cour à Émilie!

Adieu, mon cher ami; je vais faire poser des planches, et entendre ensuite des choses charmantes, et profiter plus dans sa conversation que je ne ferais dans tous les livres. Le *Siècle de Louis XIV* est entamé. Je ne

sais comment nommer cet ouvrage : ce n'est point une histoire, c'est la peinture d'un siècle admirable. *Vale, ama et scribe.*

## 301. — A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

J'ai reçu, madame, une lettre charmante : comment ne le serait-elle pas, écrite par vous et par M. de Formont ? Une lettre de vous est une faveur dont je n'avais pas besoin d'être privé si long-temps pour en sentir tout le prix. Mais des vers! des vers, des rimes redoublées! voilà de quoi me tourner la cervelle mille fois, si votre prose d'ailleurs ne suffisait pas.

De qui sont-ils ces vers heureux,
Légers, faciles, gracieux?
Ils ont comme vous l'art de plaire.
Du Deffand, vous êtes la mère
De ces enfans ingénieux.
Formont, cet autre paresseux,
En est-il avec vous le père?
Ils sont bien dignes de tous deux,
Mais je ne les méritais guère.

Je suis enchanté pourtant comme si je les méritais. Il est triste de n'avoir de ces bonnes fortunes-là qu'une fois par an, tout au plus.

Ah! ce que vous faites si bien,
Pourquoi si rarement le faire?
Si tel est votre caractère,
Je plains celui qu'un doux lien
Soumet à votre humeur sévère.

Il est bien vrai qu'il y a des personnes fort paresseuses en amitié, et très actives en amour; il est vrai encore qu'une de vos faveurs est sans doute plus précieuse que mille empressemens d'une autre. Je le sens bien par cette lettre séduisante que vous m'avez écrite,

et c'est précisément ce qui fait que je voudrais en avoir de pareilles tous les jours.

Je me sais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de prose et de vers, puisque cela a l'honneur de vous amuser quelquefois. Mes pauvres quakers * vous sont bien obligés de les aimer; ils sont bien plus fiers de votre suffrage que fâchés d'avoir été brûlés. Vous plaire est un excellent onguent pour la brûlure. Je vois que Dieu a touché votre cœur, et que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puisque vous avez du penchant pour mes bons quakers.

Ils ont le ton bien familier,
Mais c'est celui de l'innocence.
Un quakre dit tout ce qu'il pense.
Il faut, s'il vous plaît, essuyer
Sa naïve et rude éloquence,
Car en voulant vous avouer
Que sur son cœur simple et grossier
Vous avez entière puissance,
Il est homme à vous tutoyer,
En dépit de la bienséance.

Heureux le mortel enchanté
Qui dans vos bras, belle Délie,
Dans ces momens où l'on s'oublie,
Peut prendre cette liberté,
Sans choquer la civilité
De notre nation polie !

Quelque bégueule respectable trouvera peut-être, madame, ces derniers vers un peu forts; mais vous qui êtes respectable sans être bégueule, vous me les pardonnerez.

* Les quatre premières *Lettres sur les Anglais*, tome XXIV.

## 302. — A M. LE CARDINAL ALBERONI.

Juillet.

Monseigneur, la lettre dont votre Éminence m'a honoré est un prix aussi flatteur de mes ouvrages, que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remercîment, monseigneur, je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté et la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand homme.

Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre Éminence; mais si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au moins rétablir les arts, le commerce, et les remettre en quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre que sous celui de votre Éminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'estime que de respect, etc.

## 303. — A M. THIRIOT.

Cirey, le...... juillet.

Je vous envoie, mon cher ami, ma réponse au cardinal Alberoni; vous ferez de sa lettre et de la mienne l'usage que vous croirez le plus propre *ad majorem rei litterariæ gloriam*. Vous n'avez pas entendu parler sans doute d'un certain *Jules César* qui a été joué assez bien,

dit-on, au collége d'Harcourt. C'est une tragédie de ma façon, dont je ne sais si vous avez le manuscrit. Je ne suis plus qu'un poète de collége. J'ai abandonné deux théâtres qui sont trop remplis de cabales, celui de la Comédie française et celui du monde. Je vis heureux dans une retraite charmante, fâché seulement d'être heureux loin de vous. Il me paraît que nous sommes l'un et l'autre assez contens de notre destinée. Vous buvez du vin de Champagne avec Pollion-Popelinière; vous assistez à de beaux concerts italiens; vous voyez les pièces nouvelles; vous êtes dans le tourbillon du monde, des belles-lettres et des plaisirs; moi je goûte, dans la paix la plus pure et dans le loisir le plus occupé, les douceurs de l'amitié et de l'étude, avec une femme unique dans son espèce, qui lit Ovide et Euclide, et qui a l'imagination de l'un et la justesse de l'autre. Je donne tous les jours quelque coup de pinceau à ce beau siècle de Louis XIV, dont je veux être le peintre et non l'historien. La poésie et la philosophie m'amusent dans les intervalles. J'ai corrigé cette *Mort de Jules César*, et j'aurais grande envie que vous la vissiez. J'ai la vanité de penser que vous y trouveriez quelques vers tels qu'on en fesait il y a soixante ans.

Souvenez-vous, si vous rencontrez en chemin quelque bonne anecdote sur l'histoire des arts, de m'en faire part. Tout ce qui peut caractériser le siècle de Louis XIV est de mon ressort et est digne de votre attention.

Qu'est-ce que c'est qu'un nouveau portrait de moi qui paraît? Tout le monde attribue le premier au jeune comte de Charost. J'ai bien de la peine à croire qu'un jeune seigneur, qui ne m'a jamais vu, ait pu faire cette satire; mais le nom de M. de Charost, qu'on met à la

tête de ce petit écrit, me confirme dans le soupçon où j'étais que l'ouvrage est d'un jeune abbé de Lamarre, qui doit entrer auprès de M. de Charost. C'est un jeune poète fort vif et peu sage. Je lui ai fait tous les plaisirs qui ont dépendu de moi; je l'ai reçu de mon mieux, et j'avais même chargé Demoulin de lui donner des secours essentiels. Si c'est lui qui m'a déchiré, il doit être au rang des gens de lettres ingrats. On n'en trouve que trop de cette espèce qui déshonore la littérature et l'esprit; mais je suspends mon jugement, parce qu'il ne faut accuser personne sans être sûr de son fait : et d'ailleurs, dans la félicité dont je jouis, mon premier plaisir est d'oublier les injures.

Mandez-moi des nouvelles, mon cher ami, s'il y en a qui valent la peine d'être sues. Le ballet de Rameau se joue-t-il? la Sallé y danse-t-elle? y a-t-il à Paris de nouveaux plaisirs? mais surtout comment va votre santé?

## 304. — A M. BERGER.

A Cirey, le 4 auguste.

Vous me mandez, monsieur, que je dois vous tenir compte de votre silence; c'est pourtant le plus grand dépit que vous puissiez me faire. Vous savez combien vos lettres me font de plaisir, et à quel point votre commerce m'est précieux. N'attendez donc pas, pour me donner de vos nouvelles, que vous receviez des vers de Marseille. J'ai lu ceux de M. Sinetti. Je savais bien qu'il était tout aimable; mais je ne savais pas qu'il fût poète. Il y a, en vérité, de très belles choses dans ce petit poëme. J'y ai trouvé ce que j'aime, beaucoup d'images, *ut pictura poesis*. Il ne m'appartient pas de donner des coups de pinceau à son tableau. Il y a peut-être plu-

sieurs endroits qui mériteraient d'être retouchés; mais c'est toujours à la main du maître à corriger son ouvrage. Je pourrais prendre des libertés qu'il n'approuverait pas. Il faut parler à un auteur, et examiner avec lui les fautes dont on veut le faire convenir; il faut connaître sa docilité et ses ressources. Je vois, par la facilité qui règne dans ses vers, qu'il les corrigerait sans peine; mais pour cela il faut se voir et se parler. Je lui soumettrais mes critiques, comme il a bien voulu me confier son poëme; mais quelque chose que je lui proposasse sur son ouvrage, il verrait en moi plus d'estime que de critique. Dans l'impossibilité où nous sommes de nous rencontrer, je ne peux à présent que l'assurer du cas que je fais de son génie.

J'ai vu le portrait qu'on a fait de moi. Il n'est pas, je crois, ressemblant. J'ai beaucoup plus de défauts qu'on ne m'en reproche dans cet ouvrage, et je n'ai pas les talens qu'on m'y attribue; mais je suis bien certain que je ne mérite point les reproches d'insensibilité et d'avarice que l'on me fait. Mon amitié pour vous me justifie de l'un, et mon bien prodigué à mes amis me met à couvert de l'autre. Quiconque est tant soit peu homme public, est sûr d'être calomnié : c'est un privilége dont je jouis depuis long-temps. On m'a dit que quelque bonne âme avait fait un portrait un peu moins méchant, mais qu'on s'est bien donné de garde de le laisser imprimer. On a raison : les critiques empêchent les gens de broncher, et on se gâte par les louanges. Aimez-moi toujours; écrivez-moi souvent; et soyez sûr que votre amitié me console bien de ces misères. Si jamais je vous suis bon à quelque chose, vous pouvez compter sur moi.

## 305. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, par Vassi en Champagne, le 24 auguste.

Mon cher abbé, savez-vous que je me reproche bien d'avoir passé une partie de ma vie sans profiter de votre aimable commerce? Vous êtes l'homme du monde que je devrais voir le plus, et que j'ai le moins vu. Je vous réponds bien que, si jamais je quitte la retraite heureuse où je suis, ce sera pour faire un meilleur usage de mon temps. J'aime la saine antiquité, je dévore ce que les modernes ont de bon, je mets au-dessus de tout les douceurs de la société. On trouve tout cela avec vous. Laissez-moi donc goûter quelque partie de tant d'agrémens dans vos lettres, en attendant que je vous voie. Ce que vous appelez mon Arioste est une folie qui n'est pas si longue que la sienne. *Non ho pigliato tante coglionerie.* Je serais honteux d'avoir employé trente chants à ces fadaises et à ces débauches d'imagination. Je n'ai que dix chants de ma Pucelle Jeanne. Ainsi je suis au moins des deux tiers plus sage que l'Arioste. Ces amusemens sont les intermèdes de mes occupations. Je trouve qu'on a du temps pour tout quand on veut l'employer. Mon occupation principale est à présent ce beau *Siècle de Louis XIV*. Les batailles données, les révolutions des empires sont les moindres parties de ce dessin; des escadrons et des bataillons battans ou battus, des villes prises et reprises sont l'histoire de tous les temps; le siècle de Louis XIV, en fait de guerre et de politique, n'a aucun avantage par-dessus les autres. Il est même bien moins intéressant que le temps de la Ligue et celui de Charles-Quint. Otez les arts et les progrès de l'esprit à ce siècle, vous n'y trouverez plus

rien de remarquable, et qui doive arrêter les regards de la postérité. Si donc, mon cher abbé, vous savez quelque source où je doive puiser quelques anecdotes touchant nos arts et nos artistes, de quelque genre que ce puisse être, indiquez-les-moi. Tout peut trouver sa place ; j'ai déjà des matériaux pour ce grand édifice. Les *Mémoires* du père Nicéron et du père Desmolets sont mes moindres recueils. J'ai du plaisir même à préparer les instrumens dont je dois me servir. La manière dont je recueille mes matériaux est un amusement agréable ; il n'y a point de livre où je ne trouve des traits dont je peux faire usage. Vous savez qu'un peintre voit les objets d'une manière différente des autres hommes ; il remarque des effets de lumière et des ombres qui échappent aux yeux non exercés. Voilà comme je suis : je me suis établi le peintre du siècle de Louis XIV, et tout ce qui se présente à moi est regardé dans cette vue ; je ressemble à Laflèche, qui fesait son profit de tout.

Savez-vous que j'ai fait jouer depuis peu, au collége d'Harcourt, une certaine *Mort de César*, tragédie de ma façon, où il n'y a point de femmes ; mais il y a quelques vers tels qu'on en fesait il y a soixante ans. J'ai grande envie que vous voyiez cet ouvrage. Il y a de la férocité romaine. Nos jeunes femmes trouveraient cela horrible ; on ne reconnaîtrait pas l'auteur de la tendre *Zaïre*. Mais

*Ridetur chordâ qui semper oberrat eâdem.* (HOR. *de Arte poet.*)

*Vale, scribe, ama.*

## 306. — A M. THIRIOT.

A Cirey, 1er septembre.

Mon cher ami, il faut toujours que de près ou de loin je reçoive quelque taloche de la fortune. J'avais eu la condescendance de donner ma petite tragédie de *Jules César* à l'abbé Asselin, pour la faire jouer à son collége, avec promesse de sa part que copie n'en serait point tirée; c'était une fidélité qu'on m'avait religieusement gardée à l'hôtel Sassenage. Je n'ai pas été aussi heureux au collége d'Harcourt. J'apprends que non-seulement on vient d'imprimer cet ouvrage, mais qu'on l'a honoré de plusieurs additions et corrections qu'un régent de collége y a faites. Je suis persuadé qu'on ne manquera pas encore de dire que c'est moi qui l'ai fait imprimer; ainsi me voilà calomnié et ridicule. Ne pourriez-vous point me sauver une partie de l'opprobre, en publiant et en fesant mettre dans les journaux que je ne suis en aucune manière responsable, mais bien très affligé de cette misérable édition?

Autre misère : on m'envoie une *Ramsaïde*, maudite rapsodie, infâme calotte; et mon nom est à la tête. Dites-moi franchement, le monde est-il assez sot pour m'attribuer cet ouvrage? Consolez-moi en m'écrivant. Je croyais, en ayant renoncé au monde, avoir renoncé à ses tracasseries comme à ses pompes; mais il est dur de se voir d'un côte père putatif d'enfans supposés, et de l'autre, père malheureux d'enfans barbouillés.

Si je ne suis pas heureux en famille, au moins le suis-je en amis. Savez-vous bien, à propos d'amis, que notre Falkener est ambassadeur en Turquie? Un marchand, homme d'esprit, est quelque chose, comme

vous voyez, chez les Anglais; mais parmi nous, il vend son drap et paie la capitation. *Vale, scribe, ama.*

## 307. — AU MÊME.

A Cirey, le 11 septembre.

Vos lettres me font un plaisir extrême. Je vois que l'amitié vous donne des forces. Vous écrivez des dix pages à votre ami, d'une main tremblante. Vous me traitez comme le vin de Champagne, dont vous buvez beaucoup avec un estomac faible.

> Puisses-tu, lorsque le destin,
> Le soir, pour t'éprouver, t'engage
> Chez ta maîtresse ou ta catin,
> Trouver en toi même courage!

Je vous envoie ma réponse au cardinal Alberoni. Elle m'avait échappé dernièrement dans mes paquets; je lui ai écrit, comme je fais à tout le monde, tout naturellement ce que je pense. Si celui qui demanda, *quid est veritas*, s'était adressé à moi, je lui aurais répondu: *veritas* est ce que j'aime. Ce style contraint et fardé, qui règne dans presque tous les livres qu'on fait depuis cinquante ans, est la marque des esprits faux, et porte un caractère de servitude que je déteste. Il y a longtemps que j'ai parcouru ces *Mémoires* du jeune d'Argens. Ce petit drôle-là est libre; c'est déjà quelque chose; mais malheureusement cette bonne qualité, quand elle est seule, devient un furieux vice. Il me vient incessamment un ballot de *Pour et Contre*, d'observations, de petits libelles nouveaux; *Ver-Vert* y sera; mais j'attends cette cargaison sans impatience entre Émilie et le *Siècle de Louis XIV*, dont j'ai déjà fait trente années. Il n'y a rien dans tout ce siècle de si

admirable qu'elle. Elle lit Virgile, Pope et l'algèbre comme on lit un roman. Je ne reviens point de la facilité avec laquelle elle lit les *Essais* de Pope *on man*. C'est un ouvrage qui donne quelquefois de la peine aux lecteurs anglais. Si je n'étais pas auprès d'elle, je serais auprès de vous, mon cher ami. Il est ridicule que nous soyons heureux si loin l'un de l'autre. Vraiment je suis charmé que Pollion de La Popelinière pense un peu favorablement de moi.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

Je suis toujours très indigné de l'édition de *Jules César;* je ne l'ai point encore vue.

On dit que dans les Indes l'opéra de Rameau [1] pourrait réussir. Je crois que la profusion de ses doubles croches peut révolter les *lullistes;* mais à la longue, il faudra bien que le goût de Rameau devienne le goût dominant de la nation, à mesure qu'elle sera plus savante. Les oreilles se forment petit à petit. Trois ou quatre générations changent les organes d'une nation. Lulli nous a donné le sens de l'ouïe que nous n'avions point; mais les Rameau le perfectionneront. Vous m'en direz des nouvelles dans cent cinquante ans d'ici. Adieu; j'ai cent lettres à écrire.

## 308. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 20 septembre.

Que devient donc mon Cideville?
Et pourquoi ne m'écrit-il plus?
Est-ce Thémis, est-ce Vénus
Qui l'a rendu si difficile?

Soit que d'un vieux papier timbré
Il débrouille le long grimoire,

[1] *Les Indes galantes.*

Soit qu'un tendre objet adoré
Lui cède une douce victoire :

Il faut que loin de m'oublier
Il m'écrive avec allégresse,
Ou sur le dos de son greffier,
Ou sur le *sein* de sa maîtresse.

Ah! datez du *sein* de Manon;
C'est de là qu'il me faut écrire.
C'est le vrai trépied d'Apollon,
Plein du beau feu qui vous inspire.

Écrivez donc des vers badins;
Mais en commençant votre épître
La plume échappe de vos mains,
Et vous *baisez* votre pupitre.

Mais d'où vient que j'écris de ces vilenies-là? c'est que je deviens grossier, mon cher ami, depuis que vous m'abandonnez. Savez-vous bien qu'il y a plus de trois mois que je n'ai mis deux rimes l'une auprès de l'autre? J'avais compté que Linant soufflerait un peu mon feu poétique qui s'éteint; mais le pauvre homme passe sa vie à dormir, et qui pis est, *non somniat in Parnasso**. Il ne cultive en lui d'autre talent que celui de la paresse. Son corps et son âme sacrifient à l'indolence; c'est là sa vocation. Je ne compte plus sur des tragédies de sa façon; je ne lui demande à présent que de savoir au moins un peu de latin. Hélas! à propos de tragédie, je ne sais quel infâme a fait imprimer ma pièce de *la Mort de César*: Il est dur de voir ainsi mutiler ses enfans; cela crie vengeance. L'éditeur a plus massacré César que Brutus et Cassius n'ont jamais fait. Cependant ne doutez pas que le public malin ne me juge sur cette édition, et que les gens de lettres, grands calomniateurs de leur

* *Nec in bicipiti somniasse Parnasso*
*Memini.* (PERS. *Prolog.*)

métier, ne disent que c'est moi qui ai fait clandestinement imprimer la pièce.

Le pays de la littérature me paraît actuellement inondé de brochures; nous sommes dans l'automne du bon goût, et au temps de la chute des feuilles. Le *Pour et Contre* * est plus insipide que jamais, et les *Observations* de l'abbé Desfontaines sont des outrages qu'il fait régulièrement une fois par semaine à la raison, à l'équité, à l'érudition et au goût. Il est difficile de prendre un ton plus suffisant, et d'entendre plus mal ce qu'il loue et ce qu'il condamne. Ce pauvre homme, qui veut se donner pour entendre l'anglais, donne l'extrait d'un livre anglais** fait en faveur de la religion, comme d'un livre d'athéisme. Il n'y a pas une de ses feuilles qui ne fourmille de fautes. Je me repens bien de l'avoir tiré de Bicêtre, et de lui avoir sauvé la Grève. Il vaut mieux, après tout, brûler un prêtre que d'ennuyer le public. *Oportet aliquem mori pro populo.* Si je l'avais laissé cuire, j'aurais épargné au public bien des sottises.

J'attends depuis près d'un mois le quatrième Livre de l'*Énéide* en vers français, de la façon de notre ami Formont : on l'a mis dans un ballot de porcelaines que nous espérons recevoir incessamment. Son *Épître sur la décadence du goût* me donne grande opinion de sa traduction. Je ne sais si l'abbé Duresnel a fini celle qu'il a entreprise de l'*Essai* de Pope *sur l'homme****. Ce sont

* Journal de l'abbé Prevost.

** *The minute Philosopher* (*Alciphron, ou le petit Philosophe*), par George Berkeley, évêque de Cloyne.

*** Dans sa lettre à M. de Thibouville, du 20 février 1769, Voltaire dit qu'il a fait la moitié des vers de Duresnel, et l'on croit communément que, pendant son séjour à Rouen, il fit pour cet abbé ce qu'il a fait plus tard pour les ouvrages du roi de Prusse. Cl.

des épîtres morales en vers, qui sont la paraphrase de mes petites remarques sur les *Pensées de Pascal.* Il prouve en beaux vers que la nature de l'homme a toujours été et toujours dû être ce qu'elle est. Je suis bien étonné qu'un prêtre normand ose traduire de ces vérités.

J'ai lu *les Fêtes indiennes* et très indiennes; *les Adieux de Mars*, tout propres à être reliés avec la *Didon*, à être loués par *le Mercure galant* et par l'abbé Desfontaines, et à faire bâiller les honnêtes gens. J'ai voulu lire *Ver-Vert*, poëme digne d'un élève du père Ducerceau, et je n'ai pu en venir à bout. Heureusement je n'ai point reçu *Abensaïd.* *

Je me console avec le *Siècle de Louis XIV* de toutes les sottises du siècle présent. J'attends quelque chose de vous comme un baume sur toutes ces blessures. Je me flatte que vous avez reçu ma lettre où je vous parlais de vos petits *Daphnis et Chloé.*

Adieu, mon très cher ami.

Émilie me fait décacheter ma lettre pour vous dire qu'elle voudrait bien que Cirey fût auprès de Rouen. Mais comment oserais-je vous parler de la sublime et délicate Émilie, après la lettre grossière que je vous ai écrite? Son nom épure tout cela. Vous croyez bien qu'elle n'a point lu cette lettre.

## 309. — A M. THIRIOT.

A Cirey, le 24 septembre.

Depuis que je vous ai écrit, mon cher ami, j'ai lu force fadaises nouvelles; une cargaison de petites pièces comiques, d'opéra, de feuilles volantes, m'est venue.

* Tragédie de Leblanc.

Ah! mon ami, quelle barbarie et quelle misère! la nature est épuisée. Le siècle de Louis XIV a tout pris pour lui. *Vergimus ad fæces.* Je suis si ennuyé que je n'ai pas la force de m'indigner contre l'abbé Desfontaines. Mais vous, qui avez de l'amitié pour moi, et qui savez ce que j'ai fait pour lui, pouvez-vous souffrir la manière pleine d'ingratitude et d'injustice dont il parle de moi dans ses feuilles? Je n'avais pas lu ses impertinences hebdomadaires quand je le priai, il y a quelques jours, de vouloir bien me rendre un petit service : c'était au sujet de cette misérable édition de *la Mort de César.* Je le priai d'avertir le public que non-seulement je n'ai aucune part à cette impression, mais que mon ouvrage est tout-à-fait différent. Je ne sais s'il aura eu assez de probité pour s'acquitter auprès du public de cette petite commission, sans mêler dans son avertissement quelque trait de satire et de calomnie. Cependant il m'est important qu'on sache la vérité; et je vous prie d'engager soit l'abbé Desfontaines, soit *le Mercure*, soit le *Pour et Contre*, à me rendre en deux mots cette justice.

J'ai lu la nouvelle critique des *Lettres philosophiques;* c'est l'ouvrage d'un ignorant, incapable d'écrire, de penser et de m'entendre. Je ne crois pas qu'il y ait un honnête homme qui ait pu achever cette lecture. Vous croyez bien que je ne tire pas même vanité des injures que me dit ce misérable; mais j'avoue que je suis blessé des calomnies personnelles que ces gredins répètent sans cesse. Les cris de la canaille ne peuvent rien contre la réputation d'un écrivain qui a les suffrages du public; mais les accusations infamantes désolent toujours un honnête homme. De quel front ces lâches calomniateurs osent-ils dire que j'ai trompé mon libraire

dans l'édition des *Lettres philosophiques* à Londres? N'êtes-vous pas intéressé à réfuter cette accusation? Qu'on me dise un peu par quelle rage les gens de lettres s'acharnent à me reprocher ma fortune et l'usage que j'en fais, à moi qui ai prêté et donné tout mon bien, à moi qui ai nourri, logé et entretenu comme mes enfans deux gens de lettres, pendant tout le temps que j'ai demeuré à Paris, après la mort de madame de Fontaine-Martel. Qu'on me dise quel est le libraire qui peut se plaindre de moi. Il n'y en a aucun de tous ceux que j'ai employés, à qui je n'aie fait gagner de l'argent, et à qui je n'aie remis partie de ce qu'ils me devaient. Je suis honteux d'entrer dans ces détails; mais la lâcheté avec laquelle on cherche à me diffamer doit exciter le courage de mes amis, et c'est à eux à parler pour moi. En voilà trop sur un chapitre aussi désagréable.

Si vous connaissez quelque livre où l'on puisse trouver de bons mémoires sur le commerce, je vous prie de me l'indiquer, afin que je le fasse venir de Paris. Faites-moi connaître aussi tous les livres où l'on peut trouver quelques instructions touchant l'histoire du dernier siècle et le progrès des beaux-arts : je vous répéterai toujours cette antienne. Adieu, mon ami. Entonnez-vous toujours beaucoup de vin de Champagne? avez-vous revu la cruelle bégueule, jadis et peut-être encore reine de votre cœur? Je comptais que mon ami Falkener viendrait me voir en passant par Calais; mais il s'en va par l'Allemagne et par la Hongrie.

Si je n'etais pas à Cirey, je vous avoue que dans deux mois je serais sur la Propontide avec mon ami, plutôt que de revoir une ville où je suis si indignement traité; mais quand on est à Cirey, on ne le quitte

point pour Constantinople; et puis, que ferais-je sans vous? *Vale, et me ama, scribe sæpè; scribe multùm.*

## 310. — A M. BERGER.

Septembre.

Vous savez le plaisir que me font vos lettres, mon cher monsieur; elles me servent d'antidote contre toutes ces misérables brochures qui m'inondent. Tous ces petits insectes d'un jour piquent un moment et disparaissent pour jamais. Parmi les sottises qu'on imprime, j'ai vu avec douleur une certaine tragédie de moi, nommée *la Mort de César*. Les éditeurs ont massacré ce César plus que n'ont jamais fait Brutus et Cassius. J'admire l'abbé Desfontaines de m'imputer toutes les pauvretés, les mauvais vers, les phrases inintelligibles, les scènes tronquées et transposées qui sont dans cette miserable édition! Un homme de goût distingue aisément la main de l'ouvrier; il sait qu'il y a certains défauts dont un auteur qui connaît les premières règles de son art est incapable; mais il paraît que l'abbé Desfontaines sait bien mal les règles du goût, de l'équité, de la raison, de la société, et surtout de la reconnaissance. Il n'y a point de lecteur qui ne doive être indigné quand cet abbé compare les stoïciens aux quakers. Il ne sait pas que les quakers sont des gens pacifiques, les agneaux de ce monde; que c'est un point de la religion chez eux de ne jamais aller à la guerre, de ne porter pas même d'épée. C'est avec autant d'erreur qu'il prononce que Brutus était un particulier; tout le monde sait assez qu'il était sénateur et préteur; que tous les conjurés étaient sénateurs, etc. Je ne relèverai point toutes les méprises dans lesquelles il tombe; mais je vous avoue

que toute ma patience m'abandonne, quand il ose dire que *la Mort de César* est une pièce contre les mœurs. Est-ce donc à lui à parler de mœurs? Pourquoi fait-il imprimer une lettre que je lui ai écrite avec confiance? Il trahit le premier devoir de la société. Je le priais de garder le secret sur ma lettre et sur le lieu où je suis, et de dire seulement en deux mots que cette impertinente édition de *la Mort de César* n'a presque rien de commun avec mon ouvrage. Au lieu de faire ce que je lui demande, il imprime une satire où il n'y a ni raison, ni équité, et au bout de cette satire il donne ma lettre au public. On croirait peut-être, à ce procédé, que c'est un homme qui a beaucoup à se plaindre de moi, et qui cherche à se venger à tort et à travers; c'est cependant ce même homme pour qui je me traînai à Versailles, étant presque à l'agonie; pour qui je sollicitai toute la cour, et qu'enfin je tirai de Bicêtre. C'est ce même homme que le ministère voulait faire brûler, contre qui les procédures étaient commencées; c'est lui à qui j'ai sauvé l'honneur et la vie; c'est lui que j'ai loué comme un assez bon écrivain, quoiqu'il m'eût fort faiblement traduit; c'est lui enfin qui depuis ces services essentiels, n'a jamais reçu de moi que des politesses, et qui, pour toute reconnaissance, ne cesse de me déchirer. Il veut, dans les feuilles qu'il donne toutes les semaines, tourner *la Henriade* en ridicule. Savez-vous bien qu'il en a fait une édition clandestine à Évreux, et qu'il y a mis des vers de sa façon? C'était bien la meilleure manière de rendre l'ouvrage ridicule. Je vous avoue que ce continuel excès d'ingratitude est bien sensible. J'avais cru ne trouver dans les belles-lettres que de la douceur et de la tranquillité, et certainement ce

devrait être leur partage; mais je n'y ai rencontré que trouble et qu'amertume. Que dites-vous de l'auteur d'une brochure contre les *Lettres philosophiques*, qui commence par assurer que non-seulement j'ai fait imprimer cet ouvrage en Angleterre, mais que j'ai trompé le libraire avec qui j'ai contracté; moi qui ai donné publiquement cet ouvrage à M. Thiriot pour qu'il en eût seul tout le profit? Peut-on m'accuser d'une bassesse si directement opposée à mes sentimens et à ma conduite? Qu'on m'attaque comme auteur, je me tais; mais qu'on veuille me faire passer pour un malhonnête homme, cette horreur m'arrache des larmes. Vous voyez avec quelle confiance je répands ma douleur dans votre sein. Je compte sur votre amitié autant que j'ambitionne votre estime.

## 311. — A M. THIRIOT.

Cirey, le 4 octobre.

Je vous avoue, mon cher ami, que je suis indigné des brochures de l'abbé Desfontaines. C'est déjà le comble de l'ingratitude dans lui de prononcer mon nom, malgré moi, après les obligations qu'il m'a; mais son acharnement à payer, par des satires continuelles, la vie et la liberté qu'il me doit, est quelque chose d'incompréhensible. Je lui avais écrit pour le prier d'avertir le public, comme il est vrai, que la pièce de *Jules César*, telle qu'elle est imprimée, n'est point mon ouvrage. Au lieu de me répondre, que fait-il? une critique, une satire infâme de ma pièce; et au bout de sa satire il fait imprimer ma lettre sans m'en avoir averti; il joint à cet indigne procédé, celui de mettre la date du lieu où je suis, et que je voulais qui fût ignoré du public. Quelle

fureur possède cet homme, qui n'a d'idées dans l'esprit que celles de la satire, et de sentimens dans le cœur que ceux de la plus lâche ingratitude? Je ne lui ai jamais fait que du bien, et il ne perd aucune occasion de m'outrager. Il joint les imputations les plus odieuses aux critiques d'un ignorant et d'un homme sans goût. Il dit que *César* est une pièce contre les bonnes mœurs, et il ajoute que Brutus a les sentimens d'un quaker plutôt que d'un stoïcien. Il ne sait pas qu'un quaker est un religieux au milieu du monde, qui fait vœu de patience et d'humilité, et qui, loin de venger les injures publiques, ne venge jamais les siennes, et ne porte pas même d'épée. Il avance, avec la même ignorance, que Brutus était un particulier sans caractère, oubliant qu'il était préteur. C'est avec le même esprit que ce prétendu critique, en condamnant *le Temple du Goût*, veut justifier la ressemblance de la plupart des caractères des héros de Racine, tels que Bajazet, Xipharès, Hippolyte, que je nomme expressément. Je dis qu'ils paraissent un peu courtisans français, et il parle du caractère de Pyrrhus dont je n'ai pas dit un mot. Il met ensuite *la Henriade* à côté des ouvrages de mademoiselle Malcrais. Il veut faire l'extrait d'un ouvrage anglais, intitulé *Alciphron*, du docteur Berkeley, qui passe pour un saint dans sa communion. Ce livre est un dialogue en faveur de la religion chrétienne. Il y a un interlocuteur qui est un incrédule. L'abbé Desfontaines prend les sentimens de cet interlocuteur pour les sentimens de l'auteur, et traite hardiment Berkeley d'athée. Il loue les plus mauvais ouvrages du même fonds d'iniquité et de mauvais goût dont il condamne les bons. Je crois bien que le public éclairé me vengera de ses impertinentes critiques; mais

je voudrais bien que l'on sût qu'au moins la tragédie de *Jules César* n'est point de moi telle qu'elle est imprimée. Peut-on m'imputer des vers sans rime, sans mesure et sans raison, dont cette misérable édition est parsemée? Vous êtes des amis de l'auteur du *Pour et Contre;* engagez-le, je vous en prie, à me rendre justice dans cette occasion. A l'égard de l'abbé Desfontaines, ne pourriez-vous pas lui faire sentir l'infamie de son procedé, et à quoi il s'expose? Que dira-t-il quand il verra à la tête de *la Henriade*, ou de mes autres ouvrages, l'histoire de son ingratitude?

J'ai lu aussi cette indigne critique des *Lettres philosophiques*. Vous croyez bien que je la regarde avec le profond mépris qu'elle mérite; mais je vois que les calomnies s'accréditent toujours. Ce méchant livre n'est que l'écho des cris des misérables auteurs qui ne cessent d'aboyer contre moi. Que de bassesse et que d'horreurs chez les gens de lettres! eux qui devraient apprendre à penser aux autres hommes, et enseigner la raison et la vertu, ne servent qu'à déshonorer l'espèce humaine. Un misérable auteur famélique, qui imprime ses sottises ou celles des autres pour vivre, s'imagine que c'est dans ce dessein que j'ai donné des ouvrages au public. Il ose dire que j'ai trompé mon libraire au sujet de ces *Lettres* que vous connaissez. Quelle indignité et quelle misère! Devez-vous souffrir, mon cher Thiriot, une accusation pareille? vous pour qui seul ces *Lettres* ont été imprimées en Angleterre, supportez-vous qu'on m'accuse d'avoir travaillé pour moi? La probité ne vous engage-t-elle pas à réfuter, une bonne fois pour toutes, ces odieuses imputations? Engagez un peu l'abbé Prevost à entrer sagement dans ce détail, en parlant de la cri-

tique des *Lettres philosophiques*. J'ai extrêmement à cœur que le public soit désabusé des bruits injurieux qui ont couru sur mon caractère. Un homme qui néglige sa réputation est indigne d'en avoir; j'en suis jaloux, et vous devez l'être, vous qui êtes mon ami. Il vous sera très aisé de faire insérer dans le *Pour et Contre* quelques réflexions générales sur les calomnies dont les gens de lettres sont souvent accablés. L'auteur pourrait, après avoir cité quelques exemples, parler de l'accusation générale que j'ai essuyée au sujet des souscriptions de *la Henriade*, que j'ai toutes remboursées de mon argent aux souscripteurs français qui ont négligé d'envoyer à Londres; de sorte que *la Henriade*, qui m'a valu quelque avantage en Angleterre, m'a coûté beaucoup en France, et je suis assurément le seul homme à qui cela soit arrivé. Il pourrait ensuite réfuter les autres calomnies qu'on a entassées dans mon prétendu portrait, en disant ce que j'ai fait en faveur de plusieurs gens de lettres, lorsque j'étais à Paris. Ces faits avérés sont une réponse décisive à toutes les calomnies. On y pourrait ajouter que l'abbé Desfontaines, qui m'outrage tous les huit jours, est l'homme du monde qui m'a le plus d'obligations. Tout cela, dicté par la bonté de votre cœur et par la sagesse de votre esprit, arrangé par la plume de l'auteur du *Pour et Contre*, ne pourrait faire qu'un très bon effet; après quoi, tout ce que je souhaiterais, ce serait d'être oublié de tout le monde, hors des personnes avec qui je vis, et de vous que j'aimerai toute ma vie.

## 312. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Octobre.

Je vous envoie, mon charmant ami, une tragédie [1] au lieu de moi. Si elle n'a pas l'air d'être l'ouvrage d'un bon poète, elle aura celui d'être au moins d'un bon chrétien; et par le temps qui court, il vaut mieux faire sa cour à la religion qu'à la poésie. Si elle n'est bonne qu'à vous amuser quelques momens, je ne croirai pas avoir perdu ceux que j'ai passés à la composer : elle a servi à faire passer quelques heures à madame du Châtelet. Elle et vous me tenez lieu du public; vous êtes seulement l'un et l'autre plus éclairés et plus indulgens que le parterre. Si, après l'avoir lue, vous la jugez capable de paraître devant ce tribunal dangereux, c'est une aventure périlleuse que j'abandonne à votre discrétion, et que j'ose recommander à votre amitié : surtout laissez-moi goûter le plaisir de penser que vous avez seul, avec madame du Châtelet, les prémices de cet ouvrage. Je ne peux pas assurément exclure monsieur votre frère de la confidence; mais hors lui, je vous demande en grâce que personne n'y soit admis. Vous pourriez faire présenter l'ouvrage à l'examen, secrètement et sans qu'on me soupçonnât. Je consens qu'on me devine à la première représentation; je serais même fâché que les connaisseurs s'y pussent méprendre; mais je ne veux pas que les curieux sachent le secret avant le temps, et que les cabales, toujours prêtes à accabler un pauvre homme, aient le temps de se former. De plus, il y a bien des choses dans la pièce qui passeraient pour des sentimens très religieux dans un autre, mais

[1] *Alzire.*

qui chez moi seraient impies, grâce à la justice qu'on a coutume de me rendre.

Enfin, le grand point est que vous soyez content; et si la pièce vous plaît, le reste ira tout seul : trouvez seulement mon enfant joli, adoptez-le, et je réponds de sa fortune. Je n'ai point lu le conte du jeune Crébillon. On dit que si je l'avais fait, je serais brûlé : c'est tout ce que j'en sais. Je n'ai point lu *les Mécontens*, et ne sais même s'ils sont imprimés. J'ai vécu, depuis deux mois, dans une ignorance totale des plaisirs et des sottises de votre grande ville. Je ne sais autre chose, sinon que je regrette votre commerce charmant, et que j'ai bien peur de le regretter encore long-temps. Voilà ce qui m'intéresse; car je vous serai attaché toute ma vie, et j'en mettrai le principal agrément à en passer quelques années avec vous. Parlez de moi, je vous en prie, à la philosophe qui vous rendra cette lettre; elle est comme vous, l'amitié est au rang de ses vertus; elle a de l'esprit sans jamais le vouloir; elle est vraie en tout. Je ne connais personne au monde qui mérite mieux votre amitié. Que ne suis-je entre vous deux, mon cher ami, et pourquoi suis-je réduit à écrire à l'un et à l'autre !

Adieu; je vous embrasse; adieu, aimable et solide ami.

## 313. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, par Vassi en Champagne, ce 4 octobre.

Quel procédé est-ce là? pourquoi donc ne m'écrivez-vous point? Avez-vous, s'il vous plaît, un plus ancien ami que moi? avez-vous un approbateur plus zélé de vos ouvrages? Je vous avertis que ma colère contre vous est aussi grande que mon estime et que mon amitié, et

qu'ainsi je dois être terriblement fâché. En un mot, je souhaite passionnément que vous m'écriviez, que vous me parliez de vous, de belles-lettres, d'ouvrages nouveaux. Je veux réparer le temps perdu ; je veux m'entretenir avec vous. Premièrement, je vous demande en grâce de me mander où je pourrais trouver le livre pour lequel le pauvre Vanini fut brûlé. Ce n'est point son *Amphitheatrum* * [illegible]ns de lire cet ennuyeux *Amphitheatrum*, c'est l'ouvrage d'un pauvre théologien orthodoxe. Il n'y a pas d'apparence que ce barbouilleur thomiste soit devenu tout d'un coup athée. Je soupçonne qu'il n'y a eu nul athéisme dans son fait, et qu'il pourrait bien avoir été cuit, comme Gaufridi et tant d'autres, par l'ignorance des juges de ce temps-là. C'est un petit point d'histoire que je veux éclaircir, et qui en vaut la peine, à mon sens.

Il y a dans Paris un homme beaucoup plus brûlable : c'est l'abbé Desfontaines. Ce malheureux, qui veut violer tous les petits garçons et outrager tous les gens raisonnables, vient de payer d'un procédé bien noir les obligations qu'il m'a : vous me demanderez peut-être quelles obligations il peut m'avoir ? Rien que celle d'avoir été tiré de Bicêtre, et d'avoir échappé à la Grève. On voulait à toute force en faire un exemple. J'avais alors bien des amis que je n'ai jamais employés pour moi ; enfin je lui sauvai l'honneur et la vie, et je n'ai jamais affaibli par le plus léger procédé les services que je lui ai rendus. Il me doit tout ; et pour unique reconnaissance, il ne cesse de me déchirer.

* L'autre ouvrage de Vanini, non moins ennuyeux que celui-ci, a pour titre *De admirandis Naturæ Reginæ Deæque mortalium arcanis Libri quatuor. Parisiis*, 1616, in-8°.

Savez-vous qu'on a imprimé une tragédie de *César*, composée de beaucoup de mes vers estropiés, et de quelques-uns d'un régent de rhétorique; le tout donné sous mon nom? J'écrivis à l'abbé Desfontaines avec confiance, avec amitié, à ce sujet; je le prie d'avertir en deux mots que l'ouvrage, tel qu'il est, n'est point de moi. Que fait mon abbé Deschaufours? il broche, dans ses malsemaines, une satire honnêtement impertinente, dans laquelle il dit que Brutus était un quaker, ignorant que les quakers sont les plus bénins des hommes, et qu'il ne leur est pas seulement permis de porter l'épée. Il ajoute qu'il est contre les bonnes mœurs de représenter l'assassinat de César; et après tout cela il imprime ma lettre. Quels procédés il y a à essuyer de la part de nos prétendus beaux esprits! Que de bassesses! que de misères! Ils déshonorent un métier divin. Consolez-moi par votre amitié et par votre commerce : vous avez le solide des anciens philosophes et les grâces des modernes; jugez de quel prix vos attentions seront pour moi. S'il y a quelque livre nouveau qui vaille la peine d'être lu, je vous prie de m'en dire deux mots. Si vous faites quelque chose, je vous prie de m'en parler beaucoup.

## 314. — A M. THIRIOT.

A Cirey, le 13 octobre.

Vous êtes de ceux dont parle madame Deshoulières,

« Gens dont le cœur s'exprime avec esprit. »

Votre lettre, mon tendre ami,
Porte ce double caractère,
Aussi ce n'est point à demi
Que votre missive a su plaire
A la nymphe sage et légère,

Dont le bon goût s'est affermi
Si loin des routes du vulgaire.
Elle sait penser et sentir,
Et philosopher et jouir;
Ce que peu de gens savent faire.
Ah! je vous verrais accourir
A son aimable sanctuaire,
La voir, l'admirer, la chérir:
Vous m'avoûriez que sa lumière
Sait éclairer sans éblouir:
Oui, vous vous laisseriez ravir
Par cette âme si singulière,
Qui sans effort sait réunir
Les arts, la raison, le plaisir,
Les travaux et le doux loisir,
Tout le Parnasse et tout Cythère.
Je vous connais, et de ce pas
Vous franchiriez votre hémisphère,
Pour voir, pour aimer tant d'appas.
Mais je sais qu'on ne quitte pas
Pollion de La Poplinière.

Du moins, si vous ne pouvez venir, écrivez donc bien souvent, et n'allez pas imaginer qu'il faille attendre ma réponse pour me récrire. Vous êtes à la source de tout ce qu'on peut mander; et moi, quand je vous aurai dit que je suis heureux loin du monde, occupé sans tumulte, philosophe pour moi tout seul, tendre pour vous et pour une ou deux personnes, j'aurai tout dit. C'est à vous à m'inonder de nouvelles; vos lettres seront pour moi *historia nostri temporis*.

Je suis bien aise d'avoir deviné que la musique de Rameau ne pouvait jamais tomber. L'abbé Desfontaines en a fait une critique qui ne peut être que d'un ignorant qui manque d'un sens, comme de bon sens. S'il n'a pas d'oreille, du moins devrait-il se taire sur les choses qui ne sont pas de sa compétence. Il parle de musique comme de poésie.

Si je croyais qu'on pût représenter le *Samson*, je le travaillerais encore; mais il faut s'attendre que le poëme sera aussi extraordinaire dans son genre que la musique de notre ami l'est dans le sien.

En attendant, je vous dirai un petit mot de la tragédie de *Jules César*. Demoulin doit vous envoyer la dernière scène. Vous jugerez par là combien le reste de l'ouvrage est différent de l'imprimé. Je crois qu'il est nécessaire de faire une édition correcte de l'ouvrage. Voici quel est mon projet :

Faites faire cette édition ; que le libraire donne un peu d'argent et quelques livres à votre choix ; l'argent sera pour vous, et les livres pour moi. Seulement je voudrais que le pauvre abbé de Lamarre pût avoir de cette affaire une légère gratification que vous réglerez. Il est dans un triste état. Je l'aide autant que je peux ; mais je ne suis pas en état de faire beaucoup.

Mille tendres complimens à l'imagination forte et naïve de notre petit Bernard : il y a mille ans que je ne lui ai écrit. Mais savez-vous bien que je n'ai pas de temps, et que je suis aussi occupé qu'heureux ?

*Vive memor nostri.*

## 315. — A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 24 octobre.

M. Demoulin, monsieur, a dû vous remettre un papier qui contient la dernière scène de *Jules César*, telle que je l'ai traduite de Shakespeare, ancien auteur anglais. Je ne vous en donnai qu'une partie, parce que j'avais supprimé pour votre théâtre l'assassinat de *Brutus*. Je n'avais osé être ni Romain ni Anglais à Paris. Cette pièce n'a d'autre mérite que celui de faire voir le

génie des Romains, et celui du théâtre d'Angleterre; d'ailleurs, elle n'est ni dans nos mœurs, ni dans nos règles; mais l'abbé Desfontaines aurait dû faire à cette étrangère les honneurs du pays un peu mieux. Il me semble que c'est enrichir la république des lettres, que de faire connaître le goût de ses voisins; et peut-on faire connaître les poètes autrement qu'en vers? C'était là un beau champ pour l'abbé Desfontaines. Il est bien étonnant qu'il ait parlé de cet ouvrage comme s'il eût critiqué une pièce de notre théâtre. Vous lui ferez, sans doute, faire cette réflexion si vous le voyez. J'ai beaucoup de sujets de me plaindre de lui, et j'en suis très fâché, parce qu'il a du mérite. Je ne veux avoir de guerre littéraire avec personne; ces petits débats rendent les lettres trop méprisables. L'abbé Desfontaines m'avertit que j'en vais soutenir une sur son théâtre, au sujet des ouvrages de Campistron. Il y a du temps qu'il l'a commencée, et bien injustement. Je proteste en homme d'honneur, que je n'ai jamais rien écrit contre cet auteur, et que je n'ai jamais vu l'écrit dont l'abbé Desfontaines parle. Faites-lui sentir, monsieur, combien il est odieux de me faire jouer, malgré moi, un personnage qui me déplaît, et de me mêler dans une querelle où je ne suis jamais entré. Il me menace d'insérer dans son Journal des pièces désagréables contre moi. Sur cette matière, tout ce que je répondrai sera une protestation solennelle que je ne sais ce dont il s'agit. Pourquoi veut-il toujours s'acharner à me piquer et à me nuire? Est-ce là ce que je devais attendre de lui? Je vous prie, monsieur, de joindre à vos bontés, celle de lui parler. Il a trop de mérite, et j'ose dire qu'il m'a trop d'obligations pour que je veuille être son

ennemi. Pour vous, monsieur, je n'ai que des grâces à vous rendre, et je vous serai attaché toute ma vie, avec toute l'estime et toute la reconnaissance que je vous dois.

## 316. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 3 novembre.

La divine Émilie, mon cher ami, n'est pas trop pour *Anacréon*. C'est la première fois que je n'ai pas été de son avis; je tiens que c'est à vous à le faire parler. Je suis persuadé que dans quarante ans vous aimerez comme lui; vous l'imitez déjà dans sa vie et dans ses vers aimables; mais Anacréon n'était pas conseiller au parlement, et n'aurait jamais quitté un opéra pour aller juger.

Il y a peu de choses à corriger aux *Songes* et à *Daphnis et Chloé* pour les rendre propres au théâtre. L'acte d'*Anacréon* vous coûtera encore moins; la conformité du style et des mœurs vous soutiendra. Vous n'avez rien de l'ignorance de Daphnis, vos plaisirs ne sont point des songes; mais quand il s'agit d'Anacréon, vous serez un dévot qui fêterez votre patron. Trouveriez-vous mauvais qu'Anacréon aimât la même personne que le roi, et qu'il fût préféré? Je ne haïrais pas de voir le chansonnier des Grecs l'emporter sur un monarque.

Je vous envoie, mon cher ami, la dernière scène de *Jules César*; c'est de toutes les scènes de cette pièce celle qui a été imprimée avec le plus de fautes. Elle a, ce me semble, une très grande singularité, c'est qu'elle est une traduction assez fidèle d'un auteur anglais qui vivait il y a cent cinquante ans; c'est Shakespeare, le Corneille de Londres, grand fou d'ailleurs, et ressemblant plus souvent à Gilles qu'à Corneille; mais il a des

morceaux admirables. Mandez-moi ce que vous pensez de celui-ci.

Je vous ai déjà mandé les impertinences de l'abbé Desfontaines, au sujet de ce *Jules César*. Il appelle la scène que je vous envoie une controverse; c'est la moindre de ses critiques. Il ne faut pas exiger de goût de lui ; mais je devais en attendre au moins plus de reconnaissance. Les auteurs faméliques sont pardonnables; s'ils déchirent leurs amis, ce n'est que par nécessité. Ce sont des anthropophages qui réservent pour le dernier celui à qui ils ont le plus d'obligations. Envoyez la scène de Shakespeare à notre ami Formont, et qu'il m'en dise un peu son avis.

Adieu, mon aimable ami; il faudrait, pour que je fusse entièrement heureux, que vous vinssiez quelque jour à Cirey. Émilie vous fait mille complimens. Linant commence une tragi-comédie : puisse-t-il l'achever !

*P. S.* Que dites-vous des scélérats de commis de la poste? Nous avions, Linant et moi, mis bien proprement deux louis d'or, bien entourés de cire, dans un gros paquet adressé à sa pauvre sœur; et nous avions pris ce parti parce que le besoin était pressant. La malheureuse a bien reçu la lettre d'avis, mais point la lettre à argent. Pour remédier à cette violation cruelle du droit des gens, je m'adresse à M. le marquis. Ce M. le marquis me doit des monts d'or; il vous remettra les deux louis. Je m'adresse à vous pour cette petite commission, ne sachant en quel endroit du monde il se carre pour le présent.

## 317. — A M. L'ABBÉ ASSELIN.

Cirey, 4 novembre.

Demoulin a bien mal fait, monsieur, de ne vous avoir pas envoyé cette dernière scène complète. Je viens de lui écrire et de lui recommander de vous la porter sur-le-champ. C'est, comme je vous l'ai dit, une traduction assez fidèle de la dernière scène du *Jules César* de Shakespeare. Ce morceau devient par là un morceau singulier et assez intéressant dans la république des lettres. Voilà le point de vue dans lequel un journaliste devait examiner ma tragédie. Elle donne une véritable idée du goût des Anglais. Ce n'est pas en traduisant des poètes en prose qu'on fait connaître le génie poétique d'une nation, mais en imitant en vers leur goût et leur manière. Une dissertation sur ce goût, si différent du nôtre, était ce qu'on devait attendre de l'abbé Desfontaines. Il sait l'anglais : il doit avoir lu Shakespeare; il était à portée de donner sur cela des lumières au public. Si, au lieu de s'écrier en parlant de ma pièce, *que de mauvais vers! que de vers durs!* il avait voulu distinguer entre l'éditeur et moi, et s'attacher à faire voir, en critique sage, les différences qui se trouvent entre le goût des nations, il aurait rendu un service aux lettres, et ne m'aurait point offensé. Je me connais assez en vers, quoique je n'en fasse plus, pour assurer que cette tragédie, telle qu'on l'imprime à présent en Hollande, est l'ouvrage le plus fortement versifié que j'aie fait. Tous les étrangers, qui retrouvent d'ailleurs dans cette pièce les hardiesses qu'on prend en Italie et à Londres, et qu'on prenait autrefois à Athènes, me rendent un peu plus de justice que l'abbé Des-

fontaines et mes ennemis ne m'en ont rendu. Ils distinguent entre le goût des nations et celui des Français; ils savent par cœur une partie de ces vers que l'abbé Desfontaines trouve si durs et si faibles : ils disent que Brutus doit parler en Brutus; ils savent que ce Romain a écrit à Cicéron et à Antoine, qu'il aurait tué son père pour le salut de l'état; ils ne me reprochent point un tutoiement qui est si noble en poésie, que c'est la seule manière dont on parle à Dieu; ils ne traitent point de controverse l'admirable scène de Shakespeare, dont on n'a joué chez vous qu'une petite partie, et qu'on a imprimée si ridiculement. Quand ils voient des vers tels que celui-ci :

A vos tyrans Brutus ne parle qu'au sénat;

ils savent bien, pour peu qu'ils aient de connaissance de la langue française, qu'un tel vers ne peut être de moi.

Je pardonne de tout mon cœur à l'abbé Desfontaines, si, dans les choses désagréables qu'il a semées contre moi dans vingt de ses feuilles, il n'a point eu l'intention de m'outrager. Cependant, monsieur, je vous enverrai, si vous voulez, vingt lettres de mes amis qui me parlent de son procédé avec beaucoup plus de chaleur que je n'en ai parlé moi-même. Enfin, monsieur, quoi qu'il en soit, j'oublierai tout. Les disputes des gens de lettres ne servent qu'à faire rire les sots aux dépens des gens d'esprit, et à déshonorer les talens qu'on devrait rendre respectables. Je puis vous assurer qu'il y a plus d'un ennemi de l'abbé Desfontaines qui m'a écrit pour me proposer des vengeances que j'ai rejetées. Je souhaite qu'il revienne à moi avec l'amitié que j'avais droit d'attendre de lui; mon amitié ne sera pas altérée par la

différence de nos opinions. Vous pouvez lui communiquer cette lettre.

Je vous suis attaché pour toute ma vie, avec bien de la reconnaissance.

## 318. — A L'ABBÉ DESFONTAINES,

### SUR UNE RÉTRACTATION DE CE JOURNALISTE.

A Cirey, le 14 novembre.

Si l'amitié vous a dicté, monsieur, ce que j'ai lu dans la feuille trente-quatrième que vous m'avez envoyée, mon cœur en est bien plus touché que mon amour-propre n'avait été blessé des feuilles précédentes. Je ne me plaignais pas de vous comme d'un critique, mais comme d'un ami; car mes ouvrages méritent beaucoup de censure : mais moi je ne méritais pas la perte de votre amitié. Vous avez dû juger, à l'amertume avec laquelle je m'étais plaint à vous-même, combien vos procédés m'avaient affligé; et vous avez vu, par mon silence sur toutes les autres critiques, à quel point j'y suis insensible. J'avais envoyé à Paris, à plusieurs personnes, la dernière scène traduite de Shakespeare, dont j'avais retranché quelque chose pour la représentation d'Harcourt, et que l'on a encore beaucoup tronquée dans l'impression. Cette scène était accompagnée de quelques réflexions sur vos critiques. Je ne sais si mes amis les feront imprimer ou non; mais je sais que, quoique ces réflexions aient été faites dans la chaleur de mon ressentiment, elles n'en étaient pas moins modérées. Je crois que M. l'abbé Asselin les a; il peut vous les montrer, mais il faut regarder tout cela comme non avenu.

Il importe peu au public que *la Mort de César* soit une bonne ou une méchante pièce ; mais il me semble que les amateurs des lettres auraient été bien aises de voir quelques dissertations instructives sur cette espèce de tragédie qui est si étrangère à notre théâtre : vous en avez parlé et jugé comme si elle avait été destinée aux comédiens français. Je ne crois pas que vous ayez voulu en cela flatter l'envie et la malignité de ceux qui travaillent dans ce genre ; je crois plutôt que, rempli de l'idée de notre theâtre, vous m'avez jugé sur les modèles que vous connaissez. Je suis persuadé que vous auriez rendu un service aux belles-lettres si, au lieu de parler en peu de mots de cette tragédie comme d'une pièce ordinaire, vous aviez saisi l'occasion d'examiner le théâtre anglais et même le théâtre d'Italie, dont elle peut donner quelque idée. La dernière scène, et quelques morceaux traduits mot pour mot de Shakespeare, ouvraient une assez grande carrière à votre érudition et à votre goût. Le *Giulio Cesare* de l'abbé Conti, noble Vénitien, imprimé à Paris il y a quelques années, pouvait vous fournir beaucoup. La France n'est pas le seul pays où l'on fasse des tragédies ; et notre goût, ou plutôt notre habitude de ne mettre sur le théâtre que de longues conversations d'amour ne plaît pas chez les autres nations. Notre théâtre est vide d'action et de grands intérêts, pour l'ordinaire. Ce qui fait qu'il manque d'action, c'est que le théâtre est offusqué par nos petits-maîtres ; et ce qui fait que les grands intérêts en sont bannis, c'est que notre nation ne les connaît point. La politique plaisait du temps de Corneille, parce qu'on était tout rempli des guerres de la Fronde ; mais aujourd'hui on ne va plus à ses pièces. Si vous aviez vu

jouer la scène entière de Shakespeare, telle que je l'ai vue, et telle que je l'ai à peu près traduite, nos déclarations d'amour et nos confidentes vous paraîtraient de pauvres choses auprès. Vous devez connaître, à la manière dont j'insiste sur cet article, que je suis revenu à vous de bonne foi, et que mon cœur, sans fiel et sans rancune, se livre au plaisir de vous servir autant qu'à l'amour de la vérité. Donnez-moi donc des preuves de votre sensibilité et de la bonté de votre caractère : écrivez-moi ce que vous pensez et ce que l'on pense sur les choses dont vous m'avez dit un mot dans votre dernière lettre. La pénitence que je vous impose est de m'écrire au long ce que vous croyez qu'il y ait à corriger dans mes ouvrages dont on prépare en Hollande une très belle édition. Je veux avoir votre sentiment et celui de vos amis. Faites votre pénitence avec le zèle d'un homme bien converti, et songez que je mérite par mes sentimens, par ma franchise, par la vérité et la tendresse qui sont naturellement dans mon cœur, que vous vouliez goûter avec moi les douceurs de l'amitié et celles de la littérature.

## 319. — A M. DE FORMONT.

A Cirey, 15 novembre.

Pourquoi vous rebuter d'un ouvrage si admirable, et auquel il manque si peu de chose pour être parfait? Nous n'avons dans notre langue que cette seule traduction du plus beau monument de l'antiquité; car je compte pour rien toutes les mauvaises qu'on a faites.

Virgile, du sein du tombeau,
Vous dit-il pas en son langage,
Il faut achever ton ouvrage
Quand je t'ai prêté mon pinceau?

Je viens d'apprendre que la *Didon* qui a fait tant de fracas sur notre théâtre, est une espèce de traduction d'un opéra italien de Metastasio, se disant poète de l'empereur. Je tiens cette anecdote d'un jeune Vénitien qui est ici. Personne ne sait cela en France : tant nous sommes bien instruits dans notre petit coin du Parnasse de ce qui se passe dans les autres coins !

Je n'ai point encore vu la traduction en prose de la première scène de la *Cléopâtre* de Dryden. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'une traduction en prose d'une scène en vers est une beauté qui me montrerait son cul au lieu de me montrer son visage ; et puis je vous dirai qu'il s'en faut beaucoup que le visage de Dryden soit une beauté. Sa *Cléopâtre* est un monstre, comme la plupart des pièces anglaises, ou plutôt comme toutes les pièces de ce pays-là, j'entends les pièces tragiques ; il y a seulement une scène de Ventidius et d'Antoine qui est digne de Corneille. C'est là le sentiment de mylord Bolingbroke et de tous les bons auteurs ; c'est ainsi que pensait Addison.

Je n'ai point encore lu la traduction que l'abbé Duresnel a faite de l'*Essai* de Pope ; mais comme cela n'est point intitulé *Réponse à Pascal*, il n'a rien à craindre.

Je vais tâcher d'avoir ce journal où vous dites que je trouverai des absurdités métaphysiques à propos de mes sentimens. Je sais qu'il est de l'essence d'un jésuite d'être mauvais philosophe ; ce sont gens à qui on dicte, à l'âge de quinze ou vingt ans, des mots qu'ils prennent ensuite pour des idées. Je ne sais pas si Locke a raison ; mais il en a bien l'air. J'ai beau chercher, je ne vois pas qu'on puisse jamais prouver que la matière ne

saurait penser ; mais après tout, qu'importe, pourvu que nous pensions bien, c'est-à-dire, que nous pensions de façon à nous rendre heureux ? Je me trouve très bien d'être matière, si j'ai des sensations et des idées agréables.

S'il vous vient quelque pensée sur cette chape à l'évêque dont les hommes se débattent, faites-m'en un peu part, s'il vous plaît, *candidus imperti.* Pour moi j'ai envoyé à notre ami Cideville la dernière scène de *la Mort de César*, qui est très mal imprimée et toute tronquée dans la misérable édition qu'on en a faite ; je l'ai prié de vous en faire tenir une copie. Je vous envoie des bagatelles de ma façon, en attendant de vous des idées et des lumières : chacun donne ce qu'il a. Je vais grand train dans le *Siècle de Louis XIV* ; je saute à pieds joints sur toutes les minuties que je trouve en mon chemin : c'est un taillis fourré où je me fais des grandes routes ; je voudrais bien m'y promener avec vous. La sublime, la légère, l'universelle Émilie vous fait mille complimens. Linant croit qu'il fera une pièce, et je n'en crois rien. *Vale.*

## 320. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 18 novembre.

Je ne crois pas que mes sauvages puissent jamais trouver un protecteur plus poli que vous, et que je puisse jamais avoir un ami plus aimable. Il ne faut plus songer à faire jouer cela cet hiver ; plus j'attendrai, plus la pièce y gagnera. Je ne serai pas fâché d'attendre un temps favorable où le public soit avide de nouveautés. Je suis charmé qu'on m'oublie ; le secret d'ailleurs en

sera mieux gardé sur la pièce, et le peu de gens qui ont su que j'avais envie de traiter ce sujet seront déroutés.

Puisque la conversion de Gusman vous plaît, il ira droit en paradis, et j'espère faire mon salut auprès du parterre.

La façon de tuer ce Gusman chez lui n'est pas si aisée que d'opérer sa conversion. Zamore avait pris déjà l'épée d'un Espagnol pour ce beau chef-d'œuvre; si vous voulez, il prendra encore les habits de l'Espagnol. J'avais fait endormir la garde peu nombreuse et fatiguée; si vous voulez, je l'enivrerai pour la faire mieux ronfler.

Faire de Montèze un fripon, me paraît impossible: pour qu'un homme soit un coquin, il faut qu'il soit un grand personnage; il n'appartient pas à tout le monde d'être fripon.

Montèze, quoique père de la signora, n'est qu'un subalterne dans la pièce; il ne peut jamais faire un rôle principal; il n'est là que pour faire sortir le caractère d'Alzire. Figurez-vous la mère de la Gaussin avec sa fille. J'en suis fâché pour Montèze, mais je n'ai jamais compté sur lui.

Les autres ordres que vous me donnez sont plus faciles à exécuter: *Patientiam habe in me, et ego omnia reddam tibi* *. Je m'étais hâté d'envoyer à madame du Châtelet des changemens pour les derniers actes, mais il ne faut point se hâter quand on veut bien faire; l'imagination harcelée et gourmandée devient rétive; j'attendrai les momens de l'inspiration.

J'accable de mes respects et de mon amitié madame

* Saint Matthieu, XVIII, 26.

votre mère et le lecteur de Louis xv. Je vous supplie de faire ma cour à madame de Bolingbroke. Vraiment je serai fort aise que ce M. de Matignon tire un peu la manche du garde des sceaux en ma faveur. Il faut, au bout du compte, ou être effacé du livre de proscription, ou enfin s'en aller hors de France, il n'y a pas de milieu; et sérieusement l'état où je suis est très cruel.

Je serais très fâché d'être obligé de passer ma vie hors de France; mais je serais aussi très fâché qu'on crût que j'y suis, et surtout qu'on sût où je suis. Je me recommande sur cela à votre tendre et sage amitié. Dites bien à tout le monde que je suis à présent en Lorraine.

J'ai envoyé un petit mémoire par Demoulin à M. Hérault; voudrez-vous bien lui en parler, et savoir de lui si ce mémoire peut produire quelque chose?

Adieu; les misérables sont gens bavards et importuns.

## 321. — AU MÊME.

Cirey.

Mon aimable ange gardien, si j'avais eu quelque chose de bon à dire, j'aurais écrit à MM. d'Ussé; mais écrire pour dire: J'ai reçu votre lettre, et j'ai l'honneur d'être, et des complimens, et du verbiage, ce n'est pas la peine.

Je ne saurais écrire en prose quand je ne suis pas animé par quelque dispute, quelque fait à éclaircir, quelque critique, etc.; j'aime mieux cent fois écrire en vers; cela est beaucoup plus aisé, comme vous le sentez bien.

Voici donc des vers que je leur griffonne; qu'ils les lisent, mais qu'ils les brûlent.

Venons à l'Épître sur la preuve de l'existence de Dieu par le plaisir [1]. Ne pourrait-on pas y faire une sauce pour faire avaler le tout aux dévots?

Il est très vrai que le plaisir a quelque chose de divin, philosophiquement parlant; mais théologiquement parlant, il sera divin d'y renoncer. Avec ce correctif, on pourrait faire passer l'Épître; car tout passe. J'ai corrigé encore beaucoup les autres. Un petit mot, s'il vous plaît, sur la dernière, sur l'aventure de la Chine. J'aime vos critiques; elles sont fines, elles sont justes, elles m'encouragent; poursuivez.

Je ne crois avoir fait qu'une action de bon chrétien, et non un bon ouvrage dans ce que vous savez [2]; et comme il faut que les bonnes œuvres soient secrètes, je vous prie de recommander à Lamare le plus profond secret. D'ailleurs, qu'il fasse tout ce que vous lui prescrirez; c'est ainsi que j'en userais si j'étais à Paris.

Madame du Châtelet fait mille complimens à l'ange gardien, et à cet autre ange madame d'Argental.

Ce Blaise, c'est, ne vous en déplaise, Blaise Pascal; mais il faudrait un autre nom. Je vous prie d'engager M. d'Argenson à donner des ordres positifs pour que mes ouvrages n'entrent point en France. Je crains toujours qu'on n'y ait glissé quelque chose qui troublerait, je ne dis pas mon repos, mais celui d'une personne que je préfère à moi, comme de raison.

[1] Il s'agit ici du cinquième Discours sur l'homme, intitulé : *de la Nature du plaisir*. Voyez tome x de cette édition, page 25.

[2] Probablement *Alzire*.

## 322. — A M. THIRIOT.

Cirey.

Je reçois votre lettre. Je vous prie de me faire avoir les Nouvelles à la main, et de dire à M. Le Franc tout ce que vous pourrez de mieux. On lui impute pourtant *les Sauvages*.

Je vais corriger encore *Al[illegible]* et les Epîtres. Je vous prie d'ajouter à toutes les marques d'amitié que vous devez à la mienne, et à vingt ans d'une tendresse réciproque, l'attention de faire respecter cette amitié. Nous ne sommes plus ni l'un ni l'autre dans un âge où les termes légers et sans égard puissent convenir. Je ne parle jamais de M. Thiriot que comme d'un homme que je considère autant que je l'aime. M. de Fontenelle n'avait point d'amitié pour Lamotte, mais pour M. de Lamotte. Cette politesse donne du relief à celui qui la met à la mode. Les petits-maîtres de la rue Saint-Denis disaient la Lecouvreur, et le cardinal de Fleury disait mademoiselle Lecouvreur. On serait très mal venu à dire devant moi, Thiriot; cela était bon à vingt ans. M. Marivaux ne sait pas à quoi il s'expose. On va imprimer un recueil nouveau de mes ouvrages où je mettrai ses ridicules dans un jour qui le couvrira d'opprobre.

## 323. — AU MÊME.

A Cirey, le 30 novembre.

Vos fenêtres donnent donc à présent sur le Palais-Royal; j'aimerais mieux qu'elles donnassent sur la prairie et sur la petite rivière que je vois de mon lit; mais on ne peut pas tout avoir à la fois, et il faut bien que

M. de La Popelinière soit récompensé de son mérite, en ayant auprès de lui un homme aussi aimable que vous. Vous êtes le lien de la société, le nom de *compère* vous sied à merveille en ce sens-là, comme on appelait certain philosophe, *la sage-femme des pensées d'autrui.*

Je suis enchanté de la bonne fortune que vous avez depuis six mois avec Locke. Vous me charmez de lire ce grand homme qui est dans la métaphysique, ce que Newton est dans la connaissance de la nature. Quel est donc ce curé de village* dont vous me parlez? Il faut le faire évêque du diocèse de Saint-Urain. Comment! un curé, et un Français, aussi philosophe que Locke? Ne pouvez-vous point m'envoyer le manuscrit? Il n'y aurait qu'à l'envoyer avec les *Lettres* de Pope, dans un petit paquet, à Demoulin; je vous le rendrais très fidèlement.

Si j'avais auprès de moi un domestique qui sût écrire, je ferais copier quelques chapitres d'une métaphysique que j'ai composée [1], pour me rendre compte de mes idées; cela vous divertirait peut-être de voir quelle espèce de philosophe c'est que l'auteur de *la Henriade* et de *Jeanne la Pucelle.* Vous auriez bien aussi quelques chants de *Jeanne,* car je sais que vous êtes discret et fidèle.

Le corsaire Desfontaines a bien les vices que vous n'avez pas. Vous connaissez cette guenille que j'avais écrite au comte Algarotti [2]; l'abbé Desfontaines me demande la permission de l'imprimer. Je lui fais réponse, au nom de monsieur et madame du Châtelet, qu'ils

* Le curé Meslier.

[1] Voyez *Philosophie*, tome I.

[2] Voyez tome XI de cette édition, page 95, Épître au comte Algarotti.

regarderont cette impression comme une offense personnelle ; je le prie et je lui recommande de se bien donner de garde de publier cette bagatelle ; je lui fais sentir que ce qui est bon entre amis, devient très dangereux entre les mains du public. A peine a-t-il reçu ma lettre, qu'il imprime : ce qui m'étonne, c'est que son examinateur sache assez peu le monde pour souffrir que le nom de madame du Châtelet soit livré indignement à la malignité d'un pamphletier. Si monsieur et madame du Châtelet se plaignent à M. le garde des sceaux, comme ils devraient faire, je suis persuadé que l'abbé Desfontaines se repentirait de son imprudence.

On m'a envoyé une nouvelle édition de *Jules César*. J'ai reconnu qu'elle était nouvelle à des différences considérables qui s'y trouvent. Il est donc absolument nécessaire de donner ce petit ouvrage tel qu'il est, puisqu'on l'a comme il n'est pas. L'abbé de Lamare se chargera de l'édition, et le peu de profit qu'on en pourra tirer sera pour lui. C'est une libéralité que vous lui ferez volontiers, surtout à présent que vous voilà grand seigneur.

Si vous connaissiez quelque domestique qui sût bien écrire, envoyez-le-moi au plus vite ; vous y gagnerez mille chiffons par an, vers, prose ; vous me tiendrez lieu du public. Adieu, mon ami.

*P. S.* Qu'est-ce qu'une estampe de moi, qui se vend chez Odieuvre*, près de la Samaritaine, cela veut dire, je crois, sur le Pont-Neuf? Il est juste que je sois avec mon héros. Voyez si cette estampe ressemble.

* Michel Odieuvre, peintre et marchand de tableaux et d'estampes, mort en 1756. Il avait commencé par être tailleur.

## 324. — AUX COMÉDIENS FRANÇAIS,

### AU SUJET DE LA TRAGÉDIE D'ALZIRE.

Novembre.

Je ne sais, messieurs, si vous avez lu une tragédie que j'avais composée il y a deux ans, et dont je lus même chez moi les premières scènes à M. Dufresne. Je n'aurais jamais osé la présenter au théâtre. La singularité du sujet, la défiance où je dois toujours être sur mes faibles ouvrages, et le nombre de mes ennemis, m'avaient fait prendre le parti de ne la jamais exposer au public.

J'ai appris que M. Le Franc, s'étant fait rendre compte, il y a un an, du sujet de ma pièce, en a depuis composé une à peu près sur le même plan, et qu'il s'est hâté de vous la lire. Vous sentez bien, messieurs, que tout le mérite de ce sujet consiste dans la peinture des mœurs américaines, opposée au portrait des mœurs européanes : du moins c'est là mon seul avantage. Je ne doute pas que M. Le Franc, qui a au-dessus de moi les talens de l'esprit et l'imagination que donne la jeunesse, n'ait embelli son ouvrage par des ressources qui m'ont manqué ; mais il arriverait que si sa pièce était jouée la première, la mienne ne paraîtrait plus qu'une copie de la sienne ; au lieu que si sa tragédie n'est jouée qu'après, elle se soutiendra toujours par ses propres beautés. Je n'aurais jamais travaillé sur un plan choisi par M. Le Franc. La considération et l'estime que j'ai pour lui m'en auraient empêché, autant que la crainte de me trouver son rival.

Il s'est dispensé d'un égard que j'aurais eu. Au reste,

messieurs, soyez persuadés que si je crains de passer après lui, c'est uniquement parce que ma pièce ne soutiendrait pas la comparaison avec la sienne. Votre intérêt s'accorde en cela avec le plaisir du public, qui applaudira toujours à M. Le Franc, en quelque temps que son ouvrage paraisse; et la justice exige que celui qui a inventé le sujet passe avant celui qui l'a embelli. Je n'aurai que la préférence dangereuse et passagère d'être exposé le premier à la censure du public.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime que j'ai pour ceux qui cultivent les beaux-arts, et avec la reconnaissance que je dois à ceux qui ont si souvent orné mes faibles productions et fait pardonner mes fautes [1], votre, etc.

## 325. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, par Vassi en Champagne, ce 30 novembre.

Je vous prie, mon cher maître en Apollon, d'envoyer à mon logis, vis-à-vis Saint-Gervais, votre petit antidote contre le style impertinent dont nous sommes inondés. C'est une prescription contre la barbarie. J'attends ce discours avec très grande impatience : joignez-y la Vie du martyr de Toulouse; je ne la garderai qu'un jour, et on la reportera chez vous.

[1] M. de Voltaire obtint des comédiens ce qu'il leur demandait. M. Le Franc, de son côté, leur écrivit aussi pour le même sujet; voici sa lettre, qui est d'un style bien différent de celui de M. de Voltaire :

*Lettre de M. Le Franc.*

« Je suis fort surpris, messieurs, que vous exigiez une seconde lec-
« ture d'une tragédie telle que *Zoraïde*. Si vous ne vous connaissez pas
« en mérite, je me connais en procédés, et je me souviendrai assez
« long-temps des vôtres pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on
« distingue si peu les personnes et les talens; je suis, messieurs, autant
« que vous méritez que je le sois, votre, etc. «

Je vous abandonne Marc-Antoine ; l'assassin de votre bon ami que vous avez embelli en français, mérite bien notre indignation. Je ne vous avais envoyé cette scène que pour vous faire connaître le goût du théâtre anglais, et point du tout pour vous faire aimer Antoine.

Avez-vous lu une lettre du père Tournemine, qu'il a fait imprimer dans le *Journal de Trévoux* au mois d'octobre ? Il dispute bien mal contre M. Locke, et parle de Newton comme un aveugle des couleurs. Si des philosophes s'avisaient de lire cette brochure, ils seraient bien étonnés, et auraient bien mauvaise opinion des Français. En vérité, nous sommes la crême fouettée de l'Europe. Il n'y a pas vingt Français qui entendent Newton : on dispute contre lui à tort et à travers, sans avoir lu ses démonstrations géométriques. Il me semble que je vois Thomas Diafoirus qui soutient thèse contre les circulateurs. Nous avons ici une noble Vénitienne qui entend Newton comme les *Élémens d'Euclide*. Cela n'est-il pas honteux pour nos Français ?

L'Académie des Inscriptions, en corps, a voulu faire une devise (belle occupation !) pour les opérations mathématiques qu'on va faire vers l'équateur. Ils ont mis, dans leur inscription, *que l'on mesure un arc du méridien sous l'équateur*. Est-il possible que toute une Académie fasse une ânerie pareille, et qu'il faille que M. Maffei, un étranger, redresse nos bévues ?

Mais, dans votre Académie, pourquoi ne recevez-vous pas l'abbé Pellegrin ? est-ce que Danchet serait trop jaloux ? Vous savez qu'il y a vingt ans que je vous ai dit que je ne serais jamais d'aucune académie. Je ne veux tenir à rien dans ce monde, qu'à mon plaisir ; et puis, je remarque que telles académies étouffent tou-

jours le génie au lieu de l'exciter. Nous n'avons pas un grand peintre depuis que nous avons une Académie de peinture; pas un grand philosophe formé par l'Académie des Sciences. Je ne dirai rien de la Française. La raison de cette stérilité dans des terrains si bien cultivés, est, ce me semble, que chaque académicien, en considérant ses confrères, les trouve très petits, pour peu qu'il ait de raison, et se trouve très grand en comparaison, pour peu qu'il ait d'amour-propre. Danchet se trouve supérieur à Mallet, et en voilà assez pour lui; il se croit au comble de la perfection. Le petit Coypel trouve qu'il vaut mieux que Detroy le jeune, et il pense être un Raphael. Homère et Platon n'étaient, je crois, d'aucune académie. Cicéron n'en était point, ni Virgile non plus. Adieu, mon cher abbé; quoique vous soyez académicien, je vous aime et vous estime de tout mon cœur; vous êtes digne de ne l'être pas. *Vale, et me ama.*

Mandez-moi quel est le jésuite qui a fait les *Mémoires pour l'Histoire du dernier siècle*, et celui qui a fait les *Mémoires chronologiques* sur les matières ecclésiastiques. Mais vous, que faites-vous? ne m'en direz-vous point de nouvelles?

## 326. — A M. BERGER.

A Cirey, le 1er décembre.

Au nom de Rameau ma froide veine se réchauffe, monsieur; vous me dites qu'il a besoin de quelque guenille pour faire exécuter des morceaux de musique chez M. le prince de Carignan. Voici de mauvais vers; mais tels qu'il les faut, je crois, pour faire briller un musicien. S'il veut broder de son or cette étoffe grossière, la voici:

Fille du ciel, ô charmante Harmonie!
Descendez, et venez briller dans nos concerts;
La nature imitée est par vous embellie.
Fille du ciel, reine de l'Italie,
Vous commandez à l'univers.
Brillez, divine Harmonie,
C'est vous qui nous captivez.
Par vos chants vous vous élevez
Dans le sein du dieu du tonnerre;
Vos trompettes et vos tambours
Sont la voix du dieu de la guerre.
Vous soupirez dans les bras des Amours.
Le Sommeil, caressé des mains de la Nature,
S'éveille à votre voix,
Le Badinage avec tendresse
Respire dans vos chants, folâtre sous vos doigts :
Quand le dieu terrible des armes
Dans le sein de Vénus exhale ses soupirs,
Vos sons harmonieux, vos sons remplis de charmes,
Redoublent leurs désirs.
Pouvoir suprême,
L'Amour lui-même
Te doit des plaisirs.
Fille du ciel, ô charmante Harmonie! etc.

Il me semble qu'il y a là un rimbombo de paroles et une variété sur laquelle tous les caractères de la musique peuvent s'exercer. Si Orphée-Rameau veut couvrir cette misère de doubles croches, *ella è padrone*, pourvu qu'on ne me nomme point.

S'il avait demandé M. de Fontenelle ou quelque autre honnête homme pour examinateur, il aurait fait jouer *Samson*, et je lui aurais fait tous les vers qu'il aurait voulu. Peut-être en est-il temps encore. Quand il voudra, je suis à son service. Je n'ai fait *Samson* que pour lui. Je partageais le profit entre lui et un pauvre diable de bel esprit. Pour la gloire, elle n'eût point été partagée ; il l'aurait eue tout entière.

Écrivez-moi souvent : vos lettres valent mieux que de l'argent et de la gloire. Vous êtes le plus aimable correspondant du monde, bon ami de près et de loin. Je vous embrasse et suis à vous pour la vie.

*P. S.* Qu'est-ce qu'une estampe de moi, qui se vend chez Odieuvre ? Voyez cela, je vous prie ; j'en ferai venir pour le bailli du village, au cas que cela soit ressemblant.

Vous m'avez parlé d'une gravure où j'ai l'honneur d'être avec le berger, le philosophe, le galant Fontenelle. J'aimerais mieux cette gravure que l'estampe. Étant derrière Fontenelle, on est sûr d'être au moins regardé ; mais étant seul, on ne m'ira point déterrer. *Vale.*

## 327. — A M. THIRIOT.

A Cirey, 8 décembre, à quatre heures du matin.

La date vous fera voir que je n'ai pas le temps de vous écrire une longue épître. On vient de m'avertir que plusieurs Chants de *la Pucelle* courent dans Paris ; ou c'est quelque poëme qu'on met sous mon nom, ou un copiste infidèle a transcrit quelques-uns de ces Chants. Dans l'un ou dans l'autre cas, il faut que je sois instruit de bonne heure de la vérité. Je vous jure par cette même vérité que vous me connaissez, que je n'ai jamais prêté le manuscrit à personne, puisque je ne l'ai pas prêté à vous-même. Si quelqu'un m'a trahi, ce ne peut être qu'un nommé Dubreuil, beau-frère de Demoulin, qui a copié l'ouvrage il y a six mois. M. Rouillé prétend qu'il en court des copies. Voyez, informez-vous ; que votre amitié se trémousse un peu. Il est d'une conséquence extrême que je sois averti. Il faudra enfin que

j'aille mourir dans les pays étrangers; mais, en récompense, les Hardion, les Danchet, etc. prospèrent en France.

J'avais commencé une tragédie où je peignais un tableau assez singulier du contraste de nos mœurs avec les mœurs du Nouveau-Monde [1]. On a dit, il y a quelques mois, mon sujet au sieur Le Franc : qu'a-t-il fait? il a versifié dessus, il a lu sa pièce à nosseigneurs les comédiens, qui l'ont envoyée à la révision. Le petit bon homme est *un tantinetto* plagiaire; il avait pillé sa pauvre *Didon* tout entière d'un opéra italien de Metastasio. Mais il prospérera avec les Danchet et les Laserre, et moi j'irai languir à La Haye ou à Londres. Adieu; réponse, et prompte.

## 328. — AU MÊME.

A Cirey, 17 décembre.

Vous êtes le plus aimable ami, le plus exact et le plus tendre qu'il y ait au monde. Vous écrivez aussi régulièrement qu'un homme d'affaires, et vous avez les sentimens d'une maîtresse. Par quel remercîment commencerai-je? J'accepte d'abord le valet de chambre écrivain, pourvu qu'il ne soit ni dévot ni ivrogne, deux qualités également abominables. Il copiera toutes mes guenilles que je corrige tous les jours et que je vous destine. J'ai envoyé à messieurs de Pont-de-Vesle et d'Argental la tragédie en question, avec cette clause qu'elle serait communiquée à vous, mon cher ami, et à vous seul. Ainsi, lorsque vous voudrez, passez chez ce M. d'Argental, chez cette aimable et bienfesante créature, qui ne cesse de me combler de ses bons offices. A

[1] *Alzire.*

présent que cette pièce envoyée me donne un peu de loisir, revenons à Orphée-Rameau. Je lui avais craché de petits vers pour un petit duo. On pourrait, en allongeant la litanie, faire de cela un morceau très musical. C'est la louange de la musique : on y peut fourrer tous ses attributs, tous ses caractères. Le génie de notre Orphée se trouverait au large.

Je ferai de *Samson* tout ce qu'on voudra; c'est pour lui (Rameau), c'est pour sa musique mâle et vigoureuse que j'avais pris ce sujet.

Vous faites trop d'honneur à mes paroles, de dire qu'il y a trois personnages. Je n'en connais que deux, Samson et Dalila; car pour le roi, je ne le regarde que comme une basse-taille des chœurs. Je voudrais bien que Dalila ne fût point une Armide. Il ne faut point être copiste. Si j'en avais cru mes premières idées, Dalila n'eût été qu'une friponne, une Judith, p.... pour la patrie, comme dans la sainte Écriture; mais autre chose est la *Bible*, autre chose est le parterre. Je serais encore bien tenté de ne point parler des cheveux plats de Samson. Fesons-le marier dans le temple de Vénus la Sidonienne : de quoi le Dieu des Juifs sera courroucé; et les Philistins le prendront comme un enfant, quand il se sera bien épuisé avec la Philistine. Que dit à cela le petit Bernard? J'ai corrigé et refondu *le Temple du Goût* et beaucoup de pièces fugitives; et malgré vos leçons, je suis à la bataille de Hochstedt. Je passe mes jours dans les douceurs de la société et du travail, et je ne regrette guère que vous. Je voudrais être aussi bien auprès de Pollion, que vous auprès d'Émilie.

## 329. — A M. BERGER.

A Cirey, le 22 décembre.

Vous êtes un ami charmant. Vos lettres ne sont pas seulement des plaisirs pour moi, elles sont des services solides. Je savais ce que vous me mandez de l'abbé de Lamare. Vos réflexions sont très sages. Je ne peux que louer sa reconnaissance et craindre la malignité du public. J'ai retranché, comme vous croyez bien, toutes les louanges que l'amitié de ce jeune homme, trompé en ma faveur, me prodiguait assez imprudemment, et qui nous auraient fait tort à l'un et à l'autre. Je l'ai prié de ne m'en donner aucune. A la bonne heure, qu'en fesant imprimer une édition de *Jules César*, il réfute en passant les calomnies dont m'ont noirci ceux qui prennent la peine de me haïr. Je ne crois pas que ce soit une chose que je puisse empêcher, s'il ne se tient qu'à des faits, s'il ne me loue point, s'il ne se commet avec personne, s'il parle simplement et sans art. Mais il faut que sa préface soit écrite avec une sagesse extrême, et que sa conduite y réponde.

Je n'ai point gardé de copie de ces vers pour Orphée-Rameau *; mais je me souviens de l'idée, et quand j'aurai plus de santé et de loisir, je ferai ce qu'il voudra. Il a bien raison de croire que *Samson* est le chef-d'œuvre de sa musique, et quand il voudra le donner, il me trouvera toujours prêt à quitter tout pour rimer ses doubles croches.

Il est vrai, mon cher monsieur, que j'avais composé une tragédie, dans laquelle j'avais essayé de faire un tableau des mœurs européanes et des mœurs améri-

* Voyez ci-dessus, page 506.

caines [1]. Le contraste régnait dans toute la pièce, et je l'avais travaillée avec beaucoup de soin; mais j'avais peur d'y avoir mis plus de travail que de génie; je craignais la haine opiniâtre de mes ennemis et l'indisposition du public. Je me tenais tranquille, loin de toute espèce de théâtre, attendant un temps plus favorable; mais une personne instruite du sujet de ma pièce (qui n'est point *Montézume*), en ayant parlé à M. Le Franc, il s'est hâté de bâtir sur mon fonds; et je ne doute pas qu'il n'ait mieux réussi que moi. Il est plus jeune et plus heureux. Il est vrai que si j'avais eu un sujet à traiter, je ne lui aurais pas pris le sien. J'aurais eu pour lui cette déférence que la seule politesse exige. Tout ce que je peux faire à présent, c'est de lui applaudir si sa pièce est bonne, et d'oublier son mauvais procédé à proportion du plaisir que me feront ses vers. Je ne veux point de guerre d'auteurs. Les belles-lettres devraient lier les hommes; elles les rendent d'ordinaire ennemis. Je ne veux point ainsi profaner la littérature que je regarde comme le plus bel apanage de l'humanité. Adieu, monsieur; je suis bien touché des marques d'amitié que vous me donnez; et c'est pour la vie.

## 330. — A M. THIRIOT.

A Cirey, 25 décembre.

Je suis toujours d'avis qu'il ne soit plus question des grands cheveux plats de Samson; je gagnerai à cela une sottise sacrée de moins, et ce sera encore une scène de récitatif retranchée. Je n'entends pas trop ce qu'on veut dire par une Dalila intéressante. Je veux que ma Dalila chante de beaux airs où le goût français soit fondu dans

[1] *Alzire, ou les Américains.*

le goût italien. Voilà tout l'intérêt que je connais dans un opéra. Un beau spectacle bien varié, des fêtes brillantes, beaucoup d'airs, peu de récitatifs, des actes courts, c'est là ce qui me plaît. Une pièce ne peut être véritablement touchante que dans la rue des Fossés-Saint-Germain [1]. *Phaéton*, le plus bel opéra de Lulli, est le moins intéressant.

Je veux que le *Samson* soit dans un goût nouveau; rien qu'une scène de récitatif à chaque acte, point de confident, point de verbiage. Est-ce que vous n'êtes pas las de ce chant uniforme et de ces *eu* perpétuels qui terminent, avec une monotonie d'antiphonaire, nos syllabes féminines? C'est un poison froid qui tue notre récitatif. Mandez-moi sur cela l'avis de Pollion et de Bernard.

Ne pourriez-vous point savoir ce que le plagiaire de Metastasio et le mien a pris de mes Américains? J'aurais peut-être le temps de changer ce qu'il a imité. Je ferais comme les gens qu'on a volés, qui changent les gardes de la serrure. Si vous voyez M. le bailli de Froulai et M. le chevalier d'Aïdie, dites, je vous en prie, à cette paire de loyaux chevaliers combien je suis reconnaissant de leurs bontés. M. de Froulai a parlé en vrai Bayard au garde des sceaux.

Qu'est-ce donc que cette mauvaise pièce intitulée *le Tocsin de la Cour?* On dit que c'est le laquais de Laserre ou de Roi qui en est l'auteur. Monsieur le garde des sceaux a-t-il si peu de goût que de me soupçonner de ces bassesses et de ces misères? Je suis bien las de toutes ces vexations; et si je n'avais pas le bonheur de vivre à Cirey dans le sein de la vertu, des beaux-arts,

[1] Ancien emplacement du Théâtre Français.

de l'esprit et de l'amitié, auprès de la personne la plus respectable qui soit au monde, je dénicherais bien vite de France.

## 331. — AU MÊME.

26 décembre.

J'ai reçu à la fois, mon cher et véritable ami, vos deux lettres. Vous savez bien que la seule amitié était le lien qui me retenait en France. Voilà la divinité à qui je sacrifiais ma liberté; mais enfin la rage de mes ennemis l'emporte, et la calomnie m'arrache le seul bien où mon cœur était attaché. Je vais, par les conseils même des personnes qui daignaient passer leur vie avec moi, chercher dans une solitude plus profonde le repos qu'on m'envie. Je fais par une nécessité cruelle ce que Descartes fesait par goût et par raison; je fuis les hommes, parce qu'ils sont méchans.

Quand vous m'écrirez, envoyez dorénavant vos lettres à Demoulin, sans dessus, ou bien à M. Dufaure; il me les fera tenir.

Je vous jure, sur l'amitié que j'ai pour vous, que quiconque dira que j'ai laissé copier quatre vers de l'ouvrage en question, est un imposteur.

Si monsieur le garde des sceaux a dans son portefeuille quelque pièce sous le nom de *la Pucelle*, c'est apparemment l'ouvrage de quelqu'un qui a voulu m'attribuer son style pour me déshonorer et pour me perdre.

J'attendais de monsieur le garde des sceaux qu'il me rendrait plus de justice. Peut-être le cardinal de Richelieu, Louis XIV et M. Colbert m'eussent protégé. Quelque persécution injuste et cruelle que j'aie essuyée de sa part, je ne me plaindrai jamais de lui ni de per-

sonne, pas même de l'abbé Desfontaines, qui s'est signalé par de si noires ingratitudes. J'achèverai en paix, sans murmure et sans bassesse, le peu de jours que la nature voudra permettre que je vive loin des hommes dont je n'ai que trop éprouvé la méchanceté.

Je serais inconsolable, si vous n'en étiez pas plus assidu à m'écrire. Je ne me sens capable d'oublier tant d'injustices des autres qu'en faveur de votre amitié.

Madame du Châtelet a lu la préface que m'a envoyée le petit Lamare[1]. Nous en avons retranché beaucoup, et surtout les louanges: mais pour les faits qui y sont, nous e voyons pas que je doive en empêcher la publication. C'est une réponse simple, naïve et pleine de vérité, à des calomnies atroces et personnelles imprimées dans vingt libelles. Il y aurait un amour-propre ridicule à souffrir qu'on me louât; mais il y aurait un lâche abandon de moi-même à souffrir qu'on me déshonore. L'ouvrage de Lamare nous paraît à présent très sage et même intéressant. Il me semble qu'il y règne un amour des arts et de la vertu, un esprit de justice, une horreur de la calomnie, et un attendrissement sur le sort de presque tous les gens de lettres persécutés, qui ne peut révolter personne, et qui, même dans le temps de cette persécution nouvelle, doit gagner les bons esprits en ma faveur. Il ne faut pas songer aux autres.

Il est vrai que cette justification aurait plus de poids si elle était faite d'une main plus importante et plus respectée; mais plus on a d'acquit dans le monde, moins on sait défendre ses amis. Il n'y a que vous qui ayez ce courage en parlant, et Lamare en écrivant. J'ajoute

[1] De la tragédie de *la Mort de Cesar*, Théâtre, tome II.

encore que cette marque publique de la reconnaissance de Lamare peut servir à lui faire des amis : on verra qu'il est digne d'en avoir.

Ne négligez pas d'aller voir *par amabile fratrum*, les dignes amis Pont-de-Vesle et d'Argental.

Je vous embrasse tendrement, et vous aime comme vous méritez d'être aimé.

## 332. — AU MÊME.

Le 28 décembre.

Je n'ai jamais, mon cher ami, parlé de l'abbé Prevost que pour le plaindre d'avoir une tonsure, des liens de moine, honteux pour l'humanité, et de manquer de fortune. Si j'ai ajouté quelque chose sur ce que j'ai lu de lui, c'est apparemment que j'ai souhaité qu'il eût fait des tragédies ; car il me paraît que le langage des passions est sa langue naturelle. Je fais une grande différence entre lui et l'abbé Desfontaines ; celui-ci ne sait parler que de livres ; ce n'est qu'un auteur, et encore un bien médiocre auteur, et l'autre est un homme. On voit par leurs écrits la différence de leurs cœurs ; et on pourrait parier, en les lisant, que l'un n'a jamais eu affaire qu'à des petits garçons, et que l'autre est un homme fait pour l'amour. Si je pouvais rendre service à l'abbé Prevost du fond de ma retraite, il n'y a rien que je ne fisse ; et si j'étais assez heureux pour revenir à Cirey en sûreté, je tâcherais de l'y attirer.

Dans la douleur dont j'ai le cœur percé, il m'est bien difficile, mon ami, de songer à *Samson*. Je me souviens cependant que dans cette petite ariette des fleurs, il faut mettre,

Sensible image
Des plaisirs du bel âge,

au lieu de

*Plaisir volage, etc.;*

car Dalila ne doit pas prêcher l'inconstance à un héros dont la vigueur ne doit que trop le porter à ce vice abominable de l'infidélité.

Je suis actuellement sur les frontières de France, avec une chaise de poste, des chevaux de selle et des amis, prêt à gagner le séjour de la liberté, s'il ne m'est plus permis de revoir celui du bonheur. La plus aimable, la plus spirituelle, la plus éclairée et la plus simple femme de l'univers m'a chargé, en me quittant, de vous dire qu'elle est charmée de vos lettres, et qu'elle vous regarde comme son intime ami. Je voudrais bien vous envoyer la copie d'une lettre qu'elle a pris sur elle d'écrire au garde des sceaux, à la suite d'une autre que son mari a écrite. Vous y admireriez l'éloquence tendre et mâle que donne l'amitié; vous y verriez le langage de la vertu courageuse. Ah, mon ami! il est plus doux d'avoir une pareille lettre écrite en sa faveur, qu'il n'est affreux d'être si indignement persécuté. Je vous l'enverrai cette lettre.

En attendant, la personne charitable qui a si généreusement parlé en ma faveur [1] ne pourrait-elle [illegible] dire trois choses au garde des sceaux? La première, qu'il est très faux qu'il ait des Chants de mon ouvrage, ou qu'il a un ouvrage supposé par un traître; la seconde, que je n'ai jamais rien fait qui dût lui déplaire; la troisième, qu'il n'y a que de la honte à me persécuter. Voyez s'il pourrait confire au miel de la cour le fonds de ces trois vérités.

[1] M. le bailli de Froulai.

Passons des horreurs de la persécution aux tracasseries de Le Franc. Il est faux que l'abbé de Voisenon lui ait dit le détail de mon sujet. Il a su le fonds en général par lui, et un peu de détail par un autre, et il s'est pressé de travailler. C'est un homme qui veut, à ce que je vois, aller à la gloire par le chemin de la honte, s'il est, comme on me le mande, le plagiaire des auteurs et le *busy-body* des comédiens.

Voyez avec *par nobile fratrum* si vous pensez que ma pièce puisse soutenir le grand jour après celle de Le Franc. Au bout du compte, si mon ouvrage vous paraissait passable, y aurait-il tant d'inconvéniens à le laisser passer le dernier? Le public même, si revenu de son estime pour la *Didon* et pour l'auteur, ne prendrait-il pas mon parti, d'autant plus qu'on me persécute? Pourriez-vous savoir ce qu'en pense Dufresne [1] et me le mander? Adressez toujours vos lettres jusqu'à nouvel ordre chez Demoulin.

Adieu; je vous embrasse bien tendrement et avec tous les sentimens que je vous dois, et que j'aurai pour vous toute ma vie.

*P. S.* J'oubliais de vous dire, mon cher ami, que j'ai fait mon examen de conscience au sujet de Pétersbourg. Tout ce que je sais, c'est que le duc de Holstein, héritier présomptif de la Russie, me voulut avoir, il y a un an, et me donner dix mille francs d'appointemens; mais tout persécuté que j'étais, je n'aurais pas quitté Cirey pour le trône de la Russie même. Je répondis d'une manière respectueuse et mesurée. Tout ce que cela prouve, c'est que Keeper [2] devrait moins persécuter un

[1] Quinault Dufresne, célèbre acteur.

[2] Le garde des sceaux.

homme qui refusa dans les pays étrangers de pareils établissemens.

## 333. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 janvier 1736.

Je n'ose me flatter de mériter vos éloges, mais je sens bien que je mérite vos critiques. En vous remerciant de tout mon cœur de m'avoir ouvert les yeux. Voilà à quoi servent des amis comme vous, qui ont l'esprit aussi éclairé qu'ils ont le cœur aimable. Le sot père est absolument délogé du quatrième acte. Mais est-il bien vrai que la conversion de cet Espagnol vous déplaise tant? Vous êtes bien mauvais chrétien; mais vous savez que le parterre est bon catholique. S'il y a un côté respectable et frappant dans notre religion, c'est ce pardon des injures, qui d'ailleurs est toujours héroïque quand ce n'est pas un effet de la crainte. Un homme qui a la vengeance en main et qui pardonne, passe partout pour un héros; et quand cet héroïsme est consacré par la religion, il en devient plus vénérable au peuple qui croit voir dans ces actions de clémence quelque chose de divin. Il me paraît que ces paroles du duc François de Guise, que j'ai employées dans la bouche de Gusman : *Ta religion t'enseigne à m'assassiner, et la mienne à te pardonner*, ont toujours excité l'admiration. Le duc de Guise était à peu près dans le cas de Gusman, persécuteur en bonne santé, et pardonnant héroïquement quand il était en danger. Raillerie à part, je suis persuadé que la religion fait plus d'effet sur le peuple au théâtre, quand elle est mise en beaux vers, qu'à l'église où elle ne se montre qu'avec du latin de cuisine. Les honnêtes gens traitèrent le bon vieux

Lusignan de capucin quand je lus la pièce, et le gros du monde fondit en larmes à la représentation. En un mot, ce qu'il y a de touchant dans une religion l'emportera toujours sur tout le reste dans l'esprit de la multitude ; et plus j'envisage le changement de Gusman de tous les côtés, plus je le regarde comme un coup qui doit faire une très grande impression. Malgré cela vous ne sauriez croire combien l'approche du danger augmente ma poltronnerie. Il est vrai que j'en suis à cinquante lieues ; mais le bruit du sifflet fait plus de dix lieues par minute. Je commence à trouver mon ouvrage tout-à-fait indigne du public ; et si vous ne me rassurez pas, je mourrai de frayeur : mais si la pièce tombe, je ferai ce que je pourrai pour ne pas mourir de chagrin. Il est vrai que cette chute fera bien du plaisir à mes ennemis, que les Desfontaines en prendront sujet de m'accabler, que je serai immolé à la raillerie et au mépris ; car telle est l'injustice des hommes, ils punissent comme un crime l'envie de leur plaire, quand cette envie n'a pas réussi. Que faire à cela ? ne plus servir un maître si ingrat, et ne songer à plaire qu'à des hommes comme vous.

J'ose vous supplier d'ajouter à toutes vos bontés celle d'empêcher les comédiens de mettre mon nom sur l'affiche. Cette affectation ne sert qu'à irriter le public, et à avertir les siffleurs de se préparer pour le jour du combat.

Je vous demande en grâce de me dire ce que vous pensez de *Didon*, et quel jugement on en porte dans le public depuis qu'elle a paru à ce jour dangereux de l'impression.

L'*Histoire japonnaise* m'a fort réjoui dans ma solitude ;

je ne sais rien de si fou que ce livre, et rien de si sot que d'avoir mis l'auteur à la Bastille. Dans quel siècle vivons-nous donc ? On brûlerait apparemment La Fontaine aujourd'hui. Il serait bien triste, mon cher ami, d'être né dans ce vilain temps-ci, s'il n'y avait pas encore quelques gens comme vous, qui pensent comme on pensait dans les beaux jours de Louis XIV.

Conservez-moi, je vous en conjure, une amitié qui fait la consolation de ma vie. Permettez-moi d'en dire autant à monsieur votre frère. Adieu ; personne ne vous sera jamais plus tendrement attaché que moi.

## 334. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, par Vassi en Champagne, ce 6 janvier.

Je vous gronde de ne m'avoir point écrit, mais je vous aime de tout mon cœur de m'avoir envoyé ce petit antidote contre le poison des Marivaux et consorts. Votre discours est un des bons préservatifs contre la fausse éloquence qui nous inonde. Franchement, nous autres Français, nous ne sommes guère éloquens. Nos avocats sont des bavards secs, nos sermonneurs des bavards diffus, et nos feseurs d'oraisons funèbres des bavards ampoulés. Il nous resterait l'histoire ; mais un génie naturellement éloquent veut dire la vérité, et en France on ne peut pas la dire. Bossuet a menti avec une élégance et une force admirables, tant qu'il a eu à parler des anciens Égyptiens, des Grecs et des Romains ; mais dès qu'il est venu aux temps plus connus, il s'est arrêté tout court. Je ne connais après lui aucun historien où je trouve du sublime, que la *Conjuration* de Saint-Réal. La France fourmille d'historiens, et manque d'écrivains.

De quoi diable vous avisez-vous de louer les phrases

hyperboliques et les vers enflés de Balzac? Voiture tombe tous les jours, et ne se relèvera point; il n'a que trois ou quatre petites pièces de vers par où il subsiste. La prose est digne du chevalier d'Her. Et vous allez louer la naïveté du style le plus pincé et le plus ridiculement recherché! Laissez là ces fadaises; c'est du plâtre et du rouge sur le visage d'une poupée. Parlez-moi des *Lettres provinciales*. Quoi! vous louez Fénélon d'avoir de la variété! Si jamais homme n'a eu qu'un style, c'est lui: c'est partout *Télémaque*. La douceur, l'harmonie, la peinture naïve et riante des choses communes, voilà son caractère; il prodigue les fleurs de l'antiquité qui ne se fanent point entre ses mains; mais ce sont toujours les mêmes fleurs. Je connais peu de génies variés tels que Pope, Addison, Machiavel, Leibnitz, Fontenelle. Pour M. de Fénélon, je ne vois pas par où il mérite ce titre. Permettez-moi, mon cher abbé, de vous dire librement ma pensée; cette liberté est la preuve de mon estime.

J'ajouterai que *la palme de l'érudition* est un mot plus fait pour le latin du père Jouvency que pour le français de l'abbé d'Olivet.

Je vous demande en grâce, à vous et aux vôtres, de ne vous jamais servir de cette phrase: *nul style, nul goût dans la plupart*, sans y daigner mettre un verbe. Cette licence n'est pardonnable que dans la rapidité de la passion, qui ne prend pas garde à la marche naturelle d'une langue; mais, dans un discours médité, cet étranglement me révolte. Ce sont nos avocats qui ont mis ces phrases à la mode; il faut les leur laisser, aussi-bien qu'au *Journal de Trévoux*: mais je m'aperçois que je remontre à mon curé; je vous en demande très

sérieusement pardon. Si je voulais vous dire tout ce que j'ai trouvé d'admirable dans votre discours, je serais bien plus importun.

J'ai reçu hier la *Vie de Vanini**, je l'ai lue. Ce n'était pas la peine de faire un livre. Je suis fâché qu'on ait cuit ce pauvre Napolitain; mais je brûlerais volontiers ses ennuyeux ouvrages, et encore plus l'histoire de sa vie. Si je l'avais reçue un jour plus tôt, vous l'auriez avec ma lettre.

Un petit mot encore, je vous prie, sur le style moderne. Soyez bien persuadé que ces messieurs ne cherchent des phrases nouvelles que parce qu'ils manquent d'idées. Hors M. de Fontenelle, patriarche respectable d'une secte ridicule, tous ces gens-là sont ignorans et n'ont point de génie. Pardonnez-leur de danser toujours, parce qu'ils ne peuvent marcher droit. Adieu; s'il y a quelque chose de nouveau dans la littérature, secouez votre infâme paresse et écrivez à votre ami.

## 335. — A M. DE CIDEVILLE.

Un orage bien cruel et bien imprévu m'a arraché quelque temps, mon charmant ami, du port où je vivais heureux et tranquille. Il faut que j'aie été bien accablé, puisque je ne vous ai point écrit. Le premier usage que je fais de ma tranquillité et de mon bonheur, c'est de vous le dire, et de goûter avec vous une félicité pure et nouvelle en vous parlant du malheur que j'ai essuyé. Je ne sais quelle calomnie m'avait encore noirci dans ce séjour du vice qu'on appelle la cour. Il sera dit que les poètes comme les prophètes seront tou-

* Par David Durand. *Rotterdam*, 1717, in-8°.

jours persécutés dans leur pays. Voilà le seul prix, mon cher Cideville, de vingt ans de travail. On m'a mandé que ces horreurs, qui ont été sur le point de m'accabler, avaient été fabriquées par le barbouilleur de *Didon*. Il devait bien se contenter d'avoir corrigé Virgile. Que peut-il après cela daigner avoir à démêler avec Voltaire? J'avais fait ma pièce des *Américains*, mais je ne savais pas qu'il m'avait volé, et je ne croyais pas que la rage d'être joué le premier pût le porter à ourdir une aussi vilaine trame que celle dont on l'accuse. Je ne le veux pas croire. J'ai trop de respect pour les lettres; je ne veux pas les déhonorer au point de croire les gens de lettres aussi méchans que les prêtres. Je me borne, mon cher ami, à tâcher de bien faire. J'oublie la calomnie, j'ignore les intrigues. Je fais actuellement transcrire mon ouvrage pour vous l'envoyer, et si vous l'approuvez, je croirai avoir toujours été heureux.

Je ne sais si je vous ai parlé de cette sottise de Demoulin, qui voulait que vos vers valussent un habit au petit Lamare. Ce petit homme serait le mieux vêtu du monde, si vous aviez accordé la requête; mais Demoulin n'a pas un papier à vous, et je l'ai bien grondé de la lettre indiscrète qu'il vous écrivit.

Mille tendres complimens au philosophe Formont et à votre cher du Bourgtheroulde.

Je vous dis en confidence que je me trouve dans une situation qui aurait besoin du souvenir du petit marquis *. Si vous vouliez rafraîchir sa mémoire et piquer sa vanité, vous feriez une bonne œuvre. Je vous embrasse mille fois.

*P. S.* Avouez que vous avez bien gagné à mon silence.

* Le marquis de Lezeau, son débiteur.

Vous avez eu une belle lettre d'Émilie. Adieu, mon cher ami.

## 336. — A M. BERGER.

10 janvier.

Il n'y a aucune de vos lettres, mon cher ami, qui n'ait augmenté mon estime et mon amitié pour vous. Vous êtes presque la seule personne dont je n'ai point vu le jugement corrompu par les illusions du public. Le premier fracas des applaudissemens et des injures injustes, dont ce public, extrême en tout et toujours ivre, accable les hommes et les ouvrages, ne vous en impose jamais. Votre opinion sur *Didon*, sur *Ver-Vert*, sur tous les ouvrages, se trouve confirmée par le temps. Si l'on pouvait ajouter quelques louanges à celles que mérite votre goût, j'y ajouterais que madame la marquise du Châtelet a pensé entièrement comme vous. Il est vrai que les petits ouvrages de poésie occupent peu son temps. Les yeux occupés à lire les vérités découvertes par les Newton, les Locke, les Clarke, se détournent un moment sur toutes ces bagatelles passagères qu'elle juge d'un seul regard, mais qu'elle a toujours jugées comme si elle les avait approfondies et discutées.

J'ai vu *la Chartreuse*; c'est, je crois, l'ouvrage de ce jeune homme où il y a le plus d'expression, de génie et de beautés neuves. Mais sûrement cet ouvrage sera bien plus critiqué que *Ver-Vert*, quoiqu'il soit bien au-dessus. Un premier ouvrage est toujours reçu avec idolâtrie; mais le public se venge sur la seconde pièce, et brise souvent la statue qu'il a lui-même élevée.

J'ai été aussi affligé que vous de la mort de ce pauvre

M. Laclède*. Quand je songe au nombre prodigieux de jeunes gens pleins de santé et de vigueur que j'ai enterrés, je me regarde comme un roseau cassé qui subsiste et végète encore au milieu de cent chênes abattus autour de lui.

Je n'ai guère le temps à présent de servir notre Orphée, et de lui donner des cantates. Cette tragédie qu'on va jouer m'occupe nuit et jour : je fais ce que je peux pour la rendre supportable. Je l'aurais voulue merveilleuse, et je crains avec raison qu'elle ne soit que bizarre. Le sujet en est beau, mais c'est un fardeau de pierreries et d'or que mes faibles mains n'ont pu porter, et qui tombe à terre en morceaux.

Envoyez-moi, je vous prie, les vers de l'aimable Bernard, et même le discours satirique de l'abbé Desfontaines à l'Académie. Il faut que j'aie le fiel et le miel du Parnasse.

Continuez-moi votre correspondance; j'en sens le prix, comme celui de votre amitié.

## 337. — A M. THIRIOT.

A Cirey, le 13 janvier.

Vous croirez peut-être, mon cher ami, que je vais me répandre en plaintes et en reproches sur le dernier orage que je viens d'essuyer,

> Que je vais accuser et les vents et les eaux,
> Et mon pays ingrat, et le garde des sceaux;

non, mon ami, cette nouvelle attaque de la fortune n'a servi qu'à me faire sentir encore mieux, s'il est possible, le prix de mon bonheur. Jamais je n'ai plus éprouvé l'amitié vertueuse d'Émilie ni la vôtre; jamais je n'ai été

* De Laclède, auteur d'une *Histoire de Portugal. Paris*, 1735, 8 vol. in-12, ou 2 vol. in-4°, dont on fait quelque cas.

plus heureux ; il ne me manque que de vous voir. Mais c'est à vous à tromper l'absence par des lettres fréquentes, où nos âmes se parlent l'une à l'autre en liberté. J'aime à vous mettre tout mon cœur sur le papier, comme je vous l'ouvrais autrefois dans nos conversations.

Je vais donc me donner le plaisir de répondre, article par article, à votre charmante lettre du 6 janvier. Je commence par la respectable Émilie; *à se principium sibi desinet*. Elle a été touchée sensiblement de ce que vous lui avez écrit; elle pense comme moi que vous êtes un ami rare, aussi-bien qu'un homme d'un goût exquis, et un amateur éclairé de tous les beaux-arts. Nous vous regardons tous deux comme un homme qui excelle dans le premier de tous les talens, celui de la société.

Si vous revoyez les deux chevaliers sans peur et sans reproche [1], joignez, je vous en prie, votre reconnaissance à la mienne. Je leur ai écrit; mais il me semble que je ne leur ai pas dit assez avec quelle sensibilité je suis touché de leurs bontés, et combien je suis orgueilleux d'avoir pour mes protecteurs les deux plus vertueux hommes du royaume.

M. Le Franc ne paraît pas au moins le plus modeste. Je vous envoie la copie d'une lettre que j'ai écrite aux comédiens [2], qui se trouve heureusement servir de contraste à celle pleine d'amour-propre par laquelle il les a probablement révoltés. Au reste, je me défie de mon ouvrage autant que Le Franc est sûr du sien; non pas que je veuille avoir le plaisir d'opposer de la modestie à sa vanité, mais parce que je connais mieux le danger,

[1] Le bailli de Froulai et le chevalier d'Aidie.

[2] Voyez ci-dessus, page 502, Lettre de novembre 1735.

et que je connais par expérience ce que c'est que d'avoir affaire au public.

Je vous supplie de dire à M. d'Argental qu'il faut absolument que la lettre de M. Algarotti soit imprimée [1]. Je ne veux ni rejeter l'honneur qu'il m'a fait, ni le priver du plaisir de sentir le cas que je fais de cet honneur. Il aurait raison d'être piqué si je ne fesais pas servir sa lettre à l'usage auquel il la destine.

Je vous prie de remercier pour moi le vieux bon homme Laserre.

J'approuve infiniment la manière dont vous vous conduisez avec les mauvais auteurs. Il n'y a aucun écrivain médiocre qui n'ait de l'esprit, et qui par là ne mérite quelque éloge. Vous avez grande raison de distinguer M. Destouches de la foule; c'est un homme sage dans sa conduite comme dans son style, et que j'honore beaucoup.

Je compte vous envoyer dans quelque temps la copie de *Samson*. Je persiste, jusqu'à nouvel ordre, dans l'opinion qu'il faut dans nos opéra servir un peu plus la musique, et éviter les langueurs du récitatif. Il n'y en aura presque point dans *Samson*, et je crois que le génie d'Orphée-Rameau y sera plus à son aise; mais il faudra obtenir un examinateur raisonnable, qui se souvienne que *Samson* se joue à l'Opéra et non en Sorbonne. Prêtez-vous donc, je vous en prie, à ce nouveau genre d'opéra, et disons avec Horace : *O imitatores, servum pecus!*

Je m'occupe à présent à mettre la dernière main à notre *Henriade*,

[1] Sur la tragédie de *la Mort de César*. Voyez le Théâtre, tome II, pages 219 et 224.

Fesant ore un tendon,
Ore un repli, plus quelque cartilage,
Et n'y plaignant l'étoffe et la façon.*

Mes tragédies et mes autres ouvrages ont bien l'air d'être peu de chose. Je voudrais qu'au moins *la Henriade* pût aller à la postérité, et justifier votre estime et votre amitié pour moi. Je vous embrasse; buvez à ma santé chez Pollion.

## 338. — A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 19 janvier.

Je vous avais écrit, mon cher Cideville, une lettre qui n'était que longue, en réponse à votre Épître charmante où vous aviez mis cette jolie épitaphe. Je vous avais envoyé mon épitaphe aussi; et, en vérité, ce style funéraire convenait bien mieux à moi chétif, toujours faible, toujours languissant, qu'à vous robuste héros de l'amour, qui vivrez long-temps pour lui, et qui ferez l'épitaphe de trente ou quarante passions nouvelles avant qu'il soit question de graver la vôtre. Voici celle que je m'étais faite :

Voltaire a terminé son sort,
Et ce sort fut digne d'envie :
Il fut aimé jusqu'à la mort
De Cideville et d'Émilie.

Comme je vous écrivais ce petit quatrain tendre, on entra dans ma chambre, on vit la lettre, et on la brûla. Je vous écris celle-ci incognito et avec la peur d'être surpris en flagrant délit. Émilie, au lieu de ma triste épitaphe, vous écrivit une belle lettre qui lui en a attiré une charmante qui fait ici le principal ornement de notre Émiliance. Ne soyez pas surpris, mon cher Cideville, qu'avec des épitaphes et la fièvre, je raisonne à

* *Le Feseur d'oreilles*, conte de La Fontaine.

force sur l'immortalité de l'âme, et que j'argumente de mon lit avec notre aimable philosophe Formont :

Toujours prêt à sortir de ma frêle prison,
J'en veux du moins sortir en sage,
Et munir un peu ma raison
Contre les horreurs du voyage.

Votre esprit et le sien me font croire l'âme immortelle; mais lorsque je suis accablé par la maladie, que mes idées me fuient, et que mon sentiment s'anéantit dans le dépérissement de la machine,

Alors, par une triste chute,
Je m'endors en me croyant brute.

Il y a des gens, mon cher ami, qui promettent l'immortalité à certaine tragédie * que je vous envoie; pour moi, je crains les sifflets. Vous jugerez de ce que je mérite. Que mon offrande soit digne de vous ou non, j'ai dit : Il faut toujours que mon cher Cideville en ait les prémices. Lisez-la donc, messieurs les beaux et bons esprits; et vous, aimable philosophe Formont, quittez Locke pour un moment; ma muse vous appelle en Amérique. J'étais las des idées uniformes de notre théâtre il m'a fallu un nouveau monde.

*Et extrà*
*Processit longè flammantia mœnia mundi.* (Lucr. I, 73.)

Voilà tous les arts au Pérou. On le mesure, et moi je le chante; mais je tremble qu'on ne me prenne pour un sauvage.

Je reçois votre lettre, mon cher ami, en griffonnant ceci. Que je vous aime de ne point aimer votre métier! Vous jugez de tout comme vous écrivez, avec un goût infini. Madame du Châtelet est de votre sentiment sur *la Chartreuse*. Je n'ai point lu l'*Adieu aux révérends*

* *Alzire.*

*pères;* mais je suis fort aise qu'il les ait quittés. Un poète de plus et un jésuite de moins, c'est un grand bien dans le monde.

*Vale, te amo, te semper amabo.*

## 339. — A M. THIRIOT.

A Cirey, le 22 janvier.

J'ai passé toute la journée, mon cher ami, à éplucher de la métaphysique, à corriger *les Américains*, à répéter une très mauvaise comédie de ma façon que nous jouons à Cirey, (*N. B.* qu'Émilie est encore une actrice admirable). Je finis ma journée en recevant votre Épître du 19. Mon cher Thiriot, que voulez-vous que je vous dise? Je n'ai plus de termes pour vous exprimer combien je vous aime. Il faut répondre en bref. Je prie les comédiens de ne point prendre le double, et j'ai déjà écrit très fortement sur cela à M. d'Argental.

Pour la jolie Dangeville, elle fait bien de l'honneur à *l'Indiscret.* Dites-lui, cher ami, que je la remercie de vouloir embellir de sa figure et de son action cette bagatelle. Si j'avais pu prévoir autrefois que ce rôle serait joué par elle, je l'aurais fait bien meilleur; mais il faudra absolument retrancher beaucoup d'une très longue scène du valet de l'Indiscret et de Julie. Cette scène est injouable telle qu'elle est. Je ne vous ferai point aujourd'hui de dissertation sur l'opéra, parce que

*Pluribus attentus minor est ad singula sensus.*

Vous pouvez me confier ce secret de plaire aux grands. Je l'embrasserai avec l'avidité d'un homme qui souhaite passionnément de rester dans un pays habité par Émilie et par vous. Dites-moi ce que c'est que ces deux lettres. Comptez que je n'abuserai pas de votre

confiance. Vous pouvez hardiment tout dire à un homme qui se tairait dans Paris, et qui n'a personne avec qui bavarder ici. Encore un coup, confiez-moi hardiment un secret qui m'est important, à moins que vous ne me preniez pour le héros de la pièce qu'a demandée la reine. J'ai lu les lettres de Pope, *sed plura at another time. I am yours for ever, and more your friend than ever.*

## 340. — AU MÊME.

A Cirey, le 25 janvier.

Nous avons joué notre tragédie, mon charmant ami, et nous n'avons point été sifflés. Dieu veuille que le parterre de Paris soit aussi indulgent que celui de nos bons Champenois ! Je suis bien fâché, pour l'honneur des belles-lettres, que Le Franc fasse de si mauvaises manœuvres pour m'accabler. En sera-t-il plus haut quand je serai plus bas ? Forcer mademoiselle Dufresne à ne point jouer dans ma pièce, c'est ôter le maréchal de Villars au roi dans la campagne de Denain. Le rôle était fait pour elle, comme Zaïre était taillée sur la gentille Gaussin. Mon cher Thiriot, vous connaissez mon cœur; je voudrais réussir sans que Le Franc tombât. J'aime tant les beaux-arts que je m'intéresserais même au succès de mes rivaux. La lettre que j'ai écrite aux comédiens n'était point ironique *. Le ton modeste doit être le mien, et celui de tout homme qui se livre au public. J'ose croire que ce même public, informé du plagiat de Le Franc, et de la tyrannie qu'il a voulu exercer sur moi, s'empressera de me venger en me fesant grâce; et si la pièce est applaudie, je dirai grand merci à Le

* Voyez novembre 1735, pag 502.

Franc. Voilà comment les ennemis peuvent être utiles. Que je vous ai d'obligation, mon cher et solide ami, d'encourager notre petite Américaine Gaussin, et de l'élever un peu sur les échasses du cothurne! *You must exalt her tenderness into a kind of savage loftiness and natural grandeur. Let her enforce her own character.* Mettez-lui bien le cœur, ou plutôt quelque chose de mieux au ventre : voilà du Balot tout pur. Faites-bien mes complimens à cette imagination naturelle et vive qui, comme vous, juge bien de tous les arts. Est-il vrai que Desfontaines est puni de ses crimes pour avoir fait une bonne action? On dit qu'on va le condamner aux galères pour avoir tourné l'Académie Française en ridicule, après qu'il a impunément outragé tant de bons auteurs, et trahi ses amis. Est-il vrai que le libraire Ribou est arrêté? Adieu; écrivez-moi tout ce que j'attends de vous.

Dites à monsieur votre frère que la fermière de M. d'Estaing nous fait enrager. Je lui en écrirai un mot.

Adieu; Émilie a joué son rôle comme elle fait tout le reste. Ah! qu'il vaut mieux se borner aux plaisirs de la société que de se faire le Zani sérieux, et le bouffon tragique d'un parterre tumultueux! Émilie vous aime. *Vale.*

## 341. — A. M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 29 janvier.

Je fais trop de cas de votre estime pour ne vous avoir pas importuné un peu au sujet des mauvais procédés de l'abbé Desfontaines; mais j'avais envie, monsieur, de vous faire voir que je ne me plaignais point sans sujet. Je vous supplie de me renvoyer la lettre de

madame la marquise du Châtelet. J'apprends que l'abbé Desfontaines est malheureux, et dès ce moment je lui pardonne. Si vous savez où il est, mandez-le-moi. Je pourrai lui rendre service, et lui faire voir par cette vengeance, qu'il ne devait pas m'outrager. Je sais que c'est un précepteur du collége des jésuites qui a fait imprimer le *Jules César*. C'est un homme de mauvaises mœurs qui est, dit-on, à Bicêtre. Est-il possible que la littérature soit souvent si loin de la morale! Vous joignez, monsieur, l'esprit à la vertu; aussi rien n'égale l'estime avec laquelle je serai toute ma vie, etc.

## 342. — A M. BERGER,

QUI LUI AVAIT ENVOYÉ LA DESCRIPTION DU HAMEAU, DE BERNARD, EN VERS DE QUATRE SYLLABES, ET QUI COMMENCE AINSI :

Rien n'est si beau
Que mon hameau, etc.

A Cirey, janvier.

De ton Bernard
J'aime l'esprit,
J'aime l'écrit
Que de sa part
Tu viens de mettre
Avec ta lettre.
C'est la peinture
De la nature,
C'est un tableau
Fait par Vatteau.
Sachez aussi
Que la déesse
Enchanteresse
De ce lieu-ci,
Voyant l'espèce
De vers si courts
Que les Amours
Eux-même ont faits,
A dit qu'auprès
De ces vers nains,

Vifs et badins,
Tous les plus longs
Faits par Voltaire,
Ne pourraient guère
Être aussi bons.

Mille complimens à notre ami Bernard de ce qu'il cultive toujours les muses aimables. Je ne sais pas pourquoi le public s'obstine à croire que j'ai fait *Montezume*. La scène est au Pérou, messieurs, séjour peu connu des poètes. La Condamine mesure ce pays, les Espagnols l'épuisent, et moi je le chante. Dieu me garde des sifflets! Le Franc fait bien tout ce qu'il peut pour m'attirer cette aubade. Il empêche mademoiselle Dufresne de jouer: je ne sais si le rôle est propre pour mademoiselle Gaussin. Si je ne suis pas sifflé, voilà une belle occasion d'écrire à M. Sinetti * l'Américain. Adieu; je ne me porte guère bien. Adieu, charmant correspondant.

## 343. — A M. THIRIOT.

A Cirey, le 2 fevrier.

Mon cher ami, quelque vivacité d'imagination qu'ait le petit Lamare, je suis bien sûr qu'il ne vous a point dit combien je suis pénétré de tout ce que vous avez fait pour nos *Américains*. Vous avez servi de père à mes enfans; l'obligation que je vous en ai est un plaisir plus sensible pour moi que le succès de ma pièce. J'attends avec impatience les détails que vous m'en apprendrez. Le divin M. d'Argental m'en a déjà appris de bons. Le petit Lamare était si ému du gain de la victoire, qu'il savait à peine ce qui s'était passé dans le combat. Il m'a dit en général que Le Franc avait été battu, et

* C'est le même dont parle Voltaire dans une précédente lettre à M. Berger, du 4 auguste 1735.

que vous chantiez le *Te Deum.* Mandez-moi, je vous prie, si M. de la Popelinière est content; car ce n'est qu'un *De profundis* qu'il faut chanter, si je n'ai pas son suffrage. Je crois que le petit Lamare mériterait à présent son indulgence et sa protection; il m'a paru avoir une ferme envie d'être honnête homme et sage. On a été fort content de lui à Cirey. Il ne peut rien faire de mieux que de vous voir quelquefois, et de prendre vos avis.

Je n'ai pu avoir de privilége pour *Jules César.* Il n'y aura qu'une permission tacite : cela me fait trembler pour *Samson.* Les héros de la fable et de l'histoire semblent être ici en pays ennemi. Malgré cela, j'ai travaillé à *Samson* dès que j'ai su que nous avions gagné la bataille au Pérou; mais il faut que Rameau me seconde, et qu'il ne se laisse pas assommer par toutes les mâchoires d'âne qui lui parlent. Peut-être que mon dernier succès lui donnera quelque confiance en moi. J'ai examiné la chose très mûrement; je ne veux point donner dans les lieux communs. *Samson* n'est point un sujet susceptible d'un amour ordinaire. Plus on est accoutumé à ces intrigues, qui sont toutes les mêmes sous des noms différens, plus je veux les éviter. Je suis très fortement persuadé que l'amour*, dans *Samson*, ne doit être qu'un moyen, et non la fin de l'ouvrage. C'est lui et non pas Dalila qui doit intéresser. Cela est si vrai, que si Dalila paraissait au cinquième acte, elle n'y ferait qu'une figure ridicule. Cet opéra, rempli de spectacle, de majesté et de terreur, ne doit admettre l'amour que comme un divertissement. Chaque chose a son caractère propre. En un mot, je vous conjure de me laisser faire de l'opéra de *Samson* une tragédie dans le goût de l'antiquité. Je réponds à M. Rameau du plus grand succès, s'il veut

joindre à sa belle musique quelques airs dans un goût italien mitigé. Qu'il réconcilie l'Italie avec la France. Encouragez-le, je vous prie, à ne pas laisser inutile une musique si admirable. Je vous enverrai incessamment l'opéra tel qu'il est. Je suis comme un homme qui a des procès à tous les tribunaux. Vous êtes mon avocat; Pollion est mon juge. Tâchez de me faire gagner ma cause auprès de lui. Adieu, charmant et unique ami.

## 344. — AU MÊME.

A Cirey, 6 février.

Vous m'avez écrit non une lettre, mais un livre plein d'esprit et de raison. Faut-il que je n'y réponde que par une courte lettre qu'un peu de maladie m'empêche encore d'écrire de ma main? Si vous voyez MM. de Pont-de-Vesle et d'Argental, dont les bontés me sont si chères, dites-leur que c'est moi qui ai perdu ma mère. Ce premier devoir rendu, dites bien à Pollion que les louanges du public sont, après les siennes, ce qu'il y a de plus flatteur. J'ai lu l'Épître charmante de mon ami Bernard. Je n'ai encore ni le temps, ni la santé de lui répondre. Il a fallu écrire vingt lettres par jour, retoucher *les Américains*, corriger *Samson*, raccommoder *l'Indiscret*. Ce sont des plaisirs, mais le nombre accable et épuise. Le plus grand de tous a été de faire l'Épître dédicatoire à madame la marquise du Châtelet, et un discours que je vous adresserai à la fin de la tragédie.

Je vous envoie la dédicace; l'autre discours n'est pas encore fini. Dites-moi d'abord votre avis sur cette dédicace de mon *Temple;* elle n'est pas digne de la déesse. C'était à Locke à lui dédier *l'Entendement humain*, et

je dis bien : *Domina, non sum dignus, sed tantum dic verbo.*

Après avoir eu la permission de M. et madame du Châtelet de leur rendre cet hommage, il faut encore que le public le trouve bon. Examinez donc ce petit écrit scrupuleusement; pesez-en les paroles. J'ose supplier M. de La Popelinière de se joindre à vous, et de vouloir bien me donner ses avis; si vous me dites tous deux que la chose réussira, je ne craindrai plus rien. J'envoie aujourd'hui aux comédiens les corrections de *l'Indiscret;* je les prie en même temps de souffrir, pour le plaisir du public et pour leur avantage, que le public voie mademoiselle Dangeville en culotte.

Je leur envoie aussi quelques changemens pour le quatrième acte d'*Alzire;* vous en trouverez ici la copie; ils me paraissent nécessaires; ce sont des charbons que je jette sur un feu languissant. Je vous supplie d'encourager Zamore et Alzire à se charger de ces nouveautés.

Je ferai tenir, par la première occasion, l'opéra de *Samson;* je viens de le lire avec madame du Châtelet, et nous sommes convenus l'un et l'autre que l'amour, dans les deux premiers actes, ferait l'effet d'une flûte au milieu des tambours et des trompettes. Il sera beau que deux actes se soutiennent sans jargon d'amourette dans le temple de Quinault. Je maintiens que c'est traiter l'amour avec le respect qu'il mérite, que de ne le pas prodiguer et ne le faire paraître que comme un maître absolu. Rien n'est si froid quand il n'est pas nécessaire. Nous trouvons que l'intérêt de *Samson* doit tomber absolument sur Samson, et nous ne voyons rien de plus intéressant que ces paroles :

Profonds abîmes de la terre, etc.[1]

De plus, les deux premiers actes seront très courts, et la terreur théâtrale qui y règne sera, pour la galanterie des deux actes suivans, ce qu'une tempête est à l'égard d'un jour doux qui la suit. Encouragez donc notre Rameau à déployer avec confiance toute la hardiesse de sa musique. Vous voilà, mon cher ami, le confident de toutes les parties de mon âme, le juge et l'appui de mes goûts et de mes talens. Il ne me manque que celui de vous exprimer mon amitié et mon estime. Dès que j'aurai un quart d'heure à moi, je vous enverrai des fragmens de l'histoire du *Siècle de Louis XIV*, et d'un autre ouvrage aussi innocent que calomnié.

Je voudrais bien pouvoir convertir monsieur le garde des sceaux. Les persécutions que j'ai essuyées sont bien cruelles. Je me plaindrais moins de lui si je ne l'estimais pas. J'ose dire que s'il connaissait mon cœur il m'aimerait, si pourtant un ministre peut aimer

## 345. — AU MÊME.

A Cir

Je suis toujours un peu malade, mon cher ami. Madame la marquise du Châtelet lisait hier au chevet de mon lit les *Tusculanes de Cicéron*, dans la langue de cet illustre bavard; ensuite elle lut la quatrième *Épître de Pope sur le Bonheur*. Si vous connaissez quelque femme à Paris qui en fasse autant, mandez-le-moi.

Après avoir ainsi passé ma journée, j'ai reçu votre lettre du 5 février; nouvelles preuves de votre tendresse, de votre goût et de votre jugement. Je vais me

[1] Voyez *Samson*, acte v, scène 1re.

mettre tout de bon à retoucher *Alzire* pour l'impression; mais il faudrait que j'eusse une copie conforme à la manière dont on la joue. *Samson* devait partir par cette poste; mais je suis obligé de dicter mes lettres, et j'occupe à vous faire parler mon cœur, la main qui devait transcrire mes sottises philistines et hébraïques. En attendant, je vous envoie le discours apologétique que je compte faire imprimer à la suite d'*Alzire*. Je remplis en cela deux devoirs, je confonds la calomnie, et je célèbre votre amitié.

J'attends avec impatience le sentiment de Pollion et le vôtre, sur ma dédicace à madame du Châtelet. Je veux vous devoir l'honneur de pouvoir dire à M. de La Popelinière, dorénavant : *Albi, sermonum nostrorum candide judex.* Son bon mot sur Pauline et sur Alzire est une justification trop glorieuse pour moi; c'est peut-être parce qu'il n'a vu jouer Pauline que par mademoiselle Duclos, vieille, éraillée, sotte et tracassière, qu'il donne la préférence à Alzire, jouée par la naïve, jeune et gentille Gaussin. Dites de ma part à cette Américaine :

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime et qu'on admire;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Gusman convertit.

Launai se damne d'une autre façon par les perfidies les plus honteuses. Il y a long-temps que je sais de quoi il est capable; et dès que j'ai su que Dufresne lui avait confié la pièce, j'ai bien prévu l'usage qu'il en ferait. Je ne doute pas qu'il ne la fasse imprimer furtivement, et qu'il n'en fasse quelque malheureuse parodie. Il a déjà fait celle de *Zaïre*, dans laquelle il a eu l'insolence de mettre M. Falkener sur le théâtre, par son propre

gem. C'est ce même M. Falkener notre ami, qui est aujourd'hui ambassadeur à Constantinople, et qui demanderait, aussi-bien que la nation anglaise, justice de cette infamie, si l'auteur et l'ouvrage n'étaient pas aussi obscurs que méchans. Ce qui est étonnant, c'est que monsieur le lieutenant de police ait permis cet attentat public contre toutes les lois de la société. Voyez si on peut prévenir de pareils coups, par vos amis et les miens. Cependant je destinais à ce malheureux Launai un petit présent pour reconnaître la peine qu'il avait prise de lire ma pièce aux comédiens. L'abbé Moussinot devait le porter chez vous; apparemment il vous parviendra ces jours-ci. C'est la seule vengeance que je veux prendre de Launai; il faut le payer de sa peine, et l'empêcher d'ailleurs de faire du mal.

Je crois au petit Lamare un caractère bien différent. Il me paraît sentir vivement l'amitié et la reconnaissance; mais j'ai peur qu'il ne gâte tout cela par de l'étourderie, de l'impolitesse et de la débauche. Je lui ai recommandé expressément de vous voir souvent, et de ne se conduire que par vos conseils. C'est le seul moyen par où il puisse me plaire. Je crois bien qu'il n'est pas encore digne d'entrer dans le sanctuaire de Pollion; il faut qu'il fasse pénitence à la porte de l'église avant de participer aux saints mystères.

Ce que vous me mandez de M. l'abbé de Rothelin me touche et me pénètre. Quoique des faveurs publiques de sa part fussent bien flatteuses, ses bontés en bonne fortune me le sont infiniment. Tout ceci me fait songer à M. de Maisons son ami. Mon Dieu qu'il aurait été aise du succès d'*Alzire!* qu'il m'en eût aimé davantage! Faut-il qu'un tel homme nous soit enlevé!

Mandez-moi, mon cher ami, avec votre vérité ordinaire, et sans aucune crainte, tout ce qu'on dit de moi. Soyez très persuadé que je n'en ferai jamais qu'un usage prudent, que je ne songerai qu'à faire taire le mal, et à encourager le bien. Faites-moi connaître sans scrupule mes amis et mes ennemis, afin que je force les derniers à ne me point haïr, et que je me rende digne des autres.

Je voudrais bien qu'en me renvoyant ma pièce vous puissiez y joindre quelques notes de Pollion et des vôtres. Que dites-vous du petit Lamare qui ne m'a point encore écrit ? Il n'avait rien de particulier à dire à Rameau; je ne l'avais chargé que de complimens. Les négociations ne sont confiées qu'à vous.

Savez-vous bien ce qui m'a plu davantage dans votre lettre ? c'est l'espérance que vous me donnez de venir apporter un jour vos hommages à la divinité de Cirey. Vous y verriez une retraite de hiboux, que les Grâces ont changée en un palais d'Albane. Voici quatre vers que fit Linant, ces jours passés, sur le château :

Un voyageur, qui ne mentit jamais,
Passe à Cirey, s'arrête, le contemple;
Surpris, il dit : C'est un palais;
Mais voyant Émilie, il dit que c'est un temple. [1]

Vous m'avouerez que voilà un fort joli quatrain. Vous en verrez bien d'autres si vous venez jamais dans cette vallée de Tempé ; mais Pollion ne voudra jamais vous prêter pour quinze jours.

[1] M. de Voltaire corrigea ainsi ce quatrain :

Un voyageur qui ne mentit jamais,
Passe à Cirey, l'admire, le contemple :
Il croit d'abord que ce n'est qu'un palais;
Mais il voit Émilie. Ah! dit-il, c'est un temple!

J'ai peur de ne vous avoir point parlé des vers que l'aimable Bernard a faits pour moi. Vous savez tout ce qu'il faut lui dire.

Adieu; je souffre, mais l'amitié diminue tous les maux.

### 346. — A M. PALLU, INTENDANT DE MOULINS.

A Cirey, le 9 février.

Un peu de maladie, monsieur, m'a privé de la consolation de vous écrire des pouilles de ma main. Je me sers d'un secrétaire; je me donne des airs d'intendant. Hélas! cruel que vous êtes, c'est bien vous qui faites l'intendant avec moi, en ne répondant point à mes requêtes! J'avais cru vous faire ma cour et flatter votre goût, en vous envoyant, il y a quelques mois, une scène tout entière traduite d'un vieil auteur anglais; mais vous ne vous souciez ni de l'Anglais ni de moi. Vous aviez promis à madame du Châtelet des petits cygnes de Moulins et des petits bateaux. Savez-vous bien que des bagatelles, quand on les a promises, deviennent solides et sacrées, et qu'il vaudrait mieux être deux ans sans faire payer la taille aux peuples de *la mère aux gaînes,* que de manquer d'envoyer des petits cygnes à Cirey? Vous croyez donc qu'il n'y a dans le monde que des ministres, Moulins et Versailles?

En lisant aujourd'hui des vers anglais de Pope sur le bonheur, voici comme j'ai réfuté ce raisonneur :

> Pope l'Anglais, ce sage si vanté,
> Dans sa morale au Parnasse embellie,
> Dit que les biens, les seuls biens de la vie,
> Sont le repos, l'aisance et la santé
> Il s'est mépris : quoi! dans l'heureux partage
> Des dons du ciel faits à l'humain séjour,

Ce triste Anglais n'a pas compté l'amour !
Qu'il est à plaindre ! il n'est heureux ni sage.

Mettez l'amitié à la place de l'amour, et vous verrez combien vous manquez à ma félicité. Donnez-moi au moins votre protection, comme si j'étais né dans Moulins. Ayez pitié de cette pauvre *Alzire* que l'on imprime, à ce qu'on m'a dit, furtivement, comme on a imprimé le *Jules César*. Il est bien dur de voir ainsi ses enfans estropiés. M. Rouillé peut, d'un mot, empêcher qu'on me fasse ce tort; c'est à vous que je veux en avoir l'obligation. Si vous me rendez ce bon office, j'aurai pour vous bien du respect et de la reconnaissance; et si vous m'écrivez, je vous aimerai de tout mon cœur.

## 347. — A M. DE LA ROQUE,

### AUTEUR DU MERCURE DE FRANCE.

A Cirey, ce 10 février.

Je suis bien fâché, monsieur, qu'un peu d'indisposition m'empêche de vous écrire de ma main. Je n'ai que la moitié du plaisir en vous marquant ainsi combien je suis sensible à vos politesses. Il est bien doux de plaire à un homme qui, comme vous, connaît et aime tous les beaux-arts. Vous me rappelez toujours par votre goût, par votre politesse et par votre impartialité, l'idée du charmant M. de La Faye, qu'on ne peut trop regretter. Je pense bien comme vous sur les beaux-arts.

Vers enchanteurs, exacte prose,
Je ne me borne point a vous.
N'avoir qu'un goût, c'est peu de chose;
Beaux-arts, je vous invoque tous :
Musique, danse, architecture,
Art de graver, docte peinture,

Que vous m'inspirez de désirs !
Beaux-arts, vous êtes des plaisirs ;
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je voudrais bien, monsieur, vous envoyer quelques-unes de ces bagatelles pour lesquelles vous avez trop d'indulgence ; mais vous savez que ces petits vers que j'adresse quelquefois à mes amis respirent une liberté dont le public sévère ne s'accommoderait pas. Si parmi ces libertins, qui vont toujours nus, il s'en trouve quelques-uns vêtus à la mode du pays, j'aurai l'honneur de vous les envoyer.

Je suis, etc.

## 348. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Cirey, ce 12 février.

Si vous avez eu la goutte dans votre séjour du tumulte et de l'inquiétude, j'ai eu la fièvre, mon cher abbé, dans l'asile de la tranquillité. *Si benè calculum ponas, ubique naufragium invenies.* Mais il faut absolument que je vous apprenne que, pendant mon indisposition, madame la marquise du Châtelet daignait me lire au chevet de mon lit. Vous allez croire peut-être qu'elle me lisait quelque Chant de l'Arioste ou quelqu'un de nos romans. Non ; elle me lisait les *Tusculanes de Cicéron ;* et, après avoir goûté tous les charmes de cette belle latinité, elle examinait votre traduction, et s'étonnait d'avoir du plaisir en français. Il est vrai qu'en admirant l'éloquence de ce grand homme, cette beauté de génie, et ce caractère vrai de vertu et d'élévation qui règne dans cet ouvrage, et qui échauffe le cœur sans briller d'un vain éclat ; après, dis-je, avoir rendu justice à cette belle âme de Cicéron, et au mérite

comme à la difficulté d'une traduction si noble, elle ne pouvait s'empêcher de plaindre le siècle des Cicéron, des Lucrèce, des Hortensius, des Varron, d'avoir une physique si fausse et si méprisable. Et malheureusement ils raisonnaient en métaphysique tout aussi faussement qu'en physique. C'est une chose pitoyable que toutes ces prétendues preuves de l'immortalité de l'âme alléguées par Platon. Ce qu'il y a de plus pitoyable, peut-être, est la confiance avec laquelle Cicéron les rapporte. Vous avez vous-même, dans vos notes, osé faire sentir le faible de quelques-unes de ces preuves; et si vous n'en avez pas dit davantage, nous nous en prenons à votre discrétion. Enfin, le résultat de cette lecture était d'estimer le traducteur autant que nous méprisions les raisonnemens de la philosophie ancienne. Mon lecteur ne pouvait se lasser d'admirer la morale de Cicéron et de blâmer ses raisonnemens. Il faut avouer, mon cher abbé, que quelqu'un qui a lu Locke, ou plutôt qui est son Locke à soi-même, doit trouver les Platon des discoureurs et rien de plus. J'avoue qu'en fait de philosophie, un chapitre de Locke ou de Clarke est, par rapport au bavardage de l'antiquité, ce que l'optique de Newton est par rapport à celle de Descartes. Enfin, vous en penserez ce qu'il vous plaira; mais j'ai cédé au désir de vous dire ce qu'en pense une femme conduite par les lumières d'une raison que l'amour-propre n'égare point, qui connaît les philosophes anciens et modernes, et qui n'aime que la vérité. J'ai cru que c'était une chose flatteuse et rare pour vous d'être estimé d'une Française presque seule capable de connaître votre original.

On doit vous avoir rendu votre malheureux livre de

la *Vie de Vanini.* L'autre exemplaire n'était pas encore arrivé à Paris. Ainsi je reprends le pardon que je vous demandais de ma méprise.

Avez-vous lu la traduction de l'*Essai* de Pope *sur l'Homme?* C'est un beau poëme en anglais, quoique mêlé d'idées bien fausses sur le bonheur. Adieu; augmentez mon bonheur en m'écrivant.

J'ai bien des anecdotes sur Corneille, et sur Racine, et sur la littérature du beau siècle passé. Vous devriez augmenter mon magasin.

## 349. — A M. DE FORMONT.

A Cirey, le 13......

Aimable philosophe, nous avons reçu votre prose et vos vers : la prose est d'un sage, les vers sont d'un poète.

Votre style juste et coulant,
Votre raison ferme et polie,
Plaisent tous deux également
A la philosophe Émilie,
Qui joint la force du génie
A la douceur du sentiment.
Entre vous deux assurément
Le ciel mit de la sympathie.
A l'égard de notre Linant,
Il vous approuve et dort d'autant,
Commence un ouvrage et l'oublie.
Moi, je raisonne et versifie,
Mais non, certes, si doctement
Que votre sage Polymnie.

Voilà de la rimaille qui m'a échappé : venons à la raison, que je n'attraperai peut-être point.

Il est vrai que nous ne pouvons comprendre ni comment la matière pense, ni comment un être pensant est uni à la matière. Mais de ces deux choses également

incompréhensibles, il faut que l'une soit vraie, comme, de la divisibilité ou de l'indivisibilité de la matière, il faut que l'une ou l'autre soit, quoique ni l'une ni l'autre ne soit compréhensible. Ainsi, la création et l'éternité de la matière sont inintelligibles ; et cependant il faut que l'une des deux soit admise.

Pour savoir si la matière pense ou non, nous n'avons point de règle fixe qui nous puisse conduire à une démonstration, comme en géométrie ; cette vérité, « entre « deux points la ligne droite est la plus courte », mène à toutes les démonstrations. Mais nous avons des probabilités ; il s'agit donc de savoir ce qui est le plus probable. L'axiome le plus raisonnable en fait de physique est celui-ci : « Les mêmes effets doivent être attribués « à la même cause. » Or, les mêmes effets se voient dans les bêtes et dans les hommes ; donc la même cause les anime. Les bêtes sentent, et pensent à un certain point ; elles ont des idées : les hommes n'ont au-dessus d'elles qu'une plus grande combinaison d'idées, un plus grand magasin. Le plus et le moins ne change point l'espèce ; donc, etc. Or, personne ne s'avise de donner une âme immortelle à une puce ; il n'en faudra donc point donner à l'éléphant ni au singe, ni à mon valet champenois, ni à un bailli de village, qui a un peu plus d'instinct que mon valet ; enfin, ni à vous, ni à Émilie.

La pensée et le sentiment ne sont pas essentiels, sans doute, à la matière, comme l'impénétrabilité. Mais le mouvement, la gravitation, la végétation, la vie, ne lui sont pas essentiels, et personne n'imaginerait ces qualités dans la matière, si on ne s'en était pas convaincu par l'expérience.

Il est donc très probable que la nature a donné des

pensées à des cerveaux, comme la végétation à des arbres; que nous pensons par le cerveau, de même que nous marchons avec le pied, et qu'il faut dire comme Lucrèce: (L. III, v. 94.)

*Primùm, animum dico, mentem quem sæpè vocamus,*
*In quo consilium vitæ, regimenque locatum est,*
*Esse hominis partem nihilominus ac manus et pes.*

Voilà, je crois, ce que notre raison nous ferait penser, si la foi divine ne nous assurait pas du contraire: c'est ce que pensait Locke, et qu'il n'a pas osé dire.

De plus, quand même cette analogie des animaux ne serait pas une extrême probabilité, le *frustra per plura quod potest per pauciora* est encore une excellente raison. Or, le chemin est bien plus court de faire penser un cerveau, que de fourrer dans un cerveau je ne sais quel être dont nous n'avons aucune idée. Cet être, qui croît et décroît avec nos sens, a bien la mine d'être un sixième sens; et si ce n'était notre divine religion, je serais tenté de le croire ainsi.

Je trouve très mauvais que vous parliez de Newton comme d'un feseur de systèmes. Il n'en a fait aucun. Il a découvert dans la matière des propriétés incontestables, démontrées par les expériences. Il est aussi certain que les forces centripètes agissent sur tous les corps sans aucune matière intermédiaire, qu'il est certain que l'air pèse. Il est aussi sûr que la lumière se réfléchit dans le vide par la force de l'attraction, c'est-à-dire par les forces centripètes, qu'il est sûr que les rayons de la lumière se brisent dans l'eau.

Je vous en dirais davantage, mais j'ai une tragédie qui me presse. Le Franc m'a volé mon sujet et toutes mes situations; il s'est hâté de bâtir sur mon fonds, et

est allé proposer son vol aux comédiens. C'est voler sur l'autel. Adieu; mille tendres complimens à Cideville. Émilie vous en fait beaucoup.

## 350. — A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 février.

Mon aimable et respectable ami, voilà trois de vos lettres auxquelles une de ces maladies de langueur que vous me connaissez m'a empêché de répondre. Tandis que monsieur votre père souffrait à quatre-vingts ans des coups de bistouri, et réchappait d'une opération, moi je dépérissais de ces maux d'entrailles qui sont à l'épreuve du bistouri. Peut-être depuis votre dernière lettre avez-vous perdu monsieur votre père. En ce cas, je reprends vigueur, en reprenant l'espérance qu'enfin vous vivrez pour vous, pour les belles-lettres, pour vos amis surtout, et que la déesse de Cirey pourra vous voir dans son temple. Je suis persuadé que vous ne m'avez pas assez méprisé pour penser que je pusse quitter un moment Cirey pour aller jouir des vains applaudissemens du parterre,

Et de je ne sais quel amour
Que la faveur publique ôte et donne en un jour.

Si j'allais à Paris, ce ne serait que parce qu'il est sur le chemin de Rouen. Vous m'avez bien connu, vous avez toujours adressé vos lettres à Cirey, malgré les indignes gens qui disaient que j'avais été à Paris.

Je vous répondrai peu de choses sur Jore. Il s'est très mal comporté avec moi dans l'affaire des *Lettres philosophiques*. Je lui ai fait donner de l'argent depuis peu; mais pour l'édition d'*Alzire*, je l'abandonne à Demoulin, qui n'a pas assez bonne opinion de lui pour la lui confier.

Un article plus important, c'est Linant. J'ai toujours affecté de ne vous en point parler, voulant attendre que le temps fixât mes idées sur son compte. Il m'avait marqué bien peu de reconnaissance à Paris; et déjà enflé du succès d'une tragédie qu'il n'a jamais achevée, il m'écrivit de Rouen, après six mois d'oubli, un petit billet en lignes diagonales, où il me disait qu'il ferait bientôt jouer sa pièce, et qu'il me rendrait l'argent que je lui avais, disait-il, prêté. Je dissimulai ce trait d'ingratitude et d'impertinence; et toujours prêt à pardonner à la jeunesse, quand elle a de l'esprit, je le fis entrer chez madame du Châtelet, malgré l'exclusion du maître de la maison, malgré le défaut qu'il a dans les yeux et dans la langue, et malgré la profonde ignorance dont il est. A peine a-t-il été établi dans la maison, qu'oubliant qu'il était précepteur et aux gages de madame du Châtelet, oubliant le profond respect qu'il doit à son nom et à son sexe, il lui écrivit un jour une lettre d'une terre voisine où il était allé de son chef et fort mal à propos; la lettre finissait ainsi : *L'ennui de Cirey est de tous les ennuis le plus grand*, sans signer, sans mettre un mot de convenance. Les personnes chez qui il écrivit cette lettre, et auxquelles il eut l'imprudence de la montrer, dirent à madame la marquise du Châtelet qu'il le fallait chasser honteusement. Je fis suspendre l'arrêt, et je lui épargnai même les reproches. On ne lui parla de rien, et il continua de se conduire comme ferait un ami chez son ami, croyant que c'était là le bel air, parlant toujours du *cher* Cideville, du *pauvre* Cideville, et pas une fois de M. de Cideville, à qui il doit autant de respect que de reconnaissance et d'amitié.

Madame du Châtelet, indignée, a toujours voulu le

chasser. J'ai apaisé sa colère en lui représentant que c'était un jeune homme (il a pourtant vingt-sept ans passés) qui n'avait que de l'esprit et point d'usage du monde; que d'ailleurs il était né sage; qu'enfin, si elle n'avait pas besoin de lui, il avait besoin d'elle; qu'il mourrait de faim ailleurs, grâce à sa paresse et à son ignorance; qu'il fallait essayer de le corriger au lieu de le punir; qu'à la vérité il ne rendrait jamais dans une maison aucun de ces petits services par où l'on plaît à tout le monde, et dont la faiblesse de sa vue et la pesanteur de sa machine le rendent incapable; mais qu'il savait assez de latin pour l'apprendre, au moins conjointement avec son fils; qu'il lui apprendrait à penser, ce qui vaut mieux que du latin, et que je me chargeais de lui faire sentir la décence et les devoirs de son état.

C'est dans ces circonstances, mon tendre et judicieux ami, qu'il m'a demandé de faire entrer sa sœur dans la maison. Il est vrai que depuis quelque temps il se tient plus à sa place : mais il n'a pas encore effacé ses péchés. J'ai ouï dire d'ailleurs que sa sœur était encore plus fière que lui. J'ai vu de ses lettres; elle écrit comme une servante. Si avec cela elle pense en reine, je ne vois pas ce qu'on pourra faire d'elle.

Après toutes ces représentations, souffrez que je vous dise que vous êtes d'autant plus obligé d'avertir Linant d'être modeste, humble et serviable, que ce sont vos bontés qui l'ont gâté. Vous lui avez fait croire qu'il était né pour être un Corneille, et il a pensé que pour avoir broché, à peine en trois ans, quatre malheureux actes d'un monstre qu'il appelait tragédie, il devait avoir la considération de l'auteur du *Cid*. Il s'est regardé comme un homme de lettres et comme un

homme de bonne compagnie, égal à tout le monde. Vos louanges et vos amitiés ont été un poison doux qui lui a tourné la tête. Il m'a haï, parce que je lui ai parlé franc. Méritez à votre tour qu'il vous haïsse, ou il est perdu. Je lui ai déjà dit qu'il était impertinent qu'il parlât de son *cher* et de son *pauvre* Cideville et de Formont, à qui il a des obligations. Je lui ai fait sentir tous ses devoirs; je lui ai dit qu'il faut savoir le latin, apprendre à écrire, et savoir l'orthographe avant de faire une pièce de théâtre, et qu'il doit se regarder comme un homme qui a son esprit à cultiver et sa fortune à faire: enfin, depuis quinze jours il a pris des allures convenables. Le voilà en bon train, encouragez-le à la persévérance: un mot de votre main fera plus que tous mes avis.

En voilà beaucoup pour un malade; la tête me tourne; j'enrage. Voilà quatre feuilles d'écrites sans vous avoir parlé de vous. Adieu; mille amitiés au philosophe Formont et au tendre du Bourgtheroulde.

## 351. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 26 février.

Ma destinée sera donc toujours d'avoir des remercîmens à vous faire, des pardons à vous demander, et de nouvelles importunités à vous faire essuyer! Je sais quelle est votre bonté et votre indulgence, et qu'on prend toujours bien son temps avec vous; mais quelles circonstances que celles où vous êtes, pour que vous soyez tous les jours fatigué de querelles et de dénonciations des libraires, et que j'y ajoute encore de nouveaux contre-temps au sujet de ces pauvres *Américains!* Mais enfin, quand on a débauché une fille, on est obligé

de nourrir l'enfant, et d'entrer dans les détails du ménage. C'est vous qui avez débauché *Alzire*, pardonnez-moi donc toutes mes importunités.

J'ai reçu enfin la copie de la pièce telle qu'elle est jouée : nous avons examiné la chose avec attention, madame du Châtelet et moi, et nous avons été également frappés de la nécessité de restituer bien des choses à peu près comme elles étaient : par exemple, nous avons lu au quatrième acte :

ALZIRE.

Compte après cet effort sur un juste retour.

GUSMAN.

En est-il donc, hélas ! qui tienne lieu d'amour ?

Bon Dieu ! que dirait Despréaux, s'il voyait Alzire prononcer un vers aussi dur, et Gusman répondre en doucereux ? Au nom du bon goût, laissez les choses dans leur premier état. Quelle différence ! ne la sentez-vous pas ?

J'insiste encore sur le cinquième acte ; il est si écourté, si rapide, qu'il ne nous a fait aucun effet. On craint les longueurs au théâtre, mais c'est dans les endroits inutiles et froids. Voyez que de vers débite Mithridate en mourant : sont-ils aussi nécessaires que ceux de Gusman ? Quel outrage à toutes les règles, que Montèze ne paraisse pas avec Gusman, et n'embrasse pas ses genoux ! Je l'avais fait dire aux comédiens, mais inutilement : tout le monde croit que c'est ma faute ; j'en reçois tous les jours des reproches. Je vous conjure enfin de presser M. Thiriot ou M. Lamare d'exiger tous ces changemens.

Je sais qu'on fait bien d'autres critiques ; mais pour satisfaire les censeurs, il faudrait refondre tout l'ouvrage, et il serait encore bien plus critiqué. C'est au

temps seul à établir la réputation des pièces, et à faire tomber les critiques.

M. et madame du Châtelet ont approuvé l'Épître dédicatoire; à l'égard d'un discours apologétique que j'adressais à M. Thiriot, je ne suis pas encore bien décidé si j'en ferai usage ou non. Je ne répondrai jamais aux satires qu'on fera sur mes ouvrages; il est d'un homme sage de les mépriser; mais les calomnies personnelles tant de fois imprimées et renouvelées, connues en France et chez les étrangers, exigent qu'on prenne une fois la peine de les confondre. L'honneur est d'une autre espèce que la réputation d'auteur : l'amour-propre d'un écrivain doit se taire; mais la probité d'un homme accusé doit parler, afin qu'on ne dise pas :

*Pudet hæc opprobria nobis*
*Et dici potuisse, et non potuisse refelli.* (OVID *Met.* I, 758.)

Reste à savoir si je dois parler moi-même, ou m'en remettre à quelque autre; c'est sur quoi j'attends votre décision.

Pardon de ma longue lettre et de tout ce qu'elle contient. Madame du Châtelet qui pense comme moi, mais qui me trouve un bavard, vous demande pardon pour mes importunités. Elle obtiendra ma grâce de vous. Elle fait mille complimens aux deux aimables frères pour qui j'aurai toujours la plus tendre amitié et la plus respectueuse reconnaissance.

## 352. — A M. THIRIOT.

A Cirey, le 26 février.

JE ne me porte guère bien encore. Raisonnons pourtant, mon cher ami; pas un mot de *Samson* aujourd'hui, s'il vous plaît; tout sera pour *Alzire;* je viens de la

recevoir; c'était de vous que je l'attendais; je suis au désespoir qu'elle ait été en d'autres mains qu'entre les vôtres et celles de M. d'Argental. Ce sont des profanes qui se sont emparés de mes vases sacrés; et vous, mon grand-prêtre, vous ne les avez pas eus dans votre sacristie!

Demoulin est une tête picarde que je laverais bien, mais qu'il faut ménager, parce qu'il a le cœur bon, et que de plus, il a mon bien entre ses mains. Dieu veuille qu'il y soit plus sûrement que mes *Américains!* C'est un honnête homme; mais je ne sais s'il entend les affaires mieux que le théâtre. Il m'aime; il faut lui passer bien des choses. J'ai été confondu, je vous l'avoue, de voir les négligences barbares dont la précipitation avec laquelle on m'a joué a laissé ma pièce remplie : elle en est défigurée. J'ai été bien fâché, je vous l'avoue. J'ai fait sur-le-champ un bel écrit à trois colonnes, pour être envoyé à M. d'Argental, à vous et aux comédiens. Demoulin en est chargé. De plus, j'écris à chaque acteur en particulier. Enfin, s'il en est temps, il faut réparer ces fautes; il y en a d'énormes. Croyez-moi; j'ai mis mes raisons en marge. Je serai bien piqué si l'on ne se prête pas à la justice que je réclame, et je suis sûr que la pièce tombera, si elle n'est tombée. Je sais que toutes ces fautes ont été bien senties et bien relevées à la cour. Mon cher ami, il faut presser Sarrazin, Grandval, mademoiselle Gaussin, Legrand, de se rendre à mes remontrances. C'est là où j'ai besoin de votre éloquence persuasive. La Dédicace à madame la marquise du Châtelet doit absolument paraître; le prêtre et la déesse le veulent.

Pour l'épître que je vous adressais, je ne suis pas

encore décidé. Je suis convaincu qu'il faut une apologie. Qu'on attaque mes ouvrages, je n'ai rien à répondre; c'est à eux à se défendre bien ou mal; mais qu'on attaque publiquement ma personne, mon honneur, mes mœurs, dans vingt libelles dont la France et les pays étrangers sont inondés, c'est signer ma honte que de demeurer dans le silence. Il faut opposer des faits à la calomnie; il faut imposer silence au mensonge. Je ne veux, il est vrai, d'aucune place; mais quelle est celle où j'oserais prétendre, si ces calomnies n'étaient pas réfutées? Je veux qu'on dise: Il n'est pas de l'Académie, parce qu'il ne le désire pas; et non pas qu'on dise: Il serait refusé. C'est ne me point aimer que de penser autrement, et je suis sûr que vous m'aimez. L'exemple de l'abbé Prevost ne me paraît pas fait pour moi. Je ne sais s'il a dit ou dû dire: *Je suis honnête homme*, mais je sais moi que je dois le dire, et que ce n'est pas une chose à laisser conclure comme une proposition délicate. Mes mœurs sont directement opposées aux infâmes imputations de mes ennemis. J'ai fait tout le bien que j'ai pu, et je n'ai jamais fait le mal que j'ai pu faire. Si ceux que j'ai accablés de bienfaits et de services sont demeurés dans le silence contre mes ennemis, le soin de mon honneur me doit faire parler, ou quelqu'un doit être assez juste, assez généreux pour parler pour moi. Pourquoi sera-t-il permis d'imprimer que j'ai trompé un libraire, que j'ai retenu des souscriptions, et ne me sera-t-il pas permis de démontrer la fausseté de cette accusation? Pourquoi ceux qui la savent, la tairont-ils? L'innocence, et j'ose dire la vertu, doit-elle être opprimée, calomniée, par la seule raison que mes talens m'ont rendu un homme public? C'est

cette raison-là même qui doit m'élever la voix, ou qui doit dénouer la langue de ceux qui me connaissent. Que m'importe que dom Prevost, qui n'a point d'ennemis, ait écrit quelque chose ou non sur son compte? que me fait son aventure d'une lettre de change à Londres? Qu'il se disculpe devant les jurés; mais moi, je suis attaqué dans mon honneur par des ennemis, par des écrivains indignes; je dois leur répondre hardiment, une fois dans ma vie, non pour eux, mais pour moi. Je ne crains point Rousseau, je le méprise; et tout ce que j'ai dit dans mon épître est vrai; reste à savoir s'il faut que ce soit moi ou un autre qui ferme la bouche au mensonge. Si dom Prevost voulait entrer dans ces détails, dans une feuille consacrée en général à venger la réputation des gens de lettres calomniés, il me rendrait un service que je n'oublierais de ma vie. La matière d'ailleurs est belle et intéressante. Les persécutions faites aux auteurs de réputation ont mérité des volumes. Si donc je suis assuré que le *Pour et Contre* parlera aussi fortement qu'il est nécessaire, je me tairai, et ma cause sera mieux entre ses mains que dans les miennes; mais il faut que j'en sois sûr.

Quel est le malheureux auteur de cet *Observateur polygraphique?* Ne serait-ce point l'abbé Desfontaines? C'est assurément quelque misérable écrivain de Paris. Il ne sait donc pas que vous êtes mon ami intime, mon plénipotentiaire, mon juge? voilà vos qualités sur le Parnasse.

*P. S.* Madame la marquise du Châtelet veut absolument que mon apologie paraisse en mon nom; cela n'empêcherait pas les bons offices du *Pour et Contre.*

## 353. — A M. BERGER.

A Cirey.... février.

Le succès de mes *Américains* est d'autant plus flatteur pour moi, mon cher monsieur, qu'il justifie votre amitié pour ma personne, et votre goût pour mes ouvrages. J'ose vous dire que les sentimens vertueux qui sont dans cette pièce sont dans mon cœur; et c'est ce qui fait que je compte beaucoup plus sur l'amitié d'une personne comme vous dont je suis connu, que sur les suffrages d'un public toujours inconstant, qui se plaît à élever des idoles pour les détruire, et qui, depuis long-temps, passe la moitié de l'année à me louer, et l'autre à me calomnier. Je souhaiterais que l'indulgence avec laquelle cet ouvrage vient d'être reçu, pût encourager notre grand musicien Rameau à reprendre en moi quelque confiance, et à achever son opéra de *Samson* sur le plan que je me suis toujours proposé. J'avais travaillé uniquement pour lui. Je m'étais écarté de la route ordinaire dans le poëme, parce qu'il s'en écarte dans la musique. J'ai cru qu'il était temps d'ouvrir une carrière nouvelle à l'opéra, comme sur la scène tragique. Ces beautés de Quinault et de Lulli sont devenues des lieux communs. Il y aura peu de gens assez hardis pour conseiller à M. Rameau de faire de la musique pour un opéra dont les deux premiers actes sont sans amour; mais il doit être assez hardi pour se mettre au-dessus du préjugé. Il doit m'en croire et s'en croire lui-même. Il peut compter que le rôle de Samson, joué par Chassé, fera autant d'effet au moins que celui de Zamore, joué par Dufresne. Tâchez de persuader cela à cette tête à doubles croches : que son intérêt et sa gloire l'encou-

ragent ; qu'il me promette d'être entièrement de concert avec moi ; surtout qu'il n'use pas sa musique en la fesant jouer de maison en maison ; qu'il orne de beautés nouvelles les morceaux que je lui ai faits. Je lui enverrai la pièce quand il le voudra ; M. de Fontenelle en sera l'examinateur. Je me flatte que M. le prince de Carignan la protégera, et qu'enfin ce sera de tous les ouvrages de ce grand musicien celui qui, sans contredit, lui fera le plus d'honneur.

A l'égard de M. de Marivaux, je serais très fâché de compter parmi mes ennemis un homme de son caractère, et dont j'estime l'esprit et la probité. Il y a surtout dans ses ouvrages un caractère de philosophie, d'humanité et d'indépendance dans lequel j'ai trouvé avec plaisir mes propres sentimens. Il est vrai que je lui souhaite quelquefois un style moins recherché et des sujets plus nobles ; mais je suis bien loin de l'avoir voulu désigner, en parlant des comédies métaphysiques. Je n'entends par ce terme que ces comédies où l'on introduit des personnages qui ne sont point dans la nature, des personnages allégoriques, propres tout au plus pour le poëme épique, mais très déplacés sur la scène, où tout doit être peint d'après nature. Ce n'est pas, ce me semble, le défaut de M. de Marivaux ; je lui réprocherais au contraire de trop détailler les passions, et de manquer quelquefois le chemin du cœur, en prenant des routes un peu trop détournées. J'aime d'autant plus son esprit, que je le prierais de le moins prodiguer. Il ne faut point qu'un personnage de comédie songe à être spirituel ; il faut qu'il soit plaisant malgré lui, et sans croire l'être ; c'est la différence qui doit être entre la comédie et le simple dialogue. Voilà

mon avis, mon cher monsieur, je le soumets au vôtre.

J'avais prêté quelque argent à feu M. de Laclède, mais sans billet; je voudrais en avoir perdu dix fois davantage, et qu'il fût en vie. Je vous supplie de m'écrire tout ce que vous apprendrez au sujet de mes *Américains*. Je vous embrasse tendrement.

Qu'est devenu l'abbé Desfontaines? dans quelle loge a-t-on mis ce chien qui mordait ses maîtres? hélas! je lui donnerais encore du pain, tout enragé qu'il est. Je ne vous écris point de ma main, parce que je suis un peu malade. Adieu.

## 354. — AU MÊME.

A Cirey, février.

Ma santé, qui est devenue déplorable, ne me permet guère, mon cher monsieur, d'entrer avec vous dans de grands détails au sujet de M. Le Franc que je n'ai jamais offensé. Il peut tant qu'il voudra travailler contre moi, et vendre quelques brochures contre un homme qu'il ne connaît pas. Cela ne me fait rien. Sa haine m'est aussi indifférente que votre amitié m'est chère. S'il me hait, il est assez puni par le succès d'*Alzire*: à lui permis de se venger en tâchant de la décrier.

Quant à l'argent que me devait ce pauvre M. de Laclède, je trouve dans mes papiers (car je suis un homme d'ordre, quoique poète), que je lui avais prêté, par billet, trois cents livres, que le libraire Legras m'a rendues; et le lendemain je lui prêtai cinquante écus sans billet. Si vous pouviez, en effet, faire payer ces cinquante écus, je prendrais la liberté de vous supplier très instamment d'en acheter une petite bague d'antique, et de prier M. Berger de vouloir bien la porter

au doigt pour l'amour de M. de Laclède et pour le mien. Ce M. Berger est un homme que j'aime et que j'estime infiniment, et je vous aurais bien de l'obligation si vous l'engagiez à me faire cette galanterie. C'est un des meilleurs juges que nous ayons en fait de beaux-arts.

Qu'est devenue la mascarade de Servandoni ? On dit qu'*Alzirette* est de Le Franc.*

Avez-vous semoncé le paresseux Thiriot pour qu'il vous donne ses Remarques ? C'est un juge qui fait bien durer le procès qu'il a appointé. Il sera responsable de mes fautes. Pressez-le, je vous en prie ; car ce procès est devenu le vôtre. Le plus grand service qu'on puisse me rendre est d'être sévère.

Pourquoi n'aimez-vous pas *les traits du tonnerre ?* Mettez si vous voulez *les feux* ou *les flammes ;* mais j'aime autant *les traits.* Vous trouverez ici quelques petites corrections. Si vous rencontrez dans votre chemin quelques expressions oiseuses, quelques redites, quelques pléonasmes, ne manquez pas, je vous prie, de me dénoncer les coupables ; je les bannirai à perpétuité de *la Henriade.*

* Cette lettre, entière dans le Recueil de Xhrouet, tome 1er, p. 123, et mal à propos, je crois, divisée en deux par les éditeurs de l'in-8° en 41 vol., est par eux considérée comme ayant été adressée non à Berger, mais plutôt à l'abbé Moussinot, parce qu'il y est question d'affaires particulières et d'intérêt. Si cela paraît exact pour la première moitié finissant à cette marque *, la seconde partie, qui est tout-à-fait littéraire, prouve en faveur de l'exactitude des premiers éditeurs, qui l'ont mise au nom de M. Berger. Voltaire ne parlait pas beaucoup littérature à l'abbé Moussinot, qui cependant était assez instruit pour entendre parfaitement ce langage. Je laisse donc cette lettre à Berger, à qui Voltaire a pu très bien dire : *J'aime ce M Berger, etc.* J'ajouterai qu'elle ne se trouve pas dans le recueil des cent quarante-huit lettres originales de Voltaire à l'abbé Moussinot, qui est conservé à notre Bibliothèque du roi.

J'ai lu les trois Épîtres* de l'auteur du *Capricieux*, des *Aïeux chimériques*, du *Café*, etc. qui donne des règles de théâtre, et de l'auteur des couplets, qui parle de morale. Il me semble que je vois Pradon enseigner Melpomène, et Rolet endoctriner Thémis.

Je vous envoie l'Ode *sur l'Ingratitude*: j'ai dédaigné de parler de Desfontaines; il n'a pas assez illustré ses vices.

Je vous prie de donner à M. Saurin le jeune, et à M. Crébillon, des copies de cette Ode; ils sont tous deux fils de personnes distinguées dans la littérature, que Rousseau a indignement attaquées. Ils doivent s'unir contre l'ennemi commun. Si Rousseau revenait, son hypocrisie serait dangereuse à M. Saurin le père, et le contre-coup en tomberait sur le fils. Je sais sur cela bien des particularités. Faites, je vous prie, mille complimens pour moi à MM. Saurin et Crébillon. A l'égard de M. Hérault, s'il exige quelque chose de moi, je ferai ce que l'on exigera. Je vous prie de voir M. d'Argental et de lui parler.

Adieu, mon cher correspondant; je suis bien sensible aux soins dont vous m'honorez. Mille complimens au gentil La Bruère et à nos amis.

## 355. — A M. THIRIOT.

1er mars.

Madame la marquise du Châtelet vient de vous écrire une lettre dans laquelle elle ne se trompe que sur la bonne opinion qu'elle a de moi; et mon plus grand tort, dans l'Épître dont elle approuve l'hommage, c'est de n'avoir pas dignement exprimé la juste opinion que j'ai d'elle.

* Trois épîtres de J. B. Rousseau, entre autres l'*Épître à Thalie*.

Il s'en fallait de beaucoup que je fusse content de mon Épître dédicatoire et du discours que je vous adressais ; je ne l'étais pas même d'*Alzire*, malgré l'indulgence du public. Je corrige assidument ces trois ouvrages ; je vous prie de le lire aux deux respectables frères.

Si j'étais La Fontaine, et si madame du Châtelet avait le malheur de n'être que madame de Montespan, je lui ferais une épître en vers, où je dirais ce qu'on dit à tout le monde ; mais le style de sa lettre doit vous faire voir qu'il faut raisonner avec elle, et payer à la supériorité de son esprit un tribut que les vers n'acquittent jamais bien. Ils ne sont ni le langage de la raison, ni de la véritable estime, ni du respect, ni de l'amitié ; et ce sont tous ces sentimens que je veux lui peindre. C'est précisément parce que j'ai fait de petits vers pour mademoiselle de Villefranche, pour mademoiselle Gaussin, etc. que je dois une prose raisonnée et sage à madame la marquise du Châtelet. Faites-la donc digne d'elle, me direz-vous ; c'est ce que je n'exécuterai pas, mais c'est à quoi je m'efforcerai.

*Non possis oculis quantum contendere Lynceus,*
*Non tamen idcirco contemnas lippus inungi,*

*Est quodam prodire tenus si non datur ultra.*

(Hor. L. 1, Ep. 1.)

Je tâcherai du moins de m'éloigner autant des pensées de madame de Lambert, que le style vrai et ferme de madame du Châtelet s'éloigne de ces riens entortillés dans des phrases précieuses, et de ces billevesées énigmatiques.

A l'égard de l'*Apologétique* de Tertullien, toutes choses mûrement considérées, il faut qu'il paraisse avec

des changemens, des additions, des retranchemens; mais, ne vous en déplaise, un honnête homme doit dire très hardiment qu'il est honnête homme. Voilà qui est plaisant, de me conseiller de faire de mon apologie une énigme dont le mot soit la vertu. On peut laisser conclure qu'on a les dents belles et la jambe bien tournée; mais l'honneur ne se traite pas ainsi : il se prouve et il s'affiche : il est d'autant plus hardi qu'il est attaqué; et de telles vérités ne sont pas faites pour porter un masque. Votre amitié y est intéressée. Les calomniateurs qui disent, qui impriment que j'ai trompé des libraires, vous outragent en m'insultant, puisque c'est vous qui avez fait les éditions anglaises des *Lettres*, et qui avez reçu plusieurs souscriptions; en un mot, c'est ici une des affaires les plus sérieuses de ma vie; et, croyez-moi, elle influe sur la vôtre. C'est une occasion où nous devrions nous réunir, fussions-nous ennemis. Que ne doit donc pas faire une amitié de vingt années?

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse avec tendresse : continuez à m'aimer, et en particulier et en public, et à répandre sur vous et sur moi, par vos discours sages, polis et mesurés, la considération que notre amitié et notre goût pour les arts méritent.

Je suis bien étonné de ne pas recevoir des nouvelles de monsieur votre frère. Mais, mon Dieu, ai-je écrit à notre cher petit Bernard qui le premier m'annonça la victoire d'*Alzire*? Ma foi, je n'en sais rien; demandez-le-lui. Buvez à ma santé avec Pollion. Adieu; je vous aime de tout mon cœur.

## 356. — AU MÊME.

4 mars.

J'ai été malade ; madame du Châtelet l'est à son tour. Je vous écris à la hâte au chevet de son lit, et c'est pour vous dire qu'on vous aime à Cirey autant que chez Plutus-Pollion ; puis vous saurez qu'*Alzire*, la dédicace, le discours, la pièce, corrigés jour et nuit, viennent par la poste. Tout cela est changé, comme une chrysalide qui vient de devenir papillon en une nuit. Vous direz que je me pille ; car c'est ce que je viens d'écrire à M. d'Argental; mais quand Émilie est malade, je n'ai point d'imagination. Je viens de voir la feuille de l'abbé Prevost ; je vous prie de l'assurer de mon amitié pour le reste de ma vie. Je lui écrirai assurément.

Comptez, mon cher ami, qu'il fallait une dédicace d'une honnête étendue. J'ose assurer que c'est la première chose adroite que j'aie faite de ma vie. Toutes les femmes qui se piquent de science et d'esprit seront pour nous ; les autres s'intéresseront au moins à la gloire de leur sexe. Les académiciens des sciences seront flattés, les amateurs de l'antiquité retrouveront avec plaisir des traits de Cicéron et de Lucrèce. Enfin, morbleu, Émilie ordonne, obéissons.

Si la fin du discours que je vous adresse ne vous plaît pas, je n'écris plus de ma vie.

Allons, voyons si nous serons sûrs d'un censeur. Mon cher ami, je vous recommande cette affaire; elle est sérieuse pour moi; il s'agit d'Émilie et de vous.

Remerciez M. de Marivaux; il fait un gros livre contre moi, qui lui vaudra cent pistoles. Je fais la fortune de mes ennemis.

## 357. — AU MÊME.

A Cirey, ce 6 mars.

Je suis bien malade, mon ami; mais cela n'empêche pas que je n'aie encore envoyé des changemens à M. d'Argental, car il faut bien toujours corriger.

On se moque de moi quand on veut que je m'excuse sur mon goût pour les Anglais. Il n'est question dans mon apologie que de ce qui a été imprimé contre moi; d'ailleurs je me donnerai bien de garde de me rendre coupable de cette bassesse envers une nation à qui j'ai obligation, et qui peut encore me donner un asile.

Je n'ai offensé ni voulu jamais offenser Marivaux que je ne connais point, et dont je ne lis jamais les ouvrages. S'il fait un livre contre moi, ce n'est pas par vengeance, car il l'aurait déjà fait paraître. Ce n'est que par intérêt, puisque le libraire qui ne lui en offrait que cinq cents francs, lui en donne cent pistoles cette année.

A la bonne heure, que ce misérable gagne de l'argent comme tant d'autres à me dire des injures; il est juste que l'auteur de *la Voiture embourbée*, du *Télémaque travesti*, et du *Paysan parvenu*, écrive contre l'auteur de *la Henriade;* mais il est aussi d'un trop malhonnête homme, de vouloir réveiller la querelle des *Lettres philosophiques*, et de m'exposer à la colère du garde des sceaux en répandant que vous êtes intéressé à ces *Lettres philosophiques* de toute façon.

Madame la marquise du Châtelet a déjà écrit à M. le bailli de Froulai pour le prier d'en parler au garde des sceaux. Suivez cela très sérieusement, je vous en prie. Parlez à M. le marquis de Froulai. Faites prévenir M. Rouillé par M. d'Argental et par M. le président

Hénault. Ils m'épargneront la peine de couvrir ce Zoïle impertinent de l'opprobre et de la confusion qu'il mérite. Adieu; votre amitié m'est plus précieuse que les outrages de tous ces gens-là ne me sont sensibles.

## 358. — AU MÊME.

A Cirey, 10 mars.

La galanterie de mademoiselle *Quoniam* est plus flatteuse que les battemens de mains du parterre. Je ne sais plus quelle fille de l'antiquité voulut coucher avec un philosophe pour le récompenser de ses ouvrages. Mademoiselle *Quoniam* ne pousserait pas si loin la générosité antique, mais aussi je ne suis pas si philosophe. Pour mademoiselle Gaussin, elle me devrait au moins quelques baisers. Je m'imagine que vous les recevez pour moi, et que ce n'est pas au théâtre que sa bouche vous fait plus de plaisir.

Il est vrai que dans la petite comédie que nous avons jouée à Cirey, il y aurait un rôle assez plaisant et assez neuf pour mademoiselle Dangeville. Madame du Châtelet l'a joué à étonner, si quelque chose pouvait étonner d'elle; mais la pièce n'est qu'une farce qui n'est pas digne du public. *Thétis et Pelée* [1] me font trembler pour ma vieillesse. Il est triste que ce qui a été beau ne le soit plus; mais ce n'est point M. de Fontenelle qui est tombé, ce sont les acteurs de l'Opéra. Ne pourrai-je point avoir l'*Épître à Clio*, de M. de Lachaussée? C'est celui-là qui fait bien des vers, et qui, par conséquent, ne sera pas loué par quelqu'un que vous connaissez [2],

[1] Opéra, paroles de Fontenelle, musique de Colasse; représenté pour la première fois en 1689, et repris sept fois.

[2] Jean-Baptiste Rousseau.

auquel il ne reste plus ni goût, ni talent, mais seulement de l'envie.

Je viens de voir une épigramme parfaite; c'est celle de notre petit Bernard sur la Salle. Il a troqué son encensoir contre des verges; il fouette sa coquine après avoir adoré sa déesse. On ne peut pas mieux punir ce faste de vertu ridicule qu'elle étalait si mal à propos.

Pitteri, libraire à Venise, qui débite la traduction de *Charles XII*, n'a pu obtenir la permission pour *la Henriade*, parce que j'ai l'honneur d'être à l'index.

Formont vient de m'envoyer de jolis vers sur *Alzire*. Vous les aurez bientôt; car tout ce qu'on fait pour moi vous appartient. Pour ma Métaphysique, il n'y a pas moyen de la faire voyager; j'y ai trop cherché la vérité. Adieu, héros de l'amitié; adieu, ami de tous les arts; vos lettres sont le second plaisir de ma vie.

*De madame du Châtelet.*

Voltaire veut que je signe sa lettre; j'y mettrai avec grand plaisir le sceau de l'amitié; je sens celle que vous avez marquée à votre ami, et je désire que vous en ayez pour Émilie.

## 359. — A M. DE LAMARE.

A Cirey, 15 mars.

Je me flatte, monsieur, que quand vous ferez imprimer quelques-uns de vos ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'édition de *Jules César*. Permettez que mon amitié se plaigne que vous avez hasardé dans votre préface des choses sur lesquelles vous deviez auparavant me consulter.

Vous dites, par exemple, que dans certaines circonstances le parricide était regardé comme une action de

courage et même de vertu chez les Romains : ce sont de ces propositions qui auraient grand besoin d'être prouvées.

Il n'y a aucun exemple de fils qui ait assassiné son père pour le salut de la patrie. Brutus est le seul ; encore n'est-il pas absolument sûr qu'il fût le fils de César.

Je crois que vous deviez vous contenter de dire que Brutus était stoïcien et presque fanatique, féroce dans la vertu, et incapable d'écouter la nature quand il s'agissait de sa patrie, comme sa Lettre à Cicéron le prouve.

Il est assez vraisemblable qu'il savait que César était son père, et que cette considération ne le retint pas ; c'est même cette circonstance terrible et ce combat singulier entre la tendresse et la fureur de la liberté qui seuls pouvaient rendre la pièce intéressante : car de représenter des Romains nés libres, des sénateurs opprimés par leur égal, qui conspirent contre un tyran, et qui exécutent de leurs mains la vengeance publique, il n'y a rien là que de simple ; et Aristote (qui, après tout, était un très grand génie) a remarqué, avec beaucoup de pénétration et de connaissance du cœur humain, que cette espèce de tragédie est languissante et insipide ; il l'appelle la plus vicieuse de toutes : tant l'insipidité est un poison qui tue tous les plaisirs !

Vous auriez donc pu dire que César est un grand homme, ambitieux jusqu'à la tyrannie, et Brutus un héros d'un autre genre, qui poussa l'amour de la liberté jusqu'à la fureur.

Vous pouviez remarquer qu'ils sont représentés tous condamnables, mais à plaindre, et que c'est en quoi

consiste l'artifice de cette pièce. Vous paraissez surtout avoir d'autant plus de tort de dire que les Romains approuvaient le parricide de Brutus, qu'à la fin de la pièce les Romains ne se soulèvent contre les conjurés que lorsqu'ils apprennent que Brutus a tué son père. Ils s'écrient :

O monstre que les dieux devraient exterminer !

Je vous avais dit, à la vérité, qu'il y avait, parmi les *Lettres de Cicéron*, une lettre de Brutus *, par laquelle on peut inférer qu'il avait tué son père pour la cause de la liberté. Il me semble que vous avez assuré la chose trop positivement.

Celui qui a traduit la lettre italienne de M. le marquis Algarotti semble être tombé dans une méprise à l'endroit où il est dit que c'est un de ceux qu'on appelle *doctores umbratici* qui a fait la première édition furtive de cette pièce. Je me souviens que quand M. Algarotti me lut sa lettre en italien, il y désignait un précepteur qui, ayant volé cet ouvrage, le fit imprimer. Cet homme a même été puni; mais, par la traduction, il semble qu'on ait voulu désigner les professeurs de l'Université. L'auteur de la brochure qu'on donne toutes les semaines sous le titre d'*Observations*, etc. a pris occasion de cette méprise pour insinuer que M. le marquis Algarotti avait prétendu attaquer les professeurs de Paris; mais cet étranger respectable, qui a fait tant d'honneur à l'Université de Padoue, est bien loin de ne pas estimer celle de Paris, dans la-

* *Sed mihi priùs omnia dii deæque eripuerint, quàm illud judicium, quo non modò hæredi ejus quem occidi non concesserim quod in illo non tuli, sed ne patri quidem meo, si reviviscat, ut, patiente me, plus legibus ac senatu possit.* (Bruti Epist. ad Cicer.)

quelle on peut dire qu'il n'y a jamais eu tant de probité et tant de goût qu'à présent.

Si vous m'aviez envoyé votre préface, je vous aurais prié de corriger ces bagatelles; mais vos fautes sont si peu de chose en comparaison des miennes, que je ne songe qu'à ces dernières. J'en ferais une fort grande de ne vous point aimer, et vous pouvez compter toujours sur moi.

## 360. — A M. THIRIOT.

16 mars.

Mon cher ami, vous avez bien gagné à mon silence. Émilie a entretenu la correspondance.

N'admirez-vous pas sa lumière,
Son style aisé, sublime et net,
Sa plume, ou solide ou légère,
Traitant de science ou d'affaire,
D'un madrigal ou d'un sonnet?
Elle écrit pourtant pour Voltaire.
Louis quinze a-t-il en effet
Quelque semblable secrétaire,
Soit d'état, soit de cabinet?

Ces petits vers une fois passés, vous saurez que vos lettres m'ont fait autant de plaisir que les siennes ont dû vous en faire. Si j'étais un Descartes, vous seriez mon père Mersenne. J'ai été accablé de maladies et d'occupations. Je m'étais donné tout cela, et je m'en suis tiré. Êtes-vous content de la dédicace du temple d'Alzire à la déesse de Cirey, et de la post-face à M. Thiriot, et du petit grain d'avertissement? Et vite, que Demoulin transcrive, et que Laserre approuve, et que Prault imprime; car je crois que Demoulin le surintendant a donné ses faveurs à Prault.

Homme faible! vous laisserez-vous persuader qu'il faut que Gusman interrompe Alzire pour lui dire une

quinauderie? et ne sentez-vous pas combien ce vers

S'il en est, après tout, qui tiennent lieu d'amour,

est pris dans le caractère de la personne, qui ne doit avoir aucune adresse, et rien que de la vérité?

Triumvirat très aimable, il y a des cas où je suis votre dictateur.

Une Espagnole eût promis davantage;
Je n'ai point leurs mœurs,

est très français. Cette phrase est de toutes les langues. Lisez la grammaire à l'article des *pronoms collectifs*.

Compte à jamais au moins sur ma reconnaissance,

est un vers faible et plat, s'il est seul, à peu près comme le seraient beaucoup de vers de Racine. Mais

*Tantùm series juncturaque pollet!*
*Tantùm de medio sumptis accedit honoris!* (Hor. *de Arte poet.*)

que ces vers plats se rebondissent du voisinage des autres!

Compte à jamais au moins sur ma reconnaissance,
Sur la foi, sur les vœux qui sont en ma puissance,
Sur tous les sentimens du plus juste retour,
S'il en est, après tout, qui tiennent lieu d'amour.

Voilà qui devient coulant et harmonieux par les traits consécutifs et par la figure ménagée jusqu'au bout de la phrase.

Bauche va réimprimer *Zaïre*; je la corrige. Prault réimprimera *la Henriade;* je la corrige aussi. Je corrige tout, hors moi. Savez-vous bien que je retouche *Adelaïde*, et que ce sera une de mes moins mauvaises filles?

J'ai lu *Jules César*. Est-ce M. Algarotti qui a lui-même traduit son italien? Apprenez que ce Vénitien-là a fait des dialogues sur la lumière, où il y a malheureusement autant d'esprit que dans *les Mondes*, et beaucoup plus de choses utiles et curieuses.

J'ai lu la *Zaïre* anglaise : elle m'a enchanté plus qu'elle n'a flatté mon amour-propre. Comment! des Anglais tendres, naturels! *without bombast! without similes at the end of acts!* Quel est donc ce M. Hill? quel est ce gentilhomme qui a joué Orosmane sur le théâtre des comédiens? Cet honneur fait aux arts ne sera-t-il pas consacré dans le *Pour et Contre?* Autrefois ce *Pour et Contre* avait été contre *Zaïre;* ah! il doit faire amende honorable.

Rameau s'est marié avec Moncrif. Suis-je au vieux sérail? *Samson* est-il abandonné? Non; qu'il ne l'abandonne pas. Cette forme singulière d'opéra fera sa fortune et sa gloire.

## 361. — AU MÊME.

A Cirey, 18 mars.

Il faut, mon ami, vous rendre compte de l'*Épître à Clio*. Les vers sont frappés sur l'enclume qu'avait Rousseau, quand il était encore bon ouvrier; mais malheureusement le choix du sujet n'a pas ce piquant qu'il faut pour le monde. C'est le chef-d'œuvre d'un artiste, fait pour des artistes seulement. Tout s'y trouve, hors le plaisir qu'il faut à des lecteurs oisifs. J'admirerai toujours cet écrit (excepté la bataille); mais nos Français veulent en tout genre de l'intérêt et des grâces. Il en faut partout, sans quoi le beau n'est que beau.

*Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia sunto;*
*Et quocumque volent, animum auditoris agunto.* (Hor. *de Arte poet.*)

Dites-lui combien j'estime sa précision, sa netteté, sa force, son tour heureux, naturel, son style châtié. Ajoutez à cela que je suis très fâché qu'il déshonore un si bon ouvrage par des éloges dont il rougit. S'il ne voulait qu'un asile heureux et fait pour un philosophe,

au lieu d'une place inutile et qui n'a plus que du ridicule, je trouverais bien le secret de le mettre en état de ne plus louer indignement.

Voici un petit quatrain en réponse à l'honneur qu'il m'a fait de m'envoyer son épître :

Lorsque sa muse courroucée
Quitta le coupable Rousseau,
Elle te donna son pinceau,
Sage et modeste Lachaussée.

Il ne faut pas oublier ce jeune M. de Verrières; car nous devons encourager la jeunesse.

Élève heureux du dieu le plus aimable,
Fils d'Apollon, digne de ses concerts,
Voudriez-vous être encor plus louable?
Ne me louez pas tant, travaillez plus vos vers.
Le plus bel arbre a besoin de culture.
Émondez-moi ces rameaux trop épars,
Rendez leur séve et plus forte et plus pure.
Il faut toujours, en suivant la nature,
La corriger : c'est le secret des arts.

C'est ce qui fait que je me corrige tous les jours, moi et mes ouvrages.

Vous trouverez sur une dernière feuille une chose que je n'avais faite de ma vie; un sonnet. Présentez-le au marquis ou non marquis Algarotti, et admirez avec moi son ouvrage sur la lumière. Ce sonnet est une galanterie italienne. Qu'il passe par vos mains, la galanterie sera complète. [1]

## 362. — A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Cirey, par Vassi en Champagne, 18 mars.

Une assez longue maladie, madame, m'a empêché de répondre plus tôt à la lettre charmante dont vous m'avez honoré. Vous devez vous intéresser à cette ma-

[1] Voyez les *Poésies mêlées*, page 301 du tome XII.

ladie; elle a été causée par trop de travail : eh! quel objet ai-je dans tous mes travaux que l'envie de vous plaire, de mériter votre suffrage? Celui que vous donnez à mes *Américains*, et surtout à la vertu tendre et simple d'Alzire, me console bien de toutes les critiques de la petite ville qui est à quatre lieues de Paris, à cinq cents lieues du bon goût, et qu'on appelle la cour. Je ferai ce que je pourrai assurément pour rendre Gusman plus tolérable. Je ne veux point me justifier sur un rôle qui vous déplaît; mais Grandval ne m'a-t-il pas fait aussi un peu de tort? n'a-t-il pas outré le caractère? n'a-t-il pas rendu féroce ce que je n'ai prétendu peindre que sévère?

Vous pensâtes, dites-vous, dès les premiers vers, que ce Gusman ferait pendre son père. Eh! madame, le premier vers qu'il dit est celui-ci :

Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez.

N'a-t-il pas l'autorité de tous les vice-rois du Pérou? et cette inflexibilité ne peut-elle pas s'accorder avec les sentimens d'un fils? Sylla et Marius aimaient leur père.

Enfin la pièce est fondée sur le changement de son cœur; et si le cœur était doux, tendre, compatissant au premier acte, qu'aurait-on fait au dernier?

Permettez-moi de vous parler plus positivement sur Pope. Vous me dites que l'amour social *fait que tout ce qui est, est bien*. Premièrement, ce n'est point ce qu'il nomme *amour social* (très mal à propos) qui est chez lui le fondement et la preuve de l'ordre de l'univers. Tout ce qui est, est bien, parce qu'un Être infiniment sage en est l'auteur; et c'est l'objet de la première épître. Ensuite il appelle *amour social* dans l'épître dernière, cette Providence bienfesante par laquelle les

animaux servent de subsistance les uns aux autres. Mylord Shaftesbury, qui le premier a établi une partie de ce système, prétendait, avec raison, que Dieu avait donné à l'homme l'amour de lui-même pour l'engager à conserver son être; et l'*amour social*, c'est-à-dire un instinct très subordonné à l'amour-propre, et qui se joint à ce grand ressort, est le fondement de la société.

Mais il est bien étrange d'imputer à je ne sais quel amour social dans Dieu cette fureur irrésistible avec laquelle toutes les espèces d'animaux sont portées à s'entre-dévorer. Il paraît du dessein à cela, d'accord; mais c'est un dessein qui assurément ne peut être appelé amour.

Tout l'ouvrage de Pope fourmille de pareilles obscurités. Il y a cent éclairs admirables qui percent à tous momens cette nuit, et votre imagination brillante doit les aimer. Ce qui est beau et lumineux est votre élément. Ne craignez point de faire la disserteuse, ne rougissez point de joindre aux grâces de votre personne la force de votre esprit; faites des nœuds avec les autres femmes, mais parlez-moi raison.

Je vous supplie, madame, de me ménager les bontés de M. le président Hénault : c'est l'esprit le plus droit et le plus aimable que j'aie jamais connu. Mille respects et un éternel attachement.

## 363. — A.M. THIRIOT.

Cirey, ce 20 mars.

J'ai lu, mon cher plénipotentiaire, la critique que fait M. Prevost de nos *Américains*. Il ne la fait pas assurément en homme de l'autre monde, mais comme un Français très poli. Les Desfontaines doivent dire :

Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares. *

Je suis encore plus obligé à M. Prevost de ses critiques que de ses louanges. Il ne faut être que *le Mercure galant* de Visé pour louer; mais pour critiquer avec finesse et sans blesser, il faut avoir l'esprit bien délicat et bien poli. Je ne suis pas de son avis sur bien des choses; mais mon estime pour lui a redoublé par le même endroit qui rend d'ordinaire les auteurs irréconciliables.

La plupart des critiques que vous m'avez envoyées m'ont paru fausses, et sont démontrées telles aux yeux d'Émilie, car il lui faut des démonstrations.

Que feront les comédiens après Pâques? Que fait Rameau? Voilà deux grands objets. Voyez-vous, mon ami, *les Américains* et *Samson, hoc est* pour moi *omnis homo?* Avez-vous écrit à Tom Grignion pour nos estampes? Savez-vous des nouvelles de la *Zaïre* anglaise? Hélas! sera-t-elle déshonorée par une traduction d'*Abensaïd*** ? C'est envoyer ma Zaïre laver la vaisselle que de la mettre à côté de cet Aben. Quand est-ce donc que les élus et les réprouvés seront séparés?

La pauvre pièce que cette *Didon!* Ne me décelez pas; cela serait horrible***. *Fari quæ sentiat* est ma devise avec vous. Répondez à ma dernière. Je vous embrasse.

* Vers d'*Alzire*.

** Mauvaise tragédie de l'abbé Leblanc, jouée avec quelque succès en 1735.

*** Ceci paraît se rapporter au fragment de Lettre sur la tragédie de *Didon*, inséré dans le volume des *Facéties* (XLI), page 137, et que M. de Voltaire envoyait probablement à Thiriot.

## 364. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT, *

### TRÉSORIER DU CHAPITRE DE SAINT-MERRI, A PARIS.

Cirey, 21 mars.

Mon cher abbé, j'aime mille fois mieux votre coffre-fort que celui d'un notaire; il n'y a personne à qui je me fiasse dans le monde autant qu'à vous : vous êtes aussi intelligent que vertueux; vous étiez fait pour être le procureur-général de l'*ordre* des jansénistes, car vous savez qu'ils appellent leur union l'*ordre;* c'est leur argot; chaque communauté, chaque société a le sien. Voyez donc si vous voulez vous charger de l'argent d'un indévot, et faire par amitié pour cet indévot, ce que par devoir vous faites pour votre chapitre. Vous pourrez dans l'occasion en faire de bons marchés de tableaux; vous m'emprunterez de l'argent dans votre coffre. Mes affaires, comme vous savez, sont très aisées et très simples : vous serez mon surintendant en quelque endroit que je sois; vous parlerez pour moi, et en votre nom, aux Villars, aux Richelieu, aux d'Estaing, aux Guise, aux Guébriant, aux d'Auneuil, aux Lezeau et

*La Bibliothéque du roi conserve cent quarante-huit lettres de Voltaire à l'abbé Moussinot, écrites de 1736 à 1741. Ce fut sur ces originaux que l'abbé Duvernet publia en 1781 un volume in-8°, où il réduisit ce recueil à cent six lettres, dont quelques-unes sont formées de la réunion de tout ou partie de deux ou trois lettres en une seule. Mettant à contribution ce volume, les éditeurs de Kehl ont eu le bon esprit de n'en pas exhumer les lettres dans lesquelles Voltaire n'écrit qu'à son homme d'affaires. Ceux qui sont venus après eux ont pris quelques lettres de plus, et l'examen des originaux qui m'ont été confiés ne m'a pu servir qu'à rétablir un petit nombre de passages, mais non pas à ajouter de nouvelles lettres à ces collections déjà si volumineuses. Quant à la manière dont l'abbé Duvernet les a publiées, il me semble assez peu important qu'il en ait transposé, extrait ou refondu quelques-unes.

autres illustres débiteurs de votre ami. Quand on parle pour son ami, on demande justice; quand c'est moi qui réclame cette justice, j'ai l'air de demander grâce, et c'est ce que je voudrais éviter.

Ce n'est pas tout; vous agirez en plénipotentiaire, soit pour mes pensions auprès de M. Pâris Duverney, auprès de M. Tanevot, premier commis des finances; soit pour mes rentes sur l'Hôtel-de-Ville, sur Arouet mon frère; soit enfin pour les actions et pour l'argent que j'ai chez differens notaires. Vous aurez, mon cher abbé, carte blanche pour tout ce qui me regarde, et tout sera dans le plus grand secret. Mandez-moi si cette charge vous plaît. En attendant votre réponse, je vous prie d'envoyer chercher, par votre frotteur, un jeune homme nommé Baculard d'Arnaud; c'est un étudiant en philosophie au collége d'Harcourt; il demeure rue Mouffetard : donnez-lui, je vous en prie, ce petit manuscrit *, et faites-lui de ma part un petit présent de douze francs. Je vous prie de ne pas négliger cette petite grâce que je vous demande; ce manuscrit sera négocié à son profit. Je vous embrasse de tout mon cœur : aimez-moi toujours, et surtout resserrons les nœuds de notre amitié par la confiance et par les services réciproques.

## 365. — A M. JORE, LIBRAIRE.

A Cirey, 24 mars.

Vous me mandez, monsieur, qu'on vous donnera des lettres de grâce, qui vous rétabliront dans votre maîtrise, en cas que vous disiez la vérité qu'on exige de vous sur le livre en question [1], ou plutôt dont il n'est plus question.

* L'*Épître sur la Calomnie*.

[1] Les *Lettres sur les Anglais*.

Un de mes amis très connu ayant fait imprimer ce livre en Angleterre, uniquement pour son profit, suivant la permission que je lui en avais donnée, vous en fîtes de concert avec moi une édition en 1730.

Un des hommes les plus respectables du royaume, savant en théologie comme dans les belles-lettres, m'avait dit, en présence de dix personnes, chez madame de Fontaine-Martel, qu'en changeant seulement vingt lignes dans l'ouvrage, il mettrait son approbation au bas. Sur cette confiance, je vous fis achever l'édition. Six mois après, j'appris qu'il se formait un parti pour me perdre, et que d'ailleurs monsieur le garde des sceaux ne voulait pas que l'ouvrage parût. Je priai alors un conseiller au parlement[1] de Rouen de vous engager à lui remettre toute l'édition. Vous ne voulûtes pas la lui confier; vous lui dîtes que vous la déposeriez ailleurs, et qu'elle ne paraîtrait jamais sans la permission des supérieurs.

Mes alarmes redoublèrent quelque temps après, surtout lorsque vous vîntes à Paris. Je vous fis venir chez M. le duc de Richelieu; je vous avertis que vous seriez perdu si l'édition paraissait, et je vous dis expressément que je serais obligé de vous dénoncer moi-même. Vous me jurâtes qu'il ne paraîtrait aucun exemplaire, mais vous me dîtes que vous aviez besoin de 1500 liv.; je vous les fis prêter sur-le-champ par le sieur Paquier, agent de change, rue Quincampoix, et vous renouvelâtes la promesse d'ensevelir l'édition.

Vous me donnâtes seulement deux exemplaires, dont l'un fut prêté à madame de ***, et l'autre, tout décousu, fut donné à François Josse, libraire, qui se chargea de

[1] M. de Cideville.

le faire relier pour M. d'Argental, qui [illegible] confié pour quelques jours. »

François Josse, par la plus lâche des perfidies, copia le livre toute la nuit avec René Josse, petit libraire de Paris, et tous deux le firent imprimer secrètement. Ils attendirent que je fusse à la campagne, à soixante lieues de Paris, pour mettre au jour leur larcin. La première édition qu'ils en firent était presque débitée, et je ne savais pas que le livre parût. J'appris cette triste nouvelle, et l'indignation du gouvernement. Je vous écrivis sur-le-champ plusieurs lettres, pour vous dire de remettre toute votre édition à M. Rouillé, et pour vous en offrir le prix. Je ne reçus point de réponse : vous étiez à la Bastille. J'ignorais le crime de François Josse; tout ce que je pus faire alors fut de me renfermer dans mon innocence, et de me taire.

Cependant René, ce petit libraire, fit en secret une nouvelle édition; et François, jaloux du gain que son cousin allait faire, joignit à son premier crime celui de faire dénoncer son cousin René. Ce dernier fut arrêté, cassé de maîtrise, et son édition confisquée.

Je n'appris ce détail que dans un séjour de quelques semaines que je vins faire malgré moi à Paris pour mes affaires.

J'eus la conviction du crime de François Josse; j'en dressai un mémoire pour M. Rouillé. Cependant cet homme a joui du fruit de sa méchanceté impunément. Voilà tout ce que je sais de votre affaire; voilà la vérité devant Dieu et devant les hommes. Si vous en retranchiez la moindre chose, vous seriez coupable d'imposture. Vous y pouvez ajouter des faits que j'ignore, mais tous ceux que je viens d'articuler sont essentiels. Vous

pouvez supplier votre protecteur de montrer ma lettre à monsieur le garde des sceaux; mais surtout prenez bien garde à votre démarche, et songez qu'il faut dire la vérité à ce ministre.

Pour moi, je suis si las de la méchanceté et de la perfidie des hommes, que j'ai résolu de vivre désormais dans la retraite, et d'oublier leurs injustices et mes malheurs.

A l'égard d'*Alzire*, c'est au sieur Demoulin qu'il faut s'adresser. Je ne vends point mes ouvrages, je ne m'occupe que du soin de les corriger : ceux à qui j'en ai donné le profit s'accommoderont sans doute avec vous. Je suis entièrement à vous, etc.

## 366. — A M. DE CIDEVILLE.

Cirey, 25 mars.

Vous avez toutes les vertus, mon cher ami; vous êtes aussi bon fils que bon ami; votre cœur est fait pour toutes les différentes espèces de tendresses, et pour remplir tous les devoirs de l'humanité; vous faites un trait d'homme bien sage de quitter votre charge pour les plaisirs. Je me flatte que vous avez vos lettres de vétéran. Il est doux d'avoir ce nom et de conserver sa jeunesse; sans doute l'argent de votre charge bien placé augmentera votre revenu : vous aurez comme Tibulle,

*Et mundum victum non deficiente crumenâ.* *

Vous allez finir bientôt vos affaires; car qui n'en passera pas par ce que vous ordonnerez, et quel autre arbitre que vous peut-on prendre dans les affaires qui

* Hor. L. I, Ep. IV, ad Tibullum.

vous concernent? Madame la marquise du Châtelet, qui vous écrit par cet ordinaire, espère vous posséder quelque jour, dans le château dont j'ai été le maçon sous les ordres de cette Minerve; elle travaille tous les jours à changer ce désert en un sejour délicieux. Il n'y manquera rien quand vous y serez.

Les affaires, les tracasseries sont venues me chercher jusque dans cette solitude; voilà ce qui fait que je vous écris si peu de choses, et que je n'écris point au philosophe aimable Formont. Je vous embrasse mille fois, mon cher ami, et l'espérance de vous voir à Cirey augmente tous mes plaisirs et adoucit toutes mes peines. Rouen porta donc aussi des monstres. L'abbé Desfontaines en est un qu'il faudrait étouffer. Adieu.

FIN DU PREMIER VOLUME DE LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

# TABLE DES LETTRES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.